REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

3608

8° Z
21190

la création mq= PP 441 - 468
2y 191 1987

Tous droits de traductions et de reproductions
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France.)

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

M. BATAILLON
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

23e ANNÉE — 1949

PARIS
BOIVIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

UN CHAPITRE INÉDIT
DU LIVRE *DE L'ALLEMAGNE*

Tous les Staëliens se réjouiront d'une récente découverte. Il ne s'agit pas d'une lettre plus ou moins inédite ou d'une page inachevée, mais bien d'un chapitre inconnu du livre *De l'Allemagne*. On sait que l'édition critique de cet ouvrage si important n'a jamais été faite. Depuis plusieurs années, *la Société des Études Staëliennes* désirait prendre cette initiative, mais les événements ne se prêtaient guère à l'exécution d'un projet à longue échéance. Les manuscrits de M^me^ de Staël étant conservés à Coppet, il n'était pas facile de les transporter ni de les étudier sur place. Le microfilm ayant enfin permis de reproduire les deux manuscrits du livre *De l'Allemagne*, il a été possible de retrouver de nombreuses variantes et pages supprimées du plus grand intérêt. La confrontation des deux textes autographes avec le texte imprimé formera dans son ensemble un livre nouveau.

Mais, en attendant que ce travail soit achevé, nous pouvons déjà en révéler quelques surprises. On savait depuis longtemps qu'un chapitre du livre *De l'Allemagne* intitulé *Sur un héros de roman* avait été écrit puis supprimé. Jean Mistler avait en effet signalé dès 1926 dans une étude sur *M^me^ de Staël et Maurice O'Donnell*, l'existence de ce chapitre. M^me^ de Staël faisant un séjour à Vienne en 1808, afin de se documenter sur l'Allemagne, y rencontrait sans déplaïsir un jeune Autrichien de bonne famille, le comte Maurice O'Donnell. Soixante-dix-neuf lettres ou billets de M^me^ de Staël adressés à ce séduisant personnage démontrent assez le grand intérêt qu'elle lui portait. Nous n'avons pas à rappeler ici les phases de ce romanesque épisode. Il suffit de savoir

qu'au moment où Mme de Staël commence la rédaction de ses *Lettres sur l'Allemagne* (c'est ainsi qu'elle désigne l'œuvre eu gestation) elle est fort occupée de Maurice O'Donnell. C'est au cours de l'été de l'année 1808. Mme de Staël revient de Vienne et met ses notes en ordre. Elle écrit à Maurice O'Donnell le 29 juillet : « ... J'écris mes lettres sur l'Allemagne et mes amis à qui j'ai lu ce que j'en ai fait disent que je n'ai rien écrit de mieux. Schlegel prétend que l'idéal d'un Allemand que j'ai écrit en parlant du plus parfait des héros de roman vous ressemble à me faire du tort, vous en jugerez... » [1]

Mais Maurice ne se souciait sans doute guère d'être pour les siècles à venir le modèle du « parfait héros ». L'absence a fait son œuvre et peu à peu les lettres s'espacent. Non seulement l'ingrat Maurice montre une certaine froideur, mais bientôt il poussera le cynisme jusqu'à annoncer à Mme de Staël son mariage avec une nièce du Prince de Ligne. L'idylle ébauchée à Vienne se terminera donc comme les autres par l'oubli. La pauvre Corinne abandonnée écrit encore le 4 octobre de Coppet des phrases tristes et désabusées : « ... Je publierai mon voyage sur l'Allemagne, vous y verrez ce que je suis, vous m'entendrez à travers un voile et vous regretterez mon affection. La seule vengeance que je souhaite, c'est qu'en me lisant, lorsque je serai à cent lieues de vous, vous vous disiez : J'ai mal fait de briser ce cœur... » Or dans son courroux, l'auteur de *De l'Allemagne* réservait à l'inconstant Maurice une vengeance plus grave... les pages révélatrices sur le « parfait héros » furent définitivement supprimées. Mme de Staël croyait l'ensevelir à jamais avec le brouillon de ses *Lettres sur l'Allemagne* dans la poussière d'un carton d'archives. Mais des mains sacrilèges y sont venues fouiller. Le microfilm plus indiscret encore a permis de déchiffrer sous l'intense lumière d'un écran les phrases les plus hermétiques et ce « héros » inconnu, qu'il faut placer dans le premier volume entre le chapitre 5 et le chapitre 7 (dans le manuscrit ce chapitre porte le nº 6), est aujourd'hui ressuscité.

On retrouvera dans cette page inédite comme dans toute

1. Jean Mistler. *Mme de Staël et Maurice O'Donnell*, p. 209 (Calmann-Lévy, 1926).

l'œuvre de Mme de Staël un mélange étrange de sentiment et de politique. Elle avait dit souvent : « je ne puis séparer mes idées de mes sentiments ». Ici encore, nous verrons ce portrait moral du « parfait héros » qui doit ressembler à Maurice O'Donnell au point de compromettre l'auteur, se mêler intimement au portrait abstrait du « héros allemand » qui doit réunir les qualités nécessaires au relèvement du peuple allemand. Et passant sans hésiter du particulier au général, Mme de Staël étend à la nation entière les remarques qui dans les premières lignes ne sont que le portrait d'un homme qu'elle aime et que bientôt elle oubliera. Mais on rencontre à travers des phrases trop ampoulées des remarques intéressantes sur le caractère anglais, français et allemand ; on y trouvera aussi une analyse très fine de l'amour romantique, ses faiblesses et ses exigences, sa grandeur et sa générosité.

Enfin il semble d'après le premier paragraphe (et ceci est très important) que Mme de Staël a sérieusement pensé à écrire son étude sur l'Allemagne sous la même forme romanesque qu'elle avait donnée à sa description de l'Italie dans *Corinne*. Ses *Lettres sur l'Allemagne* auraient pris alors sans doute l'allure d'un roman épistolaire et la nouvelle Delphine aurait trouvé en Maurice O'Donnell un nouveau Werther. Mais Mme de Staël était trop positive au milieu de tous ces rêves et fantasmagories pour ne pas se rendre compte qu'un livre ainsi conçu n'aurait pas la portée morale et politique qu'elle escomptait pour son *Allemagne*. Il ne s'agissait pas comme dans *Corinne* d'une simple promenade au pays du soleil et des arts, mais d'agir sur l'opinion européenne. *Delphine* et *Corinne* sont des romans, quelques thèses féministes ou politiques s'y dissimulent, mais l'amour et la poésie y tiennent le premier plan. *De l'Allemagne*, au contraire, est un livre de combat qui doit fournir des armes à la génération montante.

Si l'auteur avait cédé à la tentation romanesque, si elle n'avait pas repoussé loin d'elle l'image chimérique et ensorcelante du parfait héros, son œuvre n'aurait pas eu ce souffle puissant et révélateur qui en a fait pendant un demi-siècle la Bible des romantiques.

Comtesse Jean de Pange.

UN HÉROS ALLEMAND [1]

[SUR UN HÉROS DE ROMAN]

J'ai pris [un espagnol] un anglais pour héros de [Delphine] [mes deux romans] *Corinne* et l'on a trouvé peut-être avec raison que je n'avais [jamais] pas peint un homme [dans toute la perfection dont il peut être susceptible] égal à la femme dont il était aimé. Ce n'est pas assurément que la nation anglaise ne pût [m'offrir de beaux et de rares] offrir d'admirables modèles de tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans ce monde. Mais je voulais faire ressortir les malheurs qu'entraînent de certaines qualités dans une femme et quel malheur pourrait-il y avoir pour une femme si elle était parfaitement aimée d'un homme digne d'elle ? Il m'est venu depuis l'idée de faire un roman qui eût uniquement pour but de peindre [un homme tel que je le conçois] le caractère d'un homme dans toute sa perfection et dans toute sa force et de choisir l'idéal de cet homme parmi les Allemands.

En effet ce qu'on peut leur reprocher comme nation, cette absence même de préjugés en faveur d'eux-mêmes se prête singulièrement à l'étendue de l'esprit. On pourrait se représenter un caractère fier sans être sévère, qui ne blâmât rien d'après les règles reçues, mais seulement d'après l'impulsion du cœur. Une religion qui mît l'âme en communication intime avec le ciel et fît reconnaître ses adeptes par les saintes impulsions de la piété et de la fierté, une générosité sans mélange de considérations humaines, qui se sentît toujours attirée par le malheur comme par un trait divin qui recommande l'homme à son semblable, une délicatesse qui épargnât toutes les peines à la femme la plus sensible, c'est-à-dire à celle qui devine tout dans la [nature] morale et pres-

1. Les mots entre crochets sont rayés dans le manuscrit. = Ce texte ne figure que dans le manuscrit brouillon et a déjà été supprimé dans le manuscrit définitif.

sent le changement du cœur lors même qu'il croit encore être resté le même ; une bravoure intrépide réunie à la plus timide inquiétude pour ce qu'on aime. Je ne sais quelle combinaison de force et de douceur, qui fait du même homme le protecteur inébranlable et l'ami subjugué [de celle] de la femme qu'il a choisie ; [un respect pour le désir] une soumission au devoir qui garantit l'indépendance envers les autorités de la terre, l'audace contre le danger mais une sorte d'indifférence pour toutes les prospérités de la vie qui semble annoncer qu'on vaut mieux que tout ce que les hommes peuvent donner, enfin une imagination rêveuse inquiète et poétique qui donne le besoin d'être consolé alors même qu'on est heureux et fait craindre sans cesse de n'être pas ainsi, parce qu'on éprouve trop le besoin de ce bonheur pour ne pas redouter de s'en voir privé. Quels seraient les défauts d'un tel homme, pourrait-on me dire ? il serait irritable et susceptible, il souffrirait de la vie, il se sentirait blessé par les rapports avec les hommes, il serait mal sur cette terre et cependant il aurait de tels moments de jouissance qu'il ne se résignerait pas à y renoncer et sans cesse il chercherait s'il y a quelque part une idée, un sentiment, une carrière, une femme qui pût suffire à son cœur. S'il était né dans un pays tel que l'Angleterre toutes ses facultés se tourneraient vers un but positif, mais dans le vague des institutions et des destinées il ne pourrait atteindre qu'à des vertus privées et serait agité par le reste de ses facultés dont il aurait de la peine à se servir selon son choix. Quels seraient aussi, pourrait-on me demander, les agréments réunis à ces qualités ? Je dirai qu'un Français ne peut être selon moi parfaitement aimable si ses études ne l'ont pas initié dans les pensées et les mœurs étrangères, je crois aussi qu'un Allemand a tout à fait besoin d'être sorti de son pays par la réflexion ou par les voyages pour avoir cette [sorte de] flexibilité qui répand du charme dans les rapports de la société et cette dignité qui les annoblit. Les Allemands sont trop raides et pas assez fermes et c'est le contraire [qu'il faut] qui est tout à la fois aimable et imposant. Le héros tel que je le conçois ne mettra pas d'importance à tout ce qui est accidentel, particulier ou local, il jugera les hommes par le foyer de leur âme, il verra promptement s'il y a dans le

regard une étincelle d'enthousiasme, si cette voix se brise en racontant une action généreuse, si l'on ne souille pas la parole en [la dévouant à] s'en servant pour dénaturer ce qui est juste et vrai [dans ce monde] il pardonnera tous les défauts [qui viennent] de cette faible nature humaine qui ne peut même porter ce qu'elle a de bon en soi, sans chanceler et tressaillir ; mais dès qu'il apercevra de la fausseté, de la bassesse, tous les torts qui viennent, non de l'excès des qualités, mais de leur absence, il s'éloignera de ces hommes qui peuvent être sur cette terre des instruments de la divinité, mais qui n'ont plus en eux la trace de son image.

L'homme [est un être supérieur] dans sa perfection est le premiers des êtres, mais il tient à tant de rapports politiques et privés, sa vie est tellement compliquée par les événements extérieurs qu'il est d'autant plus rare et plus admirable quand il conserve au milieu de tous ses combats, un caractère vraiment idéal.

Enfin l'indépendance même de sa destinée lui rend les affections du cœur beaucoup moins nécessaires et [c'est une admirable chose] quand il [conserve] a besoin d'être aimé bien qu'il pût y échapper par mille intérêts divers ; c'est alors qu'on trouve en lui ce qui constitue vraiment la beauté de l'âme. [Le mélange] La réunion des qualités opposées qui se modifient l'une par l'autre et sont combinées comme les lois de la nature pour produire une noble direction par l'équilibre d'une double force, je crois [que les Allemands peuvent se permettre un tel modèle] qu'il y a dans la nation allemande les traits purs de ce tableau, mais il faudrait que les institutions les réunissent, que les hommes de lettres acquissent la science du monde et les hommes du monde la connaissance des lettres, que les facultés en soient un but, sans qu'une méthode trop sévère leur imposât des chaînes, qu'on eût de grands motifs d'émulation sans que l'arbitraire s'introduisît dans les choix, que la règle pût céder à la gloire sans offenser la justice, que la société ne fût point une classification mais un [choix] mélange, que la fierté, loin d'isoler les hommes entre eux, les rapprochât par les besoins de mériter les suffrages et d'appuyer le rang par le succès et le succès par la considération. Il se peut que beaucoup de ces souhaits ne soient pas encore accomplis. Mais s'il est vrai que quel-

ques Allemands vont plus loin que personnne dans [la carrière] tout ce qu'ils se proposent par la persévérance et la sagacité, pourquoi la nation entière ne participerait-elle pas à ces qualités que les individus n'obtiennent que par l'emploi heureux d'une disposition qui, sous quelques rapports, est commune à tous.

LE THÈME D'ANGÉLIQUE
DANS LA LITTÉRATURE MODERNE

En 1848, brillante d'une impérissable jeunesse, l'héroïne de l'Arioste entrait dans sa trois-cent-trente-troisième année, puisque la première publication, encore incomplète, du *Roland Furieux* date de 1516 [1].

De même qu'on avait vu Angélique, jadis, fuir l'amour de Roland et de Renaud, de Ferragus, de Sacripant, de l'Ermite magicien et de Roger, et galoper jusqu'en des lieux sauvages où elle s'éprit d'un guerrier inconnu, de même, dès le premier tumulte de la Révolution, Angélique reprenant après des siècles ses chevauchées éperdues s'échappa soudain d'Italie, et courut aux bords de la Seine à l'appel d'une sorte de prophète, enflammé de sa beauté comme quelques autres fous généreux et tristes. Elle entraîna les plus ardents sur les barricades et se refusant à leurs embrassements — sa destinée le lui commandait — elle les aida à mourir au nom de la Liberté.

Puis elle se cacha on ne sait où, et ne reparut qu'un quart de siècle plus tard en sa patrie première ; là, malgré sa robe à la mode française, un peu défraîchie, un poète toscan la reconnut et la salua ; mais il fit mine d'ignorer sa fugue récente : et nul en Italie ne s'aperçut de ce retour, moins encore de l'aventure que taisait le poète. C'était en 1872.

Deux générations d'hommes s'écoulent à nouveau ; et voici qu'une fois de plus l'héroïne inquiète passe les Alpes, et vient revivre à Paris. Elle est poursuivie cette fois par un

1. Cf. l'importante thèse de Al. Cioranescu, L'*Arioste en France des origines à la fin du XVIII*e *siècle*, 2 vol., Paris, Presses modernes, 1939.

exilé italien qui, pensant peut-être arrêter plus sûrement cette Angélique toujours en fuite, l'appelle en français, désespérément. Pour renoncer à sa langue natale, ne s'est-il pas souvenu de la grande voix qui avait tiré d'un sommeil séculaire la belle créature de l'Arioste ? Méditant sur le bref caprice d'Angélique pour le rêveur de 1848, sur ses coquetteries envers le poète de 1872, le banni de 1933 ne s'est-il pas senti excité par leur exemple malheureux comme par un âpre aiguillon ? — Il est mort à son tour, sans livrer son secret. Et il peut sembler à première vue que son Angélique sorte tout droit, vierge et nue encore, du poème de l'Arioste. Pourtant, l'allégorie qu'elle anime a déconcerté le public ; et peut-être en saisirait-on mieux le sens si l'on comparait cette dernière incarnation d'Angélique avec les deux figures, déjà perdues de vue, qu'elle avait prises au XIX^e^ siècle.

Les critiques ont jusqu'ici manqué à cette tâche de patience. Ils sont remontés d'emblée, sans grand peine, à l'Angélique primitive, celle de l'Arioste, qui n'explique rien. L'image trois fois inspiratrice, évidemment, est celle qui apparaît dans les premières octaves du *Roland Furieux*, et qu'annonçait le *Roland Amoureux* de Boiardo, interrompu par la mort ; Angélique a bu à la fontaine de la haine, et Roland à celle de l'amour. Tandis que Roland et Ferragus se battent pour elle, Angélique bondit sur le cheval du prince franc, et fuit au galop à travers forêts et montagnes. Les deux rivaux d'accord pour un instant se lancent à sa poursuite sur le cheval qui reste. Ils n'atteindront point la fugitive.

Voyons ce que tour à tour ont fait de cette vision épique nos trois poètes : Edgar Quinet (on peut certes le dire poète), Giosuè Carducci et Leo Ferrero. Chacun des trois doit à son prédécesseur : à chacun de ses prédécesseurs. La dette de Quinet est la plus apparente ; c'est pourtant lui qui fait l'œuvre d'invention la plus méritoire et la plus fertile.

*
* *

Tandis que se prépare la révolution de 1848, Quinet fait au Collège de France un cours public sur la littérature italienne. Il y explique les illustres malheurs de l'Italie par le maintien

séculaire de la plus grande puissance spirituelle du monde au cœur du pays, où elle prétend jouer le rôle de puissance temporelle, et par l'incessant tourment qu'endurèrent de ce fait, tantôt révoltés et tantôt accablés, tantôt veillant dans l'ombre, et tantôt engourdis, les plus hauts génies de cette nation, Dante, Pétrarque, Boccace, Machiavel, l'Arioste...

Les journées de février interrompent les conférences, et jettent Quinet dans la bataille politique. Peu après, il reprend son cours ; et illuminé, s'il en était besoin, par l'action, puis par le spectacle de ce qui se passa en Europe, en Italie particulièrement, dans cette décevante année, il remanie ses leçons et les publie en un livre, daté encore de 1848. Cet ardent et mélancolique chef-d'œuvre s'appelle *Les Révolutions d'Italie.*

La pensée de l'Arioste, et la vision qu'il nous offre d'Angélique, y prennent deux ou trois significations symboliques de plus en plus poussées. Au cours des premiers chapitres, Quinet rappelle les expériences de la péninsule depuis les invasions barbares : le saint empire romain, la papauté et les républiques, la ligue lombarde, toute la vie qui s'agite dans la *Divine Comédie* et le *Décameron*... Arrivant ainsi au XV^e^ siècle, il y contemple une Italie désormais « emprisonnée, baillonnée » ; et à la vue de ce nouvel et fatal horizon il s'écrie : « Si Dante pouvait renaître, il bénirait comme un âge d'or les temps qu'il a maudits. » La renaissance des arts et des humanités, en effet, coïncide avec la mort de la nation, et presque des consciences. « Cherchez dans les écrivains, les poètes de ce temps-là, une allusion à tant de douleurs réelles, que les hommes ont dû cependant ressentir, vous n'en trouverez pas. Il y a une sorte de conspiration naturelle entre tous les hommes pour se taire sur les calamités et l'opprobre de leur pays... Arioste surtout communique à toute une génération d'hommes le sourire de la muse qui habite les sommets enchantés... Plus le présent est triste, plus il retient l'Italie dans le monde de la féerie ; il l'arrache aux souvenirs des invasions, aux déprédations des Allemands, des Français, des Espagnols, pour la jeter dans un sentier merveilleux, à la poursuite de Bradamante et d'Angélique ». (pp. 155-156).

Quinet ne présente encore ces figures poétiques que comme un divertissement offert aux esprits ; son allégorie n'apparaît

ici qu'en germe ; l'idéal que pourrait figurer cette Angélique vagabonde n'est certes pas la liberté politique, puisque nul ne semble songer à la liberté en ce siècle frappé d'un étrange enchantement. Non, une si pâle apparition ne saurait être cette déesse au sang vif, la liberté d'aller et de venir, de délibérer, d'entreprendre, d'interrompre et de renouveler, la liberté créatrice de cités et de mondes, la liberté enfin qui se répand à l'extérieur, prouvant par là-même qu'elle sort d'un cœur libre. Il s'agit tout au plus d'une liberté intérieure, une liberté aux yeux volontairement clos, et en quelque sorte prisonnière en elle-même : c'est un défi à l'oppression que l'on voudrait nier, que l'on exclut, que l'on feint d'enfermer au dehors ; c'est une silencieuse et immobile revanche, qui ne reconquiert rien du fief natal désormais perdu ; c'est la liberté, à la fois incommensurable et vaine, de l'esprit dans les limites de l'esprit ; c'est la maîtrise du génie qui suscite les rêves, les idées vengeresses ou verseuses d'opium, le rire et la poésie, l'œuvre d'art et l'œuvre de science, les idées folles ou la pure sapience : l'homme pensant se promène à son gré dans un empire dépourvu de substance, sans pouvoir jamais en atteindre les bornes illusoires et toujours reculées.

Ainsi l'Arioste veut faire oublier à l'Italie ses malheurs ; par ses incantations, « il l'attire, la conduit dans la forêt des songes ...jusqu'à ce qu'elle y soit si bien égarée qu'il lui soit impossible de retrouver le chemin saignant du monde réel. » (p. 156). Mais alors, deuxième étape, non content de charmer son peuple il le venge par l'ironie, dit Quinet, « puisque railler dans Charlemagne le César féodal et le saint empire romain, c'est déchirer en riant le traité de servitude qui lie, depuis des siècles, le midi au nord... Quoique détournés, ses coups sont si certains, il frappe si bien l'empire de Charles Quint, celui de François Ier, qu'il renvoie les vainqueurs, nus et dépouillés, de l'autre côté des Alpes. Car ils étaient arrivés avec un reste des prestiges de ces traditions chevaleresques, ayant pour cortège les souvenirs agrandis de l'épopée féodale, les Roland, les Ogier, les Renaud, les Charlemagne, les Arthur... et tous sont forcés, comme des rois de théâtre, de se moquer eux-mêmes de leur gloire d'emprunt. Le vieux César du moyen âge, qui avait nourri d'illusions l'esprit de Dante,... est reconnu, trop tard, par l'Arioste qui le détrône

et l'abandonne à la risée publique... L'Église et l'Empire, ainsi désarmés par le ridicule, marquent la fin des révolutions guelfes et gibelines. Tous les leurres qui ont remplacé le droit politique pendant quatre siècles sont mis en poussière ; on est forcé de reconnaître enfin que l'Italie n'a poursuivi qu'un revenant. »

Ce revenant, ce fantôme de majesté, de puissance et de gloire, il appartient lui aussi à cette famille de vaines apparitions au sein de laquelle nous avons vu naître Angélique, illusoire liberté. L'esprit joue, ainsi, plein d'une ironique mélancolie, avec les larves qu'il a créées, et dont il peuple vaguement un monde extérieur trop réel. Pourtant il ne hait pas ce nouveau spectre beaucoup plus fortement qu'il n'aimait le fantôme d'Angélique. Cet amour, cette haine, manquent d'humeurs vitales, et n'enfantent rien. Sans doute, le revenant impérial « est conspué par tout un peuple. Mais à la place de ces illusions, que voit-on surgir dans les esprits ? Est-ce enfin l'Italie ? Non. Ces leurres sont détruits par Pulci au profit de la maison des Médicis, par Arioste au profit de la maison d'Este. La victoire de l'intelligence sur des fantômes ne consacre que de nouveaux fantômes. » Ainsi naissent, tombent et renaissent cent tyrannies locales, qui déçoivent interminablement l'espérance des Italiens. Trop habitués à jouer sans conséquences avec des idées, ils arrivent à jouer sans scrupules avec la vie et le bonheur des vivants. La figure entrevue de la liberté s'évanouit dès qu'on en approche la main. « Angélique, Bradamante, ces images d'amour qui fuient à mesure qu'elles se sentent poursuivies, qui se dérobent à perte d'haleine sur leur palefroi à travers monts et vaux, cet essaim de chevaliers qui s'obstinent dans la passion de la beauté insaisissable, sans autre désir que de l'atteindre, sans autre douleur que de la perdre, n'est-ce pas là le génie même de l'Italie ? » (p. 158).

L'allégorie de Quinet désormais est presque complète. Très subtilement, l'auteur a mêlé aux intentions politiques les intentions artistiques, d'abord gratuites et effacées, puis envahissantes et bientôt dominantes ; à la fois splendidement et dangereusement dominantes. « Tout ce monde d'artistes, de philosophes, d'écrivains, peintres, sculpteurs, architectes de la Renaissance, épris du même amour,

n'étaient-ils pas autant qui, par mille chemins et de merveilles en merveilles, se disputaient le même objet ? ne sont-ils pas tous épris d'un même idéal qu'ils se consument à embrasser ? ne poursuivent-ils pas dans le marbre, dans l'argile, dans l'airain et par toutes les voies du visible et de l'invisible, un être parfait, une Angélique, qui toujours se dérobe sur les sommets où les regards humains ne peuvent la suivre ? »

Mais Quinet, non content de ce rêve où l'art se nourrit si bien d'histoire, veut teinter encore de philosophie sa conclusion : « Si l'impossibilité d'atteindre son objet a exalté l'amour de Roland jusqu'à la folie, n'y a-t-il pas aussi une sorte de délire permanent dans l'esprit de ce grand siècle qui, obsédé, tourmenté d'une seule pensée, oublie toutes les autres, et confond crimes, vertus, vérité, mensonges, satisfait et souriant pourvu qu'il atteigne la beauté souveraine ? »

On peut préciser ce que sous-entend Quinet. Entraînés par la poésie, les lecteurs se forgent un idéal sans mélange de la vie chevaleresque, de la vertu et de l'amitié ; un modèle de la bravoure allègre ou de la constance mélancolique, de la justice sanglante ou du sublime sacrifice, de la grâce féminine, des joies amoureuses, de l'abnégation amoureuse, de la douleur amoureuse...

Oh gran bontà de' cavalieri antichi !

s'écriait l'Arioste admirant — non sans sourire — la généreuse réconciliation de Roland et Ferragus lancés à la poursuite d'Angélique...

De même, l'auteur de la *Divine Comédie* avait fait « pleurer » un de ses personnages (*Purg.* XIV, 103, 125) au regret des mœurs chevaleresques d'antan ; et l'on a pu dire que Dante, en opposant à son propre siècle, où « les cœurs sont devenus si mauvais », l'âge merveilleux des grands ancêtres,

le donne e i cavalier, li affanni e li agi
che ne 'nvogliava *amore* e *cortesia* (109-110),

on a pu dire que par avance, presque mot pour mot, Dante dictait les premiers vers du *Roland Furieux.*

Dans cette illusion de l'Alighieri, Quinet avant Pio Rajna

a reconnu la mère de celle qui sourit à l'Arioste, l'illusion de toute la Renaissance recréant fantastiquement l'humanité. Mais Dante se représentait encore comme authentique cet âge d'or : il suffit de relire, au chant XV du *Paradis*, l'éloge d'une Florence qui n'est plus ; tandis que l'Arioste n'est pas dupe des yeux de l'imagination : ses lecteurs, eux, s'en grisent volontairement. Là vraiment est la racine du mal diagnostiqué par Quinet. Car après cette profusion d'amours, de prouesses, de courtoisie et de sortilèges, comment le cours actuel des choses ne paraîtrait-il pas insipide ? Il n'est point jusqu'à la furieuse passion, jusqu'au vice et au crime, que les Italiens de la Renaissance ne fassent entrer dans leur étonnante conception du monde, séduits à la vue de leurs tyrans par je ne sais quelle noire grandeur, quelle perfection dans la fourberie, quelle bonne volonté à se faire haïr ; une vertu : *virtù*. — Hélas, le mal moral est dans la réalité beaucoup moins pur et assuré, beaucoup moins odieux, et c'est pourquoi il est infiniment plus mauvais. Roland, Médor, Astolphe, Rodomont, Sacripant, Marphise, Isabelle, Alcine, la fille du roi de Cathay, et avec eux tous les types des comédies et des drames, tous les interlocuteurs des contes et des dialogues, toutes les allégories des philosophes, les figures muettes des peintres et des sculpteurs, tous ces fantômes sont complices, et séduisent les vivants qui s'y laissent prendre au point d'en mourir ou d'en perdre la raison, comme Roland à la poursuite d'Angélique. Le rêve dégoûte de vivre...

— Le rêve de la liberté fait refuser la vie : on ne peut s'empêcher ici de citer deux vers de Dante encore, parmi les plus célèbres :

> « Libertà va cercando, ch' è sì cara,
> come sa chi per lei vita rifiuta. »

Sans doute, ce n'est pas en rêvant que Caton est mort, ou que Dante a vécu exilé ; mais Dante lui-même, pour supporter la vie, a rêvé de Caton, et son rêve a embelli le Caton de l'histoire. Sans doute la « liberté chérie » que Dante « va cherchant » est bien autre chose que la liberté civique dont rêvait Caton : elle devient essentiellement le libre arbitre de l'âme qui, exercée par les épreuves, éclairée par la grâce, choisit d'aimer le souverain bien.

Encore que le pieux refus de la vie qu'envisage Dante, ou le patriotique refus de Caton, soient d'une austérité bien étrangère au dégoût de vivre des Italiens, Quinet a certes le droit d'exploiter comme il fait la pensée de Dante, et l'on ne peut dire qu'il la trahisse. Les prémisses posées par lui dans son admirable chapitre sur la *Comédie* déterminent trop sûrement tout le système des *Révolutions d'Italie* — elles expliquent trop bien, en particulier, les colères de Quinet contre le guelfisme, ou plutôt le néoguelfisme romain — pour qu'on veuille fermer les yeux à cette vraisemblance : qu'il entre dans sa « Liberté »-Angélique certaines couleurs d'une allégorie plus ancienne, qui est la « Liberté »-Béatrice.

> « La nobile virtù Beatrice intende
> per lo libero arbitrio... » (*Purg.* XVIII, 73-4).

Car on peut bien dire que Béatrice elle-même prête son visage à la liberté où aspire Dante. Sinon, pourquoi Virgile, à propos de cette « vertu qui fait notre noblesse », irait-il chercher le nom de Béatrice, pourquoi citerait-il soudain le sentiment, l' « intention » même de Béatrice (il n'en a jamais été question jusqu'ici), en un épisode où Béatrice ne saurait jouer aucun rôle, puisque nous sommes à mi-chemin sur le flanc escarpé du purgatoire et que Dante ne doit la rencontrer qu'au paradis terrestre ? Quinet n'a-t-il pas observé que cette créature angélique, longuement et péniblement cherchée par le poète, se montre seulement après que Dante a reçu l'assurance qu'il est désormais *libre* ?

> « Libero, dritto e sano è tuo arbitrio ! » (*Purg.* XXVII, 140).

(et c'est, à l'autre bout du *Purgatoire*, la réponse à la devise *Libertà va cercando...*) La figure voilée de Béatrice n'apparaît, dis-je, que tout en haut de la montagne sainte, où elle éblouit les yeux mortels de son fidèle, un peu à la façon déjà de l'Angélique poursuivie par les rêveurs de la Renaissance, Angélique « qui toujours se dérobe sur les sommets, où les regards humains ne peuvent la suivre. »

On voit assez tout ce que l'esprit d'analyse et l'imagination constructive de Quinet ajoutent à la simple vision de l'Arioste, belle d'une beauté purement romanesque. Faut-il rappeler qu'il ne se trouvait, pour l'encourager, aucune allé-

gorie, aucune arrière-pensée philosophique dans le *Roland Furieux*, bien que certains éditeurs tardivement infectés d'un mauvais goût médiéval aient prétendu coiffer les quarante-six chants d'arguments en octaves expliquant le sens moral de chacun ? Si ami de ses devoirs que soit l'Arioste, si jaloux qu'il soit de sa liberté personnelle, si fier qu'il soit de sa nation, ce n'est pas pour nous faire deviner ces choses-là qu'il a entrepris son poème : il respecte les règles de son art. Tout au plus admettrons-nous que son Roland est lui aussi un caractère épris de liberté — on en trouverait quelques signes dans ses courses folles à travers les royaumes, dans son attitude toujours personnelle vis-à-vis de l'empereur, dans le généreux souci que lui donne le salut des belles captives... — Mais ce n'est pas de Roland qu'il s'agit. Et Angélique ? Ressemble-t-elle dans le poème à une figure de la Liberté ?

L'Angélique de l'Arioste est une guerrière, et une amoureuse, une fière princesse que la passion rend oublieuse de son rang, et c'est tout. Sans doute la voit-on au chant XII jouer le rôle de « libératrice » si l'on peut dire. Mais quelle libératrice aux desseins étroits ! Elle voudrait, pour sa protection propre, tirer du château fatal d'Atlant un chevalier prisonnier : elle a choisi Sacripant parce qu'il est brave, et peu dangereux croit-elle comme prétendant. En sa faveur, elle rompt grâce aux vertus de son anneau le charme jeté par le magicien ; et voilà que sans le vouloir elle se trouve avoir délivré aussi ses fâcheux poursuivants, Roland et Ferragus. Elle ne s'en montre pas trop contente. On avouera que cette délivrance ne pouvait pas fournir grand'chose aux méditations interprétatives de Quinet.

Peut-être pourrions-nous soupçonner qu'il a sollicité son texte en y mêlant quelque réminiscence du texte de Boiardo ? Dans le *Roland Amoureux*, Angélique arrivée au jardin enchanté de Dragontine libère d'un coup tous les captifs, et fait disparaître à jamais le château des maléfices. Mais pour ce rapprochement douteux allons-nous négliger l'essentiel ?[1] On sait de reste que le génie mythique de Quinet s'échauffe aisément tout seul, et surtout que son Angélique à lui n'est

1. *Orl. Innam.* I, XIV, 29. — Cf. P. RAJNA, *Le fonti del Furioso*, p. 223.

pas celle qui libère les autres, ni celle qui veut être libérée par d'autres, mais celle qui sans se mêler à la vie des hommes attire leur amour : elle n'est pas un personnage qui agit ni même un personnage pour qui l'on agit — mais un principe idéal, que nulle action n'atteint de façon parfaite et durable, que la contemplation elle-même n'arrive jamais à saisir. Saisie par les mains d'un mortel, ou par le rêve d'un mortel, la liberté n'est plus libre. On pourra nommer liberté politique ou liberté poétique cette belle proie, le philosophe ne saurait la reconnaître.

*
* *

Beaucoup moins métaphysique est la troisième figure d'Angélique, celle de Carducci. Elle symbolise, on peut le poser *a priori*, la liberté du poète patriote. Mais ceci dit, il reste encore beaucoup à dire.

Carducci évoque Angélique dans un poème que chaque Italien savait par cœur au temps de la Troisième Italie toute neuve, et que les meilleurs ont répété à voix basse de nos jours, sous l'oppression. Mais Angélique n'apparaîtra pas d'emblée, ici non plus. Il faudra d'abord nous conter la poursuite où s'est précipité le poète, et nous peindre le coursier dont la fougue l'emporte.

Carducci, dans sa *Ripresa* d'octobre 1872 (« *Avanti, avanti, o sauro destrier de la canzone...* »), figure sous l'aspect symbolique d'un alezan sauvage, galopant à travers sa Maremme natale, le genre de poésie qu'il entend pratiquer, et l'oppose aux genres littéraires en vigueur autour de lui, ou qui ne veulent pas mourir : d'abord « le dilettantisme vide, artificieux, efféminé, » des épigones du romantisme ; et derrière ceux-ci, dans un crépuscule poudreux, « la vieille poésie romantique... trop fidèle à certains canons, à certaines formes fausses et affectées, et qui a fait son temps »... — C'est ainsi du moins que Guido Mazzoni et Giuseppe Picciola interprètent le double symbole des pégases sans vertu distancés et méprisés par l'alezan du poète : à savoir « les beaux genets aux crins bien peignés », qui, parmi « les plates-bandes constellées et moëlleuses, caracolent sous les yeux de leurs amours, tandis que leur crinière flotte en

cadence, sous les rubans et les fleurs » ; et en seconde ligne « la jument arabe qui au bord de la route traîne sous des housses et des sangles la longue anatomie d'un corps vieilli ».

Carducci, nous dit-on, n'aurait songé qu'à railler des modes littéraires, des goûts littéraires, des formes littéraires. Mais j'avoue que, si je dois suivre la glose offerte, j'ai peine à distinguer la *vieille poésie romantique fausse et affectée* de celle des *derniers romantiques vides et artificieux* : cela ne fait jamais qu'une école, vicieuse dès l'origine, et par-dessus le marché dégénérée ; dont les maîtres disparus ne sont plus à craindre, et ne sont même plus suivis de leurs disciples. Pourquoi deux images, là où une suffirait ? Et d'ailleurs pourquoi la vieille génération abolie est-elle évoquée *à la suite* de la jeune ? D'autre part, les interprètes passent sous silence des détails du texte qui heurtent leur interprétation, surtout dans la seconde de ces caricatures. Et ils oublient d'expliquer comment, dans le reste du poème, la course hardie que le poète demande à son alezan vient contraster avec les exercices des montures démodées : or ceci devrait expliquer cela. — Selon nous, les théories générales de Carducci, guerre au romantisme *et cetera*, ne sont pas en jeu. Il ne s'agit pas en somme d'une querelle d'école, mais d'un procès moral.

Faire de cette pièce un manifeste essentiellement littéraire, c'est oublier sa place significative dans l'œuvre de Carducci. La *Ripresa* est isolée en évidence au beau milieu des *Giambi ed Epodi* (1867-1879). Or tous les poèmes de ce double recueil sont d'inspiration politique. Je n'exclus même pas de cette définition l'épithalame *Per le nozze di Cesare Parenzo* (1870) dont les dernières strophes auront pour écho amplifié celles du *Canto dell' Amore* (1877), et dont le dernier vers, « *Morirò combattendo* », prépare l'apostrophe à Mameli, en pleine *Ripresa*.

Mais surtout la pièce donnée pour « Prologue » général au livre (elle est antérieure de quelques mois à la *Ripresa*), et qui formule clairement l'intention morale et patriotique du lyrisme carduccien, propose déjà toute une série de thèmes symboliques et d'idées que « reprendra » très exactement la *Ripresa* : l'adieu aux rêves de la jeunesse (*Prologo*, st. 1 et 3), la fuite aux lieux sauvages — la « tour » ruinée n'y manque pas — et les cris lancés au désert (st. 2), le vol éperdu vers

l'idéal et la poésie (st. 5), mieux encore l'exclamation « *Oh gloria, oh libertà !* » (st. 3) qui reviendra telle quelle dans la *Ripresa*... Et que peut donc faire attendre ce vers du *Prologo* (st. 4) :

Che importa a me ? non fo madrigaletti !

sinon le prétendu manifeste « littéraire » de la *Ripresa ?* Le sens du manifeste initial qu'est le *Prologo* n'est pas douteux : c'est un haut-le-cœur donné par le spectacle d'une Italie sans vertu, indigne des sacrifices faits pour elle, c'est une «gifle» appliquée aux poètes qui ne sont pas d'abord citoyens, aux lâches qui ont oublié les « souvenirs lugubres », l'ancien rêve des « chaînes brisées » et les « désirs splendides » de gloire et de liberté.

Voici donc l'objet de cette *Ripresa* : dans les « genets » et dans la « jument », je verrais figurées non pas deux générations poétiques — moins encore deux écoles poétiques quelles qu'elles soient — mais deux conceptions du métier de poète, et presque deux conceptions du métier d'homme. Les genets bien peignés sont les beaux esprits qui se répandent en poésie galante et mondaine, les auteurs de menus vers et poèmes de circonstance, déclarations d'amour, prières et plaintes langoureuses, odelettes et sonnets pour noces, naissances, guérisons, prises de voiles, jubilés ; avec force politesses, force souvenirs d'un passé idéalisé, force promesses d'un avenir idyllique, sourires, et gracieux mensonges. Ces gentillesses de salon n'ont pas plus d'art ni de durée que « les rubans et les fleurs » ou « le son des fanfares » à quoi les compare Carducci. Quand les « genets italiques » voient de loin la poudre soulevée par les galops de l'alezan, « ils cambrent leur petit cou, et mâchant leur mors semblent doucement hennir *Fi donc !* » Cette littérature-là est toute gratuite, aux divers sens du mot : exercices d'amateurs qui se payent d'applaudissements discrets et de compliments obligés ; passe-temps de désœuvrés qui en fait n'ont aucune raison valable d'écrire.

A côté de ces jeux, la poésie qui nourrit, celle des professionnels, poètes lauréats, poètes académiques, pensionnés et prébendés, poètes impériaux (*cesarei*), poètes d'apparat ; endurcis au frein et vieillis sous le harnais, comme l'osseuse

haquenée, «lorsqu'ils revoient en pensée les cortèges piaffants, les écuries à la tiède oisiveté, la graisse acquise en paissant les vallées, ils regardent avec une muette horreur » le poète républicain, l'esprit fier et incorruptible.

En d'autres termes, les tenants de ces deux prétendues écoles sont des esclaves également épris de leur servitude, qu'ils appellent tradition, raison, décence ; ils sont ligotés, les premiers par les mille liens soyeux et tenaces de la courtoisie, le respect des absurdes conventions sociales, la fausse chevalerie vis-à-vis des femmes ; les derniers par le licou qui les attache à la mangeoire : obéissance aux puissants qu'ils portent en grande pompe, et aux riches qui les entretiennent.

C'est la fable du loup et du chien : comment un tel vasselage ne ferait-il pas horreur à Carducci ? L'inspiration de celui-ci, la monture qu'il enfourche, c'est le fier alezan de la poésie citoyenne et vraiment humaine. Elle part sous le ciel immense dans la poussière et le vent que déchire son poitrail ; elle s'élance haletante, faisant jaillir « l'éclair des silex heurtés », mêlant le fracas de ses fers au « farouche hurlement des torrents solitaires ». Où se rue-t-elle, « sous les soleils torrides ou les étoiles nocturnes, par les plaines familières ou inconnues » ? Le poète, « comme les chevaliers frappés d'un enchantement, poursuit un amour voilé : en avant, en avant, ô destrier alezan, fort compagnon !... Ne vois-tu pas, ami, Angélique souriante, et, tout au bord du ciel, comme une nuée candide, son voile qui flotte ? Oh gloire, oh liberté ! »

Voici donc apparaître en pleine lumière l'allégorie attendue. C'est un grand amour, pour lequel le poète a renoncé aux amours faciles, aux madrigaux de boudoir, aux suffrages mutuels des « académies municipales » et aux glorioles de cénacle. Il a renoncé aussi volontiers aux honneurs officiels, sinécures et dotations d'état, ne trouvant son inspiration ni dans les thèmes rebattus, ni dans les platitudes profitables, et refusant tout salaire qu'on achète en sacrifiant la liberté de sa muse. Il a même renoncé aux joies plus naturelles, aux passions plus vivantes de la jeunesse : « J'ai oublié les vierges dansantes au soleil de mai, et l'éclair des blanches épaules sous les chevelures d'or. Et tout ce que promettent alors de

vous livrer sans effort les jeunes années, je l'ai abandonné pour m'élancer vers la peine d'un élan plein de larmes. »

Dire que cette Angélique-là est « la liberté », sans plus, ce serait trop peu dire. Carducci, en terminant le premier temps de son épode, s'écriait : « Oh gloire, oh liberté ! » : deux invocations, deux rêves poursuivis, et la gloire avant la liberté — ceci déjà colore un peu la blanche et nuageuse allégorie ; — puis il précisait au début du second temps : « Ah, dès mes premières années, ô gloire, j'ai caché dans les silences superbes de mon cœur ton superbe amour. Haussant leurs fronts sous la splendeur pensive du laurier, les marbres glacés (les images des poètes morts) ont dardé vers mon sein leur rayon fulgurant. » Au premier rang de ceux-ci, Dante, « le pontife étrusque » dont les vers ont fait naître la patrie italienne : « un mai florissant qui exulte vers le ciel ». Il ressort de ce passage que Carducci mêle indissolublement le culte de la pensée, noblesse du poète, et le culte de l'action, noblesse du citoyen : la vraie gloire du poète est celle qui grandit une grande patrie. Pour lui-même, il exige la liberté spirituelle, sans quoi il n'est pas d'inspiration généreuse ; et pour la patrie, il exige la liberté politique sans quoi il n'est pas de grandeur digne des consécrations de la poésie. Les gloires serviles sont des gloires menteuses. La liberté politique est un grand bien par elle-même, mais le plus pur de son éclat lui vient de la lumière qu'elle seule fait rayonner dans les esprits. L'*habeas corpus* n'est en somme que le vêtement utile, et caduc, de l'*habeas spiritum*. Et l'on n'assure une liberté valable aux hommes de chair que si par-delà la chair — la liberté politique — on vise au loin l'esprit : la liberté poétique ou philosophique. Si cette poursuite de la gloire et de la liberté doit épuiser le poète et le tuer, tant pis. C'est là que le porte sa mission. Un idéal, par essence, ne doit jamais être atteint. « A nous les combats inutiles ! » s'écrie Carducci ; et de ce vers il salue les conquérants de la Bastille, sans doute, mais plus encore le poète qui tombe sur les ruines des bastilles, tel Goffredo Mameli : « A noi le pugne inutili : tu cadevi, o Mameli... »

Voilà pourquoi l'allégorie de la *Ripresa* présente Angélique justement comme une vision insaisissable, en ses voiles flottants, comme un nuage tout au bord du ciel. Carducci sait

très bien que le poète renonce pour rien aux joies et aux profits de ce monde sensible lorsqu'il s'élance dans une folle poursuite : « J'ai tout donné pour un embrassement aérien à la face de l'avenir. *O gigantesque statue de bronze sur la montagne escarpée*, seuls les plus grands t'atteignent, pour incliner leur front sur ta froide épaule, et y mourir épuisés. » Lui-même n'espère pas un destin plus heureux ; il sait le sort qui attend ses « vers funèbres », et se résigne à n'avoir pour témoin que « le soleil moribond ».

Ce renouvellement du thème d'Angélique, dans un goût nullement « renaissance », cette image sculpturale que Carducci met soudain à la place de la flottante figure d'Angélique voilée, surprend un peu par sa dureté — je ne dirai pas son incohérence... Il est facile d'y reconnaître quelques traits déjà soulignés dans notre lecture de Quinet : « un idéal que [les artistes] se consument à embrasser, qu'ils poursuivent dans le marbre, dans l'argile, *dans l'airain*, qui toujours se dérobe *sur les sommets*... » Ce détail à lui seul suffirait à prouver que si Carducci a adopté pour source de son inspiration les flots abondants et familiers du *Roland Furieux*, il n'y puise pas directement : il boit au ruisseau qui s'est infiltré dans l'œuvre de Quinet.

Que le poète ait connu et utilisé *Les Révolutions*, le fait est hors de doute. La *Ripresa* est datée d'octobre 1872 disions-nous ; or la même année Carducci composait *Sui campi di Marengo*, et en tête il inscrivait cette note : « Le sujet de cette poésie est un fait de l'expédition de Frédéric Ier en Italie, narré et commenté par Quinet dans les *Révolutions d'Italie*, livre I, chapitre IV. » (*Rime nuove*, LXVIII.) On n'oublie pas que dans ce tableau Carducci, sur un ton mi-épique mi-railleur, et peut-être ariostesque, montre comment les Italiens eux-mêmes, abusés par les prestiges du souvenir et de l'imagination, ranimèrent le fantôme césarien prêt à s'évanouir. La ligue lombarde tenait Barberousse entre ses mains : elle lui permit de passer son chemin et s'inclina devant ses aigles, croyant saluer « l'héritier du divin Jules et le successeur de Trajan » ! Le vieux rêve splendide étouffe dans l'œuf la réalité ; la liberté prête à naître renonce à elle-même. De siècle en siècle, renvoyant à plus tard l'acte créateur, les Italiens se sont figuré par avance une Italie

ressuscitée, affranchie, aussi éclatante que l'Italie de la légende romaine : mais si merveilleuse que, quand les hasards de l'histoire leur présentent une occasion de rompre les vieux fers et forger un nouveau monde italien, ils ne reconnaissent pas dans ce grouillement de réels et de possibles la pureté du miracle attendu ; dans l'inévitable fièvre des accomplissements, ils ne reconnaissent pas la liesse virginale qu'ils s'étaient promise ; les vulgaires difficultés du détail les rebutent dès l'abord, et les pierres d'achoppement sous leurs pas leur semblent une parodie de la marche triomphale qu'il leur fallait. Les poètes, pour donner des ailes aux citoyens, leur ont coupé bras et jambes.

C'est pourquoi Carducci lui-même est si triste en considérant, après 1870, à quoi se réduit en fait la IIIe Italie, si grande dans son rêve : « O popolo d'Italia, vecchio titano ignavo, Vile io ti dissi in faccia... » Et ailleurs : « La nostra patria è vile. » Il la blasphème parce qu'il l'a trop aimée avant qu'elle ne fût. Pour un peu, sa vaillance et sa raison succomberaient au dégoût. Mais Carducci est un homme robuste. Il préfère montrer le mal à nu, et tenter de rompre le charme fatal : toujours fidèle à son idéal historique — encore trop volontiers embelli, peut-être, par l'art — il tâche en même temps de mettre ses compatriotes en défiance contre les idées folles.

Si l'influence de Quinet, dans *I campi di Marengo*, est avouée, elle n'est pas moins évidente dans la *Ripresa*, qui ne l'avoue pas. L'inspiration est la même. La philosophie politique de Carducci se devine mieux il est vrai dans *Marengo*. On peut l'analyser ainsi : la parfaite liberté de la pensée, lorsqu'elle va jusqu'à faire litière du réel sous prétexte qu'il ne mérite pas d'être aimé, caressé, condamne fatalement l'esprit à la stérilité et à la mort. L'autonomie de l'esprit, réduite à elle-même, ne peut que se détruire elle-même. Elle a besoin, pour durer et pour demeurer libre, de rappels incessants du monde extérieur, de limites, résistances et contraintes qui lui sont pénibles sans doute, mais qui lui sont autant de points d'appui : nécessités naturelles, usages communs, préjugés, lois antiques, misères du monde... — Tel est le danger qui guette toute société : elle risque d'autant plus la ruine que ses fils ont l'esprit plus subtil et

mieux fait pour les vols infinis de l'art et de la science ; l'Italie qui a reçu les plus grands dons est par là exposée aux plus graves dommages.

Mais toute cette philosophie de l'histoire n'est pas formulée chez Carducci. Elle l'était chez Quinet. L'Italie, pour le poète italien, voilà l'essentiel : et d'abord l'Italie de son temps, l'Italie faite ou à parfaire. L'Italie, pour le penseur français, est en définitive une occasion de philosopher : l'horizon de Carducci est plus limité ; ses visions sont plus volontiers plastiques — j'allais dire : ses vues sont plus pratiques (au sens grec du mot) et peut-être même plus personnelles, si l'on songe à ce désir de la gloire, à ce songe qu'il fait de vivre en chantant et mourir en combattant, comme naguère Mameli.

* * *

La quatrième Angélique est une hypostase plus physique encore. Les symboles de Leo Ferrero, poète revenu à la prose, sont plus concrets, plus chargés de détails vivants, comme il est naturel dans une œuvre faite pour la scène, de détails actuels, comme il est naturel de la part d'un homme tout jeune, et d'un proscrit. Le simple fait que dans la rédaction française du drame [1] les deux protagonistes portent leur nom à l'italienne, « Angelica » et « Orlando », marque déjà le sentiment quelque peu exclusif et jaloux de l'auteur pour ses créatures et pour le monde d'où elles sortent.

Angelica a paru peu avant que l'Italie fasciste entrât dans les aventures qui devaient la ruiner. On ne pouvait faillir à deviner cette poétique énigme.

Au lever du rideau, Angelica est prisonnière du Tyran, qui s'apprête à jouir d'elle. Et la victime semble consentante. Mais tout change avec l'entrée en scène du chevalier : « Angelica, c'est la liberté ! » crie-t-il. Puis, au second acte, quand on demande à Orlando prêt au combat : « Pourquoi n'avez-vous pas enlevé Angelica ? » ce qui aurait tout

1. Cf. Franck-Louis Schœll, *Leo Ferrero et la France*, Lausanne, La Concorde, 1945.

simplifié, il répond : « Parce qu'Angelica est un symbole ; l'accident qui fait bouillonner les esprits. Sans Angelica, nous n'aurions pas de champ de bataille ! » Car Orlando est dédaigneux des victoires obtenues sans peine, qui ne marquent pas dans la pensée et la chair, dans la vie profonde des hommes ; il ne se laisse pas tenter par les sommaires évidences du succès et du bonheur gratuit ; le fait accompli, dans sa logique grossière et taciturne, a trop facilement raison : mais aussi trop brièvement raison. Voilà pourquoi le héros risque sa vie et celle de la cité dans la lutte contre le tyran, pourquoi il sauve Angélique d'un amour ignominieux, en même temps qu'il restaure la liberté.

L'œuvre, éclairée par ces explications de l'auteur, semble ne cacher aucun secret. Ferrero avait même précisé dès l'exposition, pour ses spectateurs parisiens je pense, que son Orlando, ce n'est pas le Roland de la chanson carolingienne, mais le Roland fou de l'Arioste ; un nouveau chevalier errant assez fou en effet pour ne pas prévoir qu'Angélique, celle-là même qu'il a sauvée, et respectée, ne lui pardonnera pas son respect, et le tuera : l'ingrate et jeune liberté dévore ses champions !

C'est peut-être une erreur de projeter un rayon de lumière aussi vif sur les grands ressorts de la fable ; non point parce qu'il risque de dissiper tout mystère et toute poésie : mais ce soudain éclairage donne l'illusion plutôt que la possession de la clarté. On en a la preuve à lire les commentaires de la critique française et étrangère. Les plus intelligents de nos contemporains s'en vont répétant : « Angelica : le drame de la Liberté... », et s'estiment satisfaits ainsi. Il est vrai que sur une soixantaine de critiques d'abord recensés [1] on ne trouve guère que quatre ou cinq Italiens, anonymes ou pseudonymes, rédacteurs plus ou moins hâtifs et clandestins, sans doute plus soucieux d'action politique que de méditation littéraire.

Le gros public d'*Angelica* n'a vu là en somme qu'un pamphlet civique en forme de comédie à masques ; ou si l'on veut un conte philosophique d'intérêt éternel, dans le goût de Voltaire, dialogué à la façon de Beaumarchais ; non sans

1. *Jugements sur la pièce avant sa représentation*, Paris, Rieder, s. d. (1933 ?).

quelques traits de satire littéraire et artistique : par exemple contre la poésie envisagée comme une forme de propagande nationaliste — du « Carducci » adultéré — ou contre l'esthétique de la puissance et de la majesté, qui confond à plaisir le politique et le théâtral.

Ce qui est plus curieux, c'est que dans l'entourage de Leo Ferrero également, les dépositaires possibles de sa pensée, ses amis intimes, sa mère, son père lui-même, qui connaissaient pourtant ses lectures, se contentent de ce que tout le monde a dit. Ainsi Guglielmo Ferrero dans sa préface de Capolago (1937) pourra écrire : « Orlando et Angelica sont les protagonistes du *Roland Furieux*... » et rien de plus. Il ignore donc, ce qui est permis, l'ancienne allégorie de Quinet. Il oublie aussi, on peut s'en étonner, l'élaboration lyrique de cette allégorie par Carducci. Et il continue ainsi : « Angelica peut être considérée tour à tour comme le symbole de la vraie liberté qu'Orlando veut donner aux hommes et que les hommes ne veulent pas, ou le symbole de la fausse liberté que les hommes à cause de leurs vices prennent pour la vraie. Mais il y a sur *Angelica* et sur les personnages du drame un nombre infini d'autres versions. »

Ces « versions » nous intéressent peu. D'ailleurs dans la préface écrite pour les *Jugements sur la pièce*, Guglielmo Ferrero nous disait déjà : « Laquelle de ces diverses interprétations est la vraie ? ou mieux laquelle correspond exactement aux intentions de l'auteur ? nous ne le savons pas. » C'est à coup sûr faute d'avoir connu la curieuse filiation du symbole depuis le temps lointain de l'Arioste.

Cette connaissance va nous aider, dès l'exposition du drame, à écarter telles interprétations tendancieuses que pourraient favoriser certains hors-d'œuvre brillants.

Edgar Quinet faisait remonter à l'Arioste le goût de la beauté artistique, de l'imaginaire, cultivé par tout un peuple, d'abord consciemment, comme une distraction, puis bientôt comme un vice fatal et stupéfiant, dont tire avantage cette tyrannie même de quoi l'art prétendait affranchir ou consoler au moins les esprits.

L'idée d'un art éducateur du peuple, d'un art qui confère à l'artiste la dignité de « mage », régnait certes dans la génération à laquelle appartient Quinet : mais lui-même paraît

bien sentir la part d'utopie et de danger cachée au fond de ce généreux idéalisme, et ne pas partager l'enthousiasme d'un Lamartine ou d'un Victor Hugo. Cette mélancolie d'un homme de 1848 qui dans son romantisme se sépare des autres romantiques, et vingt-cinq ans plus tard l'amertume d'un Carducci, adversaire déclaré du romantisme, cet amour du beau marié à cette défiance désespérée du beau, nous les retrouvons chez Leo Ferrero. Du moins marque-t-il bien les malheurs nouveaux qu'apporte à son pays, un siècle après 1848, l'amour de la beauté artistique, passé dans le sang des Italiens comme un virus fatal.

C'est pour matérialiser cette fatalité qu'il donne au tyran de son drame, le Régent, les traits d'un poète, d'un esthète. Le Régent parle volontiers des droits du « surhomme » ; il règle avec art les éclairages de ses apparitions ; « il est petit, chamarré, élégant, intelligent, insouciant, voluptueux et cruel. » Certes, il ne ressemble pas précisément à Mussolini, ou bien c'en est une étrange caricature. Si en vérité Ferrero a ainsi travesti le personnage qui fit tant de mal à une grande nation et au monde entier, s'il a jugé bon d'en affaiblir et brouiller les traits, devons-nous nous plaindre ?

Et d'abord, quelles raisons avait-il de le faire ? Serait-ce par prudence, pour se défendre d'avoir écrit une comédie à clé, pour fuir la vindicte du maître ? — Ne serait-ce pas plutôt par convenance artistique ? Il faut que le Régent ait assez le goût de paraître et briller, qu'il se plaise assez à une parole ornée, pour accepter le duel oratoire où l'affrontera son adversaire : la fin de l'acte II doit amener la scène indispensable qui oppose la théorie de la tyrannie à celle de la liberté.

D'ailleurs l'œuvre gagne à être débarrassée de tout ce qui ressemblerait à des querelles personnelles, à des allusions mesquines et péniblement vengeresses ; les polémiques de carrefour ou de chapelle ne sont pas à leur place ici.

Mais enfin le meilleur argument est peut-être qu'il était juste et vraiment intelligent de remonter aux causes profondes du mal, et de dénoncer sa figure première. La fiction imaginée par Ferrero ne nous semblera plus comique en rien, si nous en perçons les arrière-pensées. Des êtres comme son dictateur-artiste comptent au nombre des démagogues les

plus assurés du succès, quand leur action s'exerce sur un peuple sensible à l'éclat des formes et à la grandeur. Il n'est pas douteux que la partie la plus noble de l'Italie a été vouée au fascisme par les jeux préalables d'un cerveau souverainement libre, tout insoucieux du bien et du mal, pourvu qu'il pût caresser la beauté : j'ai nommé D'Annunzio, magnifique et périlleux génie. L'idéologie fasciste : culte de la splendeur, culte de la puissance antique, culte de l'action parfaite, rectiligne et divinement indifférente, tout cela sort de la poésie dannunzienne et de son culte du héros. Leo Ferrero n'aurait peut-être pas vu si clairement la responsabilité de D'Annunzio, s'il n'y avait été préparé par les analyses de Quinet et la méditation que Quinet inspire à Carducci.

Et de même que, sans Quinet, le beau *sophisme du héros* aurait pu prendre au dépourvu Ferrero comme tant d'autres, sans Quinet encore le douloureux *paradoxe des grands hommes* ne se serait pas imposé à lui. D'ailleurs le fait évident que ce paradoxe dérive en droite ligne des *Révolutions d'Italie* suffirait à prouver que la pensée de Quinet n'a pas coloré celle de Ferrero seulement par reflet — filtrant à travers la poésie de Carducci, — mais bien par contact immédiat. Voici de quoi il s'agit :

La scène finale d'*Angelica* donne une forme sensible à cette idée, romantique et vraie, que les génies sont toujours bafoués et mis en croix par leur propre peuple. La même remarque se trouve exprimée en d'autres œuvres de Ferrero, et y revêt plus de force quand il l'applique nommément à l'Italie et à ses grands hommes. Au cours de siècles glorieux et néfastes, on voit cette mère de la civilisation refuser à ses meilleurs enfants la gloire et l'affectueuse admiration dont ils ont besoin pour vivre et créer, pour faire vivre ou revivre leur nation ; la patrie italienne, si elle le peut, leur ôte même l'existence, et faute de mieux la liberté. — Or Quinet consacre trois ou quatre pages (livre III, chapitre v) à expliquer que depuis le concile de Trente le peuple italien ne comprend plus ses penseurs. « L'aveuglement dans lequel on le plonge est si profond qu'il commence par tuer quiconque prétend le ramener à la vie. » Remontant même jusqu'au XIII^e^ siècle, Quinet dresse ce qu'il appelle une « nécrologie » (*sic*) de deux douzaines de noms, où l'on compte les plus illustres : « Dante

deux fois condamné à mort et sa maison rasée, Arnaud de Bresse (*sic*) brûlé vif, Jean de Padoue brûlé vif, Savonarole brûlé vif,... Machiavel mis à la torture,... Giordano Bruno brûlé vif, Vanini la langue arrachée et brûlé vif, Campanella mis sept fois à la torture et emprisonné vingt-sept ans, Sarpi poignardé, Berni empoisonné, le Tasse enfermé sept ans dans une loge de fou, Galilée mis à la torture et emprisonné à perpétuité... », d'autres étranglés, décapités, fusillés ou pendus. Ce nécrologe de Quinet obsède tellement Leo Ferrero qu'il le recopie en entier et l'insère en deux de ses œuvres : *Paris dernier modèle de l'Occident* (au chapitre viii, *L'élite et la multitude*), et encore dans les *Meditazioni sull'Italia* (parte Ia cap. Io, *Volontà di morte*).

Un autre thème insistant offert par Quinet est repris par Ferrero en variations subtiles : le *leitmotiv* de la mobilité, de la fugacité propres à une pensée libre. L'apparition d'Angelica sur la scène est préparée par le curieux portrait que trace d'elle Arlequin : « Tout en elle est merveilleusement provisoire. Elle ne prend pas une attitude, *elle la traverse.* » Par où l'on voit qu'il s'agit moins de la liberté politique et de la gloire politique, relativement faciles à fixer, que de la liberté spirituelle et de la gloire poétique, poursuivies par l'artiste et le penseur inquiet. Ce n'est pas assez dire encore : il s'agit de la liberté politique *dans la pensée* du poète et de l'artiste ; de sa méditation sur elle ; du mythe sans cesse renaissant de la liberté, qu'il porte en son âme.

Cette vue est confirmée par la protestation formelle d'Angélique, vite lasse du rôle qu'on lui fait jouer dans la révolution : « Je ne veux plus faire le symbole, *je ne suis pas la liberté*, je suis Angelica. » C'est à dire que, descendue du ciel dans la cité, de la philosophie dans la politique, la liberté demande à vivre sa vie humaine, à se limiter et à s'alourdir pour n'être plus une abstraction. Elle accepte de risquer la souffrance et la mort pour courir en même temps les chances de sa jeunesse ; de perdre peu à peu sa figure, peut-être, pour s'assurer qu'elle a un corps bien vivant.

Angelica, après tout, ne proteste pas sans bon sens. Il suffit, variant l'expérience, d'imaginer ce qui adviendrait si Orlando s'avisait de dire : « Je ne suis pas Orlando, je suis le Libérateur ; donc c'est moi la Liberté ! » Au nom de la

liberté il exigerait d'être suivi : il deviendrait César ou Cromwell. Heureusement, Ferrero le fait mourir, pour qu'il reste Orlando : le héros. Angélique, c'est la femme, fragile comme toute l'humanité.

Sans doute, Orlando lui-même a dit comme tant d'autres, imprudemment : « Angelica, *c'est* la liberté. » Mais il n'y a pas contradiction. Au moment où il dit cela, il ne l'a pas encore vue, et il ne l'aime que comme un rêve. Quand il la connaît (et ce moment coïncide à peu près avec celui où il fait passer sa doctrine émancipatrice dans l'acte, par la révolution ; où il commence à devenir impopulaire parce que le rêve déjà se ravale au niveau du concret), quand Orlando connaît Angelica, il ne l'appelle plus *la liberté*, et il commence, sans l'avouer il est vrai, à l'aimer comme une femme. Il regrette son rêve, cependant, et c'est pourquoi sans doute il n'avoue pas son amour terrestre, et ne cherche pas à en venir aux fins naturelles de l'amour, ennemi de la pensée et de l'art pur. L'heure venue où il lui faut, dans la mort, renoncer à ceci comme à cela, la clairvoyance et la sincérité des mourants lui arrachent enfin l'aveu ; il dit à Angelica, créature délicieuse et redoutable : « O Angelica, pourquoi m'as-tu tué ? je t'aimais. — Tu m'aimais ! toi ? — Mais à quoi bon te le dire ? j'ai compris tout de suite que tu ne serais jamais, jamais à personne, *toi*... » Et en ces derniers mots, je pense, il essaye, pour se consoler poétiquement, de confondre à nouveau sous le même voile incertain les deux figures d'Angélique perdue, la femme de chair et la liberté.

C'est ici le seul point où l'on puisse dire, sans trop presser l'Arioste, que son Angélique est un peu la parente, l'aînée des Angéliques du XIX^e^ siècle : car il est exact qu'elle a fui Roland, Renaud, Ferragus, Sacripant, et ne s'est jamais laissé atteindre par ceux qui, les yeux pleins de sa beauté, l'ont appelée et poursuivie. Elle choisit pour époux un guerrier, Médor, qu'elle trouve sans regard, sans voix, sans vie : un mort en vérité qui tient d'elle toute existence, tout désir et tout bonheur. Mais la ressemblance s'arrête là, à moins que l'on ne désire reconnaître dans ce Médor à l'agonie, consolé par une femme, l'image première d'Orlando mourant la tête appuyée au sein d'une autre femme, la Patronne. Une telle comparaison ou transposition prend

plutôt des airs d'antithèse. J'aimerais mieux proposer pour ce tableau final du drame un modèle plus proche dans la *Ripresa* de Carducci : « O gigantesque statue de bronze, seuls les plus grands t'atteignait, pour *incliner leur front sur ta froide épaule, et y mourir épuisés.* » La Patronne serait alors un dédoublement d'Angelica, une Angélique pitoyable.

Mais ce qu'il s'agit d'expliquer pour l'instant, c'est en quoi l'Angélique de Ferrero, femme bien vivante, peut remplir en outre la fonction — ne disons plus : d'une allégorie — disons : d'un personnage exemplaire. Si, par une simplification abusive nous voulions supprimer, de sa complexe figure, la partie qui n'est pas essentielle, c'est bien son rôle abstrait que nous aurions à sacrifier : l'image que se fait d'elle, en sa folie, Orlando.

Cette femme ravissante et un peu perverse, un peu ignorante de soi aussi, cette femme est très humainement jalouse de tout ce qui peut lui disputer le cœur d'un amant, même si elle le méconnaît... Activités et passions présentes, souvenirs du passé, rêves d'avenir, elle veut que l'homme qui l'aime renonce à tout pour elle ; elle ne se croit maîtresse que si rien ne limite son empire ; bref, elle veut pour elle tout pouvoir, toute décision, et tend à absorber les moindres pensées de l'amant et son libre génie. Avec plus de sévérité, nous pourrions dire qu'elle est une petite coquette, curieuse de son empire : une coquine, même, si ce qu'elle dévoile de ses manœuvres vis-à-vis du Régent n'est pas mensonger. Pauvre Orlando ! Il ne se scandalise pas, pour autant, lorsqu'elle avoue. Il ne s'étonne même pas lorsqu'elle semble se vanter. Avait-il prévu ce qu'on peut attendre d'une créature aussi fragile ?

Une nation entière peut avoir de ces jalousies féminines, de ces roueries, de ces inconsciences morales. Le libérateur, si c'est un héros, ne doit ni s'indigner, ni même s'étonner. Ni chercher à corriger la nature.

Orlando a cette clairvoyance et cette résignation mêlées, qui donnent tant de profondeur à son caractère. Mais on comprend qu'il attende de mourir pour avouer son propre amour. C'est une défense à la fois de l'intellect et du cœur ; l'orgueil de l'homme fort, la pudeur de l'homme faible. Le génie, jaloux de son autonomie, se rebelle : il lui en coûte de

dire adieu à la liberté ancienne de sa pensée, et il la défend sur deux fronts : d'abord, cela va de soi, contre le grisant arbitraire d'une femme ; et d'autre part, avec la même vigueur, contre les entreprises de la tyrannie, tant que la tyrannie est debout : aussitôt abattue, contre les réactions jalouses de la nouvelle liberté politique, liberté précaire et bien étroite d'une démocratie trop peu philosophe ; contre une griserie plus redoutable que toute autre : la popularité, qui fait du héros la chose des autres, le jouet qu'on adore et qu'on brise ; qu'on pleure ensuite, comme la Patronne. Angelica doublée de la Patronne, c'est la foule.

Angélique n'est peut-être qu'une partie de la foule : un groupe de conseillers, une Égérie impérieuse et belle. Si libéral que soit un gouvernement, les lois de la nature et les nécessités de la cohabitation humaine entraîneront toujours un certain nombre de contraintes et de servitudes, que le code règle pour les modérer peut-être, mais qu'il lui faut imposer cependant aux dépens de la liberté parfaite. Toutefois, si les choses se montrent ainsi nos ennemies, nous l'endurons encore assez bien. Mais il arrive que nos amis eux-mêmes s'en mêlent ; et ceci devient vite insupportable, quand ils s'en mêlent au nom de la fidélité. Si libre que soit un esprit, si grand et si exceptionnel que soit un vrai fondateur de liberté (et en raison même de sa supériorité et de sa rareté), toujours il trouvera assez de compagnons dévoués, l'admirant et le suivant en hâte, pour déformer sa pensée, tant ils la repensent avec passion ; pour perdre sa trace, tant ils la foulent avec zèle ; pour le dégoûter, par cet usage effréné, de la liberté qu'il a fait naître et des idées vierges que sa voix a fait descendre sur la place publique. Quel prophète, quel bâtisseur d'ordre ou de religion, n'a pas connu cette tristesse et cette lassitude ?

Il y a donc toujours une foule de raisons, pour un Orlando, de ne pas s'attarder à la liberté des politiques, ou plutôt de ne pas s'en satisfaire, mais de courir sur les pas d'une liberté qui soit insaisissable. Il vient toujours un moment où après avoir combattu ses ennemis il faut s'opposer à ses amis.

Le héros de Ferrero s'en explique en diverses circonstances : « Mes amis m'appellent l'homme qui résiste ; mes ennemis le citoyen qui proteste ; et la plupart des gens

Orlando ». — « Je n'ai plus de patrie dcpuis que je cherche celle où ne régnera point l'injustice. » Reniement sublime, moins violent mais aussi clair que les blasphèmes de Carducci. Cette dernière parole trace d'avance le destin de ce Résistant trop pur. Le vrai nom de cette pureté parfaite, c'est Folie : « Je me demande si je ne suis pas aussi fou que le héros dont je porte le nom. »

Un tel verdict n'implique-t-il pas une condamnation générale des peuples, indignes de leurs sauveurs ? — N'allons pas si loin. D'abord, même si Ferrero était tombé dans la colère et le pessimisme radical, sa conclusion après tout ne serait pas aussi démoralisante que le scepticisme ou le cynisme des autres ; elle serait encore d'une amertume tonique. Mais à vrai dire Ferrero se garde bien de conclure par la malédiction. Pas plus que Carducci, il ne se pose en philosophe de l'histoire, ni même en interprète allégorique de l'histoire. Pas plus qu'un pamphlet contre un dictateur il n'a voulu faire une mercuriale contre un peuple. Les peuples empressés à la servitude ne manquent pas... Plutôt qu'à censurer précisément la lâcheté civique des uns ou des autres, il songe à dépeindre une fatalité beaucoup plus universelle, et non sans poésie, une passion de l'esprit humain, qui l'a souvent inspiré.

Le cas d'Orlando pourrait être éclairé par celui d'un autre héros de Ferrero, Ulysse. La même folie, pourrait-on dire, habite l'âme du plus sage des Grecs tel que l'a conçu Ferrero. Non pas exactement la « folie » dont parle Dante, une rage de courir le monde. Mais le délire mélancolique qui envahit l'aventurier malheureux au moment où sa longue infortune est épuisée. Ulysse redevenu maître de son royaume et sûr du cœur de sa femme se sent appauvri soudain du rêve immense qu'il a pendant vingt ans porté sur tous les chemins du monde, parmi les guerres, les naufrages et les enchantements redoutables. Son rêve, sans cesse contrarié, jaillissait chaque jour en mille espérances diverses, et comme au rosier qu'on taille chaque blessure lui était source de vigueur et de floraisons nouvelles. Mais voici que la simplicité décisive du destin accompli tranche toute cette vie de l'âme, et jonche le sol de ses dépouilles. Ferrero a magnifiquement rendu l'étrange et harmonieuse tristesse de ce bonheur trop désiré,

plus doux et plus prenant dans la verte espérance que dans le fruit tardif. Ulysse désormais sait qu'il a fini d'être *Ulysse.* Tant qu'il errait loin de la patrie et de la femme aimée, Ulysse prisonnier du malheur était libre : libre d'imaginer la forme de sa libération, les incroyables aventures, les combats et les ruses merveilleuses du dernier jour. Mais, ce jour révolu, toutes les inventions du *polymechanos* ne pourront plus présenter qu'une forme définitive, où la mémoire demeurera enchaînée, le réel, le seul, le traditionnel « retour d'Ulysse ».

Pourtant, le sage Ulysse ne fuit pas Ithaque. Orlando ne se perd pas dans sa folie ; elle est féconde au contraire : il faut qu'il y ait des fous comme lui pour montrer les belles montagnes à l'horizon, si inaccessibles qu'elles paraissent, afin que les prudents consentent au moins à sortir des marécages. Le sacrifice paye, et la résignation est un mauvais calcul. Que dit Orlando avant l'action ? « Les régimes forts ne sont pas ceux qui s'appuient sur la force. *Les régimes forts sont ceux qui résistent même quand ils sont battus.* Ce sont donc les régimes justes. » Il y a là un sens de la nature et de la vie, une hauteur politique, qui font du bien.

Et puis, à côté de cette maxime, voici son contraire : « Les hommes n'aiment pas les vrais héros, ils détestent les martyrs... Songez que tous ces bourgeois se révoltent contre l'injustice, et qu'ils concluent qu'il n'est pas possible de s'en défendre. Qu'êtes-vous donc à leurs yeux, Orlando ? Un démenti, un reproche vivant, la preuve qu'ils ont été lâches, le modèle de ce qu'ils ne seront jamais, de ce qu'ils ne voudront jamais être. Pour être un héros, il faut être bête. » Ici la sagesse de Ferrero se fait plus terre à terre, et plus sombre. C'est le pressentiment du jeune penseur qui mourra avant d'avoir vu la victoire.

Orlando a disparu ; la plupart le blâment et le calomnient, exploitent son souvenir ou l'oublient. Mais dans le cœur de quelques-uns Orlando commence à vivre : cela suffit. Qu'on relise les suprêmes répliques du chœur, c'est ici que l'œuvre s'achève :

Gianduia. — C'était un brave homme. Mais pour qui, pourquoi faire le sacrifice de soi ?

Meneghino. — Pour lui, pour nous, pour tous.

GIANDUIA. — Les hommes comme Orlando, sous tous les régimes, dans tous les temps, dans tous les pays, seront crucifiés par leurs peuples.

MENEGHINO. — Mais ils sont immortels, mais ils changent la face du monde, qui souffre d'être contraint chaque jour à mentir, à violer les lois de son propre cœur.

(GIANDUIA *hausse les épaules. Ils sortent. Entre la Patronne du café. Elle sanglote fort, et passe*).

Cette silencieuse douleur est plus expressive peut-être que l'oraison funèbre de Meneghino. Elle en souligne le dernier mot : *les lois de son propre cœur.*

L'amour de la liberté affranchit la raison ; c'est bien, ce n'est pas tout : seul il permet aux cœurs de vivre selon leurs lois. L'habitude de l'oppression persuade à l'homme qu'il aime ce qui lui est imposé, et les habiles lui démontrent que sa fin et sa joie consiste à servir une idole. Est-il capital de se montrer intelligent ? Est-ce la sagesse du monde qu'Orlando voulait avoir ? Il accepte qu'on le trouve « bête ». Le patriotisme est un art simple, et c'est pourquoi les malins n'y réussissent pas, quand la patrie est dans le malheur. Un malin trouvera ridicule de pourchasser pendant des siècles une image irréelle et toujours en fuite : certes s'il s'agissait de l'attraper, ce serait un jeu de dupe. Mais il ne s'agit pas de l'attraper, il s'agit de courir sur la route, de vivre, d'aimer. C'est cela la liberté.

Et pour montrer que ce n'est pas un jeu, il suffit qu'à chaque génération Orlando consente à mourir. A ce coup-là, ceux qui restent comprennent pourquoi une Angélique ne pouvait pas *être* et *rester* la liberté. Un moment, pour Orlando et pour d'autres poètes qui n'écrivent pas, elle a pu être le support, l'asile, d'un rêve de liberté. Mais à l'instant même où des mains trop hâtives effleuraient les voiles flottants de la belle créature, le rêve s'est détaché d'elle, l'image d'Angélique s'est envolée d'Angélique, pour aller se poser plus loin et plus haut. Avec elle s'élevait l'âme d'Orlando, dans la divine vérité, où la voient resplendir ceux qui restent, et qui cherchent.

*
* *

Cent ans après 1848, qui vit naître Angélique à une vie littéraire nouvelle, si inattendue, et quelques années après une période plus orageuse encore dont les esprits demeurent marqués, on me pardonnera d'avoir tiré ces conclusions un peu trop explicites d'une étude où l'essentiel était de comparer les figures diverses prises en ses voyages par un thème jusqu'ici mal défini.

André Pézard.

UN PRÉCURSEUR ARABE
DE
LA PHILOSOPHIE DU XVIII^e SIÈCLE

En 1671, l'érudit anglais Édouard Pococke publiait à Oxford, avec une introduction, le texte arabe et la traduction latine d'un ouvrage qu'il intitulait *Philosophus autodidactus, sive Epistola Abi Jaafar Ebn Tophail de Hai Ebn Yokdhan, in qua ostenditur quomodo ex inferiorum contemplatione ad superiorum notitiam ratio humana ascendere possit.* L'auteur était un philosophe arabe qui vivait en Espagne au XII^e siècle, à la cour des sultans Almohades. Il s'appelait Abou Bekr Mohammed ben Thofaïl, nom que les philosophes scolastiques du Moyen Age avaient déformé en Abubacer, et que les arabisants abrègent habituellement en Ibn Thofaïl. Cet Ibn Thofaïl avait appartenu à une des écoles mystiques de la philosophie arabe, celle des « soufis », et avait été l'ami du commentateur d'Aristote, Ibn Rochd (Averroës). Il avait eu plus d'influence par son enseignement personnel que par ses écrits, qui paraissent avoir été peu nombreux. Mais l'un de ceux-ci, le roman philosophique *Hayy ben Yaqdhân*, avait eu un grand succès, et était devenu l'un des classiques de la philosophie mystique arabe. C'est lui que Pococke éditait en 1671 [1].

1. Sur Ibn Thofaïl (vers 1110-1185) on peut consulter :

Léon Gauthier, *Ibn Thofaïl, sa vie, ses œuvres*, Paris, 1909, 125 p. (dans lequel se trouve une bibliographie complète).

Salomon Munk, *Mélanges de philosophie juive et arabe*, Paris, 1857-1859, pp. 410-418.

T. J. de Boer, *Geschichte der Philosophie im Islam*, Stuttgart, 1901, pp. 160-165.

Baron Bernard Carra de Vaux, *Les penseurs de l'Islam*, t. IV, Paris, 1923, pp. 56-65.

Sur le roman *Hayy ben Yaqdhân* :

Ibn Thofaïl, *Hayy ben Yaqdhân*, texte et traduction française par Léon Gau-

Dans une introduction, Ibn Thofaïl répond à un disciple qui lui a demandé de lui révéler les secrets de la « philosophie illuminative ». Il analyse à son intention la contemplation simple, fondée sur le raisonnement, et la sainteté, fondée sur l'intuition mystique. Il retrace ensuite brièvement l'histoire de la philosophie arabe en Espagne, montrant que nul n'a su bien parler de la connaissance mystique.

Puis il passe au récit de la fable de Hayy ben Yaqdhân (le Vivant, fils du Vigilant, c'est-à-dire de Dieu). Celui-ci vit dans une île déserte de l'Inde, située sous l'équateur (sans doute Wakwak). Sa naissance est mystérieuse : peut-être est-ce un enfant abandonné que le courant a apporté de l'île voisine (Ceylan), peut-être est-il né de la terre même, sans père ni mère. En tout cas, il a été nourri par une gazelle. Très jeune, il observe les animaux qui l'entourent. La mort de sa mère nourricière lui pose le problème de l'origine de la vie. Il fait la dissection de la gazelle, puis de nombreux autres animaux, ce qui le conduit peu à peu à la découverte que le principe vital est quelque chose d'analogue au feu. Il reconnaît successivement l'unité de l'individu, l'unité de l'espèce, l'unité de chaque règne, animal, végétal et minéral, enfin l'unité de la nature entière, qui consiste dans l'étendue. Alors lui apparaît le premier élément non sensible, la forme, qu'il distingue de la matière ou corporéité, en observant que l'argile peut prendre toutes les formes sans changer de nature [1]. Par analogie avec ses propres ouvrages, il se dit que ce qui est produit a besoin d'un producteur, et il s'élève à l'idée d'un Auteur des formes, cause efficiente universelle. Il le recherche sur la terre, puis dans le ciel, élaborant au passage une théorie de la sphère céleste, co m

thier, Alger, 1900, XVI-121-122 pp. (c'est à cette édition que sont empruntées nos citations).

Jacob Brucker, *Historia critica philosophiae*, t. III, Leipzig, 1766, pp. 172-198 (exposé de 127 thèses tirées du roman).

Encyclopédie de Diderot, t. XIV, art. *Sarrasins ou Arabes* (*Philosophie*), pp. 671 *a*-675 *b* (simple traduction de l'ouvrage de Brucker).

Adalbert Merx, *Eine mittelalterliche Kritik der Offenbarung*, dans la *Protestantische Kirchenzeitung für das evangelische Deutschland*, t. 32 (1885), col. 667-672, 688-694, 708-713, 730-736.

1. Léon Gauthier (*Ibn Thofaïl, sa vie, ses œuvres*, p. 106) rapproche à juste titre ce passage de l'exemple de la cire, que Descartes développe dans la seconde *Méditation métaphysique*, mais la question d'une influence ne semble pas pouvoir être tranchée autrement que par la négative.

posée de plusieurs sphères concentriques [1]. N'ayant pas trouvé cet Auteur des formes dans le monde, il en conclut que le monde a un moteur éternel qui n'est pas un corps.

Il est arrivé ainsi à l'âge de trente-cinq ans (sa vie est partagée en périodes de sept ans), et va s'élever maintenant aux vérités les plus sublimes. Il médite sur l'Être nécessaire, sur sa propre nature, qui est elle aussi une essence immatérielle, sur la condition des âmes après la mort, qui sera d'autant plus heureuse que ces âmes auront eu sur la terre une connaissance plus parfaite de l'Être nécessaire et qu'elles se seront unies à lui plus intimement. Or la vie peut se dérouler sur un triple plan. D'abord l'assimilation aux animaux : Hayy y parviendra par son régime alimentaire, qui lui permettra de respecter, autant que cela est compatible avec sa propre conservation, la vie chez tous les êtres de la nature. Sur le plan immédiatement supérieur il s'assimilera aux corps célestes, par trois moyens : par l'amour des créatures, par la propreté et le mouvement circulaire (ce qui justifie mystiquement les rites de purification mahométans et les pratiques des derviches tourneurs), enfin en fixant sa pensée sur l'Être nécessaire. Mais la perfection est dans l'assimilation à l'Être nécessaire par la vision en acte : en éliminant de lui-même progressivement tous les attributs de la corporéité, Hayy parvient par échelons à l'anéantissement de sa personnalité et à l'absorption dans la vision de l'Être véritable. Dans l'extase il voit toutes les essences participant à la connaissance de l'Être nécessaire devenir une seule et même chose, tout en ne se confondant pas les unes avec les autres. Il a la révélation de la succession des sphères, dont l'essence est, par rapport à l'essence de l'Un, sa réflexion, répercutée de sphère en sphère comme l'image du soleil de miroir en miroir, jusqu'à n'être plus, dans le monde de la génération et de la corruption, qu'une essence aux soixante-dix mille visages, comparable à la lumière du soleil reflétée par les vagues d'une eau tremblotante. Après s'être réveillé de sa vision, il n'a plus qu'un désir, de retrouver cette extase aussi souvent que possible.

1. Ibn Thofaïl s'était occupé d'astronomie et prétendait ruiner le système de Ptolémée pour lui en substituer un nouveau ; il semble ici revenir simplement aux idées d'Aristote.

Sur ces entrefaites, et alors qu'il a quarante-neuf ans, débarque un personnage venant de l'île voisine, Açal, qui s'est fait conduire là pour vivre dans la solitude. Tous deux finissent par entrer en relations, Açal apprend à Hayy l'usage de la parole, et ils échangent leurs connaissances. Ils découvrent avec stupéfaction que les visions de Hayy et les enseignements de la religion pratiquée dans l'île voisine coïncident absolument, avec cependant une simplicité et une perfection plus grandes du côté de Hayy. Celui-ci brûle de faire part aux hommes de ses découvertes, et il s'embarque avec Açal pour enseigner la vérité au peuple de l'île voisine. Ils sont accueillis avec bienveillance, mais avec scepticisme, et même les esprits d'élite restent fidèles à leur religion traditionnelle. Hayy et Açal n'ont plus qu'à retourner dans l'île déserte pour y vivre dans la contemplation et l'extase.

* * *

Ce petit roman d'une centaine de pages obtint auprès des esprits cultivés un grand succès. L'opinion générale semble bien avoir été celle qu'exprimait Leibniz : « Les Arabes ont eu des philosophes, dont les sentiments sur la divinité ont été aussi élevés que pourraient être ceux des plus sublimes philosophes chrétiens. Cela se peut connaître par l'*excellent livre du Philosophe Autodidacte*, que M. *Pocock* a publié de l'arabe. »[1]. En tout cas, les éditions et les traductions se succèdent pendant tout le XVIII^e siècle :

Philosophus autodidactus, texte arabe et trad. latine, par Édouard Pococke, Oxford, 1671 ; 2^e éd., 1700.

Het Leeven van Hai Ebn Yokdhan, trad. néerlandaise [par J. Bouwmeester, ami de Spinoza, selon T. J. de Boer], Amsterdam, 1672 ; 2^e éd., 1701.

An Account of the Oriental Philosophy showing... particularly the profound wisdom of Hai Ebn Yokdan, trad. anglaise, par George Keith, [Londres], 1674.

The History of Hai Eb'n Yockdan, trad. anglaise, par George Ashwell, Londres, 1686.

1. Lettre à l'abbé Nicaise, 1697, dans *Opera omnia*, éd. Dutens, Genève, 1768, t. II, p. 245.

The History of Josephus the Indian Prince,... an abridgement of the Philosophus Autodidactus, publié à la suite d'une édition de : Robert Greene, *The pleasant and delightful History of Dorastus... and Fawnia*, s. l., 1696.

De Natuurlyke wysgeer of het leven van Hai ben Jokdan, trad. néerlandaise [de Bouwmeester, revue par H. Reland], Rotterdam, 1701.

The improvement of human reason exhibited in the life of Hai Ebn Yokdhan, trad. anglaise, par Simon Ockley, Londres, 1708 ; 2^e éd., 1711 ; 3^e éd., 1731.

Der von sich selbst gelehrte Weltweise, trad. allemande, par J. Georg Pritius, Francfort, 1726.

The Life and surprizing adventures of Don Antonio de Trezzanio, who was self-educated, and lived forty-five years in an uninhabited island in the East Indies (an abridged translation of the Philosophus Autodidactus), s. l., [1761].

Der Naturmensch oder Geschichte des Hai Ebn Joktan, trad. allemande, par J. G. Eichhorn, Berlin, 1783.

En outre les *Mémoires de Trévoux* [1] parlent d'une traduction française qui était en préparation et qui n'a jamais vu le jour.

La presse périodique a donné du livre des extraits, toujours accompagnés des plus grands éloges :

Bibliothèque universelle et historique de Jean Leclerc, 1686, t. III, pp. 76-98.

Mémoires de Trévoux, juin 1709, pp. 1110-1111.

Journal des Savants, 1709, *Supplément*, 2^e éd., pp. 40-41 ; 1710, pp. 566-577.

Encore au début du XIX^e siècle, on trouve une analyse du roman, suivie d'une note sur l'île Wakwak, dans le *Magasin encyclopédique*, 1806, t. II, pp. 328-347.

L'œuvre d'Ibn Thofaïl a donc été bien connue du XVIII^e siècle. Or, jusqu'ici, presque seuls les arabisants se sont occupés de *Hayy ben Yaqdhân*, dans des ouvrages spécialisés, et les historiens de la littérature du XVIII^e siècle paraissent avoir la plupart du temps sous-estimé l'importance du roman. Lanson le mentionne en six lignes, semblant d'ailleurs douter de son authenticité, car il met entre

1. Octobre 1709, p. 1870.

guillemets les mots « roman arabe du XII^e siècle » [1]. Deux autres érudits lui font une place, mais ne l'envisagent que d'un point de vue limité, celui du voyage extraordinaire ou du conte oriental [2]. Sans étudier le problème à fond, nous essaierons de dégager les quelques points sur lesquels on peut parler, sinon d'influence précise, du moins d'accord entre le philosophe arabe et le XVIII^e siècle.

*
* *

Nous passerons rapidement sur une première question d'ordre purement littéraire : le thème de l'île déserte. Il est fort possible que l'une des cinq éditions anglaises d'Ibn Thofaïl parues entre 1674 et 1711 soit venue à la connaissance de Defoe, et que pour écrire son *Robinson Crusoe* (1719), il ait combiné les éléments qu'il trouvait dans le roman arabe avec ceux que lui fournissait l'aventure d'Alexandre Selkirk. De celle-ci il a pu tirer toute la partie matérielle de son récit, la redécouverte des divers métiers par l'ingéniosité de Robinson. Le roman au contraire lui aurait suggéré, en accord avec la tradition puritaine, le projet de montrer un homme s'élevant par les seules lumières naturelles jusqu'aux plus hautes idées morales et à la connaissance de Dieu. Il ne faut en effet pas exagérer le contraste entre Robinson et Hayy ben Yaqdhân, en disant, comme T. J. de Boer : « Crusoe is the pattern of the practical man, while Hayy is the ideal of the reflective and mystical mode of life. » [3]. C'est à la fois méconnaître l'importance de la leçon morale que Defoe a voulu donner et oublier que dans la première partie du roman d'Ibn Thofaïl, Hayy doit lui aussi faire preuve d'ingéniosité pour assurer son existence : il utilise pour se vêtir divers types de ceintures de feuilles, puis la dépouille d'un aigle, il taille des

1. Gustave LANSON, *Origines et premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française, de* 1675 *à* 1748, *Revue des Cours et Conférences*, 10 déc. 1908, p. 219.

2. Geoffroy ATKINSON, *The extraordinary Voyage in French Literature before* 1700, New York, 1920.

Martha PIKE CONANT, *The oriental Tale in England in the* 18*th Century*, New York, 1908 (cet ouvrage ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale).

3. Art. *Ibn Tufail* de l'*Encyclopaedia of Religion and Ethics* de Hastings, t. VII, p. 74.

bâtons pour se faire des armes, il découvre l'usage du feu, etc...

Il existe d'autre part une œuvre espagnole inspirée de *Hayy ben Yaqdhân*. C'est le roman du Jésuite Baltasar Gracian y Morales (1601-1658), *El Criticon*, publié en trois parties de 1651 à 1657. La première partie [1] nous présente, au début, un naufragé débarquant sur l'île déserte de Sainte-Hélène. Il y rencontre un jeune homme qui y vit dans une complète solitude. Celui-ci, auquel il donne le nom d'Andrenio (humain), tandis que lui-même prend celui de Critilo (judicieux), lui raconte son existence passée. Dans ses premiers souvenirs, il se voit enfermé dans un cercle de montagnes qu'il ne peut escalader, et nourri par les bêtes sauvages. Un jour se produit un tremblement de terre qui le délivre. A mesure qu'il grandit, et que son intelligence se développe, il admire d'abord les spectacles naturels, le ciel, le soleil, la nuit étoilée, puis l'ordre qui règne dans l'univers, la succession des temps, enfin il s'élève jusqu'à l'idée de Dieu. Ce récit occupe les quatre premiers chapitres du livre. Depuis le Jésuite Barthélemy Pou [2] jusqu'à Léon Gauthier [3] et Menéndez y Pelayo [4], commentateurs français et espagnol d'Ibn Thofaïl, tous s'accordent à reconnaître l'influence de celui-ci sur Gracian, bien qu'un problème se pose : comment Gracian a-t-il eu connaissance de l'œuvre arabe, car elle n'existait alors qu'en manuscrit dans sa langue d'origine, ou dans la traduction hébraïque, accompagnée d'un commentaire, que Moïse de Narbonne en avait faite en 1349 ? La parenté est cependant évidente, et si Gracian a inspiré Defoe, en particulier pour son personnage de Vendredi, comme l'affirment Lanson [5], et, après lui, Geoffroy Atkinson [6], c'est en définitive chez Ibn Thofaïl qu'il faut rechercher l'origine du sujet.

1. *En la primavera de la niñez y en el estio de la juventud*, Saragosse, 1651.
Traduction anglaise : *The Critick*, par Paul Rycaut, Londres, 1681.
Traduction française : *L'homme détrompé ou le Criticon*, par G. de Maunory, Paris, 1696.
2. *Institutionum historiae philosophicae libri XII*, Bilbilis, 1763, p. 199.
3. *Ibn Thofaïl, sa vie, ses œuvres*, pp. 51-54.
4. Prologue à *El filosofo autodidacto de Abentofail*, trad. espagnole de Francisco Pons Boigues, Saragosse, 1900, p. XLVI.
5. *Formation et développement de l'esprit philosophique au XVIII^e siècle, Revue des Cours et Conférences*, 21 janv. 1909, p. 506.
6. *The extraordinary Voyage in French Literature before* 1700, p. 142.

*
* *

Mais passons à la signification philosophique de *Hayy ben Yaqdhân*. Nous trouverons là encore matière à des rapprochements curieux avec le XVIII^e siècle.

Si l'on parcourt les journaux du début de ce siècle, le *Journal des Savants*, les *Mémoires de Trévoux* ou la *Bibliothèque choisie* de Leclerc, on constate que l'une des questions qui reviennent le plus souvent, soit dans les comptes rendus de livres, soit dans les articles originaux, est celle de l'accord entre la foi et la raison. De longues discussions à ce sujet ont lieu en particulier lorsque Bayle publie la *Réponse aux questions d'un Provincial* [1] et la *Continuation des Pensées diverses* [2]. Le roman d'Ibn Thofaïl vient s'insérer tout naturellement dans cette controverse, et l'on comprend mieux par ce rapprochement les raisons du succès surprenant que les multiples traductions de *Hayy ben Yaqdhân* attestent dans les dix premières années du XVIII^e siècle.

Comme le dit Léon Gauthier, « c'est cette grave question, l'accord de la religion et de la philosophie, qui fait l'objet essentiel du *Hayy ben Yaqdhân* d'Ibn Thofaïl » [3]. Reprenons en effet la dernière partie du roman. Lorsque Hayy et Açal sont parvenus à se communiquer leurs connaissances sur Dieu et sur l'univers, ils sont tous deux frappés d'admiration par l'accord surprenant qui règne entre leurs conceptions. C'est d'abord Açal lorsque Hayy lui a révélé ce qu'il a vu dans son extase : « Açal ne douta point que toutes les traditions de sa Loi religieuse relatives à Dieu, Puissant et Grand, à ses anges, à ses livres, à ses envoyés, au jour dernier, à son paradis et au feu de son enfer, ne fussent des symboles de ce qu'avait vu Hayy ben Yaqdhân. Les yeux de son cœur s'ouvrirent, le feu de sa pensée s'alluma : il voyait s'établir l'accord de la raison et de la tradition ; les voies de l'interprétation s'ouvraient devant lui ; il n'y avait plus dans la Loi divine rien de difficile qu'il ne comprît, rien de fermé qui ne s'ouvrît, rien d'obscur qui ne s'éclaircît. » [4] Hayy n'est

1. Rotterdam, 1704.
2. Rotterdam, 1705.
3. *Ibn Thofaïl, sa vie, ses œuvres*, p. 66.
4. P. 109.

pas moins catégorique lorsque Açal lui a rapporté les traditions de la Loi religieuse pratiquée dans son île : « Il reconnut que l'auteur et propagateur de ces descriptions était vrai dans ses descriptions, sincère dans ses paroles, envoyé de son Seigneur ; il eut foi en lui, il crut à sa véracité, il rendit témoignage de sa mission. » [1]

Voilà ce qui provoquait l'admiration de Leibniz, ce que les esprits religieux qui se bornaient aux apparences ont recherché dans le *Philosophus autodidactus* et dans ses diverses traductions. Il n'est assurément pas question de parler d'influence sur des ouvrages d'apologétique tels que :

Pierre-Daniel Huet, *Alnetanae quaestiones de concordia rationis et fidei*, Caen, 1690 [2] ;

Pierre-Sylvain Régis, *L'usage de la raison et de la foi, ou l'accord de la foi avec la raison*, Paris, 1704 ;

Isaac Jaquelot, *Examen de la théologie de M. Bayle... où l'on défend la conformité de la foi avec la raison contre sa réponse*, Amsterdam, 1706.

Mais il est un livre que son sujet rapproche étrangement de *Hayy ben Yaqdhân*. C'est *Le Triomphe de la Vérité, ou Mémoires de M. de la Villete* [3], roman de M^me^ Leprince de Beaumont. Celle-ci nous présente un père athée et une mère chrétienne qui décident d'élever leur fils sans lui donner aucune notion de religion. Ce fils, le narrateur de l'histoire, ne connaît donc que ses parents, et un jeune garçon de son âge qui lui tient compagnie. Il découvre par ses seules réflexions, à partir de l'âge de douze ans, l'existence d'un Être sans parties et éternel, qui est la cause de la naissance et de la mort. Cet Être est sage et bon, la preuve en est qu'il a permis à l'homme d'acquérir des mérites par la vertu. De découverte en découverte le héros parvient ainsi à la connaissance de la religion révélée. Conduit dans le monde, il triomphe par sa dialectique dans toutes les discussions et convertit tous ceux qui l'approchent, protestants ou déistes. Sans doute la conclusion est-elle d'un optimisme naïf, mais

1. P. 110.
2. Huet connaissait le *Philosophus autodidactus* : l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale provient de sa bibliothèque, donnée aux Jésuites en 1691, et passée à la Bibliothèque Royale après la dissolution de l'ordre, en 1763.
3. Nancy, 1748.

cela s'explique par les intentions de Mme Leprince de Beaumont, qui a la prétention d'avoir « exposé les grandes vérités de la religion d'une manière si simple, qu'elles sont à la portée de tout le monde » [1]. Il n'en reste pas moins que la progression de la pensée est semblable à celle que nous avons vue chez Ibn Thofaïl, et nous pouvons juger par là comment le XVIIIe siècle comprenait *Hayy ben Yaqdhân*.

*
* *

Les autres époques ont, elles aussi, presque toujours vu dans ce « roman philosophique » une œuvre destinée à prouver que l'esprit humain livré à lui-même est capable de rejoindre l'enseignement des religions révélées. Ainsi Renan écrit que le livre « a pour objet de montrer comment les facultés humaines arrivent, par leurs propres forces, à l'ordre surnaturel et à l'union avec Dieu » [2]. De même A. F. Mehren parle de *Hayy ben Yaqdhân* comme d'un roman « dont le but est de prouver la possibilité donnée à l'homme d'arriver à un même terme de développement, soit, graduellement quand il fait partie d'un état civilisé, soit, immédiatement par la spéculation et l'intuition, quand il vit dans une solitude complète, séparé de la société humaine » [3].

Cette quasi-unanimité est-elle convaincante ? Nullement. La vérité semble être bien plutôt dans la présentation que fait Adalbert Merx : « Mit einem dieser Philosophen gedenke ich meine Leser bekannt zu machen, dessen höchst originelles Werk in einer Kritik der Religion gipfelt. » [4]. De même Léon Gauthier, étudiant la genèse du livre, montre que, si la réflexion individuelle s'accorde, selon Ibn Thofaïl, avec la religion vraie, la religion bornée du vulgaire est imperméable à toute spéculation philosophique ; et effectivement la tentative de Hayy et d'Açal pour faire partager leurs sentiments à la foule se termine par un échec, et ils retournent

1. *Le Triomphe de la Vérité*, Dédicace au roi Stanislas, p. IV.
2. *Averroës et l'averroïsme*, p. 99.
3. *Le traité d'Avicenne sur le destin*, dans le *Muséon* de Louvain, t. IV (1885), p. 36.
4. Article cité, col. 669.

dans leur île pour y vivre en paix, loin des profanes, dans la vision de Dieu [1].

Les textes sont ici particulièrement nets. Voici d'abord la distinction entre les deux religions. Açal et le prince de l'île, Salâmân, appartiennent à une secte issue d'un des prophètes. « Ils cherchaient parfois à comprendre les expressions traditionnelles de cette Loi religieuse relatives à la description du Dieu Grand et Puissant, à ses anges, à la description de la résurrection, des récompenses et des châtiments. L'un d'eux, Açal, cherchait davantage à pénétrer au fond des choses, à deviner le sens mystique, il était plus porté à l'interprétation. Salâmân s'attachait davantage au sens extérieur, il était plus porté à s'abstenir de l'interprétation, du libre examen et de la spéculation. Mais l'un et l'autre s'adonnaient avec zèle aux pratiques extérieures, à l'examen de conscience, à la lutte contre les passions » [2]. Il est à noter que Salâmân et les autres représentants de la religion étroite appartiennent, non pas à la multitude, mais à l'élite. Cette remarque ne fait qu'accentuer le caractère pessimiste de la conclusion, puisque même ces hommes intelligents et pieux sont incapables de comprendre la vérité en elle-même.

Les caractères de la religion du vulgaire sont en effet le symbolisme et le formalisme. Ces deux traits choquent Hayy lorsque Açal lui fait connaître la Loi que l'envoyé de Dieu a donnée au peuple : « Deux choses... demeurèrent pour lui objet d'étonnement, car il n'en concevait aucune sage raison. En premier lieu, pourquoi cet envoyé se servait-il le plus souvent de paraboles, en s'adressant aux hommes, dans la description du monde divin ? pourquoi s'était-il abstenu de mettre à nu la vérité ? ce qui fait tomber les hommes dans l'erreur grave de donner un corps à Dieu et leur fait attribuer à l'essence du Véritable des choses qui lui sont étrangères et dont il est exempt ; de même en ce qui concerne les récompenses et les châtiments. En second lieu, pourquoi s'en tenait-il à ces préceptes et à ces prescriptions rituelles ? pourquoi permettait-il d'acquérir des richesses, et laissait-il une telle latitude en ce qui concerne les aliments, si bien que

1. *Ibn Thofaïl, sa vie, ses œuvres*, pp. 89-92.
2. P. 103.

les hommes se livraient à des occupations vaines, et se détournaient de la Vérité ? car pour lui il estimait qu'on ne devait prendre que la nourriture nécessaire pour entretenir la vie ; et quant aux richesses, elles étaient à ses yeux de nulle considération. Il voyait les dispositions compliquées de la Loi relatives aux richesses, par exemple l'aumône purificatoire, les contrats synallagmatiques, l'usure, les pénalités édictées par la loi ou laissées à l'appréciation du juge, et tout cela lui semblait étrange, lui paraissait superflu. » [1].

Si Hayy s'étonne ainsi, c'est qu'il ignore encore la nature véritable des hommes : « Ce qui le faisait tomber dans cette illusion, c'est qu'il pensait que tous les hommes étaient doués d'un naturel excellent, d'une intelligence pénétrante, d'une âme ferme. Il ne connaissait pas l'inertie et l'infirmité de leur esprit, la fausseté de leur jugement, leur inconstance ; il ignorait qu'ils sont « comme un vil bétail, et même plus éloignés de la bonne voie ! » [2]. Son illusion se dissipe bientôt au contact des hommes. Lorsqu'avec son nouvel ami Açal il s'est heurté à leur incompréhension, il voit que les hommes vulgaires ne peuvent se passer de symboles et de réglementation : « Lorsqu'il eut compris quelle était la condition des hommes, et que la plupart d'entre eux étaient au rang des animaux dépourvus de raison, il reconnut que toute sagesse, toute direction, tout amendement, résidait dans les paroles des Envoyés et dans les enseignements apportés par la Loi religieuse, que rien d'autre n'était possible, qu'on n'y pouvait rien ajouter ; qu'il y a des hommes pour chaque fonction, que chacun est plus apte à ce en vue de quoi il a été créé. » [3].

La première idée que l'on peut dégager de ces textes est l'affirmation que la religion a une utilité sociale. Si Hayy avoue que le Prophète a eu raison de multiplier les symboles et les préceptes pour guider les hommes vers Dieu, c'est que, pour Ibn Thofaïl, mieux vaut une connaissance grossière de Dieu, que l'aveuglement total. Ceci l'amène à admettre que la religion, telle qu'elle est pratiquée par le vulgaire,

1. Pp. 110-111.
2. P. 111 ; les derniers mots sont une citation du Coran, sourate XXV, verset 46.
3. P. 115.

a une valeur tout au moins relative et mérite un certain respect.

Les opinions analogues, on le sait, ne sont pas rares au XVIIIe siècle. Il suffit de relire par exemple tout le livre XXIV de l'*Esprit des Lois*, pour voir que Montesquieu se soucie peu de la vérité d'une religion en elle-même. Ce qui importe, c'est la relation qui existe entre ses dogmes, ses préceptes, et les principes de la société civile ou le climat : « Les dogmes les plus vrais et les plus saints peuvent avoir de très mauvaises conséquences, lorsqu'on ne les lie pas avec les principes de la société ; et, au contraire, les dogmes les plus faux en peuvent avoir d'admirables, lorsqu'on fait qu'ils se rapportent aux mêmes principes. » [1]. « Lorsque la religion, fondée sur lé climat, a trop choqué le climat d'un autre pays, elle n'a pu s'y établir ; et quand on l'y a introduite, elle en a été chassée. Il semble, humainement parlant, que ce soit le climat qui a prescrit des bornes à la religion chrétienne et à la religion mahométane. » [2]. Les idées d'Ibn Thofaïl étaient bien faites pour plaire à de tels esprits, qui ne reconnaissaient plus dans la religion qu'une institution sociale parmi les autres, et nullement privilégiée par rapport à celles-ci.

Mais le philosophe arabe ne s'en est pas tenu là. L'opposition entre Salâmân et Açal nous fait apparaître sa véritable pensée. Si utile que le formalisme religieux puisse être à la société, il reste bien inférieur à la conception que l'âme mystique acquiert de Dieu par ses seuls efforts. En somme, en transposant le problème en termes modernes, Ibn Thofaïl affirme l'infériorité de la religion révélée par rapport à la religion naturelle. Mieux que la plupart des commentateurs, Albert le Grand l'avait déjà découvert, lui qui défendait la révélation contre Ibn Thofaïl, qui qualifiait la pensée de ce dernier d' « error omnino absurdus et pessimus » [3], et la disait ailleurs « omnino deliramento simile » [4]. C'est sans doute ce même aspect de l'œuvre qui avait au contraire séduit l'ami de Spinoza, Bouwmeester, et le quaker George Keith, et les avait poussés à traduire le *Philosophus autodidactus* dès que

1. Chap. XIX.
2. Chap. XXVI.
3. *De natura et origine animae*, II, 4.
4. *De anima*, III, 1, 7.

celui-ci avait paru. Merx s'est rapproché de la vérité sur ce point, en rangeant l'auteur parmi les libres penseurs philosophes, qui, sous l'influence de la philosophie grecque, avaient introduit la critique de la religion dans cette Espagne du XII^e^ siècle où la coexistence de trois religions, christianisme, judaïsme, mahométisme, posait le problème avec une particulière acuité [1].

Plus encore que la thèse sur le caractère social de la religion, cette affirmation de la supériorité de la religion naturelle devait attirer l'approbation au XVIII^e^ siècle. Point n'est besoin de citer d'exemples, tellement cette idée est universellement adoptée par les philosophes de cette époque. Un rapprochement suffira, avec un roman peu connu du milieu du siècle. Dans *Zoroastre, histoire traduite du chaldéen* [2], G. A. de Méhégan montre comment son héros, blessé par la superstition qu'il trouve partout répandue, s'interroge sur les lois religieuses et morales : « Ces lois prescrites par le Créateur peuvent-elles être astreintes à des climats particuliers ? Peut-il même être difficile de les connaître ? Ah ! ou ces lois sont fausses, ou, si elles sont la règle de mes mœurs émanée de l'auteur suprême, s'il veut, comme mon cœur me le dit, me juger sur elles, je dois les connaître, je dois les porter partout. Il s'arrête, et après une courte réflexion : ces lois, où sont-elles ? mon cœur a des mouvements secrets ; des instincts flatteurs, des remords dévorants l'agitent sans cesse ; c'est là sans doute, où je dois chercher la vérité ; c'est là où je dois l'interroger ; c'est là où je dois la dévoiler à travers les nuages, dont la main de mes pères a fasciné mes sens ; ce n'est point dans des climats éloignés que je dois entendre ses sons vénérables. » [3]. Il se retire alors dans la solitude, où il découvre Dieu, son intelligence, sa sagesse, sa puissance, sa bonté, reconnaît que lui-même est né pour vivre en société, et que la loi morale unique est l'amour des autres, auquel « il ne met point d'autres bornes... que les désirs de son propre bonheur » [4]. Il arrive ensuite chez un peuple où les prêtres sont tout-puissants, lutte contre eux

1. Article cité, col. 669.
2. Berlin, 1751.
3. *Zoroastre*, pp. 16-17.
4. *Ibid.*, p. 20.

pour arracher à la mort des victimes qu'on allait offrir aux dieux, triomphe et finit par devenir roi. S'étant sacrifié à la paix et s'étant livré à la reine du pays voisin, qui voulait faire la guerre pour s'emparer de sa personne, il est condamné à vivre parmi les bergers dans une province éloignée de l'Assyrie. Là il gagne bientôt tous les cœurs, et ainsi naît la communauté des Guèbres, qui deviendra légendaire au XVIIIe siècle. Cet ouvrage est l'un des plus propres à faire apparaître la similitude entre la pensée du XVIIIe siècle et celle d'Ibn Thofaïl : même opposition entre la religion des prêtres et la religion de la conscience, même supériorité accordée à cette dernière, même conclusion pessimiste que seuls un petit nombre d'hommes sont capables de supporter la vérité.

Sur ce dernier point cependant il convient de noter quelques divergences. Le dénouement d'*Hayy ben Yaqdhân* est empreint d'un hautain mépris pour le vulgaire. Puisque les hommes n'acceptent pas leur message, Hayy et Açal retournent dans leur île déserte, où ils reprendront leurs méditations à l'écart de la foule. Ce mépris est-il en relation avec les idées qui régnaient dans l'Espagne du XIIe siècle ? Merx prétend que le roman reflète les idées du sultan Almohade Abou Yakoub Yusuf (1163-1184), dont Ibn Thofaïl était le médecin et l'ami [1]. Or le trône des sultans Almohades aurait été fondé sur une « mystification religieuse » [2], les dirigeants soumettant le peuple à une religion grossière et se réservant la spéculation mystique [3]. Peu importe ce qu'il y a de fondé dans ces suppositions. C'est un sentiment très apparent chez Ibn Thofaïl que le mépris du profane, et même des philosophes qui ne se sont pas élevés jusqu'à la vision mystique. Il y a là un orgueil d'intellectuel auquel beaucoup de philosophes du XVIIIe siècle auraient refusé de souscrire. Ils ne pensaient pas que l'ignorance des hommes fût irrémédiable, et ils ne se résignaient pas en général à cette séparation en deux castes. Toute leur œuvre est orientée vers le triomphe universel des idées d'humanité et de tolérance,

1. Article cité, col. 689.
2. *Ibid.*, col. 736.
3. *Ibid.*, col. 672.

triomphe qui ne peut se produire sans la possibilité pour tous les hommes de parvenir à la vérité.

*
* *

Malgré cette dernière réserve, notre étude nous conduit donc à établir un double rapprochement entre Ibn Thofaïl et le XVIII^e^ siècle. Au point de vue littéraire, tout d'abord, nous avons vu que le thème de *Robinson Crusoe* pouvait très bien avoir pour origine, soit le *Philosophus autodidactus*, soit le *Criticon* de Garcian, c'est-à-dire que de toute façon l'influence directe ou indirecte de *Hayy ben Yaqdhân* semblait s'être exercée sur Defoe. En second lieu, nous avons pu noter, entre la pensée d'Ibn Thofaïl et celle des philosophes du XVIII^e^ siècle, des analogies portant sur le caractère avant tout social de la religion et sur la critique de la révélation, deux des idées qui ont été les plus chères au « siècle des lumières ». Autant sans doute que l'intrigue romanesque et l'origine énigmatique du héros, l'actualité de la pensée a éveillé l'intérêt de lecteurs qui retrouvaient dans le roman arabe, parées du charme de l'exotisme, les préoccupations habituelles de leur époque. Ils y lisaient que la religion est nécessaire aux hommes, mais seulement comme substitut de la vérité, et que par les seules lumières naturelles l'esprit de l'homme peut atteindre Dieu, non plus à travers le voile des symboles, mais directement et dans son être même. Quelles que soient par ailleurs les différences entre le mysticisme du disciple des « soufis » et le rationalisme du XVIII^e^ siècle, cette réduction de la pensée religieuse à la seule religion naturelle est assez curieuse à relever chez un philosophe qui précède Voltaire de six siècles.

Roger MERCIER.

LA POLOGNE
DANS LA POÉSIE ALLEMANDE
(1772-1832)

Il peut paraître paradoxal d'avoir à parler de polonophilie quand il s'agit d'Allemagne et d'Allemands. Mais c'est une chose surprenante et vraie qu'il y a eu en Allemagne, de 1772 à 1832, à peu près exactement, une tradition continue, on pourrait presque dire une *mode* d'amitié, de pitié, d'enthousiasme et de sens revendicatif en faveur de la Pologne crucifiée. La pensée allemande, à aucune époque, n'a brillé par la générosité internationale. Certes, les lansquenets allemands se sont beaucoup battus au service de toutes sortes de causes, à la solde de souverains qui les payaient bien. La conviction personnelle n'entrait pas pour grand'chose dans leur bravoure. Un mouvement spontané en faveur d'une nation persécutée, d'une voisine malheureuse, a toujours été un phénomène infiniment rare en pays allemand.

Et cependant les faits sont là. De diligents savants allemands ont pu écrire des livres sur la littérature polonophile allemande, sur le culte de Kosciusko dans la littérature allemande [1]. On a réuni dans de copieux volumes la collection des chants en l'honneur de la Pologne [2], imposants par leur nombre, sinon toujours par leur qualité.

C'est une tradition qui commence tôt, dès 1772, lors du premier partage. Cette année-là, il est vrai, circule une

1. R. F. Arnold, *Geschichte der deutschen Polenliteratur*, 1900 ; *Kosciusko in der deutschen Literatur* 1898 ; et *Holtei und der deutsche Polenkultus in der deutschen Literatur*, 1898.

2. *Deutsche Polenlieder*, collectionnés par Stephan Leonard, 2 vol., 1911 et 1917, et par Delbrück, 1917.

chanson anonyme [1] qui parle des malheurs bien mérités de la Pologne et s'exprime haineusement à son endroit. Mais d'autre part le généreux Schubart, le poète ennemi des tyrans qui paya de longues années de forteresse son franc-parler vis-à-vis des rois allemands, évoque dans un poème sur la Pologne (*Polen*, 1774) Polonia les cheveux épars, les yeux pleins de larmes, se tordant les bras, appelant à grands cris ses enfants dispersés au loin, tandis que son peuple gémit dans les fers, et que les vieillards après avoir égorgé leurs propres enfants plutôt que de les laisser devenir esclaves, tombent morts sur leurs corps.

Il ne s'agit encore là que d'une manifestation isolée. C'est l'insurrection de Kosciusko, en 1784, qui suscita en Allemagne un véritable enthousiasme. Ce sont ensuite les deux partages de 1793 et de 1795 qui éveillèrent une réelle douleur. Le précurseur fut Zacharias Werner, tout jeune encore, et en ce temps-là fervent adepte des idées de la Révolution française. Il arriva à Varsovie en 1795, comme fonctionnaire de l'administration prussienne, chargé de germaniser la province récemment annexée. Il s'est beaucoup plu à Varsovie, s'y est fait des amis ; son initiation se fit à la loge maçonnique locale ; il s'est marié à Varsovie, même trois fois, avec trois Polonaises dont aucune ne put supporter longtemps de vivre avec ce bizarre original. Il y a fait deux séjours, de 1795 à 1801 et de 1804 à 1805. Séduit, il l'a dit, par le caractère chevaleresque des Polonais, par leur ardent patriotisme qui ne se démentait point dans le malheur, il a chanté, lui Prussien, Kosciusko et ses soldats, il s'est lamenté sur la chute de Varsovie [2]. Trois odes en témoignent, d'un goût pompeux et grandiloquent qui n'est plus le nôtre, mais d'un sentiment sincère. Le *Chant de guerre des Polonais de Kosciusko* est un appel à la résistance qu'anime le pur amour de la liberté, sur un rythme large et libre. L'ode est pleine de

1. *Erste Teilung*, in *Deutsche Literatur*, *Reihe politische Dichtung* I, p. 54.

Polen, deine Missetaten
Haben es dahin gebracht,
Dass du itzt zu grossem Schaden
Hast verloren so an Macht

2. Plus courageux que J. G. Seume, qui dans une *Élégie sur une fête à Varsovie* plaint la Pologne en termes si vagues que seul le titre du poème suggère de quel pays malheureux il peut bien être question.

fougue et de confiance, elle date de 1794 ; on pouvait encore croire alors que tout n'était pas perdu. L'appel *A un peuple* est de l'été 1795, alors qu'on entendait tonner les canons russes contre la ville. C'est encore une exhortation à résister jusqu'à la mort, à châtier les traîtres, à resserrer l'unité de la patrie. C'est la louange d'un peuple fier, qui n'a jamais toléré le despotisme, et chez lequel les femmes rivalisent d'héroïsme avec les hommes. Le *Fragment*, enfin, toujours dans ce même style klopstockien et ampoulé, peint une vision dans laquelle l'Ange de la liberté, sous les traits de Kosciusko, quitte les bords du Mississipi pour venir arracher la Pologne à ses chaînes. Mais bientôt tout s'assombrit. En vain l'héroïque châtelaine de Cassotha a pris la tête du soulèvement, Kosciusko est prisonnier, Malachowski dans l'exil, la Pologne succombe et le sang de ses enfants massacrés éclabousse les murs de Prague. Les derniers généraux refusent de se rendre et meurent. Bientôt la Pologne ne sera plus qu'un grand cimetière où dorment les héros morts pour la liberté. Cependant Zacharias Werner ne perd pas tout espoir. Les héros morts, peut-être, ressusciteront, ils reviendront combattre l'ennemi, et, cette fois, le vaincront. Un avenir de gloire et de prospérité se dessine, une vision de villages heureux, de champs fertiles et bien cultivés, de voiles blanches courant sur la Vistule ; un cortège de moissonneurs apportent leurs hommages dans le temple de la Liberté, et le poète termine en souhaitant que ses os reposent un jour dans la libre Pologne, dans la tombe que de belles Polonaises viendront couvrir de fleurs :

Dass einst mein Grab im freien Polen blüht,
Dass Bürgerinnen meinen Hügel kränzen
Und dass mein Schatten dann die Zähren sieht,
Die von Franziskas brauner Wimper glänzen.

Plus tard Zacharias Werner a encore emprunté à l'histoire légendaire de la Pologne le sujet de deux de ses drames, *La croix sur la Baltique* et *Wanda, reine des Sarmates*.

La personnalité de Kosciusko, héros de la liberté polonaise, sa parole tragique sur le champ de bataille où il fut blessé : *Finis Poloniae !* ont fréquemment inspiré les poètes allemands de l'époque. On a trouvé dans les papiers de

Grabbe, de Hebbel, de Platen, des ébauches de drame sur la vie et la mort de ce paladin. Il y a eu des romans, des ballades sur le même sujet, surtout le célèbre mélodrame de Holtei, *Der alte Feldherr* (1825) avec sa romance imitée d'une romance française et qui a si souvent été chantée, imitée, parodiée, traduite même en polonais. Kosciusko et un vieux soldat de sa garde rappellent leurs souvenirs de guerre, la bataille de Dubienko, celle de Cracovie où marchèrent au premier rang des régiments de paysans armés de faux :

Denkst du daran, mein tapferer Labienska,
Dass ich dereinst, in unserm Vaterland,
An eurer Spitze, nahe bei Dubienka,
Viertausend gegen sechzehntausend stand ?
Denkst du daran, wie ich, vom Feind umgeben,
Mit Mühe nur die Freiheit uns gewann ?
Ich denke dran, ich danke dir mein Leben,
Doch du, Soldat, Soldat, denkst du daran ?

Ainsi disait la romance française :

Je m'en souviens, car je te dois la vie,
Mais toi soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Kosciusko, la révolte de 1795, la (nouvelle et non dernière, hélas !) chute de Varsovie ont donc déterminé un premier centre d'émotion. Il y en a eu un autre, c'est le soulèvement de 1831, et la cruelle répression qui suivit.

Dans l'intervalle, très peu de chose à signaler. On aimerait à connaître l'opinion de Gœthe. Il l'a exprimée avec sa froideur habituelle et sa « distance » aristocratique, déclarant en 1832 que le sort de la Pologne était mérité à cause de ses dissensions intérieures, qui contrariaient sans cesse son unité (à Eckermann, janvier 1832). La Russie et l'Autriche, lors des premiers partages, ayant déjà pris leur part, pourquoi la Prusse se serait-elle fait scrupule de se nantir, elle aussi ? Quelque vingt ans auparavant, dans un curieux document qui n'a pas été publié de son vivant, Gœthe esquissait un plan de germanisation de la Pologne par les moyens doux. Après la conquête sanglante, pensait-il, il serait bon de songer à la conquête intellectuelle et pacifique. Pour cela, il imaginait des tournées théâtrales qui joueraient

de petites pièces très simples, des scènes de la vie de tous les jours, une sorte de vocabulaire, de syntaxe et de morale en action. On en ferait des éditions pour les écoles. Ce seraient de petits proverbes dialogués, de petites comédies qui enseigneraient la propreté, le respect des parents, la sobriété, et l'éminent avantage qu'il y a pour un Polonais à parler couramment l'Allemand. Les enfants joueraient ces pièces, y prendraient plaisir et apprendraient même sans s'en douter, les bons principes et la langue allemande en même temps.

Après Gœthe, Heine. C'est bien avant l'explosion de 1831 que se place le petit écrit de Heine *Ueber Polen*, récit d'un voyage en Pologne prussienne en 1822. On cite toujours, à propos de Heine et des Polonais, sa ballade satirique sur les deux chevaliers d'industrie aux noms trop parlants, Krapulinski et Waschlappski. On ferait mieux de relire le tableau si clair, si lucide, et somme toute si bienveillant qu'il a donné de la région de Posen en 1822. Paysage triste et monotone, grandes étendues sans relief, pauvres villages de torchis où grouillent pêle-mêle bêtes et gens. Mais dans ce décor misérable Heine aperçoit une paysannerie qui lui paraît plus intelligente et plus déliée que la paysannerie allemande, plus fine d'esprit, capable de brusques flambées d'enthousiasme, de colère ou de passion. Certes il a bien vu les défauts de cette population, saleté, ivrognerie, négligence, conséquences de la misère plutôt que causes de la misère. Avec cette vive intelligence de la condition populaire, qui est si remarquable chez lui, il a défini le despotisme patriarcal qui mettait le paysan, corps et biens, entre les mains de son seigneur dont il attendait le logis, le pain, la semence, le bétail, le médecin s'il était malade, et la permission même d'exister. Mais il accorde que ce seigneur était le plus souvent assez humain. Cependant les conditions de vie du peuple polonais, l'absence de toute vie personnelle, la servilité obligée envers les seigneurs, l'ont douloureusement frappé. Les nobles polonais, il les a vus aussi, avec leurs qualités et leurs défauts : hospitaliers, braves, généreux, fiers comme autant de rois, passionnés d'égalité entre eux et de liberté, mais arrogants, indisciplinés, joueurs, menteurs, buveurs, jouisseurs ; cultivés, d'une culture surtout française, socia-

bles de château à châteɔu, désœuvrés depuis que le métier militaire leur est interdit, mais se rejetant soit sur la vie rustique de grands propriétaires et de chasseurs, soit sur les lettres, les arts et les sciences, au point qu'on peut déjà espérer la naissance d'une culture polonaise autonome. « La Pologne, dit Heine, est située entre la Russie et la France. L'Allemagne n'est qu'un vaste marécage qu'on traverse en hâte pour arriver au pays béni où se fabriquent les mœurs les plus raffinées et les cosmétiques les plus délicats. Les influences barbares viennent de Russie dans des contacts hostiles ; les influences hypercivilisées viennent de France, dans des contacts amicaux ; et ce mélange de barbarie et d'extrême civilisation détermine la vie quotidienne des Polonais ». Heine n'a garde d'oublier dans sa description les femmes polonaises, dont il a loué comme il convient la grâce, le charme, l'extraordinaire séduction. « S'il est vrai que les Polonaises, écrit-il, soient les anges de cette terre, nul doute que les anges soient les Polonaises du ciel. » Tendres, rieuses, éprises de musique et de danse, d'une culture toute française, copiant les mœurs et les modes de Paris, lisant les romans français, elles ne semblent pourtant pas, dans leur conduite, plus légères ni plus inconséquentes que les lourdes et sentimentales Allemandes.

La vie de château, l'éducation des jeunes nobles, le clergé, les villes, le théâtre retiennent tour à tour l'attention de Heine. Il s'est intéressé aussi à son malheureux coreligionnaire, le Juif polonais ; misérable, industrieux, infatigable, indispensable dans un pays agricole où lui seul exerce tous les métiers et tous les commerces, mais méprisé et tenu à distance. Par deux fois, Heine affirme avoir trouvé plus de dignité humaine et de vraie culture chez le Juif polonais dans son caftan crasseux, avec sa barbe pouilleuse, son odeur d'ail et son jargon, que chez le Juif berlinois élégant et policé, mais servile. Beaucoup plus tard, en 1840, Heine a décrit l'émotion que répandirent sur leur passage, en 1831, les émigrés polonais qui traversèrent l'Allemagne pour gagner soit la France, soit l'Angleterre et de là l'Amérique :

Le sort inouï de tant de nobles martyrs de la liberté, qui traversaient l'Allemagne en longs cortèges funèbres pour se réunir

à Paris était propre à remuer jusqu'au fond tout cœur noble et sensible. Qu'ai-je besoin, ami lecteur, de te rappeler ces tristesses, tu as vu de tes yeux embués de larmes le passage de ces Polonais en Allemagne, et tu sais comment le peuple allemand, paisible et taciturne, si patient à supporter ses propres maux, fut ému de colère à la vue de ces malheureux Sarmates, à tel point que nous faillîmes faire pour ces étrangers ce que jamais nous ne ferons pour nous-mêmes, je veux dire renoncer aux devoirs les plus sacrés des sujets et faire une révolution — pour les Polonais. [1]

Ces Polonais, Heine les a vus ensuite dans l'exil, à Paris ; il leur a trouvé de singulières ignorances en matière politique, une naïveté d'indigènes de la forêt vierge, incapables de concevoir la révolution autrement que sous la forme de l'émeute. Puis il les a vus mûrir et se former « dans l'affreux loisir de l'exil », et il compte qu'un jour ils retourneront dans leur pays pour y répandre une semence de vraie démocratie qui ira fleurir plus loin encore, jusque sur les terres de l'autocrate russe, dont elle entraînera finalement la ruine :

Non, la Pologne n'est pas encore morte... Sa vie réelle n'est pas close avec sa vie politique. Comme jadis Israël après la chute de Jérusalem, il se peut qu'après la chute de Varsovie la Pologne s'élève à des destinées plus hautes. Il est peut-être réservé à ce peuple d'accomplir des actions que le génie de l'humanité estimera plus hautes que les batailles ordinaires et le cliquetis d'épées chevaleresques et le piaffement de chevaux qui remplissent son passé national. Et même sans parler de cette destinée ultérieure, la Pologne ne sera jamais tout à fait morte. Elle vivra éternellement dans les pages les plus glorieuses de l'histoire. [2]

Gœthe, Heine, tout cela demeure un peu épars et épisodique. Mais en 1831 l'opinion allemande est réveillée et stimulée par l'écho des événements parisiens de juillet 1830. L'Europe centrale, si lourde, si apathique, a reçu un coup de soleil de juillet. La sympathie pour la Pologne fait partie du réveil du sentiment démocratique européen autour de 1830. Bien rares sont alors les poètes allemands, illustres ou obscurs,

1. *Ludwig Börne*, livre III.
2. *Ibid.*

qui n'aient pas dans leurs œuvres un petit groupe de *Polenlieder*. C'est le cas de Grillparzer, Platen, Lenau, Robert Prutz, Ortlepp, Meissner, Anastasius Grün, Moritz Hartmann et tant d'autres ; au point que la tendance polonophile de la poésie allemande à cette date indigne rétrospectivement son historien, Christian Petzet. [1]

Les Autrichiens viennent en tête. Grillparzer, pourtant bien timide démocrate, déclare qu'il lui faut avoir encore beaucoup de courage et de jeunesse pour avoir survécu à ces deux catastrophes : la prise de Varsovie et le succès des pronunciamentos espagnols [2]. Dès 1831, il adresse à la ville de Varsovie une éloquente déploration :

So bist du denn gefallen, Stadt der Ehre,
Des Heldensinnes letzter Zufluchtsort ?
Wo Männerfreiheit nicht mit Satz und Lehre,
Mit Schwertern focht, statt mit dem hohlen Wort.
Was glaubtest du auch, Stadt der edlen Toren,
Die Welt, sie nähme teil an deiner wahren Not ?
Als neuer Luculle Gladiatoren,
Genoss man euren Sieg, geniesst man euren Tod.

(*Warschau*).

Et il déplore que l'Europe, sensible aux maux de la Grèce, demeure sourde à ceux de la Pologne ; il reproche, tour à tour, à l'Angleterre, à la France, à l'Allemagne, à l'Autriche, à la Prusse, d'avoir laissé égorger la liberté polonaise. Reste-t-il un faible espoir qu'après l'hiver revienne le printemps des peuples, et la moisson au soleil de juillet ?

Un autre poète viennois, Anastasius Grün (comte d'Auersperg), l'auteur des *Spaziergänge eines Wiener Dichters*, le champion des libertés autrichiennes, l'ennemi de Metternich et des jésuites, n'a pu oublier, lui non plus, la Pologne meurtrie. L'écho des événements de 1831, pour être chez lui un peu attardé, n'en est pas moins profond. En 1834, il chante Sobieski se promenant avec son ami Lubomirski

1. Christian Petzet, *Die Blütezeit der deutschen potitischen Lyrik von* 1840 *bis* 1850. Munich 1903.

2. Meine Kraft scheint noch ganz und jung,
Gesund trotz manchen Lamentos,
Da ich überlebt Warschaus Eroberung
Und die spanischen Pronunciamentos.

dans les rues de Vienne dévastée qu'il vient de libérer des Turcs. Les héros polonais s'affligent, mais aujourd'hui Vienne a retrouvé sa gaîté, ses chansons et ses rires ; ce serait aux Viennois à présent de pleurer sur Varsovie en cendres. (*Lubomirski*). En 1842, le poète célèbre le cinquantenaire du jour où Kosciusko blessé tomba au cri de « Finis Poloniae ! » La Pologne, il est vrai, n'est pas encore morte, la France a recueilli beaucoup de ses enfants, et ils vont en ce jour fêter cet anniversaire de gloire et de deuil. Mais comment ? A Paris, trois messes différentes, dans trois églises différentes, à Saint-Roch, à Saint-Germain l'Auxerrois, à Notre-Dame, réunissent trois partis différents dont chacun affirme représenter à lui seul l'authentique tradition polonaise : modérés, démocrates et aristocrates : s'il en est ainsi, si la détresse commune et la foi commune n'ont pu réussir à fondre en un ce noble métal, alors c'est bien vraiment la fin de la Pologne prévue par Kosciusko (*Eine Jahresfeier*).

Moritz Hartmann, Viennois lui aussi, à l'occasion de la destruction de la petite république de Cracovie, dernier lambeau de la Pologne indépendante, adresse ses malédictions aux assassins, exalte les héros enchaînés et dans une épître au roi de Prusse ose lui reprocher d'avoir fait « de notre belle Allemagne un pays de bourreaux » (*Krakau*).

Lenau, enfin, a chanté l'anniversaire de la malheureuse révolution polonaise ; alors que la neige recouvre la tombe des vaincus et que la liberté gît sous la glace et les frimas, il évoque le printemps qui fondra la neige, d'où s'élancera comme une flamme l'esprit de vengeance. Une jeune danseuse polonaise au cou blanc orné de perles, puis un malheureux exilé polonais perdu dans les sables de l'Arabie, enfin deux proscrits inconsolables d'avoir perdu leur patrie et la liberté personnifient tour à tour, dans sa poésie, la cause polonaise désespérée [1].

Parmi d'autres, non autrichiens, il faut citer Uhland qui adresse à Mickiewicz trois strophes émues [2] ; Hebbel, qui sous ce titre, *Noch ist Polen nicht verloren*, chante l'émeute de Varsovie et toujours la même espérance : Kosciusko et Sobieski sortiront de leurs tombeaux, le trône du tzar chan-

1. Lenau, *In der Schenke, Der Maskenball, Der Polenflüchtling, Zwei Polen.*
2. Uhland, *An Mickiewicz.*

cellera, les Polonais enfin unis et réconciliés vont fonder sur l'unité et l'égalité le royaume nouveau, rendre à la couronne de Pologne son antique éclat, donner l'essor à l'Aigle blanche... Hélas ! tout cela n'est qu'un rêve tant que dureront les vieilles rivalités de partis et de classes. Un autre court poème relate l'anecdote sinistre des deux combattants polonais échappés à la tuerie, réfugiés à l'intérieur d'une cheminée dans une masure abandonnée. L'un est un seigneur, l'autre un valet de ferme. Et le seigneur veut exiger du valet des marques de respect. Il ne s'aperçoit même pas que c'est à un mort qu'il parle, et il le perce de son épée. Sur quoi survient un Cosaque qui tue le seigneur et rétablit ainsi de façon péremptoire l'égalité dans la mort. [1]

Moins connu, le poète Ortlepp a consacré à la Pologne une cinquantaine de petites pièces (*Frankreich*, *Russland*, *Deutschland und Polen*, *oder Stimmen der Gegenwart*, 1832), parmi lesquelles *La Terre maudite* :

Es lastet ein Fluch des Himmels
Gar schwer auf einem Land,
Und nimmer kehrt er wieder,
Ob's auch zur Tat sich ermannt.

Sind wir zu Knechten geboren ?
Was taten wir Ew'ger dir ?
Nicht alle Völker zählen
Der Braven so viel wie wir.

Was ist doch unser Verbrechen ?
Entroll, o Richter, dein Buch.
Soll ewig an uns haften
Der alten Verdammung Fluch ?

Es schweigt der blaue Himmel,
Keine Antwort tönt herab,
Und in dem Land ist's stille
Als wie in einem Grab.

Prudence du poète allemand ! Il n'a pas même prononcé le nom de la Pologne. Mais ses lecteurs ne s'y sont pas

1. Hebbel, *Noch ist Polen nicht verloren*, groupe de trois pièces posthumes ; il y a une autre pièce de 1835, *Die Polen sollen leben*.

trompés. D'autres ont été plus courageux. Le véritable champion de la cause polonaise dans la poésie, c'est le très aristocratique et très besogneux comte de Platen-Hallermünde, l'ennemi de Heine, esthète dédaigneux du réel, habituellement perdu dans les jardins de la poésie orientale. C'est pourtant lui qui a donné à son indignation sincère l'expression la plus éloquente dans les quatorze *Polenlieder* que la censure interdit avec opiniâtreté en 1831, 1834, 1839 et 1841. Il fallut que ce fût en France, à Strasbourg, que parussent ces poèmes, après la mort de l'auteur, en 1839. L'interdiction allemande ne fut levée qu'en 1849. Ce sont de courtes pièces, en forme d'odes, de ballades ou de chansons, qui évoquent les épisodes classiques de la résistance polonaise : le coup de force de Catherine II contre la Diète de Grodno, la chute de Varsovie en 1795, le soulèvement de 1831, les héros polonais, Sobieski, Kosciusko, Poniatowski ; l'histoire du régiment de Kalisch traversant Varsovie assiégée, acclamé aux cris de : « Vive le régiment de Kalisch ! », et qui répond « Non ! Meure le régiment de Kalisch, et vive la Pologne ! ». Platen a commémoré en vers l'histoire des derniers habitants de Cracovie quittant leur patrie, et des cosaques de Volhynie précipitant leurs chevaux dans le fleuve plutôt que de se rendre aux Russes. Il a écrit la berceuse de la mère polonaise endormant l'enfant dont le père est mort pour la patrie et qui grandira pour être esclave. Il a retracé le tableau des bannis quittant leur pays natal après avoir mis le feu aux villages, n'emportant avec eux dans la libre Amérique que l'épée, le soc de charrue et les ossements de leurs pères ; ou le groupe des exilés en Sibérie, blottis autour d'un maigre feu au cœur de la steppe glacée, parmi le hurlement des loups. Et de tous ces épisodes lamentables monte la malédiction contre l'autocrate russe et ses valets allemands. Platen eut le courage civique, si rare en Allemagne, d'adresser au roi de Prusse une supplique en vers en faveur de francs-tireurs polonais qui avaient franchi la frontière et demandaient asile et assistance :

Ich flehe dich an für das Volk der Leiden,
Das aus der Heimat auszuscheiden
Gedrängt die Zeit,

Ich flehe für umsonst Ermannte,
Für flüchtige Helden und Verbannte,
Um einen Funken Menschlichkeit.

Sie sei'n der Rache nicht verfallen !
Schon ist das Herz im Busen allen
Genug beschwert,
Ums Vaterland genug bekümmert.
Vom Henker werde nicht zertrümmert
Ihr edles und berühmtes Schwert !

Si Grabbe et Platen ont projeté l'un et l'autre un drame de Kosciusko dont ils n'ont laissé que de vagues ébauches, Otto Ludwig, dans une pièce assez médiocre qui fut pourtant à l'origine de sa fortune dramatique, a mis en scène un soldat de Kosciusko réfugié en terre allemande, amoureux de la fille d'un prince allemand et aimé d'elle. Ne pouvant triompher des préjugés nationaux qui s'opposent à leur union, les deux amants se tuent dans un caveau, scène renouvelée de Roméo et Juliette. Cela s'intitule *Die Rechte des Herzens*.

En 1831, c'est dans le groupe de la Jeune Allemagne libérale que la cause polonaise a rencontré les sympathies les plus agissantes, surtout chez le chef de l'école, Heinrich Laube. Dès 1831, très frappé par les récits que lui avait faits un émigré polonais blessé rencontré à Breslau, puis par la lecture d'un livre anglais de Lord Brougham, il rédige de verve, en quelques jours, une Histoire de la Pologne qui parut à Fürth en Bavière. Plus tard, incarcéré pour raisons politiques, il écrivit en prison le tome III de son roman cyclique *La Jeune Europe*, qui sous ce titre *Les Guerriers* est l'histoire romancée de la dernière révolte de Varsovie, de ces batailles désespérées, toujours victorieuses mais qui étaient toujours suivies de replis et de retraites, faute de réserves et de munitions. Le héros du livre est un jeune bourgeois allemand, venu par sympathie spontanée à la cause polonaise, et qui passe par toutes les alternatives de courage, d'espoir, de découragement et de désespoir commandées par les circonstances. Blessé à la bataille de Grochow, recueilli et soigné dans un château isolé qui est un des centres secrets de la résistance, il revient ensuite dans la

capitale pour y être témoin de la dernière phase du siège, de la lutte des factions, des derniers efforts du patriote Lelewel, du désastre et de la dispersion. Dans ce cadre historique très vivant, dont Laube a dû tenir les détails de témoins oculaires, il a su évoquer tout un pays en effervescence, soulevé contre l'oppresseur. Le livre est d'une vive et fraîche couleur, soit qu'il peigne le champ de bataille couvert de morts et de mourants parmi lesquels un vieillard juif, armé d'une lanterne, cherche le corps de son fils, ou la fuite des combattants dans la nuit, sous la double menace des Cosaques et des loups. Et c'est le tableau très intéressant du maquis polonais, commandé par un forgeron à carrure d'Hercule, le château délabré en pleine Wavre où s'abrite une famille aristocratique ruinée dont tous les membres, depuis la grand-mère qui se souvient que Kosciusko, un jour, lui a baisé la main, jusqu'à la vive et rieuse jeune fille, sont prêts à mourir et meurent effectivement pour leur pays. Il y a des scènes brillantes de la vie mondaine à Varsovie, alors que le choléra règne déjà dans la ville et que la gangrène décime les blessés dans les hôpitaux. Puis c'est la guerre de rues, la chasse aux suspects, le massacre des généraux, le désastre final.

On peut dire que la Jeune Allemagne marque le dernier mouvement de sympathie envers la Pologne. Le mouvement démocratique de 1848, très mêlé en Allemagne de nationalisme, se montre extrêmement réticent sur ce point. Et tout de suite après commence l'hypocrite réaction contre le désordre, l'anarchie, l'ivrognerie et autres défauts des Polonais. Wilhelm Jordan, dans un discours célèbre, prend fait et cause contre la Pologne, et Gustav Freytag, dans son roman *Soll und Haben*, trace un tableau repoussant de la misère et du vice qui règnent en terre polonaise, pourtant annexée, et qui font ressortir par contraste les qualités d'ordre, de travail et de vertu bourgeoise qui caractérisent le peuple allemand. Désormais c'en est fini de l'indulgence et de l'amitié. Tant qu'il s'était agi d'exciter ou de glorifier la résistance polonaise à la Russie, il s'était toujours trouvé en Allemagne, non seulement des agents politiques et des journalistes subventionnés, mais aussi des poètes, instruments à demi conscients de visées politiques fort nettes. Du

jour où l'Allemagne, sous l'impulsion de Bismarck, s'oriente vers une politique de rapprochement avec la Russie, la revendication polonophile se tait. Il n'est plus question d'oppression ni de barbarie russe. Quant au *mea culpa* de l'oppression allemande, on ne sache pas qu'il se soit jamais fait entendre.

On peut dire, en résumé, que la sympathie allemande à l'égard de la Pologne n'a jamais été qu'un épisode. Il a coïncidé deux fois en quarante ans avec une poussée éphémère de sentiment démocratique et libertaire venu de France. En 1794-1795, c'est la contagion directe des idées de la Révolution française, c'est l'idéalisme humanitaire et maçonnique qui agit sur Zacharias Werner ou sur Schubart ; en 1831, les derniers amis de la Pologne se recrutent surtout parmi les écrivains de la Jeune Allemagne. Le cas de Platen apparaît isolé. En 1848, la Révolution allemande mêle si étroitement les aspirations nationales aux aspirations démocratiques et républicaines qu'il ne lui reste guère de temps ni de pensées à donner aux peuples martyrs. Et dès l'avortement de cette révolution, c'est le réalisme prussien et bismarckien qui l'emporte, même dans les lettres. Machine de guerre contre la Russie, l'amour de la Pologne disparaît quand se scelle l'alliance de ses trois oppresseurs.

Geneviève BIANQUIS.

CHARLES MORGAN EN FRANCE

Est-il trop tôt pour étudier la fortune de Morgan en France ? N'y a-t-il pas, au contraire, intérêt à rechercher dans un exemple vécu, présentement vécu, les motifs ou les prétextes du succès ou de la gloire que peut obtenir un auteur en dehors de son pays d'origine ?

Chez nous, un livre de Morgan a figuré dans un programme d'agrégation. En Hollande, des étudiants écrivent sur lui des mémoires. Bref, sur le continent, il fait figure de classique. Mais passez la Manche : vous entendrez louer le critique du *Sunday Times*, l'auteur de *Reflections in a Mirror*, vous chercherez en vain ses romans dans la bibliothèque de telle grande université ; succès de librairie, certes, non succès de « connoisseurs » comme ici.

C'est là un des paradoxes les plus attachants de la littérature moderne. N'ayant pu qu'effleurer le sujet dans l'étude [1] que j'ai publiée l'an dernier sur Morgan, ayant eu depuis l'occasion de l'aborder devant des publics hollandais et britannique et de noter leurs réactions si différentes, je voudrais aujourd'hui indiquer dans quelles directions la réponse devrait être cherchée.

I

Éliminons d'abord les fausses raisons du succès de Morgan. Il en faut parler, car elles ont la vie dure, spécialement en

1. *Comment lire Charles Morgan* (Paris, Aux Étudiants de France, 1947).

Grande-Bretagne. On dit : « Les Français aiment Morgan parce que Morgan aime la France et qu'il a toujours défendu sa cause ». Si c'était vrai, la réussite de Morgan en France serait parallèle et semblable, dans ses motifs, à celle d'un Maurois en Angleterre. Mais ce n'est pas vrai. Non que je veuille nier l'amour très profond qu'en des jours sombres, Morgan a témoigné pour notre pays : il y a même plaisir à rappeler qu'en juin 1940 c'est à des amis français qu'il dédiait son *Voyage*, qu'en 1941 dans *The Empty Room* il affirmait sa foi en notre survie. Cette même année, donnant à *Spectator*, un essai intitué *Du génie français*, il écrivait, citant la formule de Valéry : « Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. »

Mettez « France » à la place d' « Europe » et vous serez au cœur de la vérité de Valéry [1].

1942 : c'était l'*Ode à la France* qu'au lendemain de la Libération, l'auteur vint lire lui-même au Théâtre Français.

1943 : Les *Éditions de Minuit* publient une traduction de l'essai *Du génie français* de 1941 [2].

Et les années passent, chacune apportant une preuve nouvelle de cette fidélité presque amoureuse à la France, jusqu'à cette lettre de 1946 dont les derniers mots étaient :

J'aime la France. Je prie pour qu'avec ma patrie, l'Angleterre, elle puisse continuer à défendre, contre tous les ennemis du dedans et du dehors, notre don le plus précieux au monde : la liberté de la Pensée [3].

S'il est donc impossible de nier la francophilie de Morgan, on doit remarquer que c'est surtout depuis 1940 qu'elle s'est publiquement affirmée. Morgan est un ami des mauvais jours ce qui, humainement, nous le rend plus cher, mais laisse entier le problème de son succès littéraire chez nous. *Portrait dans un miroir* est de 1929, *Fontaine* de 1932, *Sparkenbroke* de 1936 ; ces romans ont été immédiatement tra-

1. *Du génie français*, *Spectator*, 19 juillet 1941, article traduit par la revue *Traits* de Lausanne.
2. A la suite d'*Angleterre* par Argonne (Jacques Debû-Bridel).
3. Lettre adressée à l'auteur de cet article et publiée en préface à l'étude citée plus haut.

duits en français et ont connu jusqu'en 1940 un succès grandissant. Or rien n'y trahit les sentiments de l'auteur à notre endroit. Lui-même est inconnu. Il faut donc chercher ailleurs.

Surgit à ce moment — et toujours plus volontiers de l'autre côté de la Manche — une seconde explication qui nous retiendra davantage, car sa fausseté est plus spécieuse, et la seule chronologie ne peut la démasquer : les Français aimeraient Morgan parce qu'il doit beaucoup à la France et qu'en lui ils reconnaissent un génie plus français que britannique.

Certes, Morgan connaît bien la France où il a souvent séjourné ; il a fait de Paris et des Charentes le cadre d'un de ses romans, *Le Voyage*. Mais peut-on le définir comme un Anglais francisé ? Une chose est sûre : l'auteur de *Fontaine* critique volontiers certains aspects de la littérature anglaise :

> La prose anglaise, déclarait-il à Frédéric Lefèvre, a tendance à manquer d'*une certaine qualité lisse*, la forme n'est pas centrée. Les grands génies anglais font volontiers craquer les formes. Pour eux la forme n'est pas une fin en soi. Mon roman *Je m'appelle Légion* est écrit passionnément sans forme, tandis que *Portrait dans un miroir* est une discipline pour acquérir une technique. J'ai choisi délibérément un petit sujet et j'y ai travaillé quatre ans [1].

Par cette discipline conquise, par cette lenteur voulue, Morgan s'oppose ou plutôt croit s'opposer au tempérament anglais (ne se prétend-il pas Gallois ?) et il est bien vrai qu'il se range ainsi, à ses propres yeux, parmi les héritiers d'une tradition française. Le génie français, pour lui, c'est la patience, le culte de la forme qu'il cherche souvent en vain chez les écrivains de langue anglaise. Veut-il expliquer l'insuccès de Moore, il déclare : « Moore est ce que les Anglais appellent « français » [2]. Il note avec satisfaction à propos des jeunes romanciers anglais : « Je les vois s'engager par les chemins rigoureux et durs qui furent ceux de votre Flaubert [3]. »

1. *Les Nouvelles Littéraires*, 23 juin 1934.
2. *Épitaphe de George Moore*, trad. G. Delamain, *Revue Hebdomadaire*, 30 nov. 1935.
3. *Les Nouvelles Littéraires*, 21 février 1946.

Enfin par ses maîtres, George Moore, Walter Pater, Morgan a pu, à son insu même, s'imprégner de notre culture, de notre sensibilité, mais on ne peut relever dans son œuvre d'influences françaises autres que très générales ou très limitées :

J'espère avoir beaucoup appris des grandes traditions du roman anglais, français et russe, mais je ne suis pas un disciple, et je n'ai pas, autant que je sache, de disciples [1].

Les ascendances spirituelles et littéraires de ce « romancier platonicien » [2], ce n'est pas chez nous qu'il faut les chercher, mais du côté de cette tradition platonicienne — et platonique — anglaise qui va de Vaughan à Pater, et cela nous éloignerait de notre propos : il suffisait ici de montrer que si Morgan aime la France et, en un certain sens, veut s'astreindre à une discipline littéraire qu'il juge plus française qu'anglaise, on ne peut expliquer par là le soudain succès qu'il a connu dans notre pays. Pour comprendre ce succès, il faut se replacer dans cet entre-deux-guerres, déjà lointain : nous y retrouverons d'abord les causes qui conquirent à Morgan un large secteur du grand public, puis les justifications qu'apportèrent à ce mouvement, en l'amplifiant parfois, des critiques aussi avertis que dissemblables.

II

Quand parut la traduction de *Portrait dans un miroir*, Morgan pouvait compter sur le préjugé favorable dont bénéficiaient les romans étrangers et spécialement anglais. Cet attrait de l'étranger, ce goût de la littérature traduite, est un phénomène mondial, mais, en France, vers 1930, il avait des causes particulières : tout un public était las d'un certain roman français qu'on pourrait définir par ce titre de Paul Bourget : *Un drame dans le monde.* Il y avait certes des tentatives neuves en France même : le surréalisme, le renouveau catholique apportaient autre chose que les éternels

1. Lettre à l'auteur citée plus haut.
2. René Lalou, Préface de la traduction française de *Fontaine*.

adultères mondains, mais c'étaient pour beaucoup tentatives inquiétantes. A ceux-là le roman anglais offrait son inspiration plus riche que la française, un mélange de poésie et de réalisme, le mystère naturellement insinué dans la vie quotidienne. Forme plus ample, tons plus divers : on savait y trouver ces qualités qui manquaient cruellement à ces nouvelles étirées que devenaient trop souvent nos romans. Tous ces prétextes jouaient en faveur de Morgan, comme ils avaient pu le faire pour Dickens ou pour Conrad.

Mais si un très large public l'adopta si vite, c'est aussi parce qu'il trouvait dans son œuvre le dépaysement même qu'il y comptait trouver. Nous n'aimons guère l'exotisme ou plutôt nous aimons des pays étrangers l'image qu'ont élaborée en nous nos lectures, les journalistes, toute une tradition écrite et orale. L'Angleterre de Morgan est bien celle que nous nous sommes imaginée : pays de clubs, de châteaux et de presbytères où le pasteur a toujours une fille, où vie sociale signifie *social life*, où tout est hiérarchie et confort ; une terre de *gentlemen*.

N'est-ce pas l'Anglais typique que nous retrouvons en tous ces personnages secondaires, mais bien vivants, comme le Ballater de *Fontaine*, beau type d'officier pour qui la vie ne pose d'autres problèmes que de protocole, d'agriculture et de galanterie ? Et comment expliquer autrement que par ce goût du dépaysement confortable l'accueil réservé au Premier Lord du *Fleuve étincelant* : amateur de chats et de whisky, plein d'humour contenu, un peu original, bon génie bourru, en lui c'est sa propre image du gentleman anglais qu'applaudissait le public parisien.

Tout se passe comme si Morgan parlait de l'Angleterre en Français : il a une façon à lui de dire souvent que tel personnage agit « comme il est naturel à un Anglais » ; certains tics anglais l'agacent visiblement. Quand il évoque « la longue série d'essais pratiques »[1] qu'ont été les révolutions d'Angleterre, on croirait entendre un de nos anglicistes faire la théorie de l'Angleterre empirique si différente de la France rationnelle...

Ainsi le succès de Morgan en France s'expliquerait déjà

1. *Du Génie français*, v. n. 2 et 3.

par la curiosité sympathique que suscitaient dans les années 30 les traductions d'œuvres anglaises et par la coïncidence entre sa présentation de l'Angleterre et l'image que le public, consciemment ou non, voulait retrouver dans ces œuvres. Cette sage et rurale Angleterre déconcertait moins que celle, minière et érotique, d'un D. H. Lawrence : auprès de beaucoup de Français, c'était une garantie d'accueil. Bornée là, la gloire de Morgan ne serait qu'un succès de librairie : on sait l'ampleur de celui-ci. Mais il a connu mieux chez nous : ce succès qui s'expliquait très simplement pour un public peu difficile, les juges les plus exigeants le légitimèrent : on parla d'originalité, de génie.

III

Qu'est-ce que l'originalité ? Est-ce vraiment d'être à l'origine d'un nouveau mode de pensée ? Mais « tout est dit, et l'on vient trop tard ». Il faudrait reconnaître une bonne fois qu'un auteur est original, à un moment et dans un pays donnés, moins par ce qu'il dit que par la façon dont il le dit, ou parce qu'il le dit à ce moment-là, dans ce pays-là. Il est possible que Morgan ait été plus original pour nous que pour ses compatriotes. Dès 1934, Roger Breuil remarquait dans la *N. R. F.* :

> *Fontaine*, j'imagine, doit apparaître aux Anglais d'une toute autre qualité qu'à nous. Les fragments philosophiques prennent à nos yeux une importance exagérée... [1]

C'est pourtant là que les Français virent l'originalité de Morgan : il ne nous dépayse pas dès l'abord — son Angleterre est la nôtre — et soudain il nous transporte dans un autre monde. Chacun de ses romans est une aventure spirituelle. Pour reprendre les mots dont usait Morgan conversant avec le vieux George Moore, les thèmes ne sont plus « l'art, les femmes et la religion », mais « l'art, l'amour et la mort » [2]. Il voit en eux trois voies privilégiées pour « arri-

1. *Nouvelle Revue Française*, 1934, vol. 43, pp. 291-294.
2. *Épitaphe de George Moore*, trad. G. Delamain, *Revue hebdomadaire*, 30 nov. 1935.

ver... à un état d'âme en dehors duquel rien n'existe »[1], pour conquérir cette « unité de l'esprit » *(singleness of mind)* qui « est le but de chaque homme »[1].

Pour Morgan, cette unité de l'esprit suppose et appelle un pluralisme des valeurs : il n'y a pas une seule voie pour y atteindre, tout peut y servir, et même « la concupiscence »[1]. Ainsi s'ouvrait entre l'immoralisme et l'exigence chrétienne une autre route. Dès *My Name is Legion*, on discerne cet effort vers une spiritualité du charnel qui, loin de le nier, l'assume :

> Isolé du corps, l'esprit est dans le monde un feu destructeur... Dans le corps, il est lumière. C'est le sens et le but de l'Incarnation, de la souffrance physique sur la croix, de la résurrection des corps. L'esprit et la chair ne font qu'un. C'est la croyance contraire qui a tourmenté toute l'histoire du monde... [2]

Beaucoup de chrétiens dénonçaient alors le péché d' « angélisme ». Comment n'auraient-ils pas prêté l'oreille à cette voix étrangère qui réconciliait enfin la nature et l'esprit ? Louis Gillet, Jacques Madaule, François Mauriac, bien d'autres encore de la même famille spirituelle devaient tour à tour célébrer l'œuvre de Morgan. Dès 1934, dans une conférence sur *Fontaine* [3], Charles du Bos avait découvert dans ce roman « un livre absolu ».

En 1940, Paul Valéry accepte de préfacer *Le Voyage*. Comment aurait-il refusé, lui qui avait écrit :

> L'Eglise... ne donne pas à l'âme séparée une existence bien enviable. Rien de plus pauvre que cette âme qui a perdu son corps... La raison demande, et le dogme impose, la restitution de la chair [4].

Ainsi tous ceux qui ne voulaient diviniser ni le pur instinct, ni l'esprit pur, ceux qui refusaient également *Lady Chatterley* et *La Porte étroite* trouvaient-ils en Morgan une via media où ne s'opposaient plus le spirituel et le charnel. En Angleterre, cette union de la nature et de la spiritualité sur-

1. *Fontaine*, trad. G. Delamain, p. 35.
2. *My Name is Legion*, p. 279.
3. Recueillie dans *Approximations*, t. VI.
4. *Introduction à la méthode de L. de Vinci. Note et digression.* (*Variété* I, p. 180.)

prenait moins et choquait souvent davantage [1]. En France, c'était une surprise et une réponse.

De tous ces livres montait un parfum platonicien bien connu des Anglais qui l'avaient respiré chez Vaughan, chez Wordsworth, chez Keats, et plus récemment chez Walter Pater. Ce que ce platonisme pouvait avoir de vague et d'incomplet, nous l'avons indiqué ailleurs [2] et Morgan s'est du reste toujours défendu de construire un système : platonisme quand même et qui semblait original chez nous où l'on avait quelque peu oublié Maurice Scève.

Originalité littéraire aussi que cette composition musicale : sur ses manuscrits, Morgan indique en marge le *tempo* du passage et ce n'est pas artifice chez un auteur qui joue constamment sur deux plans : celui du temps ordinaire, celui de la durée intérieure des personnages qui, parfois, s'arrachent à l'écoulement temporel pour trouver dans l'art, dans l'amour ou dans la mort « une imitation des choses de là-bas », « les réalités de cet autre monde » dont parle le *Phèdre*. En ce jeu subtil — qui n'est pas celui de Proust déroulant tous ses souvenirs dans sa propre durée et, à la limite, cristallisant l'éternité dans l'instant — Du Bos reconnaissait un art propre à nous faire « accéder à l'intemporel » [3].

Quant au style de Morgan, il est difficile de dire qu'il a contribué à son succès chez nous, puisque la plupart, le lisant dans les traductions, attribuent à celles-ci obscurités et négligences. Mais nos anglicistes ont loué volontiers cette prose, la plus pure depuis le *Prayer Book*, disait l'un d'eux.

Sans doute la pensée et l'art de Morgan ont-ils suscité aussi des critiques. Charles Du Bos décelait dans *Fontaine* la tragique erreur « de la contemplation naturelle et de la mystique profane » [3]. Claude-Edmonde Magny reproche à l'auteur de *Sparkenbroke* d'être « infidèle à la terre » et d'étouffer sous « une chape de brocart somptueux, trop lourd » [4] une pensée trop fragile. Mais de la *Revue des Deux-Mondes* à la *Nouvelle Revue Française* et de Paul Valéry à

1. Spécialement dans ses applications à la morale sexuelle.
2. Dans l'étude déjà citée (n. 1).
3. *Approximations*, t. VI.
4. *Charles Morgan ou la servitude du charnel*, essai publié dans *Les Sandales d'Empédocle*, Neuchâtel, août 1945.

François Mauriac, nos écrivains, nos critiques ont lu, discuté, et souvent admiré Morgan. C'est ce fait indéniable que nous avons tenté d'expliquer : il y avait en France une place vide que Morgan a occupée presque sans combat. Le jour viendra-t-il où la France révélera à ses amis anglo-saxons, comme elle le fit pour Poe, qu'il y a pour eux aussi, dans ses livres, un témoignage encore inconnu ?

Marius-François Guyard.

NOTES ET DOCUMENTS

JAMES MABBE AND « LA ESPAÑOLA INGLESA »

Mabbe (1572-1642 ?) [1] had already established himself as a skilful and original translator (Fr. Cristôbal de Fonseca's *Sermons*, 1629 ; *The Spanish Bawd, represented in Celestina*, 1631 [2] ; *The Rogue, or the Life of Guzman de Alfarache*, 1634) when, in 1640, he published his version of six of the *Novelas Ejemplares* [3], choosing those of the type more established in the taste of his contemporaries, that is, those in the manner of the Italian *novelle* and the French *nouvelles*, rather than the type that recalls the newer novelistic reality of the picaresque or the « experimental » novel that culminated in *Don Quixote* (the use of which made Cervantes' tales the more original if the more unorthodox in an already fixed tradition of novelistic prose [4]). This rendering of Mabbe's would early seem to have met with the popularity to which his fame had already entitled him, and it has continued to enjoy prestige down to our own times [5]. Don Diego

1. For a short biographical notice, see Anthony Wood's *Athenae Oxonienses*.
2. Fitzmaurice-Kelly's edition of 1894 (Tudor Translations) contains comments and additions to Mabbe's biography.
3. *Exemplarie Novells ; in Sixe Bookes. The two Damosells. The Ladie Cornelia. The Liberall Lover. The Force of Bloud. The Spanish Ladie. The Jealous Husband. Full of Varivs Accidents both Delighfull and Profitable. By Miguel de Cervantes Saavedra, One of the prime Wits of Spaine, for his rare Fancies, and wittie Inventions. Turned into English by Don Diego-Ser*, London,... 1640.
4. Fitzmaurice-Kelly (*op. cit.*, p. xxii) holds : « No translation of the *Novelas Ejemplares* can be satisfactory which omits such masterpieces in their kind as *Rinconete y Cortadillo*, *El Licenciado Vidriera*, *El Casamiento Engañoso* and *El Coloquio de los Perros*. » Our revered Hispanist here unconsciously betrays the tendency and temptation of applying critically the aesthetic standards of the 19th century to the fictional prose of the 17th. It is of interest to note that the first translation of *El Coloquio* (*The Dogs of Mahudez*) appeared in 1728 (Bristol), and of the *Rinconete*, together with *El Coloquio*, in 1741 (London), at a time when the picaresque novel and *Don Quixote* had long since captured and re-formed the European taste for novelistic subjects.
5. Reprinted anonymously, London, 1654 ; brought out, under Shelton's name, 1742 (London), and thus reprinted, 1747 (Dublin) and 1750 (Glasgow) ; reprinted in 2 vols. (introduction and notes by S. W. Orson), 1900 (London), with illustrations by Frank Brangwyn ; included in A. Ransome's three *Stories by Cervantes*

Puede-Ser is justly regarded as the peer of Shelton, Fanshawe and L'Estrange as an « Englisher » of Spanish classics in the seventeenth century. Like many of his contemporaries he learnt of Spain and its peoples at first hand, in his case by serving on a diplomatic mission as secretary to the embassy of Sir John Digby (1611-1613) ; as a result of his residence in the Peninsula he « improved himself in various sorts of learning, and in the customs and manners of that and other countries » [1]. He is one of the finest fruits of the contacts (albeit one-way contacts) between Golden Age Spain and Tudor and Stuart England. Mabbe's sound humanistic background (formed and enlarged by his long connection with Magdalen College, Oxford), and his literary propensities (he was, according to Wood, « a facetious conceited wit ») made him a sympathetic and appropriate interpreter of two such *ingenios* as Aleman and Cervantes [2].

The purpose of this short notice is to point out and comment upon the curious treatment meted out by Mabbe to that one of the *Novelas* most calculated to interest his readers and yet most susceptible of questionable implications in the England of immediately pre-Civil War days. As far as the present writer knows, this feature of Mabbe's translation has not been dealt with at any length [3]. It is hoped to show that this deliberate case of garbling is of more than ordinary marginal interest, because of the original tale, its author, and its illustrious translator.

It need hardly be recalled that Cervantes was given to his own peculiar and most telling fusing of the different elements of novelistic material, thus producing that illusion of historical (and « autobiographical ») truth that helps to strengthen his claim to being the profoundest of novelists and the father of the modern novel and its canons. This world of Cide Hamete Benengeli and the multiple minor references that delighted the

(The World's Story Tellers), 1909 (London and Edinburgh) ; an *édition de luxe* of *The Spanish Ladie*, illustrated by D. P. Bliss, appeared in 1928 (Humphrey Milford).

1. See Wood. Indeed, Mabbe might well have begun his Spanish studies at Oxford, as is conjectured in the case of his contemporary, John Donne (1573-1631).

2. Fitzmaurice-Kelly (q. v.) has some illuminating remarks on Mabbe's difficulties in accomodating himself to the less witty style of *La Celestina*.

3. Orson, in the 1900 edition of Mabbe (pp. 210-211) mentions a few cases of deviation from the original ; while pointing out Mabbe's desire to « avoid particular allusion to politics or religion », he holds that his changes « do not interfere with the interest of the story ». The *Revue Hispanique* (1919), XLV, 1-11, has an article by Sir Henry Thomas, « A forgotten translation of Cervantes », dealing with L'Estrange's *The Spanish Decameron* (London, 1687), which he shows to be a shameless plagiary of, among other sources, Mabbe's *Novells* ; it is pointed out here how L'Estrange makes his own changes and carries Mabbe's excisions a stage further in an endeavour to establish the originality of his *Virgin Captive*.

curiosity of the late Rodriguez Marin in his search for the Seville and the Andalusia of the Golden Age, is also that of Tomas Rodaja in Italy and Flanders and of El Cautivo at Lepanto and in Algiers. But what to the Spaniard and the Englishman of the period could be more fascinatingly topical and more excitingly unreal, than the story of Isabela of Cadiz (her very name betrays her Italianate origin) at the court of the heretic Virgin Queen ? And yet Mabbe, who dedicated the « sixe Bookes » to « Young Ladies and Gentlewomen that are studious of reading good Bookes... », and to whom he promises tales « pleasing and delightfull » [1], carefully and systematically omits all reference to England, her Queen, to Essex and London, and most sedulously avoids all mention or hint of Catholicism and Catholics. No subsequent translator manifests such concern and sensitiveness for his *milieu* nor was any so ready to bowdlerize one whom he otherwise deals with so handsomely [2].

Even the title of Mabbe's translation reveals the general treatment of the whole ; indeed, *The Spanish Ladie* is the key to the whole process of lopsided pruning of the original version of something both daring and dangerous in the explosive atmosphere of the England of Charles I. The story begins by telling how Clotaldo carries off Isabela to Mundolin (an anagram of Londinium), capital of the « famous northern Island, governed then by a most noble Queen » [3] (this latter phrase does not appear

1. See the *Epistle Dedicatory*.

2. Apart from L'Estrange's (if, indeed, it can be called a translation), the other immediately subsequent translations are : Dr. Walter Pope's, London, 1694 (republished, 1722 and 1729) : this included *The Spanish-English Lady* and *The Salamancan Doctor (El Licenciado)* ; Harry Bridge's, Bristol, 1728 (not including our tale) ; an anonymous translation (« from the Originals by several Eminent Hands »), in the 6. vol. *Select Collection of Novels*, London, 1720 (republished, 1729) which has *The Spanish Lady of England*. L'Estrange's « originality » has been mentioned ; Pope paraphrased and changed in his own way (as he states in his preface) : « I have chang'd the Names of some Persons, and Places, which are such in the original, as were never heard of in England. I have also left out some Paragraphs, which I judg'd either impertinent to the Story ,or repeated. I have added nothing. » Thus the Queen's Palace becomes Whitehal (*sic*) and Whitehall ; Clotaldo is called Manly, Ricaredo Ferdinando, Lansac the Baron of Tinmouth, the Lady Tansi the Countess of Lundy, her son the Earl of Lundy, Clisterna Christiana, and Catalina Clotaldo's Wife. Pope's endeavour to reproduce a more authentic atmosphere is perhaps more interesting than effective. His omissions are for the sake of brevity, and are not made with Mabbe's intention. See also note 3. The following versions of the *Novelas* appeared in the 19th century : Miss Sarah Moore's, London, 1822 (10 novels, including *The Spanish English Lady*) ; Walter Kelly's, London, 1846 (all the novels, with *La Tia Fingida* and Adolfo de Castro's *Buscapié* ; reprinted 1855 and 1881) ; and N. Maccoll's, Glasgow, 1902 (in 2 vols., with the well-known introduction by Fitzmaurice-Kelly).

3. In his edition of Maccoll's rendering of all the novels (vol. 1, pp. xxiii-xxiv), Fitzmaurice-Kelly draws attention to the comments of scholars upon the confused chronology of the original : if Cervantes was thinking of Howard of Effingham's attack on Cadiz (1596) (unless it were the descent upon Cartagena by Drake in

in Cervantes), against the express orders of the « General » of the raiding ships (the original plainly states the leader to be Essex) [1]. Clotaldo's family of « catolicos secretos » becomes one of « Christians at heart, though in public they made show to follow the religion of the country ». Some excisions and their replacements are frankly ridiculous and give rise to awkward circumlocutions : on Ricaredo's return from his successful expedition, he hurries to the presence of the Queen, who is attended by Isabela, « apparelled after the Island fashion » ; when Isabela recovered her lost beauty, after her return to Cadiz, she was known as « the North Isle Spaniard » (the original at this point justifies the title referring to her as « la española inglesa ») ; while Catalina's letter to Isabela in Cadiz is written in « the tongue of the Island » ; or again, the Lady Tansi, while excusing herself for attempting to poison Isabela, is reported as saying « that in killing Isabella she did sacrifice to the gods by ridding the earth of a christian », a violent twisting, indeed, of the Spanish : « diciendo que en matar a Isabela hacia sacrificio al cielo quitando de la tierra a une catolica » (a truer statement, surely, of the sentiments of an English Puritan or, conversely, of a Spaniard of the Counter-Reformation !). In fact, the complete eschewing of any mention of Catholicism and the reserving of the term « Christian » for the Spaniards alone, epitomize the pass in which the translator finds himself and the extremes to which he is driven to maintain his uneasy and unconvincing attitude : again, Ricaredo's visit to Rome seems pointless since the Pope in not mentioned nor the purpose of the journey (« a asegurar su consciencia ») [2], nor is it stated that Clisterna is an « escocesa catolica » ; while in one other case the original thread is lost or rather cut : Clotaldo and his family, having reared Isabela, are doubly fearful of being

1585), one cannot make the age of Isabela (fourteen), on being presented at court, square with Elizabeth's death in 1603. « The truth is that to Cervantes, as to the rest of his contemporaries, anachronisms were no hobgoblins, and in *La Española Inglesa*, he throws historical sequence to the winds... but Cervantes was not embarrassed by these little pedantries... All we can safely say is that the tale must have been written after May 26, 1605, when the English Envoy, the Earl of Nottingham (i. e. Howard of Effingham), arrived in Valladolid to ratify the treaty of peace between Spain and England. As Sr. Icaza shrewdly remarks, Cervantes was not the man to praise Elizabeth and Essex while war was waging between the two countries. It would have been as much as his liberty was worth, and he was now of an age that made imprisonment no laughing matter. » We can conclude that Cervantes would have readily sympathised with Mabbe's position »

1. The text quoted here is Orson's edition of 1900 (*The Spanish Lady* is in vol. 2).

2. Fitzmaurice-Kelly (Maccoll, vol. I, n. to p. 171) remarks on this point : « Public conformity to Anglican rites was, in the days of Elizabeth, vigorously condemned by the Roman Church ». Thus Ricaredo had to go to Rome to seek absolution.

discovered and punished for their beliefs ; this important element of suspense, however, cannot be developed by Mabbe since he omits completely Cervantes' magnanimous portrayal of Elizabeth as showing greater admiration for her Spanish lady-in-waiting because of her adherence to the faith of her fathers [1].

Yet, as against all this, the reader is introduced frankly and unequivocably to Southern Europe ; but the feeling of reality becomes blurred when one leaves the Azores (Terceras) (whither Ricaredo had led his ships in search of Portuguese merchantmen from the East and the West Indies), and all mention of Gibraltar, Larache, the Turks, Portugal and of Cadiz itself, and one passes to the shadowy land to the north (about which it is said that there is no direct contact with Spain). One is tempted to think of another such contrast between the historical and recognisable south and the nebulous north in the *Persiles*, but in *La Española Inglesa* Cervantes wrote out of a desire to picture a land in which, we may suppose, he had more than a passing interest, and for which he had a more worthy place in his novelistic geography than that of an abode of wild beasts and cannibals. The compliment of Cervantes is grotesquely returned by one for whom it must have had a very special appeal.

The subject of clandestine Catholics in Elizabethan England is, to say the least, striking in its originality (just as that of Protestants or *judaizantes* in Counter-Reformation Spain would have been in the case of an English writer), but Mabbe has deliberately and thoroughly falsified the effect ; for the peculiar virtue of this tale (otherwise just another *novella*) lies in the intertwining of topicalities with the ordinary stuff of adventure, thus heightening its probability and illustrating the extent of Cervantes' undertanding of the possibilities of this *género chico*. Mabbe, on the other hand, shatters the subtle proportion of naturalistic fact and idealistic fiction and invests the story with an improbability unacceptable to the author.

What is to be made of all this ? Mabbe ended his life amid the

1. Miss Moore has this to say in her preface : « *The Spanish English Lady* announces many historical fragments and new traits in the character of our magnanimous Queen Elizabeth and some excellent observations, peculiar to the purity and energy of that sovereign's reign, delightfully gratifying to every Briton. In this historical novel, the reader will be charmed with the just and glowing appreciation of the beauties and commanding superiority of the *mind*, the elevated sentiments, dignity and purity of soul of a Spanish Englishwoman, poisoned by a lady of high rank and influence at Queen Elizabeth's court, because she would not sacrifice her engaged affections to her son, by which, from the height of beauty the young lady was reduced to the extreme of ugliness... affording most encouraging instruction how to bear the misfortunes of life, to support and conquer its most painful vicissitudes » (p. xi). This was written in 1822.

rumblings of civil war, when talk of Popish plots, and growing friction between a Papist king and his Parliament, must have formed the daily topics and preoccupations of the polite and the rude in English society. More precisely, it might be recalled that Charles, when Prince of Wales, had almost contracted a Spanish marriage, that he had finally married a Frenchwoman who had not feared to bring her priests and agents to England, that James I himself had become an easy prey to the machinations of Gondomar, who, in turn, had had many a noble lord in his pay, that Charles was openly friendly and helpful to Spain and that Catholicism and Spain were still synonymous terms for the same devil [1]. Of Mabbe we know little and, as might be expected, his biographical details are silent or uninformative on what most interests us here. We know that he was a lay prebendary of Wanstrow in the diocese of Wells, and we can readily assume that had he lived he would have been a cavalier. Nor is it hard to see why he might have wished not to emphasise his Spanish connections, at least in the most vexed matter of religious intolerance. At the same time, it is not to be believed that his self-imposed censorship would deceive any English reader or that all the cases of garbling would not be obvious (indeed, it can be suspected that this would increase the pleasure of the « Young Ladies and Gentlewomen » and also excite their curiosity by the piquant avoidance of forbidden topics).

Mabbe has unfortunately if curiously obscured one of our few glimpses of what a tolerant Spaniard must have thought and imagined of the land of Drake and of his Queen. We can understand and excuse the translator's timidity in such circumstances, but we cannot cease to deplore this blemish in what Godwin eulogistically called « perhaps the most perfect specimen of prose in the English language » [2].

Frank Pierce.

1. It was put thus by Cromwell, in 1656: « The Papists in England — they have been accounted, ever since I was born, Spaniolized... It was so in England, Ireland and Scotland ; no man can doubt of it... this Spanish interest at home is a great piece of your danger ». (See Godfrey Davies, *The Early Stuarts* (The Oxford History of England), 1937, p. 203).

2. Cf. *Lives of E. and J. Philips*, London, 1819, p. 246. Quoted by Fitzmaurice-Kelly (Maccoll, vol. 1, p. xl, n. 4).

A RUSSIAN DRAMATIST'S VIEWS ON CORNEILLE AND VOLTAIRE

The indebtedness of Alexander Petrovich Sumarokov (1718-1777), often called in his life-time the « Racine of the North «, to French Classical tragedy has long been known to historians of Russian literature of the reigns of the Empress Elisabeth and Catherine the Great. The critic Tikhonravov, for example, in his essay *On the Borrowings of Russian Writers*, pointed out the similarities between *Sinaw and Truvor* and Voltaire's *Tancrède*[1]; indeed, there is hardly one of Sumarokov's nine tragedies, from *Khorev* (1747) to *Mstislav* (1774), which does not owe a good deal to French models.

But Sumarokov was no mere plagiarist ; he repeatedly acknowledged his adherence to the aesthetics of Boileau and Voltaire. His early *Epistle on Poetry (Epistola o Stikhotvorstve)* was intentionally based on the *Art Poétique*, and towards the close of his career, when he saw his dramatic ideals attacked by Russian imitators of the *Comédie Larmoyante*, it was to Voltaire that he wrote for support [2].

On Sumarokov's death, N. I. Novikov, the prominent Free-Mason and publicist, undertook the publication of a complete edition of his works. Among Sumarokov's hitherto unpublished papers, Novikov discovered several fragments of translations from French tragedies as well as the draft of an essay in the form of a letter addressed evidently to Voltaire. There is no indication that Sumarokov ever despatched it to him. Novikov entitled it *Opinion in a Dream concerning French Tragedies* and had it printed at the end of Volume 4 of Sumarokov's complete works (2nd. edition), published at St. Petersburg in 1787. Professor G. A. Gukovsky, a Soviet expert on the 18th. Century, is inclined to think that Sumarokov composed it in French between 1759 and 1768 and that it was Novikov who translated it into Russian [3]. While Gukovsky gives no specific reason for considering that it was not written after 1768, it certainly dates from

1. N. S. Tikhonravov : *O Zaimstvovaniyakh Russkikh Pisateley*, Works, Moscow, 1898, vol. 3. Part. 2, pp. 310-311. See also A. Galakhov's *History of Ancient and Modern Russian Literature*, 2nd. ed., 1880, vol. 1, Part. 2, pp. 97-98 (Both in *Russian*).
2. See the late J. Patouillet's authoritative study : *La Lettre de Voltaire à Soumarokov*, Revue de Littérature Comparée, 1927, pp. 439-458.
3. *Racine en Russie*, Revue des Études Slaves, 1927, pp. 78 and 86.

the latter part of Sumarokov's career, when his popularity was beginning to wane.

Various circumstances, wrote Sumarokov in the *Dream*, have turned me for ever from the theatre [1].

It was easier for me to take leave of Thalia than of my greatly beloved Melpomene ; but even of her I now think but seldom : not because she is unkind to me, but because she is very gracious : it is a torment after parting to remember a loved one who is dearer than life.

In a vision the poet imagines himself at a Paris theatre, where the first play to be given is Corneille's *Cinna*. He waits with some misgivings for Emilie's opening monologue, which he terms « superfluous, but excessively criticised in Boileau's view [2], and to some extent defended by you » [3]. Sumarokov himself is inclined to condemn the monologue as irrelevant and as distracting the attention from the following scene between Emilie and Fulvie which he greatly admires. To his relief, the monologue was omitted in the performance of which he dreamt. He agrees with Voltaire [4] that in the last line of Act I, where Emilie says to Cinna : « Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime », the word « seulement » is inapposite, since Cinna is supposed also to remember his honour and his friends. Sumarokov admired the speech of Augustus to Maxime and Cinna (II, 1). With the exception of one or two lines, especially the last : « Mais voici de retour cette aimable inhumaine » ; he also considered Cinna's soliloquy (III, 3) extremely fine. At the conclusion of Act III, « the whole parterre was in ecstasy ; this was followed by loud clapping, and I cried : O Corneille ! You were justly called the Great Corneille. » Sumarokov considered Augustus'exclamation (V, 3) : « (N. B.) O siècles, ô mémoire, conservez à jamais ma dernière victoire ! » in doubtful taste, but concludes in general that the tragedy is a masterpiece.

1. Might this not indicate that the *Dream* was written after 1774, the date of his last tragedy, *Mstislav* ?

2. The ref. is no doubt to *Art Poétique*, III, Lines, 29-36 : « Je me ris d'un auteur... » Brossette (Boileau, *Œuvres*, 1747, vol. 2, p. 68) states that these lines refer to *Cinna*, though later editors have applied them to *Héraclius*. In any case, the sense of Sumarokov's remark is obscure, unless he mean « excessively criticised *by* Boileau's view », which the text can scarcely justify as it stands.

3. I. e. by Voltaire in the *Commentaires sur Corneille* : Œuvres de Voltaire, éd. Garnier, 1880, vol. 31, p. 321. Cf. also Œuvres de Corneille, éd. Marty-Laveaux, 1862, vol. 3, p. 365.

4. Voltaire, *op. cit.*, p. 328.

The next play represented in his dream is *Rodogune*. He strongly objects to the exposition, given by two confidants without the participation of any of the main characters, and particularly to the manner in which Laonice breaks off her account promising to finish the rest another time. Voltaire had also made these objections [1]. But on the subject of Rodogune's monologue (III, 3), Sumarokov disagrees with Voltaire's disparaging verdict [2]. The Russian writer says that the passage beginning : « Sentiments étouffés de colère et de haine » was greeted by the parterre with tumultuous applause, and reminded him of Homer. On the other hand, the last scene of Act II, Antiochus' monologue, bored him, and he objected with Voltaire [3] to the « medical disquisition » in which Antiochus indulges. Finally, Sumarokov states his view that « the conclusion of this tragedy is worthy of the fame of the Great Corneille and the glory of all the best tragedians in the world ».

The next plays performed in his dream were *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, and *Athalie*. As Sumarokov's remarks on these have been fully analysed by Professor Gukovsky [4], it is possible to pass on immediately to the discussion of the theatre of Voltaire which concludes the essay.

Brutus filled Sumarokov with admiration :

> My heart was so entranced and overpowered by this scene (III, 5) that my lips could not express the feelings of my soul, and offer up homage to the French Sophocles, Racine, Metastasio and perhaps my own rival — to whom I am even more indebted than to Racine.

He emphasizes the merits of *Brutus* not only as an entertainment and work of art, but as a composition of intellectual and moral value. It is astonishing, he thinks, that it was less well received at Paris than it undoubtedly would have been in Rome or Athens. Perhaps it was because the republican sentiments of Brutus and Titus held no interest for an audience exclusively preoccupied with religious disputes between Deists and Christians, Lutherans and Papists ? *Polyeucte* on the other hand retained its popularity because it drew tears from the Christians and mirth from the Deists. Sumarokov adds in a later paragraph :

1. *Voltaire*, *op. cit.*, pp. 535 and 539.
2. *Ibid.*, pp. 568-570.
3. *Ibid.*, p. 581.
4. *Racine en Russie*, pp. 79-81.

« *Brutus* may one day become more fashionable in Paris ; for republics are made from monarchies ».

This prophecy was shrewd enough. *Brutus*, the political tirades of which had little significance in 1730, won its first real success on the stage in November 1790, when it was given in the presence of Mirabeau amid scenes of tumultuous excitement.

Then followed in the *Dream* a representation of *Zaïre*. The effect of this fine play, says Sumarokov, was spoilt by the unseemly behaviour of impious members of the audience. *Zaïre* was obviously written by an author whose intention was to confirm his audience in the Christian faith and convert unbelievers from the errors of « Natural Religion ». If it were ever to be played with success before an assemblage of Deists, there was no reason why *Mahomet* should not be applauded at Constantinople. Addressing Voltaire, he concluded :

> If you had been a Deist, I should have remained in eternal ignorance as to why you composed this tragedy. But knowing that you are a Christian, I also know that you wrote it to increase our faith in Christianity.

Can Sumarokov have had an unsuspected gift of irony ?

The next play *Alzire*, he considers might have been written by Melpomene herself. He is offended, however, by Zamore's pagan outburst (IV, 4) :

> Quoi ! ces affreux serments qu'on vient de te dicter,
> Quoi ! ce temple chrétien que tu dois détester...

He also considers impious the defence of suicide in V, 3 :

> Eh, quel crime est-ce donc, devant ce Dieu jaloux,
> De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?

On the whole, nevertheless, he thinks *Alzire* equal to *Cinna* and almost to *Phèdre* : « All Europe is extolling it and posterity will eternally praise it ».

Sumarokov is even more enthusiastic about *Mérope*. It is true that Mérope's justification of suicide at the conclusion of Act II. is somewhat irreligious ; Sumarokov himself would never in *his* plays force virtuous people to say anything against the Gods. But this, he admits, is all a matter of taste. Mérope's speech in Act II, Scene 7 is, he detects, an imitation of Racine, but represents an improvement on him. Sumarokov is here referring to *Iphigénie*, I, 2 : the concluding speech of Achilles. Voltaire's « attendre

dans les pleurs une affreuse vieillesse » corresponds to Racine's « Attendre chez mon père une obscure vieillesse ».

The Russian dramatist's verdict is that *Alzire*, *Cinna* and *Athalie* should yield pride of place to *Mérope* and *Phèdre*. These two plays will be an eternal honour to their authors and to Melpomene, and an eternal glory to France, Europe and the human race.

In his *Epistle on Poetry* [1], Sumarokov had some years earlier held up *Alzire* and *Mérope* as models of perfection, though this time preferring *Alzire* :

Mérope without love [2] moved every heart, enhancing the renown and glory of a famous artist : her creator discovered the wealth of Helicon. *Alzire* finally was Voltaire's crown.

Several fragments of verse translations from Racine, Corneille and Voltaire, printed in the first volume of Sumarokov's works, give further indications of his personal tastes in the French tragic repertoire. From Racine, he translated Théramène's account of the death of Hippolyte and the sixth scene of Act IV from *Phèdre* and part of Act I, Scene 2 of *Andromaque*. He also translated Polyeucte's famous lyrical monologue ; while faithfully rendering the sense of the original, he reduced Corneille's metrical scheme to regular Russian Alexandrines. Among Voltaire's plays, he chose the first portion of the opening scene of *Zaïre*.

There also appears in the first volume of Sumarokov's works a fragment in unrhymed Alexandrines entitled : *From a Chinese tragedy, called the Orphan*. This is not, as might at first sight appear, imitated from Voltaire's *Orphelin de la Chine* (1755), but is a rendering of a speech from the Père de Prépare's French version of the Chinese play *Tchao chi cou ell*. Voltaire himself explains the connection of this play with his own *Orphelin* in the prefatory epistle which he addressed to the Maréchal de Richelieu :

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'Orphelin de Tchao, tragédie chinoise, traduite par le Père *Bremare* (sic), qu'on trouve dans le recueil que le Père *du Halde* a donné au public.

It would seem that Sumarokov was inspired by the success of Voltaire's *Orphelin* to begin a Russian play on this theme. Only

1. Sumarokov, *Works*, vol. 1, p. 342.
2. I. e. without the conventional love interest.

thirteen lines survive, but it is a striking example of Sumarokov's indefatigable interest in French literary affairs that he should have gone to the trouble of hunting out Prémare's translation and rendering a fragment of it into Russian. The passage which he imitates occurs in Part I, Scene 2, of the Chinese play [1] There is no equivalent in Voltaire's *Orphelin*.

The princess enters, carrying her child in her arms :

French Version by Prémare.	*Translation of Sumarokov's Russian Version.*
Il me semble que les maux de tous les hommes sont renfermés dans mon cœur ; je suis la fille du roi de *Tsin*. Le traître de *Tou Ngan Cou* a fait périr toute ma famille. Il ne me reste plus que ce pauvre Orphelin que je porte entre mes bras ; il me souvient que son Père, mon époux, étant sur le point de mourir, me laissa comme par testament les paroles que voici : Ma Princesse, dit-il, si vous avez un fils, nommez-le l'Orphelin de la Maison de *Tchao*, et ayez-en grand soin, afin que quand il sera en âge, il venge sa famille. O Ciel ! Le moyen de faire sortir mon fils hors de cette prison...	It seems that the misfortunes of all humanity afflict my heart alone. A royal princess : all my line is destroyed by the villain's hand ; only the orphan whom I hold, only this child has remained in this world. He reminds me of what his father, my beloved husband, uttered as his last words : « If a son begotten by me is born of your womb », he said, « then call him the remaining orphan of the royal family of *Tchao*. Make it your endeavour that when he grows up, he shall avenge my blood and that of my race ». O Heaven, how can I convey him from this dungeon ?

Further evidence of Sumarokov's admiration for Voltaire is given by his Russian verse translation of Frederick the Great's poem : « Croyez que si j'étais Voltaire... » which the King included in a letter to Voltaire in 1757 [2]. The Russian version, apparently found among Sumarokov's papers after his death, was printed by Novikov under the title : *Perevod s Frantsuzskovo ; soch. Kor. Pr.*, that is to say, *Translation from the French ; composed by the King of Prussia.* It appears in the first volume of Sumarokov's works, the 1787 edition.

In the notes to his early Epistles, Sumarokov records the following judgments :

1. Père J.-B. du Halde : *Description de l'Empire de la Chine*, Paris, 1735, vol. 3 : *Tchao chi cou ell*, ou *Le Petit Orphelin de la Maison de Tchao*. Tragédie chinoise (translated by the Père de Prémare), p. 349.
2. *Œuvres de Frédéric II*, 1792. vol. 11, pp. 228-229.

Corneille, surnamed the Great, a most renowned French tragedian... He is termed Great not so much for good versification as for his noble spirit and lofty thoughts. His best tragedies are *Cinna*, *Rodogune*, *Horace*, *Le Cid*, *Polyeucte*, *Pompée* and *Héraclius*.

Voltaire, a great poetical author and most celebrated French tragedian. His best tragedies are *Alzire*, *Mérope*, *Brutus* and *Mariamne*. The *Henriade*, his heroie poem, is a marvel of versification. Like the *Henriade*, his tragedies are filled with solemnity, mellifluousness, subtlety and magnificence. His style is fluent, his vocabulary select, his expositions penetrating and all this combined shows him to be a great poet.

The rôle of French Classical tragedy in the formation of the 18th. Century Russian repertoire was generously acknowledged by the foremost Russian tragedian of his age. Whatever Sumarokov's own dramatic merits — and they are far greater than has been generally admitted in the past — it cannot be denied that he paid full tribute to his models : Corneille, Racine and Voltaire, at every stage of his long career.

D. M. Lang.

UNE LETTRE INÉDITE DE THACKERAY SUR CARLYLE (1846).

On a vu, par l'article de I. D. McFarlane, dans le numéro d'avril-juin 1948 de la *Revue de littérature comparée* (pp. 200-236), avec quel soin le critique J. Milsand se documentait sur les écrivains anglais de son temps. Il avait demandé à son ami Darley, le frère du poète George Darley, des renseignements sur Carlyle, et son correspondant avait prié Thackeray de les lui procurer. La lettre suivante dont l'existence a été signalée par I. D. Mc Farlane (p. 205), se trouve à Dijon, dans les papiers de famille de M^lle^ Blanc-Milsand qui a bien voulu en autoriser la copie, due à M. René Ternois. Elle montre combien les hommes de lettres anglais étaient peu renseignés, même six ans après les fameuses conférences de Carlyle : *On Heroes and Hero-Worship* (1840), sur l'existence volontairement solitaire du grand écrivain écossais et porte d'ailleurs un jugement savoureux autant qu'évocateur

sur sa façon de vivre et sa personnalité. Voici Carlyle présenté par Thackeray.

[9 septembre 1846] [1].

My dear Darley.

I got the letter at the Reform Club in due time and went to the only man I know in London who knows about Carlyle, and his stock was so little that I tried Carlyle himself, that is, his house, for he is out of town and till he comes back, I can't hope to help your friend. Carlyle was born in Ayrshire about the beginning of the century. I believe, his father a farmer. He went to Edinburgh to be a clergyman, but took no orders. He then became a tutor instructing among others Charles Buller (who is out of town too) : he married a lady of a little property and a physician's daughter and possesses in right of her a little estate called Craigenputtock. He has never been abroad at all : and has been long a literary practitioner : The Life of Schiller [2] was his first book I believe or the Devil's Elixir of Hoffmann. [3] Schiller is in English and not in Carlylese. He used to contribute to the Edinburgh Review and for some time to Fraser's Magazine [4]. He lives very humbly and respectably at Chelsea : where a little court of admirers assemble pretty frequently round him. There in his study or on a barrel in his garden smoking tobacco which he imports from Scotland he delights his audience by conversing on history, on earnestness of purpose, on canning kenning or koning [5], on the general imbecility of the world and the especial folly and ignorance of most authors. He designates such as dreary phantoms, carrion, burst bladders, drivelling dancing masters aud by similar polite epithets. But deficient perhaps in charity his conversation is by no means so in brilliancy — aud his life is an honest rugged upright life such as is

1. Adresse : M. Darley, rue de Monsieur, Faubourg Saint-Germain, au coin de la rue de Babylone. Le cachet d'oblitération postale porte la date du 9 septembre 1846. Note de Darley : Recd 11 th sept. 1846. Thackeray, London.

2. Publiée en 1825. Cf. mon ouvrage : *Gœthe en Angleterre*, Plon, 1920, p. 112.

3. Carlyle a traduit *L'élixir du diable* de Hoffmann dans une anthologie en 4 volumes intitulée : *German Romance* (1827). Cf. *Gœthe en Angleterre*, p. 123 et J.-M. Carré, Lettres inédites de T. Carlyle à H. C. Robinson, *Revue Germanique*, janvier 1912.

4. Carlyle publia dans l'*Edinburgh Review* les articles : *State of German Literature* (oct. 1827) et *Wm Taylor's Historic Survey of German Poetry* (1831), dans la *Foreign Review* : *Gœthe* (juillet 1828), dans la *Foreign Quarterly Review* : *on Gœthe's Works* (août 1832) et dans le *Fraser's Magazine* ceux sur la *Correspondance avec Schiller* (1831) et le portrait de Gœthe (1832).

5. Kenning (mot qui se trouve dans les patois du Nord de l'Angleterre) = teaching, instruction, etc.
canning = ability
koning = sans doute knowledge, wit, wisdom, intelligence (dans le « Oxford English Dictionary » on trouve : *konyng*, variante de *cunning*. En tout cas, il s'agirait d'une forme archaïque.

led by few literary men. He corresponded with Gœthe [1], he was the early friend of Edward Irwing : and his mind is still strongly embued by his early Puritan education.

You see, my dear old Darley, that this is all the information I have or can for the present impart, but as soon as the Carlyles return I will ask him or Mrs C. (for I think there is rather a coolness between him and me) more regarding this odd rugged brave prejudiced but great man.

What was that in your first letter about my brilliant career ? Fidlededee [2]. I am not worth 50 £. The brilliant career is only in the eyes of maternal gobemouches [3]. but I hope to better my conditions soon and next year to begin the great work of laying by. The children are coming next week and the house will be full for a month. But afterwards there is always lots of room for an old friend. Do come out.

Yrs W. M. T.

Ces premiers renseignements fournis par Thackeray sur Carlyle sont bien vagues et bien imprécis. On sait que Carlyle est né en 1795, à Ecclefechan, dans le Dumfriesshire, qu'il fut précepteur chez les Buller et qu'il s'établit à Édimbourg après son mariage avec Jane Welsh en 1826. Sa première œuvre importante est la traduction du *Wilhelm Meister* de Gœthe (1824-1827) qui aurait dû frapper davantage Thackeray que celle de l'*Élixir du diable* de Hoffmann, et ceci montre combien fut lente la diffusion des œuvres de Gœthe, dans certains milieux littéraires britanniques, en dépit de l'apostolat de Carlyle. D'ailleurs les détails biographiques donnés ici par Thackeray n'ont pas été utilisés, — sa lettre arriva trop tard — par Milsand dans son article sur Carlyle dans la *Revue Indépendante* (25 septembre 1846).

J.-M. Carré.

A PROPOS DES PLAGIATS PRÉSUMÉS DE GÉRARD DE NERVAL

Dans un petit article publié récemment à la *Revue de Littérature Comparée*, j'ai signalé que deux prétendus contes de jeunesse qu'on avait attribués à Gérard de Nerval n'étaient que des

1. La correspondance de Gœthe et de Carlyle a été publiée en 1887, par C. E. Norton, et, en Allemagne, par Oldenberg la même année.
2. Fiddle-de-dee = turlututu.
3. C'est-à-dire : commères crédules.

traductions des œuvres d'un médecin écossais, Robert Macnish [1]. En terminant cet article, j'ai exprimé l'opinion suivante : Il y a des chances pour que deux autres contes du volume de *Nouvelles et Fantaisies* ne soient pas de Gérard, *La Sonate du Diable* et *Le Portrait du Diable* ».

Par une chance rare, cette hypothèse s'est trouvée partiellement confirmée : dans le fait, le premier des contes suspects est absolument étranger à Gérard de Nerval. Jusqu'ici on ne connaissait qu'une publication de *La Sonate du Diable*, celle du *Mercure de France au XIX^e Siècle*, où la nouvelle était accompagnée, en guise de signature, des deux lettres, « Ex. ». Or, je viens d'en trouver une seconde, dans les *Annales Romantiques* de 1836, et, cette fois, on avait imprimé en toutes lettres le nom de l'auteur véritable : *Henri Berthoud*.

Comment se fait-il que M. Jules Marsan, qui a établi le texte des *Nouvelles et Fantaisies* pour l'édition Champion, n'ait pas remarqué cette impression de *La Sonate du Diable*, lorsqu'il relevait les variantes du *Barbier de Gœttingue*, qui se trouve dans ce même petit volume des *Annales Romantiques* ? Voilà, à n'en pas douter, une de ces inadvertances auxquelles les érudits, ceux même de la taille de M. Marsan, sont quelquefois sujets.

Cette publication de *La Sonate du Diable* qui a l'air d'être la deuxième pourrait bien en être la *troisième*, car j'ai l'impression que la formule « Ex. », qui suivait le texte dans le *Mercure de France*, ne représente pas une signature mais signifie simplement que la nouvelle avait été Extraite de quelque journal ou revue. J'oserai même hasarder une seconde hypothèse, que je suis malheureusement incapable de vérifier en Amérique mais qu'il serait aisé, probablement, de contrôler en France : c'est que *La Sonate du Diable* se trouve dans un des numéros de la *Gazette de Cambrai*, fondée en 1828 par Berthoud et à laquelle il donna, selon le *Dictionnaire des Contemporains* de Vapereau, « des

1. Additions aux notes bibliographiques données dans l'article cité :

Après sa publication originale dans le *Blackwood's Magazine* de mai 1826, *The Metempsychosis* fut réimprimé sous le nom de son auteur dans le deuxième volume des *Tales from « Blackwood »* (Édimbourg et Londres, William Blackwood and Sons, s. d.) et, ensuite dans une revue américaine, *Living Age*, numéro du 13 novembre 1858.

Une traduction française du conte, *The Barber of Göttingen*, a paru dans *L'Écho des Feuilletons* (première année, 1841, pp. 72-76), sous le titre, *Le Barbier de Nuremberg*. Le conte y est donné comme « Traduit de l'Anglais », avec la référence, « Frozers *Magazine* (*sic*). Cette référence est de pure fantaisie : Macnish, quoique collaborateur assidu de *Fraser's Magazine*, n'y a pas publié ce conte, qui parut, comme je l'ai déjà dit, dans le *Blackwood's* du mois d'octobre 1826. Je n'ai pas retrouvé le journal français dont *L'Écho* a tiré cette traduction, qui semble avoir peu de ressemblance avec celle publiée par le *Mercure de France*.

feuilletons qui furent remarqués et qui le firent admettre aux principaux recueils littéraires ».

Sur les cent-soixante-dix-sept pages de « contes fantastiques » restitués à Gérard dans l'édition critique de ses œuvres, plus de la moitié, quatre-vingt-onze pages, sont donc apocryphes. C'est à se demander sur quelles prémisses a été basée la conclusion que ces contes étaient de Gérard. Sans doute, M. Marsan n'a fait que suivre les indications d'Aristide Marie, bibliographe nervalien distingué, et, pour le *Barbier de Gœttingue*, l'exemple de Paul Lacroix, qui se disait un des plus vieux amis de Gérard et qui a donné cet exemple en attribuant à ce « vieil ami » un conte que celui-ci n'avait pas écrit.

Par respect de tant d'érudition réunie, j'ai fait l'erreur, dans l'article précédent, de prendre comme démontré le rapport entre Gérard et les deux traductions publiées par le *Mercure de France*. (Il s'agit du *Barbier de Gœttingue* et de *La Métempsychose*) En conséquence de cette supposition fausse, j'ai cru devoir imputer à Gérard le plagiat des contes de Macnish.

Cependant, depuis la découverte du texte signé de *La Sonate du Diable*, j'ai examiné de nouveau les notes de M. Marsan et j'ai relu son introduction aux *Nouvelles et Fantaisies* ; elles ne contiennent rien, décidément, qui justifient l'attribution à Gérard des trois contes dont il est question ici, excepté (peut-être) leur qualité hoffmannesque. Mais les éditeurs ont dû savoir que l'influence du conteur allemand ne s'est pas exercée que sur Gérard de Nerval ; on en trouve la trace un peu partout chez les auteurs de la première moitié du XIX^e^ siècle.

La conclusion s'impose donc, que Gérard n'a pas plus à faire avec les contes de Macnish qu'avec celui de Berthoud. Il se peut qu'il ait traduit les nouvelles de Macnish, mais j'en doute fort.

Il me semble que le traducteur anonyme devait être le co-directeur du *Mercure de France*, Amédée Pichot, l'auteur du *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, rédacteur en chef de *La Revue Britannique* pendant de longues années et traducteur de nombreux ouvrages anglais. Je tiens toutefois à souligner le caractère conjectural de cette déclaration.

Je voudrais surtout lever l'accusation de plagiat, heureux seulement que l'occasion de faire amende honorable soit venue dans un si court délai après la publication de l'article incriminateur.

W. T. BANDY.

ESSAI D'UNE INTERPRÉTATION OBJECTIVE DU *TOMBEAU D'EDGAR POE* OU MALLARMÉ TRADUIT PAR MALLARMÉ LUI-MÊME

On m'a reproché, à propos de mes *Lueurs sur Mallarmé*, d'avoir tenté de serrer de trop près le texte des poèmes de Mallarmé en cherchant à les traduire mot par mot en langage clair. J'ai tout au moins aujourd'hui cette excuse que, en ce qui concerne le sonnet dont je vais entreprendre un commentaire, Mallarmé qui a, d'ailleurs, défini dans ses *Divagations* le métier de poète comme « l'art vaincu, mot par mot » s'est, tout le premier, livré à un travail analogue. W. T. Bandy a bien voulu, en effet, me signaler une *traduction littérale en anglais* (*et accompagnée de notes*) qui a été rédigée par Mallarmé lui-même à l'intention de Mrs Sarah Helen Whitman avec qui le poète français avait été en correspondance suivie lorsqu'il composait sa traduction des poèmes de Poe. Cette Sarah Helen Whitman n'est autre que la fiancée de Poe, la seconde en date des *Helen* qu'il a célébrées. La traduction littérale en anglais par Mallarmé du *Tombeau de Poe* a été publiée en 1916 chez Scribner à New-York, et en 1917 chez John Lane à Londres par Mrs Caroline Ticknor dans un volume intitulé *Poe's Helen* et où figure le texte de plusieurs lettres écrites par Mallarmé à Mrs Whitman ainsi que des lettres de celle-ci. Notons en passant que, sauf la traduction littérale avec notes rédigée en anglais par Mallarmé, le reste de sa correspondance était en français, mais le texte que nous en donne Mrs Ticknor est une traduction en anglais.

Voici comment Mrs Ticknor présente le document dont nous allons nous servir aujourd'hui [1], document dont, à ma connaissance, aucun exégète de Mallarmé en France n'a encore fait état : « When Mrs Whitman — déclare Mrs Ticknor — undertook the translation of this sonnet, Mallarmé, with a gallant desire to aid her, forwarded his own literal rendering of his poem into English, which is a document well worthy of preservation. » L'ouvrage de Mrs Ticknor, très rare, m'a été aimablement prêté par M. André Chevrillon. C'est la même Mrs Sarah Helen Whitman qui est l'auteur de la traduction libre en vers anglais du *Tombeau d'Edgar Poe* que nous trouvons dans le volume de la traduction des *Poèmes de Poe* par Mallarmé. Dans le même

1. Pages 268 et 269 du livre de Mrs Ticknor, édition John Lane.

volume Mallarmé donnait aussi une traduction beaucoup plus précise, celle-là, du *Tombeau d'Edgar Poe* par Mrs Louise Chandler Moulton [1].

Pour faciliter la lecture du présent article, donnons d'abord le *Tombeau d'Edgar Poe* sous sa forme définitive.

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans [2] le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du blasphème épars dans le futur.

En voici maintenant la traduction littérale en anglais par Mallarmé :

Such as into himself at last Eternity changes him,
The Poet arouses with a naked [1] hymn
His century overawed not to have known
That death extolled itself in this [2] strange voice :

But, in a vile writhing of an hydra, (they) once hearing the Angel [3]
To give [4] too pure a meaning to the words of the tribe,
They (between themselves) thought (by him) the spell drunk
In the honourless flood of some dark mixture [5].

Of the soil and the ether (which are) enemies, o struggle !
If with it my idea does not carve a bas-relief
Of which Poe's dazzling [6] tomb be adorned,

(A) Stern block here fallen from a mysterious disaster,
Let this granite at least show forever their bound
To the old flights of Blasphemy (still) spread in the future [7].

1. Voir ces deux traductions de Mrs Whitman et Mrs Moulton, (pages 224 et 225 de l'Édition de la Pléïade des *Œuvres complètes* de Mallarmé).

2. Mallarmé a employé la forme « Chez le flot » dans la version originale. Cf. plus loin.

Et voici les notes en anglais rédigées par Mallarmé lui-même :

(1) naked hymn means when the words take in death their absolute value
(2) this means his own
(3) the Angel means the above said Poet.
(4) to give means giving
(5) in plain prose : charged him with always being drunk
(6) dazzling means with the idea of such a bas-relief
(7) Blasphemy means against Poets, such as the charge of Poe being drunk.

Signalons en passant que, dans cette traduction, l'origine française du traducteur (assez inexpérimenté, comme on sait, en la matière, malgré son titre peu probant, à cette époque, de certifié d'anglais) se manifeste par plusieurs gaucheries, surtout par l'emploi de *to* devant « give » dans le deuxième vers du deuxième quatrain [1].

Ce que Mallarmé nous donne là, c'est bien une traduction à sa manière habituelle quand il passait d'une langue à l'autre, c'est-à-dire un « calque » pour employer une de ses expressions favorites. C'est un « calque » par exemple, que sa traduction en français du *Corbeau*, calque qui, à cause même de sa fidélité littérale, ne permet pas de deviner, ainsi que l'a montré Viélé-Griffin dans une étude minutieuse de cette traduction, si Mallarmé a compris ou non le sens véritable du texte anglais ; il est même souvent certain qu'il ne l'a pas compris. C'est le même principe, très prudent, du « calque » qui, dans son manuel scolaire de *Thèmes anglais* le conduit, sans fournir aux élèves d'explications complémentaires, à traduire : *Jack of all trades is of no trade*, par « Jeannot de tous métiers ne l'est d'aucun » ou *The belly hates a long sermon* par « Le ventre hait un long sermon » sans même faire allusion au proverbe français bien connu : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles ».

La traduction littérale du *Tombeau d'Edgar Poe* n'étant donc qu'un « calque » ne nous permettra pas d'approfondir le sens de tous les termes figurant dans le poème français ; il me sera nécessaire d'y ajouter quelques commentaires mais sans recourir à la méthode subjective ordinairement appliquée par les Mallar-

1. Mallarmé n'était pas licencié. D'Avignon, le 1er mars 1871, il écrivait à Catulle Mendès qui l'avait pressenti pour une place de traducteur de la maison Hachette : « Je ne connais de l'anglais que les mots employés dans le volume des Poésies de Poe et je les prononce certes bien pour ne pas manquer au vers. Je puis, le dictionnaire et la divination aidant, faire un bon traducteur, surtout de poètes, ce qui est rare ; mais je ne crois pas que cela constitue une place dans la maison Hachette. » (Voir Édition Mallarmé de la Pléïade, p. 1529).

méens. J'userai de procédés uniquement objectifs ; c'est-à-dire que je mentionnerai soit des faits probablement connus de Mallarmé ou que je rappellerai des citations empruntées à d'autres écrits de Mallarmé généralement peu connus du public.

Et d'abord dans quelles circonstances Mallarmé a-t-il composé ce poème particulier ?

C'est en 1875 que, sur la recommandation de Swinburne et d'Ingram, Mallarmé fut invité par Mrs Sarah Sigourney Rice à collaborer au volume d'hommages qu'elle projetait sur l'auteur du *Corbeau*. L'occasion de cette publication était l'érection à Baltimore d'un monument à l'écrivain disparu. Le poème fut demandé trop tard à Mallarmé pour qu'il fût possible de le lire à l'inauguration du monument, puisque c'est par une lettre du 4 avril 1876 que Mallarmé accepte l'offre reçue de Mrs Sarah Sigourney Rice, et il parut dans le *Memorial volume* qui, daté de 1877, fut en réalité mis en vente pendant les dernières semaines de 1876 [1].

Cependant la bibliographie adjointe au recueil des *Poésies* de Mallarmé publiées par Deman en 1899 spécifie que « mêlé au cérémonial, il (le *Tombeau de Poe* par Mallarmé) y fut récité en l'érection d'un monument de Poe à Baltimore, un bloc de basalte que l'Amérique appuya sur l'ombre légère du Poète, pour sa sécurité qu'elle n'en ressortît jamais. » [2] Ce qui reste certain, c'est que, en 1875, le corps de Poe fut transporté sous le monument commémoratif ; jusqu'alors les restes de Poe reposaient non loin de là dans un autre quartier du cimetière.

Le vaste monument élevé en 1875 n'est pas en vérité fait de *basalte*. M. Richard H. Hart, chef du département littéraire de la Bibliothèque publique de Baltimore a eu l'amabilité de m'écrire : « La base du monument est faite de granit ; la partie supérieure du beau marbre blanc [3] que produit notre région ». Mallarmé savait qu'une partie au moins du monument était en granit puisque, dans l'avant-dernier vers du poème, il insiste sur le mot :

Que ce granit du moins montre à jamais sa borne.

A une date qui reste imprécise, Mallarmé a même eu certainement

1. *Edgar Allan Poe.* A Memorial Volume by Sara Sigourney Rice. Baltimore, Turnbull brothers, 1877.

2. Déjà, en 1888, à la suite de sa traduction des Poèmes de Poe, chez Deman, en 1888, on pouvait lire cette phrase dans les *Scolies* : « Le Sonnet envoyé par le traducteur des Poèmes lors de l'érection à Baltimore du tombeau de Poe et lu en cette solennité sert de frontispice. »

3. Beau marbre blanc mais qui, malheureusement, s'effrite très rapidement.

entre les mains une reproduction du monument puisque celui-ci est représenté dans l'édition Deman de 1888.

Le premier quatrain.

Pendant que Mallarmé préparait son poème, a-t-il été au courant des pourparlers qui ont précédé la construction de ce monument commémoratif dont il raille le caractère massif ? [1] Quels ont été au juste ces pourparlers ? Y a-t-il eu un autre projet opposé à celui qui fut adopté et qui n'aurait pas comporté le seul médaillon de Poe comme motif principal d'ornementation ? De toute façon, dans son premier texte, Mallarmé, parlant d' « *hymne* nu » rendait ainsi hommage au poème du *Corbeau* plutôt qu'à la personnalité du poète, ce qui n'est pas surprenant puisque, dans toutes ses pièces consacrées à des tombeaux d'écrivains et notamment dans le *Toast funèbre* il développe le thème qu'un homme de génie ne peut espérer pour lui-même l'immortalité ; ses œuvres, en revanche, vivront à travers les siècles. « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », le poète disparaît derrière son poème qui est une forme épurée de son être.

L'expression [2] d' « hymne nu » dans la première version, allait être remplacée dans toutes les versions ultérieures du sonnet par « glaive nu » qui évoque désormais, pour célébrer le poète, la silhouette symbolique d'un archange, l'épée à la main, et triomphant des démons qui l'ont attaqué. Il est indubitable que cette image de l'archange à l'épée flamboyante qui mit Satan en déroute hantait Mallarmé depuis longtemps, puisque déjà, il l'avait utilisée dans *Le Guignon* où les poètes, cette fois, s'enfuyaient devant

1. Dans un autre passage sur Poe (Éditions Mallarmé de la Pléiade, p. 226) il dit encore : « Je ne cesserai d'admirer le pratique moyen dont ces gens incommodés par tant de mystère insoluble, à jamais émanant du coin de terre où gisait depuis un quart de siècle la dépouille abandonnée de Poe, ont, sous le couvert d'un inutile et retardataire tombeau, roulé là une pierre immense, informe, lourde, déprécatoire, comme pour bien boucher l'endroit d'où s'exhalerait vers le ciel, ainsi qu'une pestilence, la juste revendication d'une existence de poète par tous interdite. » Pour parler franc, ce bloc informe existe surtout dans l'imagination de Mallarmé ; il s'agit d'un tombeau banalement frivole, décoré d'un médaillon du poète et de quelques lyres.

2. La traduction libre de Mrs Sarah Helen Whitman dit que :

> The poet's song ascended in a strain
> So pure...

Donc, pour elle, nu signifie « pur ». Dans celle de Mrs Louise Chandler Moulton, l'hymne nu est rendu par « his clear, free tone » son accent clair et libre.

un ange très puissant
Debout à l'horizon dans le NU *de son* GLAIVE

Une variante du même *Guignon* dépeignait un

ange très puissant
Qui rougit l'horizon des éclairs de son glaive.

Dans l'esprit de Mallarmé, le terme de glaive n'était d'ailleurs pas si éloigné qu'on le pourrait penser du sens d'éloquence poétique puisque, dans Littré que Mallarmé consultait sans relâche comme je pense le démontrer ailleurs, Littré donne comme un des sens de glaive « le glaive de la parole, le pouvoir de l'éloquence » avec deux citations, l'une de Villemain : « Ce n'est pas de ma faute si la parole de J.-J. Rousseau, puissante comme le glaive et comme le feu, agitait les âmes de ses contemporains » et ces vers de Lamartine dans les *Harmonies* :

D'un autre Sinaï fais flamboyer la cime,
Retrempe au feu du ciel la parole sublime,
Le glaive de l'esprit émoussé par le temps.

« Susciter », dans le 2e vers est traduit, et par Mallarmé et par Mrs Louise Charles Moulton, par le verbe « to rouse » exciter, fouailler. C'est le terme qui en anglais, désigne le geste du dompteur piquant, de son épieu, les animaux trop calmes à son gré. Ce mot de « suscite » s'allie très bien à l'idée d'un glaive ; aussi me semble-t-il probable, puisque ce « suscite » figure dans la première version, que Mallarmé avait dû, dès lors, songer à l'image de l'archange qui lui était familière. Comment en vint-il à substituer « hymne » à « glaive » puis à rétablir ensuite glaive définitivement, voilà un point qui reste mystérieux.

Au 4e vers, dans la première version, Mallarmé avait écrit :

Que la mort s'EXALTAIT *dans cette voix étrange.*

Il a, plus tard, remplacé « s'exaltait » par « triomphait ». Il n'y a rien là qui change beaucoup le sens. Mallarmé traduit « s'exaltait » par « extolled itself ». Mrs Louise Chandler Moulton, dans sa traduction, et pour les besoins de la cadence de ses vers rimés, a préféré « praised itself » qui veut dire aussi « se magnifiait » :

That Death itself would praise in voice so strange [1].

1. Littré donne comme étymologie à exalter : *exaltare*, hausser. Parmi les sens divers d'exalter, Littré enregistre : « rendre plus actif : exalter les propriétés d'un médicament ».

Au total, la signification de ce premier quatrain me paraît être que le poète, maintenant défunt, reproche vivement à ses contemporains de n'avoir pas compris que, si le ton de son message était étrange, c'est que la mort, très proche déjà, vibrait ardemment dans sa voix.

Le deuxième quatrain.

C'est encore à Mallarmé lui-même que nous demanderons d'expliquer le deuxième quatrain, mais, pour les deux premiers vers, nous recourrons plus particulièrement aux *Dieux antiques*, le recueil mythologique que Mallarmé a publié en 1880 et qu'en 1877 il disait déjà avoir en chantier (annonce en tête des *Mots anglais*). Ce sont les pages sur Œdipe [1] qui nous fourniront la clé de ces deux vers. Mais il est en même temps indispensable que nos lecteurs, pour admettre l'influence de ces pages, se pénètrent bien de l'idée que Mallarmé, pendant la seconde partie de sa carrière poétique, a toujours cherché, comme il va justement le dire dans ce quatrain, à

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu

ce qui, je crois, signifiait strictement pour lui : employer les mots dans un sens absolument étymologique et, si possible, dans le sens étymologique le plus lointain. Ainsi serait-on parvenu à créer une sorte d'idiome international puisqu'il aurait été formé des racines primitives de toutes les langues. Comme il devait dire plus tard dans *Crise de Vers* [2] : « Les langues imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême : penser étant écrire sans accessoire ni chuchotement mais tacite encore l'immortelle parole, la diversité, sur terre, des idiomes empêche personne de proférer les mots qui, sinon se trouveraient par une frappe unique, elle-même matériellement la vérité ». Les mots de la tribu, ce sont donc, dans la pensée de Mallarmé, les mots de la langue usuelle et nationale qu'il oppose à ceux de la langue idéale, langue poétique suprême [3]. C'est par suite de sa déférence pour l'étymologie que Mallarmé, comme il est indiqué par une note à sa traduction littérale se sert du mot : ange pour désigner le poète, « ange » étant, en grec, le messager et, plus spécialement pour Mallarmé le messager de Dieu ou des dieux. N'était-ce pas

1. Pp. 1234 à 1238 de l'Édition la Pléïade.
2. Édition de la Pléïade, pp. 363 et 364.
3. Littré, dans son Dictionnaire, note qu'au Collège des Quatre Nations, les étudiants des divers pays étaient répartis en « tribus ».

de la même façon que Victor Hugo, vers la même époque, considérait le poète comme un messager céleste :

Peuples, écoutez le poète,
Écoutez le rêveur sacré.
Dans notre nuit sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.

Si l'ange est, étymologiquement, le poète, l' « hydre », en suivant aussi l'étymologie, est un monstre né de l'eau. Mais de quelle variété d'hydre peut-il être question dans le cas présent. Et pourquoi l'hydre du poème a-t-elle un « vil sursaut » ? (Un vil tressa*ut*, disait le texte primitif et même par suite d'une faute d'impression, un vil tressa*nt*, ce qui rendait le vers absolument incompréhensible). L' « hydre » (ce sont les *Dieux Antiques* qui nous en ont apporté la révélation) est le Sphinx. L' « ange » c'est Œdipe et Mallarmé nous fait assister en ces deux vers à la rencontre d'Œdipe et du Sphinx dont le héros déchiffre l'énigme.

Pourquoi Mallarmé a-t-il choisi d'identifier l'hydre au Sphinx ? C'est que, dans les *Dieux Antiques* [1], il nous dépeint le Sphinx comme « une créature qui emprisonne la pluie dans les nuages et de cette façon cause une sécheresse... Ne voyez enfin autre chose dans la mort de ce Sphinx que la victoire d'Indra qui tua son ennemi Vintra ; et immédiatement apporte la pluie à la terre altérée : une averse se répand sur Thèbes, aussitôt que le Sphinx se précipite de la falaise. » Page 1234 encore, nous lisons dans *Les Dieux antiques* : « Œdipe sauva la cité en expliquant l'obscur énoncé du Sphinx qui se jeta avec un farouche rugissement du haut des falaises ; et le sol brûlé fut rafraichi par une pluie abondante. » Comment ne pas reconnaître le « vil sursaut » de l' « hydre » dans ce farouche rugissement du Sphinx ?

Il était bien naturel que Mallarmé songeât comme prototype du poète à Œdipe, le déchiffreur d'énigmes, d'autant qu'Œdipe figure aussi comme le poète par excellence dans un tableau de ce Gustave Moreau qui, dans le domaine pictural, à la même époque, occupe exactement la même position que Mallarmé dans le domaine littéraire. Ce tableau est *Œdipe et le Sphinx* où Œdipe et le Sphinx (ou plutôt la Sphinge) sont représentés comme s'affrontant. « La sphinge vaincue par l'homme — a écrit à propos de ce tableau Édouard Schuré — n'a plus qu'à se jeter dans le gouffre. Ainsi la nature, pénétrée dans la hiérarchie de ses forces, est vaincue par l'homme qui la résume et la surpasse en la pensant. Voilà ce que dit l'Œdipe de Moreau avec la netteté

1. P. 1237, Éd. de la Pléïade.

incisive d'un bas-relief antique ». Ajoutons que Mallarmé a connu les tableaux de Moreau, ne fût-ce que par Huysmans qui, dans *A rebours* a parlé en même temps de Moreau et de Mallarmé, et qui a correspondu avec Mallarmé au sujet de Moreau [1].

Quant au *Cantique de Saint-Jean* par Mallarmé, il deviendra très clair quand on se sera rendu compte que c'est une description minutieuse du tableau de Gustave Moreau : l'*Apparition* où la tête coupée de Saint-Jean-Baptiste surgit encerclée d'un halo doré et rayonnant devant la danseuse qui fixe sur elle des yeux hagards [2].

Les troisième et quatrième vers du quatrain font allusion, comme le signale Mallarmé dans sa note en anglais, à la réputation qu'avait Poe de puiser son inspiration dans l'ingurgitation des liqueurs fortes :

Proclamèrent très haut le sortilège bu
Chez le flot sans honneur de quelque noir mélange [3].

« Chez » est ici employé par Mallarmé devant un nom de chose au lieu d'être placé comme d'ordinaire devant un nom de personne. (Voir à ce sujet le chapitre de la thèse de Jacques Schérer : l'*Expression littéraire dans l'œuvre de Mallarmé*. Droz, 1947, sur l'élasticité de l'emploi des prépositions chez Mallarmé : « Mallarmé — dit-il — use des prépositions dans tous les cas où leur sens, entendu de la façon la plus abstraite et la plus générale, peut l'y autoriser »). Le « noir mélange » est, à peu près sûrement, du punch [4].

1. Voir correspondance échangée entre Huysmans et Mallarmé, *Comœdia*, 4 sept. 1943.

2. Dans le texte de *Poe Memorial*, Mallarmé dit :

« Donner un sens plus pur aux mots de la tribu. »

Les versions parues dans *Les Poètes Maudits* et dans *Le Décadent* portait : « Donner un sens *trop* pur ». En 1887, Mallarmé dans les *Poèmes* reviendra définitivement à *plus* pur. Il est curieux de noter que, dans sa traduction littérale en anglais, Mallarmé dit « *too* pure ». Quand Mallarmé adoptait « trop » au lieu de « très » il entendait sans doute : trop pur au gré du sphinx et des lecteurs grossiers ; ou encore: porté à un extraordinaire et presque excessif degré de pureté.

3. Au lieu de « proclamèrent très haut » la première version donnait : « Tous pensèrent entre eux » ce qui ne change rien au sens général.

4. Voir le passage de Mallarmé (p. 226, Éd. de la Pléïade) sur l'alcoolisme de Poe. « Qui sait — aux deux seules phases extrêmes de sa vie quand il trempa les lèvres dans une coupe mauvaise, vers le commencement et la fin — si l'alcoolique de naissance qui tout le temps qu'il vécut ou accomplit son œuvre si noblement, se garda d'un vice héréditaire et fatal, ne l'accueillit sur le tard, pour combattre à jamais avec l'illusion latente dans le breuvage le vide d'une destinée extraordinaire niée par les circonstances ! Comme de bonne heure, victime glorieuse volontaire, il avait demandé à cette même drogue un mal que ce peut être le devoir, pour un homme de contracter, et sa chance unique d'arriver à certaines altitudes spirituelles prescrites mais que la nation dont il est, s'avoue incapable d'atteindre par de légitimes moyens. »

Voici donc la signification du deuxième quatrain dans son ensemble : Mais [1] de même que le sphinx frissonna d'un abject sursaut lorsque jadis il entendit le demi-dieu (Œdipe) déchiffrer sous une forme savante le sens des mots usuels que le monstre lui offrait, tous les contemporains de Poe eurent la bassesse d'attribuer au goût bien connu du poète pour le punch le caractère obscur de ses vers.

Le premier tercet.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne...

« Grief » est rendu par « struggle », à la fois dans la traduction anglaise de Mallarmé et dans celle de Mrs Chandler Moulton. Le point délicat est de deviner comment il se fait que « grief » a pris ici le sens de lutte » alors que, tout au moins en tant que substantif, « grief » n'a jamais eu en français une signification voisine de celle-là. Mais n'oublions pas que, pour Mallarmé, c'est l'étymologie seule qui compte. Or Littré donne une étymologie commune et au substantif « grief » et à l'adjectif « grief » maintenant hors d'usage. Cette étymologie est le latin *gravis*, lourd et par suite pénible, douloureux. Comme adjectif, nous dit Littré, « grief » signifiait autrefois : « qui pèse sur la personne comme un poids qui l'accable ». Il donne comme exemple « de grièves peines » chez Maucroix et aussi dans Bossuet « des jugements téméraires, plus griefs qu'on ne pense ». « Non qu'il ne me soit grief que la terre possède ce que me fut si cher » écrit Malherbe. Mallarmé a dû trouver très licite de transformer l'adjectif en substantif et de passer de la notion de douloureux à celle d'effort, de combat douloureux puisqu'il avait une étymologie sur laquelle s'appuyer.

L'idée développée par Mallarmé dans ce premier tercet se résume à ceci : Toute la carrière de Poe se ramène, de son vivant, à une lutte entre la bassesse fangeuse de ses adversaires et les splendeurs célestes qu'il représente. (« La nue » est traduite en anglais par « ether » dans la version anglaise que donne Mallarmé, Mrs Louise Chandler Moulton traduit par « heaven », le ciel). Il serait à souhaiter, pense Mallarmé, que son imagination arrive,

1. Ce « mais » répond à l'énonciation du fait exprimé dans le premier quatrain que les gens en arrivent aujourd'hui à se rendre vaguement compte de l'extraordinaire valeur du génie de Poe. Le deuxième quatrain oppose à l'état de l'opinion actuelle les idées courantes au temps de Poe.

sur ce thème du conflit entre l'âme céleste de Poe et le climat terrestre où il a dû vivre [1], à sculpter en vers un bas-relief digne d'orner le sépulcre de Poe, ainsi devenu éblouissant de beauté. Mais si — dit Mallarmé — je ne parviens pas à ce résultat, que, du moins !... (voir la continuation de la pensée dans le 2e tercet).

Le deuxième tercet.

Calme bloc ici-bas, chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du blasphème épars dans le futur.

Les deux premiers vers du tercet doivent être ainsi construits : « Que ce granit du moins... montre à jamais sa borne » avec, en apposition à « granit » : « calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur ». Nous revenons ici à la question du matériau dont est fait le tombeau de Poe : ce granit que Mallarmé, dans des textes en prose, a aussi appelé « basalte ». De toute façon, pour Mallarmé, c'est une pierre volcanique ; ce qui, par une métaphore à la Delille, devient :

« Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur. »

Tellement obscur qu'il plaît à Mallarmé, dans ce monument où son œil veut apercevoir un bloc d'une seule pièce, d'y reconnaître un aérolithe. Ainsi la pierre tombale symboliserait à merveille le destin de Poe, ce mage brusquement tombé d'un astre lointain sur notre planète.

Dans *Médaillons et Portraits*, c'est Poe lui-même [2] que Mallarmé comparera à un aérolithe : « Cependant et pour l'avouer, toujours, malgré ma confrontation de daguerréotypes et de gravures, une piété unique telle enjoint de me représenter le jour entre les Esprits, plutôt et de préférence à quelqu'un comme un aérolithe ; stellaire, de foudre, projeté des desseins finis, humains, très loin de nous contemporainement à qui il éclata en pierreries d'une couronne pour personne, dans maint siècle d'ici ».

Ce dernier tercet doit, à mon avis, s'interpréter ainsi : « Si je ne réussis pas (voir tercet précédent) à bâtir pour mon inspiration poétique le tombeau idéal mérité par Poe, que, du moins ce granit d'un monument aérolithique constitue à jamais un barrage contre les blasphèmes de la postérité, au cas où celle-ci recommencerait à lancer contre les auteurs du *Corbeau* les insultes jadis proférées contre lui par des contemporains !

1. Dans sa traduction libre, Mrs Whitman décrit Poe comme « alien to his clime », étranger à l'atmosphère dans laquelle il habite.
2. P. 531, Édition de la Pléïade.

Conclusion.

Telle est, me semble-t-il, la signification du poème composé par celui que Léon Bloy dénommait « l'inintelligible auteur du Tombeau d'Edgar Poe ». Nous avons la chance inespérée de posséder en l'occurrence et une traduction littérale en anglais donnée par Mallarmé, et une traduction quasi-littérale de Mrs Moulton qui, probablement, avait consulté Mallarmé avant de fournir la sienne, car elle ne serait pas, sans cela, parvenue à une telle exactitude dans la compréhension du poème. Pour les détails supplémentaires, c'est à des textes de Mallarmé en personne que nous avons demandé de nous éclairer.

Nous nous trouvons ainsi en contact avec une sorte de pierre de Rosette offrant un seul texte présenté en plus d'une langue. Ce qui, jusqu'ici, a empêché de comprendre avec certitude Mallarmé, c'est qu'on ne possédait pas un document de ce genre. Forts de l'aide de Mallarmé, il nous sera désormais loisible de recommencer sur d'autres poèmes un travail semblable à celui-ci. Ce qui nous est très précieux, c'est que Mallarmé a eu recours ici à la méthode juxtalinéaire, celle que beaucoup de Mallarméens condamnaient comme irrespectueuse ; en quoi ils témoignaient qu'ils n'avaient pas compris la doctrine de leur maître, obscur presque exclusivement par son vocabulaire et par sa syntaxe car sa pensée est le plus souvent assez claire. Comme il disait dans le « prière d'insérer » joint à ses *Divagations* : « Ce sera aux yeux du public une curiosité de notre temps que de découvrir à quel point un écrivain perspicace et direct acquit une notoriété en contradiction avec ses qualités pour avoir simplement exclu les clichés, trouvé un moule propre à chaque phrase et pratiqué le purisme. »

Il ne faut pas oublier que Mallarmé, ayant, comme Gustave Moreau, vécu au confluent du mouvement parnassien et du symbolisme, avait le souci d'être exact et scientifique jusque dans l'emploi du symbole. G. Moreau méprisait ceux qui « rêvassent»; tel était son mot. Il n'admettait le rêve que«bien ordonné»; à l'imagination pure il opposait « la raison imaginative. » Chaque détail sorti de son pinceau avait pour lui un sens profond. Aussi est-ce au microscope, centimètre carré par centimètre carré, qu'il faut minutieusement examiner son œuvre et en se référant pour la comprendre à des encyclopédies ou à des répertoires mythologiques. De même pour Mallarmé qu'on ne peut comprendre sans recourir au mot à mot comme s'il s'agissait d'une version latine. Tous les poètes, certes, ne peuvent pas être étudiés de

cette manière ; mais c'est Mallarmé lui-même, comme on l'a vu, qui sollicite d'être ainsi interprété.

Charles CHASSÉ.

ANATOLE FRANCE ET BYRON AVANT 1873

A propos de « la Fille de Caïn ».

La colère de Dieu pesait sur le monde livré à l'iniquité. C'était en des temps très anciens où les anges aimaient les filles des hommes et donnaient à Iaveh de lourds soucis. Un matin, Aolibamah vit Azraël pleurant près d'une fontaine. A son regard fier et triste, à la surhumaine beauté qui parait son être, la fille de Caïn reconnut un messager du Ciel, l'aima et fut aimée de lui. Fière de sa destinée, heureuse de braver le courroux du persécuteur de sa race, elle se flattait, par la puissante vertu de son amour, de redonner Éden à sa postérité. Elle n'en eut pas le temps. Bien loin d'affranchir les hommes de la dure loi de Iaveh, Aolibamah ne put échapper à la colère divine. Malgré l'étreinte d'Azraël, elle périt sous les vagues du Déluge, plus heureuse que son amant rivé pour l'éternité dans la tristesse solitaire et la révolte hautaine.

Tel est le sujet d'un poème qu'Anatole France conçut au cours de sa vingt et unième année. M. G. Michaut a noté que « la *Fille de Caïn*, dans sa première partie, est comme un résumé d'*Éloa* et, dans ses seconde et troisième parties, une simple réplique du *Déluge* de Vigny [1]. » Le jugement est valable en gros. Il ne faudrait qu'un peu le nuancer.

Éloa est une ange parfaitement pure que sa vaine pitié entraîne pour sa perte dans les bras du prince des ténèbres. La fille de Caïn est une révoltée, amoureuse d'un ange qui médite en secret un monde nouveau. Vigny nous dévoile un Satan pénétré, sauf un bref instant, de son rôle maléfique et avide d'étendre son pernicieux empire. France nous fait deviner un révolté épris de justice et rempli d'amour pour une créature vouée, sans raison valable, à la vindicte divine.

L'un nous plonge dans un univers figé où le bien et le mal sont immuablement définis, sans qu'aucune rédemption soit possible. L'autre nous introduit dans un monde révolutionnaire, destructeur de l'ordre ancien, où celui qui va être déchu et celle qui est

1. G. MICHAUT, *Anatole France, Étude psychologique*, 5e éd., p. 153, Paris, De Boccard.

déjà condamnée figurent dans le même camp. La perte d'Aolibamah ne sera due qu'aux effets d'un implacable destin. Ce destin, c'est la volonté du « dieu jaloux » qui déchaîne sur la terre les cataractes du Déluge.

Cela dit, il ne fait pas de doute que l'évocation prestigieuse sortie de la plume de Vigny fut présente à l'esprit de notre jeune poète. Mais Vigny fut-il seul à l'inspirer ? Ne conviendrait-il point d'attacher plus d'importance qu'on ne l'a fait jusqu'ici à l'épigraphe byronienne qui introduit le poème ? Cette épigraphe est empruntée à *Ciel et Terre*, dont on sait que Leconte de Lisle admirait la grandeur [1]. Qu'il nous soit permis d'analyser brièvement l'œuvre avant de montrer les rapports qui l'unissent au poème francien.

*
* *

Dans une contrée montagneuse et boisée, voisine du mont Ararat, deux filles de la race de Caïn, Anah et Aholibamah, conjurent les anges Samasia et Azariel de quitter leurs demeures célestes et d'accourir près d'elles. Cependant, Irad qui aime Aholibamah et en est repoussé, console de sa douleur Japhet, amant infortuné d'Anah. Les paroles d'Irad demeurent sans effet et Japhet, désespéré, se rend dans un lieu qui convient à sa tristesse : une sombre caverne qui communique avec le monde souterrain et livre passage aux esprits de la terre. Japhet est d'autant plus assombri qu'il pressent la fin prochaine du monde. Aussi conjure-t-il Dieu d'épargner Anah du désastre qui doit anéantir la race de Caïn. Surgissent un esprit, puis un chœur de démons qui, dérangeant Japhet dans sa prière, le narguent et se réjouissent de l'imminente disparition du monde et de la chute d'une famille maudite.

Cependant, la douleur de Japhet n'atteint son comble qu'au moment où il découvre les liens qui unissent Anah et Azariel. Accablé de tristesse et cependant toujours soucieux de la destinée de celle qu'il aime, il demande à son rival s'il pourra la sauver. Mais les anges ignorent le sort de la terre. Pour que leurs yeux se dessillent, il faut que l'archange Raphaël descende des cieux et leur intime de demeurer sourds à la voix de la femme. Les anges refusent d'entendre leur chef et, par leur désir de joindre leur sort à celui des créatures aimées, entrent dans la rébellion. Le Déluge ne se fait pas attendre. Les révoltés emportent dans les nuées Anah et Aholibamah, tandis qu'un chœur de mortels maudit

1. Voyez E. Estève, *Byron en France après le romantisme : Le Byronisme de Leconte de Lisle*, Rev. de litt. comp., 1925, pp. 264-297.

Dieu, que les eaux montent et que l'arche, lentement, s'avance vers Japhet... Ici s'arrête le drame byronien, qui demeura inachevé.

En adaptant au moule poétique la matière de ce « mystère » biblique, Anatole France s'est livré à un travail de transposition simplificatrice. Il a compris qu'il fallait resserrer l'intrigue, réduire le nombre des personnages, faire une place plus large à l'élément descriptif. C'est ici que l'exemple de Vigny dut être particulièrement agissant. En rapportant les phrases brûlantes par quoi Aolibamah révèle son amour, en peignant les regrets amers que lui inspire la fin du monde, puis en évoquant fastueusement la ruine des cités, la fuite des bêtes et des hommes pour terminer le morceau sur le vol « splendide et triste » de l'ange révolté, France combinait heureusement la peinture émouvante d'un monde prêt de finir à l'expression du sentiment. A l'action, il substituait la description et le chant ; au choc des répliques, le monologue lyrique et l'évocation imagée d'un passé englouti [1].

Voyons à présent si des rapprochements plus précis confirment une filiation que suffiraient à établir l'étroite concordance des sujets et l'existence d'une épigraphe révélatrice.

*
* *

Remarquons d'abord que les noms des héros franciens sont purement et simplement empruntés au « mystère » anglais. Tout au plus, notre poète a-t-il transformé Azariel en Azraël [2].

Séduite par la beauté troublante de cet ange, qui est peut-être un démon, la fille de Caïn s'offre à lui en disant :

> Ton front est triste et fier, et tes yeux sont de feu ;
> En te voyant si beau, je te préfère à Dieu.
> Esprit, puisqu'il te plaît d'aimer *l'argile aimante*,
> Je livre à ton étreinte effroyable et charmante...
> Tout mon être, etc... [3]

On rapprochera ce couplet du passage de la première scène de *Ciel et Terre* où Anah (et non Aholibamah, il est vrai, mais peu importe) supplie le séraphin aimé d'apparaître en ces termes :

> L'éternité est dans tes jours ; la beauté sans aube et sans déclin
> brille dans tes yeux ; tu ne peux sympathiser avec moi, si ce n'est

1. France modifie, en outre, quelque peu la situation en rendant Azraël conscient de sa révolte avant même d'avoir rencontré la fille de Caïn.
2. Dans l'édition originale des *Poèmes dorés*, il écrit Aolibamah ; dans l'édition définitive, il opte pour la forme Oholibamah. Quant à Byron, il écrit toujours Aholibamah. Nous adoptons l'une ou l'autre orthographe suivant l'auteur que nous citons.
3. *La Fille de Caïn* in *Poèmes dorés*, p. 74, Paris, Lemerre, 1873.

en amour, et là tu dois avouer que jamais *argile* plus *aimante* n'a pleuré sous le ciel [1].

Évoquant ensuite les trésors qu'elle va livrer à l'ange rebelle, la fille de Caïn insiste complaisamment sur la « terrestre beauté » [2] qui la rend fière. Byron, faisant écho lui-même à la *Genèse* et au *Livre d'Énoch*, rappelle souvent la beauté des mortelles réprouvées. A la troisième scène de *Ciel et Terre*, il met dans la bouche de Noé cette apostrophe à l'adresse des célestes amants des filles de Caïn :

Voilà donc ceux qui désertent le trône de Dieu pour choisir des femmes dans la race de Caïn, ces fils du Ciel qui recherchent les filles de la terre pour leur *beauté* ! [3]

Et plus loin, Noé ajoute encore :

... et en effet, elles sont belles, mais elles n'en sont pas moins condamnées [4].

Songeant à l'avenir apparemment heureux que lui réserve l'amour d'Azraël, la fille de Caïn se réjouit :

Tu sauras, loin de Dieu, *me cacher dans tes ailes*,
Nos destins seront beaux comme les nuits sont belles [5].

Elle fait évidemment écho aux paroles que Byron prête à Azariel lorsque celui-ci, s'adressant à Anah, dit :

Viens, Anah ! quitte cette prison qui a le chaos pour fondement : les éléments viennent la rendre à l'état d'où elle est sortie ; *à l'abri de ces ailes* tu seras en sûreté, comme autrefois l'aiglon sous celles de sa mère [6].

Mais voici qu'apparaissent les signes avant-coureurs du cataclysme :

Le lendemain, la race humaine, à son réveil,
Vit se lever la mort et non pas le soleil.
La fille de Caïn dit, près de la fontaine :
« Azraël, connais-tu cette brise lointaine
Qui vient à nos baisers mêler un sel amer ?
N'entends-tu pas crier l'hirondelle de mer [7] ? »

1. *Ciel et Terre* in *Œuvres complètes de Lord Byron*, trad. B. Laroche, t. 3, nouv. éd., p. 149, Paris, Hachette, 1859.
2. *La Fille de Caïn*, p. 74.
3. *Ciel et Terre*, p. 166.
4. *Ciel et Terre*, p. 167.
5. *La Fille de Caïn*, p. 74.
6. *Ciel et Terre*,p .174.
7. *La Fille de Caïn*, p. 75.

Le premier vers souligné traduit les paroles que prononce Japhet à la troisième scène de *Ciel et Terre* :

... *la mort s'est élevée à la place du soleil*, une clarté pâle et sépulcrale s'est répandue sur l'atmosphère mourante [1].

De même, l'interrogation de la fille de Caïn rappelle les paroles de Noé, à la même scène :

Écoutez ! écoutez le cri des oiseaux de mer... ! [2]

Les eaux montent de plus en plus. Aolibamah interprète le désastre comme une manifestation de la jalousie divine contre ceux qui tentaient de rétablir Éden. Anatole France confie à son héroïne ce discours pathétique :

> ... Réjouis-toi, Caïn, dans ta semence :
> Entre la femme et Dieu la lutte recommence...
> Sur la terre ébranlée où tendent mes genoux
> Entends-tu les Démons captifs rire de nous ? [3]

L'origine de cette lutte entre la femme et Dieu réside dans l'accomplissement du péché originel. La femme a mangé le fruit de l'arbre de la connaissance dans le désir de s'égaler au Créateur. Chassée d'Éden, elle a poursuivi la lutte en arrachant à Dieu ses meilleurs serviteurs et reçoit aujourd'hui le prix de son audace.

La source de cette idée, que France exprime par un habile raccourci, se trouve dans les paroles que Byron met dans la bouche de l'archange Raphaël :

(La femme) est belle, et la voix du serpent moins fascinatrice que son baiser. Le serpent n'a vaincu que la poussière ; mais elle fera tomber du ciel de nouveaux anges violateurs des célestes lois [4].

Quant aux « Démons captifs » qui se moquent cruellement des amants malheureux, on se rappelle qu'ils accablaient déjà de leurs sarcasmes le Japhet du « mystère » byronien.

Voici que les eaux submergent la terre et que gémit la création tout entière. France brosse à larges traits un tableau qu'eût pu signer Leconte de Lisle :

> Les fauves, les humains, la troupe des vivants
> Gagna les pics neigeux sous la foudre mouvants.

1. *Ciel et Terre*, p. 174.
2. *Ibid.*, p. 172. C'est de la réunion de ces deux derniers passages qu'est formée l'épigraphe de notre poème.
3. *La Fille de Caïn*, p. 75.
4. *Ciel et Terre*, p. 169.

Et les géants debout et les vierges voilées,
Les mères qui tendaient leurs *mamelles* gonflées
A leurs petits enfants aux yeux clos, les vieillards
Inertes, et du fond de leurs yeux sans regards
Pleurant leurs jours de paix et leurs longues mémoires,
Les chefs portant la lance et les esclaves noires,
Les marchands étrangers venus sur leurs chameaux,
Et les prêtres savants à conjurer les maux,
Sous le choc écumant de la vague profonde,
Priaient ou maudissaient le Destructeur du monde [1].

Ce tableau offre, par endroits, des ressemblances avec la scène finale de *Ciel et Terre* où l'on voit un chœur de mortels maudire Dieu tandis qu'un seul homme se conforme avec sérénité aux décrets du Seigneur et qu'une femme supplie Japhet de recueillir dans l'arche le petit enfant qu'elle porte sur les bras : « Je l'ai enfanté dans la douleur », dit-elle, « mais j'ai souri de joie en le voyant suspendu à ma *mamelle*... Sauve-le, fils de Seth ! ou sois maudit... ». A quoi Japhet répond durement : « Silence ! ce n'est pas l'heure de *maudire* mais de *prier* [2] ». Byron commente lui-même la scène en écrivant, sous forme d'indication scénique :

Les eaux montent ; les hommes fuient de tous côtés ; les vagues en atteignent un grand nombre ; le chœur des Mortels se disperse et cherche un refuge dans les montagnes... [3]

Ces lignes ont fourni, au moins en partie, le *quadro* de la description francienne.

*
* *

Anatole France ne sut jamais assez l'anglais pour le parler couramment. Il n'est toutefois pas interdit de croire qu'il possédait suffisamment la langue de Byron pour déchiffrer cet auteur dans le texte en s'aidant, au besoin, d'une traduction. Il est vraisemblable qu'il se servit de celle de Benjamin Laroche, qui connaissait environ son dixième tirage en 1863.

Il reste à expliquer ce qui a pu inciter un jeune poète, soucieux de se mêler aux courants nouveaux, à lire un étranger dont on croit généralement que l'influence a cessé de s'exercer vers la moitié du siècle.

On sait que Duvergier de Hauranne et Prosper de Barante fréquentaient assidûment la boutique du « père France ». Le

1. *La Fille de Caïn*, pp. 76-77.
2. *Ciel et Terre*, p. 175.
3. *Ibid.*, p. 177.

premier avait, au temps de sa jeunesse, connu les vendredis de Viollet-le-Duc et les réunions de la future rédaction du *Globe*. On y parlait beaucoup de Byron. Quant à Barante, il s'était intéressé au poète anglais au point de traduire, en 1820, le *Prisonnier de Chillon*. En évoquant les combats du passé, ces deux écrivains prononçaient-ils, devant le jeune Anatole, le nom prestigieux de Byron ? Lui conseillaient-ils la lecture de ses œuvres ? C'est possible.

Mais il est un maître que France a pu connaître dès la vingtième année, et même plus tôt. Ce maître, bien qu'il lui arrivât de condamner Byron au nom de sa propre esthétique, n'en éprouvait pas moins pour lui un vif respect.

Anatole France a pu lire ou entendre commenter les articles que Leconte de Lisle donna, en 1864, au *Nain Jaune*. Parlant de Lamartine, l'auteur des *Poèmes antiques* lui opposait « le grand Byron, mille fois plus religieux et plus tourmenté de toutes les inquiétudes sublimes » et tançait « le jeune et indifférent auteur des *Méditations* » qui eut « l'irréparable malheur de réprimander avec une sévérité quelque peu puérile le poète de *Caïn* et de *Manfred* [1]. » Abordant ensuite l'étude d'Alfred de Vigny, Leconte de Lisle exécutait assez durement *Éloa* et *Le Déluge* et concluait son analyse en conseillant de ne « pas relire *Caïn* et *Ciel et Terre* après les mystères bibliques d'Alfred de Vigny. » Il ajoutait : « La profondeur, l'éloquence, la passion, des élans lyriques d'une beauté suprême éclatent à chaque page du poète anglais, tandis qu'une incurable élégance énerve bien souvent les créations du poète français ; car il est visible que la timidité de l'expression ne rend pas, très fréquemment, la virilité de la pensée [2]. »

Si Anatole France a lu ces lignes ou s'il en a entendu parler, comme il est permis de le croire, il n'a pu manquer d'ouvrir un Byron aux pages que célébrait si fortement le chef des poètes contemporains [3].

Quoi qu'il en soit, nous assistons, dès 1864, à la naissance d'un poème sur les amours des anges qui, d'ailleurs, n'est peut-être pas tout à fait celui que nous avons commenté [4]. L'année sui-

1. *Derniers poèmes*, p. 245, Paris, Lemerre, 1895.
2. *Ibid.*, p. 262.
3. Si nous ne savions par ailleurs que Byron et son œuvre étaient encore des sujets d'intérêt aux environs de 1860, un passage de *La Vie en Fleur* (1922) suffirait à éveiller notre attention. Évoquant une soirée au cours de laquelle une amie récitait un passage de *Caïn*, Anatole France écrit : « En entendant ces vers d'un poète négligé aujourd'hui *mais dont la voix n'avait pas alors perdu son accent sur les cœurs*, je me sentis envahi par un délicieux désespoir, etc... » (chap. XXII).
4. On ne peut affirmer, en effet, que l'auteur n'ait pas remanié quelques-uns des poèmes qu'il destinait à son premier recueil au moment de les réunir en vue de la publication.

vante, aux heures tristes que lui réservait son amour malheureux pour Élise Devoyod [1], c'est à Byron qu'Anatole France demandait de susciter une image chérie.

> Sophocle n'était plus où je l'allais chercher,
> Le poème était marbre et le marbre était chair,
> Et bientôt dans Byron je t'avais retrouvée ;
> Vois si ce n'est pas toi que Byron a rêvée,
> Tes traits dans ce portrait nagent-ils incertains ?
> « Ses cheveux sur son col tombaient en flots châtains,
> « Elle était grande autant que peut l'être une femme,
> « Tout son air décelait la fierté de son âme [2]. »

En 1868, c'est en des termes où percent encore l'admiration et le respect que France fera quelques réserves sur l'art du grand anglais. Il écrit dans son *Alfred de Vigny* : « ... nous avons vu la Muse de Byron se pâmer, se tordre, *belle encore*, et hurler, *non sans charme*, ses ivresses et ses douleurs. La poésie moderne, *si souple et si vraie*, n'en est pas moins excessive et violente. Sa force éclate dans l'effort, et non, comme voulaient les Grecs, dans la sérénité et dans le repos même [3]. » Quatre ans ont passé. Les charmes de l'esthétique nouvelle ont agi plus impérieusement. Anatole France connaît aujourd'hui personnellement Leconte de Lisle. S'il est prêt, avec le Maître, à saluer les grandes ombres [4], il n'en condamne pas moins, toujours avec lui, les outrances du romantisme. La préface des *Poèmes antiques* a fait son effet, où l'on pouvait lire :

> Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, qui représentent la Poésie dans sa vitalité, dans sa plénitude et dans son unité harmonique, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain... La poésie moderne, reflet confus de la personnalité fougueuse de Byron, de la religiosité factice et sensuelle de Chateaubriand, de la rêverie mystique d'Outre-Rhin et du réalisme des Lakistes, se trouble et se dissipe... Jamais la pensée, surexcitée outre mesure, n'en était venue à un tel paroxysme de divagation [5]. »

Pourtant, dans le remarquable article qu'il consacrait, en 1872, à une réédition des *Poèmes barbares*, Anatole France

1. Voir G. Huard, *Élise Devoyod et Anatole France*, Figaro, 2 octobre 1926.
2. *Inédit*, cité par G. Girard, *La Jeunesse d'Anatole France*, p. 177, Paris, Gallimard, 1925. On aura remarqué que les derniers vers traduisent assez librement le § 116 du chant II de *Don Juan* où Byron fait le portrait de Haydée.
3. *Alfred de Vigny, étude*, p. 3, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1868.
4. Parlant de *Moïse*, il laisse échapper cette phrase significative : « Byron avait chanté le Ciel et la Terre *dans une œuvre immense* ». Cf. *op. cit.*, p. 42.
5. *Derniers poèmes*, pp. 216-218.

montrait qu'il n'était pas devenu insensible aux prestiges byroniens. Sans admettre la distinction couramment établie entre poètes personnels et impersonnels, l'auteur admettait que l'on rangeât Leconte de Lisle avec Homère, Virgile, Dante et Gœthe, c'est-à-dire parmi les poètes qui, « ayant l'intelligence des divers modes de l'être, sont aptes à les exprimer à leur gré ». A cette classe, ajoutait France, appartient parfois Byron. Celui-ci, « quand il fait vivre Aolibamah ou Haydée, n'est point un poète personnel ; car on ne peut prétendre que la nature de Haydée ou d'Aolibamah soit la sienne propre [1]. » Que France éprouve le besoin de recourir à cet argument un peu bien forcé pour innocenter Byron d'une accusation devenue classique, voilà qui prouve que son œuvre ne lui était pas encore devenue indifférente.

Chéri d'abord pour l'audace de la pensée et la vertu suggestive de son art, blâmé plus tard, avec de louangeuses réserves, d'avoir donné l'exemple de la violence et de l'excès, Byron est finalement lavé du reproche de n'avoir créé des êtres qu'à son image. Peut-être valait-il de rappeler qu'un an avant la publication des *Poèmes dorés*, Anatole France estimait assez un inspirateur des « barbares romantiques » pour faire de lui un émule partiel des grands représentants de l'art objectif.

André Vandegans.

1. Article sur l'édition définitive des *Poèmes barbares*, Bibliophile français, 1872, n° 2, pp. 48 sv.

CHRONIQUE

A propos de l'exposition « Huit siècles de vie britannique à Paris ». — Il n'est pas trop tard pour revenir sur cette charmante et suggestive exposition de l'été dernier qui a révélé à la plupart des Français curieux de leur histoire l'antiquité, la permanence et la variété des contacts entre le peuple anglais et la bonne ville de Paris. En dépit d'une présentation parfois un peu confuse et d'un catalogue plus pittoresque et plus savant que pratique, ils ont senti le privilège exceptionnel qui leur était accordé de revivre en quelques heures tout un passé enfoui dans les bibliothèques ou dispersé dans des collections peu accessibles. L'entreprise constituait une réussite, et les comparatistes furent les premiers à s'en réjouir.

La *Revue de littérature comparée* laisse à d'autres le soin de souligner son intérêt pour l'historien des lettres médiévales, mais puisque ses études commencent, en général, à la Renaissance, elle rappelle, d'après les documents exposés, le séjour à Paris des poètes anglais Thomas Wyatt et Edmund Spenser, ainsi que de l'Écossais David Lindsay et du fameux humaniste Thomas More, l'auteur de l'*Utopie*. A cette époque, les marchands anglais de Bordeaux, de Rouen et de Paris ne sont pas encore devenus les courtiers littéraires et les importateurs de livres qu'ils seront bien souvent au XVIII^e^ siècle, et l'on se saisit avidement de toutes les occasions d'entrer en relations avec la France, qui reste la gardienne du patrimoine intellectuel gréco-latin. La soif de savoir est telle que les Universités françaises attirent des étudiants d'Outre-Manche comme les Universités italiennes attiraient les nôtres. Ainsi le grammairien Palsgrave a pris ses grades à l'Université de Paris, et l'historien Buchanan a transporté un moment dans la capitale le siège de ses études. On sent qu'une communauté lettrée non plus seulement franco-anglaise, mais européenne, se recrée ainsi par-dessus les frontières en dépit des rivalités nationales, et bientôt, malgré la scission qu'elle provoque au

sein de la Chrétienté, la Réforme va resserrer ces liens internationaux entre membres d'une même confession religieuse.

Le sujet limité de cette exposition ne lui a pas permis d'illustrer les relations franco-anglaises à travers Genève et la Suisse protestante, ou ultérieurement par l'intermédiaire de la Hollande, mais le souvenir de Sir Philip Sidney, le soldat-poète qui se trouvait à Paris lors de la Saint-Barthélemy, évoque celui de son correspondant français, le protestant Hubert Languet, comme les relations qui suivirent entre la reine Elizabeth et le roi Henri IV, et un siècle plus tard le développement du « refuge » protestant de Londres. Et puisqu'il s'agit de Paris où les Stuarts ont longtemps vécu en exil, les relations entre catholiques français et anglais eurent la place d'honneur. L'illustration des mariages royaux occupe une large place dans l'histoire des relations franco-britanniques vues de Paris. Louis XII meurt quelques mois après avoir épousé Marie d'Angleterre, François II deux ans après son mariage avec Marie Stuart, reine d'Écosse, et quand le jeune Charles Ier épouse à son tour Henriette de France, fille de Henri IV, ce sera pour monter vingt-trois ans plus tard sur l'échafaud. Mais non sans que ce mariage ait eu des conséquences durables. Désormais le sort du catholicisme en Angleterre dépend de la fortune de la France et non plus de l'Espagne. Les noblesses des deux pays renouent des relations qui se prolongent et se renforcent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. On pouvait contempler avec émotion le couvent de la Visitation de Chaillot où se réfugia Henriette de France après la mort de son mari, et le palais de Saint-Germain qui abrita l'exil de Jacques II. Les échanges intellectuels s'y poursuivent en dépit du mépris d'un grand nombre de Français d'alors pour la turbulente Angleterre qui osait mettre à mort ses rois ou les chasser ignominieusement. Que d'Anglais se sont réfugiés en France lors de la première révolution... Voici Kenelm Digby, auteur de deux traités sur la *Nature des Corps*, qui discute le cartésianisme, Sir William Davenant, auteur de *Gondibert*, et surtout l'auteur du *Leviathan*, le philosophe Thomas Hobbes, qui séjourne à Paris de 1641 à 1652. Ce mouvement se prolongera. Vingt ans plus tard, c'est également en France que John Locke eut la première idée de son *Essai sur l'entendement humain*. Contrairement à une opinion trop répandue encore chez nous, des Anglais de marque vivent dès lors en France. Voici des peintres et graveurs comme Henri de Favannes et William Faithorne, et le zoologiste Martin Lister. John Milton ne fit à Paris que de courts séjours, mais au début du siècle, l'auteur du roman latin d'*Argenis*, John Barclay, devint célèbre en France avant d'être

connu en Angleterre. Le *Journal* écrit un peu plus tard par John Evelyn reste une mine d'informations sur la France du milieu du siècle. Et le portrait d'Antoine Hamilton, avec les *Mémoires du Comte de Grammont* qui figuraient à l'exposition, nous rappelèrent que la France a gagné à l'exil de Jacques II un charmant écrivain de langue française, comme un de ses meilleurs maréchaux en la personne de Berwick, fils naturel du Roi.

L'échec de la politique absolutiste et de la tentative de restauration catholique des Stuarts marque une transformation et un déclin sensible de l'influence française en Angleterre, jusque-là surtout aristocratique. Locke et Newton, Addison, Pope et Swift, unissent leurs efforts pour créer une civilisation bourgeoise originale qui s'impose peu à peu à notre attention avant de susciter notre enthousiasme. Les relations intellectuelles s'exercent maintenant dans les deux sens et la matière devient si riche que l'exposition n'arrive pas à l'emprisonner et nous déçoit forcément un peu. Toute la vie intellectuelle de France se concentrait alors à Paris. Or l'ensemble qui nous fut présenté sous le double titre : « Voyageurs et écrivains anglais » et « Salons Parisiens » manquait des lignes directrices qui lui eussent donné sa pleine signification. Il y a une grande différence entre les voyageurs anglais du début du siècle : des littérateurs comme Prior et Atterbury, des hommes politiques tels que Bolingbroke, et les historiens et philosophes qui leur succédèrent vers le milieu du siècle : David Hume, Adam Smith et Edward Gibbon. Les premiers entrent en contact avec une France encore pénétrée des idées du XVIII^e^ siècle, les seconds se nourrissent d'une pensée toute nouvelle, celle de nos philosophes, et contribuent à sa diffusion en Angleterre. Un troisième groupe eût été avantageusement constitué par ceux qui écrivirent la relation de leur voyage, tel Arthur Young et surtout Laurence Sterne, dont le *Voyage en France et en Italie* aurait dû figurer en bonne place à l'exposition par son importance littéraire. La même incertitude régnait quant à la présentation des œuvres anglaises les plus populaires à Paris et en France. Pourquoi exposer *Clarisse Harlowe* et non le livret du *Marchand de Londres* ; les *Voyages de Gulliver* et non *Robinson Crusoe* ; et omettre aussi les premières traductions et représentations de Shakespeare, qui eussent donné son vrai relief à la figure solitaire de Garrick ? On aurait pu également rassembler autour de M^me^ Geoffrin, et de M^me^ du Deffand, les personnalités anglaises les plus marquantes de leur salon et ne pas leur adjoindre seulement Horace Walpole.

Les ensembles voisins étaient beaucoup mieux groupés ; autour du banquier Law par exemple, ou de la garde écossaise

immortalisée par *Quentin Durward*, ou du collège écossais avec son célèbre régent John Gordon, ou des couvents anglais moins connus et qui jouèrent cependant leur rôle dans les relations intellectuelles entre les deux pays. C'est que l'exposition triompha surtout, comme on pouvait s'y attendre, dans l'anecdotique et le pittoresque. Ainsi en fut-il de « l'anglomanie », magnifiquement illustrée. La mode alors toute nouvelle des courses, après celle des jardins anglais, du thé, des « matinées à l'anglaise », des voitures anglaises et des costumes anglais nous montra à quel point toute la bonne société du temps ne rêvait que d'imiter la société anglaise et la liberté de ses mœurs, opposée au raffinement traditionnel de nos salons. L'historien de la littérature a toujours besoin de tels documents. Ils parlent plus que de longues enquêtes. Nous nous sentons à l'aube d'une transformation radicale des mœurs. Bientôt la bourgeoise Angleterre donnera le ton dans tous les domaines.

En marge de cette évolution générale, la période révolutionnaire et l'épopée napoléonienne n'apparurent à l'exposition que comme de brefs épisodes. Dans la première des deux sections, les familiers anglais de Louis XVI et de Marie-Antoinette occupaient la plus grande place (Mrs Crawford, l'abbé Edgeworth), avec le conventionnel anglais Thomas Paine et le poète William Wordsworth. L'Empire brillait surtout par la ruée mémorable des voyageurs anglais lors de la paix d'Amiens. Aussitôt après, avec « les ambassades et les salons sous la Restauration et la Monarchie de juillet » apparurent les « Dandys et Anglomanes » ; avec la section sur « les Anglais et leurs usages à Paris », s'affirma la transformation des relations intellectuelles et sociales entre nos deux pays. Les Anglais ne viennent plus s'inspirer des ouvrages de nos philosophes et de nos littérateurs. Ce sont des voyageurs curieux de pittoresque ou d'études de mœurs, ou même des critiques écoutés. Détail significatif ; des Anglaises tiennent maintenant salon littéraire, telle Mary Clarke, qui fréquente également l'Abbaye-aux-Bois avec Mrs Trollope, et chez qui se rencontrent les meilleurs esprits de France et d'Angleterre. Le mariage de Vigny avec Lydia Bunbury, celui de Lamartine avec Marianne Birch, qu'on nous rappela aussi, sont un signe des temps nouveaux puisque l'inspiration littéraire vient elle-même d'Outre-Manche. La dernière salle de l'exposition tenta d'illustrer pour nous ces nouvelles relations intellectuelles.

Mais plus que jamais, le choix qui s'imposait devenait difficile. Lord Byron et Walter Scott occupaient naturellement une place d'honneur, comme la maison d'éditions anglaises Galignani et son *Messenger*. Nous avons retrouvé aussi avec plaisir le Dickens

de : *A Tale of two Cities*, le Thackeray du *Paris Sketch Book*, Matthew Arnold dont on connaît les relations étroites avec notre pays, et le délicieux R. L. Stevenson. Plus près de notre époque, un George Moore peint par Manet, un Oscar Wilde, dû au crayon de Toulouse Lautrec, et un buste de Bernard Shaw par Rodin témoignèrent de l'étroitesse des relations que les intellectuels anglais entretenaient alors avec nos artistes, dont la supériorité demeure indiscutée. La preuve la plus tangible de notre prestige artistique est peut-être la lettre de Sisley demandant à se faire naturaliser Français. On peut regretter que le groupement timidement amorcé ensuite autour des écrivains contemporains n'ait pu être plus représentatif. Le livre capital d'Arthur Symons sur le symbolisme français figure en bonne place ainsi que des portraits et souvenirs de Katherine Mansfield, de James Joyce, et de Maurice Baring, mais on aurait souhaité que la crainte d'avoir à faire un choix parmi les vivants ne s'opposât sans doute à ce que fussent illustrés les échanges intellectuels les plus récents.

Reconnaissons qu'il eût fallu sensiblement accroître les dimensions de cette exposition pour qu'elle répondît à nos désirs. Mais elle aurait alors perdu de son attrait. Le caractère anecdotique et fragmentaire que nous lui reprochons ne nous rendait-il pas précisément plus sensible la variété des relations intellectuelles entre nos deux pays à partir du XVIII^e^ siècle ? A l'époque de la Restauration, les riches bourgeois se distinguaient encore aisément du grand public en assistant aux courses et aux combats de boxe, ou en fumant de gros cigares, comme sur les gravures présentées. Qui observe aujourd'hui, avec une surprise ironique ou amusée, les mœurs de ces étranges insulaires, qui semblaient alors si singulières ? Qui se précipiterait, comme on le faisait encore au début de ce siècle, dans tous les endroits fréquentés par les Anglais, dont la seule présence suffisait à donner du lustre à tel café ou telle promenade, à telle ville ou tel site naturel ? Les contacts intellectuels entre nos deux pays se sont étendus jusqu'au menu peuple. L'entente cordiale, renforcée par la dure victoire, est passée du plan de la politique sur le plan de l'instinct, du sentiment et de la camaraderie. Depuis la libération les échanges intellectuels et artistiques en attestent toujours davantage la vitalité. La littérature comparée ne pourra qu'en profiter.

Henri RODDIER.

A l'Institut de littérature comparée de l'Université de Paris. — Par suite du décès de M. Paul Van Tieghem et de la

mort accidentelle de son successeur, M. Mario Ottavi, le Directeur de l'Institut a réorganisé l'enseignement sur les bases suivantes : M. Charles Dédéyan, professeur à l'Université de Lyon, Docteur ès lettres, fait un cours suivi sur *Le drame romantique en France, en Italie, en Espagne et en Russie* ; Mlle L. Portier, Docteur ès lettres, assure les explications des textes italiens ; M. Henri Roddier, Docteur ès lettres, celles des textes anglais et allemands ; M. Darmangeat, professeur au Lycée Henri IV et chargé d'enseignement à l'Institut d'études hispaniques, celles des textes espagnols. En outre de ses cours suivis sur les questions inscrites au programme du certificat de littérature comparée, M. Jean-Marie Carré assume la direction générale des thèses de doctorat. Le nombre des étudiants s'est considérablement accru depuis la rentrée de novembre. On trouvera plus loin, sous la rubrique : *Travaux en cours*, les sujets retenus pour des thèses de doctorat ès lettres et pour des thèses de doctorat d'Université.

L'Académie Française a décerné en juin dernier un de ses grands prix (Prix Durchon) à M. Jean-Marie Carré pour l'ensemble de son œuvre, à l'occasion de la publication de son livre *Les écrivains français et le mirage allemand*, dont il a été rendu compte ici-même (*Rev. de litt. comp.*, janv. 1948).

Soutenance de thèse. — M. Daniel Delakas a soutenu, en Sorbonne, le 10 décembre dernier, en vue de l'obtention du doctorat d'Université, sa thèse sur *Thomas Wolfe et la France.*

Au Collège de France. — M. Marcel Bataillon, revenu de son voyage en Amérique Latine, consacre cet hiver un de ses cours à des études sur la poésie lyrique qui embrassent à la fois la péninsule ibérique et le monde hispano-américain. Il a été nommé docteur *honoris causa* de l'Université San Marcos de Lima.

M. Jean Pommier a été nommé, en novembre 1948, docteur *honoris causa* de l'Université de Lausanne. Il a fait, à cette occasion, six conférences en Suisse, (Genève, Lausanne, Fribourg, Bâle, Neuchâtel et Berne) sur *Sensibilité et imagination chez Flaubert.*

Après le Centenaire de 1848. — La *Revue de Littérature comparée* qui a publié les articles de J. Dresch sur *La Révolution de* 1848 *et la littérature allemande*, et de F. Faure sur *La Révolution de* 1848 *et les lettres britanniques* se fait un plaisir de signaler la conférence de M. Werner Friederich donnée, le 28 décembre,

à Washington, à l'*American Historical Association* : « The literature of Young Europe, 1830-1848.

Travaux en cours.

(Suite des listes publiées en janvier 1947, avril 1947, janvier, juillet et octobre 1948.

1° *Pour le doctorat d'État* :

M. Poix (G.). *C. F. Ramuz et les Arts* (Dijon).

M. Etiemble. *Le mythe de Rimbaud dans la littérature européenne* (Sorbonne).

M. Fabre (J.). *Stanislas-Auguste Poniatowski et le siècle des lumières* (Sorbonne).

M. Escarpit (R.). *Madame de Staël et l'Angleterre* (Sorbonne).

M. Offner (B.). *Venise et les lettres françaises au XVIII*e *s.* (Sorbonne).

M. Miquel (J. B.). *Paul Valéry et l'Italie* (Sorbonne).

M. Arnavon (C.). *La littérature américaine devant la critique française* (1887-1917).

2° *Pour le doctorat d'Université* :

M. Nouly (H. E.). *L'Orient méditerranéen dans la littérature française* de 1870 à 1914 (Sorbonne).

M. Chehata (I.). *L'Égypte vue par Charles-Edmond* (Sorbonne).

M. Djurdica (F.). *Stendhal à travers Taine en Yougoslavie* (Sorbonne).

Mlle Pavilanaïté (E.). *Mallarmé en Allemagne* (Sorbonne).

Mlle Chiavazza (B.). *La fortune de Mickiewicz en Italie* (Sorbonne).

M. Collins (K. E.). *Le combattant de* 1914-1918, d'*après la littérature anglaise et française* (Sorbonne).

M. Kelly (R.). *La théorie de la traduction au XVIII*e *s. d'après les versions françaises d'ouvrages anglais* (Sorbonne).

M. Barbier (C. P.). *Le roman franco-anglais*, 1780-1800 (Sorbonne).

M. Naudeau (A. L.). *Ruskin en France* (Sorbonne).

M. Mc Farlane (I. D.). *Bourget et l'Angleterre* (Sorbonne).

Mme Paterachi (V.). *H. H. Brackenridge et la pensée française du XVIII*e *s.* (Sorbonne).

Mlle Woodward (J.). *Meredith et le monde germanique* (Sorbonne).

M. Smith (I.). *L'influence de Tourgeniev sur le roman français* (Sorbonne).

M. DE GRANDPRÉ (P.). *La civilisation française au prisme des lettres canadiennes* (Sorbonne).

M. BORIAEFF. *Maupassant en Russie* (Sorbonne).

M. LE SAGE (L.). *Giraudoux et l'Allemagne* (Sorbonne).

M. IRELAND (W.). *La notion de poésie pure chez Novalis, E. Poe et Valéry* (Sorbonne).

M. MAITRE (R.). *Thackeray et la France* (Sorbonne).

En Belgique. — M. B. Munteano, professeur à l'Université de Bucarest, a donné, les 25 et 26 octobre 1948, à l'Institut des Hautes Études de Belgique, à Bruxelles, deux conférences sur les sujets suivants : *Le Préromantisme : à la recherche d'une définition* — *Les grandes clartés de Jean Giraudoux.*

La littérature comparée en Pologne. — En 1945 fut fondée à l'Université Catholique de Lublin une chaire de littérature comparée qui a été confiée à l'éminent écrivain Jan Parandowski, président du P. E. N. club polonais, connu par ses divers travaux d'histoire et de critique littéraire. Il a consacré ses cours successivement à l'humanisme des XIV^e^-XVI^e^ siècles, au roman européen du XIX^e^ siècle, à la création littéraire. L'année dernière ses conférences avaient pour sujet : *Dante, Shakespeare, Gœthe — trois types de poésie, de culture et de grandeur.* Pour cette année il a annoncé *L'Europe romantique.*

C'est la seule chaire de littérature comparée en Pologne actuellement, mais cette discipline a été représentée par le grand poète polonais, Jan Kasprowicz (mort en 1926) qui était professeur à l'Université de Lwow.

Pensée humaniste et tradition chrétienne. — Au cours du colloque d'histoire des idées et d'histoire littéraire organisé par le Centre national de la recherche scientifique, avec le concours de la *Société d'études italiennes*, de l'*Istituto di Studi Filosofici* de Rome et du groupe *Humanisme et Renaissance*, des communications sur les sujets suivants ont été faites à la Sorbonne (26-30 octobre 1948) :

Cl. ISOPESCU : *La pensée humaniste et la tradition chrétienne aux XV^e^ et XVI^e^ siècles chez les Roumains.*

FRANCO SIMONE, *Humanisme français et humanisme italien. Points de contact et divergences.*

RAYMOND LEBÈGUE : *Rabelais ou le dernier des Érasmiens français.*

BIBLIOGRAPHIE
LIVRES ET PÉRIODIQUES

Théorie.

1. Atkins (S.). J. C. Lavater and Goethe : Problems of psychology and theology in *Die Leiden des Jungen Werthers*, *P. M. L. A.*, juin 1948.

2. Kriaras (E.). La littérature comparée en France, *Nea Hestia*, janvier 1948.

Genres littéraires, Thèmes et Types.

3. Susini (E.). « L'Iphigénie à Delphes » de Gerhart Hauptmann, *Études Germaniques*, avril-sept. 1948.

4. Braun (S. D.). *The « Courtisane » in the French Theatre from Hugo to Becque*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1947. Compte rendu : F. A. Taylor, *French Studies*, oct. 1948.

Relations générales.

4 *bis*. Ledent (R.). Compte rendu de *La Pensée Européenne au XVIII^e siècle*, *cf.* 53 (1947), *Revue belge de Philologie et d'histoire*, 1948, t. XXVI, n^os 1-2.

5. Bandy (W. T.). A sidelight on the Hume — Rousseau Quarrel, *Mod. Lang. Notes*, nov. 1948.

6. Lerch (E.). *Lessing, Gœthe, Schiller und die französische Klassik*, Mainzer Universitäts-Reden, Heft 11-12, 1948.

7. Mossé (F.). Compte rendu de : *Longfellow and Scandinavia*, cf. 125 (1948). *Langues Modernes*, août-septembre-octobre 1948.

8. Charlier (G.). *Passages*, Bruxelles, 1948, (sur les écrivains étrangers réfugiés en Belgique au XIX^e siècle).

Comptes rendus : P. Mansell Jones, *French Studies*, oct. 1948. J. Hanse, *Lettres Romanes*, 1948, n° 3.

9. Jasinski (R.). Genèse et sens du *Capitaine Fracasse*, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1948.

10. Smith (H.). (General Editor). *A Dictionary of Modern European Literature*, Londres, G. Cumberlege, et New-York, Columbia Univ. Press, 1947.

Comptes rendus : F. Mossé, *Langues Modernes*, août-sept.-oct. 1948. A. E. *French Studies*, oct. 1948.

11. Engel (Cl.-E.). George Keate et la Suisse, *Zeitschrift für Schweizerische Geschichte*, 1948, Heft 3.

12. Glicksberg (C. I.). Nihilism in Contemporary Literature (essai sur l'influence de Kafka, du surréalisme, de l'existentialisme) *XIX th Century*, oct. 1948, Brooklyn Coll. N. Y.

Influences italiennes.

13. Le Tasse, *Les Flèches d'Armide*, trad. et introd. d'Audiberti, Paris, 1948.

Compte rendu : M. Ottavi, *Langues Modernes*, août-sept.-oct. 1948.

14. Llorens (V.). Compte rendu de : *Boccalini in Spain*, cf. 138 (1948) *Mod. Lang. Notes*, nov. 1948.

15. Van Nuffel (R. O. J.). Il Romanticismo e le sue Teorie drammatiche, *Revue belge de Philologie et d'histoire*, 1948, t. XXVI, nº 1-2.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

16. Wilson (E. M.). Cervantes and English Literature of the Seventeenth Century, *Bulletin Hispanique de la Fac. des Lettres de Bordeaux*, 1948, nº 1.

17. Barrère (P.). Montesquieu et l'Espagne, *Bulletin Hispanique de la Fac. des Lettres de Bordeaux*, 1947, nos 3-4.

18. Tissot (L.). Le Mexique vu au siècle dernier par l'écrivain français J.-J. Ampère, *Terres Latines* (Mexico), Printemps 1948.

Influences françaises.

19. Comptes rendus de *Montaigne chez ses amis anglo-saxons*, cf. 101 (1947).

Charlier (G.) : *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1948, t. XXVI, nos 1-2.

Sartenaer (J.). *Lettres Romanes*, 1948, nº 4.

20. Chauviré (R.). Compte rendu de : *Vie d'Alexandre Hardy, poète du roi*, cf. 153 (1948), *French Studies*, oct. 1948.

21. Ayrault (R.). Schiller et Montesquieu : sur la genèse de « Don Carlos », *Études Germaniques*, avril-sept. 1948.

22. Mornet (D.). Compte rendu de : *Studies on Voltaire with some unpublished papers of Mme du Châtelet*, cf. 158 (1948). *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juil-sept. 1948.

23. Benedetto (L. F.). *Arrigo Beyle, Milanese*, Florence, 1943.

24. Hayden-Siler (J.). Stendhal et l'Amérique (Introduction de la thèse sur ce sujet soutenue en 1940 devant l'Univ. de Tennessee) *Le Divan*, juil.-sept. 1947.

25. Roe (C. A.). Compte rendu de Chateaubriand, *Itinéraire de*

Paris à Jérusalem, édit. par E. Malakis, cf. 358 (1947), *French Studies*, juil. 1948.

26. Walker (T. C.). *Chateaubriand's Natural Scenery. A Study of his Descriptive Art*, Baltimore, Johns Hopkins Univ. Press, Londres, G. Cumberlege, 1947.

Compte rendu : H. Roddier, *Langues Modernes*, mai-juin-juil. 1948.

27. Barac (A.). Les Conteurs croates et le régime français en Croatie, 1810-1814. *Annales de l'Institut français de Zagreb*, juil. 1948.

28. Fairlie (A.). *Leconte de Lisle's Poems on the Barbarian Races*, Cambridge Univ. Press, 1947.

Comptes rendus : J.-M. Carré, *Rev. Litt. Comp.* 1947, nº 4, E. Malakis, *Mod. Lang. Notes*, juin 1948.

29. Dunbar (V.). A source for *Roderick Hudson* (*L'Affaire Clémenceau, mémoire de l'accusé*, d'Al. Dumas fils), *Mod. Lang. Notes*, mai 1948.

30. Mansell Jones (P.). Talks with French Poets in 1913-1914, *French Studies*, juillet 1948.

31. Guibert (A.). A l'Ile Maurice (sur Robert Edward Hart, poète français), *Nouvelles Littéraires*, 29 juillet 1948.

32. Ilsley (M.). Albert Mockel, poète belge de langue française, *French Review*, oct. 1947.

33. Hopkins (G.). François Mauriac et les Anglais (trad. de Leo Lack), *Mercure de France*, avril 1948.

34. Delpech (J.). Albert Guérard (écrivain américain d'hérédité et de culture françaises), *Nouvelles Littéraires*, 29 juillet 1948.

35. Sörer (I.). Magyar-francia Kapesolatok (Relations hungaro-françaises), Budapest, 1946.

Compte rendu : L. Galdi, *Rev. d'Histoire Comparée*, 1947, t. VI, nº 1.

36. Viatte (A.). Études d'Histoire littéraire publiées au Canada (depuis 1940) *Rev. d'Hist. Litt. de la France*, juil.-sept. 1948.

Influences anglaises.

37. Cazamian (L.). *L'âme anglaise*, Paris, 1948 (Boivin, réédition).

38. Zavala (S.). *La Utopia de Tomas Moro en la nueva España y otros estredores*, Mexico, 1947.

39. Delattre (F.). et Chemin (C.). *Les chansons élizabéthaines*, Étude litt. et trad. Bibliothèque des Langues Modernes, t. II, 1948.

40. Fluchère (H.). *Shakespeare, dramaturge élizabéthain*, Paris, *Cahiers du Sud*, 1948.

Compte rendu : R. Delince, *Gazette des Lettres*, 7 août 1948.

41. Van Tieghem (P.). *La découverte de Shakespeare sur le Continent* (t. III du *Préromantisme, études d'histoire littéraire européenne*, S. F. E. L. T. 1948).

42. Reyher (P.). *Essai sur les idées dans l'œuvre de Shakespeare*, Bibl. des Langues Modernes, t. I, 1948.

43. Anon. Une représentation de Roméo et Juliette à Vérone, *Une semaine dans le Monde*, 25 sept. 1948.

44. Madariaga (S. de). *On Hamlet*, Londres, 1948.

45. Lequiller (J.). Hamlet vu par Sir Lawrence Olivier et par Salvador de Madariaga, *Le Monde*, 29 mai 1948.

46. Redher (H.). Novalis and Shakespeare, *P. M. L. A.*, juin 1948.

47. Rutherford (M. R.). Sur le « Pour et Contre » de l'Abbé Prévost, *French Studies*, juil. 1948.

48. Bonno (G.). *La culture et la civilisation britanniques devant l'opinion française, de la paix d'Utrecht aux « Lettres Philosophiques »* (1713-1734), American Philos. Society, Philadelphie, 1948.

49. Bisson (I.). Compte rendu de : *Les poètes anglais du XVIII^e s.*, cf. 170 (1948), *French Studies*, oct. 1948.

50. Bronson (B. H.). id. *Mod. Lang. Notes*, nov. 1948.

51. Hennig. (J.). Goethe's translations of Ossian's Song of Selma, *Journal of English and Germanic Philology*, 1946, t. XLV.

52. Bandy (W. T.). Macaulay aud his Italian translator : Paolo Emiliani Giudici, *Italica*, 1948, n° 2.

53. Gullon (R.). Shelley en vers castillans, *Insula*, (Madrid) 1947, n° 22.

54. Blondel (J.). Cent ans de critique autour d'Emily Bronte, *Langues Modernes*, mai-juin-juil. 1948.

55. Bonnerot (L.). *Matthew Arnold, poète*, thèse, Paris, Bibl. des Langues Modernes, 1948.

56. Gaucheron (J.). Du côté de la poésie anglaise, *Europe*, juin 1948.

57. Astre (G. A.). T. S. Eliot, poète spirituel (sur la traduction des *Poèmes* par P. Leyris) — *T. S. Eliot, A Study of his Writings by Several Hands*, edited by B. Rajan, Londres, Denis Dobson, 1947 — *Trois Poètes*, cf. 134 (1948). *Critique*, avril-mai 1948.

58. Valette (J.). Le souvenir de Maurice Baring, *Le Monde*, 5 août 1948.

Influences germaniques.

59. Cornu (A.). Rationalisme, classicisme, romantisme allemands, *Europe*, mai 1948.

60. Evans (D. O.). The Hegelian Idea in Hernani, *Mod. Lang. Notes*, mars 1948.

61. Gœthe (J. W.). *Faust*, trad. de Ph. Levine, Paris, Éd. P. de Ronsard, 1948.

Compte rendu : R. Michéa, *Langues Modernes*, mai-juin-juil. 1948.

62. Mattler (J.). Compte rendu de *Faust*, trad. en vers de P. Bré-geault de Chastenay, cf. 179 (1948) *ibid.*

63. Colleville (M.). Compte rendu de : *Gœthe, un homme face à la vie*, cf. 246 (1948) *ibid.*

64. Chamisso. *La merveilleuse histoire de Pierre Schlemihl*, trad. et introd. de R. Riegel, Paris, Aubier, coll. bilingue des classiques étrangers, 1948.

Compte rendu : M. Colleville, *Langues Modernes*, août-sept.-oct. 1948.

65. Bianquis (G.). *Heine, l'homme et l'œuvre*, Boivin, coll. « Le Livre de l'étudiant », 1948.

66. Heine (H.). *Livre des Chants*, Préf. et trad. de A. Spaeth, Paris, Aubier, coll. bilingue des classiques étrangers, 1948.

Compte rendu : L. Liebrich, *Langues Modernes*, août-sept.-oct. 1948.

67. Angelloz (J.-F.). Résurrection de Heine (sur les livres de Ch. Andler, M. Fetjoë, A. Spaeth, G. Bianquis), *Mercure de France*, juillet 1948.

68. Doll (P.). La sérénité de Stifter, *Études Germaniques*, avril-sept. 1948.

69. Murat (J.). Unité et dualité dans les *Élégies de Duino* et les *Sonnets à Orphée*, *ibid.*

70. Raphaël (G.). Mathilde Möring de Theodor Fontane, *ibid.*

71. Anstett (J. J.). J. Giraudoux et H. von Kleist, *Langues Modernes*, août-sept.-oct. 1948.

72. Silz (W.). The poetical Character of Annette von Droste-Hülshoff, *P. M. L. A.*, sept. 1948.

73. Moret (A.). Annette von Droste-Hülshoff, *Langues Modernes*, mai-juin-juil. 1948.

74. Drijard (A.). Ricarda Huch, *ibid.*

75. Brion (M.). Hermann Hesse et le « Jeu des Perles de verre », *Le Monde*, 29 avril 1948.

76. Harcourt (R. d'). *Les Allemands d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1948.

77. Comptes rendus de : J.-M. Carré, *Les écrivains français et le mirage allemand*, cf. 184 (1948).

1. Lebègue (R.). *Langues Modernes*, mars-avril 1948.
2. Baldensperger (F.). *Le Monde français*, 1er mai 1948.
3. Gengoux (J.). *Les Études classiques* (Namur) 1948.
4. Bailly (R.). *Larousse mensuel*, mars 1948.
5. Varenne (M.). *Synthèses*, nº 10, 1948.
6. Isopescu (Cl.). *Humanitas*, Rome, mai 1948.
7. Dresch (J.). *Études Germaniques*, janv.-mars 1948.
8. Engel (Cl.-E.). *Journal de Genève*, 20 avril 1948.
9. V. H. D. *Bulletin des Lettres*, Lardanchet, Lyon, 15 janv. 1948.
10. Florenne (Y.). L'Allemagne aux Miroirs, *Le Monde*, 4-5 avril 1948.
11. Salleron (L.). L'intelligence française devant l'énigme allemande, *Carrefour*, 21 avril 1948.
12. Weil (E.). Le problème des deux Allemagnes, *Critique*, août 1948.
13. Mériel (E.). Les écrivains français et le mirage allemand, *Le Progrès égyptien*, 28 août 1948.
14. Roos (J.). Les écrivains français et le mirage allemand, *Dernières nouvelles d'Alsace*, 24 nov. 1948.

15. Vallet (H.). A la recherche de l'Allemagne, *L'âge nouveau*, nº 29, 1948.

16. Dollot (R.). Les écrivains français et le mirage allemand, *Rev. d'Hist. diplom.*, juil.-déc. 1947.

17. Georges (A.), *id.*, *Nouv. littér.*, 4 nov. 1948.

Influences helvétiques.

78. Liebi (A.). *Das Bild der Schweiz in der deutschen Romantik*, Bern, 1946.

Compte rendu : W. Paulsen, *Mod. Lang. Notes*, juin 1948.

79. Barnes (A.). C. F. Ramuz, *Mod. Lang. Notes*, oct. 1947.

80. Chastaing (M.). Humilité de Ramuz, *Vie intellectuelle*, nov. 1947.

81. « Hommage à Ramuz » (Articles, textes de Ramuz et bibliographie), *Suisse contemporaine*, nov. 1947.

82. Jolivet (A.). Strindberg et Jeremias Gotthelf, *Études germaniques*, avril-sept. 1948.

83. Giedion-Welcker (C.). James Joyce in Zürich, *Weltwoche* (Zürich) 18 avril 1941 (réimprimé dans *Horizon* (Londres) vol. 18, nº 15, sept. 1948).

Influences scandinaves.

84. Gravier (M.). Strindberg et le théâtre naturaliste en Allemagne, *Études Germaniques*, janv.-mars 1948 (suite de l'article paru en juil.-sept. 1947).

85. Gravier (M.). Strindberg et Wedekind, *Études Germaniques*, avril-sept. 1948.

86. Maury (L.). Scandinavie : Suède, *Mercure de France*, mai 1948 (suite de l'article commencé en février-mars).

87. Labordée (J.). Nordahl, poète national norvégien et poète social, *Europe*, juil. 1948.

88. Tissot (L.). Un écrivain danois, mort au champ d'honneur, Kaj Munk, *Age nouveau*, nº 31.

Influences slaves.

89. Ehrhard (M.). *Littérature Russe*, Paris, 1948.

90. Boutchik (V.). *La littérature russe en France*, Paris, Champion, 1947.

91. Rais (E.). et Robert (J.). *Anthologie de la poésie russe, du XVIII*e *s. à 1945*, Paris, 1948.

Compte rendu : *G. A. Critique*, mai 1948 (également de l'*Anthologie de la poésie russe* par J. David, cf. 193 (1948).

92. Dietrich, Anmerkungen zur Entwickelung der Literatur und

des Theaters in Russland, *Hamburger Akademische Rundschau*, oct. 1947.

93. Hare (R.). *Russian Literature from Pushkin to the Present Day*, Londres, Methuen, 1947.

94. Weidlé (W.). « Tolstoievski » et l'occident (sur : *La littérature russe en France*, cf. 90 et le livre de S. Michelson : *Les grands prosateurs russes*, Paris, 1946). *Critique*, août 1948.

95. Astafiew-Alter (M.). La poésie soviétique, *Age nouveau*, nº 28.

96. Astafiew-Alter (M.). Aperçus du théâtre soviétique, (Tchékov et Gorki) *Age Nouveau*, nºs 31-32.

97. Brion (M.). Visite à Remizov, *Nouvelles Littéraires*, 22 juil. 1948.

98. Pérus (J.). *Correspondance Gorki-Tchekhov*, Paris, Grasset, 1948.

Influences hongroises.

99. Makay (G.). La Littérature hongroise moderne, *Revue d'Histoire Comparée*, 1947, t. VI, nº 2.

Influences Nord-Américaines.

100. Lawrence (D. H.). *Études sur la Littérature classique américaine*, trad. Paris, 1948.

101. Brodin (P.). *Les Maîtres de la littérature américaine*, t. III des *Grandes figures littéraires des États-Unis*, Paris, 1948.

Compte rendu : M. Le Breton, *Langues Modernes*, août-sept.-oct. 1948.

102. Laffay (A.). Compte rendu de : *Edgar Poe et les Conteurs français*, cf. 37 (1948), *Langues Modernes*, mai-juin-juil. 1948.

103. Valette (J.). Prosateurs et Poètes américains, *Mercure de France*, mai 1948.

104. Cestre (C.). *Les poètes américains*, Paris, 1948.

Compte rendu : M. Le Breton, *Langues Modernes*, mai-juin-juil. 1948.

105. Raiziss (S.). *La poésie américaine moderniste, 1910-1940*, Paris, 1948.

106. Le Breton (M.). *Anthologie de la Poésie américaine contemporaine*, Paris, 1948.

107. Simon (J.). Les poètes américains et leurs introducteurs français [à propos des Livres de M. Le Breton, cf. 106, C. Cestre, cf. 104, L. Villard, cf. 463 (1947), S. Raiziss, cf. 105 et du numéro spécial de la Revue « Fontaine » : *Écrivains et poètes des États-Unis*, cf. 247 (1947)]. *Langues Modernes*, août-sept.-oct. 1948.

108. Mansell Jones (P.). Whitman and the origins of the « vers libre », *French Studies*, avril 1948.

109. Morgan (C.). Walt Whitman et Howard Fast, *Parallèle* 50, 15 oct. 1948.

110. Etiemble. *Made in U. S. A.* Alexandrie, 1948.

Influences helléniques.

111. Simon (J.). L'hellénisme de Quevedo, *Revue de Bibliographie nationale* (publ. par l'Institut Nicolas Antonio, Madrid), 1946, t. VI.

112. Mirambel (A.). Grèce (de quelques traductions de la poésie grecque moderne (Solomos, Sikelianos, Séféris), *Mercure de France*, juillet 1948.

113. Paraschos (C.). Le 150e anniversaire de Solomos, *Hellénisme Contemporain*, mai-juin 1948.

114. Paraschos (C.). La Grèce et les influences intellectuelles occidentales, *Hellénisme contemporain*, sept.-oct. 1948.

115. Panayotopoulos (J. M.). La vie et l'art de Tellos Agras, *Hellénisme contemporain*, juil.-août 1948.

Influences roumaines.

116. B. Munteano. *Storia della Letteratura rumena moderna.* Tradotta da A. Silvestri-Giorgi. Ed. Laterza, Bari, 1947, 377 p. in-8°.

— C. R. par Gino Lupi. *Le lingue estere.* Novembre 1947.

— C. R. par P. Ciureanu. *Giornale Italiano di Filologia*, 28 mai 1948.

Influences orientales.

117. Allen (D. C.). Milton and Rabbi Eliezer, *Mod. Lang. Notes*, avril 1948.

118. Lancaster (H. C.). A Chinese source for Maupassant, *Mod. Lang. Notes*, juin 1948.

119. Renou (L.). *Anthologie sanscrite*, Payot, 1948.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

G. Le Gentil. — **Les Portugais en Extrême-Orient. — Fernão Mendes Pinto : Un précurseur de l'exotisme au XVIe siècle,** Paris (Hermann et Cie), 1947, 344 p. in-8o et 3 planches hors texte.

Voici un livre important pour l'histoire de l'exotisme dans les littératures européennes. On sait de quelle renommée suspecte, mais de quelle vaste audience a joui la *Peregrinação* de F. Mendes Pinto. Les mensonges du voyageur portugais, dont le nom même se prêtait à des jeux de mots accusateurs, ont été de bonne heure dénoncés. Pourtant, son ouvrage, paru à Lisbonne en 1614, trente et un ans après la mort de l'auteur, bientôt traduit en espagnol (1620), puis en français (1645), en hollandais (1652), en anglais (1653), en allemand (1674), a été une des sources auxquelles le XVIIe siècle a puisé sa connaissance de l'Extrême-Orient. Source de valeur terriblement inégale. C'était un irritant problème que de mesurer cette valeur sur un point donné, de déterminer les connaissances valables que Mendes Pinto devait à une expérience personnelle ou à des lectures, de reconnaître les moments où il cède à la tentation d'inventer. Voilà que ce problème est largement résolu à force de patientes confrontations menées avec autant de science que de tact psychologique. Un terrain mouvant est devenu praticable pour les historiens des idées et de la littérature.

Suivre M. Georges Le Gentil dans le détail de son enquête sur la valeur de la *Peregrinação*, ce serait voyager de l'Éthiopie à l'Insulinde et au Japon en évoquant ce que le XVIe siècle a connu de ces mondes lointains, non seulement les connaissances vulgarisées par Mendes Pinto, mais aussi les lacunes les plus remarquables de son information. Qu'il suffise de dire que ce travail, qui repose sur de vastes lectures, fait le point et la somme d'importantes enquêtes antérieures. Sur l'Éthiopie et la Chine de Mendes Pinto, M. Le Gentil a pu mettre à profit des recherches encore inédites de M. Kammerer. Sur le Japon, il recueille le

fruit des discussions auxquelles la *Peregrinação* a été soumise par les Jésuites depuis l'époque de sa publication jusqu'aux travaux du P. Schurhammer, moderne spécialiste de saint François Xavier. Mendes Pinto est, en effet, pour la Compagnie un rival dans l'honneur d'avoir révélé le Japon à l'Occident. Bien mieux, il a été un temps compagnon et auxiliaire bénévole du « Père-Maître François ». Après la mort du saint, il s'est cru appelé à consacrer aux Missions sa vie, son argent et l'expérience de l'Extrême-Orient qu'il avait acquise dans ses voyages de négoce. Cette vocation n'ayant pas abouti, Mendes Pinto a fait le silence sur elle. Les Jésuites, dans les relations officielles de leur apostolat, ont fait eux-mêmes le silence sur le novice manqué. Mais ils ont, non sans quelque inconséquence, abondamment utilisé la romanesque *Peregrinação* dans leurs biographies de saint François Xavier, en même temps qu'ils la criblaient de reproches sévères.

Le P. João Rodriguez Tçuzzu (« l'interprète ») fut le premier à en dénoncer les impostures. Ayant passé cinquante ans au Japon, il était bien placé pour critiquer la *Peregrinação*. Son auteur semble, dit-il, « l'avoir composée pour l'amusement plutôt que pour dire le vrai, car il n'y a pas de royaume ni d'événement où il n'affecte de se trouver ». Cette appréciation est confirmée dans l'ensemble par M. Le Gentil. Ce livre « n'est pas une histoire, encore moins une autobiographie ». C'est « un roman, mais un roman documenté et documentaire ».

Accompagnant son voyageur d'Ouest en Est, contrôlant ses dires avec les plus sûrs informateurs, M. Le Gentil fait la part du feu. La connaissance de l'Éthiopie est livresque. Tels épisodes sensationnels situés dans l'Insulinde, tout le voyage des prisonniers à l'intérieur de la Chine et en Tartarie avec retour par le Tonkin, doivent être tenus pour imaginaires. Des premiers voyages au Japon, il faut beaucoup rabattre, et d'abord la prétention d'avoir découvert le pays. Sur la Chine, Mendes Pinto a beaucoup pris dans les livres : il a connu Marco Polo, largement exploité son compatriote le Dominicain Gaspar da Cruz. Mais sur de nombreux points, il est témoin oculaire. « Il a visité la Birmanie, le Siam, l'Insulinde, fréquenté les escales de Chine, connu le souverain de Bungo » au Japon. « Il s'est intéressé aux mœurs, aux monuments, aux religions. Il utilise une riche documentation orale » puisée à des récits de prisonniers, peut-être aussi de marins et de soldats, à des conversations avec les indigènes. Le bilan de son information valable, dressé par pays, sera désormais consulté par quiconque voudra savoir quelles idées et quelles images de l'Extrême-Orient le XVI^e^ siècle a léguées au XVIII^e^ siècle. Une riche

bibliographie renvoie aux sources anciennes et modernes. Un inventaire, par pays, du vocabulaire exotique de Mendes Pinto avec distinction des éléments attestés et des éléments douteux, illustre de façon tangible la proportion changeante selon laquelle se combinent ici expérience et invention. Si l'on peut exprimer un regret en présence d'un tel instrument de travail, c'est que son maniement ne soit pas facilité par un index alphabétique des lieux, des personnages et des sujets infiniment variés auxquels il touche.

La grande nouveauté du travail de M. Le Gentil n'est pourtant pas dans sa scrupuleuse évaluation de la part du vrai chez Mendes Pinto, elle est dans l'analyse à laquelle il soumet la part du faux et l'élaboration du vrai, dans l'analyse, en somme, de la part de la littérature. Le procédé que dénonce Tçuzzu, désastreux pour un historien ou un mémorialiste, était fécond pour un romancier qui anime par un récit d'aventures personnelles, presque toutes imaginaires, une documentation de première ou de seconde main. On s'est trop laissé prendre à la fausse candeur de Mendes Pinto : un mensonge de plus. M. Le Gentil le prend en flagrant délit de littérature, pas toujours bonne. Il y a là « de l'orientalisme de bazar ». Le style métaphorique, les essais de syntaxe orientale, s'efforcent naïvement de communiquer un dépaysement psychologique que l'auteur a ressenti. Il aime le pittoresque auditif, les toponymes étranges dont il abuse pour « remplir les espaces blancs de la carte. » Il atteint aussi à une sorte de pittoresque visuel, malgré la pauvreté de sa palette (un point sur lequel les remarques de M. Le Gentil rejoignent celles de Lucien Febvre sur l'outillage mental du XVI^e^ siècle, dans *Le problème de l'incroyance*). Mais la chose vue ne s'impose pas à lui avec une force contraignante. Il est curieux de voir comment dans ce que M. Le Gentil appelle la description composite, un spectacle évoqué se corse de détails imaginaires et déplacés : tels, dans le cortège d'un mandarin, ces deux jeunes cavaliers figurant la Justice et la Miséricorde, et qui semblent venus du moyen âge occidental à travers quelque *auto* de Gil Vicente ou quelque somptueuse mise en scène à la bourguignonne pour une entrée de souverain. Telle vision « panoramique », riche pourtant de vérité, comme le tableau de la vie dans les villes flottantes que forment les embarcations sur les bords des grands fleuves de la Chine méridionale, montre la même « tendance à toujours dépasser le document vrai », à surcharger en faisant flèche de tout bois. On remerciera M. Le Gentil d'avoir donné une traduction nouvelle de ces pages grouillantes et d'en avoir indiqué de nombreux parallèles. Il y a chez Mendes Pinto un vigoureux réalisme

qui repose sur une intime connaissance des choses de la navigation et de la guerre. Mais en face des cérémonies et des mœurs asiatiques, son attitude n'est pas toujours sérieuse. Elle n'exclut pas l'humour. Quand il veut effrayer, qu'il recourt à des figures colossales ou à des mythes monstrueux, il reste fidèle à son artificieuse technique : non pas conteur naïf, mais « rhéteur ambitieux », « inventeur d'une esthétique dont il se sert encore maladroitement ».

Un certain réalisme psychologique se fait jour chez lui. Certes, sa psychologie des Birmans, des Chinois et des Japonais est bien courte. Les Portugais, en face des Orientaux, ont plus de relief. Et on regrettera qu'il n'ait pas mieux fait vivre pour ses lecteurs un monde qu'il connaissait bien, celui des *chatins* ou marchands de la côte de Coromandel. Mieux que ces aventuriers bourgeois, du négoce, il a campé le type du chevalier corsaire dans l'histoire d'Antonio de Faria, personnage réel auquel il prête une romanesque croisière et un caractère complexe dans lequel il y a « du capitão-mor, de l'ambassadeur, du marchand, du corsaire et du pirate ». Moraliste au milieu de cette grande aventure immorale qu'est la colonisation, il a, comme les missionnaires dont il faillit être, rendu justice aux non-chrétiens d'Extrême-Orient. Il a discerné chez eux les vertus de Justice et de Miséricorde. Frère, en cela, des voyageurs qui, de son temps, créaient l'image du « bon sauvage » américain, et des écrivains qui révélaient à l'Europe la Turquie. « Auteur inégal, incomplet », Mendes Pinto doit reprendre, selon M. Le Gentil, son rang « dans l'histoire littéraire et non dans l'histoire des explorations » « ... Il annonce le Siam du P. Tachard, la Chine philosophique de Voltaire et la Chine patriarcale et despotique de Quesnay ; le Corsaire de Byron, de Fenimore Cooper et d'Eugène Sue ; la Malaisie de Conrad, le Pékin bruyant et grimaçant de Judith Gautier ; enfin la conversion de Lafcadio Hearn et de Wenceslau de Morais à la grande morale de la pitié. »

M. Bataillon.

Paul Van Tieghem. **Le Préromantisme : Études d'histoire littéraire européenne. — La découverte de Shakespeare sur le Continent.** Paris, S. F. L. T., 1948 ; in-16 de xi-412 pages.

Il était conforme (proclamons-le sans ambages à la vocation et à la carrière de M. P. Van Tieghem de nous donner une vue

d'ensemble de « la découverte de Shakespeare sur le Continent », non pas en des épisodes « nationaux » juxtaposés, mais dans une présentation sensiblement synthétique. Quoi qu'on puisse penser, avec des historiens des idées tels que l'abbé H. Bremond, d'un terme qualifiant une vaste période au moyen d'un mot réservé à son lendemain, ce troisième volume du *Préromantisme* répond aux espérances qu'il suscite : « les méthodes de l'histoire internationale », comme il est dit p. 259 à propos de Voltaire, dirigent son propre comportement, non seulement dans l'examen particulièrement attentif des adaptations et traductions du poète anglais, mais dans le « repérage », si l'on peut dire, des coïncidences ou des variantes en une opinion plus homogène longtemps qu'il ne pourrait sembler. C'est là, en dehors de bibliographies soigneuses où le *Shakespeare-Jahrbuch* tient une place justifiée, le solide mérite d'un livre mûri et médité à loisir. Et si l'auteur du présent compte rendu entend compléter, rectifier ou retoucher des vues dont il convient d'accepter la teneur générale, ce sera, pour ainsi dire, afin de contribuer aussi à une élucidation plus complète d'un épisode essentiel qui touche — lui-même l'a dit ailleurs — à la vie même de la littérature et de la civilisation occidentales.

« *De Burbage à Garrick : la fidélité des comédiens anglais* » : ce serait là, à notre sens, la substructure réelle d'une première époque n'excluant nullement d'autres approches plus doctes, mais desservie essentiellement, en même temps que renseignée, par la persistance d'un répertoire cher à des *acteurs* continuant une tradition que le poète-histrion avait aidée. Il faudra les initiatives de Garrick [1], la célébration du Jubilé de septembre 1769 couronnant l'activité et les démonstrations que l'on sait, pour que cette permanence « histrionique » fasse sa jonction avec d'autres éventualités. En fait, depuis l'édition in-f° des *Comedies, Histories, Tragedies* opérée en 1623 au moyen d'exemplaires mis par des acteurs à la disposition de Blunt et Jaggard, et à travers des vicissitudes sur lesquelles les documents font souvent défaut, c'est bien *la scène*, et non *le livre*, qui maintient vivace un renom que les soucis classiques — ou classicisants — pouvaient fort bien obnubiler jusqu'à une éclipse totale.

Tournées de « comédiens anglais », donc, dans l'Europe septentrionale, repérées vers l'Est et le Sud jusqu'à Vienne, Varsovie, Prague, Strasbourg en 1657, avec un répertoire panaché d'où Shakespeare n'est point absent ; curiosités de voyageurs conti-

1. Il est assez curieux que l'*Index des noms de personnes* soit loin de mentionner toutes les allusions faites, comme de juste, au grand acteur dans le corps de l'ouvrage : y ajouter les pp. 193, 210, 237 en particulier.

nentaux en Angleterre, alléchés par une tradition théâtrale qui, malgré les émondages dus à puritanisme, bienséance ou dogmatisme, reste propice à des effets violents et contrastés ; Hamlet débraillé de R. Burbage auquel succède celui de Betterton, mélancolique et distingué ; figurations réalistes de *Jules César* et féeries inattendues en pleines comédies ; surtout épisodes sanglants ou lubriques sur les planches mêmes : il y a là une offre de « vérisme » ou de fantaisie, propice à un certain genre d'acteurs, et qui fait, de cet art britannique, une singularité aussi valable, dirait-on, sous l'enseigne anglaise que l'opéra ou la *commedia dell' arte* sous les couleurs italiennes. « Découverte » moins encore qu'acceptation ; refus, ou cote mal taillée, manière *d'exotisme* scénique dont un poète porte la peine ou rehausse le mérite, selon des goûts que des Académies, des Écoles et des Cours n'ont pas autant disciplinés qu'on voudrait. L'opposition se manifeste, au long d'un siècle et demi [1], de manières diverses et sous des formes allant, semble-t-il, jusqu'à la goguenardise. Qui dira l'authenticité et l'intention d'une anecdote que je trouve dans un petit livre sans prétention littéraire, mais d'autant davantage pratiqué par les touristes, les *Curiosités de Londres et de l'Angleterre* de Lerouge (Bordeaux, 1766) p. 21, à propos de Westminster Abbey et du monument du « divin Shakespeare », puis de celui de Matthew Prior, « poète célèbre qui, étant ambassadeur en France, reçut des mains de Louis XIV le buste de Shakespeare que l'on voit à côté du sien. » Est-il permis d'imaginer le Roi-Soleil, qui bannissait les « magots » du réalisme néerlandais, restituant à l'Angleterre un témoignage qui lui revenait à elle seule ?

Des contacts sans nombre, à l'écart des dispositions dominantes, diversifient en effet plus qu'on ne croit la courante attitude de l'*intelligentsia* européenne, justifiant chez Holberg les indices shakespeariens suggérés par H. Schofield et par Campbell, chez G. Chr. Lichtenberg sa tendance humoriste, le « Shakespeare loué » du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (La Haye, 1732), ce Shakespeare paraissant « quelquefois presque aussi grand que Corneille » et d'autres fois ne lui venant pas à la ceinture, les allusions du voyageur précieux Le Pays vers 1670, et des utilisations pratiques telles qu'un *Shakespeare Inn* à Hambourg, etc., etc.

A de menus témoignages épisodiques de curiosité *non doctri-*

1. Et non « cinquante ans », comme une coquille le fait dire p. 22 à Voltaire lui-même. En général, pour des textes impliquant comme de juste de nombreux vocables étrangers, la correction typographique est digne d'éloges. Écrire cependant *Vernünftler*, p. 7, 1725 (au lieu de 1728) pour Muralt, *der Erkenntnis*, p. 45, *Platform* p. 214, *Traça* p. 324, *Mouvement des idées* p. 326. Une méprise d'autant plus fâcheuse qu'elle est réitérée fait de Chateaubriand un rédacteur du *Moniteur*, non du *Mercure* pp. 327 ss.

nales on peut dire qu'un fort commode instrument de consultation donnait une sanction pratique : le *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts, ou Abrégé de ce qui concerne l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Gravure, la Poésie et la Musique* de Lacombe (Paris, 1753). Ce répertoire, que Jean-Jacques connaissait, et dont les éditions successives ont été feuilletées par bien des consultants, donnait du poète-acteur le signalement suivant, qu'il est intéressant de confronter avec l'article JOHNSON (*sic*) BEN, éternel rival de Will :

> Shakespeare (Guillaume), célèbre poète anglais, né à Stratford dans le Comté de Warwick, mort dans la même ville en 1576 *(sic)*. Ce Poète fut d'abord Voleur de Profession, mais depuis il quitta cet infâme métier, et trouva dans la qualité de Poète dramatique et d'Acteur de quoi fournir abondamment à ses besoins. Il passe pour avoir fondé le Théâtre chez les Anglais. Il avait un génie vif, hardi, impétueux, joint à une imagination féconde et bizarre qui lui faisait produire des Pièces d'un goût et d'un caractère singulier, dans lesquelles le sublime des sentiments et des idées se trouve à côté des bouffonneries les plus ridicules et des plaisanteries les plus grossières. Ce Poète a fait un grand nombre de Tragédies et de Comédies, dont plusieurs, malgré le désordre qui y règne, sont encore représentées avec succès sur le Théâtre de Londres. Les Anglais ont fait élever un Monument superbe à la mémoire de cet Auteur célèbre dans l'Abbaye de Westminster.

Discrédit plutôt qu'ignorance, « légende » méprisante plus néfaste qu'une totale carence : voilà qui n'empêchait pas des affinités partielles de jouer, ni les audacieux — Voltaire d'abord compris — et les irréguliers de s'autoriser d'un exceptionnel précédent, et surtout de viser, par des « morceaux détachés » et des emprunts de surface, à enrichir un dédaigneux humanisme des lambeaux de pourpre qu'un « génie » pouvait offrir aux honnêtes gens ! Les professionnels, comme les Riccoboni, les Collot d'Herbois, des amateurs comme la troupe de Biberach et sans doute bien des improvisateurs oubliés de la confrérie, se font plus aisément les complices d'un mauvais garçon, fort doué, que les législateurs du Parnasse pour qui est en danger tout un système qui avait paru si assuré. D'autres convertis feront figure d'exceptions. Dans le salon de M^me^ du Boccage, le 5 octobre 1775, la voyageuse Mrs Thrale voit avec surprise un buste de Shakespeare : on est à la veille de la grande crise qui va mettre face à face Voltaire, acerbe renégat, et divers avocats du « monstre » britannique : quatre jours plus tard, la même visiteuse note malicieusement que « Voltaire a un pouvoir absolument prodi-

gieux sur les esprits du Continent ; les Écritures ont peu de champion qui osent l'affronter, et Shakespeare en aura moins encore... »

Pourquoi pas ? Un humanisme qui avait cru à la vertu de la *catharsis* tragique, à l'influence civilisatrice du théâtre, ne pouvait pas sans combattre laisser le champ libre à des irrégularités scéniques où la vie l'emportait sur l'art, et souvent le trahissait comme à plaisir au nom d'une « vérité » qu'il pouvait s'agir d'intégrer dans un art plus complet. C'est dans le cadre de ce conflit longtemps secret, enfin patent, que se placent les « adaptations » plus ou moins timides étudiées soigneusement par M. Van Tieghem. Lorsqu'il est évident que les enjeux sont sur la table, des présentations plus intégrales se risqueront. Elles auront leur part dans un épisode où le Jubilé monté par Garrick a sans doute sa place de prélude, où cependant des ingérences semi-politiques paraissent jouer un rôle que l'histoire littéraire « européenne » se devrait de préciser.

On sait que le plus « avancé » des poètes de langue anglaise du XIX^e^ siècle, Walt Whitman, devait dénoncer dans Shakespeare « un féodalisme invétéré » (qui semble frapper aussi Michelet le moment venu). Il est donc permis de se demander dans quelle mesure cette tendance plus ou moins apparente, chez le créateur de Warwick et de Hotspur, est impliquée dans l'intense revendication qui opère dans les derniers chapitres du présent ouvrage, et dont le point vif serait le 18 mars 1776, quand « le Sieur Le Tourneur présente à Leurs Majestés les deux premiers volumes de la traduction de Shakespeare qu'il a faite avec le Comte de Catuelan et le s^r^ Fontaine-Malherbe » (insertion de la *Gazette de France*).

Que cette croisade soit anti-voltairienne, voilà qui n'est pas douteux, et que le vieux lutteur de Ferney ne pouvait manquer de comprendre. Garrick avait parlé du « non-sens malveillant de Voltaire » ; Mrs Montagu dira que « Voltaire considère Shakespeare au sommet du Parnasse du même œil que Satan voit Adam au Paradis ». Gœthe, dans son fameux discours de fête du 14 octobre 1771, tance Voltaire pour avoir « décrié toutes les majestés » : il est frais émoulu de Strasbourg, en correspondance avec Lavater (de qui la *Physiognomonie* va donner une interprétation adéquate du « vaste et puissant génie de Shakespeare, si prompt à tout pénétrer, à tout saisir »), avec Jung Stilling, qui bientôt demandera que soit interdit l'exposé de pensées incrédules. *Goetz de Berlichingen*, sous la plume enthousiaste de Gœthe, revendique bien autre chose, on le sait, que des allègements d'esthétique ou de bienséances. Il convient en conséquence de placer l'épisode pathétique de « Voltaire en guerre contre Shakespeare »,

avec ses incidents connus et ses données apparentes, sous un angle bien moins étroit que le simple désaccord du génie et du goût. Les travaux de Le Forestier et d'A. Viatte, sans autoriser des certitudes définies à cet égard, nous invitent à inclure un intermède « continental », non pas dans une simple querelle de beaux-esprits, mais dans une tentative de redressement social où l'illuminisme et sans doute le cryptocatholicisme jouent leur rôle difficile à préciser : mais de là vient que Joseph de Maistre, dans son 5e *Paradoxe*, prendra la défense de Shakespeare contre S. Johnson, et puis se trouvera plutôt gêné, en pleine et partiale dénonciation de tant de « valeurs » britanniques, par la certitude que « les autres poètes ont peint une nature idéale, Shakespeare seul a peint une nature vraie, une nature générale, en un mot une nature naturelle. » Il va de soi que toute la dévotion shakespearienne, artistique autant que mystique, du zurichois Füssli transplanté outre-Manche est articulée sur cette initiation antivoltairienne du dernier tiers du siècle, et l'on peut se demander si H. D. Chaillet à Neuchâtel n'est pas animé, dans le *Journal Helvétique*, d'un semblable souci de faire front : d'où l'avance, souvent remarquée, de sa critique en la matière.

D'ailleurs, comme toutes les initiations moins rationnelles qu'intuitives, cette grande vague des environs de 1775 va se réfracter, et l'on verra en particulier se fragmenter la notoriété d'un répertoire qu'il s'agissait, non de « découvrir », mais de faire accepter et d'assimiler si possible. La variété réelle de l'Europe se montrait plus forte que l'apparence d'unité résultant jusque-là de l'hégémonie française et de l'humanisme moyen. Le *Sturm und Drang* demandait une émancipation « géniale » à un grand précédent, alors que le populisme cordial de L. S. Mercier n'allait guère tarder à succéder en France à la tentative prématurée de romantisme du « vieux paladin » Tressan, de Paulmy d'Argenson et du comte d'Artois, encouragée par la jeune reine Marie-Antoinette.

* * *

La même inévitable fragmentation, d'ailleurs, marquera la période terminale de cette pathétique aventure. Herder avait apprécié, dans le répertoire shakespearien, des reflets de ce primitivisme qui lui était cher ; Schiller discourant en 1784 de *La Scène institution morale* va citer *Lear* comme apte, par contraste, à favoriser les vertus familiales, alors que, le 24 septembre 1786, la tsarine Catherine — une Allemande — écrit à Melchior Grimm que les pièces de Shakespeare ne connaissent d'autre règle « que le bon sens, exclusif seulement de l'ennui et de l'insipidité ». Il y

a ainsi des divergences dans l'adhésion, des variantes dans des trajectoires presque aussi éloignées de toute unanimité que les semi-ignorances d'antan, et le « préromantisme » ne représente aucunement la conversion générale d'un Continent mieux informé : de quoi se préoccupe à juste titre un prédécesseur qu'on ajouterait volontiers à la bibliographie de notre auteur : C. H. Herford. *A Sketch of the History of Shakespeare's Influence on the Continent* (Bull. of the John Rylands Library, Jan. 1925).

Convient-il donc de tirer, de cette grande aventure, des conclusions plus amples que celles que nous avons accoutumé d'ébaucher à son sujet ? Surtout si, comme il semble démontré, Shakespeare n'avait pas à être « découvert », mais accepté, quel thème à considérations anxieuses ! La relativité du Beau, la lutte entre le goût et le génie ; des principes esthétiques moins fermes, le moment venu, que la législation du Parnasse ne l'annonçait : ne convient-il pas de dépasser de telles affaires d'école et d'académie ? Voltaire a-t-il, comme en d'autres matières, manqué d'objectivité perspicace, et n'a-t-il entrevu qu'une seule variété d'émotion dramatique, attachée à des « bienséances » devenues la tarte à la crême du vieillard de Ferney ? Lorsqu'en 1767 la 4e édition des *Dialogues des Morts* de Lyttelton était traduite en français à Amsterdam, les lecteurs « continentaux » pouvaient se dire que l'entretien supposé de Boileau et de Pope dans les champs d'asphodèles marquait une manière de *croisée des chemins* pour les lettres occidentales. Le poète anglais, éditeur de Shakespeare, justifiait ici son initiative ; l'auteur de l'*Art poétique* maintenant ses réserves à l'égard d'un « prodige de génie » en qui seul le mauvais goût de son siècle pouvait excuser, en particulier, des « caractères entassés confusément » : il pouvait donc sembler que le progrès des lumières ne manquerait pas d'étendre outre-Manche une assurance favorable au point de vue français, que des Britanniques de marque, somme toute, ne réprouvaient nullement. Ce fut le contraire qui arriva : problème de civilisation générale, en somme, compliquant des données qui dépassent de beaucoup les catégories de l'esthétique et la prétention d'une « culture » qui se croyait sûre de réduire à la longue (comme tant de succès du XVIIe siècle semblaient le garantir) des îlots de « barbarie » épars dans le monde connu. Accession de classes sociales indifférentes à toute sublimation artistique ; revendication de Calibans proches ou lointains ; « nordisme » longtemps contenu au nom d'une tradition s'autorisant de l'Hellade, mais revendiquant peu à peu des droits de cité : ce que Gœthe appellera l' « hypocondrie septentrionale » étant représenté par le personnage d'Hamlet, et la barbarie inhérente au *Roi Lear*

ne faisant pas doute, le répertoire shakespearien pouvait servir d'indice et de témoin à une crise « européenne » qui, peut-être, n'est pas encore dénouée, et que le Romantisme compliquait plus encore qu'il ne devait l'exprimer en toute liberté.

F. Baldensperger.

Journal de Delécluze (1824-1828), publié avec une introduction et des notes par Robert Baschet ; in-8°, 514 pages, 24 illustrations hors-texte, Grasset, 1948.

Si avant d'ouvrir le *Journal de Delécluze*, nous nous reportons à la belle et importante thèse que Robert Baschet a publiée en 1942 [1], il nous sera loisible d'examiner le tableau d'ensemble dont le présent *Journal* nous offre un panneau, restreint aux riches années de la Restauration. On sait que Delécluze, ancien élève de l'atelier de David, dont il s'institua plus tard l'historien, avait exposé des toiles d'inspiration classique aux Salons de l'Empire, de 1808 à 1814. Il s'était ensuite tourné vers la critique des beaux-arts, qu'il exerça au *Moniteur* d'abord, puis au *Journal des Débats*, pendant plus de quarante années. A partir de 1820, il se prit à rassembler dans son grenier de la rue de Chabanais, un groupe de littérateurs, tels que Jean-Jacques Ampère, Albert Stapfer, Ludovic Vitet, Charles de Rémusat, P. Duvergier de Hauranne et quelques autres ; et c'est devant cet auditoire de romantiques libéraux que Stendhal improvisa avant de l'écrire, son deuxième *Racine et Shakespeare*, et que Prosper Mérimée lut les pièces de son *Théâtre de Clara Gazul*, sans avoir à se dissimuler, en présence de ces intimes, derrière le masque d'emprunt de la comédienne espagnole.

Or, dans ces années de la Restauration, Delécluze tenait un journal intime, qui lui servira de trame lors de la rédaction de ses *Souvenirs de soixante années* et de son *Louis David, son école et son temps*. Ce *Journal*, que nous livre Robert Baschet, il en avait certes tiré parti dans sa thèse ; et cette masse imposante de documents, en grande partie inédits, avait singulièrement rehaussé le prix de son ouvrage. En le publiant à présent, il met entre les mains des travailleurs un témoignage de première importance sur les milieux littéraires, artistiques et mondains, à l'époque du romantisme. Le fait est que, sur ses contemporains

1. *E.-J. Delécluze, témoin de son temps*, 1781-1863, ouvrage orné de gravures hors-texte, Paris, Boivin, 1942.

les plus notables, Delécluze ne déçoit pas notre curiosité. Chateaubriand, Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, Béranger, Thiers, Victor Cousin sont jugés sans prévention, tout de même que David et ses principaux élèves : Girodet, Gros et Gérard ; et aussi Géricault, Ary Scheffer, Horace Vernet. Sur Mme Récamier et Jean-Jacques Ampère, sur Mme Sophie Gay et sa fille Delphine, et sur bien d'autres notabilités, ce *Journal* nous renseigne de première main. Mais il est normal que ses informations les plus savoureuses nous soient fournies sur ses familiers, et tout particulièrement sur Stendhal et Mérimée. Du premier, les *Impressions Romaines* [1] nous avaient déjà révélé un portrait extraordinairement vivant : ici, tel entretien, celui du 11 février 1827, restitué avec une précision proprement sténographique, nous procure l'irremplaçable impression d'entendre la voix même de Beyle.

Cependant, il faut faire une grande part à ce qui, dans ce *Journal*, ressortit plus directement à la littérature comparée, dont nous savions par la thèse de Robert Baschet que Delécluze est un authentique ancêtre. A vrai dire, pour les lettres germaniques, le bilan est mince : Delécluze se borne à souligner la vogue de Werther, et, à un degré moindre, le succès des drames de Kotzebuë, de Schiller et de Lessing. Il se refuse à dénommer drames *Guillaume Tell* et *Don Carlos* de Schiller, ou le *Faust* de Gœthe, qu'il lit, ignorant la langue allemande, dans la bonne traduction d'Albert Stapfer ; et il ne veut voir dans ces œuvres que des « compositions dialoguées », qui n'ont apporté aucun perfectionnement à l'art théâtral. Italianiste fervent, il est, par contre, lecteur enthousiaste de Dante, et il accède ici directement à l'original. Il signale cependant avec faveur la traduction d'Artaud de Montor en songeant aux lecteurs français qu'elle peut amener à l'auteur de la *Divine Comédie*. Ce qui est sûr, c'est que l'œuvre lui est familière. Il en tire volontiers des épigraphes pour les dessins qu'il destine à la nièce de Mme Récamier, Amélie Cyvoct, à laquelle il avait voué, pendant son séjour à Rome, un amour platonique. Petrarque lui est aussi cher que Dante ; et il est fier, se promenant sur les quais, en mars 1827, de sauver de la destruction un gros in-folio qui renfermait les œuvres latines et italiennes de l'amant de Laure, et que marchandait un épicier « qui n'en voulait qu'au papier ». En revanche, à part Manzoni et Silvio Pellico, dont il lit la tragédie *Francesca da Rimini*, il ne se préoccupe guère des écrivains italiens de son temps. S'il se

1. E.-J. Delécluze, *Carnet de route d'Italie* (1823-1824) *Impressions Romaines*, texte inédit publié avec une Introduction et des notes, par Robert Baschet, Paris, Boivin, 1942.

rend avec tant d'empressement chez le baron Gérard, c'est parce qu'il a le plaisir d'y entendre des airs d'opéras italiens, chantés par Mme Pasta, et par les ténors Donzelli et Zuchelli ; et son assiduité au Théâtre-Italien de Paris n'est qu'une autre manifestation de son goût des choses d'Italie : trente années, en même temps que des beaux-arts, il entretient ses lecteurs des *Débats* des spectacles de ce Théâtre. Un parallèle qu'il ébauche entre la musique allemande et la musique italienne donne la prééminence à la seconde.

C'est en matière de lettres anglaises que le *Journal* s'affirme le plus riche. Soulignant l'extraordinaire engouement qui portait le public lettré à la fin du XVIIIe siècle vers Ossian, — dans le même temps que l'on s'enthousiasmait pour *Werther*, — il place à bon droit le barde gaélique à l'origine de « l'ère vaporeuse » de la poésie moderne et constate que « d'une admiration pédantesque pour les ouvrages de la Grèce, on passa brusquement à une véritable idolâtrie pout tout ce qui a été donné sous le nom d'Ossian ». Il conte la curieuse visite que David, qu'il accompagnait ce jour-là, fit à Girodet en 1802, lorsque celui-ci composait le tableau où il figurait Ossian recevant dans le Walhalla les guerriers morts pour la patrie. Pour flatter Bonaparte, le peintre avait introduit des généraux français parmi les ombres des héros anciens. Attentif à toutes les modes de son temps, Delécluze, qui ne manqua pas de lire *Waverley*, le *Monastère*, *Rob Roy*, l'*Abbé*, rapporte la vogue prodigieuse de Walter Scott après 1815. A propos du drame, demeuré inédit, de Rémusat, la *Féodalité*, il lui apparaît que l'auteur cherche à produire par ce même drame un effet analogue à celui que vise Walter Scott par ses romans. Il n'omet pas non plus la mode du « roman noir » avec Anne Radcliffe, ni *le Moine*, de Lewis. Mais les curiosités de Delécluze se cristallisent, vers 1820, autour de Byron et de Shakespeare ; et, sur le véritable culte dont ces deux écrivains furent alors l'objet, le *Journal* apporte de très utiles précisions. Sa petite société du dimanche naquit sous l'égide de Byron qu'il déchiffra dans la compagnie de ses jeunes amis Ampère, Albert Stapfer, Sautelet. C'est pour être à même de le lire dans l'original qu'il se prit à étudier l'anglais. Au cours de séances supplémentaires, lorsque Mérimée fut devenu son intime, il lisait avec celui-ci *Don Juan*, Byron lui apparaissait comme « l'orgueil incarné », comme « le beau idéal » de ses contemporains, étant « en sérieux, ce que Voltaire a été dans le genre léger et malin ». Lisant le *Journal de ses Conversations*, Delécluze se dit sans doute qu'il a affaire à un « polisson » ; et il lui semble que, dans cet ouvrage, « Childe Harold en goguette se transforme en Don Juan ». Il n'en rend

pas moins hommage au poète qui a rendu admirablement « cette maladie d'une âme qui ne demande qu'à aimer, et qui ne sait à qui s'adresser ». Aussi bien, ce poète, qu'il appelle dans ses *Souvenirs* « l'Homère de sa génération », et ici, plus durement « Mylord Diogène », milite en faveur du néant, au rebours d'un Chateaubriand et d'un Lamartine, qui ont pris le parti de l'éternité. Quant à Shakespeare, dans l'étude duquel il perfectionna son anglais, il le lit, comme il faisait Byron, avec ses jeunes amis. *Roméo et Juliette*, *Le Roi Lear*, *Measure for Measure* furent ainsi étudiés en conscience. On pense bien que Delécluze suit assidûment les représentations shakespeariennes de 1827-1828, dont le *Journal* nous offre une série de reportages qui ont la saveur de « choses vues ». Il voit *Hamlet* et *Roméo et Juliette*, avec Charles Kemble et Miss Smithson, et *Richard III*, avec Kean. Cette ferveur shakespearienne n'excluait pas l'esprit critique : de culture foncièrement classique, — et l'originalité de sa position réside précisément dans le conflit entre sa formation gréco-latine et les innovations audacieuses de son temps, Delécluze s'étonnait fort des curieuses recherches du style du dramaturge. Comparé à Shakespeare, Lucain lui apparaissait comme un Virgile. Il notait, après une lecture de *Measure for Measure* que « les endroits difficiles de Salluste sont clairs comme de l'eau de roche auprès des difficultés, puériles, pour la plupart, dont est hérissé le dialogue ». C'est encore son étude méthodique de cet auteur qui le détermine à intervenir personnellement dans le débat romantique. Il traduisit la nouvelle où Luigi da Porto conte l'aventure de Juliette et de Roméo et il rapprocha de cette traduction celle de quelques scènes du drame anglais. Il entendait réagir contre les dangers que lui paraissait courir la langue française, menacée, selon lui, par une imitation trop directe des langues du nord. Il affirmait qu'avant de leur faire des emprunts, il importait de s'assurer s'il y avait affinité ou répulsion entre elles et la nôtre. On pouvait craindre qu'à trop les fréquenter le français, d'origine latine, n'en arrivât à contrarier son génie propre. « Il y avait, écrivait-il, quelque chose de gonflé et d'élastique jusqu'à l'infini dans les idées des hommes du Septentrion qui disloque et fait craquer nos phrases latino-françaises ». En formulant de pertinentes réflexions sur la disparité de génie des langues italienne, française et anglaise, Delécluze ébauchait dans cet opuscule peu connu une curieuse étude de stylistique comparée. Dans le domaine artistique, alors qu'Homère lui fournit le type d'un artiste dont l'esthétique est fondée sur la recherche du beau, Shakespeare lui sert à désigner l'école moderne de peinture, qui, tout de même que le dramaturge anglais, vise à reproduire le

réel et à faire vrai, sans exclure le laid : d'où l'originale appellation d'*homéristes*, attribuée aux peintres de l'école de David, tandis qu'un Delacroix s'entend dénommer un *shakespearien*.

On voit, par cette analyse, l'intérêt que représente pour la littérature comparée, venant après sa thèse, l'édition du *Journal de Delécluze* par Robert Baschet. On retrouve dans cette publication, dont les notes et les commentaires sont si utiles et si suggestifs, la solide érudition de l'auteur qui connaît mieux que personne la littérature et l'art de la Restauration.

Jean-Marie Carré.

Steingrimur Thorsteinsson. **Jón Thoroddsen og hans skaldsögur** (Jón Thoroddsen et ses romans), Reykjavík, 1943, 2 vol., 709 pages.

La littérature en prose prend au xix^e^ siècle en Islande une importance qu'elle n'avait pas eue depuis l'époque des sagas. Depuis longtemps, la prose ne servait plus qu'à noter et à transmettre des connaissances, à édifier et à exhorter le chrétien. Elle va redevenir l'instrument d'œuvres destinées à procurer au lecteur un plaisir esthétique. Jón Thoroddsen (1818-1868) est le premier grand romancier islandais.

M. Steingrimur Thorsteinsson, maître de conférences à l'Université de Reykjavík, vient de rééditer (en 2 volumes) les œuvres de cet auteur et il lui consacre une longue étude, conçue et menée selon les meilleures méthodes de la littérature comparée.

Dans les deux grands romans de Jón Thoroddsen, *Piltur og stúlka* (Jeune homme et jeune fille) et *Madhur og kona* (Homme et femme), l'action est faite des péripéties assez banales d'une histoire d'amour, mais le dessein de l'auteur est de disposer autour de cette intrigue des scènes de la vie islandaise et de faire évoluer dans ce décor des personnages vivants. Il nous décrit l'existence à la campagne, la garde des troupeaux, la *glima* (lutte islandaise), les fiançailles, la société de Reykjavík. L'action se déroule lentement, trop lentement peut-être, mais les grandes lignes restent nettes, les scènes sont animées, souvent pleines d'humour et les caractères sont dessinés avec vigueur.

M. Steingrimur Thorsteinsson a essayé de démêler les éléments divers qui entrent dans cette œuvre et l'expliquent. Estimant que, dans le cas au moins de Jón Thoroddsen, la vie de l'auteur a une grande importance, il donne une biographie détaillée et recherche, dans l'entourage du romancier, les personnages

qui ont pu servir de modèles. Cette enquête, qui a été en partie orale, et s'appuie sur des témoignages et des souvenirs, a donné des résultats fort intéressants et probants dans la plupart des cas.

Reste le problème des influences littéraires. Un romancier moderne en Islande est nécessairement imbu de la grande tradition des sagas et M. Steingrimur Thorsteinsson n'a pas manqué d'établir des rapports et des parallèles extrêmement curieux. Par ailleurs, on peut dire qu'au moment où Jón Thoroddsen écrivit ses romans, le genre n'existait pas encore en Islande. Son critique a néanmoins étudié dans le détail les premiers essais de fiction qui ont précédé son œuvre, en donnant la place qui convient au seul de ces essais qui soit réussi, la nouvelle intitulée *Grasaferth* (Cueillette des herbes) de Jónas Hallgrimsson (1807-1845). Il a dressé le catalogue des œuvres étrangères, traduites ou non, qu'on lisait alors en Islande. Et le problème se ramène en fin de compte à l'examen de l'influence exercée par Walter Scott, Dickens et Auerbach.

Le nom d'Auerbach a été mis en avant par quelques critiques, notamment Valtýr Gudmundsson (dans une étude en danois *Jón Thoroddsen, Noveller som nærmest synes paavirkede af Auerbach*, J. I. Romans qui semblent avoir subi l'influence d'A., Copenhague, 1902). M. Steingrimur Thorsteinsson estime que son influence n'a pu être qu'indirecte et peu importante. Il n'en est pas de même de Dickens. Jón Thoroddsen a lu les *Pickwick Papers*, *David Copperfield* et *Dombey and Son* avant d'écrire son premier roman. L'humour des deux auteurs présente certainement des analogies et la sensiblerie excessive de Dickens se retrouve parfois chez le romancier islandais. — Walter Scott également peut être considéré comme l'un de ses modèles : la façon dont les deux romanciers introduisent et décrivent les personnages secondaires offre des ressemblances évidentes ; on en trouve d'autres dans l'emploi du comique, dans certaines façons de présenter les sentiments des personnages et même dans des détails d'affabulation. M. Steingrimur Thorsteinsson établit des parallèles probants avec des passages de *Guy Mannering*, de *St Ronan's Well*, de *Peveril of the Peak*.

Ainsi se dégage, de façon de plus en plus claire, par ces analyses et ces comparaisons, la genèse des deux premiers grands romans islandais du XIX^e siècle. Jón Thoroddsen est profondément islandais, mais sa culture est européenne, et il était assurément curieux de démêler dans ses romans la proportion d'éléments islandais et d'éléments européens.

A. Jolivet.

Benedetto Croce. **Il Dissidio Spirituale della Germania con l'Europa** [1]. Réimpression. Bari. Gius. Laterza e Figli Tipografi-editori-librai 1944.

Après le livre si attachant de M. Jean-Marie Carré [2] qui retrace la longue suite d'erreurs tragiques commises par tant d'écrivains français illustres dans leurs jugements sur notre redoutable voisine, voici une plaquette qui nous apporte la confession, ou plus exactement, la justification, d'un écrivain italien, dont l'influence est très grande dans son pays, même sur les esprits qui ont vivement réagi contre ses idées et ses méthodes. La renommée de M. Benedetto Croce, d'ailleurs, ne se limite pas à la seule Italie. En Europe, comme en Amérique, ses ouvrages, très nombreux, de philosophie, de critique et d'histoire, sont, pour la plupart, traduits et discutés, et l'on sait tout ce qu'il doit à la pensée allemande, l'intérêt qu'il a toujours témoigné aux travaux des savants d'Outre-Rhin et l'admiration que lui inspire un poète comme Goethe.

Cette « confession d'un Italien germanophile » — comme l'écrit l'auteur lui-même —, constitue la partie la plus importante de la plaquette et a été écrite vers la fin de 1943, au moment où l'Italie engagée dans le combat qui mettait aux prises l'Allemagne aux abois et les troupes alliées, a ressenti cruellement les terribles contre-coups de cette lutte. Devant les atrocités allemandes, l'écrivain troublé, déchiré par les tragiques épreuves de sa patrie, fait un retour sur lui-même et s'abandonne à un examen de conscience. Mais il doit se rendre cette justice que sa sympathie pour la pensée allemande n'a jamais nui à son indépendance d'esprit, non plus qu'au libre jeu de sa critique, qui s'est exercée même contre Hegel, qu'il admire mais dont il raille la prétention à identifier son système philosophique avec la nature, sinon avec la structure de l'État prussien ; et dans un article qui fait suite à cette confession, et qui avait paru, en août 1936, dans un journal de Berne, *Die Nation*, sous le titre : « L'Allemagne que nous avons aimée », il montre comment la pensée des philosophes et l'art des poètes allemands de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle, accusait une régression sur ce mouvement d'idées et cette poésie originale dont l'Europe fut redevable à l'Allemagne, après les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Dans tout cela, rien — écrit-il, — qui doive l'amener à recon-

1. Le désaccord spirituel de l'Allemagne avec l'Europe.
2. *Les écrivains Français et le mirage Allemand*, Éditions Contemporaines, Boivin et C^ie^, 1947.

naître qu'il s'était engagé dans une mauvaise voie, ou à s'excuser de quelque faute. Mais du point de vue politique, social et moral, quelle conception s'était-il formée alors, de l'Allemagne ? En visitant ce pays, pour la première fois, il avait été déçu de ne pas le trouver tel que son imagination d'enfant se l'était représenté d'après les contes du bon chanoine Schmidt : les restaurations déconcertantes de châteaux poétisés par les légendes, le faux gothique et, surtout, l'orgueil provocant affiché par les Allemands après leur récent triomphe sur la France, orgueil qui s'alliait, d'ailleurs, à l'ambition de rivaliser avec la nation vaincue en l'imitant, souvent, de façon grotesque ; la prétention, enfin, de ce peuple à monopoliser toutes les vertus, tout cela avait refroidi quelque peu l'enthousiasme du jeune voyageur. Mais le respect et l'admiration subsistaient à l'égard d'une nation qui occupait le premier rang par sa puissance militaire, par la renommée de ses savants, par les immenses progrès de sa technique et par sa façon grave et sérieuse de concevoir la vie. M. Benedetto Croce ne cache pas qu'il s'employa, dès cette époque, à provoquer et à étendre les relations intellectuelles entre l'Allemagne et l'Italie ; il était persuadé que son pays tirerait plus de profit de ce contact étroit avec une race et une civilisation avec lequel celui-ci avait beaucoup moins d'affinités qu'avec la France.

Puis vint la guerre de 1914, à laquelle l'Italie devait prendre part un an plus tard. M. Benedetto Croce rappelle qu'à ce moment « en citoyen discipliné » il vota, au Sénat, pour la déclaration de guerre. Mais durant le conflit il ne cessa de combattre les mensonges, les calomnies et les injures qu'on lançait alors contre l'Allemagne, contre sa morale, sa culture, sa poésie, sa science, sa philosophie. Toute cette polémique du temps de guerre a été recueillie dans les *Pagine sulla guerra* publiées à Bari en 1928.

Après le conflit l'écrivain s'employa, avec zèle, à rétablir la concorde entre Italiens et Allemands et même à remonter le moral de ses amis germains qui doutaient, après leur défaite et les désordres sociaux et politiques qui s'ensuivirent, de leurs vertus natives. Puis vinrent le nazisme et le fascisme. M. Benedetto Croce, qu'on ne peut, certes, accuser de sympathie pour le dictateur italien, avoue qu'il ne crut pas au succès de Hitler. Ce qui le fit réfléchir c'est un article paru dans les *Preussische Jahrbücher* où il était écrit que les Allemands se souciaient fort peu du désespoir dont les libéraux italiens étaient accablés, mais qu'ils saluaient dans le chef du fascisme un « Verstörer » — disons un chambardeur de la paix européenne. Puis ce fut l'avènement de Hitler et le départ pour l'exil d'Einstein et de

Thomas Mann. L'écrivain italien dut s'avouer alors que si lui-même n'avait pas changé, l'Allemagne, elle, avait changé.

Cette douloureuse constatation le conduit à rechercher les causes du changement qui s'était ainsi opéré en Allemagne. Les deux derniers articles qu'il a joints en appendice à sa brochure : « La guerra come ideale » et « I doveri e il dovere », essayent de démontrer que c'est un romantisme frelaté fortement sensualiste et matérialiste, autrement dit le décadentisme, qui a corrompu le patriotisme traditionnel, noble et humanitaire, en une sorte de féroce bestialité, désignée, d'abord, sous le nom de nationalisme. C'est ce patriotisme dénaturé et monstrueux qui a trouvé dans le nazisme raciste sa parfaite expression. De là sont venus les malheurs de l'Europe.

Mais le spectacle des ruines matérielles et morales qui l'accablent ne doit pas nous faire renoncer à rétablir la cohabitation des peuples qui la composent, et M. Benedetto Croce est bien convaincu que nul ne pense à en exclure le peuple allemand. Il n'a jamais cru, quant à lui, et il ne croira jamais au mythe des peuples et des races, à leurs caractères indélébiles et il entend s'en tenir à cette conception, à la fois critique et consolante, que ces caractères ne constituent point des données naturalistes et déterministes, mais de simples produits historiques d'une durée plus ou moins longue, d'intensité variable et qui peuvent disparaître et faire place à d'autres produits de nature diverse ou opposée. C'est pourquoi dans l'inscription, reproduite en dernière page et qui commémore, à la demande d'un journaliste américain, qui en fut le témoin oculaire, le massacre de paysans coupables d'avoir indiqué aux troupes alliées le chemin qu'avaient pris les Allemands en fuite, M. Benedetto Croce précise que « l'Allemand est l'ennemi présent de l'Humanité ; présent et non futur, contingent et non éternel, comme le voudrait le nazisme pour la terreur et l'effroi du monde ». L'auteur précise aussi dans cette inscription que c'est un « jeune officier prussien » qui s'est rendu coupable, le 13 octobre 1943, de cet horrible massacre. Nous ne pensons pas qu'il entend, par là, qu'un officier prussien d'âge mûr n'aurait jamais perpétré pareil forfait et que le nazisme et ses excès monstrueux sont exclusivement imputables à la jeunesse allemande.

Cependant un doute subsiste sur ce point après la lecture de ces pages fiévreuses où le philosophe et l'historien analysent l'âme d'un peuple dont la fureur belliqueuse a tant de fois troublé la paix du monde. M. Croce remonte jusqu'aux lointaines origines de l'Allemagne et signale, au fur et à mesure, les explosions de son esprit guerrier et leurs funestes consé-

quences ; puis avec beaucoup de justesse et de pénétration psychologique, il note qu'il y a au fond de cette rage de destruction et de domination un complexe d'infériorité dont on n'a pas encore mesuré toute l'importance. Mais M. Benedetto Croce, qui ne croit pas aux constantes de l'Histoire, détache dans l'évolution de l'Allemagne cette période brillante et féconde, qui s'étend de 1780 à 1830, et où le génie authentique du peuple germanique s'est épanoui avec éclat. Mais était-ce bien là l'aboutissement naturel et logique d'une lente évolution spirituelle ? Les circonstances historiques et politiques où se trouvait alors l'Allemagne, contrainte à se replier sur elle-même et à se consacrer uniquement aux spéculations de l'intelligence et à la création poétique, ne doivent-elles pas être considérées comme un frein à l'activité belliqueuse qui précède et qui suit cette heureuse période ? Le nazisme qui, bien plus tard, y fait suite, tout monstrueux qu'il est, a, tout de même, bénéficié de l'adhésion enthousiaste du peuple allemand, et l'on peut se demander, alors, si dans toute cette littérature si riche et si originale de la fin du XVIII^e^ et du début du XIX^e^ siècle, où le romantisme européen devait trouver un stimulant, il n'y aurait pas un ferment, un germe latent qui constituerait le fonds irréductible et permanent du caractère allemand.

Quoi qu'il en soit, cette brochure de M. Benedetto Croce, qu'on lit avec un intérêt ému et sympathique, restera comme le témoignage d'un écrivain, d'un homme et d'un citoyen qui poursuit sa mission avec une vigueur sans défaillance et un courage tranquille.

M. Ottavi.

Italian Studies. *A quarterly review.* Edited by K. T. Butler, E. R. Vincent, A. Blunt and R. Weiss. — *Published for the Society for Italian Studies* by W. Heffer and Sons, Ltd., Cambridge, *Vol. III*, 1947-48, n^os^ 3 and 4.

Fascicule particulièrement intéressant de cette excellente Revue, consacrée aux études italiennes. La première : « Villanelle e Madrigali inediti in Inghilterra », d'Alfredo Obertello, est dédiée à la mémoire du Prof. Walter Ll. Bullock. Elle demanderait, à elle seule, un compte rendu détaillé. L'objet de cette étude, nous dit M. Obertello, est constitué par deux recueils de poésies et de musique, deux manuscrits de la moitié du XVI^e^ siècle, appartenant à la collection royale du *British Museum*,

et qui, jusqu'à ce jour, étaient complètement ignorés des savants.

L'auteur de cette étude fait une description minutieuse du premier manuscrit qui forme une collection complète, autographe et presque entièrement inédite de madrigaux du musicien de la Cour d'Este, Innocenzo Alberti. On lira avec beaucoup d'intérêt l'histoire de ce manuscrit ; elle pose un problème qui accroît encore la curiosité suscitée par sa découverte, et M. Obertello regrette de ne pouvoir résoudre qu'en partie ce problème et de ne satisfaire qu'à moitié cette curiosité. L'auteur du manuscrit lui-même est, autant dire, une énigme.

L'histoire de l'autre manuscrit offre de nombreuses analogies avec celles du premier. C'est un gros in-octavo, sans titre, formé de quatre parties ou fascicules séparés, correspondant aux différentes parties ou voix : *cantus*, *altus*, *tenor*, *bassus*. Le manuscrit comprend des *canzoni* napolitaines ou *villanelle*.

Au seuil de la période littéraire élisabéthaine, ces deux manuscrits représentent les deux courants les plus importants de la poésie italienne du XVI^e^ siècle et entraînent la diffusion rapide de la chanson et du madrigal italiens en Angleterre, contribuant ainsi à la création du magnifique instrument de la poésie musicale anglaise.

Les autres études de ce fascicule des *Italian Studies* n'offrent pas moins d'intérêt. M. E. K. Waterhouse, résumant une conférence prononcée à Oxford, à l'occasion d'une adaptation scénique de la célèbre composition musicale de Monteverdi : « Le Combat de Tancrède et de Clorinde », étudie, après tant d'autres, sous le titre « Tasso and the visual arts », l'influence exercée par la *Jérusalem délivrée*, sur les peintres et les graveurs.

« A Reporter on Parnassus » de M^lle^ Nesca Robb, traite de l'œuvre de Traiano Boccalini, l'auteur des *Ragguagli di Parnaso*. M^lle^ Barbara Reynolds reproduit ensuite, en la commentant, une correspondance échangée entre Léopold II, Grand-Duc de Toscane et Alessandro Manzoni. Il y est question, notamment, de fresques inspirées d'épisodes des *Promessi Sposi*, dont le peintre Cianfanelli avait décoré une nouvelle aile du Palazzo Pitti, sur l'ordre du Grand-Duc. Enfin un article de Sir Henry McAnally passe en revue les études les plus importantes qui ont été consacrées à Alfieri depuis le début de ce siècle.

M. O.

LA LITTÉRATURE ROUMAINE ET L'EUROPE

Dans un opuscule d'une soixantaine de pages, M. Munteano nous offre en français, sous le titre de : *La Littérature roumaine et l'Europe* [1], une synthèse du dialogue qui se poursuit depuis plus de trois siècles entre la Roumanie et les pays d'Occident. Dialogue pathétique s'il en fut : les Roumains, — fils des Daces et des colons de Trajan, christianisés très tôt, puis submergés par les invasions barbares et coupés du monde latin, — reprennent de nouveau contact avec le reste de l'Europe après une éclipse de mille ans. Survivance paradoxale, miraculeuse même. Le vrai miracle, le paradoxe est que ce peuple veuille à tout prix rester fidèle dans les temps modernes à sa mission historique de môle oriental de la latinité.

Pourtant, les obstacles n'ont pas manqué sur sa route. D'abord sa culture, sa langue littéraire même, ont été slavonnes du IXe au XVIe siècle. La religion orthodoxe rapprochait les Roumains des Bulgares et des Serbes et les isolait de l'Occident catholique. Ensuite, juste au moment où s'impriment les premiers livres en roumain, — les Hussites d'abord, puis les Calvinistes diffusent en Transylvanie, dès le XVIe siècle, pour les besoins de leur propagande, des textes sacrés traduits en langue vulgaire, et même, en 1570, parut en caractères latins une traduction versifiée des Psaumes, — juste au moment où la culture slave, menacée par la pression turque, voit son rayonnement décliner et semble près de laisser le champ libre à une culture proprement roumaine, l'influence des Grecs vient peser puissamment sur les principautés danubiennes. Sans doute, Byzance n'avait jamais cessé d'exercer son prestige dans tout l'Orient, mais l'exode des lettrés grecs chassés de Constantinople, puis la mainmise des Phanariotes sur les Principautés, assurent à la culture hellénique une sorte de monopole qui n'est pas sans profit pour l'élite roumaine, mais qui recule d'un siècle au moins la renaissance spirituelle nationale.

Dès cette époque, pourtant — et précisément par l'entremise du grec — les œuvres de l'Occident européen commencent à s'infiltrer en terre roumaine : on traduit d'abord en roumain des textes grecs qui sont eux-mêmes traduits du français ou de l'italien. Puis on s'adresse aux originaux. Les princes phanariotes n'oublient pas que leur caste doit sa fortune à la connaissance des langues vivantes : ces descendants des interprètes

1. Bucarest, Cartea românească, 1942.

attitrés du Sultan se plaisent à se montrer polyglottes. Leur cour suit leur exemple, et c'est le français qu'on parle le plus volontiers à Jassy et à Bucarest. Ce sont les auteurs français qu'on traduit et qu'on imite en plus grand nombre.

Au XIX^e siècle, les Roumains se libèrent définitivement de l'influence gréco-slave et dans le même temps ils prennent plus vivement conscience d'être les héritiers de Rome. Tout les pousse à s'appuyer dans leur effort de renaissance sur les deux grands pays latins d'Occident, la France et l'Italie. La France de 1848, l'Italie de Mazzini, la France des Quinet, des Michelet et aussi de Napoléon III, l'Italie de Cavour leur offrent tour à tour l'exemple révolutionnaire, l'enthousiasme libérateur et l'aide diplomatique.

C'est Heliade Radulescu qui, au XIX^e siècle, représente le mieux l'effort des intellectuels roumains avides de combler leur retard, d'assimiler à la hâte la culture d'Occident : pêle-mêle, sans choix, on traduit tout, on absorbe tout, et Boileau voisine avec Byron, Pétrarque avec Florian... Le problème ne tarde pas à se poser d'un filtrage nécessaire, et aussi d'une résistance à la tentation d'un mimétisme trop poussé : la culture nationale risque de sombrer dans la caricature ou le plagiat. Les élites roumaines ont paré au danger. L'édifice nouveau qu'elles ont voulu construire reçut pour base la tradition nationale retrouvée et toute la culture de la Roumanie moderne est née de cet effort de synthèse entre les richesses autochtones et l'apport de l'Occident.

En choisissant l'Occident, la Roumanie lutte contre la tentation orientale qu'elle porte en soi, mais ce refus s'accompagne chez elle d'une volonté très ferme de conquérir son indépendance spirituelle, mieux, de fournir elle aussi son apport à la culture européenne : d'où ce désir d'originalité à tout prix qui marque d'une façon curieuse depuis de nombreuses décades toute la production littéraire roumaine. Deux grands écrivains, Alecsandri, poète de la lumière, de la beauté plastique, de la joie de vivre, et Eminescu, poète de l'ombre, du mystère et philosophe pessimiste, dominent cette jeune littérature. Morts tous deux à la fin du siècle dernier, ils se survivent à eux-mêmes dans l'art de leurs successeurs : « le courant Alecsandri » et le « courant Eminescu » représentent chacun un aspect profond de l'âme roumaine et se partagent comme deux écoles rivales, les écrivains modernes.

Ces écrivains mériteraient d'être plus largement connus chez nous. Un Pillat, un Blaga, un Arghezi, un Sadoveanu, un Rebreanu et bien d'autres encore, sont des auteurs à portée

européenne. L'étude de M. Munteano, dont ce bref résumé trahit, faute de place, la richesse, se termine par ces mots : « Ayant si longtemps cheminé dans des voies sinueuses et parsemées d'obstacles, la littérature roumaine a enfin pris conscience de ses forces. Aujourd'hui, elle frappe aux portes de l'Europe. La justice veut qu'on lui ouvre ». Puisse une telle requête obtenir l'audience d'une Europe à qui le souci d'établir le bilan de ses ressources matérielles et d'organiser de vastes échanges de marchandises fait oublier peut-être un souci plus urgent : celui de reconnaître d'abord, puis de faire circuler sans entraves ses richesses les plus précieuses, celles de l'esprit.

Alain GUILLERMOU.

LE SYMBOLISME EN ROUMANIE

Il est peu de personnalités littéraires et scientifiques de la Roumanie moderne aussi curieuses à connaître que le philologue et poète Ovide Densusianu. M. Basil Munteano a publié récemment dans les Annales de l'Académie roumaine [1] une monographie pleine de substance sur son compatriote. Il l'appelle « un visionnaire de la latinité ». Le sous-titre de cette étude : « la latinité, la France et l'âme autochtone dans la conception d'Ovide Densusianu » annonce la perspective que M. Munteano a choisie dans son enquête et suscite l'intérêt immédiat du lecteur français : nous ne pouvons rester indifférents au témoignage qu'un étranger porte sur le rayonnement spirituel de notre pays.

Ovide Densusianu fut chez nous l'élève de Gaston Paris, de Meillet et de Gilliéron. Il obtint le diplôme de l'École des Hautes-Études avec une thèse très remarquée sur « La prise de Cordres et de Sébille ». Rentré en Roumanie, il se consacre à la double activité de linguiste et d'homme de lettres. Au savant la Roumanie doit cette grande *Histoire de la langue roumaine* qui demeure, en dépit de certaines mises au point nécessaires, un ouvrage de base pour tous les romanistes. Mais c'est au critique, à l'historien de la littérature, au poète, que M. Munteano s'intéresse particulièrement : il nous montre en Ovide Densusianu le professeur enthousiaste et militant, le directeur-fondateur de cette revue *Vieata noua*, « la Vie nouvelle », qui pendant

1. *Mémoires de la Section littéraire*, série III, t. XIV. Mém. 3. Bucarest, Imprimerie nationale, 1945.

vingt ans, de 1905 à 1924, joua un rôle considérable dans l'essor de la culture roumaine, l'apôtre enfin de l'idéal latin, idéal qui doit s'insérer dans les réalités les plus concrètes de la vie roumaine, qui doit purifier, régénérer la nation, façonner le mode de vie lui-même, transformer tout, — et jusqu'aux principes de l'urbanisme moderne, — imprégner les savants, les artistes, les politiciens... Ovide Densusianu prenait la suite dans un courant de pensée aussi ancien en Roumanie que le sentiment national, le courant latiniste, qui prend sa source, — bien au delà des efforts de l'école transylvaine, — chez les anciens chroniqueurs roumains, chez les Costin et les Cantemir.

Or, c'est la France qui sut donner, aux yeux de Densusianu, « son expression la plus haute » à l'idéal latin. « Ceux qui voient en la France, écrit-il, dans un article de *Vieata noua* en 1906, une nation déchue, sont les victimes de leur propre ignorance et de funestes préjugés. En peinture, en sculpture, en littérature, les Français marchent aujourd'hui en avant de tous. Ils donnent à la culture moderne la note qu'autrefois donnaient les Grecs — la note attique, le sens de la mesure, de l'élégance sobre ». La crainte que certains Roumains éprouvent de perdre leur originalité à subir de trop près l'influence française est ridicule, ajoute-t-il. Cette crainte anime « précisément ceux qui n'ont pas grand'chose à perdre ».

Mais cette France latine, modèle et guide, s'exprime tout entière, selon Densusianu, par le Symbolisme, mieux, le Symbolisme est français par excellence, parce qu'il est essentiellement latin. La poésie, la philosophie, l'art, le style de vie roumains, doivent être symbolistes si la Roumanie entend rester fidèle à sa nature et à sa vocation.

C'est à ce tournant de sa pensée que Densusianu peut surprendre. Le Symbolisme pour lui n'est pas qu'une doctrine littéraire, c'est presque une morale, c'est assurément une source de valeurs spirituelles de tous ordres. Il est vrai que Densusianu crée un symbolisme à son propre usage, au nom duquel il porte des jugements critiques parfois contestables, un symbolisme où le rêve a moins de place que l'action, où le sens du mystère s'allie au rationalisme le plus radical : le vertige de l'infini lui-même devient la source d'une « satisfaction intellectuelle » (le mot est de Densusianu), tout orientée vers les conquêtes futures de l'esprit. Synthèse d'une étonnante richesse, le symbolisme est ici à la fois liberté et discipline, extase, « mysticisme artistique » et volonté de grandeur. Bien mieux, il devient une doctrine de salut et Densusianu, apôtre de la Roumanie nouvelle, ne cesse de propager avec une sorte d'intransigeance butée

le mot d'ordre qu'il lançait dès 1914 : « Nous avons besoin du symbolisme ».

M. Munteano note, à la page 37 de son travail, que « l'attitude d'un critique en face d'un mouvement littéraire étranger n'est jamais dépourvue d'intérêt en littérature comparée ». La remarque est fort juste et s'applique à merveille à M. Munteano lui-même [1]. Il est certain qu'elle s'applique aussi à Ovide Densusianu. Et rien n'est plus émouvant pour un Français que de suivre dans sa lutte ce pionnier courageux armé de sa foi dans la conscience latine, dans les ressources de la France et dans ce qu'il croit être l'expression la plus pure de la France moderne, le Symbolisme.

Ovide Densusianu est mort en 1938, entouré de respect et d'estime, mais sans avoir réussi à créer le grand mouvement d'enthousiasme symboliste et purificateur dont il rêvait. Don Quichotte d'une croisade généreuse, il gardera pourtant sa place dans l'évolution de la conscience roumaine comme un doctrinaire tenace qui eut le mérite de poser avec énergie de nobles problèmes, sinon d'apporter lui-même des solutions pleinement valables.

Alain GUILLERMOU.

AME ENFANTINE ET LITTÉRATURE COMPARÉE

Une nouvelle édition vient de paraître, chez Boivin, du charmant livre de Paul Hazard, *Les Livres, les Enfants et les Hommes*. C'est le livre d'un savant qui s'est fait homme. Il le fallait bien pour que l'enfance pût revivre sous nos yeux, comme c'est le cas, avec toute son âme plus grande qu'elle, dans un univers à son échelle et pourtant plus riche et, à certains égards, plus vrai que le nôtre. Cette fine psychologie, pénétrée d'une sympathie tantôt soucieuse et tantôt souriante, se double d'un aperçu de la littérature enfantine en Europe, depuis le XVII^e siècle. Car l'enfant aime lire, non par contrainte, mais par pur plaisir, les seuls livres qui prolongent jusqu'au rêve les merveilles et les imprévus d'une nature toujours jaillissante. C'est pour l'avoir oublié ou ignoré que les grandes personnes ont produit tant de

1. On sait que M. Munteano vient d'ajouter à tous ses travaux antérieurs sur notre littérature un ouvrage de synthèse, *Permanences françaises*, qui suscitera un vif intérêt dès qu'il paraîtra en traduction.

fatras artificieux ou faussement ingénu ; l'enfant le repousse d'instinct, pour n'adopter à jamais, avec une incroyable sûreté de goût, que les joyaux des Cervantès, de Perrault, de de Foe, de Swift, de Grimm, d'Andersen et de quelques autres qui, ayant su mettre leur génie à la portée de tous, y compris les enfants, ont écrit pour l'éternité. P. Hazard évoque — avec quel esprit et quelle poésie — ces grandes figures et leurs chefs-d'œuvre et condense sa science de comparatiste en parfums, en couleurs, en pure sagesse. D'où un livre sans pesanteur et pourtant lourd de sens, écrit de verve, tout en mouvement, et qui demeure aussi jeune et frais qu'au jour où il fut composé.

B. M.

Le gérant : HENRI LEDUC.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.
N° Edit. : 104.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

Ce numéro spécial est un hommage rendu à la fois à Chateaubriand et à Goethe. Il se propose de commémorer, avec un peu de retard, le centenaire de la mort de Chateaubriand et avec un peu d'avance le bicentenaire de la naissance de Goethe. S'ils se rencontrent ici fortuitement longtemps après leur mort, ils auraient pu, de leur vivant, se rencontrer à l'armée des Princes. Chateaubriand fut blessé au siège de Thionville, Goethe assista à la bataille de Valmy dont il écrivit qu'elle inaugurait une nouvelle étape dans l'histoire du monde.

Il avait alors vaincu son romantisme et son Werther *était loin derrière lui. Son voyage en Italie avait achevé de faire de lui un grand classique. Il avait quarante-trois ans. Quant au Chevalier, il revenait, à vingt-quatre ans, d'Amérique, la tête et les carnets bourrés de projets, il n'avait pas encore écrit* René *et il allait se révéler le précurseur du romantisme français. Ils étaient loin l'un de l'autre. M. Baldensperger évoque ici leurs rencontres manquées.*

Mais tous deux appartiennent à la littérature universelle. Ils sont inséparables de la nouvelle Europe qui se fait sous leurs yeux et dont ils ont été successivement les chroniqueurs. Poésie et vérité, Les Mémoires d'Outre-Tombe *gardent un intérêt qui dépasse la biographie individuelle. Ils sont ce qu'Emerson appelait des* « representative men », *et il n'a pas semblé inopportun de les réunir ici dans une même pensée de piété et d'admiration.*

J.-M. C.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

UNE PAGE DE BARRÈS

SUR

GOETHE ET CHATEAUBRIAND

... « *Un jour, errant sur les canaux, je trouvai près d'un pont... une inscription allemande :* « *Goethe habita ici du* 28 *septembre au* 14 *octobre* 1786. » *C'est l'auberge Victoria... Je me plus tout naturellement à chercher si Goethe avait promené ici des sentiments qui fussent propres à renouveler ma curiosité.*

En 1786, *Goethe ne donna de soins qu'aux édifices de Palladio qui s'est formé par l'étude de l'antique romain.*

Avec des œillères, lui aussi, Chateaubriand parcourut Venise... L'auteur du Génie du Christianisme *allait quitter, le* 28 *juillet* 1806, *le môle de la Piazzetta pour quérir aux ruines d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis et de Carthage, les émotions et les images qu'attendaient ses* Martyrs. *Il mentionne dédaigneusement qu'il a vu dans Venise* « *quelques bons tableaux* ». *Comme c'était son génie d'enrichir la sensibilité catholique, il ne se plut qu'à s'attendrir près des ombres illustres dans les églises, tandis que sonnaient les cloches des hospices et des lazarets...*

Quelle opposition dans les deux domaines classique et romantique où s'enferment ces deux pèlerins ! Mais c'est moins par leurs doctrines que par leur élan que les hommes nous entraînent. Goethe qui voulait se former une conception sereine de l'univers, et Chateaubriand qui courait conquérir la gloire pour mériter à Grenade une jeune beauté, nous sortent l'un et l'autre des basses préoccupations. Avec l'Iphigénie en Tauride *aussi bien qu'avec les* Martyrs, *nous prenons en dégoût les asservissements de la vie...*

Magnifiques annonciateurs ! Deux grands poètes, il y a cent ans, passèrent ici, qui cherchaient des formes pour incarner avec le plus de noblesse une même idée d'exil — exil loin du sol natal et des ancêtres, exil des paradis rêvés. Le jeune Goethe, solide, un peu lourd, assuré envers et contre tout, et le vicomte de Chateaubriand, à la fois artificiel et le plus sincère des hommes, voilà deux cariatides, deux beaux pendants au seuil de la Venise cosmopolite... »

Maurice Barrès [1].

1. *Amori et dolori sacrum, La Mort de Venise* (F. Juven, 1903, p. 63 à 65).

LES DEUX RENCONTRES MANQUÉES

ENTRE

GOETHE ET CHATEAUBRIAND

« Goethe laisse un vide dans la procession des personnages célèbres qui ont défilé sous mes yeux » : les *Mémoires d'Outre-Tombe*, dans ce livre VIII, écrit en 1839, revu en 1846, signalent eux-mêmes une carence que semble déplorer le somptueux témoin d'une époque mouvementée. N'est-il pas indiqué, puisqu'en soi-même enfin l'éternité les a changés, de rappeler ici, non pas *une*, mais *deux* occasions de rencontres que, destin ou décision, ces grands émules ont manquées ?

Si disparate que fût l'armée liguée contre la France révolutionnaire, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II et le duc de Brunswick, général d'infanterie et commandant des forces prussiennes, y tenaient le premier rang. A quelques jours près, à en croire le témoignage de l'émigré français, ces hauts personnages auraient pu procéder à une présentation... extra-militaire assurément : entre Coblence et Trêves, un jour d'août 1792, l'uniforme blanc du lieutenant inconnu attire les regards de ces hauts personnages. Soyons sûrs qu'ils n'auraient pas été fort édifiés par la présence du manuscrit des *Natchez* dans le havresac de ce fantassin. Mais admettons, avec notre émigré, qu'ils mirent « l'un et l'autre le chapeau à la main » « et saluèrent l'ancienne armée française en ma personne. »

Sur la même route accidentée, quelques jours auparavant, sans doute au même endroit, le poète allemand, peu sou-

cieux de rappeler d'ailleurs que ce compagnon du duc de Weimar était l'auteur de *Werther*, avait été l'objet d'un incident analogue. Goethe occupait le seul cabriolet que le contingent weimarien, en tête des troupes allemandes, était autorisé à employer, tous autres équipages étant relégués à l'arrière de la colonne. Sans doute pour s'assurer que l'ordre stipulé était suivi, les deux grands chefs, le roi et le duc, s'étaient postés avec leur suite de façon à surveiller le défilé.

Je les vis de loin, dit Goethe (qui n'a jamais raffolé de la discipline prussienne), et lorsque nous fûmes tout près, Sa Majesté fit avancer son cheval jusqu'à ma voiturette, et demanda de son ton laconique à qui appartenait cet équipage. Je répondis à voix haute : « Duc de Weimar », et nous passâmes. Malaisément trouverait-on plus auguste contrôleur ayant arrêté quelqu'un...

Lorsqu'en janvier 1821 Chateaubriand va rejoindre à Berlin son poste de ministre de France, son itinéraire passe bien par Weimar : or il fait, si l'on peut dire, la petite bouche au sujet du grand poète qu'il sait y résider, mais que son jeune ami J. J. Ampère n'avait pas encore « interviewé » de l'intelligente façon que l'on sait. Au contraire, une autre des relations de Chateaubriand, Astolphe de Custine, peut avoir détourné l'auteur de *René* de faire en chemin ses politesses à l'auteur de *Werther* ; car ce fils de la douloureuse Delphine a, sur le « patriarche des lettres allemandes », une opinion personnelle qu'il exprime dans sa lettre du 7 septembre 1818 au marquis de Lagrange :

... Malgré la hauteur de ses vues, il n'est pas chrétien. C'est un phénomène bien extraordinaire pour notre temps qu'un tel homme ! C'est un dieu du paganisme, et, en l'écoutant parler, je croyais entendre quelque sage de l'antiquité révéler aux initiés les secrets de la nature...

Est-ce de crainte d'entendre de tels mystères révélés à son fidéisme chrétien, que notre diplomate ne fait point halte dans une ville que tant de Français n'avaient point dédaigné de connaître ?

Dans Weimar habitait Goethe, que j'avais tant admiré, et que j'admire beaucoup moins. Le chantre de la matière vivait, et sa vieille poussière se modelait encore autour de son génie... [1]

1. Cf. l'article de Ch. Dédéyan : *Goethe et Chateaubriand*, p. 168.

En tout cas, si une détestation tardive de ce *Werther* tant apprécié jadis par le sosie de René était la raison profonde de la carence de 1821, Chateaubriand n'avait pas à redouter ce qu'il reprochera souvent à des imitateurs ou disciples français : un certain refus de reconnaissance. Car le poète allemand, fort informé, par le *Globe* en particulier, du mouvement littéraire contemporain, percevait nettement ce qu'il dira au fidèle Eckermann le 4 janvier 1827, après avoir lu les poésies de Victor Hugo et d'autres jeunes « romantiques » :

> A le considérer au juste, je vois bien d'où procèdent Hugo et d'autres talents tout frais de son genre : c'est de Chateaubriand qu'ils dérivent, et c'est là assurément un fort important auteur, talent poético-oratoire... [1]

Ainsi, de la part de celui que Sainte-Beuve appellera le premier des critiques, une sobre et juste appréciation de la libération récente du Parnasse français aurait pu rassurer l'auteur du *Génie du Christianisme* sur la largeur d'horizon du « chantre de la matière ».

F. Baldensperger.

1. *Ibid.*

GOETHE
ET CHATEAUBRIAND

I

Il nous a paru intéressant, dans ce numéro de la Revue qui réunit les noms de ces deux grands écrivains, de rappeler l'opinion qu'ils avaient l'un de l'autre et de marquer les liens intellectuels qui existaient entre eux.

L'admiration de Chateaubriand pour l'auteur de *Werther* est très ancienne. M. Georges Collas vient de publier dans la *Nouvelle Revue de Bretagne* une pièce de vers qui montre dans le jeune poète, vers 1784, un fervent lecteur de *Werther* [1] :

Douce mélancolie, ô secrètes langueurs,
Vous charmez les ennuis de ma vie ignorée.
Que ne suis-je, ô Werther près des saules en pleurs
Qui pendent tristement sur la cendre adorée.

Seule Charlotte assise au monument désert
D'un regard déchirant le contemple en silence.
Son ombre même un jour y cherchera Werther
A l'heure où sur les bois l'astre des nuits s'avance.

Dans ce lieu solitaire on vous verra tous deux
Errer en vous aimant et vous suivant sans cesse,
Lui (*a*) encore agité d'un amour malheureux,
Et l'autre conservant sa tranquille tristesse.

Douce mélancolie et secrètes langueurs
Habiteront alors cette terre ignorée,
Et j'irai soupirer près des saules en pleurs
Qui pendent tristement sur ta cendre adorée.

1. N° de mai-juin 1948, consacré à Chateaubriand. *Vers de jeunesse de Chateaubriand*, p. 203-205.

(*a*) L'hiatus est dans le texte.

Chateaubriand cite ensuite Goethe dans une note sur l'authenticité d'Ossian, qu'il insère au chapitre XXXVII de la 2e partie de l'*Essai sur les Révolutions* :

Si je cite Ossian avec d'autres auteurs, c'est que je suis avec le Docteur Blair en Angleterre, M. Goethe en Allemagne et plusieurs autres, un de ces esprits crédules auxquels les plaisanteries de Johnson n'ont pu persuader qu'il n'y eut pas quelque chose de vrai dans les ouvrages du Barde écossais.

Cette admiration devait se traduire par une influence littéraire. M. Armand Weil dans son excellente édition critique de *René*[1] a relevé avec bonheur les ressemblances entre Werther et René, déjà signalées par M.-J. Chénier[2] et Alfred de Vigny[3]. Ainsi René effeuillant une branche de saule refait un geste de Werther :

Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse n'était pas sans quelques charmes. Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leurs destinées à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule [4].

Mais le développement symbolique ne se retrouve pas dans le roman de Goethe :

Ich gehe so neben ihm hin und pflückte Blumen am Wege, füge sie sehr sogfältig in einen Strauss, und — werfe sie in den vorüberfliessenden Strom, und sehe ihnen nach, wie sie leise hinunter wallen [5].

L'évasion dans un autre monde, même par la mort, l'appel à la tempête régénératrice sont aussi inspirés par Goethe :

1. Société des Textes français modernes. E. Droz, 1935.
2. *Observations critiques*, p. 93.
3. *Journal d'un poète*, 1836.
4. *René*, éd. A. Weil, p. 42-43.
5. *Leiden des jungen Werther*, éd. Georg Witkowski, Leipzig, p. 44. — Cf. trad. r. d'Aubry, éd. de Londres, 1792, p. 109.

... souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de la migration n'est pas encore venue, attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande.

Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur [1].

Ne sont-ce pas ces mêmes accents que nous trouvons dans la lettre du 12 décembre :

Ach mit offenen Armen stand ich gegen den Abgrund und atmete hinab ! hinab ! und verlor mich in der Wonne, meine Qualen, mein Leiden da hinabzustürmen ! dahinzubrausen wie die Wellen ! O ! — und den Fuss vom Boden zu heben vermochtest du nicht, und alle Qualen zu enden ! — Meine Uhr ist noch nicht ausgelaufen, ich fühl's ! O Wilhelm ! Wie gern hätt' ich mein Menschsein drum gegehen, mit jenem Sturmwinde die Wolken zu zerreissen, die Fluten zu fassen ! Ha ! und wird nicht vielleicht dem Eingekerkerten einmal diese Wonne zuteil ? [2]

Enfin la visite que fait René au lieu de sa naissance rappelle par les circonstances comme par les sentiments celle de Werther à sa maison natale :

Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés. Je visitai celle où ma mère avait perdu la vie, en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étaient détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs

1. *René*, éd. cit., pp. 45-46.
2. Ed. citée, p. 99.

passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents ! La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfants des hommes ![1]

Et Werther avait dit dans les lettres XLVIII et XLIX[2] :

Am 5. mai

Morgen geh' ich von hier ab, und weil mein Geburtsort nur sechs Meilen vom Wege liegt, so will ich den auch wieder sehen, will mich der alten, glücklich vertraümten Tage erinnern. Zu ebendem Tore will ich hineingehn, aus dem meine Mutter mit mir heraus fuhr, als sie nach dem Tode meines Vaters den lieben, vertraulich Ort verliess, um sich in ihre unerträgliche Stadt einzusperren. Adieu, Wilhelm, du sollst von meinen Zuge hören.

Am 9. mai

Ich habe die Wallfahrt nach meiner Heimat mit aller Andacht eines Pilgrims vollendet, und manche unerwartete Gefühle haben mich ergriffen. An der grossen Linde, die eine Viertelstunde vor der Stadt nach S... zu steht, liess ich halten, stieg aus und heiss den Postillon fortfahren, um zu Fusse jede Erinnerung ganz neu, lebhaft, nach meinem Herzen zu kosten. Da stand ich nun unter der Linde, die ehedem, als Knabe, das Ziel und die Grenze meiner Spaziergänge gewesen. Wie anders ! Damals sehnt' ich mich in glücklicher Unwissenheit hinaus in die unbekannte Welt, woich für mein Herz so viele Nahrung, so vielen Genuss hoffte, meinen strebenden, sehnenden Busen auszufüllen und zu befriedigen...

Pourtant dès 1802 Chateaubriand semble renier son admiration. Il présente *René* comme une critique et une condamnation du suicide dans la *Défense du Génie du Christianisme*, où il ajoute :

L'auteur y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J.-J. Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes

1. Ed. citée, pp. 61-62.
2. *Werther*, éd. citée, pp. 72-73 et trad. fr. citée, lettres XLVIII et XLIX.

gens, qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la vie. Le roman de Werther a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du Génie du Christianisme, obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude [1].

On retrouve un écho de cette défense ingénieuse mais peu convaincante dans l'article du *Mercure* du 15 floréal an X. L'auteur y reconnaît à Chateaubriand des intentions moralisatrices :

D'ailleurs la moralité [de René] est tout à fait neuve et malheureusement d'une application très étendue. Elle s'adresse à ces nombreuses victimes de l'exemple du jeune Werther, de Rousseau, qui ont cherché le bonheur loin des affections naturelles du cœur et des voies communes de la société [2].

René est donc reconnu comme le disciple récalcitrant de Werther. Les analogies et les différences des deux héros ont longtemps passionné l'opinion littéraire. L'influence, même sous forme d'opposition, est à noter.

Mais si Goethe est à l'origine de *René*, le serait-il [3] aussi à celle de son dernier chef-d'œuvre, *les Mémoires d'Outre-Tombe* ? M. F. Baldensperger se l'est demandé [4]. Chateaubriand nous a confié qu'il songeait à son ouvrage depuis 1803, et il l'aurait commencé le 4 octobre 1811 [5]. Or M. Baldensperger rappelle une page du *Chateaubriand* de Marcellus [6] où il est dit :

... Le puissant génie d'Outre-Rhin échappait, non sans doute à l'appréciation générale, mais à l'intelligence approfondie et à l'intimité de son plus éclatant rival... Les réminiscences de leur vie privée, retracées par eux-mêmes, montrent entre eux plus d'une affinité. J'en veux voir jusque dans le premier titre que

1. *René*, éd. citée. Appendice V, pp. 134-135.
2. *Ibid.*, cité par M. A. Weil, Indrod., p. xxv.
3. Voir à ce sujet F. Baldensperger, *Goethe en France*, Paris, Hachette, 1907, in-8°. et les références qu'il donne dans sa *Bibliographie critique de Goethe en France*. Cf. aussi F. Baldensperger, La Résistance à Werther dans la littérature française, *Revue d'Hist. Lit. de la France*, 1901, et Louis P. Betz, Goethes Werther in Frankreich, *Zeitschrift für Bücherfreunde*, 1903. — Joseph Texte, Werther en France au xviii^e siècle, *Revue des cours et conférences*, 9 juillet 1896.
4. *Bibliographie critique de Goethe en France*, pp. 219-220.
5. *Mémoires d'O.-Tombe*, I, 3, éd. M. Levaillant, éd. du Centenaire, 4 vol. in-8. Paris, Flammarion, 1948.
6. P. 252.

Goethe donna à ses confessions. « Vérité et Poésie », qui s'appliquent si bien aux Mémoires d'Outre-Tombe. »

Le parallélisme est ingénieux, mais nous ne pouvons guère le pousser plus loin. Du moins est-ce dans *les Mémoires d'Outre-Tombe* que nous trouvons les sentiments véritables de Chateaubriand à l'égard de Goethe. Lorsque dans la *Préface testamentaire*, il constate les vides laissés par les grands noms de la littérature européenne, il ne cite qu'un seul Allemand, et c'est Goethe : « Walter Scott nous a laissés, Goethe nous a quittés rempli de gloire et d'années [1]. » Le nom de Walter Scott est encore associé à celui de Goethe lorsque au livre 12 de la première partie, il rappelle que « l'illustre peintre de l'Ecosse débuta dans la carrière des lettres, lors de mon exil à Londres, par la traduction du *Berlichingen* de Goethe [2]. » Plus intéressante est l'appréciation dans le même livre, au chapitre 4, qui marque la filiation spirituelle de Goethe :

Lord Byron vivra, soit qu'enfant de son siècle comme moi, il en ait exprimé, comme moi et *comme Goethe avant nous*, la passion et le malheur ; soit que mes périples et le falot de ma barque gauloise aient montré la route au vaisseau d'Albion sur des mers inexplorées. ... Je reconnais tout d'abord que dans ma première jeunesse, *Ossian*, *Werther*, *les Rêveries du promeneur solitaire*, les *Etudes de la Nature*, ont pu s'apparenter à mes idées ; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causaient des ouvrages où je me délectais [3].

Nous pourrions opposer à ces lignes cette note inédite de Sainte-Beuve retrouvée par M. Levaillant sur la *Défense du Génie du Christianisme*, où il écrit en 1849 : « ... votre défense alors n'était pas sincère, ou votre revendication ici n'est pas légitime. »

Lors de son ambassade à Berlin, où il eut tant de fois l'occasion de parler de Goethe avec la duchesse de Cumberland [4], il a regretté de ne pouvoir le rencontrer [5], mais quel jugement !

1. *Ibid.*, p. 3.
2. *Ibid.*, p. 507.
3. *Ibid.*, p. 514-515. Pour la note de Sainte-Beuve, voir note 15 de la p. 515.
4. Dans sa jeunesse, ainsi que nous le rappelle M^lle Hélène Daremberg, elle fit un séjour auprès de la mère de Goethe, qui garde d'elle un souvenir attendri (ECKERMANN, *Conversations avec Goethe*, éd. Jonquières, t. I, p. 96).
5. Cf. ici même (p. 165) l'article de M. Baldensperger.

Je traversai Erfurt et Weimar : dans Erfurt, l'Empereur manquait ; dans Weimar habitait Goethe que j'avais tant admiré, et que j'admire beaucoup moins. Le chantre de la matière vivait, et sa vieille poussière se modelait encore autour de son génie. J'aurais pu voir Goethe, et je ne l'ai point vu ; il laisse un vide dans la procession des personnages célèbres qui ont défilé sous mes yeux [1].

Ce jugement, il l'aggrave, en le précisant, lorsqu'il évoque les souvenirs de son ambassade romaine. Il vient de parler des lettres d'Italie du président Dupaty, père du sculpteur Charles Dupaty et ce nom amène celui de Goethe.

A peine Dupaty avait quitté l'Italie que Goethe vint le remplacer. Le président au Parlement de Bordeaux entendit-il jamais parler de Goethe ? Et néanmoins le nom de Goethe vit sur cette terre où celui de Dupaty s'est évanoui. Ce n'est pas que j'aime le puissant génie de l'Allemagne ; j'ai peu de sympathie pour le poète de la matière : je sens Schiller, j'entends Goethe. Qu'il y ait de grandes beautés dans l'enthousiasme que Goethe éprouve à Rome pour Jupiter, d'excellents critiques le jugent ainsi, mais je préfère le Dieu de la Croix au Dieu de l'Olympe. Je cherche en vain l'auteur de *Werther* le long des rives du Tibre ; je ne le retrouve que dans la phrase : « Ma vie actuelle est comme un rêve de jeunesse ; nous verrons si je suis destiné à le goûter ou à reconnaître que celui-ci est vain comme tant d'autres l'ont été [2].

Ainsi c'est au nom du christianisme que Chateaubriand réprouve l'extase antique et la sérénité olympienne. Il ne manque pas ici de voir en Werther un rêve condamnable de jeunesse. Mais le regret d'avoir manqué son ancienne idole n'en revient pas moins comme un leit motiv : « J'aurais pu voir Byron à Genève, et je ne l'ai point vu ; j'aurais pu voir Goethe à Weimar et je ne l'ai point vu [3]. »

Quelques années plus tard, quand il prend l'air de Carlsbad durant trente-six heures, il note dans les *Mémoires*, le 1er juin 1833, les curiosités et les traditions locales qu'on y trouve. Parmi les visiteurs du « spendel » se trouvent de nombreux écrivains. Mais si Goethe est cité en bonne place,

1. Éd. cit. p. 51, t. III.
2. *Ibid.*, t. III, p. 432. Rappelons avec M. Maurice Levaillant que la phrase citée est le début d'une lettre du 5 juillet insérée dans le *Voyage en Italie* de Goethe.
3. *Ibid.*, p. 433.

Schiller lui est préféré encore une fois : « Sur les plus anciens rôles, on lit les noms des poètes et des hommes de lettres les plus éclairés du Nord, Gurowsky, Traller, Dunker, Weisse, Herder, Goethe ; j'aurais voulu y trouver celui de Schiller, objet de ma préférence [1]. »

A Venise encore, du 10 au 17 septembre 1833, il va retrouver Goethe ; il berce comme lui son désenchantement dans la gondole qui le ramène du Lido en suivant « celle d'une troupe de femmes qui chantaient des vers du Tasse ». Mais ce ne sont pas des vers du Tasse qu'il cite, ce sont ceux de la 8e *épigramme vénitienne* de Goethe, que lui a traduite sans doute son ami Ampère [2] ou encore Humboldt :

Je prenais la gondole, dit Goethe, pour un berceau doucement balancé, et la caisse noire qu'elle porte, me semblait un cercueil vide. Eh bien ! entre le berceau et le cercueil, insoucians, allons là-bas, flottant et chancelant, le long du Grand Canal, à travers la vie [3].

Quelques jours après, le 18 septembre, il revient au Tasse, dont la vie fait « désespérer du bonheur pour les hommes de talent » [4]. Il raconte sa vie, son séjour en France, son retour en Italie. Le souvenir du poète italien vient d'être ravivé par la traduction en français du *Torquato Tasso* de Goethe qu'ont donné successivement Charles de Rémusat en 1822 et A. Stapfer en 1825. Et Chateaubriand de feuilleter la traduction de Ch. de Rémusat pour évoquer d'après Goethe le poète de la *Jérusalem délivrée* [5] :

Le récit des amours du Tasse était perdu, Goethe l'a retrouvé : admirable relation des Muses et du génie [5].

Ce dernier mot est-il une réconciliation, après la froideur que nous avons constatée ? Edgar Quinet semblerait le con-

1. *Ibid.*, t. IV, p. 277.
2. *Ibid.*, p. 365. Cf. note 13 de M. Levaillant, *ibid.*, p. 399.
3. « Diese Gondel vergleich' ich der sanft einschaukelnen Wiege,
Und das Kästchen darauf scheint ein geraümiger Sarg.
Recht so ! zwischen der Wieg' und dem
Sarg wir schwanken und schweben.
Aus dem Grossen Kanal sorglos durchs Leben dahin. »
Ed. Georg Witkowski publiée à Leipzig, p. 322.
4. *Mémoires*, t. IV, p. 413. Chateaubriand a sans doute aussi lu les pages de l'*Allemagne* de Mme de Staël consacrées à *Torquato Tasso* (2e partie, ch. XXII). Nous n'en retrouvons ici aucune trace.
5. *Mémoires*, t. IV, p. 415-416.

firmer, narrant dans une lettre à sa mère, le 23 mars 1831, sa visite à Chateaubriand : « Nous parlâmes de l'Allemagne, de Goethe, de *Werther* qu'il admire fort, de la philosophie, de l'histoire... [1] » Non, en réalité, Chateaubriand est resté sur ses positions. Il admire Goethe, mais avec de fortes réserves d'ordre religieux et même artistique. La sérénité olympienne, la poésie de la matière font qu'il mesure ses éloges. En fait, les citations que nous lui avons vu faire son tirées des œuvres de la jeunesse de Goethe.

Y a-t-il d'autres raisons qui pourraient expliquer ses réserves et en particulier l'attitude de Goethe lui-même à son égard ?

II

Goethe n'a connu l'œuvre de Chateaubriand que relativement tard. C'est par le *Génie du Christianisme* et ses deux annexes *Atala* et *René* qu'il entre en contact avec lui. Il l'a lu en mars 1812 en même temps que les *Lettres* de Mme du Deffand et les *Mémoires* de Saint-Simon [2]. Il écrit le 25 à Knebel, que les explications que lui ont données le baron de Saint-Aignan et le Général Sébastiani lui ont permis de mieux comprendre ces œuvres :

> On juge mieux d'œuvres de ce genre, quand on les voit avec les yeux d'hommes éminents de la même nation que lorsqu'on les mesure d'après sa propre échelle, pour si impartial qu'on s'efforce d'être [3].

Il faudra attendre longtemps pour voir Goethe revenir à Chateaubriand dans l'étude qu'il consacre à la *Collection des Portraits historiques de M. le Baron Gérard, premier peintre du Roi*, en 1826. Il y a en effet un portrait de Mme Récamier peint en 1805 qui l'amène à parler de Chateaubriand, ou plutôt à citer et à traduire l'article anonyme

1. Cité par M. F. Baldensperger, *Bibliographie critique de Goethe en France*, p. 21.
2. Hippolyte Loiseau, *Goethe et la France, ce qu'il en a connu, pensé et dit.* Paris, Neuchâtel, éd. Victor Attinger, 1 vol. in-8°, p. 157.
3. *Ibid.*, p. 157.

— de J.-J. Ampère sans doute — paru dans le nº 55 du *Globe* [1] :

Personne ne s'étonnera de voir cette image au milieu des illustres contemporaines. L'amie de Mme de Staël, de Camille Jordan, de M. de Chateaubriand, aurait un titre à de tels honneurs, quand même on ignorerait que le charme infini de ses entretiens et la puissance de sa bonté ont constamment attiré près d'elle les hommes éminents de tous les partis. On dira qu'en faisant le bien, en étouffant les haines, en rapprochant les opinions, elle a enchaîné l'inconstance du monde sans qu'on soupçonnât que la fortune et la jeunesse avaient pu s'éloigner d'elle. Ceux qui ont supposé son esprit l'effet du commerce assidu des gens supérieurs, le reflet d'un autre astre et le parfum d'une autre fleur, ne l'ont jamais approchée. Nous ne saurions dire, à la vérité, si, à seize ans, les soins de la parure et quelques autres préoccupations du même âge, empêchent une femme de montrer d'autres avantages que ceux de sa beauté ; mais aujourd'hui il serait impossible d'expliquer tant de goût, de grâce et de finesse, sans accorder qu'elle a toujours eu les éléments de ces qualités.

Sans avoir rien publié, rien écrit peut-être, cette femme remarquable a exercé une influence sur deux de nos plus grands écrivains. Cette influence, qui ne fut point cherchée, consiste à aimer le talent, à l'inspirer, à l'enflammer lui-même à l'aspect des impressions qu'il produit. Ceux qui savent que la pensée s'agrandit et se féconde, en la développant devant une autre intelligence ; que la moitié de l'éloquence est dans les yeux qui nous écoutent ; que le courage nécessaire à l'exécution d'un crime se puise dans l'intérêt que son projet fait naître, ne s'étonneront jamais des amitiés passionnées de Corinne et de l'auteur des *Martyrs* pour la personne qui les accompagna loin de la France ou leur resta fidèle dans la disgrâce. Il est des êtres généreux qui sympathisent avec toutes les hautes pensées, toutes les belles imaginations : vous voudriez produire de nobles ouvrages pour les leur confier, faire le bien pour le leur dire. Tel est le secret de l'influence de Mme Récamier.

Malgré tout, le sentiment de Goethe sur Chateaubriand serait encore imprécis. Il allait un an plus tard le rendre plus explicite, dans une conversation avec Eckermann, le 4 janvier 1827. Il est amené à dire l'importance de Chateau-

1. Le même article est précédé d'un autre signé des initiales de J. J. Ampère sur la toute récente traduction des *Œuvres dramatiques* de Goethe.

briand comme chef ou plutôt comme père du jeune romantisme français, à propos de Victor Hugo et de Lamartine. Et il déclare :

Von Chateaubriand kommen sie her, der freilich ein sehr bedeutendes rhetorisch-poetisches talent ist [1].

Ainsi donc Chateaubriand n'est remarquable que par son talent rhétorico-poétique. Ce jugement est confirmé par cette notice sur René trouvée dans ses papiers posthumes : « Talent poétique à tournure oratoire, cherchant passionnément sa matière dans le monde extérieur, se guindant à des sentiments religieux, grande personnalité agissant à la fois sur les yeux et sur le cœur, et présentant les mêmes caractères comme homme politique [2]. » La sentence sous sa forme objective est au fond une condamnation, qui s'explique par la recherche intérieure de Goethe, le refus que sa sincérité oppose désormais à ce qui agit sur les sens et les sentiments. N'est-ce pas comme le négatif du jugement de Chateaubriand sur Goethe que nous avons rappelé plus haut : « J'ai peu de sympathie pour le poète de la matière : je sens Schiller, j'entends Goethe... Je préfère le Dieu de la Croix au Dieu de l'Olympe. »

Va-t-il en rester là ? Il est dommage que rien d'essentiel ne ressorte de la conversation qu'il a avec Reinhard. Revenu de Paris, le 11 avril 1829 : « Man sprach, nous dit seulement Eckermann, über Chateaubriand, Guizot, Salvandy, Béranger, Mérimée und andere [3]. » En revanche David d'Angers, qui modelle son buste du 23 août au 9 septembre 1929, va recueillir cette déclaration : « Chateaubriand, d'après lui, n'est que le continuateur de Bernardin de Saint-Pierre [4]. » Qu'en aurait dit Chateaubriand, surtout s'il avait su que Goethe avait avoué auparavant aimer « jusqu'à la passion lord Byron ». En somme, il se voyait préférer celui qu'il considérait comme son fils spirituel. Goethe apportera un correctif à cette sentence sévère au lendemain de la bataille d'*Hernani* :

1. Goethe *Gespräche*, Gesamtausgabe von Freiherrn von Biedermann, Leipzig, 1910, 5 vol. in-8°, t. III, pp. 311-312.
2. Cité et traduit par H. Loiseau, *Goethe et la France*, p. 157.
3. *Gespräche*, éd. citée, t. IV, p. 167.
4. *Ibid.*, t. IV, p. 164.

Hernani von V. Hugo sei eine absurde Komposition, ebenso der Gustav Adolf [*von Arnault* ?] und die Christine [*von Arnault ?*] oder *Stockholm, Fontainebleau et Rome* [*von Dumas* ?] Uberhaupt hätten die Franzosen seit Voltaire, Buffon und Diderot doch eigentlich KeineSchriftsteller erste Grösse gehabt, keinen, bei dem die geniale Kraft, die Löwentatze so recht entschieden hervorgetreten. *Paul und Virginie* von Bernardin de Saint-Pierre, ingleichen *Atala* von Chateaubriand könne man allenfalls noch gelten lassen [1].

Il est sévère de n'admettre dans toute notre littérature qu'*Atala* et *Paul et Virginie*. Et peut-on réduire sans injustice Chateaubriand à l'histoire de sa Floridienne ?

Il nous paraît que Goethe a connu imparfaitement l'œuvre de Chateaubriand ; il l'a trop vite classée dans un genre pour lequel il n'éprouve pas d'admiration. Pourtant il aurait pu se rencontrer avec lui sur plus d'un point. N'est-ce pas lui qui, en février 1824, voit avec plaisir la Guerre d'Espagne — *ma guerre* a dit Chateaubriand — se terminer heureusement pour les Bourbons, qui s'acquièrent l'armée et affermissent leur pouvoir [2] ; la conversion rapportée par Eckermann à la date du 25 février 1824 est caractéristique à cet égard. Sur ce terrain, le conservateur qu'était Goethe rejoint le Ministre de la Restauration. Même du point de vue littéraire ils ne sont pas irrémédiablement éloignés l'un de l'autre. Ils gardent leurs admirations communes, Ossian et Homère [3]. L'un et l'autre renient leurs péchés de jeunesse : *Werther* et *René*. Longtemps ils ont cédé aux orages du cœur. Sans doute le calme et la sérénité est venue plus vite chez Goethe, mais l'attitude dernière de Chateaubriand, qui garde un sourire tristement désabusé va rejoindre les jours mélancoliques dont cherche à se dégager vers la fin la sérénité olympienne. Ont-ils su ce qu'ils pensaient l'un de l'autre ? Non, sans doute. Il est étonnant que Goethe n'ait jamais reconnu en René un descendant de son Werther, qu'il ait parlé, non de *René*, mais d'*Atala*. Est-ce intentionnel ? Il a probablement lu la *Défense du Génie du Christianisme* et l'article du *Mercure* où *Werther* était critiqué pour n'avoir pas exprimé la saine morale.

1. *Gespräche*, t. V, p. 254.
2. *Goethe et la France*, p. 263-264.
3. Il a le même exemplaire d'Homère que Werther ! Coincidence curieuse.

Quoiqu'il en soit, ces textes que nous avons simplement réunis ici révèlent que, si nos deux écrivains ont d'indéniables rapports, marqués chez le jeune Chateaubriand par une influence reçue, ils gardent chacun leur indice particulier de réfraction.

Charles DÉDÉYAN.

L'ALLEMAGNE, LA FRANCE ET L'ANGLETERRE
EN FACE DE GOETHE

La *Revue de littérature comparée* a consacré, en 1932, un numéro spécial à Goethe, à l'occasion du centenaire de sa mort. Elle ne faisait que joindre alors son modeste hommage à celui de l'élite française. Dans aucun pays, cette commémoration ne fut célébrée avec plus d'empressement que chez nous. Des cérémonies eurent lieu à la Sorbonne, au Palais de la Mutualité, dans nos cercles littéraires, dans nos Universités de province. Et dans nos journaux, nos revues, les articles se multiplièrent à la gloire de Goethe. Comme si, à la veille du coup de force hitlérien, nos meilleurs écrivains, attachés à l'Allemagne de Weimar, voulaient encore, d'un geste symbolique, couronner de laurier le buste du Sage ! André Gide, André Suarès, Denis de Rougemont, Bernard Grœthuysen, Jean Prévost dans la *Nouvelle Revue Française*, Charles Du Bos, Edmond Jaloux, Jean Cassou, Henri Lichtenberger dans la *Revue d'Allemagne*, Romain Rolland, Alain, Jules Romains dans *Europe*, tous tinrent à saluer sa grande mémoire [1]. Des *Entretiens sur Goethe* furent publiés par les soins de l'Institut de coopération intellectuelle et de « l'Union pour la vérité ». Enfin Paul Valéry, renseigné sur l'homme et l'œuvre par notre meilleur germaniste, Henri Lichtenberger,

1. La *Revue de littérature comparée*, dans son numéro de janvier 1932, orné de 2 fac-similés de lettres autographes inédites de Goethe, publia des articles de G. Varenne (*Goethe et Claude Lorrain*), P. Van Tieghem (*Goethe et le sentiment de la nature dans le préromantisme européen*). J. I. Rouge (*Goethe critique*), A. Heringer (*La religion de la vérité dans Iphigénie*), F. Baldensperger (*L'épisode d'Euphorion*), J. J. A. Bertrand (*Goethe en Catalogne*), M. Trivunac (*Goethe et les Yougoslaves*), etc.

prononça le 30 avril 1932, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en présence du Président de la République et du corps diplomatique, le discours officiel du jubilé. On ne peut, certes, dire que l'intellectualité française soit restée insensible aux suggestions du centenaire. Elle trouva d'ailleurs, dans une copieuse exposition organisée par la Bibliothèque nationale, un aliment à sa ferveur.

En fêtant Goethe, une fois de plus, cette année, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, nous restons donc fidèles à notre tradition d'humanisme. Il représente pour nous, avec plus de force que jamais, un idéal européen, une pensée cosmopolite, un libéralisme, qui rallient nos plus profondes, nos plus sincères exigences. Si les relations normales doivent reprendre avec ces intellectuels allemands qui nous ont, n'ayons pas peur de le leur redire, si souvent, si douloureusement déçus [1], c'est encore en les conviant à revenir à Goethe, — ce grand Allemand, mais ce Rhénan, cet Occidental, comme Beethoven — que nous aurons le plus de chance de les rencontrer sur la route du rapprochement. Car ils savent bien qu'ils s'étaient détachés de Goethe : *Los von Goethe*, disaient la plupart d'entre eux, et l'on se félicitait Outre-Rhin de voir grandir une jeunesse qui l'avait oublié [2].

Sans doute, dans l'Allemagne, même préhitlérienne, on avait célébré le centenaire, aménagé des vitrines, frappé des médailles, mais le cœur n'y était pas, le poète n'était plus guère qu'un instrument de propagande, un article d'exportation. Le héros national était Wagner. Faut-il donc en croire Nietzsche ? « Goethe, écrivait-il, ne représente dans l'esprit des Allemands qu'un épisode sans lendemain : il ne répond chez eux à aucun besoin réel, et c'est ce qui fait qu'ils ne savent trop qu'en faire. Il est une fanfare qui flatte leur amour-propre national et qu'ils lancent, de temps en temps, par-dessus les frontières. » Dans ces moments-là, c'est vrai, ils le revendiquent. En voyant son portrait dans le cabinet de travail de Lord Haldane, l'un d'eux ne s'écriait-il pas : « *Ach ! unser Goethe* » : ce qui lui attira, de la sœur du chancelier d'Angleterre, la réponse gentiment ironique : « *Yes, but*

1. Cf. mon livre : *Les écrivains français et le mirage allemand*, Boivin, 1948.
2. Max Kommerel s'en était ému dans son volume : *Jugend ohne Goethe.*

do we say our Shakespeare ? » Il y a des grands hommes qui appartiennent au monde [1].

Ceci n'empêche pas qu'au cours du XIX^e^ siècle les Allemands ne lui ont pas toujours été fidèles et que certains l'ont attaqué avec violence. (Constatation d'ailleurs assez curieuse, ceux-là, les Schlegel, les Menzel, les Léo, furent souvent les ennemis de la France). Il a vu se dresser contre lui une bonne partie du Romantisme allemand, voire de la « Jeune Allemagne ». On lui a reproché son impassibilité olympienne, son indifférence patriotique, son égoïsme sacré, la solitude hautaine de sa vieillesse et d'avoir vécu — lui déjà ! — au-dessus de la mêlée. Mais c'est aussi, à la même époque, qu'a commencé le prodigieux travail de l'érudition germanique, de la « Goetheforschung ». Elle a abouti, vers la fin du siècle, à la constitution du « Goethe-Archiv » à Weimar, de la « Goethe-Gesellschaft », aux publications du *Goethe-Jahrbuch*, aux grandes monographies de Bielschowski, de Richard M. Meyer, de Hehn, de Gundolf, d'Emil Ludwig, de tant d'autres. Bref, si les Allemands n'étaient pas tous d'accord sur ce qui en Goethe était grand, ils étaient devenus unanimes sur sa grandeur. Objet de chapelle ou objet de musée, il était « leur » Goethe.

Il faut donc espérer, comme bien des signes le font pressentir, qu'ils reviendront à lui et qu'ils écouteront la voix émouvante de l'un des meilleurs d'entre eux, Karl Jaspers. « Soyons fidèles à notre patrimoine national, c'est-à-dire à Kant, à Goethe, à Lessing et aux autres grandes figures, à tout ce qui en nous est noblesse. » [2] Redeviendra-t-il, selon la parole de Th. Mann, « le seul Dieu qui reste aux Allemands

1. C'est la même attitude qu'on retrouve plus tard chez Houston Chamberlain et chez certains écrivains nazis qui hésitent à le jeter par dessus bord, et veulent, pour le sauver, le remodeler selon leur goût et leurs préférences idéologiques. Pour Moeller van den Bruck, Goethe est l'Allemand dans son essence : « der Deutsche schlechtweg » l'Allemand purement et simplement. « Wie unser Homer steht er da. » Aux yeux de Rosenberg, c'est un Chrétien et un Aryen purifié, « sehnsuchtsvoll, tüchtig », qui aime la vie, l'action, et reste fidèle à sa terre et à sa race. Ceci expliquera, dans la mesure où la « Goethe-Forschung » subsistera sous le régime hitlérien, qu'elle ait été une philologie dirigée.

2. Discours de réouverture de la Faculté de médecine de Heidelberg, 15 août 1946. Dans son discours de remerciement pour le prix Goethe, en 1948, Fritz von Unruh disait : « Es ist unser Wille, nach Goethes Vorbild endlich aus Massenmenschen wieder Persönlichkeiten zu werden. » — Cf. aussi Karl JASPERS, *Unsere Zukunft und Goethe*, Zurich, 1947. « Wir können weder Nietzsche noch Goethe entbehren. » L'étude de B. VON WIESE : *Faust als Tragödie* est dédiée à Jaspers (1947).

qui ne croient pas en Dieu ? » Certains symptômes semblent favorables. Après ces années de sécheresse intellectuelle, la jeunesse allemande est assoiffée d'apprendre, les étudiants sont nombreux et avides, et certains de leurs maîtres s'emploient à éveiller ou à réveiller leur goût pour l'humanisme et pour une vraie culture. Ernst Reisiger a publié une anthologie à leur usage : *Goethe für die Jugend* [1]. Le professeur Uhde-Bernays, un vétéran du cercle weimarien, a prononcé à Augsburg et à Munich une conférence intitulée : *Wendung der Jugend zu Goethe* [2], et Maurice Boucher a trouvé un accueil chaleureux auprès des intellectuels de Rhénanie en traitant devant eux de la signification actuelle de l'esprit goethéen [3]. Des voix comme celles d'Ernst-Robert Curtius, de Richard Benz, d'Eduard Spranger, de Hermann Hesse (avec son *Dank an Goethe*), de Reinhold Schneider, d'Alexander Schröder, semblent avoir trouvé un peu partout des échos réconfortants [4]. A l'heure qu'il est, toute l'Allemagne, et en particulier les deux villes de la naissance et de la mort, Francfort et Weimar, s'apprêtent à fêter le « Goethe-Jahr » [5].

Mais présentera-t-on à Weimar le même Goethe qu'à Francfort ? Il est à craindre qu'il ne soit enrôlé, mobilisé, que les deux Allemagnes de l'Est et de l'Ouest ne mettent systématiquement l'accent sur des aspects bien différents [6]. Un poète catholique comme Reinhold Schneider, un philosophe marxiste comme Georg Lucacs n'abordent évidemment pas Goethe de la même manière. Et l'unanimité très souhaitée et si désirable risque bien de ne pas se faire. Il faudrait se décider ou se résigner à ne considérer Goethe que du point de vue goethéen, c'est-à-dire en dehors de toute idéologie. A qui va-t-on confier le soin de le célébrer dans le grand discours du Jubilé, la *Gedenkrede* ? Albert Schweitzer qui s'en était acquitté en 1932, s'est maintenant récusé.

1. Ebner Verlag, Ulm. — Cf. aussi le livre de Günther Müller, *Kleine Goethebiographie*, Bonn, 1948.
2. Reproduite dans le n° 1 des *Deutsche Beiträge*, 1948.
3. Conférence faite à Mayence, 6 janv. 1947. *Goethescher Geist und* 20 *ster Jahrhundert.* Plus de 10.000 exemplaires de la brochure ont été rapidement épuisés et un nouveau tirage de même importance a dû être fait.
4. Cf. Kommt eine Goethe-Renaissance, *Suddeutsche Zeitung*, 6 juillet 1948, Rückkehr der deutschen Jugend zu Goethe, *Neue Züricher Zeitung*, 6 juillet 1948. Cf. plus loin, les comptes rendus de Robert Minder.
5. Cf. *Rheinischer Merkur*, 8 janv. 1949 et Radio-Francfort.
6. Goethekult und Götzendienst, *Tagesspiegel*, Berlin, 26 Janv. 1949.

Thomas Mann a réservé son allocution pour l'Angleterre. Fritz von Unruh, titulaire du prix Goethe en 1948, a été et est encore bien discuté. Pour célébrer son plus grand homme, l'Allemagne cherche un homme, et c'est tout un symbole.

Cette renaissance de Goethe — si renaissance il y a — devrait faire partie, écrivait Eduard Spranger, d'une renaissance morale. (« sollte Teil einer moralischen Erneuerung des Volkes sein »). Que l'Allemagne troublée d'aujourd'hui médite la parole de Gide, en 1932. « J'apprenais, en lisant Goethe, que rien de grand ne fut tenté par l'homme qu'en révolte contre les dieux. Mais cet état d'insubordination, il ne peut et ne veut s'y maintenir. Il lui faut retrouver — et c'est là ce qui le sépare de Nietzsche — quittant la région de la foudre, un climat où sa pensée puisse commodément s'épanouir. » Là est un trait profond qui devrait s'imposer aux Allemands. Après ses années de *Sturm und Drang*, Goethe a cherché à vaincre ses démons, à réaliser partout, en lui et autour de lui, l'harmonie. Classique en art, européen en politique, humaniste au sens le plus élevé, il est devenu le médiateur, le réconciliateur par excellence, et c'est par un retour à lui que l'Allemagne, délivrée de ses faux prophètes, peut espérer se sauver. Au-dessus de la « Weltherrschaft », il préconise le règne de la « Weltliteratur ».

* * *

Ceci dit, mon propos est modeste et limité. Je voudrais profiter de la célébration du bicentenaire, pour rappeler quelle a été l'attitude de l'Angleterre et de la France en face de Goethe. En même temps qu'un hommage rendu à son génie par les écrivains de deux pays d'Occident que trop d'Allemands ont souvent jugé imperméables à leur littérature, cette rapide rétrospective, surtout appuyée sur des ouvrages français [1], permettra de dégager, en con-

1. F. Baldensperger, *Goethe en France*, Hachette, 1904. — Jean-Marie Carré, *Goethe en Angleterre*, Plon, 1920 et la *Vie de Goethe*, N. R. F., 1927. — *Bibliographie de Goethe en Angleterre*, Plon, 1920. — H. Loiseau, *Goethe et la France*, A. Attinger, 1930. — H. Lichtenberger, *Goethe*, 2 vol., Didier, 1939. — A. Fuchs, *Goethe, un homme face à la vie*, I, Aubier, 1946. — Fr. Strich, *Goethe und Weltliteratur*, Berne, 1946.

Je laisse de côté l'influence de Goethe en Amérique. Sur ce sujet — qui reste

frontant des réactions symétriques et souvent opposées, les traits caractéristiques de l'esprit anglo-saxon et de l'esprit latin.

Je n'insisterai pas sur le Werthérisme et le mal du siècle. Tout a déjà été dit à cet égard. *Werther* a suscité en France, — M. Baldensperger l'a montré — une lignée de mélancoliques héros, à commencer par *René*[1]. A lui se rattachent, d'une façon ou d'une autre, avec leurs tempéraments différents, Adolphe, Obermann, Chatterton, Joseph Delorme, d'autres encore. Nombreux sont nos romantiques qui expriment, à sa suite, toutes les nostalgies et les désillusions des enfants du siècle, l'inquiétude de vivre et l'amère douceur de mourir. Le *Weltschmerz* est devenu une maladie européenne. Avec une exception peut-être. Si le petit roman de Goethe eut, en Angleterre, un succès de mode, auprès des jeunes gens et surtout des femmes, dans la poésie élégiaque, dans la gravure, il n'exerça aucune influence sur la grande littérature. Werther fut éclipsé par Manfred. Les chants athées, les défis orgueilleux de Byron, de Shelley couvrirent son pessimisme plaintif, préludèrent à un autre climat, chargé d'orage et d'impiété, qui allait, à son tour, s'étendre à toute l'Europe, le byronisme. Le grand romantisme oublia Werther et suivit Childe Harold, répéta ses sarcasmes.

Les moralistes anglais s'en étaient offusqués. Ils se méfiaient de Goethe qu'ils dénonçaient à l'origine de tant d'irréligion et d'immoralité. Un redressement s'imposait. Ce fut Carlyle qui, paradoxalement, l'opéra. Et ici s'affirme la différence des points de vue, des races et des tempéraments. Michelet voit en Goethe un panthéiste « qui absorbera l'Allemagne dans l'océan de sa poésie » et l'a déjà libérée « d'un effrayant formalisme ». Carlyle l'admire, mais le transforme et le déforme. Tandis que les romantiques français, frappés surtout par l'aventure de Faust, ne s'en approprient guère que les thèmes romanesques, dramatiques et

à traiter — on trouvera des indications initiales dans l'ancienne bibliographie d'Eugen Oswald : *Goethe in England und America*, dans un article de Camillo von Klenze, *Das amerikanische Goethebild*, publié dans les *Mitteilungen der Akademie zur wissenschaftlichen Erforschung und zur Pflege des Deutschtums*, 2tes Heft, 1933, et dans une étude de J. P. von Grueningen, *Goethe in American Periodicals* (1860-1900). P. M. L. A., déc. 1935. Cf. aussi Karl Schreiber, *Goethe und Amerika, Jahrb. der Goethe Gesellschaft*, vol. XV, p. 233.

1. Plus haut : Ch. Dédéyan, *Goethe et Chateaubriand*, p. 168.

artistiques, l'historien moraliste anglais va chercher, dans l'œuvre de Goethe, des armes, des citations, des arguments. On sait qu'aux environs de 1830 l'utilitarisme exploitait, outre-Manche, sur le terrain philosophique et social, l'offensive de notre XVIII^e siècle contre la métaphysique, la victoire des économistes et des encyclopédistes français couronnée par la Révolution. Contre les radicaux, les rationalistes, les positivistes de son pays, Carlyle dressa la haute figure de Goethe, son allié, enrôlé de force sous son étendard. Tel un prophète de la Bible, ce puritain d'Ecosse mène la bataille, avec une sombre et grondante colère.

Intuition, action, opposées à la raison desséchante et à l'habile calcul sont ses mots de ralliement. Ses munitions, il les emprunte à l'arsenal des métaphysiciens allemands, Fichte, Schelling, mais aussi (qui l'eût cru ?) à Goethe. Hostile à l'ironie voltairienne, au matérialisme français, à la révolte byronienne, il barre le chemin aux philosophes, aux beaux esprits de Paris et, proclamant la qualité germanique de sa race, il va chercher des renforts à Berlin et à Weimar. C'est avec le *Maurers Lied* de Goethe sur les lèvres qu'il se met en route pour la reconquête de l'idéalisme. Qui parvient à apaiser cet halluciné pris de vertige devant le gouffre insondable de la vie, ce malade angoissé par l'éternel mystère de l'être et du néant, existentialiste avant l'heure ? Qui donc, sinon Goethe. Il se rassure lui-même en répétant sans fin les préceptes qu'il a trouvés dans les *Wilhelm Meisters Wanderjahre* : Accomplis l'exigence du jour, « die Forderung des Tages »[1]. Le doute ne peut être aboli que par l'action. « Do the duty which lies nearest thee ». Qu'est-ce à dire ? vis dans l'actuel, le quotidien ; la vie, même la plus humble, est sacrée, prends-la au sérieux (lui Carlyle la prenait au tragique), elle vaut la peine d'être vécue, approfondie, sanctifiée, mets ton idéal dans ton œuvre au lieu de l'évoquer dans les nues, accomplis ton labeur présent, travaille et crois en toi. Il reprend la distinction de Goethe, dans une note du *Divan*, sur les époques négatives, celles de doute et de dissolution, et les époques positives, celles de croyance et d'affirmation.

1. C'est ce qui explique le conseil de Carlyle dans *Sartor Resartus* : « Close thy Byron, open thy Goethe. »

Goethe apparaît à Carlyle dans la lumière de la philosophie de Fichte, il devient le type du penseur transcendantal de la *Wissenschaftslehre*, du *Voyant (Seher)*, du héros constructeur et rédempteur du doute, celui qui a vaincu en lui-même son *Werther* et son *Faust* et qui, avec les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, conduit l'humanité de la rébellion au renoncement et à la soumission, de l'incroyance aux certitudes, du romantisme à la sagesse.

I consider that for the last hundred years, by far the noblest of all Literary Men is Fichte's countryman, Goethe. To that man too, in a strange way, was given what we may call a life in the Divine Idea of the World, vision of the inward divine mystery ; and strangely, out of his books, the world rises imaged once more as godlike, the workmanship and temple of a god [1].

Pour Carlyle, Goethe a la valeur d'une révélation ! il est l'exemple vivant qui a provoqué, illustré, confirmé sa théorie des héros dans l'histoire. Peu à peu, d'ailleurs, la préoccupation éthique et religieuse finit par envahir exclusivement son esprit. De Goethe il passe à Mahomet, à Luther, à tous les fondateurs de religion et de morale. Le héros, dont l'écrivain (man of letters) lui a manifesté le premier l'existence, se transforme, se diversifie. Il cesse d'être le voyant, le poète, le penseur, et il devient le guide actif, celui qui travaille et pétrit l'époque, l'exprime et la dirige à la fois, le Saint, le Prophète, le Prêtre, le Roi.

Doctrine dangereuse quand elle justifie ses applications sur le plan de la politique et de l'histoire. Carlyle abandonne Goethe assez vite, dès qu'il se sent raffermi et quand la mort de celui-ci, interrompant leur correspondance, rompt le charme de son message. Ses héros sont maintenant Cromwell et Frédéric II. Il se fait l'apologiste dans l'histoire de l'homme providentiel, de celui qui s'est incarné, pour notre infortune, sous les traits du Duce, du Führer, et il n'est pas étonnant que l'Allemagne hitlérienne comme d'ailleurs l'Italie mussolinienne [2] ait fait bon accueil à son œuvre. Nous sommes bien loin de Goethe !

En Angleterre même, ses répétitions passionnées en faveur

1. *On Heroes, heroworship and the heroic in History* (1840), éd. Dent, p. 191.
2. Cf. A. C. Taylor, *Carlyle et la pensée latine*, Boivin, 1938, p. 365-366.

de Goethe finissent par éveiller un écho. Grâce à lui — ou par sa faute, comme on veut, — Goethe est apparu aux Anglais, pendant un demi-siècle, sous l'aspect du moraliste. Que sont les premiers romans de Disraeli : *Vivian Grey*, *Contarini Fleming*, sinon des compositions autobiographiques du type appelé en Allemagne « Erziehungsroman », des romans d'éducation nettement inspirés de *Wilhelm Meister* et soutenus par la grande idée goethéenne de l'expérience humaine ? Même conception dans les romans philosophiques (« metaphysical novels ») de Bulwer Lytton : *Ernest Maltravers* (1837), *Alice ou les mystères de la vie* (1840). « En ce qui concerne l'idée première, avoue l'auteur, celle d'une éducation morale ou d'un apprentissage, il est facile de voir que je la dois au *Wilhelm Meister* de Goethe ». Et c'est encore la doctrine goethéenne du renoncement qui plane sur le poème *In Memoriam* de Tennyson.

I held it truth with him who sings
To one clear harp in divers tones
That men may rise on stepping stones
Of their dead selves to higher things.

Ce barde « à la harpe variée » qui dit la nécessité du renoncement, de la progression spirituelle et morale, c'est le vieux romancier des *Wanderjahre*. L'interprétation essentiellement éthique de Carlyle a fini par lui gagner la pensée anglaise, mais elle a lourdement pesé sur elle. En dépit des efforts faits par George Henry Lewes, le positiviste compagnon de George Eliot, qui écrivit en anglais la première et célèbre *Vie de Goethe* (1855), on peut dire que l'artiste, le classique, l'Hellène restèrent inconnus en Angleterre. L'auteur d'*Iphigénie*, de *Torquato Tasso*, des *Elégies romaines* — par surcroît si sensuelles, — n'y conquit pas droit de cité. Dans ses *Essais*, Matthew Arnold [1] admire surtout en Goethe la « vérité de la vision ».

He is the greatest poet of modern times, not because he is one of the halfdozen human beings who in the history of our race have shown the most signal gift for poetry, but because, having a very considerable gift for poetry, he was at the same time in

1. Cf. Louis BONNEROT, *Matthew Arnold poète*, Didier, 1947, p. 309.

the width, depth and richness of his criticism of life, by far our greatest modern man.

Ainsi la sagesse de Goethe a édifié l'Angleterre, mais son art lui est resté fermé. Si le poète continue à intéresser, pendant la seconde moitié du XIX^e^ siècle, une partie de l'élite intellectuelle d'outre-Manche, ce n'est pas à cause de son génie lyrique, c'est à cause de sa science universelle et de son vaste cerveau Un philosophe comme J. Tyndall, un zoologiste comme T. Huxley, un critique comme J. Morley, un romancier comme Meredith, un homme d'Etat comme Lord Haldane, un historien comme Hume Brown [1], se tournent successivement vers le penseur et l'étudient avec fruit.

* * *

L'adhésion de la France est d'un ordre tout différent ; purement littéraire au début, incomplète et superficielle peut-être, limitée aux thèmes pittoresques et dramatiques de l'œuvre, elle ne fut pas sans portée artistique, non sans influence décorative.

D'abord nos romantiques n'aiment pas qu'on leur fasse la morale. Les « Jeune-France », qui applaudissent *Marion Delorme* et lisent *Mademoiselle de Maupin*, n'auraient eu aucun goût pour les prédications puritaines d'un Carlyle. Un *Wilhelm Meister* les ennuie ; ils lui tournent carrément le dos, lui ravissent *Mignon*, enlèvent au roman pédagogique cette jolie figurine mystérieuse et primitive. Après G. de Nerval et Th. Gautier, nombreux sont les petits poètes qui cherchent à transposer en français le « lied » de la jeune exilée :

Kennst du das Land.....

cette romance sentimentale à qui la musique d'Ambroise Thomas devait conférer plus tard une popularité d'une si regrettable banalité.

1. C'est Lord Haldane qui acheva la *Vie de Goethe* de son ami Hume Brown, mort prématurément, et rédigea en particulier le chapitre sur le *Second Faust*. Dans une lettre, restée inédite du 16 janvier 1921, il m'écrivait, reprenant la même idée que Matthew Arnold, « Goethe was at once *a great critic of life* and an exquisite lyrical poet. » A ces deux goethéens écossais, il faut ajouter J. G. Robertson à qui on doit deux bons livres sur Goethe : *Goethe and the 20th century* (1912) et *Goethe* (1927).

De l'œuvre lyrique de Goethe, notre romantisme s'approprie surtout la ballade et ses éléments fantastiques. Allié à la *Lenore* de Bürger, le *Roi des Aulnes*, chanté dans nos salons sur la mélodie de Schubert, contribue à faire entrer dans notre poésie la chevauchée sombre et pathétique. Nous retrouvons l'écho de son galop chez Théophile Gautier, dans *Le cavalier poursuivi*, chez Victor Hugo dans l'*Aigle du Casque*, *Eviradnus*, *Mazeppa* et *les deux cavaliers dans la forêt*. D'ailleurs la *Chanson du roi de Thulé* fut rapidement détachée du *Faust*, comme celle de Mignon l'avait été de *Wilhelm Meister*. Elle chemina séparément à travers les anthologies de l'époque.

Par contre, malgré la fervente traduction de Gérard de Nerval, nos romantiques ne comprirent pas le *Faust*. Le drame leur parut mal construit la philosophie obscure. Alors, ils se rabattirent sur l'un ou sur l'autre des *deux thèmes* dominants : le thème sentimental, l'histoire romanesque de Marguerite ; le thème satanique, l'aventure infernale de Faust et de Méphisto. C'est ainsi que Gretchen aux tresses blondes devint le type des ingénues amoureuses dont s'éprirent les « enfants du siècle », et bientôt, nous dit Stendhal, aux expositions du *Salon annuel*, Marguerite au rouet, à l'église, sous le porche « fit pâmer les belles dames du faubourg Saint-Germain ». Elle eut même son peintre attitré, Ary Scheffer, comme elle eut plus tard son musicien, Gounod.

Par contre, Berlioz est plutôt fasciné par l'atmosphère démoniaque de la tragédie, et sa *Damnation* entraîne ses auditeurs haletants dans les vertiges symphoniques de la course à l'abîme. Parallèlement, Delacroix s'attache à souligner (dans ses lithographies et dans ses tableaux), le côté archaïque et médiéval du *Faust*, et son succès n'est pas sans exercer d'influence sur la littérature du temps.

La plupart des écrivains s'arrêtent au décor, aux remparts de la ville, à la cuisine de la sorcière, à la scène de la cathédrale, au jardin de Dame Marthe, à la prison. Avec Théophile Gautier ils contemplent « le ténébreux vieillard »

> Auprès de sa croisée étroite à carreaux verts,

l'alchimiste pensif, courbé sur ses fioles et ses cornues, avec

La règle et le marteau, le cercle emblématique,
Le sablier, la cloche et la table mystique,

et, s'il en est parmi eux, comme Lamartine, dont le regard dépasse cette histoire de magie et de séduction, qui se sentent les frères de cet homme par la fièvre, l'inquiétude, le mal de l'infini, travaillés, eux aussi, par le désir de dépasser les bornes de la vie, ils n'osent point s'adonner sans réserves à cette insatiable curiosité, à ces élans rebelles. On connaît la plainte de *Jocelyn*

Dans mes veilles sans fin, je ressemble, ô ma sœur,
A ce Faust enivré des philtres de l'Ecole...
Oui, c'est Faust, ô ma sœur, mais Faust avec un Dieu.

Une place spéciale devrait être aussi faite ici au jeune Flaubert qui, au cours de ses années romantiques de Rouen, avait ressenti le tourment spirituel de Faust et s'en était souvenu dans son « mystère » : *Smarh*, en attendant de s'en inspirer une dernière fois dans sa *Tentation de Saint Antoine.*

Ces grandes oppositions entre le ciel et la terre, le bien et le mal, l'être et le néant ne survécurent guère au romantisme. Avec le positivisme et le Parnasse, la poésie française revint à une certaine sérénité, à un paganisme de style et de pensée qui devait tout naturellement lui dicter une autre attitude à l'égard de Goethe. *Iphigénie en Tauride* et *Hermann et Dorothée*, deux chefs-d'œuvre de simplicité classique, confirmèrent encore nos poètes de 1860 dans leurs prédilections formelles, leur goût des lignes pures et des ensembles harmonieux. Pour Théophile Gautier (ce romantique devenu grand prêtre de l'art), Goethe allait être maintenant « le poète marmoréen, le grand plastique, l'Olympien de Weimar », et c'est son nom qu'il inscrivit au frontispice du recueil des *Emaux et Camées* (1852).

Comme Goethe sur son divan,
A Weimar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses.

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait « Emaux et Camées »...

A cet impassible détachement [1], à cet hellénisme un peu hautain, les Parnassiens ajoutèrent d'ailleurs bientôt une nuance d'hostilité à l'égard du Christianisme qui s'exprima surtout chez un Leconte de Lisle. Dans un poème comme *Hypatie et Cyrille*, celui-ci déplore la victoire du Nazaréen et l'effondrement du Portique. C'est ce même sentiment de nostalgique tendresse pour l'antiquité grecque qui inspire à Taine, au cours d'une promenade à *Sainte-Odile*, sa grande méditation panthéiste sur l'*Iphigénie* de Goethe (1868). A l'émotion religieuse qu'il éprouve à se trouver seul dans ces vastes temples des forêts des Vosges, Taine associe « le plus grand chef-d'œuvre de l'art moderne », cette *Iphigénie en Tauride* qui, loin d'opposer le ciel et la terre, le surnaturel et la nature, le corps et l'âme, laisse les dieux dans la vie et rétablit l'harmonie de la Grèce antique. « La grande statue est entière. Mais un sourire d'une douceur inconnue est venu se poser sur ses lèvres : la résignation, l'abnégation, toutes les noblesses de la conscience ont agrandi la portée de son regard... Mais elle n'a point subi les angoisses maladives, les langueurs mystiques, les extases énervantes du cloître. Elle n'est point fille de la grâce, mais de la nature ; elle a crû, comme une belle plante dans un bon sol, droite et haute, et c'est d'elle-même qu'elle se tourne vers la lumière. »

Ici nous sortons du domaine des comparaisons thématiques. Il ne s'agit plus de dépister, à travers la littérature française, les traces de telle œuvre goethéenne, et nous n'en sommes plus à épier des réminiscences ou des allusions. C'est de Goethe tout entier, de sa philosophie, de sa *personnalité* qu'il s'agit. Le sérieux Carlyle y est allé tout droit, dans sa soif de réconfort moral, de certitudes apaisantes, sans écouter le chant des Muses. Par contre, les Français légers ont flâné à travers les jardins d'Apollon, mais ils ont fini par découvrir l'entrée du temple. Aux Anglais, Goethe est apparu sous l'aspect d'un Sage, aux Français, d'un Artiste. Pour ceux-ci, vers 1880, son chef-d'œuvre, c'est sa vie. Il en a été, disent-ils, l'artisan, l'artiste suprême. Chacun de ses poèmes, de

1. Ce n'est pas qu'il fût insensible à l'effort faustien de Goethe et, comme on l'a dit trop souvent, imperméable aux idées. M. G. Poulet l'a montré ici même dans son article sur Théophile Gautier et le Second Faust, *Rev. de litt. comp.*, janv. 1948.

ses drames, de ses romans, peut offrir sans doute en soi quelque défaut, quelque lacune, mais, mis à leur place dans sa biographie, ils se complètent et s'échelonnent dans une perspective, dans un décor d'une souveraine harmonie. Le poète se développe, s'épanouit, décline : l'homme grandit toujours. Ses créations peuvent nous décevoir : lui devient, d'année en année, selon sa propre expression, « une créature de plus en plus parfaite », et si l'on me permet de reprendre une formule d'André Suarès, « Goethe s'élève sur ses propres ruines : toute pierre qui se détache de lui, toute poussière même, tombe droit sous ses pieds et lui fait socle »[1].

Dès lors, un tel exemple d'humanité ne pouvait que s'imposer comme une sorte de dieu aux grands individualistes de la fin du siècle, à ces frères ennemis que sont Barrès et Gide. Barrès fut toujours un admirateur de Goethe. Son premier article sur Goethe dans *Le Journal* est de 1893 et il lui resta fidèle aux pires jours de 1915. Au fond, que fait-il, pendant toute sa vie, sinon de reprendre avec Goethe le dialogue commencé par Taine à Sainte-Odile? Le poète est pour lui le type le plus accompli de la culture et du culte du moi, « le modèle de toute attitude créatrice envers la vie ». Mais il progresse sans fièvre ni tumulte. « Ce grand homme est calmant ». On a dit malicieusement de Barrès qu'il s'était appliqué, non pas à vivre sa vie, mais à vivre sa biographie. S'il y a en partie réussi, c'est dans la mesure où il a eu devant les yeux l'exemple de Goethe, comme lui romantique et classique, enthousiaste et équilibré, conservateur et libéral, insatiable et résigné, Goethe le médiateur, le réconciliateur, le compositeur, le musicien de la vie. Rien n'est plus goethéen que l'évolution même de Barrès, cherchant et réussissant à accorder ses audaces, à discipliner ses fougues, cette évolution qui va de *L'ennemi des lois* à *La colline inspirée.*

Quant à Gide, c'est un libérateur qu'il voit en Goethe, mais dont l'action libératrice ne dévaste pas la vie, ne laisse pas l'homme épuisé et meurtri à côté de ses chaînes brisées. Carlyle opposait Goethe à Voltaire, le génie respectueux de l'ordre du monde au génie sceptique et destructeur, et

1. On retrouve la même idée dans la belle introduction qu'André Gide écrivit pour l'édition de la Pléiade du *Théâtre de Goethe* (1942), p. xii.

Carlyle se trompait, certes, en assimilant à l'abnégation chrétienne le renoncement goethéen. Ce renoncement fameux, qu'est-il donc, en effet, sinon l'application de son panthéisme, l'acceptation de l'échelle des êtres et de l'harmonie universelle ? Mais André Gide montre avec raison la différence qui existe entre Goethe et Voltaire. Il y a, chez celui-ci, « un ricanement qui emportait dans une même ironie la musique et la vraie poésie ». André Gide se plonge avec ivresse dans la lecture du *Second Faust*[1], des *Elégies romaines*, se récite sans trêve à lui-même le monologue de Faust, son réveil « parmi la nature exultante » ou ces Elégies païennes dont il aime « le tranquille et harmonieux épanouissement dans la joie ». Mais si, comme il le confesse, Goethe l'a aidé à se « délivrer des entraves d'une morale puritaine », il lui sait gré de sa modération exemplaire, de sa tempérance et de sa tolérance. « Je comprenais, en le lisant, que l'homme peut se désengager de ses langes sans prendre froid, peut rejeter la crédulité de son enfance sans être trop appauvri et que le scepticisme (j'entends l'esprit de recherche) pouvait et devait devenir créateur. »

Scepticisme créateur ! Ces deux mots accouplés eussent fait bondir Carlyle pour qui le scepticisme ne peut être que dissolvant et négateur. Il est dans la tradition miltonienne, puritaine et moraliste de l'Angleterre, comme Gide est dans la tradition intellectualiste et cartésienne de la France.

C'est là, précisément, le caractère le plus frappant de cette universalité de Goethe. On l'a bien vu au moment des célébrations du Centenaire de sa mort en 1932 ; il provoque les interprétations les plus contradictoires, les réactions les plus inattendues, mais elles sont toujours suggestives et fécondes ; elles éclairent l'homme et la littérature dont elles émanent. Pour Romain Rolland, auteur du beau livre sur *Goethe et Beethoven*, qui, fidèle à la pensée libérale de Goethe, n'hésite pas à refuser en 1933 la médaille que lui offrit un gouvernement allemand qui le trahissait, Goethe « flotte par-dessus et par delà les Révolutions. Car toute Révolution s'assigne un but et s'y arrête, et Faust mourant marche encore, marchera toujours... Avancer, tomber, se relever

1. Aux jours de la débâcle, en juin 1940, Gide relisait le *Second Faust* et les *Entretiens avec Eckermann*.

— agir, œuvrer, lutter, servir — et puis après être détruit, afin de recommencer, c'est là le sens de *Stirb und werde* ».

Ainsi l'œuvre de Goethe est un monde où chacun cherche sa lumière, où chacun peut trouver son bien, son aide et son secours [1]. En cela il est bien, non seulement un de ces « hommes représentatifs » que célèbre l'Américain Emerson, mais encore un de ces *héros* de l'histoire du monde dont l'Anglais Carlyle a organisé le culte avec une roide gravité. En cela aussi il est un constructeur, un professeur de vaillance, d'optimisme, de concorde et d'harmonie. Dans notre monde si troublé, qu'il soit le grand prêtre de la paix !

Ce vœu, je l'ai formulé, avec tous les écrivains français, en 1932. Est-il inutile de l'exprimer encore ? Nous nous refusons à croire qu'il soit trop tard. La maison natale de Goethe a été détruite. Que l'Allemagne, que l'Europe, que le monde lui reconstruisent une maison idéale et inscrivent à son fronton celle de ses paroles que Barrès se plaisait souvent à citer : « Nichts verderben, nichts zerstören ». Dans cette maison de Francfort, Goethe adolescent avait ébauché un roman où les enfants d'une même famille devaient se raconter leurs aventures dans des lettres écrites, non seulement en allemand, mais encore en français, en anglais, en latin, en italien, cn yiddisch. Ernst-Robert Curtius en prenait acte naguère, dans un article de la *Nouvelle Revue française* (1932), pour demander qu'il devînt le trait d'union, l'agent de liaison entre tous les membres de la grande famille humaine. Ainsi le débat sur Goethe pourrait devenir « un concile œcuménique des esprits, ... un roman des nations. »

N'est-ce pas ce qu'écrivait encore, dix ans plus tard, André Gide ?

Goethe sait que la bataille et la noise rétrécissent et appauvrissent le domaine de la culture. Sa « volonté de puissance » ne devient pas désir de conquérir, mais d'acquérir, non de soumettre, mais d'organiser... Il cherche ce qui concilie, honnit ce qui contraint et oppose : les convictions forcenées tant religieuses que politiques, les dogmes irrationnels, les partis pris exclusifs ; sans cesse au pourchas des plus petits communs multiples, des

1. Goethe bénéficie chez nous d'un renouveau de prestige, à l'époque du cosmopolitisme symboliste. O. V. de Lubicz Milosz récitait ses poèmes et traduisit le *Faust*.

plus larges communs diviseurs ; merveilleusement ingénieux à proposer des concordats entre esprit et matière, entre individu et Etat..., etc. [1].

La France a été et sera encore fidèle à Goethe. Elle a éprouvé sa vertu à la fois stimulante, apaisante et tonique, et ce n'est pas chez elle qu'il a été proscrit. « Si le malheur des temps, avait dit M. Charléty, recteur de l'Université de Paris, en 1932, voulait qu'il y eût une éclipse de la pensée de Goethe, comme il y en eut une pendant plus d'un siècle pour Leibnitz, la France lui offrirait un asile où il pourrait attendre la revanche de l'avenir. » Le malheur des temps l'a voulu. Nous avons vécu dans la nuit spirituelle. Mais les Universités françaises ont silencieusement, secrètement, entretenu la flamme [2], et nos germanistes s'apprêtent à célébrer avec dignité le « Goethe-Jahr » [3].

Jean-Marie CARRÉ.

1. *Théâtre de Goethe*, éd. de la Pléiade, 1942. Introduction, p. XIV.

2. Il m'est arrivé de parler de Goethe, à plusieurs reprises, pendant l'occupation, avec Paul Valéry, qui m'a donné alors lecture de son *Faust*. C'est aussi à la même époque qu'a été entrepris, à l'Institut de littérature comparée de l'Université de Paris, un travail sur *Charles Du Bos et Goethe*, et il y aurait une intéressante étude à faire sur Paul Valéry, Charles Du Bos et Goethe. Je renvoie, à ce sujet, aux articles de F. Baldensperger : « Valéry extragoethéen » (*Le Monde Français*. février 1947) et de M. Bémol : « Goethe et Valéry (*Rev. de litt. comp.*, juillet 1947). Il semble inutile de rappeler ici que les œuvres de Goethe ont toujours figuré, sous l'occupation, au programme de nos examens de Licence et de nos concours d'agrégation. Une excellente thèse de doctorat, de M. René Michéa, sur *le Voyage en Italie*, a été soutenue devant la Faculté de Lettres de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand et objet des persécutions que l'on sait. Elle fut publiée en 1945 (Aubier). Le même auteur avait donné, chez le même éditeur, en 1943, une étude sur *Les travaux scientifiques de Goethe*. Une anthologie des « Pages célèbres » de Goethe a été établie et traduite en français par M. Angelloz à la même époque (Corrêa). M. Maurice Hocquette a examiné, en 1946, *Les fantaisies botaniques de Goethe* (Lille). M. A. Fuchs, professeur à l'Université de Strasbourg, a fait paraître en 1948 le premier volume d'un grand ouvrage, préparé sous l'occupation : *Goethe, un homme face à la vie* (Aubier, 1948).

3. Les germanistes américains et anglais préparent aussi de leur côté cette commémoration. La *Goethe-Society* organise un cycle de conférences sur Goethe à l'Université de Londres et y a invité Thomas Mann. En août prochain se tiendra à Westfield College un congrès des *Teachers of German in the Universities and University Colleges of Great Britain and Ireland* auquel sont conviés des « Goethéens » de l'étranger.

La Revue : *Les études germaniques* et la Revue : *Comparative literature* annoncent des numéros spéciaux consacrés à Goethe.

GOETHE ET SCHILLER :
SAGESSE ET LIBERTÉ

Le moment peut paraître étrangement choisi pour parler de Goethe et de sa sagesse. Le monde aujourd'hui n'est pas à la sagesse, mais à la violence. Hier des pans de l'univers s'effondraient sous nos yeux et le décor de demain pourrait être plutôt le décor d'embrasement de la *Götterdämmerung* que le décor serein du *West-Östlicher Divan*. Mais justement l'inquiétude qui aujourd'hui étreint le monde est une raison pour faire une cure d'équilibre et de calme.

Il me semble que dans notre époque haletante, dans notre Europe déchirée, Goethe peut nous donner une utile leçon de tenue morale et de sérénité.

*
* *

On a souvent parlé de l'ironie de Goethe, et c'est un mot sur lequel il convient peut-être de revenir. Goethe lui prêtait une acception assez personnelle. Elle n'était pas à ses yeux une forme de persiflage. Ses composantes essentielles n'étaient ni la sécheresse ni la malignité, mais une sorte de liberté en face de l'univers, faite de curiosité et de détachement de soi-même. Elle était une manière de dominer l'objet, de se placer au-dessus de lui pour l'empêcher d'entreprendre sur soi-même, de mettre de la distance entre soi et la vie pour en atténuer la force de choc. C'est dans ce sens qu'indiquant à Riemer en mai 1810 l'esprit qui devait présider à la biographie, il parlait, de la « conception ironique de la vie au sens le plus élevé du terme, conception par laquelle la biographie s'élève au-dessus de la vie ».

*
* *

En présence d'un sentiment, la première question que se posait Goethe était de savoir s'il convenait de l'étiqueter du signe « plus » ou du signe « moins ». Dans la première catégorie, celle des sentiments positifs, prenaient rang la joie, la bienveillance, la gaîté dans le labeur.

A la seconde catégorie, à la catégorie des sentiments négatifs, appartenaient la haine, la jalousie et surtout la peur, le plus désagrégeant peut-être des émois humains.

Tout jeune, Goethe s'habitua à la combattre. A Strasbourg, il se contraint à marcher tout contre les tambours des retraites militaires dont le fracassant roulement lui fait sauter le cœur dans la poitrine. Il monte sur la plateforme de la cathédrale pour dompter le vertige. A la Faculté de Médecine, il fréquente les cours qui, naturellement, lui répugneront le plus : les leçons cliniques d'obstétrique et de dissection. Il va plus loin encore pour asservir en lui par la volonté l'animal rétif, instable, de nerfs vibrants, et recherche des lieux de cauchemar : les cimetières nocturnes. Devenu homme fait, il poursuivra cette gymnastique tenace de la volonté.

Contre la peur, dont il discernait parfaitement le principe d'usure, Gœthe appela au secours la volonté et, plus exactement, une sorte de robustesse et d'insouciance acquise. Il sentait quelle puissante armure contre le mal est une certaine indifférence à nous-même. « Je puis citer, écrit-il, un cas tiré de ma propre existence où, exposé à la contagion d'une fièvre putride alors épidémique, je n'éloignai le mal que par la force de la volonté. Ce que peut la volonté de l'âme dans de tels cas est incroyable. Elle pénètre et imbibe en quelque manière le corps et le met dans un état actif où il repousse toutes les influences pernicieuses. La crainte tout au contraire constitue un état de faiblesse inerte et de réceptivité où l'ennemi s'empare de nous sans obstacle ».

Une autre fois, pendant la campagne de France, on le hisse dans une charrette où sont « empaquetés » des fiévreux et des contagieux. Cet inquiétant voisinage n'arrive pas à ébranler la confiance et l'optimisme dont il s'est fait une seconde

nature. « Je ne ressentis l'effet d'aucune appréhension. L'homme, s'il veut être fidèle à lui-même, découvre en toute circonstance une matière salvifiante. Dès que le danger se faisait grand, je trouvais en quelque sorte sous la main le plus aveugle des fatalismes. J'ai remarqué que cette croyance galvanise les hommes appelés à exercer un métier dangereux. »

*
* *

Une place éminente parmi les sentiments ennemis, parmi les sentiments qui « défont », revenait, après la peur, selon Goethe, à la tristesse. La mélancolie était une dangereuse visiteuse, qui savait parfois prendre une voix de sirène, mais à laquelle le souci le plus élémentaire de notre conservation intérieure commandait de fermer brutalement la porte. Elle savait profiter des moindres fissures pour s'introduire au cœur de la place et s'y nourrir aux dépens de notre vie. Goethe ne se laissait pas abuser par les dehors de distinction, l'allure de grande dame qu'elle excelle à se donner. Il la jetait à bas de son piédestal en l'appelant crûment un abcès. Un « abcès qui ronge les tissus autour de lui, qui entraîne après lui le remords, le reproche, tout le cortège des absurdités. Nous devenons injustes envers nous-mêmes, envers les autres. Nous perdons la joie que nous éprouvions devant la réussite de nos propres plans et de ceux d'autrui. Notre désespoir nous pousse à chercher hors de nous la racine d'un mal qui gît dans notre propre folie. Prenons donc les êtres et les faits dans leur sens propre, leur sens à eux, Sortons de nous-mêmes pour rentrer plus joyeux chez nous ».

*
* *

La grande défiance éprouvée à l'endroit de tous les éléments de dépression de l'existence qui eussent rencontré en lui de dangereuses correspondances secrètes dictait ses choix en musique comme en peinture. Il écartait les mélodies de Weber. « Ces mélodies sentimentales me déprimment. Je goûte les harmonies vigoureuses qui me tonifient et me rassemblent. On dit que Napoléon, en sa qualité de tyran,

aimait la musique langoureuse. Moi au contraire, probablement parce que je ne suis pas un tyran, je goûte la musique vive et sonore ».

Il existait une musique claire et libératrice qui pouvait être notre meilleure alliée dans le combat contre les nuées intérieures. « Allons, viens, disait-il un jour au tout jeune Félix Mendelssohn, et éveille pour moi les esprits ailés qui dorment dans ce piano... tu es mon David ! Si jamais je tombe dans la tristesse, viens et délivre-moi par ton jeu des méchants rêves. Je n'imiterai point Saül et ne jetterai point de glaive contre toi. »

Goethe a aimé la lumière et sa sœur l'action. Il a été, sa vie durant, ennemi des brumes. Il les détestait au sens matériel du mot avec tout ce qu'elles traînent dans leurs flancs de dissolvante puissance ; il les poursuivait dans la vie et dans le domaine de la pensée. Il aimait les idées claires, les profils nets, le geste vif et précis. La limpidité de conception du Français, son positivisme instinctif rencontraient en lui une sympathie naturelle.

La vie se refusait aux rêveurs et aux assembleurs de nuées. Elle ne se donnait qu'à qui « l'attaquait avec insolence et hardiesse » (Frechheit u. Dreistigkeit). Ce goût du positif lui faisait aimer les journalistes du *Globe*, « des hommes qui connaissent le monde, à l'œil lucide, clairs de jugement et portant la hardiesse jusqu'à ses extrêmes limites ».

Le génie français, tout de réalisation, était le meilleur antidote des « rêveries sentimentales ». Goethe trouvait en Molière, qu'il relisait tous les ans, « force et consolation ». « J'ai traduit en allemand son *Avare* et m'occupe maintenant du *Médecin malgré lui*. Quel grand homme limpide que Molière ! »

« Je loue chez les Français le don qu'a leur poésie de ne jamais quitter le sol ferme du réel. »

Plus il avançait dans la vie, plus il en goûtait les régions claires. Il recommandait à Preller l'étude de Claude Lorrain.

* * *

Peu d'hommes ont lutté avec plus de lucide conscience contre toutes les causes d'effritement que l'existence multi-

plie sous nos pas. Peu de carrières d'écrivain opposent un plus réconfortant démenti à cette loi d'usure et de perpétuelle défaite que la vie inflige à tant de résolutions humaines. Non que cette victoire ait été acquise sans opiniâtre effort. L'étiquette-cliché d'olympien que l'on donne si fréquemment et si légèrement à Goethe fausse le caractère essentiel de lutte qui domine cette longue vie. Ce qui trompe le regard, c'est la lumière dans laquelle baigne cette vie. Jean-Paul appelait Goethe l'homme le plus clair d'Europe *(der klarste Mann von Europ)* et il est vrai que la lumière était pour lui la grande alliée dans le combat mené contre nos adversaires obscurs du dedans. La partie fut jouée et gagnée dans la clarté, mais non dans la facilité. « J'ai été un homme, ce qui veut dire que j'ai lutté, *(Ich bin ein Mensch gewesen und das heisst ein Kämpfer sein)* disait-il de lui-même.

Au soir de ses jours, il a parlé de ces « gravats et décombres » *(Schutt und Trümmer)* dont l'homme a sans cesse à se relever, de cette loi de « rétablissement » perpétuel que la vie lui impose et pour laquelle il trouve un auxiliaire dans « les forces de réfection et de reconstruction, dans les puissances plastiques de la nature » *(Bildungskraft unserer Natur)*.

On l'a souvent appelé en Allemagne : *der Lebenskünstler* (artiste en l'art de vivre) et le titre lui revient en toute équité. De toutes ses œuvres, celle à laquelle il travailla avec le plus d'inlassable constance et qui dégage le plus de rayonnement, la plus belle en somme, est sa vie.

Il est des heures où il nous est difficile d'écarter de nous la vision d'un ras de marée déferlant sur le monde, de l'ouragan de feu et de violences dans lequel sombreraient toutes les raisons que nous avons d'aimer la vie et d'estimer l'homme. Dans ces heures-là, la sagesse de Goethe, son génie de la mesure, son respect de l'humanité, ont l'éclat d'un phare sur la route. Jamais époque n'a mieux mérité que la nôtre les mots dont Goethe stigmatisait certaines sombres heures de l'Histoire : *eine dumpfe, zerrissene Zeit.* Dans ces périodes d'éclipse peu d'exemples sont plus réconfortants que le sien. Il est bon, au moment où l'avenir semble appartenir aux forces aveugles de la destruction, de nous souvenir qu'il existe un royaume de la sagesse.

*
* *

Goethe nous donne une grande leçon de sérénité et d'équilibre. Nous en trouverons une aussi féconde chez Schiller.

« Schiller, a écrit Goethe (*zur Morphologie*, 1817) prêchait l'évangile de la Liberté ; pour moi j'entendais ne rien laisser rogner du droit de la Nature ». Cette liberté, passionnément prêchée, passionnément aimée, comment devons-nous l'entendre ? Du plus profond de l'être monte chez Schiller une horreurs instinctive pour la contrainte. A ses yeux l'homme qui acceptait le joug, qui acceptait de subir, perdait la noblesse de sa condition d'homme, se « déshumanisait ». Il a écrit dans son *Traité du Sublime* ces lignes qui prennent toute leur grandeur dans les époques de violence : « La loi de tous les autres êtres est : il faut. L'homme seul dit : je veux. Et c'est pourquoi rien n'est aussi indigne de l'homme que de subir la violence. Car la violence le supprime. L'être qui nous inflige la violence nous ôte le caractère d'humanité. L'être qui lâchement se soumet à la violence se dépouille de son humanité. » Faut-il comprendre liberté *sociale (Intrigue et Amour)* ou liberté *politique (Don Carlos, Guillaume Tell)* ? Ce mot qui, en effet, exprime bien l'essentiel, le fondamental, dans le génie schillérien, nous serions tenté de ne point lui donner de contour précis et ainsi de lui laisser toute son ampleur de prise. Schiller a été l'amant passionné de la liberté ; il n'a pas été — ou il n'a été que secondairement — le champion de libertés précises et positives.

Il nous semble que le professeur de Göttingen, Edward Schröder, dans un discours prononcé le 27 janvier 1905 a assez heureusement caractérisé Schiller en l'appelant *ein unpolitischer Freiheitsapostel.* Non qu'il ne soit possible de dégager de l'œuvre de Schiller les lignes d'un credo politique, mais ces aspects restent secondaires. Ce qui compte vraiment, c'est la liberté de l'homme au sens le plus général du mot, c'est l'affranchissement de ses chaînes humaines et morales, l'affranchissement de ce qui l'étreint et l'étrique.

C'est de ces étreintes que nous sentons chez Schiller l'inextinguible désir de se dégager. L'univers, sans le refuge

cherché dans l'idéal, est une prison et un caveau. Scellé par la bassesse, l'égoïsme, la sécheresse, il a de la geôle et de la tombe la même atroce rigueur de joints.

Et cependant une lumière reste : l'Idéal. L'évasion est possible. Le verbe *entfliehen* sera un des plus significatifs sous la plume de Schiller. L'homme a le refuge de sa pensée. La *Freiheit der Gedanken* de l'*Idéal et la Vie* rejoint la *Gedankenfreiheit* que Posa exige du despote. Elle a un sens plus haut et plus vaste. Elle est plus que la revendication du citoyen. Elle est le bien suprême de l'homme.

L'une des images qui ont le plus hanté Schiller est celle d'un paysage édénique dans lequel l'homme peut chercher un refuge contre l'oppression des forces du Réel.

Patrie magique de l'esprit où il devient possible d'oublier la dure patrie de chair. Terre enchantée de la liberté où d'elles-mêmes se détachent les chaînes.

Avec la passion de la liberté, avec l'horreur des barreaux — née de la trop réelle dureté des barreaux de la jeunesse — l'un des traits fondamentaux de l'âme schillérienne sera la force d'anticipation, d'escompte de l'avenir. Schiller brise le moule du présent, vit en avant, vit en report. « Dans les arbres nus et dépouillés de l'hiver, il voyait déjà le printemps, écrit Voss le Jeune en 1805. Le printemps éveillait l'image du voyage ; le voyage, l'idée de santé ; la santé, la vision d'œuvres qu'il espérait pouvoir encore créer ».

Dans cette anticipation de l'avenir, il y a une force contraignante. L'*idée* modèle le *réel* et le fait naître. Le rêve dispose d'une irrésistible puissance d'aimantation. En fin de compte, c'est le croyant qui a raison du réaliste. C'est parce que Christophe Colomb a cru « avec son esprit » aux terres enchantées, qu'elles finissent par se dévoiler à ses yeux de chair. Relisons les beaux vers de Colombus :

Steure, mutiger Segler ! Es mag der Witz dich verhöhnen
Und der Schiffer am Steu'r senken die lässige Hand.
Immer, immer nach West ! Dort muss die Küste sich zeigen,
Liegt sie doch deutlich und liegt schimmernd vor deinem Verstand.
Traue dem leitenden Gott und folge dem schweigenden Weltmeer !

(Va de l'avant, hardi navigateur ! Que les moqueurs te raillent ! — Que le pilote laisse, au gouvernail, retomber sa

main défaillante ! — Pousse toujours, toujours vers l'ouest ! Il faut bien que là-bas la côte apparaisse ; — Car elle est là, distincte, elle est là, brillante devant les yeux de ton esprit. — Aie confiance dans le Dieu qui te guide ; fie-toi à l'océan silencieux !)

* * *

Arrêtons-nous et à une heure où tant d'ombre voile l'univers de demain, recueillons-nous pour méditer les messages de confiance et de lumière que nous donnent les deux plus grands écrivains de l'Allemagne. *Sagesse. Liberté*, il me semble qu'il n'y a point de mots dont le monde ait plus besoin aujourd'hui.

Robert D'HARCOURT,
de l'Académie française.

L'HUMANISME DE GOETHE

A l'heure où, constatant, avec un historien tel que Fr. Meinecke[1], la coupure tragique qui s'est produite, dans l'Allemagne du XIX^e siècle, entre la haute culture du passé et certain nationalisme barbare dénoncé par Nietzsche à l'aurore même du bismarckisme, nous tentons, nous Occidentaux, d'aider les Allemands à retrouver le sens de leurs plus grandes traditions, n'est-ce pas un devoir, je dirais presque une mission sacrée, pour tout germaniste qui se respecte, que de se remémorer ce que fut l'humanisme de Goethe ?

Ce merveilleux esprit a recueilli et élaboré, dans son œuvre, l'héritage total de l'humanisme. Sa grandeur réside dans ce fait qu'il nous en a transmis tous les éléments constitutifs, opérant entre eux une synthèse qui est l'une des gloires les plus authentiques de l'esprit européen.

La Grèce et Rome ! Comme il les a, dès sa prime jeunesse, aimées et cultivées ! On le voit, en plein « Sturm und Drang », restituer vie et signification aux plus beaux mythes de l'Hellade, qu'il s'agisse de l'inspiration assurée par les Muses-Charites à la ferveur de l'âme poétique ou de la révolte de l'artiste prométhéen. Quant à la vieille culture de Rome, *Les Elégies Romaines* la font naître de l'amour cosmique et créateur, principe générateur des êtres vivants comme de leurs civilisations. Touchée par ce vibrant et chaud panthéisme, l'Antiquité toute entière refleurit, animée d'un sang nouveau.

Est-il un des aspects du christianisme : catholicisme, Eglise de Luther ou esprit calvinien, que Goethe n'ait pas

1. *Die deutsche Katastrophe*, 1946.

connu par expérience directe ? Rien ne lui reste étranger, ni les beautés de la liturgie romaine, ni le catéchisme de l'orthodoxie luthérienne, encore moins le piétisme ardent des Moraves et l'individualisme héroïque qu'enseigne, après Calvin, J.-J. Rousseau, citoyen de Genève. Tels que la puissante pensée de Leibniz les avait modernisés, les grands souvenirs chrétiens laissent leur empreinte sur l'œuvre entier de Goethe. Chute et rédemption, disaient les Eglises issues de la Réforme. Décadence et régénération, proclamera Goethe, bien avant Nietzsche.

Mais, derrière ce poète que l'Antiquité et le christianisme ont si fort pénétré de leur substance se profile l' « Aufklärer », l'homme des lumières, le Franc-Maçon qui a su les droits et les bienfaits de la raison et de la liberté. S'il affirme, avec Leibniz et Herder, la primauté de la vie et du sentiment, il sait, mieux que quiconque, la valeur infinie des démarches rationnelles et des techniques parfaites. Son lyrisme garde, même à ses moments les plus fougueux ou les plus mystiques, une lumineuse clarté qui jamais ne se dément. Et n'a-t-il pas construit la plupart de ses drames sur l'opposition fondamentale entre les tempéraments impulsifs, possédés par une impérieuse passion, et les natures chez lesquelles dominent le calcul prudent et les précautions avisées ? Qui a mieux que lui défini le bon sens dans un passage célèbre des *Mémoires ?*

Or, vers la fin de sa vie, il entrevoit le problème social. Il lit Fournier et Sismondi. Il s'intéresse à l'organisation du travail humain, qu'il traite symboliquement dans les *Wanderjahre* et le *Second Faust.* Il voit le continent américain ouvrir ses terres vierges à l'activité des Européens et l'Orient leur prodiguer les trésors de sa sagesse alors qu'ils oscillent perpétuellement entre le conservatisme étroit et la révolution téméraire. Humaniser le machinisme, dès ses premiers triomphes, telle est la précocupation de ce grand esprit, alors qu'il rêve de la Communauté organisée, d'une République du travail vivant et fécond.

Distinguons, dans cette prodigieuse carrière, trois étapes : 1° les vingt-cinq années comprises entre 1765, date des premiers essais, et 1790, début de la Révolution Française ; 2° les vingt-cinq années suivantes, époque des guerres de la

Révolution et de l'Empire ; 3° les dix-sept dernières années, du Congrès de Vienne à la mort de Goethe en 1832. L'épanouissement de son humanisme s'y colore de nuances toujours renouvelées.

I

Le mystère qui me paraît avoir hanté son esprit, dans sa jeunesse et sa première maturité, c'est celui du salut individuel. Je dis « salut » dans le sens psychologique et simplement humain.

Avant le milieu du XVIII^e^ siècle, date qui ouvre les temps à proprement parler modernes, la culture allemande avait été dominée par les trois Eglises institutionnelles issues de la Réforme : catholicisme tridentin, luthéranisme des Etats territoriaux, influence du protestantisme occidental. Or, la philosophie des lumières et le piétisme avaient déjà, depuis la fin du XVII^e^ siècle, profondément modifié ce christianisme traditionnel. Sans démolir, comme en pays anglo-saxons, ses cadres ecclésiastiques, on avait tenté, soit de le mettre d'accord avec la raison, soit de réveiller ses puissances sentimentales. Double modernisation, et qui s'était accomplie en deux temps. Après une première poussée, Leibniz avait tenté de concilier la raison et le sentiment. Puis le rationalisme et le piétisme s'étaient sécularisés, le premier pour aboutir à Lessing et à Kant, le second pour s'épanouir dans la philosophie dite « du sentiment », celle des Hamann, des Claudius ou des Jacobi.

Cette sécularisation, phénomène encore insuffisamment analysé, très différent de celui qu'a connu la France, explique les véritables origines de l'humanisme goethéen. Dans un pays comme l'Allemagne, où les Eglises se reliaient étroitement aux Etats dans le cadre de la multiplicité territoriale, le christianisme avait fini par végéter. Comment eût-il, à une époque où la civilisation profane se faisait de plus en plus indépendante, satisfait les aspirations de l'âme allemande ? On perçoit cette grande plainte chez tous les esprits supérieurs de ce temps. Ils étouffent dans les alvéoles territoriales. Ils cherchent de l'air, de vastes espaces pour leur pensée ou pour leurs rêves.

Dans son 8e *Discours à la Nation allemande*, Fichte a montré, en un passage vraiment admirable de force et de netteté, de quelle liberté particulière, unique sans doute en Europe, les plus vastes intelligences de l'Allemagne ont, au XVIIIe siècle et au début du XIXe, pu pleinement jouir. L'humanisme allemand de cette époque est à la fois solide et inquiet. Il croit à l'ordre, à l'ordre moral comme à l'ordre social ; mais il sait aussi quels dangers le menacent de toutes parts et quelle est sa précarité foncière. Il suffit de lire les *Mémoires* de Goethe, qui portent justement sur ces années-là, pour s'en rendre compte. Le récit se ramène, presque tout entier, à l'alternance entre ordre et désordre.

Car cet humanisme baigne dans cette religiosité spécifique qu'on appelle, en allemand, « Weltfrömmigkeit ». Libéré de la tutelle chrétienne, découvrant soudain ses richesses intérieures, sollicité par la prodigieuse influence de Shakespeare et de Rousseau, l'homme de ce temps divinise volontiers les passions individuelles et exalte les sentiments qui lient les âmes par une profonde et fervente communion. Il conçoit les civilisations et les peuples comme des ensembles doués d'originalité géniale et d'irréductible personnalité. Thèmes connus que le culte de la nature, l'amitié ardente, l'amour conçu comme puissance cosmique, la nation vue sous les espèces du génie populaire, la société des peuples dominée par cet universalisme « de composition » dont F. Brunetière a si bien dit qu'il différait profondément de notre universalisme « d'abstraction ».

Or, dans cette nation morcelée, tant d'ardeurs révolutionnaires ne pouvaient engendrer une révolution politique. Pareil afflux de vie psychique devait produire chez les individus un ébranlement profond. Pourraient-ils résister à cette poussée violente, à cette révolution « du dedans » ? C'est là le problème. Si les Eglises institutionnelles avaient annoncé l'ordre du salut, apporté aux hommes par la révélation divine, un Goethe va dire, avec ses contemporains, le salut par l'ordre, pour les individus et les sociétés. C'est une inversion totale des termes et rapports traditionnels, une sorte de transmutation des valeurs, bien avant Nietzsche. L'Allemagne reprend la question de Luther, celle de la solitude de l'âme devant Dieu, devant l'Univers infini, celle

des dangers que représentent pour l'homme les force élémentaires de la nature, celle des joies et des peines qui nous attendent, dans cet incroyable mélange de ciel et d'enfer qu'est l'existence humaine. S'étonnera-t-on que, dès sa jeunesse, Goethe ait conçu le XVI^e^ siècle allemand, avec Luther et Copernic, comme le siècle par excellence tragique ? Le voilà, le problème de Goethe : l'homme jeté sur terre, hors du refuge antique ou chrétien, hors de sa place traditionnelle au centre de l'Univers. Le *Faust* témoigne de cette angoisse, si proche, au fond, de cet existentialisme actuel qui n'a peut-être rien inventé de nouveau.

*
* *

C'est l'être humain risquant toute sa personnalité dans une vie où se multiplient épreuves et menaces, où il faut lutter sans relâche pour défendre son Moi par rapport aux mystérieux pouvoirs qui mettent son intégrité en cause. Ne s'agit-il pas, en tout et toujours, de risquer le désordre pour parvenir à l'ordre vrai, à l'ordre vivant ?

Shakespeare et Rousseau avaient montré, les premiers, que l'homme et la femme peuvent, dans cette lutte, être vaincus ou vaincre. Goethe reprend, sur plan allemand, cette dramatique démonstration. Ni la passion, ni non plus la raison, n'est le tout de l'homme. Le tout de l'homme, c'est la raison maîtrisant ces passions qui sont l'aliment naturel de notre vie psychique. Comme dans les comédies et les drames du grand Anglais, comme dans *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, les passionnés apprendront à se dominer et les raisonnables à connaître la valeur des sentiments exaltants. Sinon, c'est la catastrophe. Et quelles catastrophes !

En lutte contre son époque, Götz von Berlichingen, contraint de se rendre justice à lui-même, mais fidèle à son Empereur, meurt dans l'anéantissement même de sa liberté parce qu'il n'a pu convertir son temps à la noblesse de sa cause. Prométhée, Socrate, Mahomet, le Christ sont rejetés par une humanité médiocre. Werther, Egmont et Tasso sont vaincus par la fatalité qui est en eux, par leur propre génie. La femme, elle aussi, risque toute sa personnalité dans

l'existence et dans l'amour. Elle part d'un espace étroit, d'une sphère de pureté trompeuse. Au sortir de ces refuges limités, de ces sanctuaires qui protègent sa vertu, elle est victime de l'amour, qu'elle aime au-dessus ou au-dessous de sa condition. Marguerite, Lotte, Claire, Marguerite de Parme, la Princesse de la cour de Ferrare subissent ce sort.

Mais Faust, quand l'Esprit de la Terre lui a révélé le mystère de l'existence réelle et de la vraie connaissance, proclame le primat de l'action et se jette à corps perdu dans les épreuves que lui ménage Méphisto, pariant lui-même pour son salut, pour ce permanent effort qui lui garantit l'intégrité de son Moi. Et quelle magnifique victoire remporte Iphigénie quand, à force d'amour et d'énergie clairvoyante, en plein accord avec les dieux, elle guérit Oreste, ramène Pylade dans la voie de la vérité et arrache au barbare Phoas le sublime « adieu » que l'on sait !

Faust et *Iphigénie*, deux triomphes de l'individu sur la fatalité et les épreuves, deux drames relativement optimistes, après tant de catastrophes. Qui ne reconnaît ici la grande tradition des derniers drames shakespeariens, de *Cymbeline* et de *La Tempête*, ou des meilleurs écrits de J.-J. Rousseau, chefs-d'œuvre fondés sur la valeur indestructible et l'inébranlable solidité de la nature humaine, sur cette conviction que l'humanité a en elle-même de quoi corriger ses tares et rectifier ses erreurs.

A la condition toutefois d'assurer l'équilibre entre les passions et la raison, entre la ferveur intérieure et la maîtrise consciente, entre le génie spontané et les démarches de la prudence. C'est la grande énigme, l'éternel problème humain. En face de Götz, tout d'une pièce, les rusés de la cour de Bamberg. En face d'Egmont, deux personnages chez lesquels le calcul l'emporte : Guillaume d'Orange et le Duc d'Albe. En face de Tasso, le sage diplomate qu'est Antonio. A côté d'Oreste le malin et astucieux Pylade. Devant Faust et Marguerite, Méphisto et Marthe, les cyniques en amour. Mais si la raison et le génie, la réflexion et la spontanéité se partagent les natures masculines pour les diviser en groupes antagonistes, ces deux aspects de la nature et de l'activité humaines s'unissent chez la femme. Entièrement spontanée dans l'amour, elle y conserve cepen-

dant son bon sens naturel, se jugeant, elle-même et les autres, avec une parfaite netteté.

II

Goethe, dans ces années qui ont précédé 1789, traçait son devoir au « bourgeois » que sa culture et son équilibre intérieur devaient rendre digne de rejoindre l'aristocratie et de la régénérer au besoin pour figurer à ses côtés dans l'élite dirigeante de demain.

Qu'éclate la Révolution française, et ce problème reparaît sur le plan social et européen. Il s'agit d'un grand Etat centralisé, où le drame politique a pour siège une capitale. Il s'agit de remettre la direction des affaires à un peuple qui a décapité son roi. Ce peuple se donne une Constitution et ses représentants agissent sous son contrôle. Mais, sous le Directoire, le pays tombe dans l'anarchie, laissant surgir le César qui va l'entraîner dans une épopée continentale de grand style. La France passe de la République à la tyrannie bonapartiste.

Prodigieuse oscillation pour l'époque. Elle a envoûté Goethe comme ses compatriotes. Le poète n'adopte nullement une attitude incompréhensive ou réactionnaire. Il ne cesse de faire effort pour juger, pour intégrer le formidable phénomène dans sa pensée et dans son œuvre. La révolution, c'est un fait naturel, tout comme une éruption volcanique ou un séisme. La nature est coutumière de ces brusques ruptures avec l'ordre établi. Les sociétés ne doivent-elles pas risquer l'anarchie et le désordre, se risquer elles-mêmes, comme les êtres humains, dans un avenir inconnu pour créer de nouvelles valeurs ?

Aussi Goethe ne se ferme-t-il pas à ces faits éclatants, même s'il le déconcertent un instant. Il les laisse produire sur lui leur plein effet. Or, ces événements lui imposent une redoutable épreuve. Ils pratiquent dans son évolution personnelle, si harmonieuse et continue jusqu'alors, une tragique coupure. Ils présentent à son attention de philosophe et à son labeur de poète une matière à la fois lointaine et accablante. Ses chefs-d'œuvre avaient été les fruits les plus mûrs

de son premier classicisme, encore si vibrant et tout chaud du « Sturm und Drang ». Tant de perfection s'expliquait par un équilibre, vraiment unique, entre l'expérience vécue et la maîtrise verbale.

Or, à partir de 1790, cet équilibre se rompt. Les faits extérieurs procèdent d'une source jusqu'alors inconnue de Goethe, de motifs et de mobiles qu'il n'avait jamais traités. Au terme de « Bestrebung », symbolique d'une ère périmée et de sa culture, il oppose celui de « Forderung », annonciateur des luttes politiques et sociales. Après l'effort personnel, la libre évolution, l'épanouissement de l'âme sans cesse enrichie, c'est l'exigence collective, l'assaut que les deshérités livrent au privilège. L'opposition entre ces deux termes est bien autrement précise que le mot fameux de Valmy. Pour la première fois la masse entre dans la politique et celle-ci, selon la parole de Napoléon, sera désormais « le Destin des peuples ».

Goethe condamne moins le peuple de France qu'il n'adjure les élites allemandes d'éviter certaines erreurs et d'éviter à l'Allemagne pareille épreuve. Il sait cette dernière trop morcelée, trop peu « nation ». Il défend sa culture personnelle contre ce qu'il y a de trop artificiel, de trop abstrait, à son gré, dans les méthodes révolutionnaires françaises. Goethe sent son humanisme menacé. Démocratisme égalitaire, principes valables pour les citoyens de toutes les nations, esprit d'inflexible justice distributive, ces nouveautés le rebutent parce qu'elles compromettent cette lente maturation dont le secret n'est réservé qu'à une élite d'initiés.

Ces nouveautés mettent en cause la maîtrise poétique de Goethe. Il avait écrit, jusqu'alors, en vertu d'un besoin personnel et spontané. Or la révolution et ses conséquences s'imposaient à lui du dehors, avec leurs paradoxes et leurs exigences. Elles déroutaient même en lui le savant, épris d'évolutions progressives. Mais Goethe ne songe pas un instant à se dérober. Son humanisme est prêt à s'enrichir d'inquiétudes nouvelles. Tel est son héroïsme à lui, bien et dûment « faustien ».

Il y perd toutefois, devant l'incommensurable réalité, sa fraîcheur d'accent coutumière, sa prodigieuse sûreté tech-

nique et sa légendaire vigueur de conception. Les drames qu'il consacre à la Révolution sont parmi les moins réussis. Que l'on passe d'*Iphigénie* à *La Fille Naturelle*, et l'on saisit la différence. Goethe filtre les faits pour ne retenir que des schémas abstraits, d'un froid symbolisme. *Hermann et Dorothée* est une gageure littéraire plus encore qu'un vrai tableau de l'Allemagne aux temps révolutionnaires.

*
* *

Et Napoléon ? C'était là l'autre aspect de la France, non moins déconcertant. La raison d'Etat se dressait ici devant Goethe. Une fois de plus, le poète se tient sur la défensive. Lors de son entretien avec l'Empereur, en 1808, il est là, avec sa passion de la culture et du salut personnels, devant l'homme qui incarne exactement l'idée contraire, celle de la subordination à l'Etat de tout ce qui est individuel. Napoléon prend figure d'Antéchrist à ses yeux. Nouvelle hantise et singulier contraste ! Pour Goethe, l'Etat doit servir le génie, la culture de l'élite, la formation d'une double aristocratie de la naissance et de l'intelligence. Le destin est affaire personnelle, indépendant de la politique. Or, pour Napoléon, l'individu, la culture, l'aristocratie de l'esprit ne sont là que pour servir l'Etat. Napoléon traite Goethe en génie qu'il prétend orienter vers les fins qu'il personnifie lui-même, Empereur des Français. L'Etat est pour lui conviction, passion, tout comme la culture l'est pour Goethe. Que le destin individuel s'absorbe dans le service de l'Etat.

Goethe représentera donc Napoléon, dans son œuvre, sans dénigrement ni enthousiasme, comme une sorte de séisme qui est venu troubler l'ordre européen. Matière dure, bien trop résistance pour le poète Le Timur du *Divan oriental*, c'est moins Napoléon que l'incarnation d'une idée, d'un absolu qui veut se réaliser sur terre. Goethe spiritualise, volatilise presque son modèle. Les aspects concrets du napoléonisme lui sont indifférents. A-t-il même entrevu le service que Napoléon a rendu à l'unité allemande par la simplification territoriale dont il a été le principal artisan ? Son *Réveil d'Epiménide* est-il autre chose qu'une froide allégorie ?

Quant à la *Campagne de France*, elle se réduit au voyage

d'un citoyen privé qui observe simultanément la nature et la guerre, qui se réfugie en lui-même dès qu'il sent son harmonie intérieure trop menacée. Le patriotisme national, fruit naturel de l'opposition tragique entre la France de la Révolution ou de l'Empire et une Allemagne qui ne la comprend plus ou la hait, semble lui demeurer étranger. L'humanisme de Goethe reste cosmopolite. Le nationalisme et le pangermanisme naissants ne l'atteignent pas.

* * *

Ce n'est donc ni dans les œuvres sur la Révolution ni dans celles où il est question de Napoléon qu'il faut chercher la trace durable de cette formidable espérience. Celle-ci a fécondé le génie de Goethe et son généreux humanisme plus qu'on ne le croit communément. Si le drame prédomine dans l'œuvre de Goethe avant 1790, c'est, surtout après 1808, le roman qui va prendre sa place. *Les années d'apprentissage de W. Meister*, *Les Affinités Electives*, les nouvelles et les mémoires sont de cette époque. Le groupement de ces œuvres est éloquent par lui-même. Les *Mémoires* ne sont pas seulement une autobiographie, mais encore un merveilleux tableau social et politique. Le thème, c'est justement ici la lutte entre l'ordre et le désordre, la tragique alternance qui rythme l'existence humaine. Le développement deWilhelm Meister est lié, bien plus que celui de Faust, à des conditions sociales déterminées. *Les Affinités électives* visent une institution d'ordre social, le mariage, et lient l'individu à ces lois supérieures auxquelles il ne peut pas ne pas obéir.

Ainsi, le tableau s'élargit singulièrement. Les préoccupations de Goethe se sont faites plus objectives, plus sociales même que personnelles. Ce n'est plus seulement l'individu, c'est toute la société qui risque le désordre et s'engage, toute entière, dans de mortelles expériences. L'ordre collectif n'est et ne peut être décidément que le résultat d'un effort permanent parce qu'il est en permanence menacé. Le Saint-Empire, les villes et les Etats territoriaux, les classes de la société, tout cela devient pour Goethe objet de sociologie vivante et poétique, infiniment féconde. Il s'agit bien de modifier l'ordre social au nom de la liberté individuelle ou

du despotisme d'un seul ! Goethe ne voit, pour l'Allemagne comme pour toute autre nation d'Europe, que l'accord fondamental avec les normes éternelles de la vie, telles qu'il les conçoit. Seul l'homme en général, seule la société humaine en général l'intéresse. Pareille attitude s'oppose à la revendication sociale égalitaire comme à la raison d'Etat centralisatrice. Elle ne vaut que sur le plan de cet universalisme absolument intransigeant auquel, de 1790 à 1815, Goethe reste inébranlablement fidèle.

III

A peine le Congrès de Vienne a-t-il réglé, pour un demi-siècle environ, les destinées de l'Europe que le drame recommence. En pays allemand, la réaction prend des formes de plus en plus précises et brutales. En France se prépare une nouvelle révolution. Réaction et révolution, cette opposition fondamentale hante plus que jamais la pensée du continent. Goethe voit surgir toutefois, en face de ce vieux monde tourmenté par tant de querelles, la vision d'un monde nouveau, de cette jeune et lointaine Amérique qui va élaborer, au delà des mers, une société qui ne connaîtra plus stagnations et bouleversements, où l'existence ne sera plus qu'incessante activité et inlassable conquète pacifique.

Dans les dix-sept dernières années de sa vie, de 1815 à 1832, Goethe va dire la sagesse des nations. Son testament est inscrit dans *Le Divan oriental. Les Années de voyage de W. Meister* et le *Second Faust*. Anticipant sur les prophéties futures de Nietzsche, Goethe réfléchit sur les normes éternelles de la vie, établit les raisons qui condamnent à la décadence l'individu et la société quand ils dérogent à ces lois universelles et indique enfin les moyens de régénération.

Les normes, elles ont leur principe et leur origine dans le Dieu du panthéisme goethéen. Elles se manifestent sur trois plans, qui engendrent les trois religions, les trois « respects » enseignés par la « Province Pédagogique » : le plan astronomique, la surface de la terre et les entrailles du sol planétaire.

Goethe renouvelle à sa façon l'idée trinitaire du vieux

Credo. Si Dieu besogne à l'intérieur du monde, de toute éternité, pour le créer en permanence, Il est Norme suprême, « das Rechte », justice absolue. Nous devons créer à son image et Il est en cela notre Père. En tant qu'Il sauve les âmes qu'il oriente vers Lui, Il est le Fils. Puisqu'Il soutient l'ordre social qui se conforme à sa souveraine volonté, Il est enfin le Saint-Esprit. Devant Lui les hommes sont rigoureusement égaux et, sur ce plan divin, le baron n'est pas plus que le paysan. Si le salut est conformité avec le Divin, tous peuvent et doivent y accéder.

Dieu règne en vertu de lois éternelles et mobiles (nach ewigen, beweglichen Gesetzen). L'ordre ne peut être que momentané, car il est rythme vivant. S'il se fixe ou se fige, il provoque l'immobilité, puis le désordre. Il n'est pas d'ordre au monde qui ne soit tojours menacé par les forces de destruction. Créer, c'est donc en partie détruire, en partie engendrer du nouveau, mais sans rompre avec ces saines traditions qui représentent l'immortelle vérité inscrite dans les passés révolus. La volonté de Dieu, c'est la loi des métamorphoses. Il faut s'y abandonner (sich hingeben). Car c'est ainsi que se dissout, en nous et dans la société, cette égoïste rigidité qui est l'ennemie de tout progrès vivant. Telle est la vision en Dieu (Schau) qui ouvre nos esprits à l'intelligence de la Vie éternelle.

On trouvera ce Dieu dans l'ordre astronomique. Le *Second Faust* et les *Wanderjahre* sont pleins de cet astronomisme. Levez les yeux vers le Ciel pour y lire les commandements d'une divine et parfaite Sagesse. Si l'astrologue célèbre le retour de Faust, après la descente du héros chez les Mères, chez les Idées éternelles, c'est que Faust, après avoir contemplé l'ordre dans les entrailles du sol, le retrouve dans le ciel. C'est entre ciel et terre que plane la vision poétique et créatrice. Car penser juste, c'est découvrir les incroyables trésors du ciel et de la terre :

Und das Oben wie das Unten
Bringen dem edlen Geist Gewinn.

Cet ordre, c'est « das alte Wahre ». La gravitation universelle est une perpétuelle leçon de morale en acte. Que chacun tourne autour de son axe comme l'astre. Qui nous enseigne

mieux la patience que la terre dans son circuit autour du soleil ? De cette vision copernicienne Goethe tire un encouragement. Nous ne sommes pas perdus dans l'Univers. Le personnage le plus singulier des *Wanderjahre*, n'est-ce pas cette Makarie qui, incarnant l'ordre solaire dans son cerveau, sert de centre de gravité à tout un milieu familial et social déterminé. L'Empereur du *Second Faust* déclare que le salut et le bonheur sont « inscrits dans le ciel ».

A tous les degrés de son activité terrestre, la nature nous dispense le même enseignement. Lumière et couleurs, nuages, éléments tels que l'air, le feu, l'eau et la terre suivent chacun sa loi et se complètent admirablement. Réalités fixes et réalités mouvantes, terre solide et mer désordonnée, calmes paysages et orages déchaînés, c'est l'alternance de toujours, le dialogue incessant. La voici, la vraie magie, qui nous livre les vrais trésors de ce monde. Dans l'histoire universelle, ces mêmes lois se manifestent. Réaction et anarchie, stagnation et révolution, ces phénomènes collectifs sont « naturels », au sens profond du terme. Qu'on montre aux élèves les images de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le « Weltbund » des *Wanderjahre* mettra en évidence l'opposition entre le vieux et le nouveau Monde.

Même leçon enfin dans les entrailles du sol, dans cette noire réalité d'où le mineur, le grand poète entre les poétes, extrait le métal dur et brillant, symbole de toute richesse et de tout éclatante beauté. Faust n'aurait pas obtenu Hélène s'il n'était, comme le Christ lui-même, descendu aux enfers. C'est, dans une scène merveilleuse, le Centaure Chiron qui l'amène à Manto, détentrice des secrets souterrains.

*
* *

Il y aura décadence là où il y a dérogation aux vérités des trois plans universels. Cette décadence, elle est individuelle et sociale à la fois. Et c'est à elle que pense Goethe quand, de 1815 à 1832, il critique impitoyablement la Restauration.

Décadence de l'individu tout d'abord. Quoi de plus dangereux pour l'homme que cette étrange oscillation, bien « faustienne » d'ailleurs, qui le fait passer de la divinisation de soi au désespoir et du désespoir aux plus folles chimères. Goethe

voit, d'un clair regard, le déséquilibre qui est celui de l'âme allemande. Partout il croit rencontrer, sous d'autres formes, le même mal, la même fatale opposition. En face des gérontes qui n'ont plus d'intérêt pour rien, des jeunes gens prétentieux qui se dispersent en vaines activités. C'est le retard lamentable des uns, la folle précipitation des autres. Aussi, dans la fameuse « Nuit de Walpurgis classique », Nérée se dit-il pessimiste sur le compte des hommes. Ils n'écoutent rien. Ni Ulysse ni Pâris n'ont suivi ses conseils. Nulle part de juste attitude, d'activité réglée, créatrice de valeurs, à la fois respectueuse du passé monumental et féconde pour l'imprévisible avenir.

Même décadence pour les sociétés quand elles transgressent les lois normales. Le poète sait bien qu'il y a, en ce monde, une sorte de bassesse collective (Niederträchtigkeit) et universelle, qu'il considère héroïquement comme une salutaire épreuve. Elle est là, toujours présente, toujours hostile au génie. Partout rôdent la bêtise et la calomnie. De quel accent Goethe flétrit la fausse religion qui abuse de la crédulité populaire ! Ou cette science pédante qui engendre les talents forcés, une presse déplorable, le plus vil philistinisme. Toute la société moderne oscille ainsi entre la crainte servile et l'orgueilleuse arrogance. L'extrême mobilité y succède à l'extrême lourdeur et les revendications sociales s'y mesurent à la paresse générale.

Foule lamentable que celle qui emplit le *Second Faust* de sa voix multiple et anonyme. On la voit recherchant l'or et les vaines richesses, travaillant dur pour ces princes et cette aristocratie qui la méprisent. N'est-ce pas elle qui, dans la « Nuit de Walpurgis classique », couvre de ses petites créatures la montagne enchantée que Seismos fait brusquement surgir du sol ? La peur et l'espérance la travaillent également. Elle dérobe à nos yeux, avec ses mille vanités, la réalité solide, ces travailleurs frustes, obscurs, mais honnêtes, qui soutiennent l'ordre social de leur ingrat labeur.

Même désarroi, même impuissance dans les cours et les Empires. Les dirigeants ne savent plus où sont le vrai pouvoir et les vraies richesses. Comment l'Empereur comprendrait-il les discours de Méphisto, devenu prédicateur de sagesse ? Il a voulu « commander » et « jouir » à la fois,

laissant tomber l'Empire dans les divisions entre petits et grands. Voici Hélène devant cette cour décadente, et celle-ci reste indifférente à la beauté. Erichtho, la prophétesse, dira que la guerre est éternelle, parce que les hommes ne savent pas se gouverner eux-mêmes et ne souffrent pas non plus que d'autres les dominent. A peine la lutte est-elle finie que tous se jettent à la curée, les plus hardis jouant des coudes. De petits princes pillards et médiocres prétendent juger un Napoléon ! On construit un monument, à Leipzig, pour la bataille des nations. Mais voici les Allemands divisés, divisés aussi les anciens Alliés. Goethe entrevoit toutes les tares de la Confédération Germanique et les dangers de 1830.

*
* *

Peut-on régénérer ce triste monde ?

Goethe n'oublie pas ce salut personnel, sur lequel il avait jadis concentré son génie. Il en précise même les données, grâce à une méthode d'application pratique et quotidienne. Comment vivre « normalement » ? C'est justement parce que nous sommes des créatures bornées et que, d'autre part, nous devons créer sans cesse de nouvelles valeurs qu'il nous faut consentir à notre propre destruction et accepter le « Stirb und werde ». Car la mort est féconde. Goethe le dit avant Rilke. Elle est, comme le vrai, « das Fruchtbare ». Pour être vraiment en possession de cette fécondité, disons : de cette « magie », il faut se centrer sur soi-même, être soleil à soi-même, graviter selon la norme divine. Etre poète, c'est justement se former en vue de l'ordre vivant. De tous les domaines où elle pénètre avec un inlassable héroïsme, la poésie dégage l'essentiel, le pur métal, l'élément à la fois solide et brillant. C'est là naître de nouveau et s'appliquer à soi-même la loi de métamorphose. C'est s'éveiller, comme Faust, à la vie vraie.

Dépris de nous-mêmes et de notre rigide égoïsme, nous devenons humanité pure, active, créatrice. Nous pouvons alors risquer le désordre, réaliser l'éternité dans le moment, apercevoir comme en un éclair d'unique beauté le char de Galatée passant sur les eaux. C'est là le « Streben », la sagesse à la fois inquiète et féconde que Goethe incarne dans les

figures multiples de ses dernières œuvres. Reprenant les thèmes de la destinée masculine et de la destinée féminine, il lie cette destinée à l'activité professionnelle. Si Hélène, beauté fatale qui détruit le foyer conjugal et provoque la guerre, ne peut trouver asile qu'auprès de Faust, avec le rêve d'amour total, hors de la société, du temps et de l'espace, ce rêve ne sera que d'un jour. Après la mort d'Euphorion, Hélène quittera Faust en lui laissant d'impérissables souvenirs. Quant à Faust, il aura l'apothéose finale parce qu'il aura lutté et travaillé jusqu'à la fin, travaillé par ce « Souci » qui ne quitte jamais l'âme humaine.

Comme l'individu, la société sera « normale », c'est-à-dire créatrice de valeurs. En cela elle imitera Dieu. Il ne faut donc pas dire que Goethe subordonne l'individu à la Communauté. Il soumet à la Norme divine, et l'individu, et la collectivité. Il reprend, en cela, la position luthérienne primitive. Quel qu'il soit, l'ordre social n'est jamais que le résultat d'efforts inouïs. Il faut le défendre à tout instant. Mais cet ordre sera toujours fécond s'il est héroïquement maintenu. Le soleil ne prodigue sa lumière et sa chaleur que si les quatre éléments de la planète sont marqués au coin de l'ordre et de l'activité réglée. Que la terre soit bien et dûment labourée. Que les arbres y soient plantés comme il se doit. Que l'air soit pur et que de la pierre jaillisse le feu qui enflamme le bois et la mèche. Que l'eau soit proprement canalisée. C'est là-dessus que, dans son jardin, médite l'Empereur du *Second Faust*.

Ce que Goethe voudrait épargner à l'Allemagne, c'est la formidable oscillation qui a jeté la France de la Royauté à la première République et de celle-ci à la dictature napoléonienne. C'est par profonde et lente métamorphose qu'en Allemagne individus et Etats devront se transformer. Les insectes rongent sans pitié les vieilleries du Cabinet de Faust. Philémon et Baucis sont balayés, avec leur chaumière et leur petite chapelle. La vigne de Naboth est et reste un symbole éternel. Peu importe le régime, s'il est conforme à la règle divine. Opposez, comme Faust et au prix d'indispensables sacrifices, le rivage ferme à la mer mouvante. Le symbole est immense, mais parfaitement clair.

Goethe reste cosmopolite. Pas de contradiction entre le

véritable esprit allemand et l'Esprit universel. Que chaque nation ait et garde son centre de gravité, tournant à sa place dans le système de la civilisation totale. Que le labeur humain se répartisse entre les peuples. Goethe entrevoit la réconciliation entre l'Occident et l'Orient, de nouveaux rapports entre l'Europe et l'Amérique. A l'oncle sédentaire, enfermé dans sa propriété, opposez le neveu voyageur des *Wanderjahre*. Ils sont complémentaires l'un de l'autre. C'est la vision mystique, quasi romantique, de l'Etat futur, géré par des dirigeants courageux (mutige Obrigkeit) qui lui assureront la gravitation politique normale, l'équilibre entre les traditions anciennes et les énergies neuves. Que chacun sache son métier, soit parfait à sa manière et que tous soient ainsi de vrais magiciens, le poète étant et restant le Magicien par excellence. Car il sait que la Poésie, la Poésie éternelle ,est labeur permanent, accompli dans la souffrance, conquète laborieuse du style, de la forme, du rythme sur les immensités vivantes de la mer et de la pensée. Le Travail, le divin Travail, c'est la vraie, la seule « Magie » digne de ce nom.

*
* *

Que Goethe ait pensé uniquement pour l'Europe et pour l'Humanité, du seul point de vue de la littérature universelle (Weltliteratur), il n'est, pour le démontrer, que de comparer son œuvre avec celle de publicistes contemporains qui ne pensaient que pour une fraction du Reich allemand à venir. Que l'on considère Hegel. Il avait, au lendemain de 1789, gémi sur le morcellement territorial et appelé de ses vœux, avec Hölderlin, une communauté nationale fondée, non sur un ordre purement juridique, mais sur une religion populaire (Volksreligion). La Grèce, Rome et le christianisme en offraient, pensait-il, le modèle à l'Allemagne, à une Allemagne appelée à exercer l'hégémonie en Europe. Quand, en 1821, il reprend le problème dans sa *Philosophie du Droit*, il y décrit l'Etat complet et total en soi, qui combinerait l'autorité et la liberté, la monarchie et certaines institutions républicaines. Mais il restreint à la Prusse son horizon pratique. C'est elle que, pour l'instant, il charge

d'une mission providentielle au milieu des 40 Etats de la Confédération germanique.

Voici ensuite Frédéric Schlegel, converti au catholicisme depuis 1806. Dans une série de leçons faites à Vienne, il décrit sa « Concordantia Catholica », la Sainte-Alliance à établir entre le pouvoir spirituel de Rome et les pouvoirs temporels des Etats européens. Il déclare que l'Autriche, second grand Etat de la Confédération Germanique, est appelée à la construire. Ce qu'il veut, en bon romantique qu'il est, c'est un retour à l'unité médiévale, enrichie de tous les apports, de toutes les différenciations modernes.

Relisons enfin les *Discours à la Nation allemande* de Fichte, et nous verons qu'ici encore le philosophe s'adresse, sans doute au nom d'une conception générale de l'homme et de la société humaine, à l'Allemagne, à ce Reich qui va sortir un jour du « Deutscher Bund ». Peuple originel et possédant la seule langue originelle, ce Reich est appelé à accomplir sur le continent de nouveaux et décisifs miracles.

La Prusse, puis l'Autriche, puis le Reich. C'est dans un horizon particulier que la pensée allemande, naguère cosmopolite, essaie de s'engager. Lit de Procuste ou tunique de Nessus ? Où seront les limites d'un Reich sollicité du dedans par de si hautes visées ? Nous sommes payés pour le savoir.

Rien, chez Goethe, de cet esprit, qu'on devine par essence iconoclaste. Sa position est, du point de vue de l'humanisme, inattaquable. Le trouvera-t-on trop optimiste, trop rêveur ? Ce serait oublier la profondeur de ses vues sur les violences de la nature, les origines tragiques des civilisations, la dureté du labeur humain, la précarité de l'ordre. Goethe, Olympien impassible ? Allons donc. Nul n'a été, tout en sachant ce que vaut la douceur de vivre, plus secoué que lui par les bouleversements révolutionnaires de l'Europe de son temps. Mais à aucun moment il n'a pensé que l'Allemagne, justement parce qu'elle était en retard visible sur les nations occidentales, fût en possession de réserves fraîches qui lui permettraient un jour de dominer l'Europe. Je ne vois pas qu'il ait cru à une ère allemande en Europe.

Il est et reste poète. C'est à ce titre, et à ce seul titre, qu'il laisse au monde son message. Il a pensé que, Si Dieu et la Nature construisent un ordre dans le ciel et sur la terre,

l'homme, le Maçon éternel, devait représenter cet ordre et le maintenir avec vigueur, tout en l'élargissant sans cesse, sur le plan de notre planète. Il a voulu cette sainte Maçonnerie qui joint les hommes et les femmes en vue des tâches futures.

Nous pouvons comprendre pourquoi l'historien Fr. Meinecke, dans sa *Deutsche Katastrophe*, après avoir décrit la dégénérescence du nationalisme allemand, en appelle à Goethe et conseille à ses compatriotes de se rassembler, au lendemain de deux effroyables défaites, autour du grand poète. Grand individualiste comme Nietzsche, il n'a, pas plus que Nietzsche, repoussé la « Forderung », la revendication sociale, l'exigence de justice. Mais qu'il soit resté humain, qu'il ait agrandi l'humanisme « jusqu'aux étoiles », qu'il y ait enfermé son inquiétude et son espoir, n'est-ce pas là une certitude magnifique qui nous peut faire espérer, même aujourd'hui, la possibilité d'une Allemagne européenne ?

E. Vermeil.

GOETHE ANTI-BOURGEOIS

Étant à la fois social et moral, rétrospectif et actuel, le problème dépasse de loin le sens de tels épisodes, souvent cités, de la biographie et de l'œuvre goethéennes. On serait assez tenté de placer cette recherche sous le signe d'un incident trop peu connu des relations franco-allemandes. Karl Grün [1], libertaire de la « jeune Allemagne » réfugié en France, fait connaître à Proudhon le bref dialogue *Kathekization*, paru en 1773 dans le *Wandsbecker Bote*, et que le poète n'a jamais distrait de ses recueils :

Le Maitre. — Réfléchis, mon garçon. D'où te vient ce que tu as ? Tu ne peux rien posséder de ton fait.

L'enfant. — Eh ! c'est de mon père que j'ai tout cela.

Le Maitre. — Et lui, de qui l'a-t-il ?

L'enfant. — De grand-papa.

Le Maitre. — Et puis ? D'où le grand-père l'a-t-il ?

L'enfant. — Lui ? Il l'a pris.

L'auteur de *Qu'est-ce que la Propriété* ? (1840) répondit qu'il n'avait pas lu grand chose du poète allemand, mais qu'il l'avait toujours supposé « un gaillard intelligent ». Encore certains commentateurs assurent-ils prudemment que ce rapide dialogue visait, plus encore que la source première de telles fortunes, la dangereuse méthode socratique. Surtout, le génie conciliant de celui pour qui « au commencement était l'Action » a proposé une manière d'arbitrage supérieur entre des contraires, le jour où il formulait cette maxime insérée dans *Faust* (v. 329-330), plutôt relative

1. K. Grün. *Ueber Goethe vom menschlichen Standpunkte*, Darmstadt, 1846, p. 253.

d'ailleurs à la connaissance qu'à la fortune accumulées, mais bien conforme à son vitalisme foncier :

Ce que tu possèdes, hérité de tes pères,
Acquiers-le, pour le posséder.

I

On sait de reste quel arrière-goût de renfermé et de rance le terme de « bourgeois » a pris vers le milieu du XIX^e^ siècle : alors que celui de « classes moyennes » conservait provisoirement sa valeur, intermédiaire entre noblesse et petit peuple, la bourgeoisie subissait, de la part des artistes romantiques, une dépréciation dont la nomenclature courante finissait par s'accommoder. Il est entendu que dès le XVII^e^ siècle un Sorel, un Molière laissaient admettre que le bourgeois manquait de toute finesse « galante » ; et, s'il prétendait jouer au gentilhomme, M. Jourdain méritait toutes les railleries. Pour nos rapins et nos bousingots, le prosaïsme invétéré du propriétaire, de l'épicier, de MM. Vautour ou Prudhomme, incapables de toute compréhension artistique, devenait une tare irrémédiable : par un transfert dont les étapes seraient intéressantes à jalonner, la classe sociale à laquelle appartenaient des gens ayant après tout leur humble mérite devint l'objet d'une réprobation systématique.

Faut-il établir entre cet être méprisé, le *philistin*, le *cockney*, le *Philister*, le *Spiessbürger* et le *Biedermeier*, ou d'autres désignations encore, et des types sociaux plus ou moins analogues, une parfaite identité ? Ce serait méconnaître des différences de climat et d'évolution que dominent seules, sans doute, les nuances attachées à *l'esprit de risque* ou à sa dénégation, puisque c'est là qu'en matière financière ou politique, mais aussi en fait d'art et de littérature M. Poirier et tels habitants de La Ferté-sous-Jouarre semblent fort conséquents avec eux-mêmes. Le bourgeois sera, pour la mystique de Flaubert, « celui qui pense bassement ».

Il va de soi que, sous cet angle, Goethe ne saurait tomber sous le coup d'une réprobation justifiée ; le reproche que, par exemple, ce « grand bourgeois » encourut en 1932, lors d'une commémoration weimarienne à laquelle cependant

prit part le commissaire du peuple A. Lounacharsky, ne serait pas, sans ridicule, réitéré à l'occasion du deuxième centenaire de sa naissance. Thomas Mann, lui-même patricien de Lübeck, faisait de ce grand prédécesseur un « représentant de l'âge bourgeois » sans que le futur auteur de *Charlotte à Weimar* insinuât dans cette formule autre chose qu'un synchronisme de fait : au jour d'aujourd'hui, sans doute une discrimination plus nuancée s'impose-t-elle.

L'auteur de *Werther* et de *Faust*, le prédécesseur de Darwin et de tant d'autres initiateurs de la pensée moderne ne saurait être relégué une fois pour toutes parmi les illisibles dont l'œuvre ne mérite de place que dans les nomenclatures du passé. Mais nous savons que, même pour un génie qui tenait ses vers et sa prose pour « les fragments d'une grande confession », une manière de jeu désinvolte peut fort bien faire illusion, et que l'accord est loin d'être absolu entre une *somme* d'écrits et leur auteur. Scruter les textes, mais aussi les cœurs et les reins, en pareil cas, est la plus équitable des pratiques — d'autant plus que bien des impressions de contemporains risquent de fausser la réalité. Rappelons-nous les plus marquantes.

Le petit patricien de la Ville libre de Francfort avec les deux lignées auxquelles se rattache sa famille ; le galantin de Leipzig, qu'on appelait *Mosje Goethe* dans ce « petit Paris » saxon ; le prétentieux *génie* de Strasbourg et de l'effervescente Rhénanie, transposant en égoïsme conquérant les revendications de Jean-Jacques Rousseau ; le juriste impatient de Wetzlar, « ennemi de toute contrainte » ; surtout le « caméléon » de Weimar selon Caroline Herder, trouvant moyen de porter son uniforme de Cour et d'effectuer son travail de bureaucrate, tout en conservant un quant-à-soi difficile à pénétrer ; le personnage officiel installant, au scandale des milieux mondains, une sorte de maîtresse-servante chez lui pour ne l'épouser qu'assez tard ; le compagnon trop clairvoyant de son duc, et des féodaux ligués contre la Révolution française, en une expédition qui lui offre surtout un champ d'expériences personnelles ; surtout, quand son peuple serait prêt à le proclamer *duce e maestro*, une façon d'évasion, de demi-refus, et au contraire cette confiante hypothèque sur l'avenir qui lui fait dire qu'il

bâtit son esquif loin des flots, mais que ceux-ci franchiront le rivage et viendront sûrement emporter et faire voguer cette carène dédaigneuse : à travers ces comportements successifs dont ses proches, ses familiers, ses visiteurs ont témoigné, qu'il est donc attirant, et irritant à la fois, de dépister l'être intérieur et, s'il est possible, de forcer ce donjon que (disait-il lui-même) il entendait garder intact, même si les remparts protecteurs étaient atteints et occupés !

II

Petit « patricien » de Francfort, assurément, et qui ne se considère nullement comme inférieur à ses camarades Stolberg, ni plus tard aux personnalités nobiliaires de Weimar,quand il sera — au mécontentement de son père — le compagnon de plaisir ou d'apparat des hobereaux du Duché. Les traditions manifestes et les variétés d'expériences d'une vieille Ville libre ont la part que l'on sait à sa formation, et *Vérité et Fiction* nous fait bonne mesure à cet égard.

Il semble cependant que Goethe ait tenu, parmi tous ces rappels d'une adolescence comblée de tant de faveurs, à faire une place à un détail que ses biographes ont rarement souligné, et qu'il convient de citer dans son texte. En particulier, les visiteurs *traditionalistes* de la maison de Goethe n'en ont jamais fait l'état qui semble convenir :

> Au deuxième étage [avant la restauration que l'on sait de cette fameuse demeure] se trouvait une chambre que l'on appelait la *chambre-jardin.* parce que des plantes devant la croisée y devaient remplacer le jardin inexistant. C'est là, tandis que je grandissais, qu'était ma résidence préférée, sinon mélancolique, du moins nostalgique, où j'apprenais mes leçons et me rassasiais du spectacle du soleil couchant...
>
> Dans les jardinets du proche voisinage — un peu exigus dans une ville encore fortifiée — allaient et venaient des gens affairés, jouaient des enfants, se livraient des parties de quilles ; au-delà des murailles et fossés, les regards se perdaient dans la plaine en direction de Höchst, vers l'Ouest.

Peu importe d'ailleurs la topographie, à côté de l'aspiration insatisfaite et vague dont témoignent ces regards perdus :

... Cette habitude créa de bonne heure en moi une impression de solitude dont procédait un désir imprécis, répondant sans doute à ma tendance naturelle au sérieux et au mystérieux, laquelle ne tarda guère, et continua, à se manifester plus nettement...

Est-ce le jeune Labrunie peuplant de figures irréelles les taillis de Mortefontaine et se préparant à être ce « fol délicieux », Gérard de Nerval ? Est-ce Maurice de Guérin enfant, secrètement attiré par d'autres « dehors » que le doux intérieur familial, et laissant errer « de si longs regards » sur l'horizon que son âme en prendra la forme ? Mais non : c'est simplement un garçonnet qui pourrait se sentir satisfait et comblé, et qui manifeste là une tendance qui peut faire de lui un parfait inadapté, l'analogue de tant de ses contemporains. Dans la quête de l'*Eternel Féminin*, c'est peut-être cette insatisfaction qui continuera d'agir chez un insatiable amoureux : soyons sûrs que, même bridé et assagi, un tel dépassement d'âme saura bien préserver un être de toute morne quiétude — et les fréquentations réprouvées de ce jeune bourgeois, à Francfort même, sont à cet égard une première évasion, assez vite balancée par d'autres curiosités à satisfaire, le va-et-vient des guerres, l'occupation française et le reste. Si l'épisode de Gretchen représente pour l'adolescent un contact sentimental avec une enfant du peuple, on regrette doublement de n'être renseigné sur cet épisode significatif que par le seul témoignage du jeune « patricien » qui daigne, comme fera Egmont, laisser errer son cœur fort au-dessous de sa condition.

Encore faut-il le reconnaître sans tarder. Même l'enthousiasme pour le folklore le plus populaire, même l'inspiration prométhéenne du *Sturm und Drang* ne signifient encore pour Goethe un réel contact avec les classes dites inférieures de la société. Ce fut toujours avec l'idée assez juste que la chanson populaire jaillissait d'un « Volkstum » commun, sinon identique et mêlé, que l'Allemagne fit le sort que l'on sait à des chansons transmises par voie non écrite mais « sur les ailes du chant ». D'autre part, le tumulte d'*assaut* de la

Rhénanie en particulier étant braqué avant tout, socialement et sentimentalement, contre le formalisme oul'exsangue bureaucratie, que seule la bourgeoisie cultivée de cette région se sent capable de secouer, nulle revendication expresse ne dépasse, entre 1770 et 1792, un climat qu'on peut dire idyllique et bucolique. Même les « petites gens du lieu » que Werther a vite fait de conquérir à son aménité, la servante qu'il aide à placer sa cruche sur sa tête, le valet de ferme de Wahlheim qui lui fait ses confidences, puis les déshérités qu'il observe en Suisse en opposition avec une bourgeoisie plutôt prétentieuse, ne sont, pour Goethe l'impatient, des êtres nettement autonomes. Le pittoresque aidant, les bohémiens du 5e acte de *Goetz*, « enfants de la Terre » et qui vivent d'elle et conservent dès lors des vertus directes et simples, dont s'éloignent les organisations humaines, marquent seuls, et à l'extrême ,leur antagonisme à l'égard des artifices sociaux, et Adelheid sera trop heureuse d'être accueillie par ces réprouvés : surenchère antisociale, et pas seulement antibourgeoise, dont il subsistera quelque chose dans les figures de Mignon et du harpiste de *Wilhelm Meister* [1].

La charmante Claire d'*Egmont*, si spontanée dans son amour admiratif pour le grand seigneur libéral, est une fille de bourgeois bruxellois, et c'est, de fait, sur les classes moyennes que s'appuie l'opposition au régime espagnol en Flandre, avec cette remarque toutefois du maître charpentier que « le peuple n'a rien à perdre » dans une révolution. De combien de révoltes urbaines, de journées historiques de barricades, semblable remarque n'a-t-elle pu être faite ! Comme le discernera Alfred de Vigny après 1830, et comme sa famille l'avait perçu après 89, « s'il arrive qu'une révolution se lève à son insu, la bourgeoisie se range, la laisse passer, l'applaudit, fait la morte, puis remonte sur l'eau, envahit la révolution et l'absorbe... » La haine des tyrans, si générale en l'avant-dernière décade du XVIIIe siècle, n'excluait nullement la sympathie pour le « petit peuple »,

1. Cf. mon article sur l'*Entrée des tziganes dans la littérature* dans la *Revue de littérature comparée* (1938). On sait que pour cet épisode la suspicion anti-révolutionnaire de la Grande-Bretagne fit longtemps à Goethe le reproche d'être du camp des « radicaux » les plus extrêmes.

mais elle en faisait encore une affaire individuelle, toute à l'honneur, le cas échéant, des grands cœurs et des nobles esprits.

III

Comme si souvent en matière goethéenne, des perspicacités étrangères l'ont emporté, en cette aventure, sur des acceptations autochtones. Alors que l'installation de l'écrivain à Weimar devait paraître, à tant d'Allemands de 1827, une chance parfaite échue, et à Goethe, et à un petit souverain « éclairé », le patriarche de Weimar était vers cette date reconnaissant à un visiteur français, J.-J. Ampère, de diagnostiquer « dans les dix premières années de son existence de service et de Cour », une période douloureusement stérile, et même harassante, que l'affection de M^me^ de Stein n'aurait pas suffi à lui faire prendre en patience, et dont la tragédie de *Torquato Tasso*, « Werther aggravé », devait être l'aveu imprévu. En attendant cette libération par la poésie (selon un bienheureux procédé instinctif), divers succédanés, également « anti-bourgeois », permettaient à son impatience de s'accommoder tant bien que mal, sans être ce « valet des tyrans » qu'il s'indignait plus tard de devoir récuser en sa propre légende.

S'il est vrai d'abord qu'une sociabilité assez mesquine, mais confortable, caractérise le comportement du « philistin », des prédilections toutes contraires d'*habitat* ont marqué l'indépendance du nouveau venu, que la résidence weimarienne avait accepté avec un mélange singulier de sympathie et de méfiance. Dès 1776, Goethe acquiert, au bord de l'Ilm, un bout de terrain et y arrange un gîte éventuel, comme pour vérifier une des premières lettres de Werther à son ami :

> Tu connais ma vieille manie de dresser, en n'importe quel lieu intime, ma cabane, et là de me nicher en toute simplicité...

La logette de jardin, après le « pont naturel » et proche d'une boucle de la lente rivière, suffirait à distinguer le « Geheimer Legationsrat », en ces délicats débuts weimariens, de toute placidité bourgeoise. C'est dans cette modeste

retraite que d'avril 1776 à mai 1782 il résidera de préférence, quand ses fonctions ne l'appelleront pas au dehors, et la surprise de certains visiteurs est grande, à voir ce fils de la période « géniale » récente si modestement logé. La première nouvelle que sa mère peut donner de Wolfgang à Weimar, en 1776, concerne cette installation. Stolberg, fin mai 1784, rappellera dans une lettre à Voss que, « trois ans durant, Goethe a habité cette maisonnette parmi les arbres, été comme hiver, mais qu'à présent il n'y peut plus aller dormir que de temps à autre, et qu'il ne lui est même plus possible de s'y rendre tous les jours ». Et à Bettina, longtemps plus tard, le cénobite imprévu rappellera que là, pendant la nuit, il lui arrivait de se réveiller, en plein air ou presque, et de voir les étoiles qui, dans leur splendeur, brillaient à travers les arbres. Sans doute est-ce en un de ces nocturnes réveils que le poète a improvisé la touchante poésie qui, à l'astronomie dantesque célébrant la passive gravitation astrale comme un élan d'amour, oppose si justement le simple, l'exceptionnel mérite de la tendresse humaine :

> Ah ! c'est vous que je plains, merveilleuses étoiles,
> Car vous n'avez jamais, jamais connu l'amour...

Même quand, de sa maison de ville, don de son duc qu'il prendra soin de transformer en un musée d'antiques, et dont l'escalier aura été dessiné par lui-même, il fera comme de juste sa principale résidence, le poète tiendra à se tenir en été dans cette logette dont n'auraient voulu ni Dumas père à Rueil ni Scribe à Sericourt : témoignage d'affinités qui d'ailleurs ont joué en d'autres matières, et qui expliquent ces malentendus fondamentaux dont Ampère devait souligner le secret. Car une certaine dénonciation de laisser-aller et de routine indifférente, en matière administrative, était incluse dans l'activité de ce fonctionnaire improvisé.

La remise en exploitation des mines d'argent d'Ilmenau, à l'orée de la forêt de Thuringe, abandonnées depuis 1739, va lui donner, en même temps que des raisons suivies d'activité et de souci, l'occasion de manifester son expresse sympathie pour les classes laborieuses. Initiatives ducales ? Sans doute, et les rapports, harangues, conciliabules relatifs

à une entreprise, dont Goethe est l'animateur depuis le mois de mai 1774, ne manqueront pas de rendre hommage aux autorités, ducales ou autres, qui présidaient à l'affaire. Lorsqu'en février 1784 la galerie Saint-Jean est ouverte, « porte qui descend aux trésors cachés de la terre », un discours terminal fera leur part à tous, en demandant que « chacun, même le plus infime, contribue en sa place à la tâche commune ».

Mais avec lui, comment la poésie perdrait-elle ses droits, puisque, « sans poésie, rien ne se fait dans le monde » ? C'est le 2 septembre 1783, au crayon, sur la cloison d'une maisonnette donnant sur la vallée, qu'est griffonné le célèbre huitain *Ueber allen Gipfeln*... Du lendemain, 3 septembre, est daté le poème conclusif, pourrait-on dire, des efforts voués à l'entreprise qui va faire sortir du marasme une honnête population ouvrière.

Du marasme, et aussi d'une menace de sauvagerie enfantée par l'inaction. Car une vision, que va bannir la certitude du présent, rappelle au compagnon du duc de Weimar les escapades qui étaient si chères à celui-ci, mais qui laissaient le petit peuple en danger ; en ce temps périmé qui lui apparaît en rêve,

> Le paysan confie ses semailles à un sable sans consistance
> Et fait pousser ses légumes pour la rapine des bêtes ;
> Le mineur cherche dans les failles une maigre subsistance ;
> Le charbonnier tremble aux jurons du chasseur...

A ces désordres d'une féodalité dédaigneuse va succéder l'activité ordonnée qui est comme une nouvelle vie pour chacun :

> Je vois ici, — comme après un long voyage
> On se reconnaît dans son pays natal —
> Un peuple calme qui dans sa calme activité
> Fait emploi des dons accordés par la Nature.
> De ses fuseaux, le fil fait diligence
> Vers le métier vivace du tisserand ;
> La chaîne et le seau ne vont pas plus longtemps
> Etre arrêtés dans la galerie rouverte ;
> L'erreur est démasquée, l'ordre rétabli,
> S'ensuivent la prospérité et un ferme bonheur terrestre...

Au début de cette activité, et par l'effet évident de contacts établis avec ces petites gens dont il perçoit les mérites, un bel aveu nous garantit une profonde conviction démocratique. Il le fait, le 4 décembre 1777, à Mme de Stein, qui eut l'immense mérite de réconforter son ami dans cette trouble période :

Quelle affection n'ai-je pas reprise pour cette classe d'hommes qu'on appelle l'inférieure, et qui, pour Dieu, est sûrement la classe supérieure, car elle est dépositaire de toutes les vertus...

IV

Le fameux voyage en Italie, qui suivra de peu l'achèvement définitif de cette entreprise et sera à tant d'égards une libération dès longtemps envisagée, renforcera à n'en point douter, chez le voyageur, des dispositions que favorise en ces lieux prédestinés un climat propice à bien des familiarités populaires. Le petit peuple italien, à cette époque, était préservé de toute vulgarité par sa belle humeur, sa bonne grâce, son pittoresque un peu scénique. Et l'identité de civilisation avec l'Antique, affirmera Goethe à son retour, fait que les classes inférieures ont presque entièrement gardé les us et coutumes et la mentalité moyenne dont témoignent les auteurs classiques : dignité *odysséenne*, lui semble-t-il, dont son optimisme rapportera les témoignages dès son retour, avant d'en faire profiter sa relation de voyage elle-même. A l'évidente surprise de Schiller (septembre 1788), il déclare qu'il n'y a pas, à Naples, le grouillement des *lazzarone* prétendu : « des enfants de cinq ans ont à se mettre à gagner ; mais assurément il n'y a pas là-bas comme chez nous de besoin, ou de possibilité, de consacrer au travail des journées entières ». A Wieland il expliquera que, les ports de mer exceptés, il y a peu de portefaix, et le plus pauvre jardinier a son âne, qui lui revaut par son fumier tout ce qu'il peut lui coûter en fourrage éventuel.

Ces vues amicales, que d'autres voyageurs, surtout britanniques, ne partageaient guère, sont-elles l'effet d'un optimisme favorable au pays où fleurit l'oranger ? Elles dirigent en tout cas le comportement du *Geheimrat* si peu confit

dans sa dignité. La chambrette qu'il occupe chez Tischbein à Rome, la sobriété exemplaire de son régime, sa familiarité avec le monde artiste cosmopolite et avec les gens du crû surprennent maint touriste, semblent même choquer tel représentant de ce « grand monde » que déclare éviter plutôt le poète, occupé d'*Iphigénie*. Les pointes qu'il pousse au-delà de Rome et de Naples confirment une sorte d'harmonie préétablie, chez le visiteur, entre une bonhomie primitive retrouvée avec délice et cette humanité foncière d'un poète qui préfère la simplicité à toute prétentieuse affectation : de quoi sera surtout choqué Herder, qui prépare à son tour sa viste à la Péninsule et qui constate — o déception de haut fonctionnaire ! — que son confrère en dignité weimarienne a vécu à Rome en *Künstlerbursche*.

Ce n'est pas en tout cas l'installation de Christiane Vulpius, d'abord dans l'intimité amoureuse, puis dans le ménage du célibataire, qui ramènerait Goethe à une entente plus bourgeoise des choses. « Amour et courage », écrit-il le 17 octobre 1790 dans son *Journal*, interrompu au cours de l'aventure initiale ; et ses *Annales* mentionnent des « conditions domestiques agréables » propices à terminer *Elégies romaines* et *Epigrammes vénitiennes* ; l'année 1791, de même, est pour lui « une année calme, passée tout entière dans sa maison et dans sa ville » : l'enfant que lui a donné Christiane en décembre 1789 a décidément fixé — en attendant de tardives épousailles — les tendresses de ce grand amoureux. On ne saurait dire que cet *Erotikon*, continuant à sa manière l'émancipation anti-bourgeoise des deux voyages en Italie, représente la moindre déférence à la convention mondaine : et la société weimarienne ne manquait pas, en accablant la « ménagère », la « cuisinière » installée chez l'auteur de *Werther*, de tous les mépris que l'on imagine, de donner la mesure d'un écart social qu'il devait pourtant faire accepter à sa propre mère : la vieille conseillère connaissait trop bien la nature profonde de son fils pour ne pas accepter d'abord, puis estimer et chérir, une « créature du bon Dieu », primesautière autant que dévouée, fixée à son foyer par le quadragénaire. Il épouse Christiane le 17 octobre 1806. Et l'on sait que la notion même de mariage, en apparence bafouée par cette simple liaison tardivement légitimée, devait prendre

en 1808 dans les *Affinités électives* une valeur décisive, fondée au gré de l'auteur, et de Mittler son porte-parole, sur la nécessité de la civilisation et non sur une simple convention sociale. « La Vulpia », comme l'appelait mainte belle dame, avait en somme remporté son humble victoire sur la mondanité : la petite amie — qui avait tant fait pour lui — se trouve élevée au plan social des privilégiées qui s'opposaient naguère à ce qu'elle promenât le petit Auguste, enfant illégitime, dans le Parc et sous les murs du Château.

Dans l'intervalle, la trouble période dominée par la Révolution de France, et surtout par son extension en Rhénanie, va-t-elle modifier à fond des sympathies qui avaient eu beau jeu, en matière sociale, d'enrichir un imaginatif de bonne volonté, un voyageur curieux, un particulier indépendant ? Il y eut mainte volte-face de cet ordre parmi des contemporains connus de Goethe, et Melchior Grimm ou Mounier, pour ne citer que ceux-là, auraient pu, de leur expérience, justifier un raidissement qui n'était que trop à l'ordre du jour en des milieux bien proches du poète-fonctionnaire.

En réalité, les deux dernières décades du siècle renforcent chez lui une idée que maint détenteur de quelque suzeraineté, dans l'Europe anti-révolutionnaire, n'était guère prêt à accepter : à savoir que les violences détestables des masses révoltées sont l'effet d'une gestion maladroite, prétentieuse et négligente de l'autorité. Le mauvais état des routes franc-comtoises, constaté par lui en octobre 1779, signifie pour le directeur weimarien des travaux publics une fâcheuse incurie. L'Affaire du Collier, en 1785, témoigne à son gré d'une profonde corruption dans les classes dirigeantes de Versailles et de Paris. Au cours de sa propre campagne de France il prendra connaissance, chez un hôte de Verdun, du *Cahier* rédigé pour l'Assemblée des Notables de 1787 : se peut-il que des revendications aussi modérées n'aient pas atténué, par de prompts remèdes, l'impatience des roturiers des villes et des campagnes ? Et il insistera aussi tard que janvier 1824 sur le rôle de la comtesse, dans sa pièce des *Révoltés* : elle revient de Paris certaine que les soulèvements révolutionnaires des classes inférieures sont la conséquence des malfaçons des grands. *Et nunc erudimini.*

Une fois déchaînées, les masses non évoluées se trouvent à la merci de chefs improvisés, qui flattent aisément tout ce qui, par la nature des choses, est demeuré proche des instincts primitifs : est-il souhaitable de voir la propagande des *clubs*, et même des incursions armées, contaminer les populations rhénanes mal préparées à de soudaines émancipations ? Dès lors, pour une vigilance qu'aiguisent encore son attachement à ces régions et la présence de sa vieille mère à Francfort, l'auteur de *Reinecke Fuchs*, de *Hermann et Dorothée* et de nombre d'autres œuvres, multipliera les avertissements et les satires, les allusions et les dénonciations. Puisque, dans *la Jeune Fille d'Oberkirch*, il voulait faire voir les journées révolutionnaires de novembre 1793, où la Terreur strasbourgeoise fêta la Déesse Raison, son impatience semblait justifiée par la menace d'une proximité qu'il avait personnellement pratiquée [1]. Et si les classes moyennes, ces placides héros de l'épopée domestique *Hermann et Dorothée* que l'hexamètre pare d'une dignité odysséenne, sont en un temps de troubles idéologies, présentées comme un idéal social, c'est que leurs qualités de travail, leurs vertus de famille paraissent préférables à un soudain affranchissement que suivrait bien vite l'asservissement à des maîtres improvisés. Les *Epigrammes vénitiennes*, à l'opposé, déplorent en effet la condition douloureuse où les surenchères révolutionnaires ont laissé glisser la France.

Mais quand la menace semblera apaisée, comme l'artisanat reprendra, dans les sympathies de Goethe et de ses porte-paroles imaginaires, sa place préférée ! Les mineurs, les ouvriers de filature et de tissage offriront à Wilhelm Meister plus d'une occasion d' « apprentissage » ; la *Province pédagogique* préconisera, comme deuxième vénération, le difficile « respect de ce qui nous est inférieur ». Natalie, Makarie, Ottilie, tous les personnages féminins en qui il met sa confiance, insistent à l'occasion sur un intérêt social qui dépasse la simple charité, comme dans cet aveu de Natalie :

Quand je voyais un pauvre en haillons, je me représentais les vêtements superflus que je savais pendus dans les armoires de

1. Quel que soit le sens surtout cosmique du fameux *Märchen*, il est difficile de ne point voir dans le « géant », sorte de Caliban maladroit et ensommeillé, une évocation de l'inconsciente multitude telle que Goethe se la représente.

ma famille ; si je voyais des enfants négligés et sous-alimentés, je me souvenais de telle femme que richesse et commodité disposaient à l'ennui ; si je voyais une masse de gens confinés en un espace étroit, je me disais que les vastes pièces de mainte maison, de maint château, devraient leur servir de logis.

V

Au cours de ces années si riches en vicissitudes diverses pour le poète et pour le monde des humains, les curiosités et les disciplines fournies par une manière de permanence jouent, dans les dispositions de ce grand esprit, un rôle que trop souvent ont négligé contemporains et postérité, et qui contribue à le maintenir dans sa voie. En zélateur ancien de Spinoza et de Rousseau, mais qui tenait à discipliner l' « ivresse de Dieu » du premier et l'anarchie antisociale du second, il donnait à la fois un cadre et un axe à sa pensée en persévérant dans des études biologiques qui paraissaient simples amusettes ou curiosités d'amateur à maint témoin : en réalité, on le sait, le sens intégral qu'il donnait à la Nature (φύσις de φυειν, *produire*, *natura* de *nascor*, *naître*), lui faisait intégrer l'universalité de la vie dans un concept d'ensemble souvent opposé à tel ou tel de ses éléments constitutifs : « même le non-naturel absolu *(das Unnatürlichste)* est nature, écrit-il vers 1780 dans un aphorisme sur ce sujet ; le plus lourd philistinisme possède quelque chose de son génie ». Et si Padoue et Venise au Lido, Verdun comme Iéna marquent des étapes mémorables pour des observations, des intuitions ayant trait à la plante-type, à l'évolution des vertèbres jusqu'au cerveau, à la réfraction de la lumière ou à l'os intermaxillaire, c'est que ces yeux merveilleux et cette pensée en travail ne pouvaient interrompre une investigation dont ne manquaient pas de profiter les vues d'ensemble de l'écrivain.

C'est l'idée de « métamorphose » — inutile de le rappeler — qui, liée à tout vivant organisme, dominera ses importantes contributions à la morphologie, et qui décidément opposera la philosophie de Goethe au mécanisme de d'Holbach dans son *Système de la Nature* aussi bien qu'au providentialisme de Bernardin de Saint-Pierre. Que cette idée ait été con-

trariée ou assouplie par l'idéalisme de son ami Schiller le kantien, sa conception dominante, avec ses corollaires, baigne forcément d'autres écrits que les fameux poèmes sur la *Métamorphose des Plantes* ou la *Métamorphose des Animaux*.

Or c'est le 11 décembre 1806 que, selon Riemer, son interlocuteur hasarde une magnifique extension *sociale* de ses certitudes botaniques à ces groupements humains que sont les nations : on est en pleine fièvre de guerre et d'occupation, après que Christiane, d'abord présentée au maréchal Augereau comme sa femme, est devenue en effet l'épouse du *Geheimrath*, après aussi qu'un long entretien avec l'historien H. Luden a mis au point bien des hypothèses satisfaisantes ; mais c'est aussi l'époque où le weimarien, qui n'a jamais abandonné, même sous le grondement du canon d'Iena, ses études et même ses réunions du vendredi, prépare évidemment les trois professions de foi « morphologiques » à publier dès le printemps suivant :

Les nations, dit-il à Riemer, peuvent également être comparées à des plantes, avec leurs fleurs et leurs fruits. Les classes inférieures sont les cotylédons, et c'est d'elles que se développent les premières feuilles de la tige ; les feuilles plus éloignées, les fleurs et les fruits sont représentés par les classes plus élevées et par leurs développements.

Le bon Riemer voit là une extension ample autant qu'agréable de mythes botaniques imaginés par des rêveurs symbolistes : soyons persuadés que pour son interlocuteur, qui parle de *nations*, non de *races* ou de *peuples* vaguement rassemblés, et qui a suivi le redressement napoléonien des Français dont la Révolution avait « métamorphosé » la structure essentielle, il y a là une vue organique parfaitement analogue à ce qu'il va imprimer peu de mois plus tard :

Tout être vivant est, non pas une unité, mais une pluralité ; même s'il semble à nos yeux un individu, il reste un assemblage d'êtres vivants autonomes, identiques de dispositions mais pouvant paraître soit identiques et égaux, soit différents et inégaux une fois développés. Ces êtres sont initialement unis en partie déjà, ou bien ils se rencontrent et s'unissent plus tard. Ils se séparent et se retrouvent et créent ainsi une interminable gestation en tous sens et de toutes manières.

Plus une créature est imparfaite, et plus se ressemblent et s'équivalent ses parties, et plus elles ressemblent à l'ensemble. Plus parfait est un être, et plus différenciées sont ses parties les unes des autres... Plus se ressemblent les parties, et moins sont-elles subordonnées les unes aux autres. La subordination des parties révèle un être total plus parfait.

Nulle discrimination dédaigneuse, pour un naturaliste, ne lui ferait mépriser ces cotylédons, indispensables à la saine croissance de la plante, que Goethe a délégués à des fonctions primordiales, sinon spectaculaires, dans une société parfaitement équilibrée. Sa *Morphologie* signale dans les dicotylédons la certitude de l'arbre futur, comme dans les infusoires la promesse de l'espèce humaine à venir : les appels de l'esprit et de l'âme agissant, comme la lumière sur la plante, sur les excellentes réserves latentes dans des couches sociales massives, envoient leurs virtualités aux fleurs et aux fruits dont se pare la tige, et le développement *en spirale*, qu'il attribuera pareillement à la croissance de la plante et à l'incertain progrès humain *(Spiraltendenz)*, complètera cette sorte de réconfort demandé par sa dévotion à l'enseignement de la Nature.

« Abus de l'analogie » ? comme dira sur ces entrefaites son visiteur Benjamin Constant, champion sans réserve d'un libéralisme parlementaire qui devra assurer le règne de la raison authentique ? Méconnaissance de toute révélation, comme l'objectent, même chez un Cuvier, les souvenirs bibliques ? A *Faust* de répondre, qui aboutit — après des vicissitudes reflétant chez l'individu bien des avatars de l'espèce — non pas à une promesse éclatante de félicité universelle, encore moins à un désespoir de « retour éternel », mais à un bonheur conquis par l'effort civilisé, et satisfait d'un idéal de cité-jardin, à un lotissement conquis sur la mer « pour des millions » de petites gens. Un surhomme n'y aurait que faire. Des féodaux mal convertis à la démocratie tenteraient de s'y tailler des fiefs. Mais un mineur d'Ilmenau, sa journée faite, un ouvrier tisserand ou filateur de Chemnitz, un serf émancipé seraient heureux de ne plus rien devoir à personne dans ces modestes cités ouvrières. Et sans doute, c'est encore l'artisanat, non le prolétariat de la grande industrie à venir, que Goethe installe ainsi et favorise de

son optimisme, en face de la mécanisation commençante du monde : mais le problème majeur de l'industrie dévoratrice ne semble-t-il pas précisément l'atténuation d'une activité *standardisée* par une détente quasi-rurale préconisée par les Ford et les Douglas d'outre-Atlantique ?

Pour rester sur ce Continent, la forme sclérotique du bourgeois, à savoir le *philistin*, est l'objet de la part de Goethe d'une réprobation majeure dont les débuts sont contemporains de *Hermann et Dorothée*, et qui témoignent d'une clairvoyance impitoyable.

VI

Goethe s'est-il rendu compte que, les suzerainetés locales étant presque partout abattues en Occident par l'effet de la Révolution et de l'Empire, le principal ennemi du petit peuple était désormais cette caricature de l'ancien citoyen d'une ville autonome, le *philistin* ? Le vocabulaire moyen, qui n'avait pas à vrai dire de terme générique à l'intention du « citoyen », en dehors de celui de *Bürger*, ancien membre d'une communauté municipale, obligeait-il toute polémique à employer ce terme nettement péjoratif, issu de la méprisante attitude des étudiants et de leur bruyante corporation ? C'est précisément de Goethe, selon des lexicographes réputés, que date pour l'Allemagne l'emploi généralisé de *Philister* dans le sens de « petit bourgeois », *Spiessbürger*, d'esprit raccorni et de médiocre entente sociale. Si donc le *Schwärmer*. l'enthousiaste déréglé, l'utopiste en action, avait été pour sa prudente sagesse la bête noire de mainte année, il est visible que le *Philister* incarne à son tour, le moment venu, les ridicules et les absurdités qu'un corps social normalement constitué ne saurait laisser dominer la vie collective : s'en trouverait faussée cette circulation *biologique*, dirait-on, qui permet l'indispensable métamorphose, lente et continue, de tout organisme qui veut vivre, et non pas s'étioler.

Ainsi qu'il arrive pour cet irréductible poète, une pièce de vers domine l'essentiel de son hostilité : « parabole » qui semblera tardive, puisque 1827 seulement en vit l'impres-

sion, mais qui symbolise à sa manière l'imperméable inaptitude à saisir ce qui n'est pas une grossière évidence tangible :

Les poèmes sont des vitraux d'église :
A les regarder depuis le parvis,
On n'y voit qu'une ombre indistincte et grise,
Et les philistins n'en sont point ravis.

Mais si vous entrez dans le sanctuaire,
Dessins et couleurs enchantent vos yeux ;
Sur les clairs vitraux glisse la lumière
D'un rayon soudain, noble et radieux.

(F. Baldenne, adapt. de 1895.)

De bonne heure, les *Xénies* avaient permis à Goethe et à Schiller de faire front, au nom de principes supérieurs de culture, contre divers obscurantismes. Resté seul en un temps où son mérite était contesté de divers côtés, et surtout quand Kotzebue représentait une sorte d'antagonisme intégral à ses propres tendances, le weimarien ne pouvait s'empêcher de revendiquer à son crédit une activité salutaire qu'oubliaient trop aisément les maîtres de l'heure — et le philistin se rangeait fort docilement de leur côté. D'où des épigrammes, auxquelles la rime ajoute une pointe intraduisible, dont l'aiguillon, après un siècle et demi, conserve son venin. La libération de 1815 n'est pas seulement un succès militaire ; la médiocrité et la routine y trouveront sans doute leur compte. D'où la virulente *Xénie* faisant allusion à deux monuments en projet, le sien et celui d'un des vainqueurs de Waterloo :

Vous pouvez toujours, à tout hasard,
M'élever comme à Blücher un monument : :
Il vous a délivrés des Francillons,
Et moi des rêts des philistins.

Suivra une définition de cette entité prétentieuse :

Qu'est-ce que c'est qu'un philistin ?
Un boyau creux,
Rempli de crainte et d'espérance,
Dieu nous en garde !

Prose et vers, les parades contre Kotzebue sont d'autant plus vindicatives, de la part du soi-disant Olympien, que le

chef de file de cette autre école « du bon sens » avait pris part à diverses attaques contre la suprématie alléguée du poète. Dès 1803, une « invective » avait fait justice du rédacteur fielleux du *Freimütige*, auteur à succès et courtisan du public :

Quelle presse d'admirateurs
Entoure ce maudit Kotzebue ?
Naturellement ! Chacun, dans cette foule,
Souhaite ardemment être un homme de ce genre.

De vrai, il a vu le monde de près,
Mais il l'a vu de ses yeux,
Donc homme ni femme ne pouvaient
Avoir la moindre valeur.

Qu'il ait moyen de nuire par malice,
Voilà qui lui est bien permis ;
Mais je maudis sa perpétuelle prétention
A se croire de bon service.

Il lui semble d'ailleurs qu'une manière de justice immanente opère en pareil cas, et que le refus d'accepter le mérite d'autrui finit par ruiner intérieurement les médiocres, jaloux de toute supériorité. Son article sur Kotzebue *(Biographische Ausführungen)*, bien avant la mort tragique de ce réactionnaire, est suivi d'un diagnostic qui pourrait certainement s'étendre, au gré de l'auteur, à la classe médiocre de contemporains qu'il abomine :

Kotzebue avait, à côté d'un talent distingué, une certaine nullité invétérée et insurmontable, qui le tourmentait et l'obligeait à dégrader toute excellence, afin de pouvoir lui-même paraître excellent. Ainsi fut-il toujours révolutionnaire et esclave, excitateur, dominateur, serviteur de la masse, incapable d'admettre que la masse en sa platitude pouvait se dresser et se former, se hausser même très haut, capable dès lors de distinguer entre le mérite, le demi-mérite et l'absence de mérite.

Il serait aisé de reconstituer ce que nos fantaisistes de 1830 appelleraient la *Physiologie du philistin* avec les signalements épars donnés par Goethe de cette « espèce » qu'il voit pulluler désormais. Ignorance historique et présomption réunies, cet être s'imagine que nulle époque du passé ne

s'autorisait des mérites d'intelligence dont il croit douée celle où il vit (à Riemer, 10 mai 1806). La lecture de son journal quotidien suffit à sa culture (*Xénies*, V, 28 et *passim*) ; Jarno dans les *Années de Voyage*). Il est tellement borné dans son égoïsme qu'il n'admet pas d'autre comportement que le sien (à Riemer, 18 août 1807). Quand l'hypocrisie religieuse s'ajoute à l'étroitesse philistine, l'espèce des *Philisterpfaffen* est intolérable (*Xénies*, VIII, 24). Ses habitudes invétérées, le tabac et la bière, contribuent à l'endormir intellectuellement et enlèvent des sommes considérables à la solidarité sociale (à Knebel) ; son manque de désintéressement l'éloigne de tout service généreux et chevaleresque (à Riemer, *passim*). Surtout, en société, il met son bavardage fort au-dessus de tout chant divin *(Confession générale)*.

Habitué qu'il est à se rendre compte des choses, en bonne méthode, par leur *devenir*, Goethe n'est nullement en peine d'expliquer (à Riemer, 13 août 1809) un phénomène social que rien ne faisait prévoir, et de rappeler que, les marchands s'étant peu à peu enrichis et les classes moyennes ayant acquis quelque culture, une prétention immédiate s'est manifestée chez ces parvenus, peu formés par ailleurs à une meilleure entente de leur situation. Mais on comprend qu'avec ce *leitmotiv* de mauvaise humeur le poète du *Divan*, le traducteur et commentateur du *Neveu de Rameau* ait pratiqué tant d'évasions, et que la treille de Hafis, le café de la Régence parmi les bohèmes de Diderot, et surtout l'idéale société des grands esprits cosmopolites, visiteurs éventuels, lointains correspondants ou témoins sympathiques du passé, lui aient procuré tant d'alibis. Shakespeare tout le premier, vieil objet d'un culte d'abord révolutionnaire, redevient une de ses lectures favorites, et il est heureux de discuter en avril 1817 le degré de *philistinisme* à attribuer aux personnages des *Joyeuses Commères de Windsor*.

Sans compter ce qui indique, chez un être passionné pour une sincérité malaisée souvent à pratiquer, que sous l'effet de la mort de sa femme et des vides dans l'ancienne société weimarienne que la nouvelle génération ne remplace qu'en partie, il reprend telles de ses habitudes insociables d'autrefois. Le 15 mai 1827, il a stupéfié la Cour et la Ville en réin-

tégrant la fameuse logette de jardin : Holtei, acteur et auteur, trouve ainsi en lui une personnalité double, plus accessible et plus tendre, et le lui dit ; la réponse est faite sur un ton mélancolique : « Cette logette de jardin a abrité pour nous de vaillantes années, et puisque nous penchons vers notre fin, nous dirons que le serpent se mord la queue, afin que cela finisse où cela a commencé. » Ampère le trouve là, de même, pour de touchants adieux, et d'ailleurs ces fugues anti-bourgeoises, indulgemment admises par ses proches, se complètent par tel séjour à Dornburg, où il peut aussi jouir de la vue des étoiles, ou chez des jardiniers et des forestiers familiers à sa période de difficile, d'ombrageuse installation en plein milieu de convention aristocratique.

Cet individualisme supérieur qui, loin de se hausser au-dessus de la mêlée, comportait un altruisme permanent mais aiguisé de prudence, ne devait point tarder, évidemment, à se trouver incompris : il appartenait à une époque et à un climat dont relevait aussi le système de G. de Humboldt, *la Philosophie individualiste*. De même que l'attitude de Goethe au cours de l'occupation française avait été mal interprétée, on sait que la « Jeune Allemagne » fut prompte à reprocher au fonctionnaire weimarien de n'avoir pas aidé,ni même préconisé, un mouvement démocratique décisif. C'est sans doute en face des prodromes de cette opposition que la belle-fille du grand disparu ne tarda guère à témoigner, auprès de B. R. Abeken, de ce que lui avait révélé une familiarité de quinze ans aux côtés de Goethe — et son témoignage servirait équitablement de conclusion à notre article :

> Mon beau-père était du côté du peuple : le sait quiconque, à Weimar, ne saurait trouver école ou institution profitable au peuple en général, sans entendre son nom cité au sujet de leurs origines ; le sait quiconque l'a vu s'entretenir avec des gens de condition inférieure, ou même écouter avec le plus vif intérêt toutes leurs vues et y adhérer [1].

Fernand Baldensperger.

1. Ottilie à B. R. Abeken, sans date, dans *Biedermann*, IV, p. 460.

GOETHE ET LE FOLKLORE ALSACIEN ET LORRAIN

On connaît le grand intérêt que Goethe a porté toute sa vie à la poésie populaire, sur l'importance de laquelle Herder avait attiré son attention lors de leur séjour commun à Strasbourg. Sur l'instigation de son ami, il s'appliqua à rechercher en Alsace tout ce qui pouvait encore s'y rencontrer en fait d'anciennes chansons, et il réussit ainsi à en réunir douze qui nous ont été conservées dans des manuscrits de sa main.

Peu après son retour à Francfort, en automne 1771, il écrivit à Herder une lettre dans laquelle il dit :

J'ai rapporté d'Alsace douze chansons qu'au cours de mes pérégrinations j'ai recueillies de la bouche des plus vieilles grand'mères. C'est une chance ! Car leurs petits-fils chantent tous : Je n'aime qu'Ismène [1]. Elles vous étaient destinées, à vous seul, de sorte que je n'ai pas permis à mes meilleurs compagnons d'en prendre copie, malgré leurs plus pressantes instances. Je ne veux pas m'arrêter à dire quelque chose de leur excellence, ni des différences de leur valeur. Mais je les ai portées jusqu'ici sur mon cœur comme un trésor ; toutes les jeunes filles qui veulent trouver grâce à mes yeux doivent les apprendre et les chanter ; ma sœur doit vous en copier les mélodies (N. B. les vieilles mélodies telles que Dieu les a créées). Et maintenant vite adieu, afin que je puisse m'occuper de la copie [2]. — Je viens à présent de terminer, et j'attends le départ de la poste. J'espère que les chansons vous feront plaisir. Et maintenant adieu. Prochainement vous recevrez quelque chose en fait de productions celtiques et gaëliques *(Etwas in celtischen und galischen Sachen)*.

1. Air d'une opérette alors à la mode.
2. La copie faite par Cornélie, la sœur de Goethe, est malheureusement perdue.

Il me manque encore certain livre, que je compte toutefois recevoir bientôt.

Comme nous l'avons dit plus haut, les chansons recueillies pendant le séjour de Goethe en Alsace nous ont été conservées dans des manuscrits de sa main. Il existe deux exemplaires de ces manuscrits : l'un, qui comprend les douze chansons au complet, et qui avait appartenu à Herder, se trouve au Goethe-Schiller Archiv de Weimar ; l'autre, qui ne comprend que neuf des douze chansons, et que Goethe avait donné à Mme de Stein, fait partie des collections de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg.

Le manuscrit de Strasbourg a été reproduit en fac-similé dans une plaquette de l'érudit lorrain Louis Pinck, avec des commentaires donnant de nombreux détails sur les chansons en question et leurs différentes variantes [1].

Ces chansons sont, comme dit, au nombre de neuf, dont voici les titres :

1° Chanson du comte palatin. 2° Chanson du garçon jaloux. 3° Chanson du comte Frédéric. 4° Chanson du sire de Falckenstein. 5° Chanson du comte travesti. 6° Chanson du compagnon charpentier. 7° Chanson du Lindenschmidt. 8° Chanson du seigneur et de la servante. 9° Chanson de la brune Annette.

Les trois autres chansons se trouvent dans la collection complète du Goethe-Schiller Archiv de Weimar et ont pour titres :

10° Chanson du jeune comte (qui se trouve reproduite par Herder dans son recueil de chansons populaires). 11° Chanson du garçon bavard. 12° Cette dernière chanson, de caractère humoristique, figure sous le titre de *Zugabe* (supplément). (Le texte de ces trois dernières chansons est reproduit lui aussi, mais non en fac-similé, dans la plaquette de Pinck).

Le caractère général des chansons est celui de ballades, ayant surtout pour sujets des aventures amoureuses, se terminant souvent d'une manière dramatique. Ainsi, dans la première, le comte palatin apprend que sa sœur a eu un enfant. Bien qu'elle le nie, il la maltraite au point qu'elle en

1. *Volkslieder von Goethe im Elsass gesammelt, mit Melodien und Varianten aus Lothringen und dem Facsimiledruck der Strassburger Goethe-Handschrift*, von Dr. phil. h. c. Louis Pinck (2te Auflage, Kassel, 1943).

meurt. Avant sa mort, elle avoue que le père de l'enfant est le roi d'Angleterre. Ce dernier arrive, tue le comte palatin, et emporte l'enfant dans son pays.

Ou bien, dans celle du sire de Falckenstein, nous voyons ce seigneur rencontrer une belle jeune fille qu'il essaie de séduire en lui proposant de l'emmener dans son château (dont la ruine existe encore dans les environs de Niederbronn) Mais elle refuse ; et, quand elle apprend qui il est, elle lui demande de libérer son fiancé, que ce seigneur retient prisonnier dans son château. Il ne veut pas y consentir ; elle lui propose alors un duel au couteau. Devant cette attitude résolue, il dit qu'il ne peut pas se battre avec une femme, mais qu'il veut bien relâcher le prisonnier, à condition qu'elle et lui quittent le pays. Elle refuse toutefois de s'expatrier, car, dit-elle, elle n'a rien volé et ne doit rien à personne.

Une des chansons du manuscrit de Strasbourg, celle du *Lindenschmidt*, doit son origine à des souvenirs historiques du XIV^e^ siècle. Lindenschmidt était le nom que le peuple avait donné à un redoutable chevalier-brigand *(Raubritter)*, qui s'appelait en réalité Hannel Streif de Landenberg, et qui résidait dans le château de Loewenstein (près de Wingen, arrondissement de Wissembourg), d'où il terrorisait la contrée. Selon une tradition populaire, le margrave de Bade, qui avait eu à s'en plaindre, aurait envoyé contre lui un de ses vassaux, le « Junker Caspar », qui s'en serait emparé par surprise et l'aurait fait exécuter, avec son fils et son écuyer, en 1400 [1].

Où Goethe a-t-il recueilli les chansons qui figurent dans ses manuscrits ? En partie peut-être à Sesenheim, car il dit dans *Poésie et Vérité*, que Frédérique Brion lui chantait des chansons alsaciennes et suisses [2].

D'autre part, dans sa lettre à Herder citée plus haut, il dit

1. Le château de Loewenstein, qui avait appartenu primitivement aux seigneurs de Fleckenstein, puis à ceux d'Ochsenstein, dont le Lindenschmidt en avait obtenu la jouissance, avait été pris et détruit en 1386 par Jean de Lichtenberg et les Strasbourgeois. La *Chronique de Koenigshoven*, qui raconte ce fait d'armes, dit que Hannel Streif avait obtenu la vie sauve, mais elle ne parle pas de ses destinées ultérieures.

2. Dans la 8^e^ chanson du manuscrit de Strasbourg se trouve une strophe de quatre vers qui n'est pas de la main de Goethe, et dans laquelle on a cru pouvoir reconnaître l'écriture de Frédérique Brion. (Cf. Ernst MARTIN, *Herder und Goethe in Strasburg*, dans : *Historisch-Litterarischer Zweigverein des Vogesen-Clubs*, 14^ter^ Jahrgang, 1898).

les avoir recueillies, au cours de ses pérégrinations, de la bouche des vieilles grand'mères qui seules les savaient encore, vu que leurs petit-fils chantaient des airs d'opérettes à la mode. Or, à part de courtes excursions au sud de Strasbourg, au cours desquelles il visita entre autre le mont Sainte-Odile, et dans le Haut-Rhin, où il poussa jusqu'à Colmar et Ensisheim, le voyage le plus important qu'il entreprit durant son séjour en Alsace fut celui qu'il fit à cheval, en compagnie de ses amis alsaciens Engelbach et Weyland, pendant l'été 1770, et dont il a donné une relation détaillée dans *Poésie et Vérité*. Par Saverne, Phalsbourg et Bouxwiller on se rendit en Lorraine ; puis, après avoir poussé jusqu'à Sarrebrück et Deux-Ponts, on prit le chemin du retour par Bitche et Niederbronn. On peut donc admettre que c'est au cours de ce voyage que Goethe aura le mieux eu l'occasion de recueillir les chansons populaires en question.

Ce qui parle en faveur de cette hypothèse, c'est que, si le souvenir de ces chansons s'est effacé en Alsace, les recherches minutieuses faites par Louis Pinck dans le premier tiers de ce siècle lui ont permis de constater qu'elles se sont conservées, telles quelles ou avec des variantes, dans de nombreuses localités lorraines. Il en entendit chanter par de vieilles personnes, dont il cite les noms, dans l'arrondissement de Sarreguemines, puis dans ceux de Forbach, de Thionville, de Boulay, de Château-Salins. Il en retrouva aussi dans certains de ces cahiers manuscrits de chansons où le peuple a parfois l'habitude de noter celles qu'il chante de préférence. Un de ces cahiers avait par exemple appartenu à l'un des rares survivants de la charge des cuirassiers de Reichshoffen, devenu plus tard suisse de la cahédrale de Metz. Les airs sur lesquels se chantaient ces chansons, et que Pinck enregistrait sur des disques de grammophone, étaient le plus souvent de caractère archaïque ; l'un d'eux était selon le mode dorien, en usage dans les chants liturgiques du moyen-âge.

Au cours de ses recherches sur les anciennes chansons populaires, et en général pendant son séjour en Alsace, Goethe eut maintes occasions d'observer les mœurs et coutumes du pays. On trouve de nombreuses remarques à ce sujet dans *Poésie et Vérité*, où il décrit par exemple le cos-

tume féminin de l'époque, où il parle des habitudes des Strasbourgeois d'alors, grands promeneurs selon lui, des réjouissances populaires, etc., et où, parmi d'enthousiastes descriptions du paysage alsacien, abondent de petites scènes de mœurs prises sur le vif.

Tous ces souvenirs se ranimèrent en lui lorsqu'un demi-siècle plus tard il reçut un exemplaire de la jolie comédie en dialecte strasbourgeois le *Pfingschtmondaa (le Lundi de la Pentecôte)*. Il en connaissait personnellement l'auteur, Arnold, qui s'était présenté chez lui à Weimar en 1803, muni d'une lettre de recommandation de Schiller auquel il avait rendu visite à Iéna. C'est avec un vif intérêt que Goethe lut cette pièce, qui avait paru anonyme en 1816, au bénéfice des villages des environs de Strasbourg incendiés au cours des événements militaires des années précédentes. Dans l'article qu'il publia à son sujet dans le 2e fascicule du tome II du périodique *Ueber Kunst und Altertum* de 1820, il donne une analyse détaillée et une appréciation minutieuse de la pièce, qu'il admire beaucoup, et dont il relève entre autres l'importance au point de vue dialectal. Il l'appelle un « lebendiges Idiotikon », auquel il attribue une grande importance pour la connaissance du caractère du peuple qui s'en sert. En effet, selon une phrase de la préface d'Arnold, citée au début de l'article de *Ueber Kunst und Altertum* : « dans chaque dialecte s'exprime une vie intérieure originale qui reflète dans de fines nuances un caractère national particulier. »

Goethe se rendait du reste très bien compte que la survivance du dialecte et de certaines traditions germaniques à son époque n'empêchait pas l'Alsace d'être devenue politiquement une vraie province française, dont le patriotisme ne tarda d'ailleurs pas à s'affirmer magnifiquement lors des guerres de la Révolution et de l'Empire.

Maurice Mutterer.

HORIZONS INTERNATIONAUX DE CHATEAUBRIAND

L'année 1948 qui était celle d'un double centenaire, — centenaire de sa mort, centenaire des *Mémoires d'Outre-Tombe*, — a d'abord vu les célébrations bretonnes : grâce à l'obligeance et aux soins de Mme de Durfort, de Mme et M. de Chateaubourg, des municipalités, de l'Université de Rennes, les gens du voyage ont revécu, d'étape en étape, l'enfance de René ; à Rennes, ils ont suivi M. Georges Collas d'expositions en vieilles demeures et jusqu'au seuil d'une ancienne prison ; à Fougères, M. Etienne Aubrée leur a fait les honneurs du jardin de Lucile ; ils se rappelleront cette soirée de Combourg, à laquelle furent épargnés les fantômes de jadis, — la jambe de bois, le chat hanté, — mais qui vit se dérouler une fête du XVIIIe siècle sous les arbres du grand et du petit mail ; ils n'oublieront pas non plus cette messe en plein air, sur les remparts de Saint-Malo, sous une pluie battante qui ne fit pas sourciller un instant le représentant de l'Académie française, M. Edouard Herriot ; ni la visite suprême, celle du Grand Bé, où les petits chanteurs à croix de bois répétèrent l'air qui avait résonné là, il y avait tout juste cent ans jour pour jour : *Combien j'ai douce souvenance...*

Chateaubriand a eu ensuite sa commémoration nationale, une commémoration de Sorbonne. Des diplomates, des romanciers, des professeurs, avec ce maître de chœur qu'est le grand éditeur des *Mémoires d'Outre-Tombe*, M. Maurice Levaillant ; des historiens qui parlèrent de ses erreurs et de ses grandeurs d'historien ; des psychologues qui parlèrent de ses splendeurs et de ses misères d'homme ; ceux ou celles qui connaissent le mieux sa jeunesse ou qui ont le plus

humainement compris sa vieillesse ; de la musique, un soir, pour accompagner de ses cadences naturelles cette poésie qui est un chant ; un voyage à Royaumont où l'on discuta, — car on va spécialement à Royaumont pour discuter, — de l'authenticité de son christianisme et de la mesure de purgatoire qu'il a méritée ; une exposition à la Bibliothèque Nationale, pour mettre sous nos yeux les tourments de son écriture, la grimace de ses caricatures, la beauté doucement fanée de ses éditions originales.

Mais comment ne pas penser à une troisième commémoration, symbolique et idéale, celle-là, et à laquelle on voudrait donner pour cadre l'univers entier : une petite chapelle de Portman Square, un cottage du Suffolk, le Niagara, l'Acropole, l'Alhambra, le Saint Sépulcre, un coin de campagne romaine qui est le décor du rêve de Cynthie et qui est aussi (croyons-nous) celui de la « Confession délirante », un coin des Pâquis près de Genève, une maison de la rue de Bourg à Lausanne, cette artère semi-campagnarde de Neuchâtel, où l'on cherche en vain la maison qui abrita M. et M^me^ de Chateaubriand, Balzac et M^me^ Hanska, et où l'on ne rencontre plus aujourd'hui que les couleurs criardes d'un immeuble moderne ; et tant d'autres paysages du monde : à Berlin, à Prague, à Venise, partout où Chateaubriand a poursuivi son itinéraire à travers les nations. Certes, aux manifestations de Bretagne et de Paris, les nations étaient présentes : les universités suisses, belges, hollandaises, anglaises, américaines, étaient représentées par MM. Gustave Charlier, Green, Malakis, Marcel Raymond, Roë, Tielrooy... Nous avons été heureux de rencontrer ces amis de l'Enchanteur. Imaginons, cependant une participation plus complète encore des lettres étrangères à cette fête des lettres françaises, et tentons d'indiquer en quelques mots comment elle pourrait donner sa juste place à Chateaubriand dans le cadre de la littérature comparée, dont il fut un des créateurs.

Non pas seulement pour sa curiosité des littératures étrangères : avoir traduit Milton, adapté Ossian, expliqué la *Divine Comédie* à Charlotte Ives ; avoir publié un essai sur la littérature anglaise ; consacré quelques-unes de ses plus fortes pages critiques à Beattie ou au Tasse ; placé un tableau de la naissante littérature américaine au livre des *Mémoires*

qui passe par l'Amérique, — on se souvient de l'importante étude que Paul Hazard lui a consacrée ici même, en 1928 ; — avoir tenté un jugement de la littérature allemande au moment où les *Mémoires* rencontrent Berlin, — une petite thèse alémanique, de Heidi Diem (1935), a mesuré et, il faut l'avouer, réduit à son juste niveau cette information germanique de notre ministre plénipotentiaire : ce sont là curiosités de grand voyageur cultivé et avisé, qui n'imagine pas davantage une excursion à Naples sans Virgile, un séjour à Venise sans Pellico, qu'une expédition américaine sans le P. Charlevoix ou Jonathan Carver. Mais la part de fondateur de Chateaubriand dans la littérature comparée consiste surtout en ce sentiment des rapports, des correspondances, du courant humain qui circulent à travers les frontières, et qui associent, autour de thèmes indivis, les génies de toutes les latitudes et de tous les temps.

Dès son premier livre cette vocation se dessine et s'affirme : le jeune auteur de l'*Essai sur les Révolutions* est né pour réaliser ces « surimpressions » subtiles ou un peuple répond à un autre peuple, où un chef-d'œuvre trouve son reflet naturel et inattendu dans un autre chef-d'œuvre dont le séparaient la géographie et les siècles. Comme les grands hommes, comme les grandes batailles, comme les révolutions. Dumouriez est Miltiade. Jemmapes est Marathon. La France recommence Athènes. Les émigrés d'aujourd'hui repassent par les malheurs, les illusions et les passions de ceux du temps de Thrasybule. Pourquoi n'établirait-on pas les mêmes dialogues entre Platon et Fénelon, entre *la République* et l'*Emile*, entre les philosophes alexandrins et cet autre alexandrinisme qui a eu pour foyer l'*Encyclopédie* ? *Corsi* et *ricorsi* de l'histoire littéraire comme de l'histoire politique : un même mouvement lyrique court d'Anacréon, de Simonide, de Sapho à Voltaire, à Fontanes, à Parny ; à peine achevé le premier chant de Tyrtée, s'élève une strophe de Lebrun, éclate la *Marseillaise* ; une méditation commencée avec un fragment du Mahabarata s'achève sur la *Messiade* de Klopstock ; Sacontala conduit, par une pente fleurie d'idylle, à Gessner ; l'Allemagne est la porte mystérieuse de l'Inde...

Quel répertoire de « Stoffgeschichte » que le *Génie du*

Christianisme ! Chacune des grandes espérances, des grandes terreurs ou des amours humaines y reçoit ses références internationales : le paradis, qu'il soit perdu avec Milton ou retrouvé avec Dante ; les époux, qu'ils soient de la famille d'Ulysse et de Pénélope, ou de celle d'Adam et d'Eve ; les prêtres, qu'ils servent Jupiter ou Jéhovah ; et cette même femme éternelle, Phèdre, qui est tantôt païenne et tantôt chrétienne ; ces amants qui s'égarent près de la grotte du Cyclope ou sous les pamplemousses de l'Ile de France... Un Saint-Marc Girardin, pour faire de son histoire de la littérature dramatique le répertoire des situations et des caractères dramatiques à travers les peuples, — le père dans le théâtre français, anglais, etc. ; le suicide sur la scène, de la tragédie grecque à *Chatterton*, etc., — n'aura qu'à appliquer avec une systématique persévérance cette « Weltgeschichte » de la nature humaine chez les Anciens et les Modernes.

Le « comparatisme » de Chateaubriand a d'autres caractères encore. Il est une sorte de rendez-vous des génies humains aux lieux où souffle l'esprit. Une même ville, Venise, est la « città dell'amore » où, tour à tour, Jean-Jacques et Byron viennent nous raconter leurs aventures passionnées, en des pages parallèles et antithétiques que transcrivent les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ne croirait-on pas entendre déjà ce chœur des ombres immortelles de Venise, que Maurice Barrès déroulera au long d'*Amori et dolori sacrum*, et où Wagner ajoutera sa large méditation musicale à celle des poètes qui ont passé là, depuis Jean-Jacques, Byron et Chateaubriand ? Les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont une orchestration ininterrompue du thème barrésien : « Il est des lieux où souffle l'esprit. » Ils vont même plus avant que la littérature comparée : jusqu'à l'art comparé. Ils associent les architectures, — M^lle^ Alice Poirier l'a montré dans ses *Idées artistiques de Chateaubriand*, — les tableaux du Titien ou de Raphaël, les chansons de la route et les chants d'église, à ce concert des peuples, où chacun garde son accent particulier, son âme distincte.

Car littérature comparée ou arts comparés ne sont pas confusion des littératures ou des arts. Une œuvre n'intéresse Chateaubriand que si elle est l'œuvre d'un pays, si elle

garde l'empreinte d'un climat. Il ne croit pas à une humanité uniforme, qui s'exprimerait indifféremment dans toutes les langues, dans tous les styles : « Quelle serait, demande-t-il à la fin de ses *Mémoires*, une société universelle qui n'aurait point de pays particulier, qui ne serait ni française, ni anglaise, ni allemande, ni espagnole, ni portugaise, ni italienne, ni russe, ni tartare, ni turque, ni persane, ni indienne, ni chinoise, ni américaine, ou plutôt qui serait à la fois toutes ces sociétés ?... Comment s'exprimeraient des passions ressenties à la fois à la manière des différents peuples dans les différents climats ? » Mais il aime, entre toutes, ces œuvres composites où s'accuse une rencontre, où s'opère une acclimatation : les cathédrales qui furent des mosquées ; les édifices de la Renaissance française où il reconnaît « un mélange charmant d'architecture grecque et gothique » ; les palais de Venise où le plein cintre romain se croise avec « l'ogive arabe » ; les tragédies où le mythe païen se dore de vérité évangélique ; ces lieux indécis où l'orient et l'occident s'affrontent, où l'humaniste breton confond, dans une pénombre poétique, sa sauvage Velléda et la virgilienne Didon.

Croit-il aux influences, aux imitations à ce que nous appelons recherche des sources ? Oui, dans un cas précis : quand la source est Chateaubriand. Il ne doute pas un instant que Byron ne lui ait pris, sans l'avouer, son byronisme ; il met face à face sa blonde Velléda et la brune Fornarina du poète anglais : même visage exalté et échevelé, même piédestal de vagues soulevées, même décor de tempête. Puis, l'imitation dûment dénoncée, il feint de s'en détacher : qu'importe cette lignée de Renés qui suit son René, à travers le monde ! Il est responsable d'une grande maladie que tous les poètes ont chantée dans toutes les langues, depuis trente ans : qu'on lui pardonne et qu'on l'oublie !... Telle est, du moins, l'attitude de ce désenchanté qui regarde déjà vers le Grand Bé. Mais il prend trop de soin, chemin faisant, de nous signaler une traduction de ses œuvres, ou des vers qu'on lui dédie, ou un billet fervent que jette dans sa voiture un étudiant de Bâle, ou ce rire de bonheur d'une jeune Allemande, qui ne peut se tenir de joie de l'avoir vu ; il recueille avec trop de diligence toutes les miettes de

sa gloire internationale, pour que nous croyions à son détachement.

Que de pages n'y faudrait-il pas ajouter aujourd'hui ! On a, de toutes parts, étudié et décrit son sillage : en Italie, l'influence du *Génie du Christianisme* sur la littérature italienne ; ailleurs, la dette de Longfellow. De véritables foyers de travaux sur Chateaubriand se sont constitués à l'étranger, autour de maîtres comme M. Gilbert Chinard : on sait combien de livres sont sortis de la John's Hopkins Press pour explorer ces sujets si riches : Chateaubriand et Homère, Chateaubriand et Virgile, Chateaubriand et le Tasse. C'est d'Amérique que nous est venue la meilleure édition des *Natchez*, — celle de M. Chinard, — la meilleure édition de l'*Itinéraire*, — celle de M. Malakis. M^lle^ Miller a repris, en 1925, cet autre grand sujet : Chateaubriand et les influences anglaises, en le dépouillant de cette dose d'acrimonie dont M. Dick l'avait malencontreusement embarrassé. M. J. Dechamps a même éclairé l'autre face de cette question : l'opinion anglaise sur Chateaubriand, — non sans déceler quelques préventions et quelques rancunes, il me semble, dans cette opinion insulaire. Souhaitons que la littérature comparée fasse encore de fructueuses recherches sur le rayonnement de Chateaubriand : ce ne seront pas simples variations sur une mode, sur quelques thèmes ou quelques poncifs ; mais l'histoire d'un état d'âme, d'une forme du sentiment religieux, d'un effort du monde moderne pour préserver et faire vivre de sa propre vie le plus noble héritage de son passé.

Pierre MOREAU.

CHATEAUBRIAND ET LES ANGLAIS

Peu d'auteurs ont fait autant que Chateaubriand pour acclimater en France des idées et des formes de vie anglaises ; peu d'hommes politiques ont agi de manière aussi constante en fonction de leur anglophobie... Il a connu bien des Anglais ; il a aimé une Anglaise ; il a entretenu une correspondance avec Canning ; il a lu les écrivains anglais. Au long de toute sa vie, il a entretenu des rapports avec l'Angleterre et les Anglais. L'image qu'il se faisait d'elle et d'eux a joué un rôle dans sa vie politique et littéraire et, peut-être, dans sa vie, tout simplement. On aimerait à savoir ce qu'elle était, cette image, le jour où, jeune et pauvre émigré, il foula pour la première fois le sol de l'Angleterre. Un Breton débarquait, héréditairement hostile... Entendit-il, comme son compatriote, La Tocnaye, les gamins l'escorter aux cris de *French Dog* ? Non, sans doute. Mais l'hospitalité de l'Angleterre n'ôta pas son amertume au *pain de l'exilé*. Ce n'est pas lors de ce premier séjour qu'il put assimiler toutes les idées qu'il contribuera à diffuser par la suite. C'est en France qu'il a compris la vie politique de la Grande-Bretagne et qu'il s'est formé une image de *la noble Angleterre*, bienveillante et libérale. Son passage au ministère et son long séjour dans l'opposition, sans le faire jamais manquer à la reconnaissance ni même à une certaine admiration, lui donnèrent l'expérience ou l'illusion de la *perfide Albion*. Puis, composant ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, il ressaisit toute sa vie et, sans perdre des yeux le présent et l'avenir, il se plut à retrouver en eux *les harmoniques des souvenirs*.

I. — Le Pain de l'Exilé.

En 1826, rééditant enfin l'*Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand souligne la continuité de sa pensée politique. A-t-il, dans son premier livre, loué les « gouvernements mixtes », complexes ainsi que « l'homme de la société », il ajoute en note : « C'est mon système politique clairement énoncé, franchement avoué et tel que je le professe aujourd'hui. » Ailleurs il déclare avoir assimilé en Angleterre tout ce qu'il sait en matière de finances. Il donne ainsi l'impression — qu'il partage sans doute — que son premier séjour en Angleterre a joué un rôle important dans sa formation politique. En fait, croyons-nous, le jeune auteur de l'*Essai*, comme celui du *Génie* ou d'un célèbre article du *Mercure* connaissait mal son hôtesse et, bien souvent, d'une connaissance « pure livresque ». Comment en aurait-il été autrement ? Tant de causes l'empêchent d'enregistrer les pulsations de cette vie étrangère !

Il est pauvre. Il est déçu. L'honneur seul (et non, par exemple, la conviction) l'a conduit sur un sol où, du moins dans les premières années, il ne connaît que misères et déboires, et l'attente de la mort. Ce *shilling* des émigrés qu'il a touché, l'humilie : sa reconnaissance demeurera tacite... Un Chateaubriand ne veut pas, non plus, se souvenir d'avoir donné, à Fauconberge School, des leçons de français. Il ne veut guère se rappeler que la faim, et cette mort dont la menace le pacifiait et le grandissait. Son premier séjour à Londres, avant qu'il s'en allât dans le Suffolk, ne semble pas lui avoir fait connaître les Anglais. Malgré ces « quelques notions [...] de langue anglaise » qu'il avait acquises en sa prime jeunesse, il parlait mal cette langue. Sans argent et sans relations, il ne pouvait que regarder, envieux et torturé, le luxe et la joie. Libre à lui d'écrire, plus tard, en ses *Mémoires*, que « le contraste de *son* indigence et de la richesse, de *son* délaissement et de la foule, *lui* était agréable », nous savons qu'il n'en était rien. Il a analysé cette pauvre vie dans un chapitre de l'*Essai*, rédigé sans doute dans le Suffolk et, d'abord, à la première personne (comme nous l'apprennent les marges de l'*Exemplaire confidentiel* : « Ici j'ai

teint toute ma vie en Angleterre... ») Quelle amertume ! L'auteur recommande *Aux Infortunés* (I, 2, ch. XIII) d'éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour... s'ils regardent les hommes, ce doit être placés en embuscade sur un grand chemin, par un clair de lune...

Première expérience, en quelque sorte négative. Il en restera toujours, croyons-nous, dans l'esprit de Chateaubriand, quelque rancœur subsconsciente à l'égard de ces gens fortunés, qui ont laissé dans la misère et l'obscurité l'infortuné génie...

Il a fui. Aidé par Peltier, il a gagné Beccles et Bungay. S'il n'a pu connaître là-bas la vie politique de la Grande-Bretagne, du moins, si proche qu'il demeurât de Londres, a-t-il acquis une nouvelle expérience, qui fit défaut à beaucoup de Français : celle d'une province anglaise, non pas traversée ou parcourue, mais habitée. C'est à Beccles, c'est à Bungay sans doute qu'il a admiré la modestie et la propreté gracieuse des jeunes Anglaises se rendant à l'école — qu'il devait vanter aux lecteurs du *Mercure*. C'est à Beccles ou à Bungay qu'il a connu ces *gentlemen-farmers*, dont le genre de vie le tente encore en 1809 et dont il trace, dans son article ou dans ses *Mémoires*, une sanguine digne de *Tom Jones*. C'est dans la famille Ives qu'il a connu ces pasteurs anglicans dont il dit tant de bien et tant de mal. Il connut ainsi une Angleterre agricole, idyllique, un peu ancienne, qu'il ne sut pas retrouver par la suite et jugea disparue. Par le fait même qu'il revint ambassadeur, il prit alors conscience de la révolution économique et sociale de l'Angleterre, d'une façon peut-être excessive.

Il n'avait pas trouvé le bonheur. Il retourna à Londres. La publication de l'*Essai* le fit connaître de quelques-uns. Il s'infiltra en divers milieux. Peltier se fit sans doute son introducteur. Sur bien des points, les émigrés qu'il voyait alors pouvaient l'instruire. Surtout, il semble avoir beaucoup lu. A bien des égards, l'*Essai* est une compilation. Il eut des contacts avec quelques Anglais, ces « docteur G..., M. L... et M. C... », trois hommes d'un mérite rare et méconnu, dont il parle dans les marges de l'*Exemplaire confidentiel*. Dans la préface de ses *Ouvrages politiques*, il affirme avoir assisté « aux séances du Parlement britannique au temps

des Burke, des Sheridan, des Fox et des Pitt » ; admettons-le, encore qu'il paraisse étrange qu'il ne le raconte pas ailleurs. Quoi qu'il en soit, il acquit ainsi de la vie anglaise une expérience plus vaste et plus profonde. Mais, même en cette troisième période, il demeura inadapté. L'émigré, incertain de ses principes, aspirait au retour ; l'homme de lettres soupirait après Paris, où le mérite se fait connaître ; le Français, sans doute, éprouvait enfin quelque nostalgie.

Il ne faut pas juger des leçons de ce séjour d'après l'ensemble de l'œuvre, mais seulement d'après les pages de l'*Essai*, les marges de l'*Exemplaire Confidentiel*, l'article du *Mercure (l'Angleterre et les Anglais)* et quelques pages du *Génie*. On y trouve une connaissance de détail (personnelle quand il s'agit des mœurs, livresque dans la vie politique) et des interprétations « totales » qui paraissent empruntées.

Il est question de l'Angleterre dans l'*Essai* — de sa constitution, de sa politique, de sa société, de sa religion. Mais Chateaubriand connaît mal ce dont il traite. Déjà fidèle à cette méthode des « parallèles » (qu'il a parfois condamnée, mais n'abandonna jamais), il compare longuement l'Angleterre et Carthage. Il assimile les institutions et les économies et, disciple d'Helvétius, peut conclure : « Mêmes institutions, mêmes choses, mêmes hommes, comme de moules pareils, il ne peut sortir que des formes égales » (ch. XXXII). Il a, dit-il au ch. XXXI, « souvent considéré avec étonnement les similitudes de mœurs et de génie qui se trouvent entre les anciens souverains des mers et les maîtres de l'Océan d'aujourd'hui. » *Fides punica* ? Sans doute.. mais le jeune émigré se contente d'étudier l'esprit commerçant et guerrier et les institutions. Une note de 1797 réserve aux Anglais l'humanité et les lumières ; l'ignorance et la cruauté aux Carthaginois. Peu importe cette clause de style : Chateaubriand diagnostique immédiatement l'esprit commerçant des Anglais. Le gentilhomme breton (oubliant ses jeunes années) a et aura toujours un peu de mépris pour la nation de boutiquiers... En attendant de pouvoir l'exprimer, il retrouve à Carthage les institutions anglaises et, par l'analyse qu'il en fait, les ramène à trois termes : P (le Peuple), S (le Sénat), R (le Roi). — Communes, Pairs, Roi... Il précise l'action du Sénat Carthaginois et, par là même, sa

conception de la vie politique anglaise : la Chambre des Pairs, « en s'ajoutant ou en se retranchant selon les temps, aux deux autres membres de la législature (Roi, Communes), *devient* le poids régulateur de la balance de l'état. » Il est important de noter que, lors de son premier séjour en Angleterre, Chateaubriand faisait sienne la théorie de la « balance des pouvoirs », qu'il empruntait alors à De Lolme (ou à Montesquieu) et qu'il devait, plus tard, critiquer si vigoureusement.

Institutions identiques, situations semblables : mêmes hommes. A Carthage comme à Londres, le commerce fait tout, est au départ et à la fin de tout. « Les gouvernements de Carthage et d'Angleterre furent souvent mûs d'après de semblables principes, vers des objets de prospérité nationale ». L'*esprit public* des Anglais, ce *public spirit* si vanté au XVIII^e^ siècle et de nos jours encore, dériverait ainsi, à la fois de l'ancienneté de leurs libertés (jamais interrompues, comme en France, par le despotisme) et de leur sens du commerce. La religion enfin est marquée par cet esprit : si Chateaubriand peut annoncer que « Le christianisme expirera en Angleterre dans une profonde indifférence », c'est sans doute parce que « la religion n'y a pas assez d'extérieur » ou parce que « le ministre anglais, riche et homme du monde, ne se rapproche pas assez du peuple », qu'il ne réside pas, qu'il danse, fait « des parties de vin et de femmes », mais c'est aussi que, « le commerce obligeant chacun de songer à ses affaires, on a peu le temps de passer ses jours à l'église » (I, 2, ch. LIII).

Tout ceci n'est pas neuf. Chateaubriand a lu De Lolme, Montesquieu (peut-être Blackstone), et Johnson. Mais une appréhension hante l'esprit de l'émigré : celle de la révolution. Peut-être déjà a-t-il décidée que la notion de « balance » suppose celle de déséquilibre. Il discerne dès lors les germes d'une révolution : « Si l'Angleterre doit éprouver une révolution, elle sera totalement différente de celle de France, parce que, d'après mille raisons trop longues à détailler, les partis en viendraient à « une guerre civile ouverte, et non à un carnage sourd, comme dans ma patrie. Si l'Angleterre évite le sort dont elle est menacée, ce ne sera que par beaucoup de prudence et de justice dans le gouvernement » (I, 2,

XXVI, n. 1). Mille raisons ? En 1826, Chateaubriand, se commentant lui-même, n'en trouvera qu'une : « parce qu'il y a une aristocratie dans la Grande-Bretagne, et que l'aristocratie n'est rien en France. » Après avoir parlé de la manière de vivre des ministres anglais, manière qui « est à eux », tandis que « leurs grands revenus [...] sont du peuple », l'auteur s'inquiète, en note, du développement de la secte presbytérienne, qui augmente « en une proportion effrayante, parce que la politique vient en outre à l'appui de la religion ». Et il craint, pour l'Église d'Angleterre, un « relâchement des mœurs » qui pourrait « *donner* lieu à saper une partie de l'édifice qui amènerait bientôt la chute du tout. Craignons surtout les révolutions. S'il en arrivait une maintenant en Angleterre, celle de Cromwell ne serait qu'un jeu après » (*Loc. cit.*, n. 1).

Si l'on trouve dans l'article du *Mercure* une sorte de sympathie presque nostalgique pour certaines formes de la vie anglaise, pour la modestie, la richesse et la propreté, et une véritable fraîcheur dans les impressions, les lecteurs n'y pouvaient chercher une interprétation « totale » de l'Angleterre. C'est une suite d'estampes délicates ou animées et non une étude solidement construite. De même, dans le *Génie*, c'est au hasard, au détour d'un raisonnement que Chateaubriand rappelle, après et avant tant d'autres, la double origine des Anglais : « Mélange du sang allemand et du sang français, le peuple anglais décèle de toutes parts sa double origine. Son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique, et plus brillante que la luthérienne, son militaire à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui enfin le langage, les traits mêmes, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique l'éclat, l'emportement et la vivacité de l'esprit français. » et il ajoute : « Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national » (*Génie*, 3e part., L. III, ch. v). Ailleurs, il reprend les critiques formulées dans l'*Essai* contre le clergé anglican. (Ne peut-on penser qu'un des fondements réels de l'apologétique du *Génie* a été la connaissance de cette forme de culte moins pompeuse que la catholique ?). Il

oppose « l'or du commerce » qui « a élevé les fastueuses colonnes de l'hôpital de *Greenwich* », à ce « quelque chose de plus fier et de plus imposant » qu'il y a « dans la masse des Invalides » (3e part., l. I, ch. VI).

De toutes ces notations (auxquelles on peut ajouter celle du goût bien connu des Anglais pour le vin, qu'on trouve dans l'article du *Mercure* — avec d'honnêtes réserves — et encore dans l'*Itinéraire*), la plus profonde, la plus intime, la plus durable semble celle du lucre : l'*Argent* ; elle se retrouve dans les marges de l'*Exemplaire Confidentiel* ; c'est par le goût de l'argent qu'on explique l'ennui que distille la vie anglaise. Les femmes ont beau être « aimables », les hommes « ne font que boire et compter la baisse ou la hausse du cours ». Aussi, « en Angleterre, l'homme le plus aimable est condamné à la retraite s'il n'a pas d'argent. On ne demande point : « Cet homme a-t-il des talents ? », mais : « A-t-il des guinées ? »

Fraîcheur d'un genre de vie modeste, force de l'*esprit publique*, puissance de l'Argent, voilà ce que Chateaubriand a retenu. Mais il ne connaît encore la vie politique anglaise que par les livres et n'a pas tort de noter, dans la préface écrite pour l'*Essai* en 1826 : « J'ai toujours raisonné dans l'*Essai* d'après le système de la liberté républicaine des anciens, de la liberté, fille des mœurs ; je n'avais pas assez réfléchi sur cette autre espèce de liberté ; produite par les lumières de la civilisation perfectionnée ». En fait, il avait beaucoup lu, beaucoup raisonné, mais vu assez peu et connu assez mal.

II. — La noble Angleterre.

Et Néron prospérait... Chateaubriand n'a pas été ni voulu être son Tacite : « Napoléon et moi »... le parallèle imposait une certaine qualité au portrait de l'Empereur ; en outre, si Chateaubriand peut se montrer féroce à l'égard de Dentz, de Louis-Philippe ou de Thiers, il avait trop le sens de la grandeur et de la gloire pour piétiner longtemps *Buonaparte* vaincu. Cependant lui qui, émigré, applaudissait en somme aux victoires révolutionnaires, victime du despotisme impérial, il ne pouvait attendre la libération que

des armées alliées. Dans le *Journal des Débats* du 10 avril 1814, il remerciait l'Angleterre avec une ferveur maladroite : « pas un Français n'a oublié ce qu'il doit au Prince Régent d'Angleterre et au noble peuple qui a tant contribué à nous affranchir. Les drapeaux d'Elisabeth flottaient dans les armées de Henri IV ; ils reparaissent dans les bataillons qui nous rendent Louis XVIII » et il faisait l'éloge de Wellington, ce Turenne anglais, qui, au Portugal, promettait deux guinées à tout soldat anglais ramenant un prisonnier français « vivant »*(sic)*.

Non seulement de la reconnaissance, mais de l'admiration : « Bourbonien par principe, républicain par goût », il aimait, dans cette victoire britannique, le succès d'une monarchie représentative sur un despotisme. Enfin, il avait, semble-t-il, étudié les institutions britanniques. Ses différents articles et discours, après la restauration, font la preuve d'une connaissance vraiment précise de la vie politique anglaise. Chateaubriand et Benjamin Constant ont enseigné l'Angleterre à la France. Il ne semble pas qu'on ait assez insisté sur la qualité de cet enseignement. En sa *Carrière politique de Chateaubriand*, M. Beau de Loménie rappelle qu'on a coutume, « à droite », de reprocher à Chateaubriand « son admiration pour le gouvernement anglais » et « une sorte de manie constitutionnelle, à laquelle on l'accuserait volontiers d'avoir sacrifié la monarchie elle-même » (I, 25). On néglige trop le fait que Chateaubriand, à cette époque, ne réclamait pas l'imitation du gouvernement anglais de façon absolue et que les différences qu'il indiquaient comme nécessaires révélaient une compréhension profonde de la « constitution » britannique. Compréhension profonde et nouvelle. Par d'autres voies et dans un tout autre esprit, chargé d'une mission d'enquête en Grande-Bretagne, l'économiste Say allait arriver à des conclusions analogues. Nous avons vu que l'expérience directe de Chateaubriand était assez mince. Comment s'est-il informé ?

Il faut, selon nous, attribuer un rôle important à un ami anglais de Chateaubriand, John Fraser Frisell [1]. Un peu

1. Cf. M.-J. Fraser, *Un ami de Chateaubriand, M. et M^me de Chateaubriand intimes, Lettres inédites*, dans *Le Correspondant* (25 sept. 1897, tome 188, pp. 1069-1097) et *Les correspondants de J. Joubert*. Lettres inéd., Paris, 1883.

bizarre comme il sied à un Anglais, incapable de se fixer nulle part, toujours grondant et même « battant » (d'après Mme de Chateaubriand), Frisell, à 18 ans, était venu en France pour voir... la Révolution. Emprisonné, il avait noué avec la comtesse de Guitaut une amitié respectueuse, inébranlable et capricieuse à la fois. Par elle il connut Joubert et, par Joubert, Chateaubriand. Après la rupture de la paix d'Amiens, le Premier Consul l'autorisa à résider librement en France. En 1814, il retourna prendre contact avec son pays natal, mais revint en France où il devait se remarier en 1833. De passage à Rome, rendant visite au Pape (dont sa fille refusait de baiser la mule), il lui offrait une caisse de bouteilles de champagne. Il devait mourir en Angleterre, après s'être converti au catholicisme, dégoûté d'ailleurs par l'évolution contemporaine de la politique. Il y eut, semble-t-il, un froid entre Chateaubriand et lui vers la fin de sa vie. Cependant leurs rapports avaient été excellents : Mme de Chateaubriand était la marraine de sa fille Marie-Thérèse ; Chateaubriand avait recouru à lui pour la traduction d'une lettre de Cobbett insérée dans le *Congrès de Vérone* et lui avait emprunté un certain nombre de pages sur la Constitution anglaise dans son *Essai sur la Littérature anglaise.* Frisell mériterait d'être connu pour un petit ouvrage remarquable : *De la Constitution de l'Angleterre, et des changements principaux qu'elle a éprouvés, tant dans son esprit que dans sa forme, depuis son origine jusqu'à nos jours ; avec quelques remarques sur l'ancienne constitution de la France* (Paris, 1820). Une édition augmentée et remaniée de cet ouvrage fut publiée en 1835. Dans la préface de cette deuxième édition, Frisell affirme n'avoir fait, en 1820, « que rassembler des notes écrites depuis long-temps ». Il n'est guère douteux qu'il avait réfléchi sur ce sujet. Il pouvait en tout cas avoir bavardé avec Chateaubriand et il est remarquable que certaines vues de Chateaubriand sur l'Angleterre se retrouvent dans l'ouvrage de Frisell. Sans pouvoir l'établir rigoureusement, nous penchons à admettre que le noble vicomte doit beaucoup à son ami anglais.

La grande idée de Frisell est que Blackstone, puis De Lolme, puis tous ceux qui les ont copiés n'ont rien compris à la Constitution de l'Angleterre. Ils ont inventé une théorie

parfaitement abstraite qui n'explique en rien et néglige même les faits. En particulier, Frisell nie qu'il y ait une union des trois pouvoirs (monarchique, aristocratique, populaire), une stabilité résultant de l'opposition de deux d'entre eux arbitrée par le troisième, une efficacité du droit de veto pour la défense de la monarchie ou, pour la défense des libertés, de l'interdiction faite au roi de rien proposer.

En fait, Frisell a les « théoristes » en horreur. Il oppose le concret au formel. Là où De Lolme met en balance le caractère aristocratique de la Chambre des Pairs et le caractère populaire de la Chambre des Communes, il voit l'unité de l'aristocratie qui, en fait, occupe à la fois les deux Chambres : « au lieu d'un balancement *imaginaire*[1] d'intérêts opposés, il y a entre elles une balance *réelle*[1] de richesses et de considération » (p. 75). L'aristocratie est tout en Grande-Bretagne. Et c'est heureux : deux pouvoirs s'équilibrant interdiraient toute marche en avant. Ce qui caractérise cette aristocratie, c'est « un esprit *conservateur*[1] de tous les usages et institutions dont l'expérience a démontré l'utilité, une aversion pour toutes les théories politiques fondées sur des principes abstraits, et pour tout changement qui n'est pas d'une nécessité absolue » (p. 46). La domination de l'aristocratie sauvegarde les libertés contre le pouvoir royal et les débordements populaires ; domination non seulement politique, mais « réelle » : les grandes familles tiennent le pays par le système du patronage (p. 49). Il n'y a pas à fonder en théorie une constitution bonne peut-être pour les seuls Anglais et qui « n'est qu'un ensemble d'usages perfectionnés par le temps » (p. 96). Contrairement à ce qu'ont dit les auteurs français, « l'esprit politique des Anglais n'a pas été plus profond que celui des autres peuples ; [...] tout le mérite de leurs législateurs a consisté dans un grand attachement à leurs anciens usages » (pp. 12-13). Aussi ne peut-on comprendre la « constitution » anglaise qu'en l'envisageant historiquement, ce qui conduit à l'envisager « comparativement » : « Il y avait anciennement une très grande ressemblance entre les institutions de la France et de l'Angleterre. Aussi, quand on trouve quelque point obscur dans l'histoire ancienne d'un

1. Souligné par l'auteur de l'article.

de ces deux pays, le meilleur moyen de l'éclaircir est de consulter celle de l'autre » (p. v).

Avec la mesure et les variations qu'imposent polémique et politique, nous retrouvons ces idées sous la plume de Chateaubriand. Il résume sa position dans une lettre au Comte de Serre, le 9 août 1823 : « Il ne faut point faire halte [...] dans le développement de nos institutions politiques ; en conservant ce qui est propre à la France et à une monarchie continentale, elles doivent marcher vers cette perfection que vous admirez, à si juste titre, en Angleterre. » Il faut, d'une part, imiter l'Angleterre, mais, d'autre part, prendre conscience des réalités tant anglaises que françaises. Nous ne retiendrons pas ces multiples et lassantes références de détail aux usages britanniques, en particulier dans les *Mélanges de politique* (recueil de 1816). Une phrase de la *Monarchie selon la Charte* exprime ce qu'il y a de « dynamique » dans cette connaissance de l'Angleterre : « Aujourd'hui les mâles occupations qui remplissaient l'existence d'un Romain, et qui rendent la carrière d'un Anglais si belle, s'offriront à nous de toutes parts » (ch. XCII). Ce qui séduit Chateaubriand ce n'est pas une théorie. L'homme qui a conçu comme on sait l'apologie de la religion chrétienne ne se laisse guère prendre par les théories. Ce qui l'attire, c'est un genre de vie : celui d'une aristocratie chargée de la conduite du pays.

On sait que dès 1814 à 1815 les intentions libérales du Roi se heurtaient à l'opposition d'une partie de la noblesse. On objectait, en général, avec anglophobie, que cette Charte était bonne pour les Anglais, et non pour des Français. « On dit : ' Les gouvernemens sont fils des mœurs et du temps. Restons Français ; ne transportons point chez nous les institutions d'un autre peuple, bonnes pour eux, mauvaises pour nous '.

Il y a ici une grande erreur. Il ne faut pas s'imaginer du tout que la forme actuelle de notre gouvernement soit une chose absolument nouvelle pour nous ; que de plus elle ait été inventée par les Anglais [1]. » Ces libertés et ces droits existaient, au moyen âge, pour la noblesse, conduite, en

1. *Mélanges de politique, Réflexions politiques*, I, 203.

corps par l'*honneur*, mais, isolément, par la *vertu*. Une telle constitution suppose donc un développement *réel* de l'aristocratie. Aussi, dans sa lettre du 9 août 1823 à de Serre, Chateaubriand prend-il position pour l'indemnité des biens des émigrés. Aussi réclame-t-il : « La Charte et les Honnêtes gens. »

Mais « il ne s'agit point d'imiter les Anglais, de se laisser dominer par des systèmes » (I, 220). La situation continentale et la structure sociale de la France imposent la recherche d'une constitution spéciale. Le pays, exposé aux invasions, doit pouvoir être défendu énergiquement, c'est-à-dire que la *prérogative royale* doit être renforcée, de façon que, en cas de besoin, des mesures dictatoriales puissent être prises en secret et rapidement. Cette *prérogative* constitue le « vrai *palladium* de la France »[1]. Par suite de ces dangers, l'armée est honorée en France : « Chez nos voisins, un riche brasseur de bierre, un manufacturier opulent, peuvent paraître à la patrie aussi importants, aussi dignes des places et des honneurs qu'un capitaine, parce qu'en effet ils sont autant, et plus que lui, nécessaires à la prospérité commune »[2]. En France, au contraire, l'armée est indispensable au premier chef ; donc la noblesse : « de là doivent naître des différences essentielles dans l'opinion des deux pays, et conséquemment des différences considérables dans les institutions politiques. L'air bourgeois ne convient point à notre liberté. » *(Id.)*. De même l'opposition ne saurait être identique en France et en Angleterre : « Parmi nous, les fortunes ne sont pas assez grandes, le patronage des familles n'est pas assez étendu pour que l'opposition trouve en elle-même de quoi résister à l'influence ministérielle » (I, 188-189). Cette force, l'opposition la trouvera, non pas dans ses richesses, mais en exerçant « une force d'opinion bien plus vive » qu'en Angleterre.

Certes nous ne voulons pas dire que Chateaubriand a plagié John Fraser Frisell, mais simplement que les conversations qu'il a eues avec Frisell, sous l'Empire et sous la Restauration ont exercé une influence considérable sur lui. Il a acquis l'idée que les *formes* de la vie politique demeuraient

1. *Id.*, II, 38.
2. *Ibid.*, I, 222.

vaines, s'il n'y avait pas accord entre elles et les mœurs ou les *réalités* politiques. On fait erreur si on discute de l'œuvre politique de Chateaubriand par rapport à la constitution. Il faut le considérer, à cette époque de sa vie, comme un propagandiste ardent qui appelle « les honnêtes gens » à participer plus activement et avec plus de satisfaction à la vie du pays. Il savait qu'il n'y a pas d'aristocratie digne de ce nom sans services rendus. Peut-être ne doit-il aussi à Frisell l'idée de « conservation » politique, qui occupe une si grande place dans ses conceptions politiques. En tout cas, c'est vers l'Angleterre qu'il se tourne pour justifier ce conservatisme : « nos voisins ont été plus raisonnables que nous ; [...] pour fonder quelque chose, ils se sont servis de la base qu'ils ont trouvée ; [...] ils ont le bon esprit de laisser les lois caduques mourir de *mort* sans hâter leur destruction par une violence dangereuse » (*Réf. pol.*, ch. x). Et Chateaubriand admire les institutions d'avoir des fondements gothiques, les coutumes normandes et les lois saxonnes de subsister, le mari anglais de pouvoir vendre sa femme au marché ![1]

C'est encore « le génie conservateur d'un peuple qui ne laisse rien périr, qui remet à neuf ses vieux monuments, et rétablit avec soin jusqu'à la pierre tombée d'une ruine » qu'il fait admirer au Duc de Berry [2]. Par contre, il ne lui inspire qu'un étonnement presque méprisant pour « les prodiges de Manchester et de Birmingham », « grands miracles qui font de petites choses », « machines qui créent des bras et tuent des esprits » (p. 116).

En bref, ce qu'admire Chateaubriand, en la noble Angleterre, c'est cette noblesse même, non pas morale, mais pour ainsi dire physique ; la possibilité donnée aux honnêtes gens, dans un climat de liberté, d'assumer des responsabilités sociales et politiques. Et il n'a peut-être rien écrit de plus perspicace sur l'Angleterre que cette note ajoutée en

1. Les réactions des écrivains et hommes politiques sont curieuses. L'extrême-gauche et les bonapartistes se déchaînent contre l'Angleterre. Le duc de Broglie nie le fait. Chateaubriand le justifié très discrètement... Les journaux, les livres de voyage et même le théâtre étaient alors remplis, en France, par ces vérités un peu choquantes.

2. *Mémoires* [...] *touchant la vie et la mort de S. A. R.* [...] *duc de Berry*, Paris, 1820, p. 116.

1826 à un passage de l'*Essai* où il déclarait que seule beaucoup de justice éviterait une révolution : « Non seulement les hautes classes de la société en Angleterre se sauveront avec la prudence et la justice que je leur recommande ; mais elles se sauveront encore mieux en dirigeant les idées nouvelles, et en se mettant comme elles l'ont toujours fait, à la tête des siècles, à mesure qu'ils se succèdent. Ainsi ces hautes classes, n'étant jamais dépassées par les classes qui les suivent, conservent tous leurs droits à une supériorité naturelle. Il faut aussi se souvenir qu'il n'y a pas de peuple proprement dit en Angleterre, excepté dans les grandes villes ; tout est client et patron, comme dans l'ancienne Rome. Cela rend une révolution populaire presque impossible. Quand les prolétaires ou les ouvriers se soulèvent, les propriétaires s'arment ; on tue quelques-uns des mutins et tout est fini » (I, 2, XXVI).

III. — Perfide Albion.

Jamais Chateaubriand ne dépouillera son admiration pour les institutions anglaises. Même au plus fort de ses difficultés avec le Cabinet de Londres, il ne se laissera pas aller à prononcer des paroles de condamnation formelle. Mais l'exercice du pouvoir et son patriotisme intransigeant — en même temps que sa position politique du moment — l'ont conduit à juger sévèrement la politique anglaise et les Anglais. Il rejoignait ainsi, croyons-nous, ses origines et persistait dans une méfiance aristocratique à l'égard des boutiquiers.

Qu'il fût ambassadeur ou ministre, les occasions de désaccord ne manquaient pas. A Londres même, il a pu constater l'hostilité du Peuple anglais. Lui-même avait des amis anglophobes. Enfin le gouvernement anglais s'attachait, en général, à soutenir les partis populaires et, sur ce point, l'opposition allait devenir presque grave en Espagne. Avant de montrer en Chateaubriand une sorte de chauvinisme anglophobe et de mépris, nous devons rappeler que, ambassadeur à Londres et, plus tard, à Rome, il a perfectionné ou acquis sa connaissance de la grande aristocratie

britannique. Dans ses lettres, il exprime une certaine lassitude flattée de la vie mondaine qu'il doit mener : « Dieu me préserve d'aller retouver des *Dandys et des fashionables* »[1]. Chateaubriand semble avoir été choqué par la futilité des hautes classes britanniques : affectations de langage, de prononciation et de costume ; l'air d'un homme malheureux, un rien de négligence dans la mise, la barbe grandie « par surprise, par oubli », ces lèvres dédaigneuses, tout cela heurtant dans l'auteur de *René* ce je ne sais quoi de profondément sain, qui l'opposait parfois même à lui-même. C'est plus tard qu'il écrit, dans ses *Mémoires* : « Tous les Anglais sont fous par nature ou par ton » et cette « folie » ne lui plaisait pas. En 1828, à Rome, il écrira à Mme Récamier : « Ce qu'il y a de déplorable ici, ce qui jure avec la nature des lieux, c'est cette multitude d'insipides Anglaises et de frivoles dandys qui, se tenant enchaînés par les bras comme des chauves-souris par les ailes, promènent leur bizarrerie, leur ennui, leur insolence dans vos fêtes et s'établissent chez vous comme à l'auberge. Cette Grande-Bretagne vagabonde et déhanchée, dans les solennités publiques, saute sur vos places et boxe avec vous pour vous en chasser : tout le jour elle avale à la hâte les tableaux et les ruines, et vient avaler, en vous faisant beaucoup d'honneur, les gâteaux et les glaces de vos soirées[2]. » Chateaubriand raillera aussi sévèrement la barbe taillée en rond, la grossièreté et l'indifférence affectée, voire la pipe de ces dandys qui montent « à cheval avec une canne qu'*ils portent* comme un cierge, indifférents au cheval qui est entre *leurs* jambes par hasard[3] ». Ces notations vont plus loin qu'il ne paraît. Décelons-y toute l'incompréhension ou, plutôt, toute l'hostilité de Chateaubriand à l'égard de certains genres de vie. Blâmant le « style » de la vie sociale, il blâme aussi le « style » de la vie politique. En fait, comme nous l'avons indiqué dès le début de cet article — mais sur un autre plan, entre Chateaubriand et les Anglais, il y a incompatibilité d'humeur.

L'ambassadeur ne put que constater l'hostilité curieuse de l'opinion publique à l'égard de la France : « L'aventure

1. Mme de Duras, 9 août 1822.
2. *M. O. T.*
3. *M. O. T.*

des comédiens anglais à Paris a augmenté cette malveillance [1]. » Des incidents navals prouvent que le gouvernement partage cette hostilité. Au reste, en France même, les nombreux anglophobes étaient parmi les amis politiques de Chateaubriand. Il fait plusieurs fois état de la haine d'Hyde de Neuville contre les Anglais [2]. De fait, ambassadeur à Lisbonne, Hyde justifia sa réputation. Haine héréditaire sans doute, que renforçaient des oppositions politiques : Wellington avait naguère imposé la présence de Fouché dans le conseil du Roi ; partout en Europe et dans le monde, l'Angleterre faisait figure de protectrice des intérêts révolutionnaires. Le Ministre des Affaires étrangères écrit à Marcellus le 2 janvier 1823 : « L'Angleterre peut aimer la souveraineté du peuple, mais nous, nous ne la reconnaîtrons jamais. » Dès 1821, de Berlin, Chateaubriand avait écrit à Pasquier pour dénoncer la conduite scandaleuse des Anglais qui se trouvaient à Nice au moment où la révolution de Turin a été connue [3]. En France même, Lavalette s'était évadé avec l'aide d'officiers anglais. Lady Morgan avait préludé à un vaste mouvement d'admiration pour Bonaparte. Les Anglais soutenaient les gouvernements d'Amérique du Sud et celui des Cortès. Enfin ce fut le fameux discours de Canning : « Je ne puis que redouter la guerre quand je pense au pouvoir immense de ce pays. Je sais qu'il verra se ranger sous ses bannières, pour prendre part à la lutte, tous les mécontents et tous les esprits inquiets du siècle, tous les hommes qui, justement ou injustement, ne sont pas satisfaits de la condition actuelle de leur patrie. » A cette menace, Chateaubriand répondit par de menaçantes allusions : Irlande, prolétaires... Pendant toute cette période, son nationalisme s'exaspère. Dans *Le Congrès de Vérone*, il énonce tranquillement : « Nous pouvions braver l'Angleterre, et une guerre avec celle-ci ne nous eût pas effrayé ; nous aurions voulu faner les lauriers de Waterloo » (éd. or., II, 177). Ailleurs il affirme que cette guerre « serait d'un succès facile » (I, ch. XXII, p. 77). Sans aller jamais au delà de cer-

1. Lettre au V^te^ de Montmorency, août 1822.
2, Marcellus, 7 juil. 1823 ; Polignac, 17 nov. 1823.
3. « ... l'Angleterre, ni vous ni moi n'en sommes à croire qu'il faille toujours voir ce qu'elle veut pour s'en garantir. » (H. de Neuville, 14 sept. 1823). Cf. lettre au M^is^ de Caraman, 16 janv. 1823, etc.

taines limites, ses dépêches aux ambassadeurs invitent à la fermeté vis-à-vis de l'Angleterre [1]. En fait, il ne voulait pas la rupture et se soucia toujours de ne pas couper les ponts. Mais il devait envisager cette rupture avec sang-froid. Les crises économiques accablaient la Grande-Bretagne ; les troubles sociaux succédaient aux troubles sociaux ; l'Europe se fermait aux marchandises d'Albion et les finances de l'État se trouvaient en difficulté. Chateaubriand avait l'impression d'un changement économique et social considérable. Il ne reconnaissait plus son Angleterre, « triste, mais charmante » [1]. Il discernait l'abaissement de l'aristocratie et, par moment, se sentait prêt à chanter la mort de la Grande-Bretagne.

A la chanter avec joie. L'auteur du *Génie du Christianisme* voyait dans cette décadence une sorte de châtiment mérité entre Dieu et Mammon, l'Angleterre avait choisi Mammon ; entre la chair et l'esprit, la chair ! « La Grande-Bretagne n'a plus qu'un intérêt, qu'une idée fixe : l'*Industrie*. Elle a substitué au principe moral de la société, un principe physique. Elle sera soumise à la conséquence de ce principe et subira le sort de toutes les choses matérielles, que le temps use et détruit. » et, un peu avant : « elle semble avoir perdu sa force en perdant son respect de la moralité et de la justice [2] » Curieuse dépêche du Ministre !

Quoi d'étonnant, dès lors, si Chateaubriand, se rappelant peut-être sa comparaison de l'Angleterre avec Carthage, dénonce la mauvaise foi britannique : « l'Angleterre a toujours fait bon marché des rois et de la liberté des peuples ; elle est toujours prête à sacrifier sans remords monarchie ou république à ses intérêts particuliers » (La Ferronays, 30 nov. 1828) ; ou encore, le 19 juil. 1826, il déclarait : « Le cabinet de Saint-James ne se soucie des chartes étrangères qu'autant qu'elles favorisent ses marchands [...] Sa politique n'est pas romantique. » Mélange de haine, d'orgueil et de

1. Cf. P. Reboul, *La couleur anglaise chez Chateaubriand*, R. S. H., avril-juin 1947, pp. 140-159.

2. La Ferronays, 23 août 1823. Cf. Montmorency, 30 avril 1822 : « Dans un État dont le commerce est le principal soutien, il y a toujours lieu de croire que les intérêts particuliers l'emportent sur les intérêts généraux. » Et, le 18 juin : « La Grande-Bretagne n'entre jamais dans les intérêts généraux du continent qu'autant qu'ils se lient à ses intérêts particuliers. »

mépris... D'admiration aussi, pour ces ministres flegmatiques, pour ce conseil « prompt à prendre une résolution, quand le moment presse », et qui « éloigne au contraire toute conclusion quand il a du temps devant soi » (Montmorency, 23 août 1822).

Ainsi, pendant ce passage exaltant au pouvoir, dont il conservera un merveilleux souvenir, Chateaubriand a exacerbé son hostilité et confirmé son mépris.

IV. — Les Harmoniques des Souvenirs.

Ordonnant le poème de sa vie, l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* perçoit chaque jour l'écho des jours enfuis. Actif, combatif, itinérant, il discerne dans la France de sa vie présente les fils humectés depuis longtemps par la Parque ; par delà sa vie, il s'efforce de prévoir le tissu de la postérité. L'instant qu'il vit n'est plus qu'un rappel ou une prémonition. Œuvre de vieillard et, par là, pleine de la mort et de la vie !

Les circonstances n'étaient guère propres à lui inspirer de l'amour pour les Anglais. Un citoyen britannique, M. Fox, lors des Trois Glorieuses, avait tiré contre les troupes royales. Le gouvernement de Louis-Philippe, malgré de nombreuses difficultés et quelques humiliations, persistait à s'entendre avec celui de Londres. Rejeté dans l'opposition, Chateaubriand ne pouvait que se bercer de ses rêves de grandeur nationale et opposer à la bassesse de l'usurpateur la générosité des rois légitimes qui, malgré l'opposition anglaise, avaient « libéré » l'Espagne et conquis Alger — vieux projet du R. P. Aubry de Castelfulgens, comme l'avait nommé le *Nain Jaune*. Après 1830, les publications de Chateaubriand comportent toujours une part de polémique et, souvent, il est difficile de discerner ce qui atteint le Juste milieu de ce qui vise l'Anglais « assis derrière son comptoir ». Il entretient d'excellentes relations avec Frisell. Emprisonné à la suite de l'équipée de la duchesse de Berry, il compose un thrène en l'honneur d'Elisa Frisell, fille du premier lit, qui venait de mourir. La publication de l'*Essai sur la Littérature anglaise* semble avoir tendu leurs rapports, sans les rompre.

Il me paraît que les idées de Chateaubriand sur la constitution britannique portent plus nettement encore l'empreinte du conservateur anglais, lucide, bougon et pessimiste. Mais le génie de Chateaubriand et son goût de la postérité lui inspirait des conclusions différentes. Dans l'*Essai*, il cite Frisell longuement et le loue avec précision : « le reste de la brochure où l'auteur examine le principe de l'aristocratie anglaise, la nature du prétendu *veto*, et la balance imaginaire des trois pouvoirs, est de la même rectitude de jugement et de la même vérité de faits » (éd. de 1836, I, 117). Il place cette petite brochure bien au-dessus du long ouvrage du « théoricien génevois Delolme » (Frisell avait écrit : « théoriste »). Mais la confiance qu'il avait placée dans l'aristocratie anglaise s'effondre. Frisell aussi, dans l'édition de 1835, se faisait pessimiste. La réforme électorale conduisait l'Angleterre à sa ruine. La « démocratie » pénétrant dans un système tout « aristocratique » et le déséquilibre inhérent à la « balance des pouvoirs », allait déterminer la chute du meilleur des gouvernements. Frisell pousse fort loin son estime du gouvernement aristocratique : il condamne d'avance le *ballotage* ou scrutin secret, qui supprimerait le *patronage* (les propriétaires n'auraient plus d'intérêt politique à se faire aimer de leurs *tenanciers* ou fermiers). Certes, Chateaubriand n'a pas cet esprit rétrograde. Il regarde avec sérénité l'*Avenir du Monde*. Cependant, Samson d'une société vouée à la mort, il semble vouloir ébranler sur le monde entier les colonnes du temple.

L'auteur des *Études Historiques* reprend à Frisell ses idées sur l'identité originelle des formes de la vie politique en Angleterre et en France. C'est à partir d'Édouard III que la grande île aurait largué ses amarres : « les deux peuples se séparèrent sans retour ; les liens de parenté et de famille se brisèrent. » Plus que Frisell, il insiste sur l'aptitude des Anglais à commercer, toujours sur le même ton de mépris et avec le même orgueil aristocratique et national : « Le caractère commerçant des insulaires se développa : leurs laines se convertissaient en trésors aux marchés de la Flandre [...]. Heureusement la France n'est pas marchandise que l'on troque pour des sacs de laine : à tous les traités de partage du royaume de Saint-Louis, que le prince anglais

fit avec son compère Artevelle, le brasseur de bière, il ne manqua que la signature de Du Guesclin » (éd. de 1831, IV, 1). Il insiste sur l'esprit conservateur des Anglais, qui maintint longtemps l'esclavage de corps dans la grande île, « l'usage du pays n'*admettant* l'abolition formelle d'aucune loi » (III, 365, n. 1). Surtout il insiste sur « la liberté aristocratique qui jusqu'ici a dominé les libertés royales et populaires à Westminster. » La domination de l'aristocratie « a jeté les idées dans un moule uniforme. » L'unité du pays en a été consolidée. Mais l'avenir inquiète Chateaubriand : l'influence croissante de l'industrie et « l'importation des principes du continent » ont fait apparaître « une classe d'hommes dont les idées ne sont plus *angloises* [...] ; tôt ou tard *ces idées* renverseront la constitution de 1688. Le premier pas dans cette route a été l'émancipation de l'Irlande catholique, le second sera la réforme parlementaire : alors la vieille Angleterre aura ses révolutions et son histoire se renouvellera » (I, LXIV). On voit que Chateaubriand ne pensait pas que les Trois Glorieuses fussent un phénomène isolé. Il attendait que l'Angleterre fût, à son tour, violemment ébranlée. Enfin, du point de vue religieux, il affirme que la Réformation ne peut conduire qu'au doute ou à l'incrédulité. Contrairement à l'opinion répandue, ce n'est donc pas sur la base fragile du protestantisme que sont assises les libertés anglaises : « il n'a point été le véhicule de la constitution formée avant le seizième siècle dans le giron de la foi catholique [1] » (IV, 263).

Dans l'*Essai sur la Littérature anglaise*, conformément à sa méthode d'explication, il rend compte des œuvres littéraires par leur situation historique et éclaire l'histoire des lumières des grandes œuvres. S'il rappelle la gallophobie des Anglais (éd. de 1836), II, 289), il insiste surtout sur le conservatisme de nos voisins (II, 237) et sur l'esprit de liberté : toute la littérature anglaise, depuis ses origines médiévales jusqu'à nos jours, serait une littérature de liberté, viable seulement dans un pays libre. Du contraste entre les mœurs populaires

1. Passage repris dans la *Préface* (I, CXXXIIJ) et dans *E. L. A.* (I, 200 sq.). Cf. cependant, dans les *Études* (IV, 429) : « de la différence de fortune dans la vérité religieuse, naquit peut-être la différence de position dans la vérité politique. » Contradiction sans importance.

et celles de l'aristocratie chevaleresque naît une disparité de ton qui peut choquer les Français (I, 112). Nous insisterons sur la décadence de l'aristocratie contemporaine, « race frivole qui campe dans des manoirs antiques en attendant l'arrivée des deux grands barons modernes, l'Égalité et la Liberté, qui s'apprêtent à les en chasser » (II, 335). Il insère des extraits des Mémoires où il oppose l'Angleterre agricole qu'il a connue en émigration à l'Angleterre industrielle qu'il a connue comme ambassadeur (II, 390 sq.). La vieille Angleterre tombe en poussière. Une révolution paraît inévitable, plus complexe que celle de 1789. En France, le peuple avait les réalités du pouvoir judiciaire, administratif, etc., quelques troubles et la guillotine lui ont donné la liberté politique. « En Angleterre, au contraire, le peuple occupant depuis plusieurs siècles une place importante dans la constitution, ayant mis à mort des nobles et des rois, donné et retiré des couronnes, se trouve arrêté actuellement qu'il prétend étendre ses droits : il a à sa combattre lui-même, il se fait obstacle » (I, 125-6). Sophisme, certes, qui n'explique pas grand' chose et trahit peut-être l'influence de Montesquieu. Cependant Chateaubriand ne croit pas à la guerre civile. Il reconnaît à l'aristocratie anglaise la politique hardie qu'il lui avait empruntée : « une aristocratie ancienne et opulente ayant l'habitude de la tribune et des affaires n'a qu'un moyen de garder le pouvoir quand il lui échappe : c'est de passer par degré à la démocratie et de se placer insensiblement à sa tête » (II, 74). Toujours le même souci des réalités de la vie politique plus que des formes : l'équilibre formel des pouvoirs, en cas de danger, n'est plus qu'un déséquilibre réel. La force d'un gouvernement réside dans le consentement de la nation... Ajouterai-je que la citation précédente s'éloigne nettement de la pensée de Frisell et que, autant qu'une appréciation sur la traduction du *Paradis perdu*, elle pourrait avoir causé un léger refroidissement. C'était, au reste, l'opinion qu'il avait énoncée — nous l'avons dit plus haut — dans une note ajoutée à l'*Essai sur les Révolutions* en 1826.

Brouille légère ; la correspondance se poursuivit. En juin 1839, Chateaubriand écrivait à Frisell : « Vous *savez* que *depuis longtemps*, je regarde la vieille société comme *étant*

perdue, c'est une moribonde *à l'agonie.* » Selon les heures (ou simultanément), Chateaubriand pleurait la morte ou chantait la société nouvelle.

Dans l'ensemble, le *Congrès de Vérone* peut passer pour une œuvre d'opposition au régime de Juillet. L'auteur oppose l'humiliation présente à la grandeur passée — grandeur acquise face à l'Angleterre et le *Congrès* peut également passer pour une œuvre antianglaise. L'anglophobie était d'ailleurs un des liens de l'opposition à Louis-Philippe... Nous ne reviendrons pas sur les négociations et la correspondance diplomatique. Malgré des prudences de forme et de sincères « repentirs », l'hostilité est continue. C'est une haine nationale, un peu irrationnelle ; c'est aussi une rivalité machiavélique ; c'est surtout et encore l'opposition d'un peuple commerçant qui n'estime « que la politique positive, celle des intérêts : la fidélité aux traités et les scrupules moraux *lui* semblent puérils. » Et l'on se demande si, dans une longue diatribe contre l'esprit de lucre et de calcul, contre les boursiers et les commerçants, où Chateaubriand affirme ; « une foule de vertus tient aux armes », on se demande s'il ne songe pas autant au comptoir de John Bull qu'aux opérations financières du Roi-bourgeois (II, 181).

Période étrange, dont les variations se retrouvent dans les *Mémoires.* A l'admiration se joint le mépris ; à je ne sais quelle aristocratique sympathie, la haine ou plutôt une hostilité irrationnelle ou délibérée ; à la confiance presque envieuse, l'inquiétude sur l'avenir de la Grande-Bretagne. Les troubles sociaux qui avaient précédé et suivi les victoires de 1814 et de 1815 ont frappé l'esprit de Chateaubriand comme de tous ses contemporains et, de même que, bientôt après, Karl Marx concevait son système surtout en fonction de l'Angleterre, de même c'est, je crois, autant en fonction de l'Angleterre « industrielle » que de la France « démocratique » que Chateaubriand a écrit et réécrit l'*Avenir du Monde.*

Conclusion.

« On ne voit pas plus un pays où s'incarne un mythe auquel on croit qu'on ne voit une femme qu'on aime »,

écrivait André Malraux dans *Les Noyers de l'Altenburg*. Plus lucide que l'amour, la haine peut aussi s'agripper au mythe plus qu'à son substrat de réalité. Face à l'Angleterre, la force de Chateaubriand est de n'éprouver ni amour ni haine — ni indifférence, mais une sympathie hostile, un mépris admiratif et un superbe intérêt. Tout cela lui ouvrait les yeux : il regardait, non pas un mythe, mais une île définie, une société fréquentée, une puissance combattue. « Homme de toutes les chimères », il a raison de se prétendre l'homme des réalités. Il prouve que l'ambition des vues et des projets se concilie avec l'intelligence des choses et des gens. Mais la conscience des besoins et des nécessités fait prévoir des avenirs dont les figurants du monde, rois ou ministres, nobles ou plébéiens, s'amusent comme de bulles de savon.

Le visage d'Albion, il ne l'a pas tout de suite découvert, ni l'angle sous lequel il devait se plaire à l'observer. Pauvre et méconnu, il a fait des provisions d'amertume ; il a, cependant, perçu avec sympathie des pulsations intimes de la vie anglaise où se satisfaisait son besoin de pureté ; il a admiré des formes politiques dont il ignorait le contenu, en homme du siècle qui l'a nourri et dont il n'était pas encore sevré. De retour en France, écarté et s'écartant de la politique, il a étudié le pays où, né Anglais, il eût pu devenir un homme politique. La conversation de John Fraser Frisell lui en a enseigné les réalités. Buonaparte tombé, il a voulu apprendre aux Français les libertés britanniques et, à la noblesse, un rôle nouveau pour elle : représenter la nation et en assumer la direction. Il a trouvé en Angleterre une justification « actuelle » dans la noblesse. Voilà, dans cette vue, l'élément actif, sinon mythique — la source de l'intérêt porté à un pays qu'il n'aime guère : ce regard jeté sur l'étranger l'aide à prendre connaissance de ses besoins d'action et à concevoir pour la France une voie salutaire. La connaissance vivante fait une synthèse de l'objet et du sujet : il aima, non pas *ce pays*, mais, en filigrane, une image où il voulait lire l'avenir de *son pays* — une image qui traduit à la fois sa conscience politique de la France et ses propres exigences de vie totale, d'action autant que de pensée et d'art.

Il n'aima point l'Angleterre protestante, industrielle et commerçante : « Colosse aux pieds d'argile », objecte-t-il à Canning en 1826, nation qui a choisi la chair et non l'esprit. Ce lucre et cette politique à la fois bornée et étendue aux intérêts du commerce et de l'industrie choquent en lui le besoin des idées claires et générales, la noblesse héritée et je ne sais quelle exigeante pureté. La fragilité de l'Angleterre n'est pas dans sa constitution ni dans ses disponibilités militaires ; elle est dans son principe même : qui gouverne par et pour l'Argent, périra par l'Argent. La répulsion de l'ancien émigré n'est pas simple rancœur : de tout son être, noble, catholique et écrivain, il condamne cette nation réformée et manufacturière qui ne saurait jouir impunément d'un bonheur tout matériel. Crises économiques et sociales, le présent figurait l'avenir d'Albion. De même que Marx, c'est à Londres qu'il a pris conscience des réalités contemporaines et de l'*Avenir du Monde*.

Un double mouvement d'attrait et de répulsion. Il a mieux et plus froidement compris l'Angleterre qu'un Broglie, un Rubichou, un Gillet, voire un Stendhal ou un Constant. La *Cythère* de la liberté devint *Cériso*. Mais le double mouvement n'a point cessé. L'Angleterre demeura ce pays libre où un vicomte de Chateaubriand, porté au pouvoir par le consentement et le vœu unanimes, eût sauvé la Nation et l'État. Modèle inimitable d'une aristocratie, « aisément contemporaine de tous les âges. » Mais « comptoir » aussi, derrière lequel John Bull suppute ses gains...

Les deux visages se recouvrent : ce Janus n'a qu'une face. Les deux grandeurs n'en font qu'une... Lors de son dernier voyage, c'est avec une admiration sincère et comme distante qu'il exigea de prendre terre à Londres même, après avoir remonté la Tamise, afin de contempler de façon digne d'elle « Tyr la Superbe », la ville du *Stock Exchange*, des *Docks*, des usines et de la mer...

Ville satanique, certes, mais qui n'admire point Satan ?

Pierre REBOUL.

CHATEAUBRIAND A ROME

ET LE SOUVENIR DU TASSE [1]

Il est des œuvres si parfaitement accordées à la vie de ceux qui les ont conçues que les beautés des unes et les hasards de l'autre forment un ensemble indissoluble.

L'enfant rêveur de Combourg portait, certes, en lui un génie littéraire. Même s'il n'avait suivi que cette carrière de marin à laquelle sa famille le destinait ; même si les rigueurs de l'existence l'avaient retenu au fond de sa forêt bretonne, Chateaubriand eût apporté au monde sa musique. Mais pour que cette musique fît résonner toutes ses sonorités, il fallait qu'il naquît à ce moment dramatique qui est comme la ligne de partage entre deux âges ; qu'il vît périr et renaître les monarchies, les empires et les révolutions ; qu'il découvrît à son tour l'Amérique ; qu'il connût les misères morales et matérielles de l'exil, les servitudes militaires ; qu'il parcourût les étapes d'une brillante carrière politique, parlementaire, diplomatique ; qu'il allât de Sparte à Athènes ; qu'il fût le pèlerin de Jérusalem. Il fallait surtout qu'il vînt à Rome. Aucune ville ne pouvait offrir à son imagination plus de délices.

A vrai dire, ni l'un ni l'autre des deux séjours qu'y fit Chateaubriand ne furent bien longs. En 1803 comme premier Secrétaire de l'Ambassade que dirigeait le Cardinal Fesch ; vingt ans plus tard comme Ambassadeur du roi Charles X, il n'y resta chaque fois que quelques mois. Et cependant ces

1. Nous devons à l'extrême amabilité de M. Wladimir d'Ormesson, Ambassadeur de France près le Saint-Siège, ces fragments d'une allocution qu'il a prononcée à l'occasion de la célébration du centenaire de Chateaubriand, le 20 décembre 1948, et de la pose d'une plaque commémorative en l'église de Saint-Onuphre sur le Janicule (N. D. L. R.).

deux passages de l'auteur du *Génie du Christianisme* dans la Ville Éternelle tiennent une telle place dans sa vie et dans son œuvre que les noms de Chateaubriand et de Rome resteront à jamais associés.

Aussi avons-nous pensé que nous nous devions de rendre hommage à la mémoire de Chateaubriand au lieu même où sa gloire se reflète dans tant de gloires.

Ce n'est pas sans raison que nous avons choisi le sanctuaire de Saint-Onuphre pour cette commémoration.

Dès le premier jour de sa première arrivée à Rome, le 28 juin 1803, cette église frappa Chateaubriand. Il l'aperçut, dans la nuit, toute illuminée par un feu d'artifice que l'on tirait du haut du château Saint-Ange.

Les fusées du feu d'artifice du môle d'Adrien s'épanouissaient à Saint-Onuphre, sur le tombeau du Tasse, lit-on dans les *Mémoires d'Outre-Tombe.* Le silence, l'abandon et la nuit étaient dans la campagne romaine.

Vingt-cinq ans plus tard, Chateaubriand écrit encore :

Je vais bientôt quitter Rome et j'espère y revenir. Je l'aime de nouveau passionnément cette Rome si triste et si belle. A Saint-Onuphre je me suis ménagé une retraite...

et plus loin :

Si j'ai l'honneur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où le Tasse expira. Aux moments perdus de mon Ambassade, à la fenêtre de ma cellule, je continuerai mes mémoires. Dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts. Rome entière sous mes yeux, chaque matin en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et la tombe du poète, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur [1].

Cette phrase admirable, il nous a paru que le plus bel hommage que nous puissions, à Rome, rendre à Chateaubriand, c'était de la graver ici même dans l'éternité du marbre...

« C'est aussi à Rome que je conçus pour la première fois l'idée d'écrire les mémoires de ma vie », a écrit Chateaubriand.

1. Ceci est la phrase gravée sur la plaque.

Dans ces mémoires, les pages qui évoquent les deux séjours de l'auteur dans la Ville Éternelle, sont parmi les plus belles qu'il ait laissées. Elles résument le génie même de Chateaubriand, ce qu'il avait en lui de rêveur et de réaliste, son lyrisme — car ce prosateur fut peut-être le plus grand poète français des débuts du XIXe siècle, — et ses dons d'observation. Tout ce qui a toujours passionné l'auteur d'*Atala* : la contemplation du passé, les grandeurs de l'histoire, les vissicitudes humaines, se trouve réuni à Rome.

J'achève souvent le tour des murs de Rome à pied, écrit-il ; en parcourant le chemin de ronde, je lis l'histoire de la reine de l'univers païen et chrétien écrite dans les constructions, les architectures et les âges divers de ces murs... Le Tibre sépare deux gloires.

Et plus loin :

Je vais encore à la découverte de quelque villa délabrée en dedans des murs de Rome. Je visite Sainte-Marie Majeure, Saint-Jean de Latran avec son obélisque, Sainte-Croix de Jérusalem avec ses fleurs ; j'y entends chanter ; je prie ; j'aime à prier à genoux ; mon cœur est ainsi plus près de la poussière et du repos sans fin ; je me rapproche de la tombe.

Mais ce ne sont pas seulement les descriptions que fait Chateaubriand des splendeurs de Rome — et celles, qui ne l'occupent pas moins, de ses états d'âme devant ces splendeurs — qui donnent toute leur valeur à ces pages. Ce sont aussi les jugements qu'il porte sur la Cour Pontificale, sur la vie romaine.

Il arrive à Rome en juin 1803, sous le règne de Pie VII, « Pie VII, pâle, triste et religieux, était le vrai Pontife des tribulations, écrit-il. Je fus présenté à Sa Sainteté. Elle me fit asseoir auprès d'Elle. Un volume du *Génie du Christianisme* était obligeamment ouvert sur Sa table... » En octobre 1828, quand il revient comme Ambassadeur de France, c'est Léon XII qui occupe le trône de Saint-Pierre, « prince d'une grande taille et d'un air à la fois triste et serein... Il se sait très malade et se voit dépérir avec une résignation qui tient de la joie chrétienne ». Cinq mois plus tard, en effet, Léon XII n'est plus. Le conclave se réunit. Il élira le 31 mars 1829 le Cardinal Castiglioni qui prend le

nom de Pie VIII. Les dépêches que Chateaubriand adresse à Paris pour relater ces grands événements — et qu'il a insérées dans ses *Mémoires* — les récits qu'il en fait dans ses lettres à Mme Récamier sont trop célèbres pour qu'il soit besoin de les rappeler.

Au moment où il va retourner définitivement en France, le 16 mai 1829, Chateaubriand écrit une dernière fois à Mme Récamier :

Ambassadeur ou non, c'est à Rome que je voudrais mourir. En échange d'une petite vie, j'aurais du moins une grande sépulture jusqu'au jour où j'irai remplir mon cénotaphe dans le sable qui m'a vu naître.

Cette retraite, il l'imaginait à Saint-Onuphre. Il s'y serait en quelque sorte trouvé chez lui. Ce sanctuaire appartient aux Chevaliers du Saint-Sépulcre. Or Chateaubriand était lui-même Chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre. Il a raconté dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* la cérémonie où cette dignité lui fut conférée :

Les Pères de Terre Sainte voulurent me faire un honneur que je n'avais ni demandé ni mérité. En considération des faibles services que, selon eux, j'avais rendus à la religion, ils me prièrent d'accepter l'Ordre du Saint-Sépulcre... Nous sortîmes à une heure du Couvent et nous nous rendîmes à l'Église du Saint-Sépulcre. Nous entrâmes dans la chapelle qui appartient aux Pères Latins : on en ferma soigneusement les portes de peur que les Turcs n'aperçussent les armes, ce qui coûterait la vie aux religieux. Le gardien se revêtit de ses habits pontificaux : on alluma les lampes et les cierges ; tous les frères formèrent cercle autour de moi, les bras croisés sur la poitrine. Tandis qu'ils chantaient à voix basse le *Veni Creator*, le gardien monta à l'autel, et je me mis à genoux à ses pieds. On tira du trésor du Saint-Sépulcre les éperons et l'épée de Godefroy de Bouillon ; deux religieux, debout à mes côtés, tenaient les dépouilles vénérables. L'officiant récita les prières accoutumées, et me fit les questions d'usage. Ensuite il me chaussa les éperons, me frappa trois fois l'épaule avec l'épée en me donnant l'accolade. Les religieux entonnèrent le *Te Deum* tandis que le gardien prononçait cette oraison sur ma tête :

« Seigneur, Dieu Tout-Puissant, répands ta grâce et tes bénédictions sur ce tien serviteur, etc. »

Mais de toutes les raisons qui nous ont déterminés à choisir

Saint-Onuphre pour célébrer le centenaire de la mort de Chateaubriand, voici la plus haute. Ici repose le Tasse. Chateaubriand a toujours eu un culte pour le génial poète. Constamment dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, un vers ailé du Tasse vient se poser. Lorsqu'en 1806, dans le recueillement de la Vallée aux Loups, Chateaubriand commence à rédiger *Les Martyrs*, le souvenir du Tasse le hante.

Je veux vous raconter les combats des chrétiens et la victoire que les fidèles remportèrent sur les esprits de l'abîme par les efforts glorieux de deux époux martyrs. Muse céleste, vous qui inspirâtes le poète de Sorrente... enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre.

Ainsi commence l'épopée des *Martyrs*. Dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand suit, si j'ose dire, le Tasse pas à pas. Aux alentours de la ville sainte, il visite les champs de bataille immortalisés par l'auteur de *La Jérusalem délivrée*. L'exactitude des descriptions le transporte d'aise. Chateaubriand revit les combats héroïques, l'attaque du camp des chrétiens par Soliman ; il voit les machines plantées devant les murs du septentrion ; le terrible combat de Tancrède et de Clorinde, où Tancrède plus infortuné que sa victime, va puiser l'eau du baptême dans la fontaine de Siloé... Le troisième chant du poème épique soulève l'enthousiasme de Chateaubriand. « Le Tasse, écrit-il, y marche l'égal d'Homère et de Virgile ».

Où donc pouvions-nous mieux célébrer le centième anniversaire de notre grand écrivain si ce n'est à l'ombre de l'immortel poète dont le génie enchante non seulement l'Italie, sa mère, mais l'humanité ?...

...N'est-ce pas le plus bel enseignement que nous puissions tirer des vicissitudes humaines que cette primauté du spirituel qui l'emporte toujours ? N'est-ce pas surtout notre plus haute raison d'espérer ? Car tout passe et nul ne l'a mieux rappelé que Chateaubriand, poète des orages, magicien des ombres, qui trouvait je ne sais quelle volupté à promener son orgueil parmi les ruines. Mais nous sommes ici dans la Ville Éternelle. Le monde antique, dont elle fut l'un des foyers, a vu s'élever le monde chrétien sur ses décombres. Vingt-cinq siècles tiennent dans les pierres que

nous avons sous les yeux. Le sang des martyrs les a sanctifiées...

Tel est l'impérissable trésor que représente la civilisation dont nous avons les uns et les autres la garde.

En ce lieu où souffle l'esprit ; devant ce sanctuaire vénérable ; en communion avec l'immortel Italien et l'immortel Français qui tous deux ont fait vibrer la harpe de David ; sur cette terrasse où les arbres ne perdent jamais leurs feuilles, où la fontaine chante nuit et jour ; devant ce spectacle incomparable « Rome entière sous nos yeux », puisons une toute puissante leçon d'harmonie.

Wladimir D'ORMESSON.

L'ESPAGNE DE CHATEAUBRIAND

« Il faut pardonner à l'Espagne, pays de *romans* et de *romances* : la voilà qui se croit civilisée, elle qui n'a ni grands chemins, ni canaux, ni auberges ; elle qui vit dans ses solitudes. Nous la trouvâmes, en effet, fort civilisée en 1807 parce que nous y arrivions de la Barbarie [1] ; nous nous plûmes à entendre deux pauvres enfants nus chanter une longue complainte dans une route montagneuse entre Algésiras et Cadix ; nous aimions à voir faire du beurre pour la première fois à Grenade avant d'aller nous égarer à l'Alhambra ; nous aimions à nous asseoir avec des muletiers devant un large foyer à Andujar tandis que notre domestique nous achetait chez le boucher un morceau de mouton. Nous rêvions de Pélage, du Cid de Burgos et du Cid d'Andalousie, du chevalier de la Manche et de ses lions, de Gilblas et de l'Archevêque : tout cela nous charmait en fumant notre cigare, en voyant des taureaux se battre dans la campagne, en écoutant les accords lointains d'une mandoline. Les Maures, qui enlevaient de belles chrétiennes, et

1. Cette formule, trouvée trente ans après, est curieusement confirmée dans certaine lettre datée d'Aranjuez le 18 avril 1807, et qui, exhumée par M. Levaillant en 1932, a fait rebondir toutes les discussions sur le séjour de l'enchanteur à Grenade. Mme de Noailles y écrivait à sa cousine Mme de Vintimille : « Il parle de Jérusalem comme de Montmartre ; il veut aller au Toboso parce qu'il trouve que cela va bien ensemble. Il a été à Grenade, quoiqu'il ait un profond mépris pour l'Europe. Il doit passer ici dans deux jours... il est si accoutumé à vivre avec des gens qu'il n'entend pas, à dormir par terre et à ne manger que des dattes et du riz, *qu'il trouve l'Espagne un pays de superfluités.* » C'est nous qui soulignons. Il est impossible que ces lignes ironiques ne reflètent pas une attitude réelle de Chateaubriand, même si l'on est tenté de voir dans la lettre une mystification dont l'écrivain serait complice, interprétation à laquelle nous invite M. Pierre Moreau dans sa mise à jour des notes de Biré aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris [1947], t. II, pp. 422-423.

qui mouraient au bord des ruisseaux, Rolland, Guillaume au court nez, les voûtes de Séville et les mosquées de Cordoue nous revenaient en mémoire. Mais, Espagnol, vous êtes poète et vous n'êtes pas plus civilisé que moi ; n'en déplaise à vos institutions libérales, vous vivrez comme poète, non comme successeur de Mirabeau. Vous et moi ne valons pas un Kalmouk quant à la civilisation. Parlons de nos fleuves, de nos vallées, de nos cloîtres, de nos beaux-arts d'un moment dont on voit encore des traces dans nos déserts : taisons-nous sur le reste. Rinconet et Cortadille nous apprennent que chacun sert son Dieu dans l'état auquel il est appelé [1]. »

Cette page trop peu connue du *Congrès de Vérone* est mieux qu'une synthèse de la poétique Espagne telle que Chateaubriand l'a découverte sur le terrain et dans les livres : Espagne des muletiers et des chevaliers ; des chemins de montagne et de l'Alhambra ; des taureaux et des guitares ; des romances populaires ; des Abencérages de Pérez de Hita revu par Florian et Sané [2] et de la *Estrella de Sevilla* adaptée par Pierre Lebrun ; Espagne de Cervantès et de Le Sage... Ici s'exprime aussi le contraste entre l'Espagne caressée par le rêveur de l'*Itinéraire* et du *Dernier Abencérage* et la réalité difficilement étreinte au temps de l'intervention. Entre ces deux expériences, il y avait eu, certes, l'apocalypse du soulèvement espagnol contre Napoléon. Et l'aventure de 1823, apparent triomphe, avait fait remonter aux lèvres françaises quelques amertumes de la désastreuse équipée napoléonienne. Aux yeux du légitimiste désabusé, elle avait maintenant pour épilogue la déconvenue de voir l'Espagne affublée d'une constitution libérale, la secrète revanche de voir l'utopie se casser les dents comme l'absolutisme contre l'éternelle Espagne, contre son sol même encore impénétrable à la civilisation matérielle. C'est le temps où Chateaubriand se console en écrivant dans son petit cahier de *Pensées* :

1. Nous citons d'après l'édition des Œuvres complètes de Chateaubriand parue chez Furne en 1863-66, t. V, *Congrès de Vérone*, p. 412. Nous redressons une faute évidente, « *joutes* de Séville » que se transmettent toutes les éditions depuis la première. On ne voit pas de quelles joutes il pourrait s'agir tandis que les voûtes de la cathédrale de Séville sont fameuses.

2. Sur l'Espagne poétique de Chateaubriand et sur ses sources presque tout ce qu'il y a à dire a été dit, et fort bien par P. Hazard et M.-J. Durry dans leur édition des *Aventures du dernier Abencérage*, Paris, 1926.

Espagne. Rien n'arrive au delà des Pyrénées comme ailleurs : il y a quelque chose dans le mélange du sang des Romains, des Visigoths et des Goths qui trompe tous les calculs.

S'il était vrai que l'Espagne fût aujourd'hui plongée dans l'anarchie, anarchie pour anarchie, il faudrait encore préférer l'anarchie royale à l'anarchie révolutionnaire ; la première porte au moins en son sein un principe d'ordre qui tôt ou tard peut débrouiller le chaos ; la seconde renferme dans chacun de ses éléments une cause de dissolution et si elle n'amène pas la mort complète du corps social, elle ne peut enfanter que la tyrannie [1].

C'est bien dans le *Congrès de Vérone* et non dans l'*Abencérage* qu'il faut chercher le dernier mot de Chateaubriand sur l'Espagne et sur ses énigmes. Sans se dissimuler que Chateaubriand ministre s'est attaqué au problème espagnol moins en vertu d'une certaine idée de l'Espagne qu'en raison d'une certaine situation de la France en Europe et dans le monde. La guerre d'Espagne est *sa guerre*, non parce que l'Espagne est monarchiste, absolutiste dans l'âme, mais parce qu'il convient à la France de se faire *là* et *maintenant* le champion de la légitimité pour reprendre en Europe une initiative qu'elle avait perdue depuis les traités de 1815. Le monde espagnol est cette portion de l'échiquier sur lequel on peut faire échec à l'Angleterre. Car la révolution péninsulaire se complique de la révolution impériale. En présence du mouvement de l'Indépendance hispano-américaine, l'Angleterre discerne une occasion prodigieuse de conquérir de nouveaux marchés. Elle accorde aux nouvelles Républiques une reconnaissance de fait qui semble un défi aux défenseurs du trône espagnol. Elle cherche à gagner sur le terrain de la puissance réelle autant et plus que la France sur celui du prestige. Or que fait Chateaubriand ? Abandonnant la cause personnelle de Ferdinand VII au Nouveau Monde, il réclame de lui une affirmation de la liberté du commerce dans ses territoires d'Amérique afin de mettre l'Angleterre en posture de suppôt de la Révolution, et, reconnaissant l'émancipation des colonies espagnoles comme irrévocable, le ministre de Louis XVIII fait passer la dynastie avant le monarque légitime. Il travaille à la restauration, en Amérique espa-

1. Début des *Pensées* publiées par la Comtesse DE DURFORT dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1933 *(Le petit cahier de Chateaubriand)*.

gnole, de monarchies bourboniennes indépendantes et constitutionnelles. Il s'en vantera dans le *Congrès de Vérone*, et déjà dans son épilogue du *Voyage en Amérique* : « des négociations importantes avaient été poussées très loin ; j'en avais établi et j'en tenais les fils ».

Donc l'Espagne et ses possessions en révolte sont avant tout pour lui un espace abstrait où passent des lignes de force. Tout homme d'État qui intervient dans les affaires d'un pays étranger s'aventure dans de tels espaces un peu comme un apprenti sorcier qui ne sait pas ou ne sait guère ce qu'il prépare. Pourtant il travaille sur des idées préconçues et sur des informations. Les fouilleurs d'archives diplomatiques nous diront sans doute sur quelles données et sur quels hommes prenait appui l'action de Chateaubriand en Amérique Latine. L'Espagne, elle, était depuis longtemps un personnage du drame politique européen. Chateaubriand avait de son caractère une idée esquissée dès le retour du voyage en Orient à l'aide du *Voyage* d'Alexandre de Laborde, confrontée depuis l'exil de 1830 avec les analyses de Martignac. Mme M.-J. Durry [1] a donné sur quelques sources de Chateaubriand et sur sa façon de les utiliser des indications précieuses. Mais en attendant qu'on en révèle d'autres, il n'est pas inutile de dégager les grands traits de sa représentation de l'Espagne.

On a vu qu'il résumait la complexité de ce pays dans l'image simpliste d'un mélange de sangs. Il faut évidemment corriger le lapsus du *Petit cahier* et lire : « mélange du sang des Romains, des Visigoths et des *Maures* ». Cette pensée, notée peut-être, comme le suggère Mme Durry, avec quelque intention de l'utiliser dans le *Congrès de Vérone*, n'est pas autre chose qu'une réminiscence d'un jugement désenchanté porté par Chateaubriand lui-même quand, à l'automne de 1823, le succès militaire ayant résolu « la question européenne et la question française... d'une manière miraculeuse », plaçait l'intervention devant les difficultés de la « question espagnole », désormais « secondaire » à la vérité. Il écrivait alors dans une longue lettre à M. de La Ferronays : « Rien n'arrive en Espagne comme

1. *La vieillesse de Chateaubriand* (1830-1848), Paris, 1933, t. I, pp. 247 sq. ; II, pp. 147 sq.

ailleurs : le sang des Maures, mêlé à celui des Visigoths a produit une race d'hommes moitié européenne moitié africaine qui trompe tous les calculs [1] ». Quand il met en forme le *Congrès*, il se sent obligé de rédiger un chapitre sur le « Caractère des Espagnols » pour mettre en garde contre l'erreur commune qui consiste à juger les peuples d'Espagne « d'après les idées que l'on a des autres peuples civilisés » ; erreur dont Napoléon lui-même ne fut pas exempt. Et c'est alors qu'il tente d'énumérer le plus complètement les composantes de la déroutante nation, en oubliant, il est vrai, le Goth au profit du Vandale. « Les Espagnols sont des Arabes chrétiens ; ils ont quelque chose de sauvage et d'imprévu. Le sang mélangé du Cantabre, du Carthaginois, du Romain, du Vandale et du Maure, qui coule dans leurs veines, ne coule pas comme un autre sang [2]. » Si revenus que soient les Européens en 1948 des sanguinaires rêveries sur la race et le sang, ne soyons pas trop sévères pour une telle formule. Un grand savant espagnol de notre temps écrit en guise de préface à une histoire générale de son pays de pénétrantes réflexions sur *Les Espagnols dans l'Histoire* [3], et il décrit à travers les siècles leur comportement historique en remontant par système au portrait que traçait d'eux Trogue Pompée (« Corpora ad inediam laboremque, animi ad mortem parati »), au souvenir des guerrilleros qui défendirent en ordre dispersé leur indépendance entre le Carthaginois et le Romain. Mais un autre, cherchant la vérité de *L'Espagne dans son histoire* [4], donne pour sous-titre à son livre *Chrétiens, Maures et Juifs*. Et sans tomber dans les pauvretés du racisme, il discerne subtilement dans les produits typiques de la culture espagnole depuis le moyen-âge (langues, œuvres de la littérature et de l'art) des attitudes originales fixées par la longue symbiose d'éléments héritiers de mentalités très différentes. Chateaubriand, fils du XVIII[e] siècle, ne peut manquer de chercher la source de

1. *Congrès*, *éd. cit.*, p. 417.
2. *Ibid.*, p. 9.
3. Ramon Menéndez Pidal en tête de la *Historia de España* dirigée par lui, t. I, *España prehistórica*, Madrid, 1947. — Introduction : *Los Españoles en la historia*.
4. Américo Castro, *España en su historia, Cristianos Moros y Judios*, Buenos-Aires, 1948.

l'esprit des peuples dans leurs conditions de vie et dans leur histoire. Devant ces Espagnols « à la fois actifs, paresseux et graves », il croit trouver chez Montesquieu la clef de cette gravité qui est conscience d'une supériorité : « Toute nation paresseuse est grave, car ceux qui ne travaillent pas se regardent comme souverains de ceux qui travaillent »[1]. « Les Espagnols, commente Chateaubriand, ayant la plus haute idée d'eux-mêmes, ne se forment point du juste et de l'injuste les mêmes notions que nous. Un pâtre transpyrénéen à la tête de ses troupeaux, jouit de l'individualité la plus absolue. »

On pense à cette « superbe espagnole » dont Ortega proposa un jour d'esquisser la topographie[2] en commençant par le Nord. Et à l'exclamation barrésienne : « Espagne, aristocratie du monde ! » Toujours à partir de l'idéologie de Montesquieu, Chateaubriand s'efforce de penser son expérience de l'individualité espagnole. On dirait qu'il n'a pas eu de meilleur guide livresque parmi ses intuitions de cette réalité qui l'a tant intrigué et embarrassé en 1823. Comment cette patrie de l'*indépendance* farouche est-elle rebelle à la *liberté* républicaine ou libérale[3] ? Précisément, « dans ce pays l'indépendance nuit à la liberté. Que font les droits politiques à un homme qui ne s'en soucie point, qui renferme sa vie dans son proverbe, *Oveja de casta, pasto de gracia, hijo de casa*[4]. (Brebis de race, repas gratis, enfant de la maison), à un homme qui, comme le Bédouin, armé de son escopette et suivi de ses moutons, n'a besoin pour vivre que d'un gland, d'une figue, d'une olive ? » Chateaubriand quand il finissait par l'Afrique du Nord et l'Espagne son *Voyage d'Orient*, a eu la vision large d'un monde pastoral que les Arabes ont dominé, et identique aux deux bouts de la Médi-

1. Cette phrase, que Chateaubriand donne pour une citation de Montesquieu ne figure pas telle quelle dans la 75e des *Lettres Persanes*. Mais elle s'accorde avec elle.

2. Ortega y Gasset, *Para la topografia de la soberbia espanola*, dans la *Revista de Occidente* de 1924.

3. La distinction de la liberté et de l'indépendance, fondamentale pour notre auteur, peut avoir sa source dans l'*Esprit des lois*, l. XI, ch. 3 et suiv.

4. La graphie et la traduction des proverbes cités par Chateaubriand montrent qu'il avait dans sa bibliothèque un « refranero » ancien, presque sûrement celui de César Oudin, *Refranes o proverbios castellanos traduzidos en lengua Francesa*, Paris, 1609, où les deux proverbes cités dans le *Congrès* (p. 10) voisinent au haut des pages 160 et 161.

terranée par son manque de besoins, par son anarchique instinct de liberté et de paresse.

De violence meurtrière aussi. Tout le monde humain dont a besoin le berger transpyrénéen, c'est une pauvre chevrière à aimer, un voyageur ennemi à tuer. On ne sait par quelle confusion de ses notes Chateaubriand a pu faire du *majo* un berger et joindre, à son classique attribut, la résille retenant la chevelure, une houlette terminée en lance ; mais ce belliqueux gardeur de troupeaux est comme un brigand ou un guerrillero en puissance. Il ne « distingue jamais la chose de la personne et réduit toute dissidence d'opinion à ce dilemme : *Tue ou meurs* ».

Chateaubriand qui songea en désespoir de cause, en 1823, à prendre appui sur le clergé espagnol, semble avoir été horrifié par l'image des prêtres et des moines guerriers Govostidi, Misas, Merino, « fabuleux héros de presbytère », soulevés contre la Révolution libérale, Antonio Marañon surtout, Antonio dit le Trappiste, dont il stylise le portrait d'après les souvenirs de Martignac. « Son habit militaire était une robe de franciscain sur laquelle pendait un crucifix ; à sa ceinture étaient un sabre, des pistolets et un chapelet : il galopait sur un cheval un fouet à la main ». Autour de ces fanatiques sauvages, l'écrivain imagine une sorte de sabbat militaire, dévot et profane ! « *Stabat mater* et *Tragala*, génuflexion et jota aragonese, triomphe du martyr et du soldat, âmes montant au ciel dans l'encens du *Veni creator*, rebelles fusillés au son de la musique militaire » ; le même tumulte apocalyptique dans lequel il se représente les « milices du cloître » qui firent échec aux troupes napoléoniennes, « ces enfroqués à cheval, comme des dragons de feu, sur les poutres embrasées des édifices de Saragosse, chargeant leurs escopettes parmi les flammes, au son des mandolines, au chant des *Boléros* et au *Requiem* de la messe des Morts. »

Il va jusqu'à suggérer que toute croisade espagnole comporte une racine nihiliste, une aspiration au règne de la mort considérée comme la solution à tous les problèmes, une sorte de *Viva la muerte*. « En Espagne, que l'on aime ou que l'on haïsse, tuer est naturel ; par la mort on se flatte d'atteindre à tout. » Tel est l'éclairage dans lequel il présente

la conquête de l'Amérique : « Les aventuriers qui, l'épée à la main, s'avançaient dans les flots jusqu'à la ceinture pour prendre possession de l'Océan Pacifique, avaient entrepris de *rendre l'Amérique à ses déserts* ; l'Espagnol convoitait la domination de l'Univers, *mais de l'univers dépeuplé* ; il aspirait à régner sur le monde vide, comme son Dieu assis en paix dans la solitude de l'éternité ». Il n'est pas difficile de déceler l'origine de cette figure de rhétorique. Elle est dans le plaidoyer passionné de Fr. Bartholomé de las Casas pour les indigènes d'Amérique contre les Conquistadors, dans cette *Destrucción de las Indias* qui avait servi de base à ce que les Espagnols appellent la légende noire de leur colonisation au Nouveau Monde. Sur ce point encore, Chateaubriand se révèle fils du XVIII^e^ siècle antiespagnol, lecteur sans doute de l'abbé Raynal [1], sûrement du Montesquieu des *Lettres Persanes* [2]. Il est significatif que, mentionnant les étapes de la régence de 1808, il parle de Séville « où Las Casas commença sa miséricordieuse vie » comme si la grande capitale Andalouse n'avait pas d'autre titre de gloire. Or déjà l'appendice du *Voyage en Amérique* avait évoqué « une population mêlée de deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, de cinq millions cinq cent dix-huit mille nègres et mulâtres libres ou esclaves, de sept millions cinq cent trente mille Indiens, une population mixte engourdie dans cet esclavage fort doux que les mœurs espagnoles établissent partout où elles règnent ». Bref, un état de choses qui témoignait que l'Amérique espagnole n'avait pas été rendue à ses déserts, que la destruction des Indes n'avait pas été totale, que l'originalité la plus certaine de cet empire consistait dans le métissage de ses populations indigènes et immigrées, dans une prodigieuse infusion de vie espagnole en un monde resté indien malgré tout. Nul doute que l'auteur du *Congrès* ne cède, en même temps qu'aux clichés de la légende noire, aux tentations de la littérature noire, quand il sous-estime le puissant instinct de vie que les Espagnols manifestent là comme dans leur musique et dans leurs danses, pour exagérer leur goût de la mort.

1. Voir le *Voyage en Amérique, éd. cit.*, t. IX, p. 212, où Raynal est cité. Son *Histoire philosophique* prohibée en Espagne à la fin du XVIII^e^ siècle, a été le bréviaire des détracteurs de la colonisation espagnole.
2. Voir la 117^e^ des *Lettres persanes*.

Faut-il voir dans ce thème un lieu commun que l'on pourrait dire barrésien avant la lettre mais qui va marquer pour un siècle toute la littérature sur l'Espagne ? Hélas ! ce qui est poncif aux périodes d'accalmie redevient aux heures de transe horrible réalité. Mais poursuivons notre analyse pour bien voir comment Chateaubriand interprète l'Espagne selon ses déconvenues d'homme d'État. Ce légitimiste qui aspire à doter l'Amérique espagnole de monarchies bourboniennes et constitutionnelles, à y faire pénétrer un peu de cette « liberté fille des lumières » où il voit l'avenir des États-Unis, on sent qu'il est déçu par les deux Espagnes dont il aurait voulu arbitrer le conflit dans un esprit d'humanité et de progrès. Le goût de la mort d'autrui comme solution, il est à gauche aussi bien qu'à droite, non seulement chez les moines, mais chez leurs ennemis.

Ce caractère est si profondément gravé dans le moule ibérien que la partie modernisée de la population, en adoptant les idées nouvelles, garde à travers ces idées son génie primitif. Aurait-on pu croire que les Espagnols égorgeassent des moines ? C'est ce que font sans remords et sans pitié les *liberales*.

Comment, dans ces conditions, donner leur chance aux idées nouvelles ? Comment imposer la modération au *rey neto* et à ses conseillers ? Mais il y a peut-être pis encore. « A cet indomptable despotisme de caractère se trouve réunie, par un contraste étonnant, une nature apathique et comique, molle et vantarde. » Et ceci encore est vrai des deux camps en lutte. La voilà bien, la race étrange qui déjoue tous les calculs ! Les doléances de Chateaubriand à M. de La Ferronays en 1823 peuvent servir à illustrer l'analyse amère de 1838 :

Dans la guerre civile, quand une bande a obtenu un succès, vous croyez qu'elle va le poursuivre ? Point. Elle s'arrête, reste sur les lieux à publier des rodomontades, à chanter sa victoire, à jouer de la guitare, à se chauffer au soleil. Le battu se retire paisiblement et agit comme l'autre quand il triomphe.

Qu'a vu Chateaubriand en 1823 ?

Les Cortès renfermées dans Cadix pouvaient se défendre, fuir par mer ou se porter à tous les excès ; pour avoir le roi, il n'est point de conditions individuelles qu'on n'eût acceptées ; elles élevaient elles-mêmes des prétentions exorbitantes ; et tout

à coup elles ouvrent leurs portes, sans traités, sans réserve aucune, et nous livrent le roi et la famille royale.

Le roi de son côté et ses conseillers ne se conduisent pas en arrivant d'une manière moins extraordinaire. Au lieu de licencier l'armée, de publier une amnistie, au lieu de revenir vite à Madrid pour réorganiser la monarchie, les finances et l'administration, ils se retirent à Séville, et, au milieu des fêtes et des illuminations, se contentent de faire paraître quelques décrets de proscription qui inquiètent la population, tandis que les rebelles occupent encore les places et tiennent la campagne avec des armées [1].

« En France, tout s'était fait par le peuple, en Espagne, tout se faisait par l'armée [2]. » Ce contraste entre les deux révolutions accuse au détriment de l'Espagne un « vice qui seul empêcherait la liberté politique de s'établir solidement dans cette contrée. » Mais de plus les défauts du guerrier déteignent sur les politiques ; ceux-ci, quand il serait urgent d'agir, prennent des mesures futiles, et « mettent tout en pièces dans leurs harangues et ne les font suivre d'aucune action ». Chateaubriand explique cette indifférence aux résultats décisifs, cette inaptitude à la politique constructive, par une mentalité d'hommes auxquels le temps n'importe guère, héritiers de ces Hidalgos qui ont mis six cents ans à chasser les Maures. Quand ils quittent la vie « sans pusillanimité et sans regrets » ils transmettent à leurs fils, avec leur vie, leurs problèmes, que les siècles se chargeront de résoudre [3].

Mais le spectacle de la première guerre carliste encore en cours laisse deviner, derrière les jeux de la politique qui n'aboutissent jamais, une très élémentaire sagesse de la foule indifférente. La lutte des partis n'est qu'une concession superficielle à l' « esprit du siècle ». Au fond, « on n'est guère pour personne : Don Carlos ne peut prendre une ville. Christine ne peut réunir les campagnes. Les Espagnols d'ailleurs se sont guerroyés de tout temps pour des rois compétiteurs » [4]. Et ici Chateaubriand semble pressentir les vues puissantes d'Unamuno [5] sur l'intrahistoire de son pays,

1. *Congrès*, p. 10 et p. 417.
2. *Ibid.*, p. 20.
3. *Ibid.*, p. 11.
4. *Ibid.*, p. 11.
5. Voir en particulier ses lettres ouvertes à Ganivet dans *El porvenir de España*, Madrid, 1912, pp. 105-107. Cette correspondance est de 1897.

qu'affectent si peu les événements historiques, batailles et traités, dont sont pleins les manuels d'histoire :

« Quand l'émeute ou la *faction* arrive, on ferme sa porte et on la laisse passer comme une nuée de sauterelles... La guerre finie, chacun, sans être changé, retourne à l'obéissance ou plutôt à sa vie habituelle : celle-ci se conserve entière, plus que dans d'autres pays, à cause de l'isolement des populations champêtres et d'un commerce vagabond fait par des espèces de caravanes, à travers les plaines nues et les montagnes inhabitées [1]. »

Notre voyageur avait-il rencontré dans les solitudes espagnoles les caravanes de *buhoneros* que quelques années plus tard décrira encore José Muñoz ? [2] Il est difficile qu'il n'ait pas reçu *de visu* la forte sensation d'un pays exceptionnellement primitif, à l'économie fermée et immémoriale. A-t-il eu conscience que cette Espagne jouissait au fond de cette primitive « liberté fille des mœurs » qu'il oppose à la liberté fille des lumières et qu'il considère comme l'apanage de l'enfance des peuples [3], cette liberté dont aucune tyrannie ne peut jamais la dépouiller ?

« On a perdu, écrira Unamuno à Ganivet, l'intelligence du langage propre au peuple, langage silencieux et éloquent, et on a voulu qu'il parle en ses comices, où, comme vous le dites fort bien, il ne sait répondre. » Chateaubriand a saisi aussi ce contraste, et la vanité des « efforts que l'on a tentés pour amener l'Espagne à la liberté loquace d'une assemblée délibérante [4]. » Mais c'est pour avoir lui-même rêvé de ramener l'Espagne à sa vieille tradition de « liberté politique » et de représentation du peuple dans les Cortès. Car l'Espagne aussi a connu la « forme représentative ». Et il est curieux de voir comment Chateaubriand conçoit les origines de cette antique liberté dont la restauration lui était apparue en 1823 comme le digne couronnement de la victoire du duc d'Angoulême sur la révolution espagnole.

Le temps n'est pas venu encore d'une histoire qui, comme

1. *Congrès*, p. 11.
2. Dans *Los Españoles pintados por sí mismos*, ouvrage collectif publié à Madrid (Boix) en 1843.
3. L'opposition des deux libertés est développée plus qu'ailleurs dans le *Voyage*, *éd. cit.*, pp. 212-3.
4. *Congrès*, p. 13.

celle à laquelle aspire Unamuno, fasse état de la préhistoire, tellement plus déterminante que la dérisoire durée des siècles historiques. — Chateaubriand ne remonte pas au delà de la commune romaine conservée par les Visigoths, dont la monarchie assistée par les Conciles a quelque chose de constitutionnel. Il imagine en Espagne un haut moyen-âge moins troublé qu'ailleurs et expliquant que la féodalité, selon « la belle observation de Montesquieu » n'y ait été « point ou presque point connue »[1]. « Le peuple devint pâtre, laboureur, fermier, non vassal. » Tel fut le substrat sur lequel l'invasion maure apporta « en vertu des mœurs... cette indépendance sauvage de l'Arabe, laquelle est restée dans le cœur de l'Espagne chrétienne ».

Celle-ci eut pourtant, en Castille comme en Aragon, ses Cortès. « Les premières cortès auxquelles les députés du Tiers assistèrent furent celles de Léon, en 1188 ; cette date prouve que les Espagnols marchaient à la tête des peuples émancipés. » La date décisive de la décadence de l'institution, c'est celle de 1538 où les deux autres bras, clergé et noblesse, s'en trouvent exclus, en vertu d'incidents où Chateaubriand devine une collusion entre « Charles Quint, tyran », et « son collègue cet autre tyran, le peuple ». Et comme par enchantement — car l'écrivain sur ce point ne s'explique guère, mais on sent qu'il décrit un processus funeste — « l'indépendance individuelle l'emporta sur la liberté commune bien que celle-ci servît à fortifier celle-là... le génie arabe prévalut ».

Nous voilà ramenés à ces « Arabes chrétiens » qui trompent tous les calculs, à leur indépendance ennemie de la liberté. On ne saurait dire si Chateaubriand a trouvé dans ses lectures quelques-uns de ces puissants raccourcis. Ce n'est assurément ni chez un Martignac ni chez un Viardot.

1. C'est une question de savoir où Chateaubriand a puisé cette « belle observation de Montesquieu ». Louis Viardot (*Études sur l'Histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*, Paris, 1835, p. 18) discute les vues de Martinez Marina (*Théorie des Cortès*, trad. franç. de P. L. F. Fleury, Paris, 1824, t. I, p. 41) selon qui l'Espagne Visigothique n'a pas connu de système féodal. Pour Viardot, Montesquieu représente avec Robertson l'opinion contraire, « que le régime féodal s'introduisit à la même époque dans toute l'Europe avec une étonnante uniformité ». A vrai dire on cherche en vain dans l'*Esprit des Lois* l'observation admirée par Chateaubriand. Ortega y Gasset (*España invertebrada*, Madrid, 1921, p. 157) est de ceux qui dénoncent comme un malheur historique pour l'Espagne la faiblesse de sa féodalité.

Jusqu'à preuve du contraire, on verrait volontiers dans son portrait des Espagnols le fruit d'une expérience méditée, mais de l'expérience du politique plus que de celle du voyageur. Par un paradoxe qui n'est tel que pour une histoire superficielle, le paladin de la légitimité trouve en lui, pour organiser ces données, des idées qui remontent à son éducation de « petit philosophe » [1] né au siècle des lumières. Ces idées rajeunies en lui par le choc des événements, ce sont celles qui lui font prophétiser la fin de l' « âge politique » du christianisme, affirmer le progrès vers une « perfection indéfinie », proclamer son accord « avec la philosophie de son siècle et l'école moderne historique. » Il a tendu la main à Armand Carrel qui exaltait les révolutionnaires de toutes nations passés en Catalogne pour défendre leur idéal aux côtés de Mina. « Quand une époque est finie, le moule est brisé [2]. » Son regard se porte au delà de la légitimité, au delà même de la monarchie, vers cette « Révolution immense qui s'accomplit à travers nos révolutions bornées, par une loi établie de Dieu, de même que le mouvement général de l'Univers domine le mouvement particulier des sphères » [3].

Marcel Bataillon.

1. C'est ainsi qu'il arrive à Chateaubriand de se qualifier avec ironie dans les notes de repentir qu'il ajoute en 1826 à son œuvre de jeunesse, l'*Essai historique sur les Révolutions* (*éd. cit.*, t. I, p. 364).
2. Voir la très importante préface écrite en 1831 pour les *Études historiques*, *éd. cit.*, t. VII, pp. 73, 92, 93 et 49.
3. *Congrès*, p. 500.

CHATEAUBRIAND ET LE PORTUGAL

1802 : Chateaubriand a trente-quatre ans. Le *Génie du Christianisme* nous offre la première mention portugaise de son œuvre. Dans la deuxième partie, qui traite de la Poétique du christianisme, le livre I brosse un tableau général des épopées chrétiennes. Le premier chapitre est consacré à *l'Enfer* de Dante ; le second, à la *Jérusalem délivrée ;* le suivant, au *Paradis perdu.* Le chapitre cinq sera tout entier occupé par *la Henriade.* Mais le précédent, qui porte le titre vague : *De quelques poèmes français et étrangers*, passe rapidement en revue la Pucelle de Chapelain, les *Lusiades*, le David de Coras, le Moïse sauvé des eaux de Saint-Amand, etc... Chateaubriand y intercale donc les *Lusiades* dans une liste de poèmes généralement médiocres et aujourd'hui bien morts. On voit déjà qu'il ne situe pas à sa place la grande épopée de la découverte des Indes. Voici ce qu'il en dit :

C'est encore un bien riche sujet d'épopée que celui de la *Lusiade.* On a de la peine à concevoir comment un homme du génie de Camoëns n'en a pas su tirer un plus grand parti. Mais enfin, il faut se rappeler que ce poète fut le premier poète épique moderne, qu'il vivait dans un siècle barbare, qu'il y a des choses touchantes et quelquefois sublimes dans ses vers et qu'après tout il fut le plus infortuné des mortels. C'est un sophisme digne de la dureté de notre siècle d'avoir avancé que les bons ouvrages se font dans le malheur ; il n'est pas vrai qu'on puisse bien écrire quand on souffre. Les hommes qui se consacrent au culte des Muses se laissent plus vite submerger à la douleur que les esprits vulgaires : un génie puissant use bientôt le corps qui le renferme ; les grandes âmes, comme les grands fleuves, sont sujettes à dévaster leurs rivages. Le mélange que Camoëns a fait de la fable et du christianisme nous dispense de parler du merveilleux de son poème.

Sans être brutal, ce jugement rapide reste sévère. Chateaubriand respecte le génie de Camoëns et accorde au poète des circonstances atténuantes : le défaut de modèles antérieurs, l'inculture de son temps, les malheurs de sa vie. Mais on juge l'écrivain à l'œuvre. Chateaubriand reproche à Camoëns d'avoir gâché une belle matière. Quand il lui adresse quelques compliments de détail, il corrige tout de suite, en note, comme se repentant de cet unique éloge : « Néanmoins, nous différons encore ici des critiques ; l'épisode d'Inès nous semble pur, touchant, mais bien loin d'avoir les développements dont il était susceptible. »

Si Chateaubriand n'est pas tendre pour les *Lusiades*, son attitude s'explique en majeure partie par les idées de son époque en matière de poésie épique. Après un siècle et demi de critique classique, les règles du goût sont impérieuses, surtout en ce qui concerne l'épopée, le genre noble par excellence, objet privilégié de la vigilance des censeurs. Il est bien entendu que faire intervenir Dieu, la Vierge et les Saints aux côtés des divinités de la mythologie païenne constitue une faute capitale qui suffit à justifier une condamnation sans appel. Parmi ces condamnations, voici celles qui pouvaient avoir le plus de poids dans l'esprit de Chateaubriand, étant donné la personnalité des juges.

Celle du Père Rapin :

Sannazar, dans son poème des couches de la Vierge, a mêlé d'une manière peu judicieuse les fables du paganisme avec les mystères de notre religion, aussi bien que le Camoëns qui parle sans discrétion de Vénus, de Bacchus et des autres divinités profanes dans un poème chrétien [1].

Voici Voltaire :

J'apprends qu'un traducteur de Camoëns prétend que dans ce poème, Vénus signifie la Sainte Vierge et que Mars est évidemment Jésus-Christ. A la bonne heure, je ne m'y oppose pas, mais j'avoue que je ne m'en serais pas aperçu ; on ne sera pas surpris plus tard que Gama dans une tempête, adresse ses prières à Jésus-Christ, et que ce soit Vénus qui vienne à son secours. Bacchus et la Vierge se trouvent tout naturellement ensemble. Le principal but des Portugais, après l'établissement de leur

1. René Rapin, *Réflexion sur la politique d'Aristote*, Paris, 1674.

commerce, est la propagation de la foi, et Vénus se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poème [1].

Et La Harpe :

On a censuré avec raison l'emploi des divinités du paganisme dans un poème dont le sujet, comme l'auteur l'annonce lui-même dans son exorde, est principalement le triomphe de l'établissement de la religion chrétienne dans des contrées idolâtres. Il est étrange sans doute de voir Bacchus et Mars disputer devant Jupiter pour savoir si un capitaine chrétien ira porter la foi de Jésus-Christ aux sectateurs de Mahomet et aux adorateurs de Brama. Il est encore plus étonnant qu'un traducteur de Camoëns ait voulu justifier cette absurdité monstrueuse [2].

Lorsqu'il écarte assez sèchement les *Lusiades* sous prétexte que le Christianisme s'y trouve mêlé aux fables mythologiques, Chateaubriand emboîte ainsi le pas à toute une file d'illustres régents.

Il ne le fait pas seulement quant à l'emploi du merveilleux dans l'épopée. Quand il reproche à Camoëns sa maladresse à ressusciter la merveilleuse aventure du premier vice-roi des Indes, il résume tout uniment La Harpe. Sa pensée et jusqu'à sa phrase épousent le même mouvement :

C'était sans doute un beau sujet de poème que l'expédition de Gama... les Indes, jusqu'alors inconnues aux peuples de l'Europe et les dangers d'une navigation dont il n'y avait point d'exemple, et à laquelle rien ne pouvait être comparé, semblaient devoir élever assez l'âme et l'imagination du poète pour le soutenir dans la longue carrière de l'épopée. Mais Camoëns est bien loin de la remplir ; il n'y a dans son poème ni action, ni caractères, et par conséquent point d'intérêt [3].

Toute la valeur de l'œuvre ne peut donc être qu'étrangère au thème. Elle réside dans les enjolivements de l'écriture. C'est aussi ce que pense La Harpe : « Son poème... se recommandait surtout par l'espèce de beauté qui contribue le plus à faire vivre les ouvrages de poésie, celle du style ». Elle est

1. Voltaire, *Essai sur la poésie épique*, Paris, 1733.
2. La Harpe, *Les Lusiades*, Paris, 1776. Notes sur le chant Ier. Le traducteur est Duperron de Castera.
3. La Harpe, *o. c.*

dans les fioritures de l'invention : « Le poète, dit Voltaire, n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. » Chateaubriand reprend après eux qu' « il y a des choses touchantes et quelquefois sublimes dans ses vers ».

Ces rapprochements suffisent à montrer qu'au moment où Chateaubriand écrit le *Génie*, il n'a pas d'opinion personnelle sur Camoëns. Comme nous nous en rapportons aux dires d'un spécialiste sur une question qui nous est étrangère, il s'en tient, quoi qu'il en dise, aux critiques antérieurs. Il a lu visiblement les *Réflexions sur la Poétique*, l'*Essai sur la poésie épique*, la *Notice* qui précédait la traduction de la Harpe. Une seule allusion à un épisode précis : l'histoire d'Inès de Castro. Il a pu la rechercher comme l'un des morceaux les plus célèbres, mais porte à son sujet un jugement visiblement erroné. On ne peut l'expliquer que par l'ignorance du contexte : il reproche à Camoëns de n'avoir pas donné aux malheurs d'Inés tout le développement qu'ils comportaient. Une lecture même rapide nous assure du contraire. Le récit s'insère dans une fresque de l'histoire portugaise tout entière. Le poète s'y est arrêté autant qu'il l'a pu, pour que cette pure figure se détache, avec toute sa grâce plaintive, au milieu des rudes combats qui remplissent les chants III et IV.

Autre preuve qu'il connaît peu les *Lusiades* : le parti qu'il n'eût pas manqué d'en tirer. Il avait dessein — et peu importent ici les parts respectives de la conviction personnelle et de l'opportunisme politique — d'exalter les beautés de la religion et de dresser en quelque sorte un brillant inventaire des richesses poétiques et humaines amassées au cours des siècles par le christianisme. Les *Lusiades* lui offraient un parfait exemple à l'appui de sa thèse. Faut-il rappeler la profession de foi de Vasco de Gama devant les Maures de Mozambique, au chant I ? L'apparition du Christ crucifié à la bataille d'Ourique, au IIe ? La cérémonie solennelle qui précède le départ de Lisbonne, au IVe ? Le début du chant VII, les dangers dont les païens menacent constamment l'expédition à Monbaze, à Calicut ? Le miracle de Saint-Thomas au chant X ? Le martyre de Gonçalo da Silveira au Monomotapa, etc... ? Les *Lusiades* pouvaient admirablement illustrer cette idée que le christianisme offre à l'épopée des

tableaux éclatants ou tragiques, qu'il peut être l'un des ressorts essentiels de l'intérêt dramatique. Chateaubriand n'aurait pas négligé une matière si riche et si facile à modeler à son gré, s'il l'avait sentie à portée de sa main. Nous pouvons croire l'un de ses premiers biographes lorsqu'il rapporte que Chateaubriand lui aurait avoué, vingt ans après : « Je n'avais lu que très rapidement une traduction de la *Lusiade*, quand j'ai parlé de Camoëns dans le *Génie du Christianisme* »[1]. S'il a tenu le texte des *Lusiades* entre ses mains dans la traduction de La Harpe, il n'a dû tout au plus que le feuilleter, ou le parcourir distraitement.

*
* *

Il en va tout autrement avec les *Mémoires d'Outre-Tombe*. La IIIe partie est remplie par l'histoire de la Restauration. On y trouve, au livre I, le rappel des événements de 1807 qui ont marqué fortement l'histoire portugaise : l'invasion de Junot, la fuite de Jean VI au Brésil, le 27 décembre. Au livre 8, la fausse nouvelle du retour du roi en mars 1821. Ce sont là des faits contemporains de Chateaubriand, et dont les répercussions sur la politique française ont appelé un moment son attention.

S'agissant de ce qu'il a appris et retenu du passé portugais, on distingue nettement que sa curiosité s'est fixée sur deux points essentiels.

Historiquement, Chateaubriand regarde le Portugal comme une nation de découvreurs. C'est pour lui ce qui fait son intérêt et sa gloire. C'est ainsi qu'on lit dans la Ire partie, au livre 6, une belle description des Açores, où il fit relâche lors de son voyage d'Amérique et à propos[2] desquelles il rappelle le souvenir de Gonçalo Villo, cet aïeul supposé de Camoëns qui aurait découvert une partie de l'archipel. Plus loin, il reconnaît au portugais le rang de langue universelle, parlée en Afrique, en Asie, dans l'Océanie, en Amérique. Dans la IIIe partie, au livre 6, un développement sur la découverte de l'île de Sainte-Hélène, le 8 août

1. Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859, p. 51.
2. Cf. Vitorino Nemesio, *Chateaubriand e Garrett na Ilha Graciosa* (Illustração, 16-10-1926) et *Relações francesas do Romantismo português*, Coïmbra, 1936.

1502, par João da Nova, et son peuplement par les Portugais. Dans la IVe partie, au livre 4, une allusion au vice-roi des Indes João de Castro (1500-1548) qui pour obtenir un secours financier de ses administrés, leur remit en gage sa barbe. Au livre 10, s'inquiétant de la disparition des particularités nationales, il cite la société portugaise comme l'une de celles qui comptent dans le monde et dont il faut souhaiter qu'elle garde son caractère original. Évocation de figures d'explorateurs et de conquérants, rayonnement mondial du Portugal, tout cela se rattache aux grandes expéditions maritimes du XVIe siècle. Atavisme du Malouin fils de négrier ? Chimère des mondes lointains où le bonheur peut-être... ?

Littérairement, le Portugal est pour Chateaubriand la patrie de l'auteur des *Lusiades*. Dès la préface figure un court jugement sur sa vie ; au livre 6 — Ire partie — un paragraphe sur le ravissement qu'il dût éprouver en découvrant l'Orient, tableau si séduisant pour son imagination qu'il l'esquissera à nouveau (III-6) ; un développement sur les fameuses stances de Camoëns à son esclave africaine ou indienne qu'il évoquera aussi plus loin (III-12) ; au livre 9, une allusion au sonnet du Tasse en l'honneur du *colto Luigi*. L'apparition du géant des tempêtes devant les yeux hallucinés de Vasco de Gama, nous la rencontrons également au moins à deux reprises (II-2 et III-6 où Chateaubriand se souvient aussi du fidèle domestique javanais de Camoëns). On peut enfin glaner dans la IVe partie la vision des soldats de Napoléon profanant la tombe d'Inès de Castro (livre 5) ; le rappel des figures de Camoëns et de Vasco de Gama à propos du sonnet du Tasse et de la fin misérable du poète ; celui aussi de l'épitaphe qu'il composa pour le tombeau de Jean III (livre 7). Dans le supplément figure encore l'éloge de la vie de Camoëns.

A confronter les *Mémoires* et le *Génie*, si tant est que deux ouvrages aussi différents puissent l'être, l'opposition est absolue. Contraste entre la brièveté, la sécheresse des indications du *Génie* sur Camoëns et la densité relative des *Mémoires*, quant aux choses portugaises. Il ne faut certes pas s'attendre à rencontrer le Portugal à chaque page. L'objet de Chateaubriand, c'est de se raconter. S'il exprime ses juge-

ments, ses réflexions sur les hommes et les événements qu'il a connus, c'est au passage seulement qu'il le fait pour les livres qu'il a lus. Il n'en parle donc pas longuement de propos délibéré. Souvent, c'est une courte citation, un rapprochement spontanément jailli et d'autant plus significatifs du fond des souvenirs dont il dispose. C'est sans le vouloir que les *Mémoires* sont un *epitome* de ses lectures. Sans le vouloir essentiellement, plutôt, car on entend bien que Chateaubriand a mis parfois quelque coquetterie à nous faire entrevoir l'étendue et la diversité de sa culture.

Ceci posé, on peut donner toute leur valeur aux allusions et aux développements assez fréquents relatifs au Portugal. Le nom de Camoëns figure dans une dizaine de passages. Il est aussi souvent cité que Shakespeare — Chateaubriand a pourtant vécu sept ans en Angleterre — sensiblement plus que Rabelais, et bien davantage que Cervantès, dont je n'ai retrouvé le nom que quatre fois.

Contraste aussi entre les affirmations rebattues du *Génie* et la connaissance plus concrète du Portugal qui affleure dans les *Mémoires*. Au lieu de quelques indications générales sur les malheurs du poète, sur le mélange des merveilleux — fâcheux si l'on veut, mais plus fâcheusement rabâché — voici maintenant, au contraire, des allusions à la vie de Camoëns, telle que le romantisme aimait à la voir à travers ce qu'on en connaissait. Allusions fragmentaires certes, mais précises : son séjour aux Indes, son domestique javanais ; ses amours exotiques ; sa mort dans un hospice de Lisbonne. Voici également des rappels de quelques passages des *Lusiades :* Adamastor, au chant IV ; un écho assez net des chants VI et VII dans l'éblouissement de Gama devant des constellations et des pays nouveaux ; un écho plus lointain du chant IX, du Mélinde et de l'île des Amours. Chateaubriand n'est certes pas devenu un spécialiste des études camoëniennes. Il reste que les *Mémoires* permettent d'affirmer qu'il a gardé un vivant souvenir de l'homme et de l'œuvre, dont les traits pittoresques ou émouvants l'ont vivement frappé.

Contraste encore entre la sévérité relative du jugement qu'il portait sur Camoëns et la sympathie sans réticences qu'il manifeste ici à l'écrivain. Dans le *Génie*, c'est de a

pitié que Chateaubriand ressentait pour une existence de poète qu'il voyait surtout accablée par le malheur. Cette pitié même avait quelque résonance égoïste. Quand il s'indigne à l'aurore du siècle, contre cet axiome que « les bons ouvrages se font dans le malheur », on croit sentir quelque amertume personnelle : la rancœur encore toute fraîche des dures années de Londres. S'il n'a jusqu'alors publié que l'*Essai sur les Révolutions*, ne faut-il pas en accuser les misères de l'émigration ? Dans les *Mémoires*, Camoëns ne lui inspire plus de la compassion, mais de l'admiration. « Quelle belle et orageuse vie ! », dit-il à deux reprises. Parlant du Tasse et de Camoëns, il les qualifie « d'illustres patients ». Ailleurs : « d'illustres égaux ». Il exprime maintenant la merveilleuse ivresse de la découverte des Indes en y associant le poète des *Lusiades* dont l'image clôt et domine le paragraphe :

Vasco de Gama ne dut pas être moins émerveillé lorsqu'en 1498, il aborda la côte de Malabar. Alors tout change sur le globe : une nature nouvelle apparaît ; le rideau qui depuis des milliers de siècles cachait une partie de la terre se lève ; on découvre la patrie du soleil, le lieu d'où il sort chaque matin comme un époux, ou comme un géant... on voit à nu ce sage et brillant Orient, dont l'histoire mystérieuse se mêlait aux voyages de Pythagore, aux conquêtes d'Alexandre, au souvenir des croisades, et dont les parfums nous arrivaient à travers les champs de l'Arabie et les mers de la Grèce. L'Europe lui envoya un poète pour le saluer : le cygne du Tage fit entendre sa triste et belle voix sur les rivages de l'Inde. Camoëns leur emprunta leur éclat, leur renommée et leur malheur ; il ne leur laissa que leurs richesses [1].

Est-il besoin de souligner que nous sommes loin du temps où Chateaubriand déniait à Camoëns le talent nécessaire pour tirer parti d'un beau sujet ?

* * *

Entre le *Génie* et les *Mémoires*, Chateaubriand a donc révisé son jugement sur Camoëns. Tout marque qu'il a connu et apprécié son œuvre. Les *Mémoires* donnent d'ail-

1. *Mémoires*, I, 6.

leurs à cet égard un renseignement précieux. Lorsque Chateaubriand y raconte ce voyage en Amérique que le démon de l'aventure, le goût de l'exotisme, l'attrait d'un pays de liberté lui firent entreprendre à vingt-trois ans devant l'écroulement du monde de son adolescence, il évoque sa vie chez les sauvages de la Floride, les tribus Siminoles et Muscogulgues. Il nous confie alors la séduction qu'exerçaient sur lui deux jeunes Indiennes qui ressemblaient à des créoles de Saint-Domingue et de l'Ile de France, mais « jaunes et délicates comme des fleurs du Gange ». Ces amours colorées lui inspiraient alors quelque honte. Il cherche — rétrospectivement — une excuse et un encouragement à sa faiblesse dans l'illustre exemple de Camoëns... : « n'avait-il pas aimé dans les Indes une esclave noire de Barbarie et moi, ne pouvais-je pas en Amérique offrir des hommages à deux jeunes sultanes jonquilles ? Camoëns n'avait-il pas adressé des *endechas* ou des stances à *Barbara escrava* ? Ne lui avait il pas dit :

Aquella captiva
que me tem captivo
porque nella vivo
ja não quer que viva.
Eu nunqua vi rosa
em suaves molhos
que para meus olhos
fosse mais formosa...
Pretidão de amor,
tão doce a figura
que a neve lhe jura
que trocara a côr.
Leda mansidão
que o siso acompanha :
bem parece estranha,
mas barbara, não.

Où Chateaubriand a-t-il emprunté ces *redondilhas* ? Nous le savons grâce au comte de Marcellus, premier secrétaire à Londres sous les ordres directs de Chateaubriand, alors ambassadeur, de janvier à septembre 1822. Ce diplomate artiste et lettré avait découvert et envoyé en France la Vénus de Milo, deux ans auparavant, alors qu'il était à

Constantinople. Il indique que c'est son Camoëns (édition de Paris, Didot, 1815) qui a fourni la citation [1].

Suit, dans les *Mémoires*, la traduction que Chateaubriand donne des vers de Camoëns :

> Cette captive qui me tient captif parce que je vis en elle n'épargne pas ma vie. Jamais rose, dans de suaves bouquets, ne fut à mes yeux plus charmante... Sa chevelure noire inspire l'amour ; sa figure est si douce que la neige à envie de changer de couleur avec elle ; sa gaieté est accompagnée de réserve ; c'est une étrangère ; une barbare, non.

A part une inexactitude vénielle, *pretidão*, on peut constater que l'auteur des *Mémoires* a fixé le détail du sens. Encore est-il vraisemblable que c'est par souci de ne pas choquer qu'il n'a pas osé : sa couleur noire inspire l'amour. Nous avons ici l'indication d'un contact direct de Chateaubriand avec le texte portugais.

Comment sa curiosité s'était-elle ainsi orientée vers Camoëns ? Dès 1802, Chateaubriand est un écrivain célèbre. En 1818, le *Génie*, *René*, *Les Martyrs* ont déjà été traduits en portugais. Les Portugais cultivés qui peuvent le voir n'y manquent pas. C'est ainsi que le jeune Garrett, alors en France où il vit au Havre d'un emploi obscur, s'efforce de le connaître. D'après ses « Memorias biographicas » [2], il semble qu'il l'ait seulement aperçu. Peut-être Chateaubriand a-t-il entretenu quelques rapports avec le poète Filinto Elysio, qui apprit sa langue à Lamartine et crut pouvoir traduire *Les Martyrs* en hendécasyllabes. Entre 1803 et 1822, il a d'ailleurs résidé à Rome en qualité de secrétaire de légation ; il a voyagé en Orient, suivi Louis XVIII à Gand ; il est resté quelques mois ambassadeur à Berlin avant de l'être à Londres. Il a pu connaître, surtout dans ce monde diplomatique qui est le sien, quelques Portugais lettrés comme ce M. de Funchal, son collègue à Rome, dont la curieuse figure lui a inspiré cet amusant croquis :

> Mr de Funchal, ambassadeur demi-avoué du Portugal, est ragotin, agité, grimacier, vert comme un singe du Brésil et jaune comme une orange de Lisbonne. Il chante pourtant sa négresse,

1. Marcellus, *o. c.*, p. 65.
2. *Memorias biographicas*, publiées par Francisco Gomes de Amorim, Lisbonne, 1881.

ce nouveau Camoëns. Grand amateur de musique, il tient à sa solde une espèce de Paganini en attendant la restauration de son roi [1].

On croirait volontiers que Chateaubriand a été en relations avec un autre diplomate portugais, José Maria de Sousa Botelho, Morgado de Mateus, qui a eu une place de premier plan dans la société parisienne de 1802 à 1825. Afranio Peixoto lui a consacré une intéressante chronique dans son recueil : « Camoëns e o Brasil ». Né à Porto le 9 mars 1758, le Morgado de Mateus représenta le Portugal en Suède, au Danemark, puis à partir de 1802, à Paris. Il s'y maria en secondes noces avec une Française, la comtesse de Flahaut, qui avait été la maîtresse de Talleyrand. Chateaubriand a certainement connu M^me^ de Sousa, qui avait d'autres titres à la célébrité. Femme de lettres, elle écrit des romans appréciés : *Charles et Marie* (1802) ; *Eugène de Rothelin* (1808) ; *Eugénie et Mathilde* (1811). Sainte-Beuve en a fait le portrait. Le Morgado de Mateus, nommé à Saint-Pétersbourg en 1809, refuse son poste et se fixe à Paris. Il y entreprend une édition monumentale des *Lusiades*, en portugais, parue chez Didot en 1817. Édition de luxe, publiée sous la direction artistique de Gérard, alors au faîte de sa gloire. Par l'impression et la présentation, c'est l'un des plus beaux volumes de l'imprimerie française du temps. Étant donné la personnalité du Morgado de Mateus, cette publication fut un événement mondain. Louis XVIII reçut un exemplaire de l'ouvrage. Il le montra pendant trois jours aux personnes de la cour. Ce fut aussi un événement littéraire. Une préface substantielle renouvelait la connaissance de Camoëns, apportait des précisions, des rectifications, des points de vue et des arguments inédits en sa faveur. A partir de cette date, Camoëns est mieux connu et mieux aimé en France. Huit ans plus tard, chez le même éditeur, Millié donne la première édition sérieuse des *Lusiades* en français. Il la fait suivre de la copieuse notice du Morgado de Mateus, dont c'est la première traduction. Chateaubriand a été le témoin de cette réhabilitation des *Lusiades*.

Il paraît pourtant certain qu'il n'en aurait senti le prix

1. *M. O. T.*, III, 12.

qu'en 1822, au moment où il écrit le chapitre 6 du premier livres des *Mémoires*. On a pu voir que les *Lusiades* avaient été victimes du goût néo-classique de Voltaire, mais aussi de son zèle antireligieux, qui y trouve l'un de ses prétextes à s'exprimer sur le mode habituel de son ironie exécutive. Passionné du poète portugais, Marcellus, tout en prêtant à son chef de poste son édition de Camoëns, travaille à détruire ses préventions. Il lui aurait remontré que Voltaire ne comprenait pas le portugais ; qu'il n'avait lu les *Lusiades* que dans une médiocre traduction anglaise ; qu'il n'avait pu apprécier la perfection harmonieuse de leur style ; « que Camoëns était l'un des hommes les plus instinctivement poètes que le monde ait produits ; que nul écrivain n'avait poussé plus loin la pensée mélancolique, fruit de sa vie si diverse ; et que, après avoir donné au monde une épopée, la première en date dans la renaissance des lettres ; après l'avoir composée, errant et exilé, tout d'une inspiration, ...il rivalisa dans ses églogues avec Garcilasse et avec Pétrarque dans ses poésies lyriques [1] ». Chateaubriand s'enthousiasme, son goût s'est dégagé de l'influence des vieux maîtres. C'est une révélation et un repentir : « Oui, c'est un grand poète, et je le traiterais autrement si j'avais à en parler encore. » Il le fait dans la suite des *Mémoires*. C'est donc à Londres, en s'enrichissant d'une lecture directe de l'œuvre dans l'édition du Père Tomas José de Aquino, qu'a cristallisé l'admiration qu'il portera désormais à Camoëns [2].

* * *

A ce moment, la péninsule ibérique devient pour lui une préoccupation essentielle. Le 28 décembre 1822, à son retour du Congrès de Vérone, il est nommé Ministre des Affaires Étrangères. Il le restera jusqu'au 6 juin 1824.

1. Marcellus, *o. c.*, p. 65.

2. M. J. B. Aquarone, l'un des maîtres les plus aimablement érudits des études portugaises, m'avait indiqué l'intérêt que pouvait présenter un examen des rapports littéraires de Chateaubriand avec le Portugal. Il veut bien me communiquer le manuscrit de son bel article : *Chateaubriand admirateur de Camoëns*, à paraître incessamment dans l'*Hommage à M. G. Le Gentil*. Mes conclusions rejoignent les siennes. Je le constate avec un plaisir d'autant plus vif.

L'expédition d'Espagne (avril-octobre 1823) a été la grande affaire de son ministère. Extérieurement, il y voyait le moyen de redonner à la France le prestige de la victoire, de détruire un dangereux foyer de jacobinisme. Intérieurement, celui d'affermir la monarchie ruinée par les sociétés secrètes, les intrigues, les complots, le carbonarisme. Il s'est constamment glorifié d'en être le principal instigateur, d'avoir réussi malgré l'hostilité de l'Angleterre, les réticences de l'Autriche. Quinze ans après, en 1838, il publie le *Congrès de Vérone* pour défendre et exalter son œuvre. Il y affirme et revendique tout au long son entière responsabilité [1]. Même ton dans les *Mémoires* [2].

Or le Portugal est étroitement mêlé à la question d'Espagne. On l'avait bien vu en 1807 : l'intervention des troupes de Napoléon en Espagne s'était doublée de l'invasion du Portugal. En 1823, Espagne et Portugal sont liés par des affinités de régime. Au bloc des États autoritaires groupés en Sainte-Alliance s'opposent les gouvernements constitutionnels de Madrid et de Lisbonne, soutenus par la sympathie anglaise. Les hommes qui occupent le pouvoir dans les deux états péninsulaires sont liés par la solidarité de leur destin. Période troublée : à l'intérieur, les forces libérales et absolutistes se balancent. Toute oscillation à Madrid peut entraîner une rupture d'équilibre à Lisbonne. Tout changement du régime espagnol à sa répercussion immédiate au Portugal. L'accès au pouvoir des libéraux en août-septembre 1820 et la constitution de 1822 avaient été le contre-coup du *pronunciamiento* de Quiroga et de Riego, du triomphe des libéraux espagnols le 1er janvier 1820. La défaite de ceux-ci risque de provoquer, avec leur chute, une réaction défensive de l'Angleterre. L'expédition d'Espagne pose donc à Chateaubriand le problème capital et difficile des relations avec le Portugal. Aussi bien existe-t-il aux archives des Affaires Étrangères une correspondance volumineuse de Chateaubriand avec nos représentants à Lisbonne : 225 pièces pour l'année 1823 ; 167 pour le premier semestre de 1824. On peut suivre l'attitude de Chateaubriand

1. Cf. M.-J. Durry, *La vieillesse de Chateaubriand*, Paris, 1938.
2. » Ma guerre d'Espagne, le grand événement politique de ma vie ». *M. O. T.*, III, 9.

vis-à-vis du Portugal d'après cette correspondance [1].

Première période : janvier-mai 1823. Les relations, difficiles, se tendent rapidement et finissent par se rompre. Notre chargé d'affaires à Lisbonne est alors M. de Lesseps. La première dépêche qu'il adresse « à Son Excellence Monseigneur le vicomte de Chateaubriand, Pair de France, ministre et Secrétaire d'État au Département des Affaires Étrangères », porte le nº 356 ; elle est du 15 janvier 1823. En la lisant, Chateaubriand y apprend que les Portugais s'inquiètent des décisions prises à Vérone. Ils estiment qu'une attaque menée contre des voisins unis à eux par les mêmes institutions serait aussi dirigée contre eux. La presse de Lisbonne envisage une intervention possible des troupes portugaises en faveur de l'Espagne ; le gouvernement, une alliance avec Madrid. Cette hostilité s'affirme dans les communications suivantes. Le Portugal s'efforce d'obtenir des promesses de l'Angleterre pour le cas où son indépendance serait menacée. Les *Cortes* décident de porter l'armée aux effectifs de 1814. Le 14 février, « considérant qu'il est urgent de soutenir l'indépendance nationale et de résister à toute tentative d'intervention étrangère motivée sur les chargements et modifications que la Nation par ses représentants a très légitimement opérée », elles décrètent : « article 1. — Toute invasion quelconque faite dans la péninsule dans le but de renverser ou de modifier les institutions politiques adoptées par l'Espagne sera considérée comme une agression directe contre le Portugal. Toutes les forces disponibles seront immédiatement réunies et placées dans les positions convenables pour s'opposer à une semblable agression. »

Le 7 avril, l'armée française franchit la frontière des Pyrénées. C'est la rupture. Le 11 avril, le commandeur de Costa-Sampaio, chargé d'affaires portugais à Paris, demande à Chateaubriand ses passeports, afin de quitter immédiatement le territoire français puisque, dit-il, « l'armée française vient de pénétrer dans le territoire espagnol pour mettre à exécution une doctrine que Sa Majesté Très Fidèle a refusé

1. La générosité de l'*Instituto para a alta cultura* et l'obligeance du *Ministério dos Negócios estrangeiros* m'a permis de compléter cette documentation au *Paço das Necessidades*.

d'admettre. » A Lisbonne, M. de Lesseps se voit signifier le 20 avril que ses fonctions comme chargé d'affaires ont cessé en conséquence de l'entrée d'une armée française en Espagne.

Comment réagit Chateaubriand devant ces événements ? Son attitude est souple, à la fois ferme et conciliante. On y reconnaît ses talents de diplomate, qu'on ne songe plus à lui dénier depuis l'étude vigoureuse d'Albert Cassagne[1]. Il tient à sa guerre et ne veut pas y renoncer. Le 13 février 1823, le ministre portugais des Affaires Étrangères, Pinheiro, avait envoyé à son représentant à Paris les instructions suivantes : « Si l'armée française envahit le territoire espagnol, ordre de quitter immédiatement la France afin de faire connaître au monde l'horreur que la nation portugaise et son auguste chef concevaient pour des principes aussi contraires à la sûreté des pays que destructeurs de la tranquillité des peuples. » Chateaubriand ne cède pas devant cette menace. Il répond le 3 mars :

> Si l'armée française doit pénétrer sur le territoire espagnol, M. le Chargé d'affaires sera parfaitement libre de quitter le territoire français. La France espère qu'elle n'aura point à repousser une agression provoquée, ni à soutenir une guerre défensive qui n'aurait pour base et pour prétexte de la part de ceux qui la déclareront, que l'énonciation d'un principe sur lequel repose le droit politique de la France. *(La minute est raturée et corrigée de la main de Chateaubriand.)*

Mais en même temps qu'il reste inflexible dans sa décision, Chateaubriand fait preuve d'une grande modération. Contrastant avec le ton indigné des notes portugaises, les siennes témoignent d'un constant désir de conciliation. Il tient essentiellement à ne pas rompre les relations qu'il veut amicales. Il s'efforce de dissiper les craintes des Portugais, de les convaincre que la France ne tient aucunement à s'immiscer dans leurs affaires intérieures, à menacer leur territoire. Lorsque le commandeur de Costa-Sampaio lui fait part de sa détermination de quitter le territoire français, il s'étonne que celui-ci n'ait pas attendu de nouvelles instructions de son gouvernement. Il souligne qu'il n'est pas

1. A. Cassagne, *La vie politique de François de Chateaubriand*, Paris, 1911. Ses vues sont confirmées dans l'ouvrage plus exhaustif d'Emmanuel Beau de Lomenie, *La carrière politique de Chateaubriand de* 1814 *à* 1830, 2 vol., Paris, 1929.

dans les intentions du roi de France de rappeler son chargé d'affaires, ni son consul à Lisbonne. Après avoir appris que le gouvernement portugais a signifié à notre représentant qu'il ne le considérait plus comme chargé d'affaires, Chateaubriand écrit le 10 avril à M. de Lesseps pour lui enjoindre de continuer à exercer les fonctions de consul général jusqu'à ce que le Portugal lui donne d'une manière positive l'ordre de les cesser :

Nous ne sommes point en guerre avec le Portugal et nous n'avons exercé aucune hostilité contre lui ; nous avons évité de prendre aucune part à ses discussions intérieures et vous devez, dans toutes vos communications consulaires avec le gouvernement et les autorités de ce pays, conserver les formes et le langage d'amitié qui vous ont été constamment prescrits.

Le 29 mai, nouvelles instructions de Chateaubriand dans le même sens :

Il importe que vous ne quittiez pas votre résidence et que vous ne renonciez pas à l'honneur que vous fait Sa Majesté Très Fidèle de vous recevoir à sa Cour. Votre éloignement donnerait plus de prise à ceux qui cherchent une rupture qui serait entièrement contraire aux vues politiques du Roi et à ses sentiments d'amitié envers la Cour de Lisbonne.

On sent que Chateaubriand a constamment devant lui l'ombre détestée de Napoléon, la leçon de son échec dans la péninsule : désir de circonscrire le conflit, d'éviter de donner prétexte à une intervention anglaise toujours possible ; attachement à la dynastie portugaise en la personne de Jean VI, cousin de Louis XVIII selon la Légitimité.

* * *

Une deuxième période s'ouvre en juin 1823. Après la tentative manquée du comte d'Amarante, la révolte du 23e régiment d'Infanterie, soutenu par l'Infant don Miguel, amène le triomphe momentané des adversaires de la Constitution. Le Portugal se rapproche de la France. Le 2 juin 1823, le général Pamplona, ministre par intérim des Affaires Étrangères, communique à M. de Lesseps que « le Roi est rétabli sur son trône avec toute la dignité qui en d'autres

temps environna sa Majesté et ses ancêtres... Il en résulte que les relations de bonne harmonie entre cette Cour et celle de Sa Majesté Très Chrétienne sont rétablies par le résultat de ces événements. »

Chateaubriand est très satisfait de l'arrivée au pouvoir des *absolutistas*. Question de principe : le roi, dégagé de la tutelle d'une constitution imposée, retrouve sa pleine et légitime souveraineté. Raisons pratiques : le nouveau régime est hostile aux constitutionnels espagnols ; il s'écartera de l'Angleterre, attachée aux libéraux. Le 4 juillet, en effet, une grande fête est donnée à la cour pour célébrer le retour de Jean VI dans ses États d'Europe : la mission anglaise n'y paraît pas.

Les dépêches du 30 juin et du 7 juillet expriment cette satisfaction. Sans attendre la confirmation des avances portugaises, Chateaubriand estime que les circonstances exigent qu'une légation spéciale soit accréditée à Lisbonne. « Sa Majesté, dit-il, se propose d'y envoyer un ambassadeur ». Il y fait nommer son vieil ami Hyde de Neuville [1], qui a pour mission d'aboutir à un renversement de la politique portugaise vis-à-vis de l'expédition d'Espagne. Le gouvernement précédent y étant hostile, il faut obtenir de celui-ci non seulement une neutralité bienveillante, mais une intervention active. Chateaubriand multiplie ses instructions : il faut que des vaisseaux portugais se joignent à la flotte française qui bloque Cadix ; il faut que les arsenaux du Portugal leur fournissent des armes. Il s'impatiente : Hyde de Neuville ne l'informe pas suffisamment. Lorsque ce dernier sollicite l'autorisation de se rendre en France pour la session de la Chambre des Députés, dont il est membre, Chateaubriand refuse. Le Portugal commence à peine à se reprendre. Il faut veiller, le confirmer dans ses dispositions amicales.

En même temps, Chateaubriand s'efforce de régler la question du Brésil dans un esprit favorable au Portugal. Il souhaite la réunion des deux pays. Si l'on ne peut y parvenir, qu'au moins le Brésil continue d'appartenir à la maison de Bragance. On reconnaît là son rêve d'établir en

1. L'essentiel de la correspondance du ministre avec l'ambassadeur est dans M.-J. Durry, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, Paris, 1929.

Amérique latine des monarchies de souche européenne. Il veut réunir une conférence à Paris pour résoudre ce problème. « Ce que désire la France, dit-il à notre ambassadeur dans un mémorandum confidentiel du 1er décembre 1823, c'est que tout arrangement entre la métropole et sa colonie tourne principalement à la satisfaction de Sa Majesté Très Fidèle, à l'union et à la prospérité de la maison de Bragance. »

Période d'euphorie que Chateaubriand s'efforce d'entretenir et de prolonger. Hyde de Neuville, quand il présente ses lettres de créance, est reçu à la cour avec le cérémonial des ambassadeurs extraordinaires, bien qu'il n'en ait pas le titre. Il est placé à côté du Roi pour le *Te Deum* solennel par lequel on célèbre à Lisbonne la prise de Cadix. On échange des décorations. Le grand cordon du Saint-Esprit est remis à Jean VI et à l'infant Don Miguel le 19 septembre. Hyde de Neuville est fait Grand-Croix de la Tour et de l'Épée. Louis XVIII, le duc d'Angoulême, le comte d'Artois reçoivent les trois grands ordres portugais. Chateaubriand obtient la grand-croix de la Légion d'honneur pour les ministres portugais de la Guerre et des Affaires Étrangères, Subserra et Palmella. Il est lui-même décoré de l'ordre du Christ, ainsi que Villèle.

Mais cette lune de miel ne dure pas. Vers décembre 1823 apparaît un nouveau tournant des rapports franco-portugais. Chateaubriand trouve des nouvelles désagréables dans le courrier de Lisbonne. L'Angleterre intrigue pour reprendre son influence et semble même pour cela disposée en apparence à servir efficacement le Portugal dans sa lutte contre le Brésil. Elle peut compter sur la sympathie prudente, mais sûre, de Palmella. Les facilités que réclamait la France pour son commerce ne lui sont pas données ; au contraire, l'*Alvará* du 2 janvier aggrave encore notre situation défavorisée par rapport à celle que le traité de 1810 reconnaissait à Londres. A la proposition que Chateaubriand avait faite de réunir une conférence à Paris, Palmella fait tardivement, le 20 décembre, une réponse dilatoire : accord de principe, mais le Portugal a fait une démarche auprès de l'Empereur d'Autriche, beau-père de Don Pèdre, pour demander sa médiation ; il faut attendre le résultat. Chateaubriand s'impatiente : il lui est pénible de constater que Canning a plus

de poids que lui à Lisbonne. Palmella, de son côté, manifeste son humeur : le gouvernement français a envoyé au Brésil un consul général, M. de Gestas, et décoré Don Pèdre des Ordres du Saint-Esprit et de Saint-Michel ; se préparerait-il à reconnaître le mauvais fils usurpateur comme empereur du Brésil ?

Chateaubriand lit cette triste constatation d'Hyde de Neuville dans sa dépêche du 11 février : « le moment présent est un peu contre nous ». Il lui répond le 14 par une longue lettre désenchantée. Il évoque le temps tout proche où aucun nuage n'obscurcissait les relations des deux pays.

Aucun des deux partis qui se disputent le pouvoir à Lisbonne ne nous est très favorable. Nous n'avons jamais cru en effet que la faveur dont nous avons pu jouir dans les premiers moments de la Restauration, quand on comptait encore sur nous pour la consolider, fût de bien longue durée. Le parti qui ne se proposait que d'effacer tout ce qui pouvait rappeler le temps de la Révolution, devait bientôt trouver des puissances plus empressées que nous à l'encourager. Et celui qui avait été si longtemps dévoué à l'Angleterre ne pouvait manquer de tourner bientôt ses regards vers cette puissance. Ce n'était donc qu'en flattant les passions du premier que nous pouvions espérer de combattre avec avantage l'influence anglaise, mais nous avons appris par expérience en Espagne de quelle reconnaissance ce parti est capable.

Bien qu'il s'en défende, Chateaubriand montre ici trop d'amertume pour ne s'être pas bercé d'abord de quelques illusions.

Son attitude à l'égard des rapports luso-brésiliens se modifie. Il a perdu tout espoir de voir le Portugal accepter le règlement du différend par une conférence. Il s'est irrité de ce refus. Il songe surtout à présent à maintenir Don Pèdre : « La France ne pourrait voir qu'avec peine renvoyer le seul gouvernement monarchique qui ait pu jusqu'ici s'établir en Amérique ; elle doit donc, sans entrer dans l'examen de la conduite du Prince à l'égard de son Père, lui donner une sorte d'appui moral contre les tentatives des partis révolutionnaires. » Lorsque, le 16 mars 1824, le chargé d'affaires du Portugal à Paris proteste contre l'admission dans les ports français des bateaux battant pavillon brésilien, Chateaubriand répond le 22 mars en rejetant courtoise-

ment sa demande : nos vaisseaux sont accueillis au Brésil ; comment refuser l'entrée de nos ports aux bateaux brésiliens ? Admission n'implique pas reconnaissance politique ; nous ne voyons dans les Portugais et les Brésiliens que les membres d'une même famille où nous désirerions qu'un parfait accord fût établi.

Toutefois ce n'est pas le caractère de la nation portugaise qu'il incrimine lorsqu'il exprime son mécontentement, mais la faction libérale et l'Angleterre. Il tient à consolider le pouvoir de Jean VI. Il continue d'envoyer des instructions au Brésil pour susciter un rapprochement de Don Pèdre et de son père. Après la tentative de coup d'État de Don Miguel, le 30 avril 1824, il félicite Hyde de Neuville de sa conduite qui a contribué à maintenir le roi sur son trône. Le 17 mai, il l'invite à continuer de veiller à la sûreté du roi, au maintien de son autorité et de sa dignité. Il le fait décorer du Grand Cordon de la Légion d'honneur pour le service qu'il a rendu à Sa Majesté Très Fidèle. Il propose d'accueillir l'infant en France pour éviter qu'un nouveau coup d'État puisse être tenté avec son appui.

Le 6 juin, jour de la Pentecôte, Chateaubriand recevait la nouvelle de sa disgrâce. Le comte de Villèle, président du Conseil, était chargé par intérim des Affaires étrangères.

Les relations franco-portugaises ont donc été très suivies et très mouvementées sous le ministère de Chateaubriand. Entre une rupture qu'il a tout fait pour éviter, à laquelle il ne voulait pas se résigner, et la satisfaction enthousiaste d'un parfait accord, Chateaubriand est passé, vis-à-vis du Portugal, par toute la gamme des sentiments diplomatiques. On a pu cependant remarquer au passage qu'il ne portait pas la responsabilité des froissements inévitables : il faut les attribuer aux nécessités de la guerre d'Espagne ou à l'influence hostile de Canning. On peut affirmer que Chateaubriand a constamment cherché à entretenir avec les Portugais les rapports les plus cordiaux. Il a souhaité sincèrement la prospérité d'un peuple auréolé pour lui des prestiges de la poésie et des grandes aventures d'outre-mer. Il l'a crue liée à la consolidation de la maison de Bragance et au maintien d'une union avec le Brésil. Il suffit de confronter

son attitude avec celle de Napoléon — et il a certainement songé à cette opposition — pour qu'éclate sa lusophilie.

*
* *

Il n'a manqué à cette sympathie que la découverte d'un pays au charme si singulièrement distinct de l'austérité castillane ou du ruissellement de la lumière andalouse. Il faudrait presque comparer les sentiments de Chateaubriand à l'égard du Portugal à l'une de ces amitiés platoniques, mais vives et nourries de grands rêves, qui peuvent se nouer par correspondance entre deux êtres qui ne se verront jamais. Chateaubriand commence par l'aventure américaine une existence vagabonde qui le conduira en Orient, en Afrique du Nord, presque partout en Europe. Hasard paradoxal : il n'a pas traversé la frontière hispano-portugaise.

Une fois, il en était tout près. Il touche l'Espagne à Algésiras le 30 mars 1807, venant de Tunis. Il se rend à Cadix. Il y connaît Hyde de Neuville, qu'il devait envoyer à Lisbonne comme ambassadeur quinze ans plus tard. C'est presque un signe du destin que leur amitié se soit nouée à quarante lieues du Portugal. Chateaubriand devait rejoindre en Andalousie Mme de Noailles. Dans l'*Itinéraire*, il passe avec une discrète rapidité sur ces jours de séduction, d'enchantement et de délire. Il se borne à indiquer qu'il parcourut l'ancienne Bétique, « où les poètes avaient placé le bonheur », qu'il revint sur ses pas jusqu'à Grenade, puis remonta au Nord vers Madrid.

On a souvent dit [1] que la réalité avait dû être assez différente. Arrivant à Cordoue, Chateaubriand n'y aurait pas trouvé une amante toute à la joie de le revoir, mais une femme en deuil et pleurant sur la mort d'un rival heureux. Pendant l'absence trop prolongée de son bien-aimé, Nathalie de Noailles aurait puisé quelque consolation dans les soins assidus d'un colonel anglais. Elle venait d'apprendre sa mort. La comtesse de Boigne, qui a bien mauvaise langue,

1. Depuis P. Hazard et M.-J. Durry dans leur savante édition du *Dernier Abencérage* (Paris 1926). On sait que la critique de la légende créée par Chateaubriand a été poussée plus loin par Marcel Duchemin (voir son *Chateaubriand*, Paris, 1933).

dit dans ses *Mémoires* que Chateaubriand sut mêler le rôle de consolateur à celui d'adorateur. Mais il devait imaginer autrement ces retrouvailles décevantes.

D'autant que le colonel n'aurait pas été le seul à apporter ses hommages à M^me^ de Noailles. Maria Amalia Vaz de Carvalho a raconté comment, en voyage vers l'Espagne, l'ardente Nathalie avait rencontré à la frontière des Pyrénées Don Pedro de Souza e Holstein, le futur duc de Palmella, accompagné du frère de l'ambassadeur du Portugal à Paris, M. de Lima. Ils lui offrirent leur compagnie. Elle l'accepta. Jusqu'à Valence, ils ne se séparèrent plus. Palmella nous apprend dans ses Notes [1] qu'il s'en fallut de peu qu'elle ne changeât le but de son voyage et continuât avec lui jusqu'à Lisbonne. Il y eut entre M^me^ de Noailles et lui un projet et comme un complot amoureux.

Chateaubriand dut éprouver quelque dépit après les explications de sa maîtresse. S'il l'avait retrouvée telle qu'il l'attendait, peut-être auraient-ils pris le chemin des écoliers. On les imagine s'attardant en Andalousie et visitant le Portugal tout proche. Mais il se hâte de rentrer. Arrivé le 6 avril à Cadix, il était le 21 à Madrid. Ce voyage amoureux ressemble à une fuite.

Il est plaisant de supposer, non sans vraisemblance, qu'un Portugais trop entreprenant a peut-être écarté Chateaubriand du Portugal [2]. Nous y avons perdu quelques belles pages. D'Amérique, il avait rapporté *Atala* ; d'Espagne, *Le dernier Abencérage*. Qui sait ce que nous devrions au Portugal ?

D. SAUNAL.

1. M. A. VAZ DE CARVALHO, *Vida do duque de Palmella*, Lisboa, 1898, tome I, pp. 165-66. C'est le point de départ de l'article d'Afranio Peixoto : *Un romance de Chateaubriand*, recueilli dans : *Novos ensaios de critica e de historia*, Sao Paulo, 1928.

2. Quoi qu'il en soit, ce rival est bien le duc de Palmella, ministre à Lisbonne quand il l'était à Paris. On a vu qu'ils échangèrent seize ans plus tard congratulations et décorations. Chateaubriand dut être sensible à cette ironie du sort.

LA FORTUNE DE CHATEAUBRIAND EN HONGRIE

Si nous avions la prétention de vouloir formuler des lois qui régissent le cours de la littérature, nous ne manquerions pas de rapprocher deux faits et épiloguer longuement sur eux. Voici le premier : un siècle dut s'écouler pour que les sanglots de Phèdre éveillent un faible écho en Hongrie[1] ; et voici le second : quelques mois suffirent pour qu'*Atala*, sortie des presses de Paris, soit réimprimée puis traduite dans ce même pays hongrois. Le globe littéraire se rétrécit singulièrement depuis Jean Racine.

En 1803, George Aloys Belnay, libraire de Presbourg, s'empressa d'informer sa très honorable clientèle qu'elle pouvait se procurer chez lui les dernières nouveautés, à savoir les *Œuvres* de Métastase, les *Poésies* de Wieland, le recueil des bulles de Sa Sainteté Régnante Pie VII et l'*Atala* de M. de Chateaubriand ; ce roman s'imprimait aussi sur « beau papier » et même sur papier vélin au prix respectable de 4 florins.

L'édition que je vous présente, Lecteur, — c'est le libraire qui nous avertit — je la fis faire d'après la cinquième édition faite d'après la quatrième, où l'auteur a profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. Je ne regrette qu'une seule chose omise dans les dernières éditions ; c'est à la page 187 cette phrase sombre qui démontre bien la vanité de l'homme : je m'assis sur la terre, fraîchement remuée où il rampait déjà le ver en cherchant le passage à sa proie. J'étais tenté de l'insérer au texte, mais gardant l'extrême exactitude je n'en voulus rien changer.

1. Voir notre article *Racine et les résistances de l'esprit hongrois dans* R. L. C t. XIX.

On ne pourrait être plus méticuleux en maniant un texte de saint Ambroise ! Mais nous ne savons pas bien s'il s'agit d'une édition autorisée ou non. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'elle ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale de Paris.

Elle est dédiée à la comtesse Joseph de Szapáry. (Le comte fut un disciple attardé des physiocrates, auteur d'une enquête sur *La Richesse Stérile de la Hongrie*, parue en 1784.) La dédicace prolixe et langoureuse nous fait respirer, à défaut des odeurs capiteuses des savanes et des forêts vierges, le parfum d'une anodine Arcadie. Elle est due sans doute à la plume d'un ci-devant ou d'un prêtre non assermenté, qui ne manquaient point dans les salons de Presbourg, capitale de la Hongrie à ce moment-là.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence l'ouvrage de M. de Chateaubriand. Cinq éditions répétées en peu de temps et plusieurs traductions qu'on en a faites donnent une preuve incontestable de son succès. C'est vrai que Votre Excellence n'y verra ni le cours enchanteur du Danube, ni les plaines riantes de Sandorf. (Le séjour d'été de Son Excellence, nous explique une note.) « L'auteur n'a peint que la nature sauvage et il a confondu les soupirs de l'amour avec le mugissement des tempêtes. Mais pourtant Votre Exc. y verra bien d'autres choses racontées avec la grâce de la cabane et une simplicité inimitable : le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur ; la religion, première législatrice du Sauvage, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux opposés à la lumière, à la tolérance et au véritable esprit de l'évangile ; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple ; enfin le triomphe du Christianisme sur les sentiments les plus fougueux et la crainte la plus terrible : l'amour et la mort.

Comme Votre Exc. est notoirement fort adonnée à cette religion divine et à la vertu dont on peut regarder V. Exc. comme l'image vivante, je crus faire une chose agréable en adressant cet ouvrage à Votre Exc. Puisse Votre Exc. dans sa retraite du beau Sandorf que semblable à Flore Elle ranime et embellit chaque été, semer les principes de la religion et de la vertu parmi ses sujets dont Elle fait l'amour et les délices.

Atala dut connaître une certaine vogue, car cette même année de 1803 on vit paraître chez ce même libraire Belnay sa traduction hongroise à l'usage de ceux qui ne possédaient pas suffisamment le français. Un avocat peu connu, E. Bo-

zóky, auteur d'un recueil de poésies, *Les Fleurs du Printemps* et d'une *Imploration de la Patrie pour le Perfectionnement de la langue nationale*, fut chargé de ce travail. Déjà la première page nous arrête et nous étonne. Le nom de l'auteur est magyarisé, c'est-à-dire transcrit selon la prononciation : Satôbriand Agoston Ferenc. Le titre du roman se fait plus explicite, on va narrer l'*Amour de deux Indiens des pustas de la Louisiane* : On prévoit que le style du noble vicomte va être rehaussé par les couleurs criardes de la palette de l'ancien avocat.

La préface que celui-ci a ajoutée nous annonce que l'ouvrage va décrire l'amour d'une chrétienne et d'un sauvage américain, ainsi que les mœurs et coutumes des sauvages, y compris leur parler naïf. Choses qui diffèrent sensiblement des nôtres ! C'est pourquoi la traduction n'était point une tache aisée ». « Si j'ai réussi dans mon entreprise — se demande M. Bozóky — c'est aux autres d'en juger ! que la ferveur avec laquelle je me suis mis au travail prouve au moins que j'honore notre douce langue ! » Bref, comme tous les écrivains de la « réforme de la langue hongroise », comme Faludi, traducteur de Gracián, Bozóky avait des ambitions plutôt d'ordre patriotique que d'ordre esthétique.

Ce que le traducteur fait ressortir, c'est l'aspect exotique du récit. Dans les notes qu'il y ajoute, tantôt il éclaircit les expressions françaises, tantôt il explique ou excuse sa manière de traduire. Ainsi l'*oiseau cardinal* est devenu l'oiseau de feu, parce qu'il a le plumage rouge et le magnolia s'est transformé en « arbre castor », parce que les castors aiment à en grignoter l'écorce. L'oiseau moqueur c'est, selon l'autorité des zoologues, le *turdus polyglottus*. La traduction d'ailleurs, malgré quelques bévues fâcheuses, n'est point méprisable. Nous avons pourtant l'impression qu'en avançant le traducteur se fatigue ; sa verve se lasse et son brillant se ternit.

L'Itinéraire fut aussi connu en Hongrie de très bonne heure. Le comte Etienne de Széchenyi, en préparant son « grand tour » le lit et en cite quelques phrases dans son Journal (1814). Sa traduction paraît dans la collection *Le Trésor des Voyages*, éditée par Jean Kiss, homme bien méritant des lettres (Bude, 1819).

On ne voit pas bien la raison d'être de cette collection dans un pays qui n'avait ni colonies, ni commerce avec outre-mer. Les guerres napoléoniennes qui firent parcourir l'Europe d'un bout à l'autre à nos hussards, donnaient-elles le goût des horizons lointains au public hongrois, pourtant bourgeois et casanier ? Quoi qu'il en soit, une dizaine de volumes in-quarto, joliment reliés, y virent le jour ; L'*Itinéraire* est le VII^e^ ouvrage paru dans cette série. Il fut traduit par F. Matskássy, qui collabora à ce même *Trésor* avec une traduction du *Voyage* de Marchand ; le reste de son bagage littéraire nous est inconnu. Une *Somme de l'Histoire grecque* précéda l'ouvrage de Chateaubriand, compilée d'après les travaux de Chandler, de Poucqueville, etc. On nous fait regretter que *Le Voyage du jeune Anacharsis*, ce « livre d'or » ne soit pas encore traduit. (*L'Itinéraire* serait-il une sorte d'introduction à l'œuvre de l'abbé Barthélemy ?) On nous présente la liste des voyageurs modernes en Grèce ; ce sont Foucherot, Fauvel, Choiseul-Gouffier et enfin Chateaubriand qui remplit certaines fonctions administratives sous Napoléon et sous Louis XVIII, mais à qui son pamphlet *La Constitution selon la Charte* lui valait la disgrâce. Ce qui est plus grave, constate cette *Somme*, c'est que l'*Itinéraire* ne pêche pas par excès d'exactitude. Il fallut donc le corriger en se servant des témoignages des autres explorateurs, le compléter par endroits. Ce qui est fait. Le texte de Chateaubriand est bigarré selon ce principe de petits faits menus, tirés, certes, des livres des « meilleurs auteurs ». Interpolations qui ne sont pas toujours commodes à découvrir. Car si on devine, même sans un grand outillage critique, que la statistique des exportations turques ou un recensement du cheptel grec n'étaient pas rédigés par François-Auguste, ailleurs ce ne sont que quelques lignes modestes qui furent changées ou intercalées. Mais qu'importe ! *L'Itinéraire* remanié de cette façon répondit aux dernières découvertes et aurait pu remplacer un Guide Murray. Quant à sa traduction, elle est banale et sans relief. On devine que cet excellent Matskássy ne savait que faire avec ce qui était nouveau, personnel et romantique dans l'original.

Après Chateaubriand romancier et Chateaubriand grand touriste, la Hongrie se tourna vers l'homme politique. Une découverte d'une actualité poignante ! Le pays se réveille. Un rapport confidentiel de la Police qui date de 1825 ne signale-t-il pas que les jeunes magnats imbus des théories constitutionnelles de Chateaubriand ont l'intention de former un groupe oppositionnel dans la Chambre des Pairs ?

Le chef de cette opposition sera le comte Etienne de Széchenyi. Naguère encore un aristocrate cosmopolite, parlant à peine le hongrois — son *Journal* est écrit presque entièrement en allemand — il mûrit en ces années décisives, il s'exerce aux devoirs d'un patriote, voire d'un homme d'État ; un peu plus tard il sera le grand organisateur des efforts jusque-là éparpillés de son pays.

Ce furent ses voyages entrepris pour connaître les démocraties occidentales qui le métamorphosèrent. En 1822 Széchenyi se trouve à Londres. Il fréquente dans le monde, il rencontre les célébrités du jour, il écoute parler les autres. Il puise ses renseignements sans doute à l'ambassade d'Autriche. Le 25 mars, il note dans son *Journal* : « On dit que Chateaubriand a l'abord rude et fâcheux. » Le 6 juin, il parle du peu d'estime avec laquelle celui-ci est traité. Chateaubriand se trouve en une situation fausse, sa conduite est jugée d'être très maladroite. Une historiette sert de preuve. Chateaubriand se serait plaint : « Quel pays détestable que cette Angleterre et que ses femmes sont sans gaîté, sans toute grâce ! » La comtesse de Lieven prend la défense du sexe calomnié : « Vous les jugez sans les connaître, on rencontre ici des femmes d'esprit ! » Le vicomte : « Ah, Madame, je n'aime pas les femmes d'esprit ! » La comtesse : « Alors je vous quitte, Monsieur l'Ambassadeur ! »

Le 9 août Széchenyi dîne chez les Lieven où il a la chance de se trouver face à face avec le grand homme. Les convives discutent sur les mérites de Byron et de Walter Scott. La comtesse tranche cavalièrement les problèmes les plus ardus. « Si on a l'avantage d'une bonne assiette dans la vie, on possède aussi de l'autorité », note le *Journal*. « Et pourtant Mme de Lieven ne peut se vanter d'avoir des connaissances plus profondes que Chateaubriand. » On critique aussi les allures prétentieuses de Wellington, et Chateaubriand

d'opiner : « Tout cela est bel et bon quand on a les campagnes d'Espagne et la bataille de Waterloo. Si le maréchal du Pape faisait la même chose, tout le monde s'en moquerait ».

L'année suivante, Chateaubriand devenu ministre rappelle un peu brusquement l'ambassadeur de France à Vienne, M. de Caraman. La ville impériale s'émeut et le jeune comte de Clary, officier de la garde, qui se pique d'avoir de l'esprit, déclare : « Je ne vois là dedans ni du génie, ni du christianisme. »

En 1825 une entrée rhapsodique du *Journal* — le style c'est l'homme — concerne les *Notes* sur la Grèce qui viennent de paraître : « De la bêtise » (Dummes Zeug). Par contre, en septembre 1838, Széchenyi a l'occasion d'être content. Il parcourt la Turquie, quand les journaux lui apprennent que Chateaubriand rompait une lance pour la dynastie déchue. « Son discours est plein de bon sens. Le peuple français a un avenir devant soi » (Kann noch etwas werden.)

La défaite de la révolution de 1848 marque une coupure non seulement dans l'évolution de la Hongrie, mais encore dans l'histoire de la sensibilité hongroise. La réaction triomphante poursuivit tout ce qui sentait les idées de 89, l'élan romantique était chose du passé. Les protagonistes de la « jeune Hongrie » succombaient sur les champs de bataille ou moururent dans les cachots. Chateaubriand, enfant du siècle, dut céder sa place à l'apologiste, au défenseur du trône et de l'autel. Si ses romans sont toujours lus en français par les grands seigneurs, en allemand, qui fut comme la « lingua franca » du bassin danubien, par les classes moyennes; il est surtout accaparé par les gens d'Église. État de choses qui est bien caractérisé par un compte rendu des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Il est dû au Révérend Père J. A. Ráth et parut dans les *Mélanges* offerts au savant Danielik (1852). Ces 23 pages in-quarto ne s'occupent que des événements politiques et surtout ecclésiastiques traités par les *Mémoires*, « les seuls qui peuvent intéresser les catholiques vivant dans nos parages... » Les détails de la vie intime de l'auteur, très abondants, trop abondants, plus abondants qu'il n'en faudrait, n'ont aucun droit à notre curiosité. De tous les apophtègmes dont le Révérend Père farcit son compte

rendu, il nous suffit de citer un seul : « La Restauration fit faillite, non pas, comme on le croirait d'abord et comme M. de Chateaubriand l'a cru, parce qu'elle était réactionnaire, mais parce qu'elle était libérale. »

Cette même note résonne dans la préface de la traduction hongroise des *Martyrs*. F. Varga, encore un prêtre, devine que l'auteur avait un double but en composant son ouvrage. Il voulut glorifier l'Église qu'il a offensée dans les écrits de sa jeunesse et apporter ainsi une offrande à la mémoire de sa mère, « l'on sait que la pieuse femme avait souffert de l'impiété de son fils ». Il voulut aussi démontrer que la religion chrétienne peut peindre aussi bien les sentiments et les caractères que le mythe païen. En revanche, le but du traducteur était unique : « Augmenter le nombre, hélas, infiniment petit, de ces œuvres de notre littérature, qui divertissent noblement, tout en répandant des connaissances utiles. » Cette homélie est datée : La veille de la naissance de Notre-Seigneur, Pécs, 1858. La traduction est lourdaude, le style archaïque est relevé de néologismes maladroits. Seuls les noms propres, noms que Chateaubriand a rêvés, noms intraduisibles, vaguement évocateurs, chargés de poésie et nimbés du rayonnement de la Grèce, ont gardé toute leur beauté !

Le Génie du Christianisme fut traduit par un certain I. Gubicza en 1876 ; une seconde édition revue est de 1881. Déjà le titre nous heurte : on nous parle de « l'esprit », mot, qui sans aucun doute a l'air moins dangereux, que le mot « génie ». Le traducteur commence par confesser qu'il est incapable de suivre l'aigle dans son vol hardi. Pour traduire dignement ces pages de Chateaubriand, qui sont plutôt des vers libres que de la prose, il faudrait être un autre Chateaubriand. Il voulut simplement mettre entre les mains des lectrices et des jeunes gens capables d'enthousiasme un livre qui ne fait pas rougir la vierge qui le feuillette aux heures de rêverie, mais qui touche pourtant le cœur comme le tonnerre, le murmure des ruisseaux, le soupir des forêts. M. Gubicza nous révèle aussi qu'il a remplacé par la sienne pour des « raisons importantes » la préface que Chateaubriand écrivait pour l'édition de 1828, qu'il a omis de même les notes de l'auteur qui « ne sont que de la polémique contre

les Encyclopédistes et qui ne manqueraient pas d'attirer l'attention sur leur secte aujourd'hui bien morte — un peu comme un professeur de morale qui, châtiant les vices, ne les rend que plus alléchants. Enfin il saute l'épisode de René. Une fois de plus, il pouvait avoir de bonnes raisons pour agir ainsi, mais même celle qu'il donne nous suffit : *René* est déjà traduit.

On pourrait être surpris que le public hongrois eût attendu jusqu'à 1865 pour lire *René*. Mais sûrement on le lisait en français ou en allemand ; les exemplaires égarés dans nos bibliotèques publiques le prouvent. Son traducteur, E. Gothard, un curé de campagne, avait le goût — c'est le cas de le dire — bien catholique : il traduisit en son idiome un Essai de Macaulay, un conte de Musset, un roman de Paul de Kock. Sa préface est intelligente. Elle affirme que *René*, la plus belle œuvre de Chateaubriand, est une perle de la littérature universelle, un poème qui nous touche jusqu'au fond de notre cœur. Quand il fut écrit, la maladie régnante de l'Occident était le mal du siècle, qui de nos jours n'est plus à la mode. Mais si tout a changé depuis cinquante ans, si même le concept du beau se trouve modifié, Chateaubriand, lui, ne fit que grandir. La traduction qui s'ensuit est une chose excellente et mériterait d'être tirée de l'oubli. On comprend que la langue hongroise, méprisée par les gens du grand monde pendant un siècle, vernie de « Kultur » allemande, estropiée dans son développement, se prêtait mieux aux effusions lyriques de *René* qu'aux descriptions épiques d'un roman, à la rapidité et à la vivacité d'un dialogue dramatique.

C'est une nécrologie plutôt qu'une apothéose que la *Vie de Chateaubriand* (1868). Son auteur, Zs. Bodnár a puisé dans les « meilleures sources », dans les écrits de Villemain, de Sainte-Beuve, de Marcellus, de Ch. Benoist. Il a ajouté du sien, des périphrases morales. Le ton de l'ouvrage est élevé ; ce qui lui fait complètement défaut, c'est l'ironie. Défaillance qui serait tout à l'avantage du critique s'il était mieux documenté sur les exigences d'une biographie intéressante. Mais on ne peut que sourire quand Zs. Bodnár insiste sur un amour malheureux pour Madame de Beaumont,

en qui Chateaubriand trouva son bonheur. « Un homme marié n'aurais pas dû concevoir une passion pour une femme qui ne peut jamais lui appartenir. Nous — M. Bodnár — nous garderons de suggérer que cette passion aboutit à un crime laid et brutal !... Certes, Mme de Chateaubriand était un peu acariâtre, mais est-ce que c'est une raison, nous vous le demandons, de déroger aux lois humaines et divines ? Dans les choses de la morale le génie n'a aucun privilège. »

Pour compléter notre bibliographie, mentionnons que le *Dernier Abencérage* parut en traduction hongroise en 1837 à Kolozsvár. Le petit volume ne porte pas le nom du traduteur. Ce même ouvrage sera traduit en 1892 par I. Rada, en 1921 par J. Gyöngyösi, un libraire de province qui sera plus tard ministre des Affaires étrangères et enfin, sous le titre qui promet, *La Fille du Prince de Santa-Fé* par B. Semjén en 1943. Rada nous a donné également les *Martyrs* en 1888, K. Csiky, *Atala* en 1876 (une seconde édition parut, en 1903). Les chapitres des *Mémoires* qui parlent de Napoléon furent traduits par D. Antal en 1916. Mentionnons aussi que les biographies de Maurois et de Paléologue furent appréciées beaucoup par les lecteurs hongrois. Néanmoins, il faut bien le dire, Chateaubriand a cessé d'être une force vivante. Le traduire c'était se conformer au goût éclectique du temps, à l'aspiration des nouvelles classes sociales qui commencent à s'intéresser à la littérature et collectionnent des chefs-d'œuvre « qu'il faut lire », dans des séries modestes, abordables à toutes les bourses et dans lesquelles le *Sakountala* côtoie les romans de Feuillet ou de Georges Ohnet...

Sandor Baumgarten.

LE SÉJOUR DE CHATEAUBRIAND EN ÉGYPTE [1]

Pour contrôler la chronologie de l'*Itinéraire* dans sa partie égyptienne, nous ne pouvons recourir au *Journal* de son valet de chambre Julien [2]. Lui qui n'a pas quitté son maître d'une semelle depuis Venise jusqu'à Alexandrie, n'eut-il pas la malencontreuse idée de tomber malade en débarquant sur la terre d'Égypte ? « Nous sommes arrivés le lundi 20 ; nous avons descendu *(sic)* chez M. Drovetti, consul français. Le 23, M. de Chateaubriand a parti *(sic)* avec deux personnes de la connaissance de M. le consul pour Le Caire et n'a emmené que son domestique interprète. Il m'a laissé, ayant un mouvement de fièvre par la fatigue que j'avais eue depuis quelque temps ; il est revenu le 13 novembre, ce qui a fait trois semaines d'absence, dans lequel temps je me suis bien rétabli, et m'a retrouvé en bonne santé ; il y est encore resté dix jours : ce qui m'a fait trente-quatre jours de résidence à Alexandrie que j'ai employés à me promener tant dans la ville qu'au dehors. » Voilà qui fait l'affaire de Julien, mais qui ne fait pas la nôtre. Sa maladie nous enlève un témoignage dont la précision positive nous eût sans doute été précieuse pour reconstituer l'emploi du temps de Chateaubriand au Caire.

« Je me bornerai, écrit-il dans son *Itinéraire*, à suivre sans m'arrêter les simples dates de mon journal » [3]. Pas tout à

1. On a cru pouvoir reproduire ici un chapitre de l'ouvrage : *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, imprimé à tirage restreint sur les presses de l'Institut français d'archéologie au Caire (1933), peu connu en France et aujourd'hui épuisé (N. D. L. R.).

2. Édition Édouard Champion, 1904.

3. *Itinéraire*, éd. 1811, vol. III, p. 70. Cf. pour tout cet article l'admirable édition critique d'Émile Malakis.

fait. Bien qu'il se garde, au cours du récit de son voyage en Égypte, d'étaler, comme il l'a fait pour Jérusalem, une indiscrète érudition, il ne résiste pas toujours au plaisir de glisser dans sa trame des considérations philosophiques ou de la broder de citations classiques. Hérodote et Diodore alternent avec Fénelon et Bossuet. Mais sa narration n'est pas trop surchargée d'explications, ni entravée par les digressions historiques : elle se déroule sans heurt ni éclat, on la suit sans ennui.

Le jour de son débarquement à Alexandrie, le 20 octobre 1806, il est reçu fort aimablement par notre consul, Bernardin Drovetti. Celui-ci était un Cisalpin entré au service de la France. Il avait été officier, puis juge aux armées et il était venu en Égypte comme vice-consul vers 1803, avec le commissaire de la République Mathieu de Lesseps, père de Ferdinand. C'était un esprit à la fois vif et batailleur, alerte et cultivé, un spéculateur ingénieux, un grand amateur d'antiquités et un collectionneur averti. Entre lui et son collègue anglais, le major Missett, s'était établie une ardente rivalité politique. Elle s'accentua encore avec son successeur Henry Salt et se doubla d'une non moins âpre concurrence archéologique [1]. C'était à qui des deux consuls ferait les fouilles les plus fructueuses : ils eurent bientôt, l'un et l'autre, leurs chercheurs en Haute-Égypte. Le Français subventionnait son compatriote le Marseillais J. J. Rifaud, l'Anglais employait et soutenait l'Italien Belzoni, et il faut bien reconnaître que la collection Drovetti, dédaignée par la France, vendue au Piémont 400.000 francs en 1824 et aujourd'hui au Musée de Turin, constituait un admirable ensemble. Tel est l'homme qui reçut, avec une cordialité démonstrative et déférente, Monsieur de Chateaubriand à son arrivée en Égypte.

Après avoir passé trois jours avec lui, dans cette maison, au bord de la mer, qu'avait habitée Kléber, notre voyageur gagne, le 23 octobre, Rosette où il est accueilli par un autre consul de France, M. de Saint-Marcel.

1. Cf. l'étude sur Salt et Drovetti publiée par M. Auriant sous le titre : *Autour d'une stèle* dans le *Correspondant*, du 10 mars 1924. Cf. aussi les documents publiés par G. Douin : *Mohamed-Aly, pacha du Caire* (1805-1807) et la vie de Drovetti publiée par Farina, Turin (en italien). La collection Salt fut achetée par le Louvre, sur les instances de Champollion, en 1826.

Les premières impressions de la côte et du Delta ne l'étonnent point. Prétention extraordinaire, et qui montre à quel point l'autosuggestion peut le posséder, ces paysages lui rappellent précisément ceux de l'Amérique qu'il n'a pas vus, mais qu'il a toujours déclaré avoir vus, qu'il s'imagine aujourd'hui avoir vus. « Ces plages ressemblaient aux lagunes de Floride [1]... » « Quoi que je fusse charmé de rencontrer une grande rivière et une fraîche verdure, je ne fus pas très étonné, car c'étaient absolument là *mes* fleuves de la Louisiane et *mes* Savanes américaines » [2]. Rosette lui paraît pourtant « jolie », bien que Savary en ait, selon lui, « un peu exagéré les agréments ». C'est là qu'il fait la connaissance d'un aimable compatriote, M. Caffe, « négociant français et le plus obligeant des hommes » [3], ancien membre du grand divan de Bonaparte.

Celui-ci lui procure un bateau pour remonter le Nil et l'accompagne même jusqu'au Caire. Navigation pénible et fastidieuse, contrariée à la fois par le vent et par le courant, « sept mortelles journées » [4] ! Chateaubriand trouva le trajet monotone. Peut-être aussi n'était-il point trop rassuré sur la situation politique. Le Delta était alors en pleine effervescence. Méhémet-Ali, maître du Caire, ne l'était pas des campagnes. Son adversaire Elfy-Bey, soutenu par les Anglais, tenaît tête à ses milices albanaises et avait organisé, un peu partout, des détachements de Bédouins qui dévastaient les rives du Nil. Les rencontres se multipliaient, et c'est ce qui explique cette page pittoresque de l'*Itinéraire*. « Tantôt nos matelots nous tiraient à la cordelle, tantôt nous marchions à l'aide d'une brise du Nord qui ne soufflait qu'un moment. Nous nous arrêtions pour prendre à bord des Albanais : il nous en arriva quatre dès le second jour de notre navigation qui s'emparèrent de notre chambre. Il fallut supporter leur brutalité et leur insolence. Au moindre bruit, ils montaient

1. *Itinéraire*, éd. 1811, vol. III, p. 66.
2. *Id.*, p. 71.
3. Chateaubriand resta en relations avec M. Caffe dont il publie deux lettres, l'une dans l'*Itinéraire*, p. 107, l'autre dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, vol. II, p. 357.
4. En réalité six jours, car il quitte Rosette le 26 octobre et cela l'amènerait au Caire, non pas le 31 octobre, comme il le prétend, mais seulement le 1er novembre. Chateaubriand a toujours professé à l'égard de la chronologie la plus parfaite indifférence.

sur le pont, prenaient leurs fusils, et comme des insensés avaient l'air de vouloir faire la guerre à des ennemis absents. Je les ai vus coucher en joue des enfants qui couraient sur la rive en demandant l'aumône... Pendant ce temps nos marchands turcs descendaient à terre, s'asseyaient tranquillement sur leurs talons, tournaient le visage vers La Mecque et faisaient, au milieu des champs, des espèces de culbutes religieuses. Nos Albanais, moitié musulmans, moitié chrétiens, criaient : « Mahomet » et « Vierge Marie », tiraient un chapelet de leurs poches, prononçaient en français des mots obscènes, avalaient de grandes cruches de vin, lâchaient des coups de fusil en l'air et marchaient sur le ventre des Chrétiens et des Musulmans »[1]. Évidemment, la scène est animée et ne manque pas de couleurs. Elle en a même qui ne sont pas justes, et, si la boisson de ces guerriers n'a rien de musulman, leur chapelet par contre n'a rien de catholique. C'était tout simplement le collier qu'égrène machinalement tout bon Mahométan, et je ne crois pas qu'on puisse en tirer des conclusions sur le christianisme de nos Albanais. Ce qui reste suggestif, dans ce petit tableau, c'est l'évocation de la soldatesque grossière qui, à l'époque, règne en souveraine partout. Ces mercenaires turbulents bousculent le pacifique fellah et leurs rencontres avec les troupes rebelles d'Elfy-Bey rendent précaire la sécurité des voyages. Je ne voudrais pas jeter la suspicion sur le courage de M. de Chateaubriand : c'est un gentilhomme de race et un galant officier. Mais le temps du siège de Thionville est déjà loin, et le brillant auteur d'*Atala*, l'amant de la comtesse Nathalie de Noailles, a encore de belles heures à vivre. Pourquoi risquer légèrement cette précieuse vie, cette gloire et ce bonheur à venir ? Si M. de Chateaubriand n'a pas vu grand'-chose en Égypte en dehors du Caire, c'est qu'il débarque en pleine guerre civile et se soucie peu de courir les aventures.

Mais voici qu'apparaissent les Pyramides. « Le Nil qui était alors comme une petite mer ; le mélange des sables du désert et de la plus fraîche verdure ; les palmiers, les sycomores, les dômes, les mosquées et les minarets du Caire, les pyramides lointaines de Saqqara, d'où le fleuve semblait

1. *Itinéraire, loc. cit.*, pp. 76-77.

sortir comme de ses immenses réservoirs, tout cela formait un tableau qui n'a point son égal sur la terre [1]. » Ce spectacle suggère à Chateaubriand une large méditation sur la grandeur des Pharaons et l'élévation hautaine de leur pensée. Il prend le contre-pied de Bossuet qui avait raillé leurs vains efforts pour s'immortaliser, toute cette activité qui aboutit à un tombeau, et souvent à un tombeau vide, preuve éclatante du néant de l'homme. « L'idée de vaincre le temps par un tombeau, de forcer les générations, les mœurs, les lois, les âges à se briser au pied d'un cercueil, ne saurait être sortie d'une âme vulgaire. Si c'est là de l'orgueil, s'écrie l'orgueilleux René, c'est du moins un grand orgueil [2]. » On sent qu'il comprend et partage ce sentiment. Mais il sera permis à d'autres voyageurs plus chrétiens de ne point être de son avis. « M. de Chateaubriand, notera plus tard Xavier Marmier, a écrit une belle page de son *Itinéraire* pour démontrer que celui qui avait eu la pensée d'ériger un pareil monument était un esprit magnanime. Que Dieu préserve la nature d'une telle magnanimité ! »

Le voici maintenant qui débarque, le 31 octobre [3] à Boulaq et, traversant « un faubourg détruit, au milieu des vautours qui dévoraient leur proie », il se rend, avec M. Caffe, au quartier franc, « espèce de cul-de-sac dont on ferme l'entrée tous les soirs ». Il y est reçu par un compatriote dont il ne se rappelle pas le nom, mais dont il apprécie rétrospectivement la serviable obligeance, un marchand à qui, dit-il, « M. Drovetti avait confié le soin des affaires des Français au Caire ». Cet homme accueillant s'est révélé à nous, puisque son hôte avait omis de le faire. C'est Félix Mengin, gendre de M. Caffe, agent du consul d'Alexandrie au Caire, et auteur d'une *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohamed-Aly* [4]. Passant en revue les événements du

1. *Itinéraire, loc. cit.*, pp. 81-82 et Remarques des *Martyrs*, 3e éd., 1810, éd. Garnier, p. 458.
2. *Itinéraire, loc. cit.*, p. 85.
3. Si la navigation n'a pas duré « sept mortelles journées », autrement le 1er novembre 1806 (*Itinéraire, loc. cit.*, p. 87).
4. F. Mengin, *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohamed-Aly, ou récit des événements politiques et militaires qui ont eu lieu depuis le départ des Français jusqu'en* 1823. Avec notes de MM. Langlès et Jomard, Paris, 1823. Mengin est aussi l'auteur d'un *Histoire sommaire de l'Égypte de* 1823 *à* 1838, ainsi que d'un *Tableau de l'Égypte* dans les *Mémoires* du Général Belliard publiés par Vinet. Il

mois de novembre 1806, il écrit : « Ce fut à cette époque que M. de Chateaubriant *(sic)*, revenant de son voyage en Palestine, arriva au Kaire. Je fus assez heureux pour lui faire accepter un logement chez moi et pour l'accompagner à l'obélisque et sur les ruines de Matarieh, au puits de Joseph, et dans tous les lieux qui peuvent exciter la curiosité des voyageurs » [1]. Mengin semble donc avoir conservé un bon souvenir de Chateaubriand et, loin de lui en vouloir d'avoir oublié son nom, il s'arrangera plus tard pour le lui rappeler délicatement en lui dédiant son propre livre. En attendant, il se met à sa disposition, et surtout le place sous la sauvegarde de cinq mamlouks français protégés par Drovetti.

Anciens déserteurs de l'armée de Menou restés en Égypte après le départ du dernier convoi, ils avaient préféré l'exil à de nouvelles aventures militaires et étaient devenus les instructeurs des troupes du pacha régulier, puis, pendant la période d'anarchie qui suivit, certains d'entre eux avaient d'abord servi Elfy-Bey pour se rallier finalement à Méhémet-Ali. Avec eux se trouvaient encore une centaine d'anciens compagnons d'armes, déchet de l'expédition Bonaparte, dont ils se disputèrent le commandement. « Si ces déserteurs, écrit justement Chateaubriand, au lieu de se diviser entre eux, s'étaient réunis et avaient nommé un bey français, ils se seraient rendus les maîtres du pays ». Quoi qu'il en soit, ils se mirent avec empressement au service du voyageur. « Leur chef s'avouait le fils d'un cordonnier de Toulouse. Le second en autorité après lui servait d'interprète à ses camarades. Il savait assez bien le turc, l'arabe, et disait toujours en français, j'*étions*, j'*allions*, je *faisions* ». Nous connaissons aujourd'hui les noms de trois d'entre eux : Abdallah, le chef, s'appelait en réalité Derau (ou Dureau), de Toulouse ; Sélim était Combe, d'Avignon ; Ismaïl Rechouan, Pierre Gary, du Lot-et-Garonne [2]. En dépit du coup de tête qui avait fait

épousa la fille de M. Caffe (cf. Jehan d'Ivray, *L'aventure Saint-Simonienne et les femmes*, 1928, p. 199.)

1. Chateaubriand ne décrit ni le puits de Joseph, ni l'obélisque de Matarieh, ni l'arbre de la Vierge qui se trouve à côté.

2. Presque tous les voyageurs signalent cette petite troupe des mamlouks français. En 1817, le comte de Forbin, qui visita les Pyramides avec Rechouan, trace de leur situation une peinture moins encourageante. « Ils n'étaient plus que 80 et se plaignaient d'être fort négligés et médiocrement payés. » (*Voyage*, p. 211). Le comte de Marcellus en mentionne encore 33 en 1820, dont le légendaire

d'eux des déserteurs, ils étaient renommés pour leur bravoure, aimaient toujours la France et se redressaient avec un sentiment profond de leur dignité. « Cinq soldats tirés des derniers rangs de notre armée, écrit Chateaubriand, se trouvaient en 1806 à peu près les maîtres du Caire. Rien n'était amusant et singulier comme de voir Abdallah, de Toulouse, prendre les cordons de son caftan, en donner par le visage des Arabes ou des Albanais qui l'importunaient, et nous ouvrir ainsi un large chemin dans les rues les plus populeuses. Au reste, ces rois par l'exil avaient adopté, à l'exemple d'Alexandre, les mœurs des peuples conquis, ils portaient de longues robes de soie, de beaux turbans blancs, de superbes armes ; ils avaient un harem, des esclaves, des chevaux de première race ; toute chose que leurs pères n'ont point en Gascogne et en Picardie. Mais au milieu des nattes, des tapis, des divans que je vis dans leur maison, je remarquai une dépouille de la patrie : c'était un uniforme haché de coups de sabre qui couvrait le pied d'un lit fait à la française. Abdallah réservait, peut-être, ces honorables lambeaux pour la fin du songe, comme le berger devenu ministre :

> Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
> L'habit d'un gardeur de troupeaux,
> Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
> Et, je pense, aussi sa musette [1].

Le lendemain de son arrivée au Caire, le 1er novembre 1806, Chateaubriand s'apprêtait à demander audience à Méhémet-Ali et s'en fut au palais de la citadelle. Mais le pacha était absent, et nous y perdons un portrait qui n'eût certes manqué ni de couleur ni d'intérêt [2]. Le visiteur fut donc reçu par un de ses fils dont il ne se rappelle pas le nom, un enfant de quatorze ou quinze ans, nous dit-il (c'était le jeune Ibrahim) [3], et la vérité nous oblige à reconnaître qu'il retira de cette entrevue une impression peu favorable.

Rechouan, et il n'en restait plus que 17 en 1830 (*Souvenirs*, p. 384). L'un d'entre eux, Youssouf Kachef, dirigeait à Gournah les fouilles de Drovetti ; le dernier semble avoir été ce M. Jean, négociant en vins de l'Archipel, signalé par Gérard de Nerval en 1843.

1. *Itinéraire, loc. cit.*, p. 89-90.

2. M. Driault prétend que Chateaubriand eut une entrevue avec Méhémet-Ali (*Campagne de Crète et de Morée*, pp. 9).

3. Confirmé par le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, Paris, 1844, vol. II, p. 265.

Devant cet adolescent « assis sur un tapis, dans un cabinet délabré » et entouré d'une douzaine de drôles assez équivoques, il se sent gêné par le spectacle « hideux et dégradant » d'une adulation trop complaisante. Mais, en sortant du palais, il est saisi d'admiration devant le noble panorama qui s'étale à ses pieds. Quelle magnifique vision ! l'immense cité fauve et dorée, le Nil, la campagne verdoyante et tout au loin, plantées au bord du désert, les Pyramides. Elles sont là, en face de lui, formidables malgré la distance, et aussi nettes que si elles étaient à une portée de fusil. « A l'œil nu, je voyais parfaitement les assises des pierres et la tête du Sphinx qui sortait du sable »[1]. Non, dans son enthousiasme, le narrateur se fait illusion. Du rocher du Mokattam ou de la terrasse de la citadelle, la vue la plus perçante et le regard le plus exercé ne peuvent distinguer ces détails. Le Sphinx est, comme on sait, accroupi au fond d'un vallon, et pour discerner les degrés de la pyramide de Chéops, il faut s'avancer au moins jusqu'au bord du plateau de Guizeh.

Le lendemain, Chateaubriand se fait transporter dans l'île de Rôda dont Savary avait déjà décrit les jardins enchanteurs. « Nous nous étions ainsi beaucoup rapprochés des Pyramides. A cette distance elles paraissaient d'une hauteur démesurée... à travers la verdure des rizières, le cours du fleuve, la cime des palmiers et des sycomores... La lumière du soleil, d'une douceur admirable, colorait la chaîne aride du Mokattam, les sables libyques, l'horizon de Saqqara et la plaine des tombeaux. Un vent frais chassait de petits nuages blancs vers la Nubie et ridait la vaste nappe des flots du Nil. L'Égypte m'a paru le plus beau pays de la terre : j'aime jusqu'aux déserts qui la bordent, et qui ouvrent à l'imagination les champs de l'immensité[2]. » Mais il n'alla pas plus loin. Rendons ici hommage à sa sincérité, il n'a pas gravi l'escarpement de Guizeh, n'a pas visité les Pyramides, et il ose l'avouer. L'état de la crue, dit-il, ne permettait pas l'excursion : l'eau du Nil n'était pas assez retirée pour qu'on pût y aller à cheval, mais elle n'était plus assez haute pour qu'on tentât de s'en approcher en barque. Peut-être aussi ne put-il, en ces temps troublés, se procurer une escorte

1. *Itinéraire, loc. cit.*, p. 91.
2. *Itinéraire, loc. cit.*, p. 93.

suffisante et n'osa-t-il point se risquer dans le désert sans un service de protection ? Il en prit d'ailleurs aisément son parti, d'autant plus aisément qu'il avait cru, de la terrasse de la citadelle, avoir une vue des Pyramides assez précise pour n'en pas souhaiter de plus rapprochée. Il chargea donc l'honnête M. Caffe de s'y rendre de sa part et « d'écrire son nom sur ces grands tombeaux, selon l'usage, à la première occasion »[1].

Le retour des voyageurs à Rosette s'effectua beaucoup plus rapidement que l'aller. Ils appareillèrent le 8 novembre au soir et, le courant et le vent aidant, ils arrivèrent à la mer en moins de trois jours. Cela valait d'ailleurs mieux ainsi, car les rives du Nil étaient encore peu sûres. Ici un camp d'Arabes, de Bédouins, à la solde d'Elfy-Bey ; là (et rien n'était moins rassurant) un camp d'Albanais révoltés contre Méhémet-Ali qui n'avait pas assez d'argent pour les payer. Aborder d'un côté pour éviter l'autre, c'eût été tomber de Charybde en Scylla. « Le 19 au matin, en sortant du canal et en rentrant dans la grande branche de Rosette, nous aperçûmes le côté occidental du fleuve occupé par un camp d'Arabes. Le courant nous portait malgré nous de ce côté et nous obligeait de serrer la rive. Une sentinelle cachée derrière un vieux mur cria à notre patron d'aborder. Celui-ci répondit qu'il était pressé de se rendre à sa destination et que d'ailleurs il n'était point ennemi. Pendant ce colloque nous étions arrivés à portée de pistolet du rivage, et le flot courait dans cette direction l'espace d'un mille. La sentinelle voyant que nous poursuivions notre route tira sur nous : cette première balle pensa tuer le pilote qui riposta d'un coup d'escopette. Alors tout le camp accourut, borda la rive et nous essuyâmes le feu de ligne. Nous cheminions fort doucement, car nous avions le vent contraire : pour comble de guignon, nous échouâmes un moment. Nous étions sans armes ; on a vu que j'avais donné mon fusil à Abdallah. Je voulais faire descendre dans la chambre M. Caffe que sa complaisance pour moi exposait à cette désagréable aventure ; mais quoi-

1. *Itinéraire*, p. 94. Lord Valentia, accompagné du consul anglais Salt, avait fait six mois auparavant l'excursion des Pyramides sous l'escorte de mamlouks français. Cf. G. Valentia, *Voyages and travels to India, Ceylon, the Red Sea, Abyssinia and Egypt, in the years* 1802-1806, London, 1809, trad. française, Paris, 1813, 4 vol. in-8°.

que père de famille et déjà sur l'âge, il s'obstina à rester sur le pont. Je remarquai la singulière prestesse d'un Arabe : il lâchait son coup de fusil, rechargeait son arme en courant, tirait de nouveau, et tout cela sans avoir perdu un pas sur la marche de la barque. Le courant nous porta enfin sur l'autre rive, mais il nous jeta dans un camp d'Albanais révoltés, plus dangereux pour nous que les Arabes, car ils avaient du canon, et un boulet nous pouvait couler bas. Nous aperçumes du mouvement à terre ; heureusement la nuit survint. Nous n'allumâmes point de feu et nous fîmes silence. La Providence nous conduisit, sans autre incident, au milieu des partis ennemis jusqu'à Rosette. »

Ces péripéties sont confirmées par le bulletin historique que le consul Drovetti adressait régulièrement aux Affaires Étrangères [1]. On y lit en effet à la date du 12 novembre 1806. « Les troupes qui sont à Rosette [2] ne veulent se rendre à Rahmanieh, ainsi qu'elles en ont reçu l'ordre, que lorsqu'elles auront reçu leur solde. On n'entend qu'un cri dans l'armée du pacha : « de l'argent, de l'argent... » En attendant, l'Elfy se prépare à reprendre le siège de Damanhour qui sera bientôt réduite si on ne vient pas à son secours. Ce bey compte, aussitôt après la retraite des eaux, mettre à exécution son projet de ravager le Delta et toutes les provinces de la Basse-Égypte. Les Bédouins à la suite de son armée [3] commencent déjà à troubler la navigation du Nil. M. de Chateaubriand, voyageur français, a dû soutenir à son retour du Caire une fusillade très vive ».

Chateaubriand arriva le 11 novembre à Rosette et le 13 à Alexandrie. Il faisait mauvais temps. La tempête hurla pendant dix jours le long de la côte. L'impression fut désastreuse. « Si j'avais été enchanté de l'Égypte, Alexandrie me sembla le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre. » Notre voyageur impatient arpente le rivage grondant,

1. Cf. G. Douin, *Mohammed-Aly, pacha du Caire* (1805-1807), Correspondance des consuls de France éditée par la Société Royale de Géographie, 1926, p. 142.

2. Les troupes du pacha, y compris les Albanais révoltés.

3. C'est le camp arabe de la rive opposée, rallié à Elfy-Bey. Chateaubriand s'intéresse aux péripéties de la lutte entre les Bédouins d'Elfy et les troupes de Méhémet-Ali et pose à ce sujet des questions à M. Caffe. Celui-ci écrira de Rosette, le 14 novembre (et non, comme il le dit, le 14 février) : « Le village où les Mamluks ont battu les Albanais s'appelle Nekle, celui où nous avons été attaqués par les Arabes porte le nom de Saffi. » (*Itinéraire*, p. 107).

monte à cheval avec Drovetti, contemple du haut de la terrasse de la maison consulaire, où son hôte a installé une volière pleine de cailles et de perdrix, « la mer sombre et orageuse ». Sa pensée n'est déjà plus ici : elle le devance, elle s'attarde quelque part en Espagne, où l'attend Natalie de Noailles. Que fait-il sur ces rivages inhospitaliers ? Quels spectacles à offrir à son imagination ? « Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité, un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris ; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève, les pavillons des consuls européens flottant au-dessus de leurs demeures et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies [1]. »

Non, il n'y a pas là matière à ces grands tableaux qu'il s'entend à brosser avec tant d'éclat, rien qui puisse donner lieu à un de ces morceaux célèbres comme « les ruines dans la campagne romaine » ou « le lever de soleil sur l'Acropole ». Aussi renvoie-t-il tout simplement son lecteur au *Voyage* de Volney qui, dit-il avec une flatteuse exagération, a tracé d'Alexandrie « le tableau le plus complet et le plus fidèle ». Il n'en est peut-être pas très convaincu. Mais c'est le prétexte que donne, pour s'évader, un homme las ou pressé... « Quant aux monuments d'Alexandrie, Pococke, Norden, Shaw, Thévenot, Paul Lucas, Tott [2], Nieburh *(sic)*, Sonnini et cent autres les ont examinés, comptés, mesurés. Je me contenterai donc de donner ici l'inscription de la colonne de Pompée. Je crois être le premier voyageur qui l'ait rapportée en France » [3]. Et il est amusant de voir ce médiocre helléniste, documenté à son retour par le savant Boissonade, étaler complaisamment les avantages de la leçon qu'il propose !

Coquetterie innocente aussi, celle qui lui fait raconter sa visite à un « riche Turc » d'Alexandrie que lui présenta Drovetti et qui, ayant entendu prononcer son nom, prétendit également connaître ses ouvrages. Dès qu'il l'aperçut, soit qu'il ne sût pas en français le genre des noms propres, soit qu'il ne fût pas très fixé sur le sexe de ses héros, il vint vers

1. *Les Martyrs*, 3e éd. 1810, *Remarques*.
2. F. de Tott, Inspecteur général des Échelles du Levant, auteur de *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*. Cf. deuxième partie, p. 105.
3. *Itinéraire, loc. cit.*, pp. 99-100. Il avait déjà publié cette inscription dans le *Mercure de France*, juillet 1807.

lui avec effusion en s'écriant : « Ah ! mon cher Atala ! ma chère René. » Et Chateaubriand d'avouer que, même incomplète, il goûta cette petite jouissance d'amour-propre. Il n'y en avait pas de médiocre pour lui. (Dans une note de la 3e édition de l'*Itinéraire*, il se décidera à nous révéler d'ailleurs qu'il fut mystifié par Drovetti et que ce bon Turc était Ali-Bey el-Abbasi, un aventurier espagnol soi-disant converti à l'Islam, agent secret de M. de Talleyrand, puis de Louis XVIII, auteur de *Voyages au Maroc, à Tripoli, à Chypre, en Égypte et en Arabie* qui parurent en 1814 !)[1] Quelques jours après cette piquante aventure, Chateaubriand s'embarquait pour Tunis.

Tel est son séjour en Égypte. N'hésitons pas à le dire : cette partie de l'*Itinéraire* n'est pas la plus intéressante. La modestie et la brièveté du récit attestent une certaine fatigue. En somme, il n'a pas vu grand'chose et il n'a pas envie de tirer grand parti, au point de vue littéraire, de ce qu'il a vu. On sent qu'il atteint la fin de son troisième volume, qu'il a hâte d'achever son ouvrage. Il n'insiste pas, il glisse, il renvoie le lecteur à d'autres, à lui-même, au livre XI des *Martyrs*. Il remplit commodément trois pages entières avec une citation de Diodore, et il faut qu'il soit bien à court de souffle pour prendre congé de l'Égypte avec quarante vers du fastidieux poème d'Esménard sur « la navigation » :

> Mère antique des arts et des tables divines,
> Toi dont la gloire assise au milieu des ruines
> Étonne le génie et confond notre orgueil,
> Égypte vénérable, où du fond du cercueil,
> Ta grandeur colossale insulte à nos chimères,
> C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères
> Dont rien ne dirigeait le cours audacieux
> Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux, etc., etc.

Pour aligner ainsi, en guise d'adieux à l'Égypte, ces pompeuses périphrases, M. de Chateaubriand serait-il délaissé par l'inspiration ?

1. *Voyages en Afrique et en Asie pendant les années* 1803-1807, 3 vol. in-8°, 1814. Cf. Comte de Castries, *Les dernières années d'Ali Bey el-Abassi, Revue des Deux-Mondes*, 1909 ; Herreros, *Quatre voyageurs espagnols à Alexandrie*, 1925 ; surtout Auriant, *Aly Bey el Abbassi, Revue Bleue*, 2 août 1924, p. 519-522.

Et de fait ce grand paysagiste est ici inférieur à lui-même. Sans doute, nous relevons au passage quelques jolies notations. Voici l'eau du Nil, au *bogaz* de Rosette, en octobre. « L'eau du fleuve était dans cet endroit d'un rouge tirant sur le violet, de la couleur d'une bruyère en automne », le panorama des Pyramides vues de l'île de Rôda, dans une lumière d'une douceur admirable, « où le vent frais chassait de petits nuages blancs », la campagne du Delta avec ses plaines « verdoyantes de riz, plantées de palmiers isolés qui représentaient des colonnes et des portiques ». Mais que sont ces brèves impressions à côté des pages célèbres sur l'Acropole ou sur le bivouac de bédouins dans le désert de Syrie ? Nous ne sommes vraiment pas gâtés. Au lieu d'avoir recours à M. de Choiseul[1] pourquoi Chateaubriand ne nous décrit-il pas lui-même ces Albanais dont les culottes amples, le petit jupon, le gilet garni de plaques, de chaînettes et d'olives d'argent, les manteaux blancs galonnés, la calotte de drage rouge pourraient lui fournir une vive aquarelle ? Visiblement, il dédaigne cette occasion, comme tant d'autres. Si le lecteur demande des images et des couleurs, il le renvoie à Volney ou à telle pages des *Martyrs* !

La peinture de l'Égypte dans les *Martyrs* (1809) [2] se trouve à la fin du récit d'Eudore. Lorsque Velléda, pour expier son amour qu'il jugeait sacrilège, se tua sur le cadavre de son père, son amant, Eudore, proconsul d'Armorique, conçut toute l'étendue de sa faute, se rendit responsable de cette double mort, décida de changer de vie et de faire pénitence. Aussi, renonçant à ses fonctions et à sa brillante carrière militaire, il quitta l'armée romaine des Gaules et, dans le dessein d'obtenir sa retraite de l'empereur Dioclétien, il s'en fut le retrouver en Égypte, à Syène, où ses cohortes

1. *Itinéraire, loc. cit.*, p. 74. M. de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, auteur d'un *Voyage dans la Grèce* et protecteur du peintre Cassas, dont on a pu voir les gravures à l'exposition du Centenaire à la Bibliothèque Nationale.

2. Les descriptions de l'Égypte insérées dans les *Martyrs* (1809) sont antérieures à celles de l'*Itinéraire* (1811) et Chateaubriand s'y est reporté lorsqu'il eut à rédiger sa relation de voyage. Inversement, dans les *Remarques* de la 3e édition des *Martyrs* (1810), il lui arrive de glisser des impressions de son journal qu'il élabore justement pour l'*Itinéraire*, par exemple la description d'Alexandrie. A propos des Pyramides, « il faut se taire après Bossuet, dit-il en note, sur ces grands tombeaux » et il utilise, dans le texte même de l'épopée, le passage du journal de route qu'il reproduira également dans l'*Itinéraire*. C'est ainsi qu'une notation primitive est exploitée par lui deux fois de suite.

achevaient de vaincre les Nubiens. Ainsi commence la description de l'Égypte à la fin du IIIe siècle après J.-C.

Eudore évoque d'abord son arrivée à Alexandrie. « La treizième aurore embellissait les cieux lorsque nous vîmes se former à l'horizon, le long des flots, une rive basse et désolée. Par delà une vaste plaine de sable, une haute colonne attira bientôt nos regards. Les marins reconnurent la colonne de Pompée, consacrée aujourd'hui à Dioclétien par Polion, préfet d'Égypte. » (Admirez l'ingéniosité avec laquelle Chateaubriand met à profit l'interprétation récente de l'inscription sans briser néanmoins avec la tradition). Avant de rejoindre l'empereur en Haute-Égypte, Eudore s'arrête quelques jours à Alexandrie, admire la bibliothèque, y rencontre les docteurs de l'Église primitive, Athanase, Eusèbe, Pamphile, et visite naturellement le tombeau d'Alexandre. Il s'approche du cercueil de verre : « le cristal transparent me laissa voir au fond de ce cercueil un roi mort à la fleur de l'âge, le front ceint d'une couronne d'or et environné de toutes les marques de la puissance »[1]. Chateaubriand n'a pas consulté Strabon, Diodore et les auteurs qu'il cite dans sa préface (ce qui lui arrive assez souvent), mais il tient simplement ce cercueil de verre et cette couronne d'or d'un commentateur contemporain, Sainte-Croix, qui avait fait paraître, en 1804, son *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*. Quant à son héros, il voit encore le Phare, le Timonium, l'Hippodrome, le palais des Ptolémées, les aiguilles de Cléopâtre, toutes curiosités qui sont encore indiquées dans la topographie de l'ancienne Alexandrie faite par Bonamy et citée par le même Sainte-Croix[2]. Puis il s'embarque pour Memphis.

« Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la mer, dans les eaux rougissantes du Nil... On découvrit par degrés les sommets confus des édifices de Canope, et l'Égypte enfin, toute brillante d'une inondation nouvelle, se montre à nos yeux comme une génisse féconde qui vient de se baigner dans les flots du Nil. Nous entrâmes à pleines voiles dans le fleuve. Les mariniers le saluèrent de leurs cris et portèrent à leur

1. Cf. *Les Martyrs*, p. 173, 1re éd. Garnier.
2. Sainte-Croix (*Examen critique...*, p. 28) cite le mémoire de Bonamy (*Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, IX, p. 416).

bouche son onde sacrée. Un paysage à fleur d'eau s'étendait sur l'une et l'autre rive. Ce fertile marais était à peine ombragé par des sycomores chargés de figues et par des palmiers qui semblent êtres des roseaux du Nil. Quelquefois le désert, comme un ennemi, se glisse dans la verte plaine : il pousse ses sables en longs serpents d'or et dessine au sein de la fécondité des méandres stériles »[1].

Voici que surgissent, à l'avant du bateau, « telles les portes funèbres de l'Égypte »[2] les Pyramides auxquelles Chateaubriand consacre une description qui ne sera pas perdue pour l'*Itinéraire*, et Eudore arrive à Memphis. En dépit de l'assertion de la préface des *Martyrs*[3], l'auteur n'en a pas visité l'emplacement et n'est pas allé jusqu'à Saqqara. Il n'a donc aucune idée de la configuration des lieux, et c'est pourquoi sa peinture, cependant brève et vague à dessein, ne peut guère être exacte. Memphis, écrit-il, « non loin de là et comme à l'ombre de ces demeures du néant, s'élève entourée de cercueils... Baignée par le lac Achérus, où Caron passait les morts, voisine de la plaine des tombeaux, elle semble n'avoir qu'un pas à franchir pour descendre aux enfers avec ses générations ». Ce lac Achérus où Caron passait les morts, n'est-ce pas en effet le lac Caroun qui borde l'oasis du Fayoum ? dès lors comment pourrait-il également « baigner » Memphis et la région de Saqqara ? On retrouve ici l'incertitude et la confusion géographiques des voyageurs du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle.

Eudore remonte ensuite le Nil, et voici de quelle façon concise et désinvolte il rend compte de son voyage en Haute-Égypte. « Je visitai Thèbes aux cent portes, Tentyris aux ruines magnifiques[4] et quelques-unes des quarante mille cités que le Nil arrose dans son cours ». Pourquoi Thèbes avant Tentyris ? Lorsqu'on vient de Memphis, c'est-à-dire du Nord, on rencontre Dendérah bien avant d'arriver aux

1. *Les Martyrs*, 1^re^ éd. Garnier, p. 174.
2. *Itinéraire*, éd. 1811, vol. III, pp. 81-82.
3. *Les Martyrs*, préface de la 1^re^ édition. « J'ai commencé mes courses aux ruines de Sparte et je ne les ai finies qu'aux débris de Carthage, en passant par Argos, Corinthe, Athènes, Constantionple, Jérusalem et *Memphis* », p. 7.
4. A l'époque de Chateaubriand, on attribuait au zodiaque et au temple de Dendérah une très haute antiquité. Letronne et Champollion remirent les choses au point en les datant de l'époque romaine. Chateaubriand partage l'erreur de son temps en supposant déjà ruiné un temple à peine achevé sous Dioclétien.

ruines de Thèbes. Il eût suffi de jeter un coup d'œil sur la carte de l'Institut d'Égypte pour s'en rendre compte. Et où Chateaubriand a-t-il trouvé ces quarante mille cités ? Il est bien obligé d'en rabattre le nombre dans une note de la troisième édition des *Martyrs* [1].

Lorsqu'Eudore eut obtenu, à Syène, son congé de l'empereur Dioclétien, il décida de rentrer en Grèce et, dans le but de gagner l'Asie Mineure par la presqu'île du Sinaï, il se mit en route, à travers le désert arabique, vers les bords de la mer Rouge. Mais il fut, au milieu de ces solitudes désolées, enveloppé par une tragique rafale de *khamsin*, et il eût péri de soif et d'épuisement sans l'apparition d'un lion qu'il se décida à suivre dans l'espoir d'atteindre une fontaine. Ce lion le conduisit à l'ermitage de Saint Paul, l'anachorète centenaire, le maître de Saint Antoine et le fondateur du monachisme dans la Thébaïde. Le vieillard accueillit paternellement le pécheur repentant, prédit avant de mourir les destinées de l'Égypte chrétienne et rendit l'âme dans les bras de son disciple Antoine. C'est donc l'esprit rempli de ces visions de sainteté qu'Eudore regagna sa lointaine patrie, et c'est avec son retour au foyer que se termine son récit.

Cette peinture du désert et de ses premiers confesseurs est empruntée, partie aux *Vies des Pères du désert*, dans la traduction d'Arnauld d'Andilly [2], partie aux récits des missionnaires du XVII^e^ siècle et principalement du Père Sicard [3]. Tantôt c'est un détail pittoresque et précis : les débris de forêts pétrifiées épars dans le désert, les monceaux de pierres élevés de loin en loin pour diriger les pas des anachorètes, « l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles », le dromadaire qui, à l'approche du *khamsin*, donne des signes d'inquiétude, enfonce ses naseaux dans le sable et souffle violemment, le puits d'eau fraîche ombragé par un dattier, les rocs « noircis et calcinés » de la montée qui conduit au monastère de Saint Paul. Tantôt c'est un vaste paysage, tel

1. *Id.*, p. 175. « Diodore en compte trois mille, et selon le calcul des prêtres, elles s'étaient élevées au nombre de dix-huit mille. Si l'on en croyait Théocrite, ce nombre eût été encore beaucoup plus considérable. » *Les Martyrs*, 3^e^ éd. et 1^re^ éd. GARNIER, *Remarques*, p. 458.

2. *Les Martyrs*, 3^e^ éd., 1810. *Remarques*. Cf. 1^re^ éd. Garnier, pp. 462-463.

3. Relation du voyage de 1716, dans les *Lettres édifiantes*.

le panorama que l'on embrasse au sommet du mont Colcim. « Un horizon immense s'étendait en cercle autour de nous. On découvrait, à l'Orient, les sommets d'Oreb et de Sinaï, le désert de Sur et la mer Rouge, au Midi les chaînes des montagnes de la Thébaïde, au Nord, les plaines stériles où Pharaon poursuivit les Hébreux ; et à l'Occident, par delà les sables où je m'étais égagé, la vallée féconde de l'Égypte [1] ». Le large décor ainsi dessiné se colore et s'anime, même aux dépens de la vraisemblance, sous le pinceau du maître. A son appel, la lumière, son alliée, apparaît. « L'aurore entr'ouvrant le ciel de l'Arabie heureuse, éclaira quelque temps ce tableau. L'onagre, la gazelle et l'autruche couraient rapidement dans le désert, tandis que les chameaux d'une caravane passaient lentement à la file, menés par l'âne intelligent qui leur servait de conducteur. On voyait fuir sur la mer Rouge des vaisseaux chargés de parfums et de soie, ou qui portaient quelque sage aux rives indiennes. Couronnant enfin de splendeur cette frontière des deux mondes, le soleil se leva ; il parut éclatant de lumière au sommet du Sinaï ; faible et pourtant brillante image du Dieu que Moïse contempla sur la cime de ce mont sacré ! »

Sans doute, si l'on veut voir, du haut du Colcim, ces vaisseaux « chargés de parfums et de soie » et connaître leur philosophique destination, faut-il avoir l'œil et l'esprit singulièrement exercés, mais qu'importe ! Il y a là de nobles harmonies et de belles couleurs. Pour les trouver d'ailleurs Chateaubriand n'avait pas besoin — quoi qu'il en dise — de venir en Égypte. Il lui suffit d'avoir sous les yeux une relation de voyage et il en fait jaillir une vision chatoyante, une phrase large et nombreuse. Le Père de Charlevoix ne l'a-t-il pas aidé à évoquer magnifiquement les forêts et les cataractes d'Amérique ? Le Père Sicard et d'autres voyageurs lui apportent ici la modeste esquisse d'où il va tirer son tableau. Il sait regarder, c'est vrai, et il regarde vite, trop vite au gré de ceux qui l'accompagnent, mais comme il sait aussi voir *à travers un texte* ! C'est un magicien. Avec deux ou trois récits de missionnaires, d'un coup de baguette enchantée il suscite une vision, recrée un paysage, anime un univers !

1. *Les Martyrs*, 1re éd. Garnier, p. 181 et *Remarques*, pp. 463-464.

Est-ce à dire qu'il n'ait rien rapporté d'Égypte, qu'il n'ait rien tiré ici de son expérience personnelle ? « J'ai voulu, écrivait-il, donner à la peinture des lieux célèbres des couleurs locales » et c'est la première fois, a-t-on remarqué, que ce terme apparaît dans la littérature française. Mais ces « couleurs locales » ne sont pas distribuées par touches vives et inégales. Sa palette n'est pas surchargée. Il n'y a jamais d'empâtements ni de bavures dans ses tableaux. Son exotisme n'est pas, à l'instar de notre exotisme moderne, un exotisme étincelant, papillotant, plein de facettes et de reflets. Aucune asymétrie, rien de dur et de forcé dans ses compositions. De même son orientalisme n'est pas un art de miniature ou de mosaïque. Il n'est pas hypnotisé par le détail, si révélateur qu'il puisse être. Il voit vite et il voit grand. Il tend, non pas au réalisme purement pittoresque et scintillant, mais à la vérité générale et synthétique, et voilà pourquoi il *recompose* sa vision première et rapide du pays, qu'elle lui soit fournie par le regard ou par la lecture. Par là, comme par certains aspects majestueux de son style, il est encore un classique, et c'est ce qui le sépare de la génération suivante, des Gérard de Nerval, des Flaubert, des Maxime du Camp, des Gautier, des Fromentin et des voyageurs français en Égypte dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle.

Jean-Marie Carré.

UN PRINCE MONTÉNÉGRIN DISCIPLE DE CHATEAUBRIAND

Quelques bourgs de mille à quatre mille habitants, une trentaine de villages accrochés aux rochers comme des nids d'aigle, une superficie ne dépassant pas celle d'un département français, une population atteignant à peine celle de la ville de Bordeaux, tel était le minuscule État de Monténégro, où régnèrent au XIXe siècle deux princes poètes. L'un d'eux, Pierre Petrovitch Niegoch, disciple de Lamartine, a mérité par son étrange poème épique et lyrique : *La Couronne de la Montagne*, paru en 1847, la première place dans la poésie serbe moderne. Son neveu, Nicolas Petrovitch Niegoch, élève de Chateaubriand, fut au contraire un poète médiocre, mais à très grandes prétentions. Cette curieuse figure de l'histoire serbe a fait beaucoup parler d'elle, et cela dès le début de son règne, quand, jeune élève au Lycée Louis-le-Grand, où il était entré en 1856, il fut appelé au trône en 1860, à peine âgé de dix-neuf ans. Son président du Conseil, le duc Boja Petrovitch, sortit en même temps que lui de ce lycée parisien. D'éducation toute française, le prince et son camarade président s'entourèrent de francophiles, comme par exemple l'aide de camp du souverain sorti de Saint-Cyr, qui parlait le français, nous dit un historien, « comme Voltaire ». Le prince poursuivit la politique de Danilo, son oncle, auquel il succédait. Napoléon III avait reçu à Paris le prince Danilo en 1857, comme il recevra dix ans plus tard Nicolas Ier. Le consul français à Cetinié et à Scutari, Hecquart, était très influent à la cour du prince. Lorsque, avec l'encouragement de Napoléon III, quelques patriotes hongrois et italiens conçurent le projet d'envoyer des conspirateurs en Autriche-Hongrie pour inciter à la révolte tous les chrétiens contre les Turcs, c'est par le Monténégro qu'ils comptaient passer. L'insurrection de 1861 en Herzégovine fut en rapport direct avec ce mouvement.

« Nikita » affichait sa francophilie non sans ostentation. Père

de deux reines, la reine d'Italie et la reine de Serbie, de deux duchesses allemandes et d'une archiduchesse russe, père aussi de Danilo qui fut immortalisé dans la *Veuve Joyeuse*, il était, dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, une personnalité bien parisienne. Pendant l'Exposition Universelle de 1867, âgé alors de vingt-six ans, jeune, beau, resplendissant dans son pittoresque et somptueux costume national bleu et rouge brodé d'or, la poitrine couverte de décorations, à la ceinture force pistolets et yatagans, il faisait assez belle figure parmi les « princes charmants » que s'arrachaient alors les salons parisiens. Très « couleur locale », de cette couleur locale mise à la mode déjà par les romantiques — Mérimée dans *La Guzla* et Gérard de Nerval dans le *Chant Monténégrin* et le drame lyrique *Les Monténégrins* avaient mis en vedette la petite nation montagnarde — Nicolas I^er^ suscitait la curiosité du « tout Paris ». Les journaux consacraient des pages flatteuses à sa personne et à son petit État.

On n'oubliait naturellement pas le poète. On n'hésitait pas à le mettre au rang des grands et à dire que son œuvre poétique donnait « un nouvel élan à la littérature slave déjà si belle et si riche ». On soulignait sa « haute intelligence, sa sagesse, sa supériorité absolue sur tous les souverains actuels ». « Il est le plus noble, le meilleur, le plus philosophe des princes. » Mais ce souverain est surtout poète, un « nouveau Richard Cœur de Lion », car il est « aussi habile à faire vibrer les cordes de la lyre qu'à manier l'épée ». On le compare à un autre monarque, et non des moindres, Frédéric le Grand, pour lui reconnaître, comme poète, bien entendu, une supériorité incontestable, ce qui d'ailleurs n'était pas difficile. On alla même jusqu'à comparer ce médiocre rimeur à Goethe et à Schiller, en le sacrant « le roi des poètes slaves », qui a enrichi la langue serbe « d'œuvres littéraires sans égales ». Et tel critique disait de lui qu'il était un « souverain dans toute la splendeur du mot, tel qu'on l'entendait autrefois », « l'un des rares grands poètes du siècle et un chef d'État » en même temps. A son école les autres souverains, grands ou petits, « feraient bien de s'instruire ».

Plusieurs traducteurs français puisèrent volontiers dans le « merveilleux écrin » du prince poète des « perles fines » ; comme celui qui donna en pâture aux lecteurs des poèmes tels que *Le Poète et la Vila* et l'*Ode aux Turcs* qui gagnent en traduction car la médiocrité des vers disparaît. Un autre traducteur présente son drame historique *L'Impératrice des Balkans*. C'est E. Halpérine-Kaminsky, un des interprètes les plus connus des chefs-d'œuvre de la littérature russe en France. Dans son commentaire de la pièce, le traducteur nous dit l'avoir choisie parce que c'est

« un drame de fière envolée patriotique », dans lequel le prince exprime « ses nobles pensées » sur « les qualités et les devoirs d'un pasteur de peuple tels qu'il les pratique lui-même », parce qu'il constitue « la profession de foi d'un souverain magnanime ». Un autre commentateur, Armand Dayot, lors de son voyage au Monténégro, exprime le même enthousiasme pour ce drame.

Si les louanges de la critique en France s'expliquent par le goût de l'exotisme, Nicolas Ier d'autre part fit mentir le proverbe « Nul n'est prophète en son pays ». Le prestige dont jouissait le prince poète au Monténégro même est devenu proverbial. Ses fidèles sujets connaissaient par cœur un grand nombre de ses poésies ; une surtout que chantaient tous les petits Serbes : *Là-bas, là-bas, au loin*, que le jeune souverain composa à l'âge de vingt-cinq ans. C'est une des meilleures œuvres de Nicolas Ier. Il y exaltait le passé glorieux des Serbes et la nostalgie des pays encore soumis à la domination étrangère. Elle fut très populaire à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, époque d'effervescence patriotique et révolutionnaire qui précéda les guerres de libération nationale contre les Turcs et l'Autriche-Hongrie. Le prince poète prenait un immense plaisir à écouter chanter ses vers dans tel ou tel bourg ou village. Un voyageur français au Monténégro raconte que Nicolas Ier avait composé un grand nombre de « poèmes guerriers, véritables hymnes tyrtéens, pour les troupes de chaque district. Chaque bataillon avait ses refrains de combat », et chantait « les strophes enflammées du prince ».

J'ai entendu moi-même un jour chanter au Monténégro une poésie très curieuse que j'ai prise pour un des nombreux chants populaires serbes. On sait que cette poésie populaire, immortalisée par Goethe et Pouchkine, est restée aujourd'hui encore une chose vivante, continue, mêlée à la vie quotidienne du peuple. A l'époque de l'automobile et de la T. S. F. il n'est point rare d'entendre le guslar chanter aussi bien les faits et gestes des temps modernes que ceux du moyen âge. Il chante également tel passage de *La Couronne de la Montagne* de Niegoch ou de *L'Impératrice des Balkans* de Nicolas Ier. Dans un village du Monténégro que nous traversions lors de la retraite d'Albanie, un guslar, venu à notre feu de bivouac un soir de décembre 1915, entonna, entre autres, un curieux chant où il était question des Maures et des Espagnols et de leurs exploits. Quoique très intrigué, je pensai que le motif datait de la courte période de domination espagnole dans les Bouches de Cattaro, au début du XVIe siècle, dont il reste encore quelques vestiges à Herzeg-Novi. Beaucoup plus tard, en relisant *Les Aventures du Dernier Abencérage* de Chateaubriand, j'ai été frappé de la ressemblance

entre les motifs chantés par le guslar monténégrin et l'œuvre de l'écrivain français. Je me sentis plus mystifié que jamais, et ne trouvai la clef de l'énigme que le jour où, établissant une bibliographie des œuvres françaises traduites en serbe, je découvris que Nicolas Ier avait publié une version en vers des amours du jeune Maure Aben Hamet et de dona Blanca, jeune chrétienne espagnole. Donc, le guslar avait adapté en décasyllabes, selon les lois de la poésie serbe, l'œuvre de Nicolas Ier. Car *Le dernier Abencérage* du prince poète est en effet une œuvre poétique originale et non une simple traduction. Il rime « d'après Chateaubriand » mais remanie en plus de deux mille vers les matériaux puisés dans l'original, ajoutant, supprimant, inventant, de telle sorte que les deux œuvres n'ont souvent rien de commun, comme nous allons le voir plus loin.

En quittant le lycée en 1860, Nicolas Ier avait emporté un grand nombre d'ouvrages français, des poètes surtout. Sur les rayons de sa bibliothèque de Cetinié se trouvaient Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Chateaubriand, et il était fier de les montrer à ses visiteurs français. Tout jeune, il avait commencé à écrire des vers, visiblement inspiré par tel ou tel poète français. Son poème *Le Poète et la Vila* rappelle les entretiens de Musset avec sa muse. Mais Chateaubriand fut, sans aucun doute, son auteur préféré, et de toutes ses œuvres *Les Aventures du dernier Abencérage* firent sur lui la plus forte impression. Son *Ode aux Turcs*, œuvre de jeunesse, commence, il est vrai, par ces vers de Victor Hugo :

..... Et moi je ne crois pas
Qu'il soit digne du peuple qui en Dieu se reflète
De joindre au bras qui tue une main qui souflète.

Mais l'inspiration est de Chateaubriand. Dans *Les Aventures du dernier Abencérage*, le frère de dona Blanca veut montrer à Aben Hamet la magnanimité du vainqueur. L'Espagne a vaincu les Maures et les a chassés de son sol. Cela n'empêche pas don Carlos et ses compatriotes de tendre la main à Aben Hamet et de lui témoigner tous les égards dus à un brave. Le jour, lui dit-il, où Charles Quint portera la guerre à Tunis, « nous nous verrons, j'espère, au champ d'honneur ». Nicolas paraphrase ce passage des *Aventures du dernier Abencérage* dans les vers suivants, s'adressant aux Turcs sur lesquels il vient de remporter la victoire :

Mais si la lutte, grande et terrible,
Venait à recommencer ;
Si nos plaines et nos montagnes
Se couvraient des brumes de la guerre,

Et si dans ces brumes
Nos sabres étincelaient de nouveau,
Nous nous rendrions hommage après la bataille
Comme les braves qui se respectent.

En 1876, le prince poète, « se livrant », dit-il, « à l'élan de son cœur », allait chanter « les vertus, les sacrifices, l'amour de la Patrie », « en son peuple et en lui-même » et nous donner son œuvre poétique maîtresse *L'Impératrice des Balkans*. Elle porte également des traces de la lecture des *Aventures du dernier Abencérage*. La magnifique et pure figure de son héroïne Danitza, ce « généreux et courageux exemple des vertus de la femme monténégrine » que le peintre serbe Tchermak a fixée sur une toile ornant le salon du petit palais de Cetinié, rappelle par beaucoup de traits l'héroïne de Chateaubriand, dona Blanca. Danitza refuse également de suivre son amant, le jeune prince Stanko qui lui offrait la couronne des Balkans. Le prince poète « tresse avec des rimes d'or une couronne éblouissante » à celle qui n'a pas trahi sa foi, son honneur, sa patrie.

Le cas du *Dernier Abencérage* de Nicolas Ier est le plus typique. L'œuvre de Chateaubriand lui avait fait évidemment une profonde impression, car il a caressé longtemps le projet d'un poème inspiré des amours de dona Blanca et d'Aben Hamet. Ce prince homme de lettres, dont a pu dire qu'il ne savait écrire qu'en vers, a gardé pendant des années dans ses cahiers les premières ébauches de l'œuvre qu'il terminera le 26 février 1888, dans un pittoresque petit bourg de la côte adriatique, Antivari, cédé par la Turquie au Monténégro quelque dix ans plus tôt par le traité de Berlin. Le prince y était venu passer l'hiver, trop dur à Cetinié. Il ne pouvait choisir de cadre plus propice pour chanter Grenade et l'Alhambra, où les héros de Chateaubriand ont vécu. Quand ce poème parut la même année, ce fut un véritable événement littéraire dans la petite principauté. L'œuvre eut, non pas une, mais trois éditions successives, en 1888, en 1894 et en 1910, ce qui était considérable pour une population de 240.000 habitants et une toute petite ville comme Cetinié, où fut imprimé *Le dernier Abencérage* de Nicolas Ier. C'était beaucoup même si l'on tient compte du peuple serbe tout entier dispersé à cette époque, en dehors des deux petits États indépendants de Monténégro et de Serbie, dans les pays soumis à la domination étrangère, soit turque soit austro-hongroise, et qui n'avait en tout que 6.000.000 d'habitants.

Nicolas Ier avait quarante-sept ans quand parut son grand poème de deux mille cent quatre-vingt vers. Quelle raison fixa

son choix sur cette œuvre qui n'est pas la plus remarquable de Chateaubriand ? Pourquoi pas *Atala*, *Les Natchez* ou *René* par exemple ? L'amour d'Atala et de Chactas était aussi profond et émouvant que celui de dona Blanca et d'Aben Hamet. Beaucoup considéraient en France *Les Aventures du dernier Abencérage* comme une œuvre mineure, et Nicolas Ier, qui suivait tout ce qui se disait dans le monde littéraire français, ne l'ignorait pas. Mais il est certain que le prince crut se reconnaître dans le personnage d'Aben Hamet. Chargé de gloire et de souvenirs, sinon d'années, il désirait depuis longtemps se raconter dans une œuvre poétique où il jouerait le premier rôle, et dont *Le dernier Abencérage* ne devait être que le prologue.

L'œuvre de Chateaubriand lui offrait une image flatteuse, et quelques retouches au personnage rendront la ressemblance plus complète. Le prince lui donne des traits, des attitudes, que nous ne voyons pas dans le modèle. Aben Hamet, dans la version serbe, sera tel que Nicolas Ier lui-même se voyait. Son caractère, son costume, ses armes, font penser plutôt à un héros monténégrin. Il incarnait les vertus de la petite nation montagnarde et de son monarque. « Nikita », ce prince semi-oriental et comme tel admiré à Paris, allait raconter en vers les aventures de cet autre prince oriental que fut Aben Hamet. Le costume monténégrin aux couleurs éclatantes, où le bleu et le rouge dominaient, faisait penser à celui du Maure que Chateaubriand avait si magnifiquement décrit. Mais alors que Chateaubriand avait donné l'âme de René au jeune Maure, le prince Nicolas a voulu lui donner la sienne. Il trouvait qu'Aben Hamet lui ressemblait ; ou plutôt : il a voulu qu'il lui ressemblât, ce « beau visage de héros qu'embellissaient la soie et l'or ». Et le prince poète le recrée à son image ou à l'image de son personnage idéalisé. Il lui donnera même un oncle qui n'existe pas dans l'œuvre de Chateaubriand. Car lui-même avait un oncle, Danilo, qui l'avait précédé sur le trône et qui mourut assassiné, et dont les faits et gestes étaient déjà entrés dans la légende chantée par les guslars. Quand il fait parler Aben Hamet s'adressant à cet oncle, il lui prête des propos qu'il aurait tenus lui-même et qui ne se trouvent pas dans l'œuvre de Chateaubriand. C'est Nikita qui parle par la bouche du Maure (« Oh ! mon roi ! Couronne brillante ! Orgueil de ma race ! ») en versant des larmes, des torrents de larmes. C'est l'ombre de son oncle Danilo qu'il évoque pour lui prouver « son respect et sa fidélité ».

En adaptant la romance par laquelle Blanca glorifiait les prouesses des Abencérages, Nicolas Ier ne conserve pas le pluriel de Chateaubriand. Chez lui, il n'y a qu'*un seul* Abencérage qui

Abat de sa massue
Les tours et les forteresses,

comme le héros serbe Marko Kralievitch, présent sans doute à l'esprit du poète. Dans les caractères des personnages et l'atmosphère de l'œuvre originale, Nicolas Ier a trouvé aussi une image idéalisée de son peuple et de son pays.

Plus en patriote exclusif qu'en poète, le prince monténégrin remanie, change, utilise à sa guise les matériaux que lui offre l'œuvre de Chateaubriand. Il s'intéresse avant tout à ce qui peut être « monténégrinisé ». Il laisse de côté tout le reste, même les plus beaux passages de pure envolée poétique. Du titre, il élimine le terme « aventures ». Le mot *avantoura* en serbe a un sens péjoratif, désignant plutôt des prouesses galantes ou celles des chevaliers d'industrie ; il a perdu les nuances du français. *Le dernier Abencérage* sonne mieux dans la langue de *La Couronne de la Montagne*.

Nicolas Ier veut surtout donner à ses sujets l'exemple du patriotisme et de l'honneur, auxquels tout doit être subordonné, même l'amour. Voyez comment dona Blanca, comment Aben Hamet, sacrifient leur passion à leur foi et à leur patrie. Tel court passage, une simple phrase même, tirés de l'œuvre de Chateaubriand servent à Nicolas Ier de prétexte à une nouvelle création. Le héros de l'auteur français, Aben Hamet, dit à dona Blanca : « J'ai entendu les sons de ta guitare, tu célébrais les héros de mon pays ». A peine marqué dans l'original, ce motif donne naissance à une avalanche de vers. La voix de la jeune chrétienne vibre, éclatante, capable « d'éveiller les morts eux-mêmes dans leur sépulcre ». Aben Hamet se précipite vers elle en entendant prononcer le « nom d'un de ses compatriotes » : il ose braver le danger et pénétrer dans « le sanctuaire qui sera désormais celui de son bonheur ou de sa perte ». Toutes les nuances « tendres » du sentiment patriotique des héros de Chateaubriand deviennent « brûlantes » dans le poème de Nicolas Ier. Là où l'auteur français parle de se conduire « en homme », le nôtre traduit : se conduire « en héros ». Si le malheureux roi Boabdil a perdu son royaume, c'est qu'il n'a pas su le *défendre*, dit Chateaubriand. Le prince poète transpose : il n'a pas su « donner sa vie pour la couronne ». L'original parle-t-il seulement des *tombeaux des musulmans*, Nicolas Ier évoque à leur propos « les jours glorieux de la conquête ». Il force toujours la note patriotique du texte français. Le « pays natal » de la romance que chante Lautrec est pour lui « plus beau que le paradis ». La « douce souvenance » de Chateaubriand donne chez lui ces vers, d'ailleurs bien médiocres :

Ces souvenirs
Rouvrent la blessure
De mon cœur.
Ils sont le petit autel
Sur lequel on brûle
De l'encens pour la patrie

Les personnages de Nicolas Ier sont plus virils que ceux de Chateaubriand. Ils sont plus combatifs, plus riches en vertus guerrières ; en eux « bouillonne le sang de leurs ancêtres », ils « détestent tout ce qui n'est pas en harmonie avec le bonheur de la chère patrie ». C'est pour défendre leur honneur qu'Aben Hamet et le frère de dona Blanca vont se battre en duel. Il faut à Nicolas Ier plusieurs dizaines de vers pour décrire la rencontre, et ils sont les plus caractéristiques de son long poème. Chateaubriand mentionne en passant que sur les lieux du combat, çà et là, gisent des armes brisées datant de l'époque où les Maures et les Espagnols avaient été aux prises. Le prince monténégrin, lui, y voit également

Les ossements des héros tombés,
Des héros et des chevaux.
Là luttaient jadis
Les chevaliers arabes et espagnols
Qui rendirent illustre cette plaine
Par leur magnifique courage.
. . . . . .
Là arrivent, au lieu fixé pour leur rencontre,
Les deux valeureux guerriers, les deux faucons,
Superbes tous les deux, courageux aussi,
Fiers et dignes.

Suit un long passage dans le même style dont on chercherait en vain la moindre suggestion dans l'original. Chateaubriand ne parle pas des armes d'Aben Hamet qu'admire Nicolas Ier. La description de ce dernier rappelle à s'y méprendre les armes qu'il portait lui-même ainsi que ses braves montagnards :

Le fer de son sabre est de Damas,
Arme qui est capable
De percer un bouclier,
Plus tranchante que ne l'est la flamme.

Il serait trop long de citer la description du cheval du Maure, les commentaires sur la bravoure d'Aben Hamet, sa générosité envers le vaincu. D'autres vers, très nombreux, sont consacrés à dona Blanca, à la lutte qui se livre dans son cœur entre l'amour et la foi. « Sois chrétien, et rien ne pourra m'empêcher d'être à

toi », dit l'héroïne de Chateaubriand à son amant. « Vous m'aimez donc ? Mais songez-vous que vous êtes un Infidèle, un Maure, un ennemi, et que je suis Chrétienne et Espagnole ? » « Musulman, je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton épouse fortunée ». De ces trois ou quatre phrases d'une admirable simplicité, Nicolas Ier forge ces vers, qui n'ont rien ajouté à la beauté du passage, mais qui sont très intéressants pour montrer les procédés de sa création poétique :

Ah ! deviens chrétien et alors emmène-moi
Où tu voudras, à l'enfer si tu veux !
Je serai heureuse avec toi,
Sans toi la vie m'est un tombeau !

Tu m'aimes ! Je le regrette !
Je le regrette et cela me fait mal !
Tu sais pourtant que tu n'es qu'un Infidèle
Et que je ne connais pas ton nom !

Hélas, un abîme est entre nous !
Toi, tu es Arabe. Moi, je suis Chrétienne.
Tu es un ennemi de ma race,
Moi, tu le sais, je suis Espagnole !

Écoute-moi ! Le sort de ma vie
Se décide en ce moment même !
L'amour est l'âme de la vie,
Le mariage est la couronne de la vie.

Si tu restais dans l'erreur
De ta foi, de ta religion,
Amante sans espoir,
Je t'attendrais fût-ce pendant cent ans !

Si tu te faisais baptiser, je serais
Ton épouse heureuse sans tarder,
Et alors, nous nous aimerions
Toute la vie comme deux pigeons !

Que de vers ! Ils éblouissent peut-être les compatriotes du prince, mais laissent froids les lecteurs de goût, ceux surtout qui connaissent la beauté du texte original. Les vraies beautés que recèle celui-ci, Nicolas Ier ne s'en souciait guère, semble-t-il. Tel admirable passage des *Aventures du dernier Abencérage*, comme celui où Aben Hamet explique l'inscription arabe gravée sur le marbre de la fontaine des Douze-Lions de l'Alhambra, est méconnaissable dans les vers de ce rimeur médiocre. Il ne reste rien de cette « apparition lumineuse » de dona Blanca, qui

transformait tout ce qu'elle touchait, comme le légendaire roi Midas. Les vers du prince monténégrin qui décrivent le frôlement de sa robe sont même ridicules, tant ils sont mauvais. Ni les « faucons », ni les « colombes » échangés à profusion par les amants malheureux ne peuvent sauver ces vers du mauvais goût. Pas plus que tous les tonnerres que le prince Nicolas fait gronder quand il veut appuyer l'accent patriotique d'un passage comme celui-ci, dont naturellement, on ne trouve pas trace dans l'original :

> Quand on est en pleine bataille, quand on égorge,
> Que le feu dévore, que les hommes s'entretuent,
> Qu'ils laissent couler le sang ! Qu'importe !

La seule originalité de l'œuvre de Nicolas Ier a consisté à faire rimer la prose poétique de Chateaubriand. Mais de cette prose poétique il a tiré des vers qui ne le sont point. Leur qualité musicale est de beaucoup inférieure à celle de l'original. Le souffle héroïque, frémissant de volupté des *Aventures du dernier Abencérage* anime encore les héros du prince monténégrin, plus virils même et plus passionnés. Mais nous sommes loin du magicien, de l'enchanteur du verbe à la voix de qui, dit un de ses historiens, « les pierres de l'édifice s'assemblent, s'ordonnent, et obéissent aux lois secrètes du rythme et de l'harmonie, privilège des dieux ». Nicolas Ier, malgré ses prétentions, ne possédait pas ce privilège. Il a désorganisé l'édifice initial ; il a dilué par une abondance de vers fades ou d'une violence de mauvais goût le nectar de l'auteur français. Son plus grand mérite fut d'ajouter quelques traits typiquement serbes, de même inspiration que la poésie populaire. Çà et là dans cette œuvre médiocre, un souffle frais apporte le parfum des montagnes et des forêts et lui inspire quelques beaux vers. Il n'a même pas le mérite d'introduire dans la littérature serbe pour la première fois le monde musulman et espagnol, car un autre écrivain serbe, et l'un des plus grands cette fois, Yovan Steria Popovitch, avait déjà, en 1828, publié son roman *La bataille de Kossovo*, qui n'est autre chose qu'une version « serbisée » du *Gonzalve* de Florian, dans lequel Chateaubriand avait sans doute puisé des documents pour la composition de son ouvrage. Mais pour les historiens de Chateaubriand, le fait que le grand écrivain peut compter parmi ses disciples un prince aussi pittoresque, a au moins la valeur d'une curiosité littéraire.

Milan Markovitch.

NOTES ET DOCUMENTS

POUR UNE TRADUCTION DE « WILHELM MEISTER » LETTRE INÉDITE D'UN ÉMIGRÉ A GOETHE

Le resserrement, plus ou moins « synthétique », imposé en 1924 par les conditions de l'imprimerie au *Mouvement des Idées dans l'Émigration française*, ne permit pas à l'auteur de faire état de toute la documentation sur laquelle s'appuyaient ces deux volumes. Il a cité (I, 270) l'habile traduction, faite par de Pernay, d'une des plus charmantes poésies lyriques de Goethe. Du même émigré, une lettre inédite expose intelligemment quelques difficultés inhérentes à ces délicats transferts linguistiques d'un idiome à un autre. Le fait que l'auteur de *Wilhelm Meister* a conservé dans ses papiers (*Goethe-Schiller Archiv* de Weimar, 1796, nº 62) cette missive témoigne de l'intérêt qu'il y attachait.

Weimar, ce 15 février 1796.

Je prend la liberté, Monsieur, de vous envoyer un petit essai d'une traduction extraite d'un de vos ouvrages, c'est le fruit de quelques heures de loisir. L'épisode intitulé *Bekenntnisse einer schönen Seele* qui termine le 3e volume de *Wilhelm Meister* m'a paru de nature à être isolé et traité séparément : c'est ce qui m'a engagé à l'entreprendre.

Malgré tous les efforts pour traduire aussi littéralement que possible, j'ai été obligé quelquefois d'altérer des expressions, et d'ajouter quelques mots au sens pour le rendre plus clair, dans notre langue.

Vous connaissez trop bien, Monsieur, les différences qui existe *(sic)* entre les langues allemande et française, pour croire qu'une traduction littérale soit pratiquable ? Dans ce cas, on courrerait *(sic)* les risques d'en faire une très mauvaise. Ce que peut faire de mieux un traducteur, c'est de deviner autant que possible l'intention de l'auteur, de penser avec lui, de se revêtir pour ainsi dire de ses formes, c'est ce que j'ai tâché de faire. Si je n'ai pas réussi, vous saurez gré à l'intention en vous rappelant

combien votre langue est difficile pour une tête et encore plus pour une bouche française, et que n'ayant commencé à l'apprendre que depuis environ trois années que je suis en Allemagne, il est difficile qu'elle me soit bien familière.

J'aurais désiré, Monsieur, pouvoir traduire en entier quelques-uns de vos ouvrages, mes nouvelles occupations, une assez mauvaise santé, et plus que tout cela la crainte de ne pouvoir imiter le style pur, coulant et facile qui les distingue, ne me permet pas de l'entreprendre.

Recevez avec indulgence, Monsieur, ce petit essai, et croyez aux sentiments de considération et d'estime les plus distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur

De Pernay, français émigré.

On appréciera, comme Goethe semble l'avoir fait, les termes de cette lettre. En particulier, vers l'heure de la fameuse distinction proposée par Novalis de trois sortes de traductions, grammaticale, modifiante et *mythique*, la clairvoyance d'un amateur linguiste est digne d'être relevée, puisque l'idée même d'une *belle infidèle*, comme on désignait volontiers les adaptations françaises du XVIII^e siècle, ne lui agrée nullement.

Il est probable que la traduction des *Bekenntnisse* est restée aux mains de l'éditeur Unger, à qui, en mars 1796, l'écrivain allemand fait part de la traduction envisagée, et qui se déclare peu disposé à en entreprendre la publication.

F. B.

UNE OPINION ALLEMANDE SUR LE « GOETHE » DE GEORGE HENRY LEWES

Jean-Marie Carré pouvait écrire dans son étude sur *Goethe en Angleterre*[1] que G. H. Lewes avait « le premier, en 1855, fièrement campé devant la critique incertaine la figure de Goethe », et il ajoutait : « avec celles de Bielschowsky et de R. M. Meyer, sa biographie émerge encore au-dessus du flot croissant de la littérature goethéenne. »

J.-M. Carré, qui jugeait ainsi le livre de Lewes en 1920, pourrait en parler aujourd'hui dans les mêmes termes. « L'étude de Lewes, ainsi qu'il l'écrivait, reste juste et vivante ». Et c'est parce qu'elle a ce mérite qu'elle s'imposa tout de suite au respect de la critique allemande.

1. Paris, Plon, 1920.

Une opinion exprimée en Allemagne, dès que le livre de Lewes parut en traduction, nous en fournit la preuve. Le traducteur, J. Frese, s'était excusé d'avoir osé la traduction d'un livre sur Goethe écrit par un étranger. Mais, disait-il pour se justifier, des trois auteurs allemands qui ont tenté un livre d'ensemble sur Goethe, Viehoff, Rosenkranz, Schäfer, le premier n'a donné qu'une collection de documents, le deuxième une interprétation philosophique, le troisième une biographie où l'œuvre n'est pas unie à la vie. C'est cette union, au contraire, qui apparaît dans le livre de Lewes et c'est ce qui en recommande la traduction. Telle était l'opinion exprimée par Frese dans la préface de sa traduction, en décembre 1856.

Dès 1858, dans la revue que dirigeait Karl Gutzkow, *Unterhaltungen am haüslichen Herd* (Neue Folge, dritter Band, p. 254), paraissait un long article très élogieux sur le *Goethe* de Lewes, dont je donne ici le contenu parce que l'auteur, en s'inspirant de Lewes, parle déjà le langage de la postérité, ce qui, pour l'époque, est bien digne d'être remarqué.

« Nous avons déjà dans cette revue (N. F. Bd. II, nº 22), dit la rédaction, signalé l'ouvrage de l'Anglais G. H. Lewes sur la *Vie et les Œuvres de Goethe*, traduit par le Docteur Julius Frese (Berlin, Franz Duncker, 1857). Avec le deuxième volume qui paraît maintenant se termine cette traduction. Lewes est ce que l'on pourrait appeler une nature congéniale à Goethe ; il trouve par suite, chez ce poète, naturelle et dans l'ordre plus d'une chose qui, pour d'autres, est matière à discussion. »

Parmi les sujets sur lesquels Lewes prend le parti de Goethe se trouve tout particulièrement l'attitude de Goethe dans le domaine politique. Cette remarque du rédacteur ne peut nous étonner. Souvenons-nous que, à cette date (1858), Goethe était loin encore d'avoir conquis tous les suffrages en Allemagne. Ses adversaires lui reprochaient son impassibilité au milieu des événements politiques, son égoïsme olympien, mais aussi son athéisme, l'immoralité de certaines œuvres telles que les *Affinités électives*. Ses travaux scientifiques étaient dédaignés par le monde savant allemand. On étudiait son œuvre par le détail, on ne dégageait pas ce qu'elle révélait d'une puissante personnalité.

Goethe a toujours gardé une attitude réservée dans les conflits politiques, dit l'auteur de l'article des *Unterhaltungen* ; il n'était ni révolutionnaire, ni légitimiste, non par impassibilité et par égoïsme, mais parce que sa pensée, dominant les événements, cherchait dans la nature les lois éternelles qui guident le monde moral et physique. Le voyage en Italie lui avait montré le chemin de la vérité dont il aspirait à trouver l'expression dans l'art comme

dans la science. L'observation de la nature, c'est là ce qui unit en Goethe le poète et le savant. Et c'est ce qui n'est pas compris. Un poète qui s'occupe de science ne peut être, pour les pédants, qu'un dilettante. Lewes a le mérite de discerner toute la valeur de Goethe. Il rappelle à juste titre que le fils de Geoffroy Saint-Hilaire place immédiatement auprès l'un de l'autre son père et Goethe comme rénovateurs de l'anatomie comparée. « Honneur bien mérité par Goethe, car ses écrits sur les sciences naturelles n'ont besoin que de l'autorité d'un nom déjà réputé pour être aussitôt appréciés, suivis et commentés. » Créer une méthode, fixer les principes sur lesquels la science puisse s'élever, tel était le but de Goethe. C'est pourquoi Lewes a donné dans son ouvrage une large place aux travaux scientifiques de Goethe, aucun exposé complet n'ayant encore été fait à ce sujet.

Ce savant, ce poète toujours observateur de la nature, on a tort de le considérer sous un aspect particulier, politique, social ou moral. C'est ainsi que les discussions sur la moralité des *Affinités électives* paraissent à Lewes extrêmement vaines. Un extrait du livre de Lewes en fournit la preuve dans un article ultérieur des *Unterhaltungen* (Neue Folge III, p. 366) : « Ce roman est tenu par les uns pour immoral, par les autres pour profondément moral. Je crois qu'il n'est ni l'un ni l'autre. Le blâmer pour avoir détruit tout fondement du mariage, s'enthousiasmer au contraire pour ses principes moraux, quand on veut découvrir qu'il a clairement mis en lumière la sainteté du mariage, c'est, de part et d'autre, tirer des conclusions générales d'un cas particulier et c'est tout simplement introduire des éclaircissements là où le poète lui-même n'en voulait pas apporter. » Goethe était un artiste, déclare le critique, non pas un défenseur ou un adversaire du mariage ; il offrait de la vie une image fidèle, et, parce qu'elle est fidèle, cette image présente autant d'aspects différents que la réalité même qu'elle reflète.

Quel est l'auteur de ces articles qui ne sont pas signés ? Est-ce Gutzkow lui-même ? On ne saurait le dire. Toutefois ces pensées si compréhensives sur l'ouvrage de Lewes rappellent par endroits celles que l'on peut trouver dans le livre que Gutzkow avait publié sur Goethe dès 1836. Gutzkow avait exposé, dès cette époque, ce que Goethe doit à l'observation de la nature, la science, la poésie, la sagesse souveraine qui chez lui se sont unies pour former une des personnalités les plus hautes que nous ait données l'humanité. Ce même sentiment anime le livre de Lewes. On ne saurait être surpris que la traduction en ait été accueillie par une critique si élogieuse dans les *Unterhaltungen*.

* * *

On trouvera dans l'ouvrage de J.-M. Carré sur *Goethe en Angleterre*, les raisons pour lesquelles Lewes a si bien su présenter Goethe. Il y avait entre le poète et son biographe beaucoup d'affinités. Lewes unissait à des goûts d'artiste des qualités scientifiques. Parce qu'il était physiologiste, « il lui revient l'honneur d'avoir révélé la valeur scientifique de Goethe ». Ses aptitudes diverses, ses multiples connaissances, son expérience lui ont permis d'aborder Goethe de tous les côtés. « Lewes est allé, librement comme Goethe, avec le même mépris des préjugés, vers les problèmes de l'art, de la personne et de la vie. Il a pratiqué le culte de son esprit et a tendu, de toutes ses forces, vers l'universalité. »

Mais J.-M. Carré a soin d'ajouter que, d'après l'opinion de Lewes, « l'homme, chez Goethe, passe avant l'œuvre ». « Il s'agit moins d'interpréter la pensée de Goethe que d'expliquer sa personnalité ». On l'a vu par la façon dont Lewes apprécie les *Affinités électives* ; on le verrait encore mieux par son jugement sur les *Années de Voyage de Wilhelm Meister* et le *Second Faust* : « Là où l'œuvre de Goethe est mystérieuse, elle ne l'intéresse plus. » « Sur ses écrits, il fait des réserves. Son appréciation de l'œuvre est mesurée et saine, tandis que des biographes plus modernes se croient obligés de louer tout ce qui est sorti de la plume de Goethe. Lewes est justement sévère pour certaines œuvres de vieillesse. »

Lewes a peut-être raison, et J.-M. Carré avec lui. « Sans doute, ajoute J.-M. Carré, il manque à Lewes le sens du transcendental et le tourment de l'infini », mais il faut bien reconnaître que certains de ses reproches adressés à l'œuvre de Goethe sont fondés. Déjà l'article des *Unterhaltungen* que nous avons étudié le laissait entendre. On y peut lire cette conclusion : « L'amour, le respect de Goethe n'ont pas aveuglé Lewes au point qu'il ne pût découvrir en lui de véritables ombres et faiblesses ; son jugement est même, en certains endroits, plus sévère que celui des critiques allemands. »

Joseph Dresch.

MICHELET ET GOETHE

Si l'Allemagne est le pays étranger auquel Michelet attribue la plus grande importance dans son œuvre, Goethe en est le grand symbole, l'un des personnages qui, chez lui, en représentent le génie. Ce fait est significatif en lui-même : Michelet veut rendre son histoire plus complète par l'évocation de la vie intellectuelle et artistique et par l'éloge des grands hommes. Il est à la recherche de l'esprit des nations. Or c'est surtout par opposition à l'esprit de la France qu'il entreprend de la définir.

Une telle conception élimine à peu près toute discrimination des écoles littéraires. Il est vrai que le jeune Michelet admirait Chateaubriand et *Werther* ; il est vrai que la littérature allemande l'avait attiré par son intérêt pour le Moyen Age, qui s'était surtout exprimé à ses yeux dans le recueil du *Cor merveilleux* et par cette sorte de franchise romantique du sentiment, qui se trouvait déjà dans les écrits de Luther. Mais Michelet, qui ignorait les idées sociales de la « Jeune Allemagne » aussi bien que les écrivains réalistes de son temps, pouvait d'autant plus facilement identifier l'Allemagne avec Schelling ou avec le mysticisme poétique d'une génération déjà passée. Notons avant tout qu'en 1830 ses lectures littéraires étaient à peu près achevées, qu'il ne connaissait pas même ses contemporains littéraires en Allemagne et qu'il voulait situer les auteurs bien plus dans l'atmosphère d'un esprit national que dans des groupes intellectuels, dans des écoles.

Nous pouvons donc examiner ses commentaires sur Goethe [1] sans nous occuper trop de ce qu'il a dit des autres membres du groupe classique ou romantique. Sa visite de Heidelberg en 1828 l'avait mis en contact direct avec les jeunes romantiques, mais il se servit de leurs écrits pour s'initier au Moyen Age et à la Réforme, non pour adopter leurs idées. Goerres surtout, qui lui reste sympathique à une époque où le catholicisme lui était devenu odieux, lui a montré le chemin du passé, mais n'est jamais mentionné comme représentant d'un mouvement littéraire. Michelet ne distinguait guère les écoles et les étapes : Klopstock, « l'Ossian » de l'Allemagne, l'homme du Nord, reste bien vague à ses yeux ; Wieland est rattaché à la « renaissance romantique » dont il était vraiment le principal ennemi, Herder

1. Dans nos références, *HF* désigne : *Histoire de France*, Flammarion, 1938 ; *Hist. du XIX^e siècle* : même édition ; *H. Rev.* : *Histoire de la Révolution*, éd. Pléiade, 1939. « Monod » sans autre indication désigne l'ouvrage capital : *La vie et la pensée de Jules Michelet*, 2 vol., 1923.

et Lessing sont traités entièrement en philosophes typiques de l'esprit allemand et Schiller lui apparaît comme un historien qui n'a pas assez flagellé le parti des tyrans. Il n'est pas le génie dramatique qui a écrit *Wallenstein*.

Au contraire, il découvre une Allemagne romantique, vague, mystérieuse, panthéiste, qui a trouvée son expression dans le mystère du *Faust* ou dans la philosophie de Schelling. Elle semble trempée dans une philosophie idéaliste et transcendentale dont « l'art est le seul et véritable organe ». Michelet sent le besoin de formuler sa pensée dans les généralisations à la mode. Souvenons-nous que Mme de Staël avait déjà opposé une Allemagne romantique à une France classique et que, pour mieux étayer cette théorie, elle avait préféré le Goethe de *Werther* à celui de *Wilhelm Meister* ou des *Affinités électives*.

Examinons maintenant, chronologiquement, les commentaires de Michelet sur Goethe. Nous aurons à rectifier certaines interprétations précédentes : M. W. Kaegi a prétendu que Michelet avait déjà perdu toute sympathie pour Goethe pendant sa visite de Heidelberg en 1828, sous l'influence du milieu romantique qu'il y trouva [1]. Nous verrons que Michelet n'a critiqué Goethe que bien plus tard et qu'au contraire, il l'a admiré plus que jamais entre 1828 et 1830. M. Monchoux s'en est déjà pris à cette opinion de M. Kaegi, mais en disant que Michelet aurait toujours été un admirateur enthousiaste de Goethe [2]. Or ceci n'est plus vrai après 1847.

Dès le début, Goethe apparaît à Michelet comme le génie de l'Allemagne et comme l'incarnation d'une idée nationale ou philosophique, mais au cours des années, cette interprétation devient de plus en plus accentuée. En 1827, Michelet parle de sa « grande voix poétique... harmonieuse, immorale et indifférente », pensant à la poésie passionnée de *Werther*, mais aussi au caractère immoral de ses désirs, et surtout aux confidences d'un Wilhelm Meister [3]. Michelet continue pourtant ses lectures commencées en 1820 et 1822 et au moment où il compose l'*Introduction à l'histoire universelle* il a déjà lu un grand nombre d'ouvrages et il sent grandir sa sympathie pour le poète allemand. Il inclut une traduction de la chanson de Mignon dans son livre et parle du « chef de la littérature » allemande, de « l'auteur de Faust (qui) absorbera l'Allemagne dans l'océan de sa poésie et qui a libéré son pays d'un « effrayant formalisme » [4].

1. *Michelet und Deutschland*, 1936, pp. 35, 46, 93, 147-50, 186-8.
2. André Monchoux, dans *Rev. de litt. comp.*, 1939, p. 500.
3. *Précis de l'histoire moderne*, 9e éd. 1864, p. 456.
4. *Introduction*, 3e éd., 1843, pp. 48, 52, 180, 184, 189. Michelet avait déjà lu :

Goethe est pour lui un panthéiste, mais cette qualité le rapproche simplement de tous ses compatriotes ; en 1831 elle ne le condamne pas aux yeux de l'historien. Bien sûr, Michelet considérait la clarté française comme infiniment supérieure au mysticisme allemand, mais sans aucun doute il témoigne alors le plus grand enthousiasme pour Goethe. C'est l'époque de sa « passion allemande » où il exalte l'Allemagne, ses philosophes, ses érudits, et surtout Goethe qu'il mentionne plus fréquemment que n'importe quel autre Allemand, sauf Luther.

A partir de 1842 l'attitude change. Michelet s'était éloigné de ses amours romantiques ; il n'exaltait plus la naïveté des « poétiques légendes » et la beauté du mysticisme. L'historien rationaliste et jacobin veut défendre la philosophie française et démocratique contre les « systèmes » étrangers, tels que le panthéisme. En littérature comme en histoire politique, ses jugements s'expliquent par son idéologie. La crise personnelle qui produisit des ouvrages comme *Les Jésuites*, *Le Prêtre* et enfin l'*Histoire de la Révolution*, engendra aussi des commentaires hostiles à Goethe, qui semblait peu s'accorder avec l'idéal du Peuple que se proposait Michelet. Il reproche à l'auteur « ironique » de Méphisto un « style » irrégulier qui ressemble à la « cristallisation colossale » de l'art gothique [1]. La structure du *Faust* lui semble être l'antithèse même de la clarté française et du rationalisme.

Dès lors Goethe devient un « cynique », non seulement à cause du ton immoral que Michelet continuait à lui reprocher, mais surtout à cause de son attitude envers la Révolution française, qui était devenue pour lui un mythe, un principe philosophique et une religion. En relisant la *Campagne de France*, il ne peut s'empêcher de voir en Goethe un ennemi qui s'était battu contre le peuple français et qui avait même admiré Napoléon : « Le grand docteur de l'ironie, le Méphistophélès de l'Allemagne » se dit lui-même « l'ami des tyrans » [2].

Cette nouvelle interprétation de Goethe date donc de 1847, de l'époque où Michelet avait perdu toute sympathie pour Napoléon, de l'époque où la Révolution était devenue le point central de sa philosophie, où il avait interrompu la composition de son *Histoire de France* pour décrire *Le Peuple* et 1789. Alors toute sa critique littéraire ou philosophique dépend de l'attitude des

Werther, *Wilhelm Meister*, *Iphigénie*, *Hermann et Dorothée*, *La campagne de France*, *Gœtz von Berlichingen*, *le Voyage en Italie* (?). Il lut plus tard ses *Poèmes* et *Poésie et vérité*.

1. *Jésuites*, 1843, p. 21. *HF*, 7, 112. — Sur le « style » : Monod, 2, 214. Sur Mephisto : Monod : *J. Michelet*, 1905, p. 201.

2. *H. Rév.*, 1, 764. Voir aussi 1, 1018, 1022 et *La France devant l'Europe*, éd. du Verbe, Genève, 1946, p. 59 et *Hist. du XIX^e siècle*, 1, 6 et 3, 170.

auteurs envers la Révolution. Kant, nous dit-il, frémit en 1789, « ce roc du Nord s'émeut... cette planète de Koenigsberg se dérange »[1]. Fichte, qui lui avait semblé intransigeant, devient un héros de la liberté contre le tyran Bonaparte, ainsi que Jahn, Arndt, et Koerner ; les nationalistes de 1813 paraissent soudainement admirables, tandis que Goethe devient fataliste, hypocrite et cynique pour avoir participé à la campagne de 1792 contre la Révolution, avec l'armée de Brunswick et des Princes.

Michelet est alors devenu, non seulement l'apôtre de la révolution démocratique, mais aussi l'apôtre de l'amour social, de la sainteté de la famille. Son propre foyer, profondément ébranlé, mais stabilisé ensuite par son second mariage en 1849, le rend plus rigoureux sur les questions de moralité : Autre raison d'une sévérité croissante envers Goethe. Il condamne cette fois non seulement *Wilhelm Meister*, mais *Les affinités électives*, « roman fait, refait, échoué », dans lequel « Goethe a rougi »[2], et même *Faust*, admiré jadis comme beau mythe germanique : maintenant Michelet voit en Marguerite quelque chose du « vampire », l'incarnation d'une horrible « idée slave » jointe à un fond grec »[3].

N'allons pourtant pas trop loin.. Goethe reste tout de même pour lui un grand symbole de l'esprit allemand. Il parle encore du puissant génie du Rhin[4], de cet « humble enfant de Dieu » qui avait terminé sa vie par la parole « lumière »[5]. Le fait que Goethe a découvert et admiré Diderot le rend plus sympathique aux yeux de Michelet[6]. Le jugement de l'historien est donc incertain et flottant. D'une part Goethe reste pour lui jusqu'à la fin le grand génie de l'Allemagne[7], d'autre part les accusations d'immoralité et de cynisme rejoignent les réserves qu'il fait sur son panthéisme inspiré de Spinoza. Après lui, nous dit Michelet, il fallut un effort énorme pour que l'Allemagne pût « retourner du brouillard au cycle de la force vive » puisque ses ouvrages étaient tous « alourdis » de spinozisme (sauf *Werther*) et qu'ils exercèrent une si grande influence[8]. Nous sommes loin de l'affirmation de 1831 que Goethe avait libéré son pays d'un effrayant formalisme[9]. Ajoutons que l'idéal de la « force vive » était encore un mythe de Michelet qui exprimait sa foi en l'action

1. *H. Rév.*, 1, 13, 415.
2. Bibliothèque de la Ville de Paris, Document A 3862.
3. *Sorcière*, 2e éd. Lacroix, Bruxelles, 1863, p. 34.
4. Monod, 1, 150.
5. *HF*, 5, 404. *Le Peuple*, éd. R. Bray, Lausanne, 1945, p. 94.
6. *HF*, 15, 358, 392.
7. *HF*, 11, 325, Hist. du XIXe siècle, 3, 174-6.
8. *Ibid.*, 3, 162.
9. Voir note 5.

populaire et qu'il identifiait avec Kant et Leibniz ! tandis que Goethe s'était rangé pour lui dans le camp opposé au peuple et à la Révolution.

Oscar A. Haac.

VISAGES DE CHATEAUBRIAND

(Trente-cinq lettres inédites.)

On a mainte fois étudié Chateaubriand à travers sa correspondance. C'est là qu'on voit le mieux peut-être l'homme, l'écrivain, le politique, l'ami, le vieillard désabusé mais bienveillant pour les jeunes qui entrent dans la double carrière par lui suivie. Un heureux concours de circonstances nous permet de publier trente-cinq lettres que nous avons lieu de croire, jusqu'à preuve du contraire, inédites. Toutes sont intéressantes par les aspects de Chateaubriand qu'elles précisent. Trente ont été écrites ou dictées par lui-même. Une est de Mme de Duras (no 1), une autre de Mme Récamier (no 4), trois sont adressées à Hyde de Neuville et paraissent émaner d'un ami politique (nos 10, 11 et 12). Nous les publions dans l'ordre chronologique en datant aussi exactement que possible celles qui ne le sont pas. Nous pouvons ainsi suivre Chateaubriand de 1819 à 1843, sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Au moment où nous le prenons il a commencé sa carrière politique, et il poursuit sa carrière sentimentale entre Mme de Duras et Mme Récamier. Le René romantique apparaît dans les deux lettres à Mme de Nansouty ; elle revient de Verneuil et elle fait revivre en lui de chers souvenirs ; les arbres qu'il a plantés dans le parc du château le font songer à la mort : « Je m'en vais et ils viennent » (nos 2 et 3). Le thème de la vieillesse revient dans sa lettre à Augustin Soulié (no 7), dans celles qu'il adresse à Émile de Girardin (no 23) et à Alexandre Guiraud (no 24). Mais à aucun moment nous ne voyons Chateaubriand « renoncer ». L'écrivain qui remercie Tissot de son article sur l'*Essai sur la littérature anglaise* (no 26), celui qui présente à F. Z. Collombet (no 27) la *Guerre d'Espagne* comme le *René* de sa politique, ou qui est reconnaissant à l'abbé Bouchet (no 34) d'avoir trouvé dans ses œuvres un reflet des Pères de l'Église, reste sur la brèche.

Le diplomate et le Ministre des Affaires étrangères sont d'une remarquable conscience à en juger par ces lettres relatant des

recherches sur Valori ou Lauzier (nos 6 et 8) partis l'un pour l'Angleterre, l'autre pour l'Amérique, ou ce billet avertissant les autorités intéressées qu'un commandant d'origine italienne est autorisé à se rendre en Italie (no 9). Mais la politique est évidemment une nouvelle passion pour lui. Combien ses instructions à Hyde de Neuville (nos 13 et 14) sont pleines de tact et d'adresse ! Il craint les gestes inconsidérés qui pourraient nous aliéner les puissances et en particulier l'Angleterre, mais il trouve tout de même le moyen de tenir notre prestige. Diplomate, il l'est même en politique intérieure. Très ferme dans ses opinions et sa profession de foi royaliste (no 16), il est un remarquable conciliateur dans le différend qui oppose le ministère et l'Épiscopat, à propos des séminaires (no 19). Il est assez large d'esprit pour s'entendre avec Dubois (no 18) ou Bertin, et il sait agir à la Chambre pour lutter contre la traite des esclaves chrétiens (no 17), en défenseur attitré et officiel du Christianisme.

L'ami est vigilant qui cherche à voir Mme Salvage arrêtée (no 32) ou qui annonce la mort de son vieux compagnon de lutte, le duc de Fitz-James (no 30). Il est arrivé presque au terme, mais sa sérénité et son obligeance restent entières, obligeance pour les jeunes confrères, M. de Roosmalen ou le baron Guiraud (no 31 et no 24). Sa bonté même se montre dans ce billet qu'il écrit péniblement de sa main pour recommander des gens dans le besoin (no 35).

L'envers du décor n'est pas moins séduisant. Celui qui harcèle de billets le fidèle Hildibrand durant l'ambassade romaine, pour l'envoi des porcelaines, des cristaux, des robes de Mme de Chateaubriand (no 20) et lui fait chercher l'adresse d'Augustin Thierry (no 22), sert de boîte aux lettres volontaire ou involontaire à Hyde de Neuville (nos 10, 11, 12), mais refuse dignement l'assistance offerte par Émile de Girardin au lendemain du désastre de 1830 (no 23). Les jeux sont faits désormais ; il le sait. Il lui faut finir en beauté, conserver intacte ce qu'il croit être son histoire et non sa légende. Il est reconnaissant à ceux qui parlent de lui (no 33), mais il sait rétablir la vérité, même quand il s'agit de son simple passage à Xérès (no 29).

Nous suivons vraiment dans cette correspondance inédite le Chateaubriand de l'âge mûr et de la vieillesse. L'homme politique, l'écrivain sont au premier plan. Mais nous voyons aussi des visages plus cachés et non moins attachants. La parade extérieure est tumultueuse et brillante certes ; le diplomate et le ministre sont sûrs d'eux-mêmes, comme l'amoureux. Mais quel sourire charmant, triste ou enjoué sur les lèvres de l'homme ! quelle vitalité spirituelle aussi jusque dans les dernières années ! Ces

lettres et ces billets intéressants pour l'histoire et l'histoire littéraire le sont également et surtout pour la psychologie du héros ; une âme de Chateaubriand vit dans ces pages et son image n'en sort pas diminuée.

Je dois une particulière reconnaissance à Mme Ronald Davis et à M. Maurice Chalvet, qui m'ont communiqué une vingtaine de ces lettres, et non des moins intéressantes, M. M. Chalvet m'a fait profiter de sa longue expérience de l'œuvre et de la correspondance de Chateaubriand.

Mes remerciements vont aussi à MM. P. Bérès et G. Privat, qui m'ont procuré les autres lettres, et à Mlle Hélène Daremberg, archiviste de la Société Chateaubriand, qui a revu cet article en épreuves.

Charles DÉDÉYAN.

1

[*Octobre* 1819-*Novembre* 1819 [1]].

Mon gendre [2] vient de me dire une triste nouvelle, c'est que le travail [3] n'est point signé et que vous ne savez pas quand il le sera ! Mais Monsieur ne pourroit-on pas obtenir de M. le Mis Dessolles, une chose également aimable pour Made de Vaudreuil [4]

1. La lettre de Mme de Duras est la première en date ; encore qu'elle ne porte aucune indication chronologique, nous pouvons dire avec certitude qu'elle a été écrite entre octobre 1819 et novembre 1819. Il y est en effet question du marquis Dessolle comme ministre des Affaires étrangères. Or Dessolle a été créé marquis le 31 août 1817 et appelé à la présidence du Conseil et au ministère des Affaires étrangères après le 20 décembre 1818. Comme d'autre part Mme de Duras dit avoir vu « tout l'été » Mme de Vaudreuil, qu'elle a marié sa fille en août 1819 — il est question de son gendre — et que Dessolle céda la place à Decazes en novembre 1819, il ne saurait être question d'autres dates limites qu'octobre-novembre 1819. A qui est destinée cette lettre ? Nous ne pouvons le dire.

Toute la vivacité de Mme de Duras, amie impétueuse, se retrouve ici, comme son dévouement pour ses amis. Le *Monsieur* qui remplace l'habituel *cher frère* dont elle saluerait Chateaubriand, s'expliquerait par son désappointement comme aussi par le fait que la lettre peut être communiquée à d'autres, mais l'ami « officieux » qu'elle charge de nouvelles démarches a dû être sensible à l'abandon des dernières lignes. Mais cette lettre est-elle adressée à Chateaubriand ?

2. Il s'agit du duc de Rauzan, qui avait épousé sa fille Clara. Henri-Louis de Chastellux (1786-1863) ayant reçu le titre de duc de Rauzan en août 1819, peu de jour avant son mariage ; après avoir été à l'ambassade de Rome, il deviendra son Directeur des affaires politiques, quand l'écrivain sera ministre des Affaires étrangères.

3. *Travail* a ici le sens que nous donnons au mot *mouvement*.

4. Mme de Vaudreuil est la femme de Joseph-Hyacinthe-François de Paule de Rigaud, comte de Vaudreuil. Cousin et peut-être ami de la comtesse de Polignac, il partagea avec elle les largesses de Marie-Antoinette. Émigré, il épousa sa cousine en 1795 à Londres. A la Restauration il devint lieutenant-général, pair de France, gouverneur du Louvre et membre de l'Institut. Sa femme était une intime amie de Mme de Duras.

et pour moi, ce serait de faire un petit travail séparé pour mettre à Pétersbourg le jeune homme qui doit y aller de Vienne ; à Vienne M. de Vaudreuil, et M. Benoît [1] à Naples. Ce seroit une chose une fois faite et faire pour ceux cy ce que vous venez de faire pour M. de Gabriac [2]. Je vous en [p. 2] aurais une reconnaissance éternelle. Ce grand travail me fait peur, je crains qu'il n'ait des rapports avec celui de Pénélope, et puis cette pauvre Mde de Vaudreuil que j'ai vue tout l'été en sollicitation mérite bien de voir enfin sa constance récompensée. Vous seriez la grace même de proposer ce petit travail séparé à M. le Mis Dessolles, pourquoi ne pas finir une chose décidée, ces jeunes gens dans l'attente perdent leur tems et leur argent. ils refusent ce qu'ils auroient accepté dans d'autres circonstances et enfin une chose a beau être *faite*, il n'y a [p. 3] de fait que ce qui est *achevé*, ce qui l'est à coup sûr, c'est mon excessive importunité j'en suis honteuse, mais lorsqu'il est question de mes amis, je ne sais qu'y faire, aidez moi je vous en conjure, et mon Dieu puisque M. Dessolles en décide, que lui en coute t-il de signer ! pardon, pardon un million de fois, mais voyez tout ce qui m'excuse, j'ai cru la chose faite, je l'ai écrit et à present que tout leur arrangement dépend de cette place je ne sais plus que leur dire, et cela me desole.

Pardon encore Kersaint Desse de Duras [p. 4]. Croyez-vous qu'il fût utile que je parlasse à ce sujet à M. Dessolles ? Malheureusement je suis enrhumée et je ne puis sortir mais je lui écrirois. Cette affaire me tourmente plus que je ne saurois vous le dire.

2. — *(Autographe)*.

Paris, 28 novembre 1819.

A Mme de Nansouty [3].

Madame de Colbert [4] m'avait dit en effet, Madame, que vous n'étiez pas à Paris. Lorsque j'ai appris que vous voyagiez, et que vous aviez bien voulu penser un moment à moi sur la route, toute ma vieille passion de courir le monde s'est réveillée. Je n'oserois, madame, d'après votre billet me présenter chez vous

1. M. Benoît, jeune diplomate qui n'a aucun rapport avec l'homme politique du régime napoléonien, arrêté par la police de la Restauration à Genève en 1817. Il fut concurrent de Lamartine à Naples.

2. Le marquis de Gabriac, né en 1792, mort en 1865, devait devenir ambassadeur en Suisse en 1829, pair de France en 1841 et sénateur en 1853. Il sut évoluer, comme on le voit, sous les différents régimes.

3. Femme du général comte de Nansouty, rallié aux Bourbons ; elle est amie de Mme de Récamier qui ne l'aime pas.

4. *Mémoires*, éd. Levaillant, t. IV, p. 129 : « C'est chez Mme de Colbert, en Beauce, que j'écrivis, il y a près de vingt ans, dans ces *Mémoires*, l'histoire de ma jeunesse à Combourg. Les lieux semblent voyager avec moi, aussi mobiles, aussi fugitifs que ma vie. » C'était une parente de Malesherbes.

aujourd'hui ; et pourtant il y a bien loin d'ici au 20 Décembre. Veuillez je vous prie, agréer l'hommage de mon respect et le présenter à Mde de Mortefontaine [1]. J'allais [p. 2] aussi autrefois à Verneuil [2]. Ce joli petit château devoit être pour moi un lieu de souvenirs et de regrets. Permettez-moi de recommander à votre bienveillance quelques pins que j'ai plantés ; ils doivent être bien grands : je m'en vais, et ils viennent

paraphe.

3. — *(Autographe).*

23 févr. 1822.

A Mme de Nansouty.

Vous savez peut-être, madame, que des charités, qui ne sont pas ma foi aussi abondantes que je le voudrois, vont toutes à l'Infirmerie de Marie-Thérèse, fondée et entretenue par les soins de Mde de Chateaubriand. Ce sera mon excuse, pour la modicité de mon offrande.

J'ai partagé tous vos regrets, Madame ; et dernièrement encore, je m'en suis entretenu avec [p. 2] M. Pasquier [3]. Les temps dont vous me parlez sont déjà bien loin de nous : cela va vite. Je me prépare à retourner dans un pays où j'ai passé ma jeunesse ; je ne l'y retrouverai pas, et je ne sais si les plaisirs de l'ambassadeur vaudront les peines de l'émigré. Je me consolerai de beaucoup de choses, Madame, si vous voulez [p. 3] bien me garder une place dans votre souvenir.

Vous connoissez, Madame, mon respectueux dévouement

Chateaubriand.

4

Lundi matin.

Vous écrivez des billets charmants mais vous ne venez point. Si vous aviez un moment à me donner entre quatre et cinq heures, vous seriez sûre de me trouver presque seule [4].

J. R.

1. Mère de Mme de Nansouty.
2. C'est Verneuil, en S. et O., appartenant à Tocqueville, oncle et tuteur de ses neveux Chateaubriand.
3. Il s'agit d'Étienne Pasquier, dont l'opposition à Villèle et à Peyronnet sous la Restauration fut redoutable et qui devait devenir en 1842 le duc Pasquier.
4. Nous serions bien en peine d'assigner une date à ce billet de Mme Récamier. Mais il semble prendre tout naturellement place après la lettre de Mme de Duras et celles de Chateaubriand à Mme de Nansouty. Ce rendez-vous intime proposé à cette destinaire distante, ne pourrait-il pas être pour Mme de Chateaubriand, dont l'époux évolue entre la « chère sœur » et « Léonie ». Celle-ci fait appel à toute sa coquetterie dans les deux derniers mots.

5. — *(Signature autographe).*

Paris 30 mars 1822.

[*A Monsieur Volmar.*]
Monsieur,

En prenant congé de M. le Mˡ Duc de Bellune [1], je lui ai remis une note signée de moi, où je lui demande la croix d'honneur pour vos services. M. de Montmorency [2] d'une autre part est très bien disposé pour vous. Je suis désolé de ces délais. Croyez que je ne perds pas un moment, qu'il n'y a de ma part ni négligence [p. 2] ni défaut de zèle. Mais vous connoissez les affaires ; vous savez ce que c'est qu'un ministère qui commence au milieu d'un million d'ennemis. On songe d'abord à marcher, et puis on s'occupe des autres après. Heureusement les grands périls sont passés. Désormais nous irons en dépit des obstacles. Tout va bien et l'avenir est sûr, si surtout [p. 3] il n'y a point de guerre en Orient. Je ne suis pas loin de Paris et je conserve toute mon influence auprès des ministres qui sont mes amis. Je pourrais, toujours vous servir et je vous prie de vous adresser à moi, toutes les fois que vous aurez quelque chose à faire ou à dire Ecrivez-moi à Londres. Je quitte Paris demain. A vous, Monsieur, et pour la vie.

Signé : Chateaubriand.

(p. 4) Mes compliments à Mˡˡᵉ Volmar, elle devroit venir chanter en Angleterre.

6. — *(Signature autographe).*

Londres, le 3 mai 1822 [3].

[*En bas* :]
A son Excellence Monsieur
le marquis de Lauriston.

Monsieur le marquis,

Dans une lettre en date du 23 mars dernier, adressée à M. le

1. Le maréchal Victor, duc de Bellune, fut ministre de la Guerre de 1821 à 1823.

2. Depuis le 14 décembre 1821 ministre des Affaires étrangères et Président du Conseil.

3. Chateaubriand qui fonda le *Conservateur* au moment de l'accession au pouvoir de Decazes, et qui fut en butte aux tracasseries policières, contribua, par un article retentissant contre son ennemi au moment de l'assassinat du duc de Berry, à faire tomber le ministère. Villèle, qui forma le nouveau cabinet, était au contraire son ami politique. Il fut nommé lui-même ministre à Berlin le 30 novembre 1820 et le 9 janvier 1822 ambassadeur à Londres. C'est dans ces dernières fonctions que nous permet de le saisir cette lettre. Le marquis de Lauriston, auquel elle est

Cte de Caraman [1], vous demandez quelques renseignements sur M. le Chevalier de Valori ; voici ceux qui me sont parvenus.

Il est probable que lorsque M. le Cher de Valori a présenté un mémoire pour obtenir une pension sur la Liste Civile, il ne recevoit du Gouvernement anglois, en qualité de Cher de Malte [2] que la somme de 2160 francs ; mais, il est certain que dans ce moment il en reçoit au même titre une pension de 2734 francs.

Quant aux motifs qui l'empêchent de retourner en France, on peut présumer qu'un second mariage très peu avantageux qu'il a contracté est le seul obstacle à sa rentrée dans son pays.

J'ai l'honneur d'être avec une haute considération,
Monsieur le Marquis,

Votre très humble et
très obéissant serviteur.

Signé : Chateaubriand.

adressée était alors ministre de la Maison du Roi, Chateaubriand parle de lui à diverses reprises dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* pour rappeler sa participation aux guerres napoléoniennes et aussi à la guerre d'Espagne (voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Levaillant, II, 403, 418, 441 ; III, 179, 213). Jacques-Alexandre-Bernard Law, marquis de Lauriston, était de la famille du célèbre financier. Né à Pondichéry le 1er février 1768 il était fils d'officier et lui-même il choisit la carrière des armes. Après avoir fait les campagnes de la Révolution, il suivit la fortune de Bonaparte. Celui-ci devenu empereur le créa comte et le nomma le 5 février 1811 ambassadeur en Russie. Après l'échec de sa mission il prit part à la campagne de Russie, ce qui ne l'empêcha nullement à la Restauration d'être nommé capitaine des mousquetaires gris, puis après les Cent-Jours, pair de France et commandant de la première division d'infanterie de la Garde. Il fut créé marquis en 1817 et du 1er novembre 1821 au 4 août 1824 il sera ministre de la Maison du Roi dans le Cabinet Richelieu et Villèle. Un mois et trois jours après la lettre que lui adresse Chateaubriand, il sera promu Maréchal de France. Le personnage qui a motivé l'enquête de l'ambassadeur est un des plus curieux de l'époque. Descendant d'une vieille famille florentine dont une branche s'était fixée en France, il eut une jeunesse agitée qui prit fin dans les circonstances que l'on va lire. C'est la mort toute récente, puisqu'elle est survenue le 7 juillet 1822, de François-Florent, comte de Valori, qui a provoqué cette enquête par voie diplomatique. François-Florent avait été en effet un des trois gardes du corps qui accompagnèrent Louis XVI à Varenne. On admirera ici la sûreté de l'information chez l'ambassadeur Chateaubriand.

1. Le Comte Georges de Caraman était le chargé d'affaires à l'ambassade de Londres, depuis l'absence de Decazes, ambassadeur titulaire avant Chateaubriand. Le duc son père était ambassadeur à Vienne. Chateaubriand le mentionne dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (éd. Levaillant, t. I, p. 248). Né en 1790, mort le 6 février 1860, diplomate de carrière, il devait aller successivement à La Haye, aux États-Unis, à Londres, pour être nommé ensuite ministre plénipotentiaire à Stuttgart et en Saxe, où en 1830 il sera remplacé par le comte de Reinhard.

2. Les Anglais s'étaient emparés de Malte le 8 septembre 1800. En versant une pension aux Chevaliers, ils agissaient en somme comme souverains temporels. Le siège de l'ordre ne devait être tranféré dans les États Romains par le Pape Léon XII que le 12 avril 1827. Il fut installé définitivement à Rome par le pape Grégoire XVI en 1831.

7. — *(Autographe).*

Londres, le 11 juin 1822.

[*A Augustin Soulié.*] [1]

Celui que vous appelez trop obligeamment votre *illustre Maitre*, préfère votre religieuse amitié à votre *admiration* : il a quelques droits à la première, et n'en a aucune à la seconde. J'ai eu l'honneur de voir M. Pichot [2]. il a bien eu raison de ne chercher auprès de moi d'autre protection que la vôtre et son propre mérite. Mon rôle d'ambassadeur ne me fera jamais oublier mon titre d'homme de lettres. Je serai toujours bon français, grand royaliste et fidèle amant des muses, même quand elles me trouveront trop vieux et qu'elles [p. 2] m'auront trahi pour vous.

Abusez toujours, Monsieur, et croyez que rien ne peut faire plus de plaisir à votre *maître*, que de recevoir des nouvelles de son digne élève.

Chateaubriand.

[Le destinataire Augustin Soulié.]

8

Paris le 6 août 1823.

Affaires étrangères
Don Commerciale

M. Joliet, Notaire Royal [3] à Dijon (Côte-d'Or).

J'ai reçu, Monsieur, avec votre lettre du 26 juillet, une note relative au sr Lauzier, passé en 1791 à Philadelphie, et dont on n'a depuis cette époque reçu aucune nouvelle.

1. Jean-Baptiste-Augustin Soulié, né à Castres en 1780, royaliste ardent avait fondé à Bordeaux trois journaux : le *Mémorial bordelais*, la *Ruche d'Aquitaine* et la *Ruche politique*. Il se rendit à Paris vers 1820 et collabora à la *Quotidienne*. Il fut nommé peu d'années après conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, grâce à Martignac et à Peyronnet. Il mourut à Paris le 19 mars 1845. On lui doit des poésies fugitives insérées dans les *Almanachs des Muses* et les *Annales romantiques*, un grand nombre d'articles politiques et littéraires, la traduction en vers du *Cimetière de campagne*, de Th. Gray (1812, 1816), des *Poésies de Roberts, Charlotte Smith* et *James Montgomery* (1827) et en prose celle du second chant du *Ménestrel* de Beattie, imprimé avec la traduction du premier chant par Chateaubriand dans un volume intitulé *Poésies anglaises* (1830, in-18, *Bibliothèque choisie* du Libraire Béthune). Citons encore ses *Étrennes royales* de la Ville de Bordeaux (1814 à 1817, 4 vol. in-18), le *Keepsake français* ou *Souvenirs de littérature contemporaine* (1re année, 1830, in-8°), enfin l'édition qu'il a donné des *Poésies de Charles d'Orléans* (2 vol. in-8°). Voir son *Retour du Montagnard émigré* dans l'*Almanach des Muses* de 1816, p. 147, dédié à Mme de Chateaubriand et qui est la réplique de Ch. *Le Montagnard émigré*, publié dans le *Mercure de France* du 31 mai 1806.

2. Amédée Pichot, le futur directeur de la *Revue Britannique*.

3. Le titre de notaire royal n'était accordé qu'aux notaires exerçant près des juridictions royales. Ce privilège supprimé à la Révolution fut rétabli à la Restauration.

Je charge le Consul du Roi à Philadelphie de prendre des renseignements sur ce Français, et je lui recommande de vous communiquer directement le résultat de ses recherches.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma parfaite considération.

Signé : Chateaubriand.

9. — *(Signature autographe).*

[*Destinataire inconnu*].

Paris le 23 septembre 1823.

Monsieur, le Ministre de la Guerre vient d'accorder à M. de Sommariva [1], Chef d'Escadron de remplacement aux Cuirassiers de Berry un Congé de trois mois pour se rendre à Milan et à Naples où des affaires urgentes réclament sa présence.

Je m'empresse, Monsieur, de vous prévenir de l'autorisation accordée à cet officier et je vous prie d'agréer les assurances de ma considération distinguée

Signé : Chateaubriand.

10

A Mr le Prince de Polignac
Mr Hyde de Neuville [2]

5 sept. [1823].

Ami cher et sincère,

Votre première petite lettre reçue à l'instant [3] avec bonheur par ma femme et moi. Je ferai pour vous tout ce que je dois avec

1. Comme son nom l'indique cet officier est sans doute d'origine italienne. Peut-être parent de J.-B. de S., président de la République Cisalpine.

2. Hyde de Neuville est arrivé à Lisbonne le 10 août 1823, non sans que sa nomination ait inquiété le ministre anglais Canning. Il avait des intentions bien définies : « Je ne m'étais pas caché, déclare-t-il dans ses *Mémoires*, pour affirmer que je soutiendrais à Lisbonne les intérêts seuls de la France, sans m'inquiéter de ce que pouvait en penser le cabinet anglais. » (*Mémoires*, t. III, p. 81). Mais il est aux écoutes des rumeurs européennes, il continue à suivre de très près la situation intérieure de la France. Il est à la fois l'ami de Villèle et de Chateaubriand. Il l'est aussi du Prince de Polignac, qui a succédé à Chateaubriand à Londres, et le marquis de Talaru nommé le 1er juin 1823, sur la proposition de Chateaubriand, ambassadeur en Espagne va travailler en liaison étroite avec son collègue de Lisbonne. D'où la première de ces trois lettres confidentielles qui doublent les dépêches officielles et qui nous montrent comme une petite sainte alliance politique et sentimentale de Chateaubriand et de ses amis.

3. Mot raturé : « ici » (?)

bonheur. On est ici ravi de votre commencement [1]. Dites moi par quelle voie et si par Londres, ou journaux. J'avais place retenue à la diligence picarde homages à votre incomparable compagne

Je vous soignerai et bien [2].

[Roux-Laborie]
d'après l'écriture.

11

Mon bon ami, préchez à Larue [3] travail, étude de l'anglais, dévouement filial à Mr Hyde, à son succès. Nous suivrons par lettres notre grande affaire. Je suis ici votre home en tout pour la vie [4]. écrivez-moi a choin sous couvert Rayneval [5] et ce qui ne devra pas y passer sous ce couvert

1° M. Pierre Roger, secrét. général des postes à Paris.
dessus
M. Freeling secrétaire général des Postes à Londres.
et écrivez moi souvent.

[Roux-Laborie]
d'après l'écriture.

12

Paris 10 mars.

Arm.[ée] d'Espagne
A S. Ex. Monsieur
Hyde de Neuville
Ambassadeur de France à Lisbonne.

Paris 10 mars

Qui vous a le premier donné l'assurance de votre nomina-

1. Comme ambassadeur.
2. D'après l'écriture (voir Bibl. Nat. Ms. N. a. f. 11970) cette lettre et les deux suivantes sont de Roux-Laborie. Cf. sur Antoine-Athanase Roux de Laborie (1769-1842), curieux personnage, ami politique de Hyde de Neuville, ce qu'il en dit dans ses *Mémoires*, t. II, pp. 468-469, et ce qu'en dit Chateaubriand, *M. d'O.-T.*, t. II, pp. 34, 492, 575, 622, Norvins, *Mémorial*, t. II, p. 269, Frénilly, *Souvenirs*, p. 219, Molé, *Souvenirs*, p. 82 et M. Levaillant, *M. d'O.-T.*, t. II, p. 34, note 6.
3. Nous ne sommes pas sûr de bien lire ; s'il faut lire Larue, c'est du neveu de Hyde de Neuville, attaché à Lisbonne, qu'il est question.
4. Lecture conjecturale.
5. François-Joseph-Gérard de Rayneval, né à Versailles le 8 octobre 1778, mort à La Granja en Espagne le 16 août 1836, était directeur des affaires politiques et de la Chancellerie depuis le 20 février 1819. Il devint sous-secrétaire d'Etat le 17 octobre 1820. Puis il fut ministre à Berlin en 1821, ambassadeur à Berne en 1825, à Vienne en 1829, à Madrid en 1832.

tion ? [1] par le résultat de ma négociation avec Dupin [2] je suis seul malheureux. Je ne le mérite pas

Faites ce que je ferais pour vous

Ecrivez a Peyronet [3] : je vous demande come pour un frère de tout faire pour faire nommer a votre place Laborie [4] a Bourges = une semblable pour M. de Puyvalet [5].

Envoyez les moi par duplicata. (par Polignac et Talaru) et sous couvert Chateaubriand

En marge [Roux-Laborie] *d'après l'écriture.*

J'en suis digne : c'est juste je le ferai et plus.

13

[*au bas de la première page* :]

A Monsieur le Baron Hyde de Neuville
Ambassadeur de S. M. T. C. [6] à Lisbonne

Monsieur l'Ambassadeur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 1er mai sur les évenemens qui venaient de se passer à Lisbonne. Votre dépêche du 30 avril ne m'est point encore parvenue, et j'attends avec empressement de nouveaux détails sur un mouvement qui pouvait avoir des suites si graves et si funestes.

Sa Majesté a été très contente, Monsieur l'ambassadeur, de votre conduite et de votre fermeté dans des circonstances si difficiles. Elle approuve entièrement les principes qui vous ont dirigé ; et vous avez pensé avec raison que vous ne deviez reconnaître que le Roi, et qu'aucun acte n'avait un caractère légal, qu'autant qu'il était ordonné et avoué par lui. Cette ligne est toujours celle que vous devez suivre, au milieu des mouvemens

1. Il s'agit des élections législatives. Hyde de Neuville voulait en mars 1824 un congé pour se représenter devant ses électeurs de la Nièvre. Il fut réélu, alors qu'il était absent, en mars 1820. (Cf. lettre officielle de Chateaubriand à Hyde de Neuville du 16 mars 1824 publiée par Mme M.-J. Durry dans *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, p. 36 : « Monsieur le Baron, j'ai l'honneur de vous faire part le 10 de ce mois du résultat des élections,... »)

2. Dupin est probablement Dupin Aîné, l'un des chefs du parti libéral. A partir de 1826 il sera député de Cosne, comme Hyde de Neuville.

3. Le comte de Peyronnet fut nommé ministre de la Justice en 1821. Il était député du Cher.

4. Laborie a été avec Hyde de Neuville, Chateaubriand, les Polignac et Villèle membre du fameux comité royaliste des *huit*. Voir les lettres qu'il adressa à Hyde de Neuville dans les *Mémoires* de celui-ci, t. II, pp. 468-9, et Mme Durry, *o. c.* pp. 27-8, p. 70.

5. Nous ne sommes pas sûr de l'orthographe du nom, peu lisiblement écrit. Mais il ne peut s'agir que du fils de Philippe-Jacques de Bengy de Puyvallée, président du collège électoral du Cher ; ce fils, fut précédemment élu député du Cher. Le père et le fils étaient des royalistes zélés.

6. Sa Majesté très Chrétienne, titre réservé au roi de France.

auxquels Lisbonne est exposé, et si je ne puis vous adresser aucune [p. 2) instruction positive sur un état de choses qui peut changer d'un moment à l'autre et se compliquer chaque jour davantage, je vous recommande du moins, Monsieur l'ambassadeur, de continuer à veiller à la sureté du Roi, et au maintien de son autorité et de sa dignité. Son pouvoir est le premier garant de l'ordre public ; et tout ce qui s'écarterait encore de ce principe conservateur, continuerait de jetter le Portugal dans le trouble et la confusion.

Agréez, Monsieur l'Ambassadeur, les assurances de ma haute considération

Signé : Chateaubriand. [1]

14

Paris le 18 mai 1824.

[*Au bas de la première page*]
A Monsieur le Baron Hyde de Neuville
Ambassadeur de France à Lisbonne

Monsieur l'Ambassadeur, les motifs de générosité qui vous ont porté à recueillir chez vous Mr le Comte de Subserra [2], lorsque sa sûreté était menacée, ne peuvent qu'honorer votre caractère et mériter l'approbation du Gouvernement. Vous aurez néanmoins

1. Chateaubriand, ambassadeur à Londres, avait joué un rôle brillant au Congrès de Vérone, avait su plaire à l'empereur Alexandre de Russie, et restait le chef des Ultras. Après la démission de Mathieu de Montmorency, pour le public son ami personnel et son ami politique, il affecta de refuser sa succession, que lui offrit son autre ami, Villèle, mais « sa nomination était un gage d'union pour les royalistes » ; elle était chose faite le 28 décembre 1822. Ce fut alors la guerre d'Espagne, qu'il voulait pour des raisons nationales et dynastiques. L'Espagne et la Péninsule ibérique en général devinrent l'objet essentiel de ses préoccupations. Depuis peu son meilleur compagnon, le baron Hyde de Neuville, est ambassadeur de France à Lisbonne. La situation au Portugal est instable depuis le retour de Jean VI du Brésil. Celui-ci avait juré en juillet 1821 la Constitution votée par les Cortès au Brésil. La crise éclate au moment où Don Pedro, fils du roi Jean VI proclama l'indépendance de la Colonie et devint le 12 octobre 1822 empereur constitutionnel. Par contre au Portugal les réactionnaires appuyés par la reine Charlotte, fille de Charles IV d'Espagne, entrèrent en action. Le général comte d'Amarante, qui deviendra marquis de Chaves, fit une contre-révolution pour supprimer la constitution. Bientôt Don Miguel, fils cadet de Jean VI prit la tête des réactionnaires et força le roi à abolir la constitution de 1820 et à rétablir partiellement l'ancien régime. La situation devint critique le 1er mars 1824, quand le chef libéral, le marquis de Loulé fut assassiné et que don Miguel aidé de sa mère s'empara du pouvoir et gouverna par la terreur en souverain absolu. Il fut cependant renversé le 13 mai 1824 et le roi, réfugié sur un vaisseau anglais, put reprendre le pouvoir. C'est dans ces circonstances particulièrement délicates, que Hyde de Neuville représentant d'un gouvernement conservateur eut à agir, et Chateaubriand mis au courant par ses dépêches, montra dans l'affaire un sens diplomatique, une adresse, une intelligence dignes d'éloges. Il n'a point parlé de ces faits dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et Hyde de Neuville lui-même ne cite dans ses *Mémoires* (t. III, p. 200) qu'une seule des lettres à lui adressées par Chateaubriand, celle du 26 mai 1824, au moment où les conséquences internationales paraissent moins périlleuses (voir aussi *Corr. gén. de Chateaubriand*, t. V, p. 228).

2. Premier ministre du gouvernement portugais.

reconnu que cette précaution, convenable au premier moment, n'avait plus ensuite le même degré d'utilité ; qu'autant elle était louable dans le principe, autant il serait périlleux de la prolonger, et qu'après avoir offert un azyle à Mr de Subserra, le parti le meilleur était de favoriser son évasion s'il continuait d'être exposé. Nous avons eu trop souvent l'exemple des mouvements populaires ou militaires pour croire à l'inviolabilité d'un lieu d'azyle dans des momens de crise où la passion et l'aveuglement ne respectent rien.

La proposition de faire entrer en Portugal une partie des troupes que nous avons à Badajos [1] [p. 2] ne pourrait pas être accueillie sans le plus grand inconvénient. Ce serait nous immiscer d'une manière trop directe dans les affaires intérieures de ce Royaume, et nous trouver enveloppés dans toutes les difficultés qui pourraient naître des Traités antérieurement conclus par le Portugal avec l'Angleterre [2] et d'autres Puissances.

Quant au projet de détacher de l'escadre française qui est devant Cadix [3] un vaisseau qui se rendrait à l'entrée du Tage, cette disposition n'aurait pas les mêmes dangers. Lisbonne se trouve sur la ligne des communications de l'escadre avec la France : nos bâtimens peuvent y mouiller quelquefois, sans que cette station ait besoin d'être expliquée par des motifs politiques, et s'ils peuvent dans une telle circonstance, contribuer à la sureté de S. M. T. F., si leur présence a quelque influence sur le maintien de l'ordre public, en imposant aux partis qui doivent le troubler, c'est un genre de service qui peut être utile au Portugal, sans nous compromettre avec d'autres Cours [4].

J'ai l'honneur de vous prévenir du prochain départ de MM. de Merona [5], de Flavigny [6] et Boitel [7] : ils seront expédiés successivement.

Agréez, Monsieur l'Ambassadeur, les assurances de ma haute considération [8].

Signé : Chateaubriand.

P. S. Ce Duplicata vous est porté par M. de Merona qui est également chargé du Chifre destiné à votre correspondance avec M. l'ambassadeur de France à Madrid.

1. Hyde de Neuville l'avait déjà demandé, avant que la situation ne fût aussi critique, voir *Mémoires*, t. II.

2. Hyde de Neuville, d'origine britannique, est pourtant l'adversaire déclaré de l'Angleterre. (Voir Mme M.-J. Durry, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, et *Mémoires* de Hyde de Neuville, t. III, *passim*.)

3. Cf. *Ibid*.

4. Jusqu'ici le texte a été publié par Mme M.-J. Durry, *ouvrage cité*, p. 38-39.

5. M. de Mérona était attendu depuis un certain temps. Il appartenait à une famille jurassienne.

6. M. de Flavigny est le vicomte de Flavigny, (1799-1873) secrétaire de la légation de Berlin, qui deviendra secrétaire de M. de Polignac. Il se rallia en 1841 à la monarchie de Juillet, et après, à l'Empire.

7. Boitel est pour nous un simple nom.

8. Voir dans *Chateaubriand et Hyde de Neuville* la réponse datée du 29 mai 1824 de l'ambassadeur au ministre. Sa susceptibilité s'y montre (p. 40).

15. — *(Autographe).*

Paris le 29 juin 1824.

[*Au général Foy* ?]

Je vous remercie, général [1], de votre souvenir, et le moment que vous avez choisi pour m'en donner des marques prouve que la noblesse des sentiments est naturelle à tout militaire français.

Recevez, général la nouvelle assurance de mon entier et sincère dévouement

Chateaubriand.

16. — *(Autographe).*

[*Destinataire inconnu*]

Vous connoissez mes sentimens, Monsieur ; ils sont connus de tout le monde ; je révère la religion, la légitimité et la liberté ; je mourrai dans cette doctrine qui me semble la vérité propre à sauver la France. Mais je ne suis plus qu'un vieil athlète ; j'ai besoin de repos. Soldat, écrivain et ministre j'ai été blessé partout pour le Roi. J'ai peu d'années à passer désormais sur cette terre et j'ai trop peu d'amour propre pour croire que les restes d'une vie fatiguée, puissent [p. 2] être de quelque utilité à mon pays. Je suis seulement persuadé que si l'on ne suit pas mon système, qui n'est autre que le système du *temps*, la légitimité périra en France. Par qui et par quoi sera-t-elle remplacée ? Dieu le sait, et j'espère que je n'y serai plus quand cela arrivera.

Croyez Monsieur au sentiment d'estime que je vous ai voué, sans vous connoître.

Chateaubriand.

17. — *(Autographe).*

Vendredi 10 mai 1826,

[*Destinataire inconnu.*]

Voilà, Monsieur, mon amendement qui se rattachera au premier article du projet de loi [2]. Ce serait un grand triomphe

1. Nous n'avons pu identifier le destinataire avec certitude, mais il est possible qu'il s'agisse du général Foy (1775-1825). Chateaubriand a parlé aussi dans les *Mémoires* (t. III, p. 181) du général de Marçay (1772-1839), un chef de l'opposition libérale, ami de La Fayette. S'agit-il encore de celui-ci ? Le ton même de la lettre fait supposer qu'elle s'adresse à un membre de l'opposition.

2. Ce projet voulait remédier à un état de choses déjà ancien. Ceci se liait à l'idée d'une croisade contre l'empire ottoman, suzerain de l'Afrique du Nord, du moins de l'Algérie et de la Tunisie. Nous sommes à un an de Navarin.

pour nous et pour l'Humanité, si nous pouvions empêcher des chrétiens de faire la traite des blancs et de vendre d'autres chrétiens sur les côtes de la Barbarie [1].

Ne montrez l'amendement à personne, mais tachez d'amener à l'ouverture de [p. 2] la séance tout ce qui conserve encore quelques sentiments généreux. Si vous pouviez dire quelques mots à l'appui de mon amendement, vous me rendriez un grand service, en ne laissant pas la défense entière à ce qu'on appelle *notre côté* gauche.

Mille compliments empressés, Monsieur le Comte, et dévouement entier

Chateaubriand.

Il faut être à l'ouverture même de la séance, car je parle le premier sur le premier article et je ne crois pas que personne parle sur l'ensemble.

18. — *(Autographe).*

6 heures du soir Lundi [1824-1828]
[*sans doute* 1826]

A M. Dubois [2].

Je n'avois qu'un seul manuscrit. Je l'ai, comme vous le trouverez naturel, envoyé aux débats. J'ai prié Bertin [3] d'en donner des épreuves. Voulez-vous les envoyer chercher ? Dans tous les cas, s'il paraissoit un jour plutôt le trouveriez vous trop vieux et ne voudriez vous pas le reprendre ? Je crois que nous n'en sommes plus là, et qu'il s'agit [p. 2] plus de propager des idées utiles qu'à [tenir] à une petite priorité. Tout à vous mille fois

paraphe.

19. — *(Signature autographe).*

Paris ce 15 août 1828.

[*A l'archevêque de Paris* [4]]

Je suis dans mon lit, Monseigneur et obligé de dicter ce peu de mots à mon secrétaire intime. J'ai vu votre ancien ami

1. Les côtes de l'Afrique du Nord.

2. Paul-François Dubois (1793-1874), directeur du *Globe*, le fonda en 1824 et le quitta en 1830. Cette lettre peut être placée entre juin 1824 et août 1828, dates de la démission de Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères et de sa nomination comme ambassadeur à Rome. Gabriel Faure a publié douze lettres inédites de Chateaubriand à Dubois dans *Chateaubriand, Dubois et le Globe* (Arthaud, Paris et Grenoble, 1944).

3. Le directeur du *Journal des Débats* ; Chateaubriand poursuit dans les *Débats* sa campagne contre Villèle.

4. Le ministère Martignac avait préparé des ordonnances nouvelles sur les petits séminaires : elles écartaient les Jésuites, considérés comme membres d'une congré-

(l'Evêque) [1] qui l'est encore et qui ne demande pas mieux que de faire la circulaire de manière qu'elle puisse être à la fois convenable à la dignité du Roi et agréable à l'Episcopat [2]. Je suis persuadé que si vous vous voyiez vous vous entendriez à merveille. Je vous en supplie terminez cette affaire qui n'est bonne pour personne et qui nuit beaucoup à la Religion. Je serois trop heureux [p. 2] d'avoir été pour quelque chose dans une réconciliation que tout chrétien, tout fidèle sujet du Roi et tout bon français désire [3].

Aussitôt que je pourrai sortir de mon lit je continuerai mes démarches et m'empresserai d'aller vous offrir, Monseigneur, l'hommage de son respectueux attachement.

Signé : Chateaubriand.

20

Rome, mardi 9 Xbre 1828.

[*à Henri Hildibrand* [4].]
(reçue le 20 X).

Dans les lettres que je vous envoie, mon cher Monsieur, vous

gation interdite en France, de la direction des séminaires ; elles réservaient ceux-ci au seul recrutement du clergé et limitaient à vingt mille le nombre total de leurs élèves. Le roi avait craint de signer et avait voulu prendre conseil du pape. Léon XII avait fait répondre que les droits épiscopaux n'étaient nullement violés. Mais les Villélistes (le ministère Villèle était tombé à la fin de décembre 1827) et les évêques protestaient avec véhémence. A la tête des protestataires était l'archevêque de Paris, Mgr de Quelen (voir Beau de Loménie, *La carrière politique de Chateaubriand*, t. II, p. 264-266).

Le baron Henrion dans sa *Vie et travaux apostoliques de Monseigneur Hyacinthe-Louis de Quelen, archevêque de Paris* (un vol. in-8°, Paris, 1840, p. 110), écrit : « Les ordonnances du 16 juin 1828 n'adoptèrent pas les conclusions que l'habileté et la patience de l'archevêque de Paris avaient préparées. L'évêque de Beauvais, alors ministre des Affaires ecclésiastiques, eut le malheur de s'associer, au contraire, à des mesures qui encoururent la désapprobation de tout l'épiscopat français. La faction, qui depuis si longtemps poursuivait les Jésuites, recueillit le fruit de ses efforts. »

1. Un seul évêque défendait les mesures proposées : celui de Beauvais. D'où le ressentiment qu'éprouvent contre lui les autres prélats. Chateaubriand, ambassadeur *nommé* à Rome, s'est en effet déjà interposé. Cette lettre est confirmée par celle qu'il a adressée deux jours auparavant le mercredi 13 août à Hyde de Neuville :

« J'ai vu hier l'archevêque, mon cher ami, j'en ai été content, mais il ne croit pas qu'on doive causer avec le Nonce. J'ai demandé un rendez-vous pour demain matin à l'évêque de Beauvais. Je crois que l'on peut traiter sur les bases *proposées*. Je serais heureux d'amener cette affaire à bien à Paris, avant d'être obligé de la traiter diplomatiquement à Rome : il y a toujours tout à gagner aux arrangements de famille. (Mme M.-J. Durry, *Chateaubriand et Hyde de Neuville*, p. 63.)

2. Ce début a été publié dans le Catalogue de la librairie Jeanjean, à Carcassonne, avant 1940.

3. Depuis « Je vous en supplie... » jusqu'à la fin du § publié dans le même catalogue.

4. Il s'agit du fidèle factotum de Chateaubriand ; d'origine germanique, fonctionnaire au Ministère des Affaires étrangères, il organise la vie matérielle de Chateaubriand comme le dévoué Le Moine (cf. M. Levaillant, *Splendeurs*

retiendrez celle que j'écris à M. de Ménard [1], s'il étoit parti ; vous l'ouvrirez et vous verrez les choses que je lui demandois de m'apporter. Vous achèterez ces livres et vous prierez M. Dénois [2] de me les envoyer par la première occasion. Vos premières lettres nous donneront sans doute des nouvelles de l'Infirmerie et du départ des porcelaines et des cristaux.

Mille choses à mes cousines [3] et à M. Le Moine [4]. J'ai reçu une lettre du dernier. Il a très bien fait d'écrire à M. Roy [5].

Tout à vous Ch.

21

En marge : reçu le 18 *xbre.*

Rome Ce samedi 6 Xbre [1828].

[*à Hildibrand ?*]

Voilà une petite lettre. Rien de vous aujourd'hui. Mais ma foi je n'attendais rien. J'espère que les cristaux et la porcelaine sont en route. Les malles et les robes sont arrivées.

Tout à vous

Ch[ateaubriand].

22. — *(Autographe).*

Rome 8 janvier 1829.

[*à Hildibrand ?*]

Vous trouverez ici ma lettre pour M. Augustin Thierry. Il demeurait je crois rue blanche nº 3, mais il doit être à présent à Hyères en Provence. Je vous prie donc d'aller rue blanche. Si par hazard ma mémoire me trompait, passez chez M. Villemain rue basse d'Orléans nº 20. Il vous donnera l'adresse actuelle et exacte de M. *Augustin Thierry* qu'il ne faut pas confondre avec son frére, *Amédée* [6].

misères et chimères de M. de Chateaubriand, nouv. édition, refondue et augmentée Paris, Albin Michel, 1948, in-8º). Chateaubriand est à Rome depuis exactement un mois. Il y est arrivé le 9 octobre au soir. Il succède à un vieux garçon, le duc de Laval, et il faut remonter entièrement l'ambassade en vaisselle, cristaux et objets de toute sorte.

1. C'est sans doute un jeune diplomate.
2. Fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères.
3. Mlles d'Acosta. Cf. Mme DE CHATEAUBRIAND. *Mémoires et lettres*, p. 283.
4. C'est l'autre factotum de Chateaubriand que M. Levaillant nous a rendu familier dans le livre précité.
5. Antoine, comte Roy (1764-1847), fut un homme politique qui se signala au ministère des Finances. Il dirigea ce ministère en 1817 et de nov. 1819 à déc. 1821. Il redevint ministre des Finances en 1828 et se démit en 1829.
6. Amédée Thierry (1797-1873) était un historien comme son frère. Il avait eu le même éditeur que son frère pour son *Histoire des Gaulois*, publiée en 1828 chez Sautelet. On lui doit encore des travaux sur l'histoire romaine, des études sur Attila, saint Jérôme et saint Jean Chrysostome. Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 106.

[p. 3] Vous achèverez l'adresse et vous mettrez la lettre à la poste, M. Augustin Thierry est l'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France* [1].

Il pleut à torrents depuis quelques jours ; je crains bien que cela ne retarde les courriers et que celui que nous attendons ce matin n'arrive pas. Je vous le dirai avant qu'on ferme le paquet. Tout à vous mon cher monsieur.

Ch.

le courrier manque.

[p. 4] Si vous ne pouviez trouver M. Villemain adressez-vous à Sautelet rue de Richelieu nº 14. C'est le libraire de M. Augustin Thierry.

Je vous envoie une lettre pour M. *Pfeiffer*, elle est importante. îl faut la poster vous même et prendre un reçu, si M. Pfeiffer ne demeuroit plus rue basse du rampart (sic).

tachez de découvrir son adresse.

23. — *(Autographe).*

Paris 17 7bre 1831.

[*A Emile de Girardin* [2]].

J'ai toujours eu Monsieur, une grande aversion pour la fortune ; et ce n'est pas à mon age que je la prendrai à femme, parce que je sais bien ce qui m'arriverait. Mille remeciements de vos offres obligeantes ; je [p. 2] n'oserois prendre aucun engagement. J'étois venu à Paris dans le dessein de vendre ma maison et mes meubles, mais je n'en trouve pas un sou. Comme tout mon plan de retraite dans les montagnes, était fondé sur les suppositions de cette vente, il est avorté. Je serai probablement obligé de venir m'ensevelir [p. 3] dans la rue d'enfer, après avoir été chercher à Genève, où je l'ai laissée, Mde de Chateaubriand. l'incertitude de ma vie est telle, Monsieur, que je serois désolé de voir votre jeune destinée s'attacher à la mienne qui n'est plus qu'une vieille grognon laide et fort malade.

Je suis, Monsieur avec une considération très distinguée, votre très humble et très obéissant serviteur

Chateaubriand

1. *Les Lettres sur l'Histoire de France* avaient paru en 1827. Cf. *Mém. d'Outre-Tombe*, éd. Levaillant, t. IV, p. 36 : « M. A. Thierry m'a dit que la bataille des Francs dans les *Martyrs* lui avait donné l'idée d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire : rien ne m'a plus flatté que de trouver mon souvenir placé au commencement du talent de l'historien Thierry... » Voir encore t. III, pp. 440, 468, 512 ; et IV, 106, 512.

2. Émile de Girardin était déjà fort connu en 1831. Il avait cette année-là fondé le *Journal des Connaissances utiles*, qui eut cent trente mille abonnés, parce qu'il était vendu 4 francs par an. Sans doute Chateaubriand répond-il à une lettre où il lui a demandé sa collaboration. Leur association sera posthume !

Mes hommages, je vous prie, à Madame de Girardin [1] et à Madame Gay [2].

24

[*A Alexandre Guiraud* [3]].

Paris 9 mai 1835.

Vous êtes sans doute Cicéron, Monsieur, sans être vieux et sans pratiquer le mal ; mais hélas ! je ne suis ni Caton l'Ancien, ni Caton d'Utique. J'ai la bêtise d'être jeune sous des cheveux blancs et j'en enrage. Je vais lire la nuit *Flavien*, et j'oublierai ainsi les abominables choses que je vois le jour. Vous savez, Monsieur et cher Confrère, comme je vous suis dévoué et vous admire.

Chateaubriand.

1. Delphine Gay, qui avait failli épouser Alfred de Vigny, était devenue la femme de Girardin le 1er juin 1831. Chateaubriand l'appréciait particulièrement. Il accueillit avec joie ses premiers succès en littérature. A dix-huit ans elle lui adresse un poème dont elle a donné lecture chez Mme Récamier (Mme M.-J. Durry, *La vieillesse de Chateaubriand*, t. I, p. 490). Il la félicite de ses *Essais poétiques* en 1824 et il lui dit avec coquetterie : « Vous avec le *bonheur d'être belle*... Vous avez raison de dire de vous :

« Pour calmer bien des maux, je sens qu'on m'a choisie. »

Je suis un de ces malades que vous guérissez par vos chants. » La *Napoline* de Delphine de Girardin sera du reste un René féminin. (Voir Mme M.-J. Durry, *o. c.*, pp. 490-493).

2. Chateaubriand avait une dette de reconnaissance envers Sophie Gay. Il avait sous l'Empire fortement risqué d'être inquiété après son discours à l'Académie. Mme M.-J. Durry (*o. c.*, t. II, p. 368) rappelle fort à propos ce texte des *Mémoires d'O.-T.* (cité d'après l'éd. Biré, t. III, p. 50) : « Des personnes pleines de grâce, de générosité et de courage, que je ne connaissais pas, s'intéressaient à moi. Mme Lindsay, qui lors de ma rentrée en France en 1800, m'avait ramené de Calais à Paris, parla à Mme Gay ; celle-ci s'adressa à Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, laquelle invita le duc de Rovigo à me laisser à l'écart... » Mais Chateaubriand eut l'occasion de lui témoigner sa gratitude, Mme M.-J. Durry (*op. cité*, t. II, p. 368), le Bulletin Charavay de juin 1906 et le Catalogue nº 265 de la librairie Georges Privat, indiquent une lettre du 19 décembre 1823 où Chateaubriand, s'adressant probablement au Ministre de l'Instruction publique, lui demande la grâce du fils de S. Gay, renvoyé du collège Louis-le-Grand pour une sottise, et qui risque de perdre sa demi-bourse, pourtant bien nécessaire.

3. Le baron Alexandre Guiraud (1788-1847) est un des fondateurs de la *Muse Française*, l'auteur des *Poèmes et chants élégiaques*, des *Poésies dédiées à la jeunesse*, de *Cadix ou la Délivrance de l'Espagne*, de deux romans, *Césaire* et *Flavien ou Rome au désert*, dont il est ici question (Paris, 2 vol. in-8º, 1835). Il en a fait hommage à Chateaubriand, son confrère à l'Académie.

25. — [*De la main de son secrétaire H. Pilorge.*]

Adresse : Monsieur
Monsieur de St Priest, Directeur des antiquités mexicaines [1] rue de Seine St Gain nº 16 Paris
cachets de la Poste,
10 septembre 1836

M. de Chateaubriand a l'honneur d'offrir ses compliments empressés à Monsieur de St Priest et de le prévenir que la petite lettre est prête. Si Monsieur de St Priest a un moment de libre un de ces matins avant midi M. de Chateaubriand la tiendra à sa disposition.

Samedi 10 7bre 1836.

26. — [*De la main de Pilorge.*]

Paris 24 octobre 1836.

[*A Tissot* [2]].

Je viens de lire, Monsieur, avec une vive reconnaissance votre excellent article sur mes derniers *Essais* : c'est là de la saine critique, de la critique telle qu'on en faisait autrefois ; vous entrez dans les idées de l'auteur ; vous suivez son plan ; vous le développez en y ajoutant ce qui y manque ; enfin vous faites un article pour faire connaître le livre et non pas comme c'est la coutume aujourd'hui, pour faire un ouvrage à propos d'un ouvrage. Je me confie entièrement, Monsieur, à votre goût et à votre indulgence pour le reste. Vous aurez la justice de faire remarquer quant à la traduction, que je n'ai voulu faire qu'un *mot à mot* à l'usage de ceux qui ne savent pas l'Anglois et qui

1. Le comte Alexis Guignard de Saint-Priest, Pair de France, débuta par des vers : *Les Ruines françaises*, suivies du *Voyageur à la Trappe, essais poétiques* de 1823 ; il donna *Athénas ou le pouvoir d'une femme*, comédie en un acte de 1826, *L'Espagne, fragment d'un voyage*, en 1830, l'*Histoire de la chute des Jésuites au XVIII*e *siècle*, en 1844, l'*Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou*, en 1847-1849 (en 4 vol.), l'*Histoire* (en deux vol.) *de la Royauté considérée dans ses origines jusqu'à la formation des principales monarchies de l'Europe*, en 1842. Il fut reçu à l'Académie le 17 janvier 1850 ; il se fit aussi l'historien de la Normandie en 1851 dans *La Normandie ancienne et moderne* de P. Philippe. Ses discours à la Chambre des Pairs ont été publiés, mais n'offrent pas d'intérêt littéraire ; nous pensons que l'objet de la visite qu'il doit faire à Chateaubriand concerne la Duchesse de Berry et que la petite lettre lui est destinée. (Voir M. Levaillant, t. IV des *Mém. d'O. T.*, pp. 502-503).

2. L'*Essai sur la Littérature anglaise* vient de paraître la même année. Les articles de critique abondent. Chateaubriand est tout particulièrement satisfait de celui de Pierre-François Tissot (1768-1854), son collègue à l'Académie, connu par ses poésies et ses études d'Histoire littéraire, comme par son histoire de la Révolution française. Cf. la phrase de Ch. : « Je l'ai calqué à la vitre. »

veulent pourtant connoître un poète tel que Milton : c'est [p. 2] une espèce de *guide-ane* pour les écoliers et qui pourra servir utilement les élégants traducteurs miltoniens qui me suivront. En plaçant ainsi la question, vous serez sincère et vous débarrasserez le sujet de beaucoup de critiques. Vous, Monsieur, qui nous avez fait connaître si bien un des chefs d'œuvre de Virgile [1], vous savez quels obstacles un traducteur rencontre sur sa route.

Un million de pardons, Monsieur : souffrant d'un rhumatisme de la main droite, je ne puis écrire moi-même et je dicte rapidement ces remerciments qui ne peuvent vous arriver trop tôt.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Chateaubriand.

27. — [*De la main de Pilorge.*]

[A F.-Z. Collombet.] [2]

Paris 30 juin 1838

Je vous remercie infiniment, Monsieur : vous me louez trop, beaucoup trop. Je remarque que vous vous êtes mis au point de vue du pays que vous habitez : à Lyon c'est la *poësie* du *Congrès de Vérone* qui a trouvé grâce ; à Paris c'est ma *correspondance officielle* qui a obtenu le suffrage même des journaux libéraux, comme me montrant sous un nouveau jour et transformant l'homme des *rêveries* en homme très *positif*. Je voulais venger la Restauration des calomnies de ses ennemis ; j'ai réussi ; l'administration *extérieure* de la Légitimité, est maintenant reconnue pour avoir été vigoureuse et indépendante ; la *guerre d'Espagne*, avec tous ses périls et sa victoire, me reste comme le *René* de ma politique : on ne conteste plus mon succès. Comment, Monsieur, pouvoir éviter de parler de *moi* dans le *Congrès de Vérone* ? Les transactions sont elles autre chose que des mémoires personnels. Je suis Chrétien, très Chrétien, Catholique, Apostolique et Romain et comme vous l'avez [p. 2] fort bien remarqué, Monsieur, mon saut dans la Seine est une hyperbole naturelle, une phrase

1. Tissot avait donné en 1800 une traduction en vers des *Bucoliques* de VIRGILE, qui fut réimprimée en 1822.

2. François-Zénon Collombet (1808-1853) est un Lyonnais qui s'est occupé de journalisme et d'érudition. Il avait avec son ancien compagnon de séminaire, Grégoire, traduit de nombreux ouvrages et en particulier les *Lettres de saint Jérôme* (5 vol., 1836-1839) : « A la tête d'une excellente traduction des *Lettres de saint Jérôme*, écrit Chateaubriand dans les Mémoires d'Outre-Tombe (éd. cit., t. II, p. 238) on voulut trouver dans leur notice entre ce saint et moi, à propos de la Judée, une ressemblance à laquelle je me refuse par respect. » Cette lettre n'est pas inédite, elle a été publiée par Collombet avec toutes celles qu'il reçut de Chateaubriand dans son *Chateaubriand, vie et œuvres* (Lyon, Périsse, 1851), à la suite de son étude. Biré l'a reproduite dans *Les dernières années de Chateaubriand* (Garnier, in-12, pp. 263-264), mais il est nécessaire de la connaître pour comprendre ce qui suit.

de conversation qui prouve seulement la persuasion du mal affreux que j'aurois fait à la Légitimité, si je n'avois pas réussi dans la guerre d'Espagne. Otez cette familiarité de diction il n'y a plus de style, hors *le guindé* et le *frisé*. Il y a bien long temps que je connois les Royalistes, leurs très honnêtes scrupules leur font confondre quelquefois le génie particulier de l'écrivain avec la pure vérité ; au lieu d'accepter franchement les avantages qu'on remporte pour eux dans leur propre cause, ils ergotent contre leur champion tandis que leurs ennemis même avouent la victoire.

Mais en voilà trop long, Monsieur, je me laisse entraîner au plaisir de causer avec vous. Je vais voyager quelque temps dans le midi pour ma santé et j'espère, en revenant, passer par Lyon. Je m'empresserai d'aller vous chercher et de vous offrir de nouveau mes remercîments les plus sincères.

Signé : Chateaubriand.

J'ai toujours mon rhumatisme à la main droite et j'ai été obligé de dicter cette lettre à mon secrétaire ne pouvant l'écrire moi-même : je vous prie de vouloir bien m'excuser.

28

Sur la page laissée blanche, Collombet a ajouté :

Le 1er août 1838, M. de Chateaubriand vint, en effet, me voir, à 3 heures et demie, accompagnée de l'abbé Bonnevie [1], il resta chez moi un quart d'heure, et parla de son voyage principalement. Il avait eu pour objet l'amélioration de la santé du noble vicomte, et la reconnaissance du Golfe Juan de Cannes, puis de l'itinéraire de Bonaparte [2]. Le noble vicomte était logé à l'hôtel de Provence Chambre nº 7, sur la place de la Charité. M. de La Mennais, allant à Rome, logea au même hôtel [3].

1. C'est l'ancien vicaire général du cardinal Fesch à Lyon et le grand ami de Chateaubriand et de Mme de Chateaubriand.

2. Cf. Lettre de Chateaubriand à Mme Récamier du 23 juillet 1838, et envoyée à Cannes : « J'ai quitté à Marseille *mon bruit* pour venir voir le lieu où Bonaparte, en débarquant, a changé la face du monde et nos destinées... Dans une heure je vais partir pour aller à deux lieues d'ici, au *Golfe Juan* ; j'y arriverai de nuit, je verrai cette grève déserte où cet homme aborda avec sa petite flotte. Je m'arrangerai de la solitude, des vagues et du ciel. L'homme a passé pour toujours. » A Ampère il écrira de même le 27 juillet de Lyon : « J'ai fini ma course au Golfe Juan, la nuit, sur ce rivage où Bonaparte a débarqué. J'aurais voulu que vous fussiez avec moi au bord de cette mer si paisible, sous ce ciel plus beau que celui de l'Italie même en face de ces îles de Lérins où le monde chrétien commence en Occident, civilisation que Bonaparte a tuée sur ces mêmes bords... » (Biré, *loc. cit.*, pp. 265-267.)

3. Pour les rapports de Lamennais et de Chateaubriand, voir l'article d'Yves Le Hir, *Nouvelle Revue de Bretagne*, juin 1948, *Chateaubriand et Lamennais*.

M. de Chateaubriand avait avec lui son domestique, François, et son secrétaire, hyacinthe Pilorge.
Il partit d'ici le 4 août, dans la voiture.

F. Z. Collombet.

29. — *(Signature autographe.]*

[*A un destinataire inconnu, sans doute espagnol.*]

Je crains, Monsieur, qu'il n'y ait quelque confusion dans votre lettre : Je n'ai fait que passer à Xérès en 1807 [1] ; mes neveux portant le même nom que moi [2], sont allés en Espagne en 1823 et peut-être ont ils eu l'honneur de vous connaître. Je vous remercie infiniment de votre lettre trop obligeante et vous prie d'agréer Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : Chateaubriand.

Paris 14 août 1838.

30. — [*De la main de Pilorge.*]

A Monsieur le Rédacteur en chef de la *Gazette de France.*

Paris 19 9bre 1838.

Monsieur,

Les fils de M. le Duc de Fitzjames [3] me font l'honneur de m'inviter à annoncer à la France la mort de leur illustre père, le Duc de Fitzjames : c'est avec le saisissement d'une longue amitié et d'une admiration désolée, que je remplis ce triste devoir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la considération la plus distinguée.

Votre très humble et
très obéissant serviteur
Signé : Chateaubriand.

1. Chateaubriand ne parle de Xérès ni dans l'*Itinéraire*, ni dans les *Mémoires d'Outre-Tombe.*

2. Il s'agit des fils de son frère aîné, Geoffroy-Louis, comte de Chateaubriand (1790-1873), qui épousa en 1811 M^lle^ d'Orglandes et, entré au service en 1814, fit la campagne d'Espagne en 1823 comme lieutenant-colonel et comme colonel du 4^e^ chasseurs. Il prit sa retraite en 1830. Christian-Antoine (1791-1843) fit la campagne d'Espagne comme capitaine des dragons de la Garde, devint ensuite Jésuite et mourut à Chieri près Turin. (Voir *Mémoires*, t. I, pp. 19 et 20, et t. III, pp. 550-552 et pp. 747-750.)

3. Édouard de Fitz-James (1764-1838), pair de France depuis 1814, était un vieil ami de Chateaubriand. Il avait été à l'armée de Condé. Il rentra d'exil en 1801. Sous la Restauration il fut aide de camp et premier gentilhomme de la Chambre de Monsieur. Il collabora au *Conservateur* et eut une réputation justifiée d'éloquence. En 1830 il prêta serment à Louis-Philippe et ses rapports avec Chateaubriand ne furent plus aussi cordiaux. Il démissionna de la pairie en 1831 et fut député de 1835 à 1838. (Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 95 et IV, 89, 92, 93.)

Adresse :
A Monsieur
Monsieur le Rédacteur en chef de la *Gazette de France*
rue du Doyenné nº 12

31. — [*De la main de Madame de Chateaubriand.*]

Monsieur
Monsieur de Roosmalen [1]
rue Rousselot Sᵗ G. nº 7

Paris

M. de Chateaubriand a l'honneur de remercier Monsieur Roosmalen de la *première livraison* [2] qu'il a bien voulu lui envoyer : il le recevra avec grand plaisir quand il se donnera la peine de passer chez lui.

M. de Chateaubriand offre à Monsieur Roosmalen l'assurance de sa considération très distinguée.

14 janvier [1839 (*d'après le cachet postal*)].

32. — [*De la main de Pilorge.*]

[*A Léonce de Lavergne*] [3].

Samedi 8 août.

Je ne sais, Monsieur, où aller vous chercher et ne craindrais aussi de vous trouver au milieu de la foule. Je viens de lire dans

1. Auguste de Roosmalen, connu sous le pseudonyme de Léon, avait donné en 1838 un *Cours pittoresque d'éloquence parlée*, ou du moins la première livraison. La même année *Les derniers momens de la duchesse d'Abrantès, précédés du récit de sa naissance, écrit par elle-même*. Il fut un spécialiste de la rhétorique et un dramaturge médiocre, à en juger par *La Gueule du lion*, mimodrame historique en 2 actes et 6 tableaux, de 1843, pour le spectacle des funambules, *Le Nègre, Le Mulâtre*, plaidoyers dramatiques en faveur des hommes de couleur, présentés sous la forme de comédies, de 1866, *La Tour de Londres*, drame en 2 actes et en 7 tableaux, de 1840. Il publia en 1864 la 4ᵉ édition de son *Art de la parole, Littérature, histoire et morale*, où il montrait les règles de la prosodie, de la ponctuation, de la respiration, de l'accentuation. Il avait fait paraître auparavant en 1841, *l'Orateur*, ou *Cours de débit et d'action oratoire appliqué à la chaire, au barreau, à la tribune et aux lectures publiques*, et surtout *La Parole*, recueil périodique de tous les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne et moderne, précédé d'une revue critique littéraire et artistique. Polygraphe incorrigible, il fera le tableau de l'Algérie future, l'Algérie telle qu'elle sera, en 1860. Il ne fit qu'une courte apparition dans la nouvelle historique avec *Le Jeune Mousse*, de 1838, et il se chargera d'expliquer *Les Mystères de la Providence* en 1846, dans un volume de près de trois cent cinquante pages, par de « simples récits faits aux ouvriers de Paris », mais précédés d'une préface de M. Ortolan !

2. C'est précisément la première et unique livraison du *Cours pittoresque d'Éloquence parlée*.

3. Pour Léonce de Lavergne, voir Ernest Cartier, *Léonce de Lavergne...* (avec lettres inédites de Chateaubriand, *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1904.

un journal que Mad^e Salvage [1] avoit été arrêtée. Oserai-je seulement vous demander s'il y a quelque chose de vrai dans cette nouvelle et à qui il faut que je m'adresse pour obtenir un *permis* de la voir.

Si vous avez la bonté de me répondre ou de me faire répondre veuillez m'adresser quelques mots pour *moi seul* car vous savez que je suis ici avec une femme malade et qui n'a pas perdu la mémoire de ses prisons de 93.

Tout à vous, Monsieur, et mille pardons, j'espère que vous avez de bonnes nouvelles de Toulouse [2].

Signé : Chateaubriand.

33. — [*De la main de Pilorge.*].

[*Destinataire inconnu*].

En effet, monsieur, M. le Maire d'Aiguemortes à *(sic)* bien voulu me transmettre un exemplaire de votre ouvrage ; mais je vous remercie toujours de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner. Je n'ai pas été assez heureux, Monsieur, pour pouvoir vous rendre ainsi qu'à Monsieur Marmillor tous les services que j'aurois désiré. Ma fortune a été rapide et courte ; je ne la regrette que pour mes amis.

Agréez, je vous prie, Monsieur, avec mes remerciements l'assurance de ma considération très distinguée.

Signé : Chateaubriand

Paris 23 9bre 1839.

1. Chateaubriand parle à deux reprises de M^me Salvage de Faverolles, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (éd. Levaillant, t. III, p. 266 et p. 477). Louise Dumorcy avait pour père M. Dumorcy, consul de France à Civita Vecchia, lié par une amitié ancienne à M. Récamier. Séparée de son mari, habitant Rome, elle était une amie passionnée de M^me Récamier, et depuis 1824 de la Reine Hortense, qui fit d'elle une Bonapartiste. Sainte-Beuve la traitait de « grand colonel d'Empire ». La Reine Hortense la nomma son exécutrice testamentaire. « Grande et sans grâce, elle était affligée d'un long nez souvent trop rouge ; « il faut la ménager, disait le duc de Laval ; si on la fâchait, elle vous passerait son nez àu travers du corps ! » (M. Levaillant, éd. citée des *Mémoires*, t. III, pp. 466-7, note).

2. Chateaubriand avait connu à Toulouse en 1838 la famille de Léonce de Lavergne et son amie, la cantatrice Honorine Gasc. (Voir M^me M.-J. Durry, *La vieillesse de Chateaubriand*, *passim* et Ernest Cartier, article cité). On sait que Léonce de Lavergne, qui assista aux lectures des *Mémoires* à l'Abbaye-au-Bois, devait, grâce à Chateaubriand, entrer aux *Débats* et jouer plus tard un rôle politique sous la Troisième République. (Voir Charles Dédéyan, *Notice sur Léonce de Lavergne*, précédant *Neuf lettres inédites de M^me de Chateaubriand à Léonce de Lavergne*, *Annales de Bretagne*, 1943.)

34. — [*De la main de Pilorge.*]

Monsieur
Monsieur Bouchet, curé de Courcelles poste Boyne
Loiret.

La goutte à la main droite, monsieur le Curé, m'oblige de dicter ce billet et m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma propre main. Si j'avais un secret je vous en ferais part bien volontiers ; mais j'ignore pourquoi et comment j'écris, je sais seulement que j'ai assez bien lu les Pères et les livres saints et peut être sera-t-il resté quelque reflet de mes lectures dans mon style.

Je suis charmé, Monsieur le Curé, que mon neveu[1] m'ait mis en communication avec vous et je vous prie d'agréer avec mes remerciements l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : Chateaubriand.

Paris 6 juin 1840

35. — *(Lettre autographe).*

[*Peut-être à Léonce de Lavergne.*]

4 mai 1843.

Vous connoissez, mon honorable ami, Monsieur de[2] et toute sa famille. Il a un service à vous demander. Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi.

Tout à vous mon très cher ami

Chateaubriand.

UNE SOURCE PRIMITIVE DES NATCHEZ DE CHATEAUBRIAND

Une des sources principales des *Natchez* de Chateaubriand est l'*Histoire de la Nouvelle France* de Charlevoix. C'est un fait généralement connu. Chateaubriand ne dit-il pas lui-même dans la

1. Sans doute s'agit-il de Louis de Chateaubriand, qui possédait Malesherbes dans le Loiret.
2. Le nom est omis ou effacé.

Préface de ses *Natchez* qu'on peut lire dans Charlevoix « le fait historique qui sert de base à la composition des Natchez. C'est de l'action particulière, racontée par l'historien, que j'ai fait, en l'agrandissant, le sujet de mon ouvrage ». Il fait encore plus : il attribue une telle importance à l'*Histoire de la Nouvelle France*, qu'à la fin des *Natchez* il publie deux « extraits » de cette œuvre du père jésuite. « Le premier extrait de cet auteur renferme la description du pays et des mœurs des Natchez. » Et Chateaubriand ajoute : « On verra que je n'ai été sous ce rapport qu'historien fidèle. »

S'il est un peu exagéré de la part du romancier qu'était Chateaubriand de se prétendre « historien fidèle », son affirmation nous intéresse cependant. Elle sert, en effet, à nous montrer qu'il considérait lui-même cette œuvre comme une de ses sources principales [1].

Ce que nous allons démontrer maintenant, c'est que Charlevoix lui-même — pour une partie considérable du « premier extrait » — ne fait que recopier une relation de voyage d'un missionnaire jésuite, le Père Le Petit. Ainsi c'est donc Le Petit qui fournit en dernière analyse une bonne partie de la matière première des Natchez.

Le rapport des *Natchez* avec Charlevoix ayant été examiné en détail par M. Chinard, nous nous bornerons à nous occuper des relations de Charlevoix avec sa source, Le Petit et de celles qui existeraient entre Chateaubriand et Le Petit.

1. Quant aux autres sources des *Natchez*, nous n'en donnons pas ici la liste. Nous ne citons que les œuvres de M. G. Chinard, spécialiste de cette question. C'est lui qui donne la bibliographie complète. — *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, Hachette, 1918. — G. Chinard, *Les Natchez*, livres I et II. Contribution à l'étude des sources de Chateaubriand. University of California publications in *Modern Philology*, vol. 7. Berkeley, 1919. Et finalement l'édition critique des *Natchez*, dont je tire les citations :

Chateaubriand, *Les Natchez publiés avec une introduction et des notes* par Gilbert Chinard, Paris, Droz, 1932.

A ce propos, revenons à une affirmation de M. Chinard. Il prétend notamment que Chateaubriand, dans « un passage de la préface, semble indiquer que Charlevoix a été sa source unique et que le reste est pure « fiction » et invention. En réalité Chateaubriand s'est documenté avec une conscience extraordinaire. » (Chinard, *Chateaubriand, les Natchez*, livres I et II, p. 205).

Il est vrai que Chateaubriand soutient : « C'est de l'action particulière, racontée par l'historien, que j'ai fait, en l'agrandissant, le sujet de mon ouvrage. » Et il ajoute, ce à quoi M. Chinard fait probablement allusion : « Le lecteur verra ce que la fiction a ajouté à la vérité. » Mais avec cela il ne veut nullement nous en faire accroire, et ne semble même pas indiquer que Charlevoix ait été sa source unique, d'autant moins que dans les notes du même ouvrage il avoue : « Charlevoix n'a pas été d'ailleurs le seul historien et le seul voyageur que j'ai consulté. » (P. 505). — M. Chinard aperçut plus tard lui-même cette contradiction, car dans l'introduction de l'édition critique des *Natchez* il affirme : « Comme Chateaubriand le reconnaît lui-même dans la note finale des *Natchez*, Charlevoix est loin d'être le seul auteur qu'il ait consulté » (P. 51).

Tout d'abord voyons de plus près l'œuvre de Charlevoix et surtout le passage en question [1].

Charlevoix était loin de se piquer d'originalité ; au contraire. Il publie toute une « Liste et examen des auteurs que j'ai consultés pour composer cet ouvrage. » Dans cette liste — de plus de quarante pages — se trouve dissimulé le nom d : celui qui — par l'intermédiaire de Charlevoix — servira de source à Chateaubriand. Nous y lisons : « Le vingtième volume des *Lettres Édifiantes et Curieuses* nous instruit dans... une lettre du P. Le Petit, supérieur des Jésuites de la Louisiane, de la mort de deux Missionnaires massacrés par les Yazous les Natchez avec un très grand nombre de François. Le P. Le Petit nous y donne aussi une notice assez détaillée de la nation des Natchez. »

Si nous feuilletons les *Lettres Édifiantes et Curieuses* pour y lire la lettre du P. Le Petit, nous trouvons dans cette « notice assez détaillée » une partie considérable du passage de Charlevoix sur les mœurs et les institutions des Natchez, de celui même qui a servi de base à Chateaubriand pour la composition des *Natchez*. Charlevoix le suit fidèlement dans son récit ; en parlant des mœurs des Natchez, il le recopie souvent mot à mot et toujours il garde le même ordre que le P. Le Petit, quoique la logique soit loin de le réclamer. Voici cet ordre suivi par Le Petit et respecté par Charlevoix : mariage des princesses ; les chefs des Natchez et leurs fonctions ; les festins de récolte ; le mariage des Natchez ; leurs préparatifs de guerre ; leur manière de faire la guerre ; leurs « jongleurs » ; leur deuil ; la réception des « ambassadeurs » chez les Natchez.

Le rapport de Charlevoix et de Le Petit ne suscite aucune difficulté : Charlevoix a recopié presque mot à mot une partie de la lettre en question du P. Le Petit ; avec quelle fidélité, nous le verrons à la confrontation des deux textes.

Ce rapport nettement établi entre Charlevoix et Le Petit d'une part, Charlevoix et Chateaubriand de l'autre, ne pourrait-on pas supposer une relation directe entre Chateaubriand et Le Petit ?

Il y a des ressemblances entre certains personnages des deux auteurs : ainsi l'Indien Chikagou de Le Petit voyagea en Europe,

1. *Histoire et description générale de la Nouvelle France avec le Journal Historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale*, par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de Jésus. — L'œuvre parut en plusieurs éditions simultanées, en deux formats : I-III, in-4° et I-VI, volumes in-12° — preuve d'une curiosité remarquable. Le Catalogue de la Bibliothèque Nationale énumère six éditions différentes de quatre éditeurs, toutes datées de 1744. Je connais une septième édition et un cinquième éditeur, ignorés par ce catalogue. A Paris, chez Rollin fils, 1744, in-12°. (Propriété de la Bibliothèque Nationale de Vienne.)

en France même et parla à Louis XIV, tout comme le Chactas de Chateaubriand. Ils se ressemblent aussi par certains traits de caractère. La fidélité, la constance de Chactas sont légendaires. Et Chikagou, lui aussi, s'attache fidèlement à ses souvenirs. Il garde précieusement une magnifique tabatière, don de la duchesse d'Orléans. « Quelque offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire : attention bien remarquable dans un Sauvage... » (Le Petit : *Relation des Natchez*, ms. 72).

Ils se ressemblent encore par la sagesse et l'autorité : l'Indien Chikagou — tout comme Chactas — parle le premier dans le conseil. Voilà comment Chateaubriand introduit les paroles de Chactas :

« Toutes les espérances se tournoient vers Chactas, lui seul pouvoit rétablir le calme : il annonce par un signe qu'il va se faire entendre. L'assemblée devient immobile et muette, et l'orateur, qui n'a pas encore parlé, semble déjà faire porter aux passions les chaînes de sa paisible éloquence. »

Ce passage pourrait bien servir de prélude aux paroles de l'Indien Chikagou, dont les propos judicieux ne démentiraient pas la sagesse même d'un Chactas :

« Voilà, dit-il, en montrant ces deux calumets, deux paroles que nous t'apportons, l'une de Religion, et l'autre de paix ou de guerre, selon que tu l'ordonneras. Nous écoutons avec respect les Commendans, parce qu'ils portent la parole du Roy notre Pere ; et plus encore les Robes noires [1] parce qu'ils nous portent la parole de Dieu, qui est le Roy des Rois... » (Le Petit : *Relation des Natchez*, pp. 64-65).

M. Chinard — qui n'attribue pas une importance particulière à l'œuvre de Le Petit — note cependant : « Chactas me semble bien être en même temps ce sauvage, nommé Chikagou, qui dans ses forêts du Canada [2] conservait précieusement dans une bourse faite exprès « la magnifique tabatière que feu Madame la duchesse d'Orléans lui donna à Versailles » et qui racontait son voyage de façon si imagée :

« Lorsqu'il disait qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, et qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres ; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris que de brins d'herbes dans les prairies, et de Maringouins dans les bois ; qu'on s'y promène et qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuir ambulantes ; on ne le croyait pas plus que lors-

1. Noms que les Indiens donnèrent aux missionnaires. A. O. V.
2. Chikagou ne vit pas au Canada, mais à la Louisiane ; cette erreur s'explique par le fait que l'autre auteur traité, Charlevoix, décrit dans son ouvrage le Canada aussi. A. O. V.

qu'il ajoutait qu'il avait vu de longues cabanes pleines de malades où d'habiles chirurgiens faisaient les plus belles cures »[1]. On reconnaît là un modèle de ce style indien que Chateaubriand s'est tellement amusé à imiter, mais qu'il n'a pas entièrement inventés s'il l'a singulièrement enrichi[2].

Il est curieux de noter que M. Chinard ne mentionne pas le nom de Le Petit et se contente de citer le titre de la série de 73 volumes, en indiquant la page. Par ailleurs il ne souligne nullement le rôle de cet ouvrage, en tant que source primitive des Natchez.

Il n'est donc pas douteux que certaines analogies existent entre Le Petit et Chateaubriand. Mais en les constatant, sommes-nous autorisés à établir un rapport direct entre les deux auteurs ? La réponse demande bien des précautions. Il est vrai que Chateaubriand pouvait avoir sous la main la grande série des *Lettres édifiantes* où l'ouvrage de Le Petit fut publié en 1731 — treize ans avant Charlevoix. Il n'est pas du tout impossible que Chateaubriand ait lu cette relation de voyage — comme il en a lu tant d'autres — d'autant moins qu'elle fut rééditée dans le 9e volume du *Recueil de Voiages au Nord* (à Amsterdam, chez Jean Frédéric Bernard, 1737)[3], sous le titre de *Relation des Natchez*. Cependant aucune des analogies ne nous autorise à conclure qu'il existe un rapport direct entre Le Petit et Chateaubriand. Même s'il l'a lu une fois, cela devait être bien longtemps avant la composition des *Natchez* et les influences — si l'on peut en parler — ne paraissent que subconscientes. Pour créer le personnage du sauvage voyageur en Europe, Chateaubriand n'avait point besoin de l'inspiration du P. Le Petit, étant donné la grande vogue de ce type, depuis les *Lettres Persanes* surtout. Une telle influence s'expliquerait d'autant mieux que Chateaubriand lui-même nous dit, dans sa préface, qu'il entend se livrer, sous le masque de Chactas, à la critique de la société — ce qui nous rappelle le but satirique des *Lettres Persanes* : « Le premier volume contient la suite de l'histoire de Chactas et son voyage à Paris. L'intention de ce récit est de mettre en opposition les mœurs des peuples chasseurs, pêcheurs et pasteurs, avec les mœurs du peuple le plus policé de la terre. C'est à la fois la critique et l'éloge du siècle de Louis XIV et un plaidoyer entre la civilisation et l'état de nature. »

1. Thwaites, *Jesuits relations*, LXVIII, 212-214. (Cité par G. Chinard.)
2. Chinard, *L'Exotisme américain*, pp. 197-198.
3. N'ayant pas les *Lettres édifiantes* sous la main, pour quelques citations je dois avoir recours à l'édition qui a paru dans le 9e volume du *Recueil de Voiages au Nord*, sous le titre cité. Cette édition ne montre que des différences orthographiques.

Ajoutons à tout cela encore un fait de nature à prouver que Chateaubriand n'avait pas sous la main l'œuvre de Le Petit pendant ou peu avant la composition des *Natchez*. Sans vouloir élever le missionnaire jésuite au rang de grand écrivain, notons que sa lettre contient certains éléments dont l'imagination du poète — surtout celle du théoricien du merveilleux chrétien — eût certainement tiré profit. Le P. Le Petit connaît des détails pittoresques de la mort du P. Souël, ignorés de Chateaubriand. C'est d'une Française que l'auteur de la relation de voyage apprend qu'après sa mort, le corps du P. Souël fut miraculeusement conservé pendant un certain temps :

« Quoiqu'il fût mort depuis quinze jours, il avoit la peau aussi blanche et les joues aussi vermeilles, que s'il eut simplement été endormi. » (Le Petit : *Relation des Natchez*, p. 75.)

Chateaubriand, de sa part, n'accorde qu'une place subordonnée à la mort de ce personnage, pourtant bien important dans son récit : « ... chez les Yazous, où le P. Souël fut massacré. »

Ce détail seul suffirait à nous faire penser que Chateaubriand n'utilisait les données du P. Le Petit que par l'intermédiaire de Charlevoix.

Quelle est donc l'importance de l'ouvrage négligé de Le Petit ? C'est d'avoir fourni une partie de la « base historique » dont Chateaubriand « a fait, en l'agrandissant, le sujet de son ouvrage. »

En conclusion, il nous est permis d'affirmer que Le Petit est bien, dans le passage en question, la source primitive des *Natchez*, pour ce qui concerne la partie proprement documentaire du sujet. — Le rôle de Charlevoix, en l'occurence, est celui d'un simple intermédiaire.

Les textes parallèles, publiés ci-dessous, prouveront cette affirmation.

Le Petit : *Lettre...*, 1731. [1]	Charlevoix : *Histoire...*, 1744 [2].
Tous les matins le grand Chef honore de sa présence le lever de son frère ainé & le salue par plusieurs hurlemens dés qu'il paroit sur l'horizon ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet, & il lui	Tous les matins, dès que le soleil paroît, le grand Chef se met à la porte de sa cabane, se tourne vers l'orient, et hurle trois fois en se prosternant jusqu'à terre. On lui apporte ensuite un calumet, qui ne sert

1. La pagination se rapporte à l'édition qui a paru dans les *Lettres édifiantes et curieuses*. Ecrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus. XX. Recueil. Paris, M.DCC.XXXI.

2. Citée par Chateaubriand lui-même en 1826 ; publiée d'après la pagination de l'édition critique des *Natchez*, par M. G. Chinard.

fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire ; puis élevant les mains audessus de la tête & se tournant de l'Orient à l'Occident, il lui enseigne la route qu'il doit suivre dans sa course [1].

Le Soleil est le principal objet de la vénération de ces peuples : comme ils ne connoissent rien au-dessus de cet Astre, rien aussi ne paroît plus digne de leurs hommages : & c'est par la même raison que le grand Chef de cette Nation qui ne connoît rien sur la terre audessus de soi-même : prend la qualité de frere du soleil [2].

Ces peuples obéissent aveuglément aux moindres volontez du grand Chef ; ils le regardent comme le maître absolu non seulement de leurs biens, mais encore de leur vie, & il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuser la tête, lorsqu'il la demande. Quelques travaux qu'il leur ordonne, il leur est défendu d'en exiger aucun salaire [3].

Les Princesses du Sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, & n'ont qu'un mari, mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît, & d'en choisir un autre parmi ceux de la Nation, pourvû qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance.

Si le mari se rend coupable d'infidélité, la Princesse lui fait casser la tête à l'instant : elle n'est point sujette à la même Loy, car elle se peut donner autant d'Amans qu'elle qu'en cette occasion : il fume et pousse la fumée de son tabac vers l'astre du jour, puis il fait la même chose vers les trois autres parties du monde.

Il ne reconnoît sur la terre de maître que le Soleil, dont il prétend tirer son origine,

exerce un pouvoir sans bornes sur ses sujets, peut disposer de leurs biens et de leur vie, et,

quelques travaux qu'il leur commande, ils n'en peuvent exiger aucun salaire (p. 512).

Les filles de la famille noble ne peuvent épouser que des hommes obscurs, mais elle ont le droit de congédier leur mari quand bon leur semble, et d'en prendre un autre,

pourvu qu'il n'y ait point d'alliance entre eux.

Si leurs maris leur font une infidélité, elles peuvent leur faire casser la tête, et elles ne sont point sujettes à la même loi. Elles peuvent même avoir autant de galants qu'elles le

1. Cité de l'édition du *Recueil de Voiages au Nord*, p. 6. Voir note 3 de la page 397.
2. Cité de l'édition du *Recueil de Voiages au Nord*, pp. 5-6, V. note 3 de la page 397.
3. *Ibid.*, p. 9.

veut, sans que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect, il ne mange point avec elle, & il la saluë en hurlant, comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait, c'est d'être exempt de travail, & d'avoir toute autorité sur ceux qui servent la Princesse.

C'est le grand Chef qui nomme aux Charges les plus considérables de l'Etat ; tels sont les deux Chefs de guerre, les deux Maîtres de cérémonie pour le culte qui se rend dans le Temple, les deux Officiers qui président aux autres cérémonies qu'on doit observer, lorsque des Etrangers viennent traiter de la paix ; celui qui a inspection sur les ouvrages ; quatre autres chargez d'ordonner les festins dont on regale publiquement la Nation, & les Etrangers qui viennent la visiter. Tous ces Ministres qui exécutent les volontez du grand Chef, sont respectez & obéïs comme il le seroit lui-même s'il donnoit ses ordres...

On s'assemble pour faire la recolte : ... Chaque Eté vers la fin de Juillet le peuple se rassemble par ordre du grand Chef, pour assister au grand festin qui se donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits : chacun y contribuë de ce qu'il peut y fournir : Les uns y apportent du gibier, les autres du poisson, &c. Ce sont des danses presque continuelles. Le grand Chef & sa sœur sont dans une

jugent à propos, sans que le mari puisse le trouver mauvais : c'est un privilège attaché au sang du Soleil. Il se tient debout, en présence de sa femme, dans une posture respectueuse ; il ne mange point avec elle ; il la salue du même ton que ses domestiques : le seul privilège que lui procure une alliance si onéreuse, c'est d'être exempt de travail, et d'avoir autorité sur ceux qui servent son épouse.

Les Natchez ont deux Chefs de guerre, deux maîtres des cérémonies pour le temple, deux officiers pour régler ce qui se doit pratiquer dans les traités de paix ou de guerre ; un qui a l'inspection sur les ouvrages, et quatre autres qui sont chargés d'ordonner tout dans les festins publics. C'est le Grand Chef qui donne ces emplois, et ceux qui en sont revêtus son respectés et obéis comme il le seroit lui-même.

Les récoltes se font en commun : le Soleil en marque le jour et convoque le village. Vers la fin de juillet il indique un autre jour pour le commencement d'une fête qui en dure trois, et qui se passe en jeux et en festins.

Chaque particulier y contribue de sa chasse, de sa pêche et de ses autres provisions, qui consistent en maïs, fèves et melons. Le Soleil et la Femme-Chef y président, dans une

loge élevée & couverte de feüillages, d'où ils contemplent la joye de leur Sujets : Les Princes, les Princesses, & ceux qui par leurs emplois ont un rang distingué, se tiennent assez près du Chef auquel ils marquent leur respect & leur soûmission par une infinité de cérémonies.

Le grand Chef & sa sœur font leur entrée dans le lieu de l'Assemblée sur un brancard porté par huit des plus grands hommes : le Chef tient à la main un grand sceptre orné de plumes peintes... Le dernier jour de cette fête il fait approcher tous ses Sujets, & leur fait une longue harangue, par laquelle il les exhorte à remplir tous les devoirs de la Religion : il leur recommande sur toutes choses d'avoir une grande vénération pour les esprits qui résident dans le Temple, & de bien instruire leurs enfans. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zele, il en fait publiquement l'éloge. C'est ce qui arriva en l'année 1702. Le tonnerre étant tombé sur le Temple, & l'ayant réduit en cendres, sept ou huit femmes jetterent leurs enfans au milieu des flammes, pour appaiser le courroux du Ciel. Le grand Chef appela les Heroïnes, & donna de grandes loüanges au courage avec lequel elles avoient fait le sacrifice de ce qui leur étoit le plus cher : Il finit son Panegyrique en exhortant les autres femmes à imiter un si bel exemple dans une semblable conjoncture.

Les peres de famille ne manquent point d'apporter au Temple les premices des fruits,

loge élevée et couverte de feuillages :

on les y porte dans un brancard, et le premier tient en sa main une manière de sceptre orné de plumages de diverses couleurs. Tous les nobles sont autour d'eux dans une posture respectueuse. Le dernier jour le Soleil harangue l'assemblée : il exhorte tout le monde à remplir exactement ses devoirs, surtout à avoir une grande vénération pour les Esprits qui résident dans le temple, et à bien instruire les enfants.

Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zèle, il fait son éloge. Il y a vingt ans que le feu du ciel ayant réduit le temple en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfants au milieu des flammes, pour apaiser les Génies ; le Soleil fit aussitôt venir ces héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges, et finit son discours en exhortant les autres femmes à imiter dans l'occasion un si bel exemple.

Les pères de famille ne manquent jamais d'apporter au temple les prémices de tout ce

des grains, & des legumes ; il en est de même des présens qui se font à cette Nation : ils sont aussi-tôt offerts à la porte du Temple, où le Gardien après les avoir étalez & présentez aux esprits, les porte chez le grand Chef qui en fait la distribution ainsi qu'il le juge à propos, sans que personne temoigne le moindre mécontentement.

On n'ensemence aucune terre, que les grains n'ayent été présentez au Temple avec les cérémonies accoûtumées... (pp. 116-121).

Telles sont les cérémonies des Sauvages Natchez, par rapport à la Religion. Celles de leurs mariages sont très-simples. Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au pere de la fille, ou à son défaut, au frere aîné : On convient du prix qui se paye en pelleteries, ou en marchandises... (pp. 122-123).

Les chefs en ont [des femmes] davantage, parce qu'ayant le privilege de faire cultiver leurs champs par le peuple, sans lui donner de salaire, le nombre de leurs femmes ne leur est point à charge.

Le mariage de ces Chefs se fait avec moins de cérémonie, ils se contentent d'envoyer querir le pere de la fille qu'ils veulent épouser, & ils lui déclarent qu'ils recueillent, et on fait de même de tous les présents qui sont offerts à la nation. On les expose à la porte du temple, dont le gardien, après les avoir présentés aux Esprits, les porte chez le Soleil, qui les distribue à qui bon lui semble.

Les semences sont pareillement offertes devant le temple avec de grandes cérémonies, mais les offrandes qui s'y font, de pains et de farine, à chaque nouvelle lune, sont pour le profit des gardiens du temple [1]. (pp. 514-515).

Les mariages des Natchez ne diffèrent presque pas de ceux des sauvages du Canada : la principale différence qui s'y trouve consiste en ce qu'ici le futur époux commence par faire aux parents de la fille les présents dont on est convenu, et que les noces sont suivies d'un grand festin. (p. 515).

La raison pour laquelle il n'y a guère que les Chefs qui aient plusieurs femmes, c'est que, pouvant faire cultiver leurs champs par le peuple, sans qu'il leur en coûte rien, le nombre de leurs épouses ne leur est point à charge. Les Chefs se marient avec encore moins de cérémonie que les autres. Ils se contentent de faire avertir les parents de la

1. Quatre pages avant, nous lisons dans Charlevoix : « Quant à ce que j'ai vu dans des relations, que ce temple est tapissé et son pavé couvert de nattes de cannes ; qu'on y met ce qu'on a de plus propre, et *qu'on y apporte tous les ans les prémices de toutes les récoltes, il en faut assurément rabattre beaucoup...* » (P. 511). Voilà ce qui paraît être en contradiction avec ce que nous venons de lire. Contradiction qui s'explique probablement par l'élan de celui qui est en train de copier...

rent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes... Quoiqu'ils ayent plusieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabannes : les autres restent chez leurs parens, où ils vont les voir lorsqu'il leur plaît...

La jalousie a si peu d'entrée dans leurs cœurs, que plusieurs ne font nulle difficulté de prêter leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence dans l'union conjugale, vient de la liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur semble...

Lorsque cette Nation fait un détachement pour la guerre, le Chef du parti plante deux espéces de May bien rougi depuis le haut jusqu'au bas, orné de plumes rouges, de fléches, & de casse-têtes rougis : Ces Mays sont piquez du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être parez & barboüillez de différentes couleurs, viennent haranguer le Chef de guerre : Cette Harangue que chacun fait l'un après l'autre, & qui dure près d'une demie heure, consiste en mille protestations de service, par lesquelles ils l'assûrent qu'ils ne demandent pas mieux que de mourir avec lui, qu'ils sont charmez d'apprendre d'un si habile Guerrier l'Art de lever les chevelures, & qu'ils ne craignent ni la faim, ni les fatigues ausquelles ils vont être exposez.

Lorsqu'un nombre suffisant de Guerriers s'est présenté au Chef de guerre, il fait faire chez lui un breuvage qu'on appelle la Medecine de guerre : c'est un vomitif composé d'une racine qu'on fait boüilir dans de

fille sur laquelle ils ont jeté les yeux qu'ils la mettent au nombre de leurs femmes ; mais ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes ; les autres restent chez leurs parents, où leurs maris les visitent quand il leur plaît.

La jalousie ne règne point dans ces mariages ; les Natchez se prêtent même sans façon leurs femmes, et c'est apparemment de là que vient la facilité avec laquelle ils les congédient pour en prendre d'autres.

Lorsqu'un Chef de guerre veut lever un parti, il plante, dans un endroit marqué pour cela, deux arbres ornés de plumes, de flèches et de casse-têtes, le tout peint en rouge, aussi bien que les arbres qui sont encore piqués du côté où l'on veut porter la guerre. Ceux qui veulent s'enrôler se présentent au Chef, bien parés, le visage barbouillé de différentes couleurs, et lui déclarent le désir qu'ils ont de pouvoir apprendre sous ses ordres le métier des armes ; qu'ils sont disposés à endurer toutes les fatigues de la guerre, et prêts à mourir, s'il le faut pour la patrie.

Quand le Chef a le nombre de soldats que demande l'expédition qu'il médite, il fait préparer chez lui un breuvage qui se nomme la *médecine de la guerre.* C'est un vomitif fait avec une racine bouillie dans

grandes chaudieres pleines d'eau. Les Guerriers quelquefois au nombre de trois cens hommes, s'étant assis autour de la chaudiere, on leur en sert à chacun environ deux pots. La ceremonie est de les avaler d'un seul trait, & de les rendre aussi-tôt par la bouche avec des efforts si violens qu'on les entand de fort loin.

Après cette ceremonie le Chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres nécessaires pour la Campagne. Pendant ce temps-là les Guerriers se rendent soir & matin dans la place, où après avoir bien dansé & raconté en détail les actions brillantes où ils ont fait éclater leur bravoure, ils chantent leurs chansons de mort... (pp. 125-128).

Ils sont tellement superstitieux à l'égard des songes, qu'il n'en faut qu'un seul de mauvais augure, pour arrêter l'exécution de leur entreprise, & les obliger de revenir sur leur pas quand ils sont en marche... Dans leur voyage de guerre ils marchent toujours par files : quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant, & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour observer toute chose, & se couchent autour d'un grand feu, ayant chacun son arme auprès de soi. Avant que de camper ils ont soin d'envoyer une vingtaine de guerriers à une demi-lieue aux environs du camp, afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de Sentinelle pendant la nuit ; mais aussi-tôt qu'ils ont soupé, ils éteignent tous les feux. Le l'eau : on en donne à chacun deux pots, qu'il faut avaler tout de suite, et que l'on rend presque aussitôt avec les plus violents efforts.

On travaille ensuite aux préparatifs, et, jusqu'au jour fixé pour le départ, les guerriers se rendent soir et matin dans une place, où, après avoir dansé et raconté leurs beaux faits d'armes, chacun chante sa chanson de mort. (pp. 515-516).

Ce peuple n'est pas moins superstitieux sur les songes que les Sauvages du Canada ; il n'en faut qu'un de mauvais augure pour rebrousser chemin quand on est en marche.

Les guerries marchent avec beaucoup d'ordre et prennent de grandes précautions pour camper et pour se rallier. On envoie souvent à la découverte, mais on ne pose point de sentinelles pendant la nuit : on éteint tous les feux, on se recommande aux Esprits, et on s'endort avec sécurité, après que le Chef a averti tout le monde de ne point ronfler trop fort, et d'avoir toujours près de soi ses armes en bon état. (p. 516).

soir le Chef de guerre leur recommande de ne point se livrer à un sommeil profond, & de tenir toûjours leurs armes en état... (pp. 129-130).

Comme les Chefs de guerre portent toûjours avec eux leurs Idoles, ou ce qu'ils appellent leurs esprits bien enfermez dans des peaux, le soir ils les suspendent à une petite perche rougie, qu'ils plantent de biais ; en sorte qu'elle soit panchée du côté des ennemis. Les Guerriers avant que de se coucher, le casse-tête en main, passent les uns après les autres en dansant devant ces prétendus esprits, & faisant de grandes menaces du côté où sont leurs ennemis...

S'ils ont fait des Esclaves ils les font chanter & danser pendant quelques jours devant le Temple, après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tuez. Les parens fondent en pleurs pendant cette cérémonie, & essuyant leurs larmes avec les chevelures qui ont été enlevées ; ils se cottisent pour récompenser les Guerriers qui ont amené ces Esclaves, dont le sort est d'être brûlez.

Les Natchez, comme toutes les autres Nations de la Louisiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce sont les anciens Chefs de guerre qui distribuent les noms selon le mérite des Guerriers... ceux qui

Les idoles sont esposées sur une perche penchée du côté des ennemis, et tous les guerriers, avant que de s'aller coucher, passent les uns après les autres, le casse-tête à la main, devant ces prétendues divinités. Ils se tournent ensuite vers le pays ennemi, et font de grandes menaces que le vent emporte souvent d'un autre côté.

Il ne paroît pas que les Natchez exercent sur leurs prisonniers, durant la marche, les cruautés qui sont en usage dans le Canada. Lorsque ces malheureux sont arrivés au grand village, on les fait chanter et danser plusieurs jours de suite devant le temple, après quoi ils sont livrés aux parents de ceux qui ont été tués durant la campagne. Ceux-ci, en les recevant, fondent en pleurs, puis, après avoir essuyé leurs larmes avec les chevelures que les guerriers ont rapportées, ils se cotisent pour récompenser ceux qui leur ont fait présent de leurs esclaves, dont le sort est toujours d'être brûlés.

Les guerriers changent de nom à mesure qu'ils font de nouveaux exploits ; ils les reçoivent des anciens Chefs de guerre, et ces noms ont toujours quelque rapport à l'action par laquelle on a mérité cette distinction ; ceux qui, pour la pre-

pour la premiere fois ont levé une chevelure ou fait un Esclave, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes & ne mangent d'aucune viande : ils ne doivent se nourrir que de poissons & de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué les feroit mourir par sortilege, qu'ils ne remporteroient plus d'avantage sur leurs ennemis, & que les moindres blessures qu'ils recevroient leur seroient mortelles.

On a un extrême soin que le grand Chef n'expose point sa vie lorsqu'il va à la guerre. Si sa valeur l'emportoit, & qu'il vint à être tué, les Chefs du parti, & les autres principaux Guerriers seroient mis à mort à leur retour...

Cette Nation, comme les autres, a ses Medecins ; ce sont pour l'ordinaire des Vieillards...

Si le malade guérit, leur gain est assez considérable : mais s'il meurt, ils sont sûrs d'avoir la tête cassée par les parens ou par les amis du mort...

Il en est de même de quelques autres Jongleurs qui entreprennent de procurer de la pluye ou de beau temps ; ce sont d'ordinaire des Vieillards faineants, qui voulant se soustraire au travail que demandent la chasse, la pesche, & la culture des Campagnes, exercent ce dangereux mêtier, pour faire subsister leur famille. Vers le Printemps la Nation se cottise pour acheter de ces Jongleurs un temps favorable aux biens de la terre... Leur vie

mière fois, ont fait un prisonnier ou enlevé une chevelure, doivent pendant un mois s'abstenir de voir leurs femmes et de manger de la viande. Ils s'imaginent que s'ils y manquoient, les âmes de ceux qu'ils ont tués ou brûlés les feroient mourir, ou que la première blessure qu'ils recevroient serait mortelle, ou du moins qu'ils ne remporteroient plus aucun avantage sur leurs ennemis.

Si le Soleil commande ses sujets en personne, on a grand soin qu'il ne s'expose pas trop, moins peut-être par zèle pour sa conservation qu'à cause que les autres Chefs de guerre et les principaux du parti seraient mis à mort, pour ne l'avoir pas bien gardé.

Les jongleurs des Natchez ressemblent assez à ceux du Canada, et traitent les malades à peu près de la même façon. Ils sont bien payés quand le malade guérit; mais, s'il meurt, il leur en coûte souvent à eux-mêmes la vie.

Il y a, dans cette nation, une autre espèce de jongleurs qui ne courent pas moins de risques que ces médecins ; ce sont certains vieillards fainéants, qui, pour faire subsister leurs familles sans être obligés de travailler, entreprennent de procurer la pluie ou le beau temps, selon les besoins. Vers le printemps on se cotise pour acheter de ces prétendus magiciens un temps favorable aux biens de la terre. Si c'est de la pluie qu'on demande, ils se remplissent la

est fort oisive ; ils n'ont d'autre embarras que de jeûner & de danser avec un chalumeau à la bouche plein d'eau, & percé comme un arrosoir, qu'ils soufflent en l'air du côté des nuages les plus épais : ils tiennent le Sicicouet, qui est une espéce de hochet, et de l'autre leurs esprits qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux, pour l'inviter à crever sur leurs Campagnes.

Si c'est du beau temps qu'ils demandent, ils ne se servent point de leurs chalumeaux, mais ils montent sur les toits de leurs cabannes, & du bras ils font signe au nuage en soufflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrêter sur leurs terres, & de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré, ils dansent & chantent autour de leurs esprits, qu'ils posent proprement sur une espéce d'oreiller : ils redoublent leur jeûne, & quand le nuage est passé, ils avalent de la fumée de tabac, & présentent leurs pipes au Ciel.

Quoiqu'on ne fasse point de grace à ces Charlatans, lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on demande ; cependant le profit qu'ils en retirent, quand par hazard ils réussissent, est si grand, qu'on voit un grand nombre de Sauvages, qui ne craignent point d'en courir les risques. Il est à observer que celui qui entreprend de donner de la pluye, ne s'engage jamais à donner du beau temps... : leurs esprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorsqu'un de ces Sauvages meurt, ses parens... se coupent les cheveux en signe de deüil, ils

bouche d'eau, et avec un chalumeau dont l'extrémité est percée de plusieurs trous comme un entonnoir, ils soufflent en l'air du côté où ils aperçoivent quelque nuage, tandis que le chichikoué d'une main et leur Manitou de l'autre, ils jouent de l'un et lèvent l'autre en l'air, invitant, par des crix affreux, les nuages à arroser les campagnes de ceux qui les ont mis en œuvre.

S'il est question d'avoir du beau temps, ils montent sur le toit de leurs cabanes, font signe aux nuages de passer outre ; et si les nuages passent et se dissipent, ils dansent et chantent autour de leurs idoles, puis avalent de la fumée de tabac et présentent au ciel leurs calumets. Tout le temps que durent ces opérations ils observent un jeûne rigoureux, et ne font que danser et chanter ; si on obtient ce qu'ils ont promis, ils sont bien récompensés ; s'ils ne réussisent pas, ils sont mis à mort sans miséricorde.

Mais ce ne sont pas les mêmes qui se mêlent de procurer la pluie et le beau temps : leurs Génies, disent-ils, ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Le deuil, parmi ces Sauvages, consiste à se couper les cheveux, à ne se point peindre le

cessent de se peindre le corps, & ne se trouvent à aucune Assemblée de réjoüissance (pp. 131-140).

Lorsque quelque Nation étrangere vient traitter de la Paix avec les Sauvages Natchez, on envoye des Courriers donner avis du jour & de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le grand Chef ordonne aux Maîtres de cérémonie de préparer toutes choses pour cette grande action : On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les Etrangers ; car ce n'est jamais le Chef qui fait cette dépense, ce sont toûjours ses Sujets.

Le jour que les Ambassadeurs doivent faire leur entrée... Les Maîtres de cérémonie font placer les Princes, les Chefs des villages... Quand les Ambassadeurs arrivent, & qu'ils sont à cinq cens pas du grand Chef, ils s'arrêtent & chantent la paix. Cette Ambassade est ordinairement de trente hommes & de six femmes. Six des mieux faits, & qui ont les meilleures voix, marchent de front : ils sont suivis des autres qui chantent pareillement, reglant la cadence avec le Sicicouet : les six femmes font le dessus.

Quand le Chef leur fait dire de s'approcher, ils avancent ; ceux qui ont les calumets, chantent & dansent avec beaucoup

visage, et à ne se point trouver aux assemblées, mais j'ignore combien il dure. Je n'ai pu savoir non plus s'ils célèbrent la grande Fête des Morts, dont je vous ai donné la description ; il paroît que dans cette nation, où tout est en quelque façon esclave de ceux qui commandent, tous les honneurs mortuaires sont pour ceux-ci, surtout pour le Soleil et pour la Femme-Chef. (pp. 516-517)).

Les traités de paix et d'alliance se font avec beaucoup d'appareil, et le Grand-Chef y soutient toujours sa dignité en véritable souverain. Dès qu'il est averti du jour de l'arrivée des ambassadeurs, il donne ses ordres aux maîtres des cérémonies pour les préparatifs de leur réception, et nomme ceux qui doivent nourrir tour à tour ces envoyés, car c'est aux dépens de ses sujets qu'il fait tous les frais de l'ambassade.

Le jour de l'entrée des ambassadeurs chacun a sa place marquée selon son rang, et quand ces ministres sont à cinq cents pas du Grand Chef, ils s'arrêtent, et chantent la paix.

Ordinairement l'ambassade est composée de trente hommes et de six femmes. Six des meilleures voix marchent à la tête du cortège, et entonnent ; les autres suivent, et le chichikoué sert à régler la mesure.

Quand le Soleil fait signe aux ambassadeurs d'approcher, ils se remettent en marche ; ceux qui portent le calumet dansent

de legereté, tournant tantôt autour les uns des autres, & tantôt se présentant en face, mais toûjours avec des mouvemens violens & des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrez autour du siege sur lequel le Chef est assis : ils le frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble auprès du Chef, & le font fumer : ils poussent la premiere gorgée vers la terre, & les autres autour de l'horizon, après quoi ils présentent sans cérémonie la pipe aux Princes & aux autres Chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambassadeurs en signe d'alliance, vont frotter leurs mains sur l'estomach du Chef, & se frottent eux-mêmes tout le corps, puis ils posent leurs calumets devant le Chef sur de petites fourches : celui des Ambassadeurs qui est chargé particuliérement des ordres de sa Nation, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux Etrangers de s'asseoir sur des bancs rangez près du grand Chef, qui leur répond par un discours d'une égale durée. Ensuite le Maître de cérémonie allume un grand calumet de paix, & fait fumer les Etrangers qui avalent la fumée du tabac. Le grand Chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire, s'ils en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvements, et font quantité de grimaces et de contorsions. Ils recommencent le même manège autour du Grand Chef, quand ils sont arrivés auprès de lui; ils le frottent ensuite avec leur calumet depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont rejoindre leur troupe.

Alors ils remplissent un calumet de tabac, et tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble vers le Grand Chef, et lui présentent le calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le ciel la première vapeur de leur tabac, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Cela fait, ils présentent leurs calumets aux parents du Soleil et aux Chefs subalternes. Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomac du Soleil, puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps ; enfin ils posent leurs calumets sur des fourches vis-à-vis le Grand Chef, et l'orateur de l'ambassade commence sa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait signe aux ambassadeurs, qui jusque-là étaient demeurés debout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à leur discours, et parle aussi une heure entière. Ensuite un maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, et y fait fumer les ambassadeurs, qui avalent la première gorgée. Alors le Soleil

se portent bien : Ceux qui l'environnent vont les uns après les autres leur faire la même politesse. Après quoi on les conduit dans la cabanne qu'on leur a préparée, & on les régale. (pp. 141-145).

Le soir au Soleil couchant les Ambassadeurs le calumet à la main, vont en chantant chercher le grand Chef, & le chargeant sur leurs épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabanne. Ils étendent à terre une grande peau où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derriere lui, & posant les mains sur ses épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie qui se fait soir & matin pendant quatre Jours, le grand Chef retourne dans sa cabanne. Lorsqu'il rend la derniere visite aux Ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau au pied duquel ils s'asseyent : Les Guerriers de la Nation ayant pris leurs plus beaux ajustemens, dansent en frappant le poteau, & racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre : ils font ensuite aux Ambassadeurs des présens, qui consistent en des chaudieres, des haches, des fusils, de la poudre, des balles &c.

Le lendemain de cette derniere cérémonie, il est permis aux Ambassadeurs de se promener par tout le Village, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant : On leur donne alors tous les soirs des spectacles, c'est-à-dire, que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'asleur demande des nouvelles de leur santé ; tous ceux qui assistent à l'audience leur font le même compliment ; puis on les conduit dans la cabane qui leur est destinée, et où on leur donne un grand repas. (pp. 517-518).

Le soir du même jour le Soleil leur rend visite ; mais quand ils le savent prêt à sortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent sur leur épaules dans leur logis, et le font asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se place derrière lui, appuie ses deux mains sur ses épaules, et le secoue assez longtemps, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la guerre.

Ces visites recommencent tous les matins et tous les soirs, mais à la dernière le cérémonial change. Les ambassadeurs plantent un poteau au milieu de leur cabane, et s'asseyent tout autour : les guerriers qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, dansent, et tour à tour frappent le poteau, et racontent leurs plus beaux faits d'armes ; après quoi ils font des présents aux ambassadeurs.

Le lendemain ceux-ci ont, pour la première fois, la permission de se promener dans le village, et tous les soirs on leur donne des fêtes, qui ne consistent que dans des danses.

semblent dans la place, & dansent jusques bien avant dans la nuit. Quand ils sont prêts de s'en retourner, les Maîtres de cérémonie leur font fournir les provisions nécessaires pour le voyage (pp. 146-147).	Quand ils sont sur leur départ, les maîtres de cérémonies leur font fournir toutes les provisions dont ils ont besoin pour le voyage, et c'est toujours aux dépens des particuliers. (pp. 518-519).

Après avoir constaté la ressemblance des deux textes, l'on pourrait chercher la raison des différences qui — malgré tout — existent entre eux.

Voyons d'abord, quelles sont ces différences ?

Ce qui saute aux yeux, c'est qu'en général Charlevoix abrège le texte. Ce procédé n'attend pas une explication particulière : l'auteur utilisait seulement les données qu'il trouvait intéressantes, sans se soucier des détails qu'il jugeait insignifiants. Même quand il n'omet pas les données de Le Petit, il s'efforce d'être plus concis.

Quelquefois, sans abréger, il change les expressions de sa source. Il en faut chercher la raison dans le goût personnel de l'auteur qui préférait un mot à tel autre car il le trouvait plus imagé. (Au lieu de « Chef » il écrit souvent « Soleil ».) Ces sortes de changements — d'ailleurs — ne semblent pas être de grande importance.

Quelquefois un vague humour perce sous les lignes. Où Le Petit écrit simplement : « ... le chef de Guerre leur recommande de ne point se livrer à un sommeil profond », nous lisons dans Charlevoix : « ... le chef a averti tout le monde de ne point ronfler trop fort. »

C'est sur un seul point qu'on peut constater une amplification dans l'œuvre de Charlevoix : quand il fait la comparaison des Natchez et des sauvages du Canada. Cette addition s'explique par le fait que Charlevoix dans son œuvre décrit le Canada aussi et que la comparaison s'offrait.

Ces modifications sont donc négligeables et n'altèrent en rien la similitude des deux textes. Aussi c'est à juste titre, croyons-nous, que nous soulignons l'importance de l'ouvrage négligé de Le Petit, en tant que source primitive des *Natchez*.

* * *

Notre but n'était et ne pouvait pas être de donner une étude complète des sources de Chateaubriand. D'autres l'ont fait

avant nous. Et d'ailleurs « Si nombreux que soient les emprunts de Chateaubriand, l'étude de ses sources ne peut conduire qu'à rendre justice à son extraordinaire génie d'assimilation et de transformation »[1].

Nous ne nous sommes pas proposé non plus d' « indiquer tous les ouvrages antérieurs aux *Natchez* où se retrouve un trait particulier des « Sauvages », ce qui aurait — d'après M. Chinard — conduit à une accumulation de références sans grande utilité. » — Mais, étant donné l'importance capitale que Chateaubriand lui-même attribue à Charlevoix, et surtout au passage en question, la source n'en paraît nullement négligeable.

Augusta O. Vertès.

CHATEAUBRIAND ET LA COMPLAINTE DU MAJOR ANDRÉ

Chateaubriand, dans une note de l'*Essai sur les Révolutions* [2], décrit un incident arrivé pendant le voyage qu'il fit de New-York à Albany, en remontant l'Hudson sur un paquebot. Le soir de la première journée, les passagers prenaient leur repas sur le pont, en contemplant en silence le beau paysage.

Tout à coup, continue le récit, je ne sais qui de la compagnie s'écria : « C'est auprès de ce lieu que le Major André fut exécuté. » Aussitôt voilà mes idées bouleversées ; on pria une Américaine très jolie de chanter la romance de l'infortuné jeune homme ; elle céda à nos instances, et commença à faire entendre une voix timide, pleine de volupté et d'émotion... L'idée de ce jeune homme, amant, poète, brave et infortuné, qui, regretté de ses concitoyens et honoré des larmes de Washington, mourut dans la fleur de l'âge pour son pays, répandoit sur cette scène romantique une teinte encore plus attendrissante. »

Chateaubriand reprend le texte de cette note pour l'incorporer dans le récit des *Mémoires d'Outre-Tombe* [3], en y apportant seulement quelques modifications, dont la plupart d'ordre stylistique. Nous retrouvons les passagers en train de prendre leur repas en silence.

1. Chateaubriand, *Les Natchez*. Notes par G. Chinard, pp. 1 et 2.
2. IIe partie, ch. 23, Paris, Ladvocat, 1826, t. II, 233-5.
3. Ire partie, livre 6, édit. Biré, t. I, 367. Paris, Garnier, s. d.

Tout à coup, je ne sais qui s'écria : « Voilà l'endroit où Asgill fut arrêté. » On pria une quakeresse de Philadelphie de chanter la complainte connue sous le nom d'*Asgill*... La destinée d'un jeune soldat, amant, poète et brave, honoré de l'intérêt de Washington et de la généreuse intervention d'une reine infortunée, ajoutait un charme au romantique de la scène. L'ami que j'ai perdu, M. de Fontanes, laissa tomber de courageuses paroles en mémoire d'Asgill, quand Bonaparte se disposait à monter au trône où s'était assise Marie-Antoinette.

Anatole Le Braz [1] remarque cette substitution d'Asgill [2] à André [3] dans le texte des *Mémoires*. Après l'avoir discutée, il conclut, avec évidence, que c'est la version de l'*Essai* qui est la bonne. C'est dans la dernière phrase de la citation des *Mémoires* qu'il trouve l'explication de ce changement. L'intervention de Marie-Antoinette dans l'aventure d'Asgill donnait à l'auteur une occasion que ne lui offraient pas les circonstances de la mort d'André — celle de montrer les Bourbons sous un jour favorable.

Cependant, Le Braz semble douter de la réalité de l'incident tel que le décrit Chateaubriand. Tout en admettant que le souvenir d'André ait été évoqué pendant ce voyage en amont de l'Hudson, il est convaincu que la complainte n'est autre que la *Monodie du Major André* par Anna Seward [4]. Cette monodie, Chateaubriand l'aurait connue pour l'avoir entendu chanter par Charlotte Ives à Bungay (Suffolk) vers 1794, et ce n'est autre chose qu'un des souvenirs de cet intermède romanesque de sa vie en Angleterre qu'il incorpore dans son récit. Le Braz n'apporte aucun témoignage pour appuyer cette opinion, qui ne saurait d'ailleurs résister à une étude sérieuse de la question.

Examinons tout d'abord les vers de Miss Seward. La *Monodie* est un long poème composé de deux cent vingt-huit couplets héroïques anglais, c'est-à-dire de quatre cent cinquante-six vers à cinq pied iambiques. Par sa forme ainsi que par son style

1. Voir *Au pays d'exil de Chateaubriand*. Paris, Champion, 1909. 162-5, note.

2. Charles Asgill (1763-1823), capitaine de l'armée britannique, fut fait prisonnier à Yorktown (Virginie) en 1781. L'année suivante il fut condamné à être fusillé par représailles. Marie-Antoinette, dont l'intervention avait été sollicitée par la mère du jeune officier, fit envoyer une lettre à Washington, demandant sa grâce. Le Congrès américain l'accorda le 7 novembre, 1782.

3. John André (1751-1780), major de l'armée britannique, pénétra derrière les lignes américaines pour négocier avec le général Benedict Arnold la livraison de la forteresse de West Point sur l'Hudson. Déguisé en civil, il fut arrêté au moment où il essayait de retraverser les lignes américaines, condamné comme espion et pendu le 2 octobre 1780. Sa mort causa une vive émotion à la fois en Angleterre et en Amérique.

4. Anna Seward (1747-1809), appelée le « Cygne de Lichfield », écrivit des vers très appréciés de son vivant, mais remplis d'affectations de toutes sortes. Liée d'amitié avec André depuis 1769, elle publia la monodie en sa mémoire en 1781, quelques mois après son exécution.

élevé, elle ne pourrait être guère confondue avec une romance ni une complainte. Elle semble avoir eu une certaine vogue en Angleterre et même en Amérique pendant les vingt dernières années du XVIII^e siècle, car plusieurs éditions en ont paru, dont une à New-York en 1792. Mais nous n'avons pu trouver aucune indication qu'elle ait été jamais mise en musique [1].

Même s'il y avait une version de la *Monodie* mise en musique, nous ne pourrions accepter la théorie d'Anatole Le Braz que si nous n'avions pu trouver ni romance ni complainte du Major André parmi les chansons connues en Amérique à la fin du XVIII^e siècle. En fait, c'est juste le contraire : nous avons le témoignage formel d'un autre Français qui, ayant traversé l'Atlantique seulement trois ans après Chateaubriand, y entendit chanter, lui aussi, une complainte du Major André. Nous parlons d'Anthelme Brillat-Savarin qui décrit, dans la *Physiologie du Goût* [2], une visite qu'il fit dans le courant du mois d'octobre, 1794, à la ferme d'un certain M. Bulow, « située à cinq mortelles lieues de Hartford, dans le Connecticut ».

Pour reposer la conversation, M. Bulow disait de temps à autre à sa fille aînée : « Mariah, give us a song. » Et elle nous chanta, sans se faire prier, et avec un embarras charmant, la chanson nationale *Yankee dudder* (sic), la complainte de la reine Marie, et celle du Major André, qui sont tout à fait populaires en ce pays. »

Une telle complainte n'a donc pas seulement existé, mais, d'après ce témoignage, était très connue de l'autre côté de l'Atlantique en 1794.

Winthrop Sargent consacre un chapitre entier de son livre, *The Life of Major John André* [3], à discuter les chansons et les poèmes auxquels la mort d'André avait donné naissance. Une tradition s'était répandue avec rapidité, d'après laquelle le Major aurait écrit des vers pendant son emprisonnement, tradition dont Sargent n'a pu confirmer l'exactitude [4]. Toutefois, au moins deux poèmes entièrement différents ont circulé, qui passaient pour être les œuvres d'André prisonnier. Le premier, composé de

1. Nous avons eu accès à un certain nombre de recueils de chansons de la fin du XVIII^e siècle, mais nous ne prétendons pas que nos recherches soient complètes. Toutefois, c'est un genre de poème qui semblerait s'adapter difficilement à une musique de romance.

2. Paris, Sautelet, 1826, t. I, 156-7.

3. New-York, 1871, 464-6. Nous sommes reconnaissant à M. Arlin Taylor, de l'Université de Louisiane pour nous avoir signalé ce livre.

4. Notez que dans les deux citations, Chateaubriand mentionne qu'André-Asgill était poète. La réputation d'André comme poète est basée sur un poème humoristique intitulé *The Cow-chase*, qui parut à New-York en 1780, avant son arrestation.

neuf strophes de quatre vers octosyllabiques, est reproduit seulement dans le *Journal of the American War* [1] par R. Lamb, ancien sergent des Fusiliers [2]. Le second mérite de retenir davantage notre attention.

Après avoir cité le témoignage de Brillat-Savarin, Sargent affirme que les paroles et la musique des complaintes de la reine Marie et du Major André, qui y sont mentionnées, se trouvent dans *The American Musical Miscellany* [3]. Il a aussi découvert les mêmes paroles de la complainte d'André sur une feuille volante qui fait partie d'une collection de romances compilée par un nommé Isaiah Thomas en 1814. Une description de cette collection [4] nous apprend deux choses : la plupart de ces feuilles furent imprimées entre 1810 et 1814, et, au moment de la Guerre de 1812 entre l'Angleterre et les États-Unis, on réimprima un grand nombre des chansons de la Guerre de Sécession [5]. Celle qui nous intéresse s'intitule *Major André ; written while he was a Prisoner in the American Camp* [6]. D'après Sargent, la seule différence entre la version qui avait paru dans *The American Musical Miscellany* et celle imprimée à Boston, c'est que celle-ci a une strophe supplémentaire, la septième. Voici le texte complet de la complainte :

Ah, Delia ! see the fatal hour ! farewell, my soul's delight,
But how can wretched Damon live, thus banish'd from thy sight ?
To my fond heart no rival joy supplies the loss of thee ;
But who can tell if thou, my dear, will e'er remember me ?

Yet while my restless, wand'ring tho'ts pursue their lost repose,
Unwearied may they trace the path where'er my Delia goes ;
Forever Damon shall be there attendant still on thee.
But who can tell etc.

Alone, thro' unfrequented wilds, with pensive steps I rove,
I ask the rocks, I ask the trees, where dwells my distant love ?
The silent eve, the rosy morn, my constant searches see.
But who can tell etc.

1. Dublin, 1809.
2. En voici la première strophe citée par Sargent :

Hail, sovereign love, which first began
The scheme to rescue fallen man !
Hail matchless, free, eternal grace
Which gave my soul a hiding place !

3. Northampton (Massachusetts), 1798.
4. Worthington C. Ford, *The Isaiah Thomas Collection of Ballads*. American Antiquarian Society. Worcester, Massachusetts, U. S. A., 1924.
5. *Ibid.*, 6-8.
6. Imprimée par Nathaniel Coverly, Jr., Milk St., Corner Theatre-Alley, Boston.

Oft I'll review the smilling scenes, each fav'rite brook and tree,
Where gaily pass'd those happy hours, those hours I pass'd with thee.
What painful, fond memorials rise from every place I see !
Ah ! who can tell etc.

How many rival votaries soon their soft address shall move ;
Surround thee in thy new abode, and tempt thy soul to Love :
Ah, who can tell what sighing crowds their tender homage pay ;
Ah ! who can tell etc.

Think, Delia, with how deep a wound the sweetly painful dart,
Which the remembrance leaves behind has pierc'd a hopeless heart :
Think on this fatal, sad adieu, which severs me from thee :
Ah ! who can tell etc.

How can I speak the last farewell ; what cares distress my mind ;
How can I go to realms of bliss and leave my love behind !
When Angels wing me to the skies I'd fain return to thee :
But who can telle etc.

L'incident du voyage de l'Hudson peut donc être véridique. Si l'on y trouve, malgré tout, une part d'invention, ce n'est pas, comme le veut Anatole Le Braz, dans un des airs chantés par Charlotte Ives qu'il faut chercher l'inspiration de Chateaubriand, mais dans quelque autre souvenir de son séjour en Amérique.

Armel DIVERRÉS.

UN INSPIRATEUR ANGLAIS DE CHATEAUBRIAND ET DE SCHILLER : JONATHAN CARVER

M. G. Chinard, qui a étudié les différents aspects de l'exotisme américain dans la littérature française [1], a été amené, au cours de son travail, à citer de nombreux ouvrages de langue anglaise. C'est qu'au XVIII^e^ siècle, l'exotisme est à la mode ; et, pour satisfaire le goût du public, on ne manque pas de traduire les récits de voyageurs étrangers, et surtout les *Voyages* anglais [2].

1. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle*, Paris, Droz, 1935, in-8°.

2. « Nous ne voyons depuis quelque temps que des ouvrages traduits de l'anglais », écrit Grimm en 1753 ; « cette mode qui dure déjà depuis plus longtemps que les modes n'ont coutume de durer en ce pays-ci, ne semble pas vouloir passer de si tôt. » (GRIMM, *Correspondance*, 1^er^ août 1735). On doit aussi noter l'influence des ouvrages français outre-Manche. Le jeune Southey lit le livre de BRISSOT : *Nouveau voyage dans les États-Unis*, 1791, traduit l'année suivante : *New Travels in the United States* (d'après W. HALLER, *Early Life of Southey*, p. 122).

Moins nombreux en Angleterre, dans la première moitié du siècle, les récits des explorateurs du Nouveau-Monde vont se multiplier après 1763 [1] et les derniers ouvrages publiés sont les plus intéressants ; l'ère des pionniers [2] est close ; les voyageurs sont maintenant attirés par les beautés de la nature américaine ; ils vont aussi étudier la flore du Nouveau Monde, observer les animaux ; enfin, leur curiosité ne tarit pas au sujet des Sauvages, de leurs coutumes et de leur langue.

Beaucoup de ces livres sont dénués de toute valeur littéraire ; quelques-uns cependant ont eu une réelle influence, puisque de grands écrivains comme Chateaubriand [3], Coleridge, Wordsworth, Schiller s'en sont inspirés. Ces ouvrages, maintenant relégués dans la poussière des bibliothèques, ont eu leur heure de célébrité ; ils ne méritent pas de tomber complètement dans l'oubli. L'un d'entre eux, celui de Jonathan Carver mérite quelque mention :

Jonathan Carver, né en 1732 [4], fit, avec le rang de capitaine, les campagnes qui mirent aux prises Anglais et Français entre 1757 et 1763. La paix conclue, son tempérament actif et son goût de l'aventure le poussent à se faire explorateur : il projette de partir à la recherche du fameux passage du Nord-Ouest qui, une fois repéré, devait permettre de relier facilement l'Atlantique et le Pacifique [5]. Parti de Boston en 1766, il se rend à Albany, contemple les chutes du Niagara, visite la région des Grands Lacs, puis descend vers le Sud pour remonter le Mississipi. Il passe tout un hiver chez les Nadoessis, apprenant leur langue et observant leurs coutumes. Il rentre en août 1768, après avoir parcouru 7.000 milles et visité douze nations indiennes.

A son retour, il a l'intention de publier son journal et annonce dans *The Boston Chronicle* une souscription dès le 12 septembre. Il faut croire que cet appel ne fut guère entendu, puisque l'auteur se rendit à Londres pour publier son travail, et faire une

1. Voir : *A History of American Literature*, Cambridge. At the Univerisy Press, 1918, vol. I.

2. La Relation de Coxe, par exemple : *A Description of the English Province of Carolana*... London, 1722, n'est guère qu'un sec traité de géographie.

3. Comme l'a montré Bédier (Joseph) : *Études critiques*, Paris, 1903 (pp. 194-214).

4. On pourra, pour plus de détails, se reporter à un article de Durrie (Daniel) : *Captain Jonathan Carver and the Carver Grant*, dans *Collections of the Wisconsin Historical Society*, 1872 (220-270) et Gregory (John) : *Jonathan Carver : His Travels in the Northwest* (1766-1768) dans *Publications of the Parkman Club*, n° 5, Milwaukee, 1896.

5. Rappelons ici que c'est également le prétexte que nous donne Chateaubriand à plusieurs reprises : « Une idée me dominait, l'idée de passer aux États-Unis : il fallait un but utile à mon voyage ; je me proposais de découvrir (ainsi que je l'ai dit dans les *Mémoires* et dans plusieurs de mes ouvrages) le passage au nord-ouest de l'Amérique. » (*Mém.* éd. de la Pléiade, I, 187-188).

requête auprès du roi afin d'être indemnisé des dépenses qu'il avait engagées dans son voyage.

Il semble que le gouvernement anglais l'ait éconduit, puisqu'il vécut et mourut misérablement (1780). Avant de mourir, il avait eu au moins la satisfaction de pouvoir publier le récit de ses voyages, qui parut en 1778.

On lui doit encore un *Traité sur la Culture du Tabac* [1] (1779). Il fit paraître aussi sous son nom une publication hebdomadaire, qui disparut après le 55e numéro : *The New Universal Traveller* (London, 1779, in-fol.).

Les *Voyages* [2], favorablement accueillis du public, furent réédités trois fois avant sa mort et connurent 23 éditions ou traductions [3].

Les avis sur la valeur littéraire de l'ouvrage sont partagés. Un historien de la littérature américaine vante les mérites littéraires de l'ouvrage en ces termes :

We have no other Indian book more captivating than this. Here is the charm of a sincere, powerful, and gentle personality, the charm of novel and significant facts, of noble ideas, of human sentiments, all uttered in English well-ordered and pure [4].

Au contraire, un autre critique américain, Edward Bourne, essaie de prouver que le Journal de Carver n'est qu'une compilation de Hennepin, Lahontan, Charlevoix et Adair [5].

A dire vrai, une grande partie du livre est composée des notes,

1. *A Treatise on the Culture of the Tobacco Plant.* London, 1779.

2. L'ouvrage se divise en deux parties ; la première est constituée par le *Journal* proprement dit, qui forme environ le tiers du volume. La seconde comporte une série d'études sur les origines, les coutumes, la nourriture, les danses, les jeux et la langue des Indiens. Ce livre se termine sur un chapitre d'histoire naturelle, suivi d'un lexique.

3. Voici le titre complet de la 1re édition : *Travels through the Interior Parts of North-America, in the years* 1766, 1767 *and* 1768. By. J. Carver, Esq., Captain of a Company of Provincial troops during the late war with France. Illustrated by copper Plates. London. Printed for the author and sold by J. Walter, at Charing-Cross and S. Crowder, in Pater-Noster Row, 1778. In-8°, 544 p.

Voici quelles sont les autres éditions : Londres, 1779, Dublin 1779, Londres 1781, Philadelphie 1784, Philadelphie 1789, 1793, 1794, 1796, Boston 1797, Edinbourg 1798, Charlestown 1802, Glagow 1805, Edinbourg 1807, 1808, Walpole 1813, New-York 1838. L'ouvrage fut aussi inséré dans *Collection of Voyages and Travels*, de Moore, dont il forme le tome II, 1785, in-folio.

Traductions allemandes : Hambourg 1780 (par Ebeling), Leyden 1796, Braunschweig 1839, et dans *Campe's Kinder-und Jugendschriften* (20), 1831, in-8°.

Traductions françaises : Paris, Pissot, par Montucla, 1784. Yverdon, 1784. Paris, 1802 et 9 éditions abrégées à Tours, chez Mame et Cie, de 1845 à 1870.

4. M. C. Tylor, dans *The Literary History of American Revolution*, I, 150.

5. Dans *The American Historical Review* (XI, pp. 287-302). — Hennepin, *A New discovery*, London, 1698 et 1699. — La Hontan, *New Voyages to the North-America*, London, 1761-1763, Dublin, 1766. — Adair, *History of American Indians*, London, 1775. — Charlevoix, *Journal of a Voyage to North-America*, Londres, 1761 et 1763, Dublin, 1766.

un peu sèches, d'un officier devenu explorateur. Mais, comme nous le verrons, il y a ici et là quelques belles pages qui dénotent un certain sentiment de la nature et une observation assez fine. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage mérite de figurer au nombre des sources de Chateaubriand ; par ailleurs la description des funérailles d'un héros indien a suggéré à Schiller la *Nadowessiers Totenlied*.

Outre une description très suggestive du Mississipi, deux morceaux fameux ont laissé quelques traces dans l'œuvre de Chateaubriand : ce sont des chants funèbres qui ont plu par leur poignante sincérité :

Éloge funèbre chez les Nadoessis.

Ses parents s'étant assis en rond à l'entour, chacun fait sa harangue au mort ; et s'il a été un grand guerrier, on ne manque pas de rapporter ses hauts faits et de les exalter par une narration qui, dans le langage indien, est extrêmement poétique et agréable.

« Frère, lui dit-on, vous êtes encore assis parmi nous ; votre personne conserve la même apparence et continue de nous ressembler extérieurement, si ce n'est qu'elle a perdu la faculté d'agir. Mais où est maintenant ce souffle, qui, quelques heures auparavant, envoyoit sa fumée au Grand-Esprit ? Pourquoi ces lèvres qui proféroient, il y a peu, un langage si agréable et si expressif, sont-elles immobiles ? Pourquoi ces pieds qui, peu auparavant, surpassoient en vitesse les cerfs sur les montagnes, sont-ils maintenant engourdis ? Pourquoi ces bras qui te servoient à monter sur les plus hauts arbres, ou à bander l'arc le plus roide, tombent-ils à tes côtés sans mouvement ? Hélas ! toutes les parties de ce corps que nous regardions, il y a peu, avec amour et admiration, sont maintenant inanimées, comme si trois cents hivers s'étoient accumulés sur lui. Cependant nous ne te regretterons pas, comme si tu étois à jamais perdu pour nous, ou que ton nom fut enseveli dans l'oubli. Non, ton âme vit encore dans le pays des Esprits, avec celles de ceux qui sont venus avant toi; et quoique nous ayions été laissés après toi pour perpétuer ta réputation, nous irons un jour te rejoindre. Animés par le respect que nous te portions pendant que tu vivois, nous venons te rendre le dernier hommage de tendresse qui est en notre pouvoir. Afin que ton corps ne soit pas exposé dans la plaine, et en danger d'être la proie des animaux de la terre ou des airs, nous aurons soin de le porter au lieu où reposent ceux de tes ancêtres ; nous espérons que ton esprit vivra avec les leurs, et que tu nous recevras, lorsque nous arriverons comme toi au grand pays des âmes. »

(Trad., 302-304.)

Lamentations d'une mère déplorant la mort de son fils

De la même veine est ce chant funèbre. C'est une mère qui, ayant perdu son fils, vient chaque soir au pied de l'arbre sur la branche duquel est suspendu le corps. Et elle se lamente en ces termes :

« Si tu avois continué de vivre avec nous, disoit-elle, cher enfant, combien un arc auroit été bien placé entre tes mains, et combien tes flèches auroient été funestes aux ennemis de notre Nation ! Tu aurois souvent bu leur sang et mangé leur chair, et un grand nombre d'esclaves auroit récompensé tes travaux. Avec tes bras nerveux, tu aurois saisi le buffle blessé, ou combattu l'ours furieux. Tes pieds légers t'auroient fait atteindre l'élan, ou rendu l'égal des daims à la course sur le sommet des montagnes. Que de belles actions tu aurois exécutées, si tu avois resté avec nous, jusqu'à ce que l'âge t'eût donné des forces, et que ton père t'eût instruit dans tout ce qui rend un Nadoessis accompli ! »

(Trad., 308.)

Ces lamentations ont été reprises presque mot pour mot dans l'Épilogue d'*Atala* ; René part à la recherche des tombeaux de la fille du désert lorsque :

« un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement et je l'entendis qui disoit :

« *Si tu étois resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût bandé l'arc avec grâce ! Ton bras eût dompté l'ours en fureur ; et sur le sommet de la montagne tes pas auroient défié le chevreuil à la course.* Blanche hermine du rocher, si jeune, être allée *au pays des âmes* ! Comment feras-tu pour y vivre ? Ton père n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras froid et aucun Esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut que je me hâte de rejoindre, de t'aller rejoindre pour te chanter des chansons et te présenter mon sein. »

Suivant son habitude, Chateaubriand prend ici un détail, là un autre, reproduisant parfois des phrases entières, ajoutant ensuite une note personnelle. Il en est de même pour Schiller qui s'inspire des *Travels* dans son poème intitulé : *Nadowessiers Totenlied.* Voici ce que Schiller écrivait à Goethe le 30 juin 1797 : « Ich habe einige Reminiscenzen aus einer Reise durch Nordamerika von Thomas Carver, und mir ist, als wenn sich diese Völkernatur in einem Lied darstellen liesse. Dazu müsste ich aber jenen Carver noch einmal ansehen. » La traduction allemande des *Travels* par Ebeling, parue en 1780, lui avait été prêtée par Knebel, et en l'absence de celui-ci, il prie Goethe de

la demander à leur ami commun Voigt, le naturaliste d'Iéna « der mit Reisebeschreibungen reichlich versehen ist. »

On connaît le poème de Schiller qui cherchait alors des sujets nouveaux pour varier et animer un peu le sommaire de son *Almanach des Muses* et qu'il reproduit dans l'édition complète de ses *Gedichte*.

Nadowessiers Totenlied.

Seht, da sitzt er auf der Matte
Aufrecht sitzt er da...
... Doch, wo ist die Kraft der Faüste
Wo des Atems Hauch,
Der noch jüngst zum grossen Geiste
Blies der Pfeife Rauch ?

Wo die Augen, falkenhelle
Die des Renntiers Spur
Zählten auf des Grases Welle
Auf dem Thau der Flur ?
Diese Schenkel, die behender
Flohen durch den Schnee
Als der Hirsch, der Zwanzigender
Als des Berges Reh ?

Diese Arme, die den Bogen
Spannten streng und straff !
Seht, das Leben ist entflogen
Seht, sie hängen schlaff !...
Wohl ihm, er ist hingegangen
Wo kein Schnee mehr ist...
Mit den Geistern speist er droben
Liess uns hier allein
Dass wir seine Thaten loben
Und ihn scharren ein...
etc., etc.

Outre Chateaubriand et Schiller, Southey emprunta également quelques détails à Jonathan Carver quand il écrivit son poème : *Madoc, histoire de la femme qui pleure son mari* [1], mais la comparaison des textes de Chateaubriand et de Schiller reste plus suggestive et plus frappante.

On le voit : de modestes voyageurs du XVIII^e^, comme Carver, Bartram et d'autres, ont été en un sens des précurseurs. Les

1. Southey Robert, *Madoc*, London, 1805, in-4°, 551 p.

premiers, ils ont révélé aux Européens la richesse exotique et folklorique de l'Amérique du Nord et leur ont fourni quelques thèmes : ils ont ainsi frayé les voies que devaient suivre les romantiques européens et sont, sur certains points de détail, à l'origine de leurs inspirations.

J. M. GAUTIER.

UNE LETTRE INÉDITE DE CHATEAUBRIAND AU CHANOINE RENDU

A la fin de l'année 1833, ou au début de 1834, Chateaubriand reçut un ouvrage que le chanoine Rendu lui adressait de Chambéry, et qui s'accompagnait sans doute d'une lettre d'hommage : *De l'influence des Mœurs sur les Lois et des Lois sur les Mœurs, Par M. X... A Lyon chez Rusaud. A Paris chez Gaume*, 1833.

Bien qu'il n'eût point signé cette œuvre le chanoine Louis Rendu (né en 1789) était alors fort connu et apprécié à Chambéry. Dès 1819, il y occupait une chaire de physique au Collège royal. Son activité se partageait entre la physique, la géologie (il allait publier en 1841 une *Théorie des glaciers en Savoie*, très goûtée par les compétences), et les études philosophiques ou religieuses. En 1833, il venait de communiquer à l'Académie de Savoie, dont il était membre fondateur, un *Mémoire sur l'influence du Christianisme sur les institutions sociales* et des fragments d'une *Histoire de la philosophie dans les différents âges*. Devenu évêque d'Annecy en 1842, il se consacra aux devoirs de sa charge, défendant son diocèse de l'invasion protestante, et soutenant la cause de l'union des églises. Il mourut à Annecy en 1859.

*
* *

Dans l'Avertissement de son livre sur l'*Influence des Mœurs...*, l'anonyme auteur indiquait que l'ouvrage était prêt à paraître « quand la Révolution de Juillet vint, comme une espèce d'avant-garde, annoncer les troubles dont l'Europe était menacée ». Une publication lui parut alors inopportune ; il remit l'essai dans son portefeuille, ce qui lui permit, pendant trois ans, d'y utiliser largement un certain nombre d'ouvrages nouveaux qui touchaient aux mêmes questions, et particulièrement, et plus largement encore, les *Études Historiques* de Chateaubriand. Il professe, en effet, « une grande admiration pour la plume éloquente qui a fait admirer les beautés du christianisme à ceux

mêmes qui les persécutaient » (p. 280). Au cours de l'ouvrage, d'inspiration entièrement légitimiste et chrétienne, les *Études historiques* ne sont pas citées moins de quatorze fois.

C'est cet admirateur zélé que Chateaubriand, non sans quelque retard sans doute, remercia de son hommage au printemps de 1834.

Paris, 10 mai 1834 [1].

MONSIEUR,

Si les inquiétudes que me donnent *(sic)* dans ce moment la santé de Madame de Chateaubriand me laissoient quelque liberté d'esprit, j'aurois déjà lu une partie de votre important ouvrage.

Je serai, Monsieur, heureux et fier de m'être rencontré avec vous sur divers points de morale et de politique ; quand je différerai de sentiment c'est moi qui aurai tort. Je ne mérite pas les éloges que vous voulez bien me donner, mais je les accepte avec reconnaissance comme un témoignage de votre estime.

Agréez, Monsieur, je vous prie, mes remerciements sincères pour votre beau présent, et l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et trés obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.

Lettre où perce bien de la mélancolie sous les formules d'une humilité affectée. Chateaubriand avait plus d'un souci en ce printemps qui suivait les premières lectures de ses *Mémoires* à l'Abbaye-aux-Bois. Et puis, il se sentait un peu coupable à l'égard du bon chanoine : de « l'important ouvrage » avait-il pu lire alors plus que l' « Avertissement » ?

Georges DAUMAS.

1. Lettre autographe conservée à la Bibliothèque Municipale de Chambéry et reproduite grâce à l'obligeance de M. Ménabréa, conservateur de la Bibliothèque.

CHRONIQUE

L'Exposition Chauteaubriand à la Bibliothèque Nationale (novembre 1948-janvier 1949).

Les journées qui ont commémoré la mort de Chateaubriand, dont 1948 a été le centenaire, se sont achevées dans la remarquable exposition organisée à la Bibliothèque nationale. Nos archives, bibliothèques et musées nationaux, comme nos collections particulières, les archives du Congrès de Washington, la « Royal Literary Fund » de Londres, la Bibliothèque de Genève ont efficacement contribué à faire briller le prestige international de Chateaubriand. Dans un ordre parfait les documents de toute sorte se sont présentés au visiteur, qui connut ainsi tour à tour la famille et l'enfance de l'écrivain, le soldat et le voyageur, les œuvres de l'auteur, l'homme politique, les années de vieillesse et les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Le comparatiste est tout particulièrement heureux de retrouver tout ce qui relie Chateaubriand à l'Europe et à l'Amérique. Nous le suivons dans son voyage en Amérique, à travers les illustrations du Niagara, le manuscrit de l'épisode des Floridiennes, les éditions d'*Atala* ou des *Natchez*, toutes les représentations plastiques de l'héroïne américaine. Nous revivons tout l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* par l'iconographie, les notes de Julien, les passeports et surtout par le manuscrit autographe du *Journal de Jérusalem*, découvert par Mme de Durfort, fragment précieux d'une première rédaction dont nous a parlé M. A. Outrey. Comment négliger les ambassades de Berlin et de Londres ; voici le portrait de Castlereagh et deux gravures finement coloriées représentant Portland Place.

Le guerre d'Espagne est évoquée sous ses aspects politiques et littéraires, comme la dernière ambassade à Rome. Il faudrait pouvoir citer tous les documents qui ont montré la genèse et la composition des *Mémoires d'Outre-Tombe*, le dernier voyage en Italie et à Venise, la visite à Charles X en Bohême. Et quand on considère l'ensemble de l'œuvre, quel inventaire complet — ou

presque — des traductions, des adaptations, *d'Atala*, *de René*, du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs* !

Les organisateurs de cette exposition ont affirmé ici une parfaite maîtrise [1] et le catalogue qui en a été dressé avec un soin et une érudition qu'on peut admirer sans restriction, en restera un monument durable. Il vient fort opportunément compléter et illustrer le recueil des grandes conférences prononcées à la Sorbonne [2].

Ch. D.

1. Une exposition Chateaubriand a été organisée également en Amérique par les soins de MM. Gilbert Chinard et Émile Malakis, et l'Institut français de Washington a édité une bibliographie de *Chateaubriand en Amérique*, divisée en six parties : Éditions et Traductions, Études biographiques, Chateaubriand et l'Amérique, Voyage en Orient, Études et articles critiques, Influence. (N. D. L. R.).
2. Flammarion, 1949.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

ÉTUDES ALLEMANDES RÉCENTES SUR GOETHE ET L'ALLEMAGNE

F. Meinecke. **Die deutsche Katastrophe,** Wiesbaden, 1946. — E. Spranger, **Goethes Weltanschauung,** Inselverlag, 1946. — E. R. Curtius. **Europäische Literatur u. latein. Mittelalter,** Bern, 1948. — K. Jaspers, **Goetherede** (dans les journaux de Francfort, le 28-8-1947). — Georg Lukacs, **Goethe und seine Zeit**, Bern, 1948). Voir aussi antérieurement *Goethes u. Schillers Briefwechsel*, dans *Internation. Literatur*, Moscou, oct. 1938). — Reinhold Schneider, **Fausts Rettung,** dans l'ouvrage *Schriften zur Zeit*, Baden-Baden, 1948. — C. G. Jung, **Aufsätze zur Zeitgeschichte,** Zürich, 1948. — Nouvelles éditions de Goethe : *Hamburger Ausgabe von Goethes Werken*, ed. Erich Trunz, en 14 vol. (dont un vol. d'index), vol. I déjà paru ; *West-Oestlicher Divan*, ed. Ernst Beutler, Dietrich, 1948).

Pas assez de Goethe, disent les uns ; trop, répliquent les autres. L'historien Meinecke compte parmi les premiers. Cet excellent patriote qui s'efforce aussi de penser en Européen, avec un succès mitigé d'ailleurs, termine l'émouvant « mea culpa » que constitue sa *Deutsche Katastrophe* par l'exhortation aux Allemands de former partout, dans les villes et les villages, des « cercles Goethe » : seul moyen d'implanter dans la masse ce respect d'autrui qui est la grande leçon de la vie du poète. Dans le même esprit, Eduard Spranger, venu de Berlin à Tübingen, a réuni récemment une série de belles études sur Goethe qui célèbrent toutes son humanisme mesuré et chaleureux, — cet humanisme dont un Meinecke, un Spranger, ont encore bien connu une concrétisation pédagogique réussie : le *gymnasium*, basé par Humboldt, l'ami de Goethe, sur cette croyance que sous le signe du classicisme weimarien, une synthèse pouvait et devait

s'opérer entre l'enseignement des Anciens, les valeurs chrétiennes et l'esprit allemand.

Goethéen encore, et sans qu'il ait écrit beaucoup sur le poète, le romaniste de Bonn, Ernst-Robert Curtius. On l'a vu, après la première guerre, découvrir pour son pays Valéry, Claudel, Proust à un moment où, en France même, les exégètes pénétrants de ces trois écrivains étaient rares. Remontant jusqu'à Balzac, E. R. Curtius avait ensuite mis à nu, avec une vigueur incomparable, l'inspiration mystique chez le romancier. Après cette deuxième guerre, il nous offre, dans les ruines de la Rhénanie, ce trésor : *Littérature européenne et moyen-age latin*. Peu de livres du « Goethe-Jahr » seront aussi fidèles que celui de Curtius à l'esprit profond du poète : par delà l'Allemagne et la France, l'auteur guidé par la notion de la « Weltliteratur », retourne jusqu'aux sources de la grande tradition occidentale et la voit peu à peu se constituer sous ses formes diversifiées.

Quant à l'efficacité des « cercles Goethe » prônés par Meinecke, E. R. Curtius se montrerait sans doute aussi sceptique à cet égard que Karl Jaspers. Ce dernier, dans son discours de remerciement au maire de Francfort lui remettant le prix Goethe en août 1947, a mis les Allemands en garde contre le danger qu'il y aurait à trop s'abriter derrière Goethe : alibi commode, redoutable invitation à la paresse. Goethe ne serait même pas, selon Jaspers, un esprit aussi moderne et ouvert qu'on le répète : il y a des « nœuds » dans sa pensée, — pensée politique aussi bien que scientifique — qui font de lui parfois le contraire d'un guide de l'homme moderne.

La défense de Goethe vient d'être présentée, avec des arguments nouveaux, par un marxiste hongrois qui, dès 1918, comptait parmi les plus pénétrants historiens de la littérature allemande : Georg Lukacs [1]. Quelques-unes de ses études, parues déjà vers 1938 dans la *Revue Internationale Literatur* de Moscou, ont été réunis par lui sous le titre : *Goethe und seine Zeit*. Je n'en retiendrai ici que l'argumentation qui a trait au problème du classicisme goethéen.

Le marxiste ne devait-il pas rejeter ce classicisme comme un formalisme aristocratique, une fuite devant le réel, un vain culte de l'art pour l'art ? Telle avait été jadis l'attitude d'un Ludwig Börne, opposant au « valet de princes, Goethe », qu'il fustige, le romancier et ami du peuple Jean-Paul, qu'il porte aux nues. Mais Ludwig Börne, tout démocrate qu'il soit, est jugé sévèrement par Lukacs : jacobin attardé, il « offre un mélange assez

1. G. Lukacs a fait une conférence à Paris sur le Second Faust, en janvier 1949.

grotesque d'ascétisme révolutionnaire et de sentimentalisme chaotique, propre au petit bourgeois allemand ». Goethe est tout autre chose que la caricature que Börne veut nous en donner.

La base sociale et psychologique du classicisme weimarien — période qui a duré de 1794 à 1805 environ, et qui reste essentiellement marquée par la collaboration de Goethe et de Schiller — est la Révolution française : le classicisme forme ainsi le pont entre la littérature de l'*Aufklärung* pré-révolutionnaire et celle du réalisme post-révolutionnaire. Arriérée au point de vue de son évolution capitaliste, l'Allemagne était très en avance dans son développement idéologique. De ce double fait, il résulte que l'élite intellectuelle allemande pose le problème politique de la même manière qu'en France on l'avait posé dans la période pré-révolutionnaire, en considérant la classe bourgeoise comme appelée à diriger toutes les couches sociales opprimées par la féodalité. Goethe aussi bien que Schiller tendent dès lors à une fusion des chefs de la bourgeoisie et de la noblesse sur la base d'un « embourgeoisement » progressif de la vie économique et politique en Allemagne. Hostiles aux méthodes insurrectionnelles — à la « mobilisation des plébéiens », comme dira Engels — les deux poètes sont décidés cependant à garder et à consolider certains résultats économiques et sociaux acquis en 1789. Et l'étude des Anciens qu'ils entreprennent en commun est pour eux le moyen de créer un art bourgeois classique, expression de la nouvelle époque qui a commencé en 1789. Il ne s'agit pas d'imiter les Grecs, mais d'établir les grandes lois de l'Art à travers ceux que Marx lui-même nommera plus tard les « enfants normaux » de l'humanité. Engagé dans son époque, l'artiste doit être à même d'en traduire les aspects déterminants.

Cette prise de conscience, Goethe et Schiller l'ont opérée. Il n'y a plus chez eux le naïf enthousiasme pour la vie quotidienne qui caractérise les réalistes bourgeois du XVIII^e^ siècle. Le côté profondément problématique de l'artiste moderne voulant peindre avec des instruments plus ou moins désuets une société qui de plus en plus se refuse à l'art, est saisi avec force par les classiques.

Non qu'ils ne se laissent parfois dévier, eux aussi, vers l'idéalisme utopique, Schiller surtout. Goethe lui-même, quand il veut trop fidèlement réaliser l'idéal ancien d'un art grand et pur, aboutit à des formes hybrides : dans *Hermann et Dorothée*, l'épopée se rétrécit en idylle — alors que *Wilhelm Meister*, tout problématique qu'il soit au point de vue formel, est une épopée infiniment plus véridique et féconde de la vie moderne, et « se termine par

l'introduction de méthodes capitalistes dans l'exploitation agricole et l'abolition volontaire des vestiges féodaux ».

Voilà l'image qu'un critique autorisé donne de Goethe dans cette zone soviétique de l'Allemagne dont Weimar est une des capitales. Sensiblement différente est l'interprétation que propose un critique de la zone occidentale, le poète catholique Reinhold Schneider, de Fribourg-en-Brisgau.

Dans son étude : *Le salut de Faust*, R. Schneider développe longuement le contre-sens que, selon lui, les Allemands commettent depuis un siècle en célébrant l'activisme faustien, le fameux « Streben ». « La vue de l'au-delà nous est barrée », déclare Faust dès le début — et pourtant il ne cesse d'être entouré, durant toute son existence, d'émissaires de cet au-delà. C'est le chant des Anges, à Pâques, qui l'empêche de boire le poison et le rend à la vie : Christ est né. Mais il reste fermé au sens de ces mots : il n'est ému que par une vague sonorité, un rappel de l'enfance heureuse. Le message chrétien n'est pas pour lui : « Klingt dort umher, wo *weiche* Menschen wohnen », — Faust, lui, se croit un *dur*. En réalité, c'est un sentimental, toujours prêt à se fondre dans les choses et qui pour échapper à cette dangereuse malléabilité, cette aspiration diffuse qui ne parvient pas à trouver sa forme propre, se raidit et cherche refuge dans la violence, la brutalité : en quoi, selon Schneider, il est très allemand.

Sourd à l'appel des anges, Faust se livre par contre à un autre émissaire de l'au-delà, Méphisto. Peut-on nommer « vie active » celle que dès lors il mène sous la direction du Diable ? Activité fantômatique, irréelle — comme le fut déjà le vin que Faust fit jaillir artificiellement dans la taverne d'Auerbach. Les batailles qu'il gagne, l'argent qu'il crée, les digues qu'il construit, n'ont guère plus de consistance que l'éphémère apparition d'Hélène de Grèce. Plein d'illusions jusqu'à son dernier jour, Faust refuse de reconnaître le Souci qui entre chez lui et va lui ravir la vue. Et il croit voir des ouvriers au travail, quand ce sont les Lemures qui creusent sa tombe. Mais de même que les anges, au début, avaient tiré Faust de l'abîme, de même, à la fin, la Vierge Marie qu'implore Gretchen, entraîne au ciel le « vieux naufragé ».

Cette fin, selon Schneider, n'a nullement été comprise en profondeur par les Allemands, mais les a renforcés encore dans leur propre aveuglement : après tant de cruautés et de crimes, le salut n'est-il quand même pas au bout ? C. G. Jung, le célèbre psychologue suisse, a de son côté insisté sur le fait — très révélateur, selon lui, de l'âme allemande — que Faust excelle à se créer toujours un alibi moral. Il laisse sa troupe piller, brûler, assassiner;

mais en même temps, il « ignore » ces crimes et s'en étonne après coup, avec « bonne foi ». « Nulle part, dit Jung », nous ne sentons chez lui un examen de conscience ni un repentir véritables.

L'adoration bruyante ou larvée du succès empêche sans cesse la réflexion éthique, de sorte que la personnalité morale de Faust reste nébuleuse. Il n'est pas un homme réel, ou du moins ne peut le devenir ici-bas ; il « reste l'idée allemande de l'homme et en ce sens le reflet fidèle, bien qu'un peu exagéré et caricatural, de l'homme allemand ».

Ne pourrait-on, sous ce rapport, comme j'ai tenté de le faire ailleurs [1], rapprocher Faust de Hagen — les *Nibelungen* et le drame de Goethe représentant pour l'Allemagne contemporaine comme un Ancien et un Nouveau testament ? Bien plus nettement encore que Faust, Hagen est un tueur universel : il tue Siegfried et il tue son propre roi ; il assassine encore beaucoup d'autres gens — mais il garde cette particularité de se sentir à la fois *coupable* et *pur*. Non pas innocent : il se rit de l'innocence ; il se sait coupable — mais coupable métaphysiquement et non point devant les hommes, puisque dans ses pires actes de destruction il s'est toujours laissé guider par un principe supérieur : la vieille et terrible loi de la tribu, de la race. Avec une discipline farouche, il a obéi aux prescriptions du clan. Nous découvrons chez lui, comme chez les Allemands de son espèce, une ambivalence foncière. Un sadisme, oui ; mais plus précisément, un sado-masochisme gigantesque qui, avec la même férocité, sait se déchaîner et sait obéir. Cela explique, à l'arrière-plan, une sorte de nihilisme tragique, cette « acceptation germanique du destin » qui ose froidement regarder en face les horreurs qu'en partie on a provoquées soi-même. Ce que Spengler a désigné sous le nom de « culture faustienne » n'est pas autre chose. On connaît la fortune de ce terme en Allemagne : la culture française y était méprisée, sous les nazis, pour n'être pas assez vitaliste, dionysiaque, faustienne en un mot.

Il est curieux et significatif de noter combien de fois reviennent dans le drame de Goethe les mots « périr », « échoir ». Un sentiment de catastrophe reste toujours latent dans l'âme du héros. Comment en serait-il autrement puisque le *Streben* qui fait le fond de sa nature, mêle indistinctement les plus hautes aspirations aux désirs les plus bas, prêts à tout saccager pour se donner satisfaction ? Faust est de ceux qui « aiment la Terre et en même

1. Mythes et complexes agressifs dans l'Allemagne moderne, *Psyché*, juillet 1948.

temps la ruinent ». Il est déchiré par un double sentiment d'orgueil cosmique et de certitude de son propre néant : « Devant les autres, je me sens si petit ; j'en serai toujours embarrassé ». Les prétentions de son esprit et sa propre forme de vie se trouvent en une contradiction que R. Schneider qualifie de « spécifiquement allemande ». Et il conclut : « Il y a dix ou vingt ans encore, Faust comptait parmi les livres sacrés que tout Allemand aurait voulu préserver en premier lieu. Mais le poème de Goethe peut-il de nos jours encore être le compagnon qu'il a été pour nous depuis des générations ? » La réponse est négative. Nous avons été trop complaisants au chaos qu'il évoque. Nous n'avons pas regardé vers ce qui sauve Faust — la Mater gloriosa — mais vers ce qui le perd, cette notion du « vivre pleinement et dangereusement ». C'est un banqueroutier qui a pu devenir l'incarnation du type allemand le plus hautement prisé. « Relisons *Faust*, mais avec un esprit lucide, comme les Espagnols relisent *Don Quichotte*, qui lui aussi est la critique aigüe des défauts d'un peuple ».

Ces remarques du catholique Reinhold Schneider ne rejoignent-elles pas celles que le libéral Thomas Mann vient de formuler dans son roman *Doktor Faustus* ?

Robert Minder.

Albert Fuchs. **Goethe, Un homme face à la vie.** Paris, Aubier, 1946. 500 p.

M. Albert Fuchs vient de nous donner là un livre substantiel sur la jeunesse de Goethe, ou plus exactement, sur la période antérieure au mois de novembre 1775, date où commence, avec le départ pour Weimar, une nouvelle phase de la vie Goethéenne.

Ainsi que le dit l'auteur lui-même, cet ouvrage, imposant par son ampleur et par son érudition, n'est que la première partie d'un travail dont la suite doit paraître ultérieurement.

Dans ce premier volume, M. Fuchs s'est proposé d'étudier Goethe moins en tant que poète, penseur ou savant, qu'en tant qu'homme, parce qu'en l'homme il retrouve non seulement ces divers aspects du génie goethéen, mais il les y voit se combiner, se compléter et se subordonner à la notion de pure humanité, au désir de réaliser cette humanité.

Ce premier volume ne relève de la littérature comparée que par certains à-côtés. Pour ce qui regarde la France, M. Fuchs ne manque pas de signaler, en parlant de la jeunesse de Goethe,

l'impression profonde que font sur l'enfant deux Français, amenés à Francfort par la guerre de Sept ans, le Maréchal de Broglie et le Comte de Thorane, deux caractères exceptionnels, qui lui donnent une idée du type supérieur d'humanité qu'a produit la civilisation française : le parfait honnête homme.

Puis il précise à propos du séjour à Strasbourg, quel fut l'attitude qu'observe Goethe à l'égard de la France, attitude qui était alors en fonction du jugement partial de Herder, dont il acceptait et partageait les préjugés aussi défavorables qu'erronés.

L'enrichissement que vaut à Goethe son culte pour Ossian et pour Shakespeare est indiqué rapidement, car le classique qui sommeille en Goethe, est appelé à se détourner promptement des « visions brumeuses du nord », pour aller puiser dans l'hellénisme sa nourriture la plus substantielle. En une vingtaine de pages, M. Fuchs sait condenser l'essentiel de ce que fut pour Goethe homme, poète et philosophe, l'apport de l'antiquité grecque. Enfin, une place importante est faite dans le dernier chapitre de l'ouvrage, à l'influence de Spinoza.

Dans l'ensemble, M. Fuchs nous montre Goethe aux prises avec cette terrible adversaire qu'est la vie.

Il s'attache à faire voir comment un individu supérieur conscient de ses forces, mais conscient aussi de leur limitation, se comporte dans l'âpre lutte qui l'oppose au monde ; comment il assure à son Moi le maximum d'expansion compatible avec les lois qui régissent le monde, dans lequel il faut qu'il vienne s'intégrer, s'il ne veut être fatalement broyé.

A travers les épreuves qui le façonnent et qui sont pour lui autant de leçons et d'initiations, le plus souvent douloureuses, on aperçoit un Goethe qui tend instinctivement à réaliser dans sa vie cet ordre harmonieux, fait de mesure et d'équilibre, qui est la marque distinctive de l'esprit et de l'œuvre d'art classiques.

Goethe s'achemine vers cette solution avec un instint très sûr de la direction à prendre.

« Ein guter Mensch in seinem dunklen Drange
Ist sich des rechten Weges wohl bewusst. »

M. Fuchs discerne jusque dans les réactions et les gestes de l'adolescent, voire même de l'enfant, des indices qui annoncent les attitudes futures et qui contiennent en germe les solutions définitives. Dès l'époque où, dans la maison paternelle, le futur poète, rêvant d'une vie intense et large, n'a que le souci de se développer aussi amplement que possible, son individualisme est un « individualisme serviable », auquel une volonté de justice, un désir d'ordre et un secret besoin d'harmonie, apportent le correctif nécessaire. Au milieu de la crise consécutive à l'expé-

rience douloureuse de Leipzig, des possibilités d'équilibre et d'apaisement lui viennent de la communion avec la nature, de la création poétique et du plaisir esthétique. De retour à Francfort, pendant les méditations des années de convalescence, naissent des poésies lyriques dont quelques-unes respirent déjà la sérénité calme de l'esprit classique.

A Strasbourg, le disciple de Herder s'aperçoit que des bornes sont tracées à la connaissance et des limites imposées au désir et à l'action. A la notion de l'individualisme vient ainsi se joindre la notion de mesure, et le culte du Moi est ramené à de justes proportions par le principe de limitation.

Dans le « Gottfried von Berlichingen », où les bons aussi bien que les méchants « périssent pour péché de démesure », où Goethe préconise visiblement la conciliation du sentiment et de la raison, on perçoit déjà les accents graves du sage de Weimar.

Au cours des années 1771-1775, au milieu des bouleversantes luttes que lui cause son affection pour Charlotte Buff, et des agitations que lui vaut la rupture de ses fiançailles avec Lili Schönemann, en dépit de cette instabilité qu'il confesse lui-même dans ses lettres et qui fait songer ses amis à Caïn, Goethe se rend nettement compte que le salut réside dans la subordination à une loi suprême et il s'efforce de réaliser en lui un équilibre qui fasse judicieusement sa part à la vie des sens, aux besoin du cœur, et aux forces de l'esprit.

Les derniers chapitres du livre indiquent comment dès 1775 cette personnalité complète, où le sentiment et la raison, l'égocentrisme et l'altruisme, le culte du moi, et le respect des réalités hors du moi, se combattent et s'équilibrent, s'achemine vers la sagesse définitive : le renoncement généreux. Celui-ci, loin d'être faiblesse ou abdication, est subordination volontaire à un principe universel d'ordre et d'harmonie.

Goethe ne devient dans la vie que ce qu'il est déjà en y entrant. Voilà l'idée qui semble dominer le livre.

M. Fuchs a envisagé le problème non seulement en érudit et en critique, avec une rare compétence, mais en homme. Il s'est attaché à pénétrer dans l'intimité de la pensée goethéenne. Il s'est mis à revivre l'expérience goethéenne, et c'est peut-être là ce qu'il y avait de plus délicat et de plus difficile.

J. Roos.

CHATEAUBRIAND. **Itinéraire de Paris à Jérusalem.** Édition critique en deux volumes avec un avant-propos, une bibliographie, des notes, etc., par Émile MALAKIS. t. I, XXXVII+ 407 p. t. II, 492 p. Baltimore, The Johns Hopkins Press,... et Paris, Les Belles-Lettres, 1946.

Le 13 juillet 1806, Chateaubriand quittait Paris. Le 5 juin 1807 il était de retour « après avoir fait le tour entier de la Méditerranée » [1].

Voyage poursuivi d'abord avec une rapidité effarante pour l'époque, avec plus de nonchalance ensuite : trois jours à Jérusalem, mais deux mois à Tunis, un mois en Espagne : Chateaubriand devait plus tard raconter cette singulière croisière sous le titre au moins inexact d'*Itinéraire de Paris* à *Jérusalem*. On se rappelle l'*Introduction* :

« Je n'ai point fait un voyage pour l'écrire ; (.....) j'allois chercher des images ; voilà tout. [2] »

Dans ses *Mémoires* Chateaubriand est plus véridique ; il fait cet aveu que ne pouvait manquer de retrouver Sainte-Beuve :

« Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdemone et d'Othello ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée m'absorbait ; je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire *pour me faire aimer...* » [3] Ce curieux texte, il est permis de regretter un peu que M. Malakis, qui renvoie à Sainte-Beuve [4] n'ait pas cru devoir le citer en note, car il est essentiel pour la compréhension du Chateaubriand de l'*Itinéraire*. Sans doute M. Malakis lui donnera-t-il sa place dans l'Introduction historique et littéraire, qu'il se réserve de publier ultérieurement.

Il nous présente, en attendant ce complément si souhaitable, une édition critique, qui est, à tous égards, une parfaite réussite : établissement du texte (sur la base de l'édition Ladvocat), sûreté de la documentation, choix des illustrations, élégance de l'ensemble, tout est conforme à ce qu'on pouvait souhaiter ici.

Dès l'*Avant-Propos*, l'éditeur définit très heureusement l'ouvrage « favori » de Chateaubriand comme « un tissu de lectures ou de souvenirs de lectures les plus hétérogènes combiné harmo-

1. *Itinéraire*, t. II, page 304. — Nous renvoyons évidemment à l'édition Malakis.
2. *Itinéraire*, t. I, p. 70.
3. Cité par SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 2e éd., t. II, pp. 72-73.
4. Voir *Itinéraire*, t. I, p. 70, n. 3 : « Il est peintre, pèlerin et amoureux. »

nieusement avec l'expérience personnelle »[1]. Il n'empêche que M. Malakis, de l'étude minutieuse des faits, a dégagé une thèse à laquelle il se tient parfois contre les faits mêmes. Pour lui « Chateaubriand est bien moins indigne de foi »[2] qu'on ne nous l'avait dit. Cette véracité du pèlerin hâtif, son éditeur la défend d'abord par un argument général, sans doute irrécusable : l'*Itinéraire*, dit-il, « est tout aussi scientifique que (les ouvrages) des contemporains de Chateaubriand »[3]. A cet argument général qui ressemble à une excuse, M. Malakis joint d'innombrables preuves de détail qu'on trouvera dans les notes extrêmement documentées de son édition.

Il arrive ainsi à cet excellent érudit de montrer les dangers d'une érudition indiscrète, par exemple quand il rappelle au R. P. Der Sahaghian que la prière des matelots à la Madone dans l'Adriatique[4] fait écho à celle du *Génie du Christianisme* (XI, 255), en attendant, ajouterons-nous, qu'on la retrouve dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*[5]. C'est là un de ces tableaux qui ont tellement frappé Chateaubriand — et qu'il réussit si bien — qu'il ne se lasse pas de les rappeler. Il est donc tout à fait inutile de chercher à cette scène d'autre source que les souvenirs et l'œuvre du pèlerin.

D'autres fois, M. Malakis, en voulant trop défendre son auteur, attire notre attention sur les ... oublis de celui-ci. Tout le monde se souvient de l'entrée de Chateaubriand à Athènes, telle qu'il nous l'a rapportée dans l'*Itinéraire*. Il venait d'Eleusis :

« Mon étoile, écrit-il, m'avoit amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire »[6]. Cet enthousiasme n'empêche pas le voyageur revenu en France d'utiliser pour ce récit de l'arrivée à Athènes, le voyage de Chandler. Malheureusement ce dernier a fait la route en sens inverse, d'Athènes à Eleusis, et Chateaubriand n'y prend pas toujours garde. Or M. Malakis, ici encore, veut défendre l'exactitude de l'*Itinéraire* et, sur un point précis, il réfute avec raison le R. P. Der Sahaghian[7]. Mais « si l'on suit la planche indiquée »[7] par M. Malakis lui-même, on s'aperçoit que Chateaubriand, contrairement à ce qu'affirme son éditeur, est bel et bien « induit en erreur par le texte de Chandler »[7]. Venant d'Eleusis, il aperçoit le temple d'Apollon, avant de remarquer « un peu plus loin... quelques restes du temple de

1. *Itinéraire*, *Avant-Propos*, t. I, p. XIII.
2. *Ibid.*, p. XIV.
3. *Ibid.*. p. XIV.
4. *Itinéraire*, t. I, p. 153.
5. *Mémoires d'O.-T.*, éd. Biré, t. I, l. VI, p. 437.
6. *Itinéraire*, t. I, p. 273.
7. *Ibid.*, n. 191.

Vénus » tout comme avait fait l'Anglais, qui voyageait en sens inverse — Chateaubriand, lui, aurait dû voir d'abord le temple de Vénus, puis celui d'Apollon. On voit combien menues sont les rares erreurs que peut relever le compte rendu d'une édition aussi consciencieuse. Encore ces inexactitudes viennent-elles d'un légitime souci de réhabiliter un voyageur, trop facilement critiqué parce qu'il écrivait de trop belles phrases.

La communication faite en 1938 à la Société Chateaubriand par Mme de Durfort, au sujet du *Journal de Jérusalem* a certainement contribué à renforcer la conviction de M. Malakis sur la véracité de son auteur [1]. *La Revue d'Histoire littéraire de la France* a récemment publié sur ce « journal » une « Note critique » de M. Amédée Outrey qui montre bien l'importance « de ce nouveau témoignage. Antérieur de plus de quatre années à celui de l'*Itinéraire*, il nous offre désormais la possibilité de soumettre la partie de cet ouvrage, à laquelle il se rapporte, à une critique plus exigeante et plus méthodique » [2]. Peut-être, M. Malakis eût-il pu dans les notes, et surtout dans les variantes relatives au « Voyage de Jérusalem », tenir davantage compte de ce document.

Mais, encore une fois, de telles remarques ne prétendent point diminuer et ne diminuent certainement pas la valeur de l'édition qui nous est présentée. Les lecteurs de la *Revue* se souviennent des articles que M. Malakis y publia naguère sur le voyage de Chateaubriand en Orient. Une enquête poursuivie depuis tant d'années avec tant de conscience que l'éditeur de l'*Itinéraire* a voulu passer par tous les lieux où passa le futur auteur des *Martyrs*, ne pouvait donner qu'un résultat excellent. Nous en avons aujourd'hui la preuve, et nous attendons impatiemment l'étude littéraire que doit susciter un texte aussi exactement établi et si lumineusement éclairé.

Déjà une indication de l'*Avant-propos* nous fait bien augurer de cette étude à venir ;

« ... Pour bien comprendre l'*Itinéraire*, il faut remonter à l'*Essai sur les Révolutions*. [3] » Il y a en effet une continuité de Chateaubriand, que sa célèbre conversion rompt bien moins qu'on ne pense. Continuité dans l'ordre politique, que souligne M. Malakis, mais aussi en matière artistique ou littéraire. L'homme n'a pas changé : sous un vêtement chrétien, c'est toujours le gentilhomme galant du temps de « la douceur de vivre ». Qu'on relise plutôt dans l'*Itinéraire* l'arrivée à Tunis : Chateaubriand évoque

1. Voir son *Avant-Propos*, p. XIV.
2. *R. H. L. F.*, juillet-septembre 1948, pp. 223-232.
3. *Itinéraire*, *Avant-Propos*, t. I, p. XVI.

M. Violet, qui « faisoit danser *Madelon Friquet* »[1] à « ces messieurs Sauvages et ces dames Sauvagesses »[2], et il ajoute : « Nous dansâmes donc aussi sur les débris de Carthage »[2]. Mélancolie sans doute, mais combien souriante : « On approchait du carnaval, et l'on ne songeoit qu'à rire en dépit des Maures[1]. »

Ce sourire d'un Chateaubriand jeune encore, un peu gêné dans son rôle de chantre néo-catholique, on le retrouve en plus d'une page de cet *Itinéraire* et l'on comprend, en le relisant, pourquoi, dans les *Martyrs*, le merveilleux païen fut tellement mieux réussi que le merveilleux chrétien.

Marius-François GUYARD.

CHATEAUBRIAND, **Mémoires d'Outre-Tombe.** Édition du Centenaire, intégrale et critique en partie inédite, établie par Maurice LEVAILLANT, 4 vol. grand in-8°, Flammarion, 1948.

Maurice LEVAILLANT, **Splendeurs, misères et chimères de M. de Chateaubriand,** éd. nouvelle et augmentée, Albin Michel, in-8°, 1948.

Bien des chefs-d'œuvre de notre littérature restent encore aujourd'hui incomplets et mutilés. Tel est le cas des *Pensées* de Pascal, à l'aide desquelle M. Couchoud vient de reconstituer dans ses grandes lignes le fameux *Discours sur la Condition humaine* qui aurait été le projet initial de Pascal. Nous n'avons plus les premiers feuillets du *Journal de Voyage* de Montaigne, et surtout nous n'avions pas l'édition intégrale des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand. Cette édition, M. Maurice Levaillant, professeur à la Sorbonne, vient enfin de nous la donner, sous sa forme définitive et magistrale, en quatre gros volumes in-octavo, qui paraissent à la librairie Flammarion et qui viennent compléter l'édition Biré publiée à nouveau fort opportunément, il y a deux ans, par M. Pierre Moreau, qui y a ajouté de nombreuses notes. Commémorant le Centenaire de la mort de l'écrivain, ce travail est un pieux hommage d'un grand spécialiste, doublé d'un grand lettré, à la gloire de René. Depuis cent ans qu'ils sont lus et connus, les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne l'étaient, en effet, qu'incomplètement et de manière erronée. Chateaubriand n'avait pas voulu les laisser publier dans leur rédaction première. Il avait dans sa vieillesse, par suite de nécessités financières et de scrupules, mutilé lui-même son chef-d'œuvre. L'édition de M. Levaillant, « entièrement nouvelle, intégrale à sa

1. *Itinéraire*, t. II, p. 247.
2. *Ibid.*, p. 248.

date, et scrupuleusement critique », a pour objet principal, comme l'écrit l'éditeur, de rétablir les *Mémoires* tels qu'ils se présentaient aux regards de leur auteur, lorsque, le matin du 16 novembre 1841, il crut y avoir apposé le point final. M. Levaillant nous donne dans la quatrième partie de l'ouvrage, le texte inédit du manuscrit conservé dans les collections d'Édouard Champion. Deux livres du *Congrès de Vérone* pour répondre au dessein primitif de l'ouvrage, comme de nombreux passages inédits, ont retrouvé place dans les *Mémoires*. Grâce à cette édition, se trouve enfin réalisé le vœu de Chateaubriand, ajoutant ces lignes à son testament à l'intention de ses éditeurs : « S'il y avait quelques pages qu'on ne pût publier actuellement, ils en permettraient le retranchement, avec la certitude que ces pages seraient rétablie tôt ou tard. » Il a fallu attendre cent ans !

De plus, M. Levaillant ne s'est pas contenté de publier le texte intégral ; ce texte il l'explique, il l'éclaire, il le commente par des notes au bas des pages, par des appendices, des introductions précieuses. Que de problèmes il résout en chemin, et avec quelle élégante simplicité ! Ainsi pour retrouver l'itinéraire de Chateaubriand en Amérique, en préciser les limites, il s'est livré à un minutieux travail de confrontation des textes. Il a interrogé les écrits des voyageurs du temps, consulté des cartes du XVIII^e^ siècle. C'est pourquoi il est à même de réfuter la thèse de ceux qui prétendaient faire de Chateaubriand un imposteur, et lui assignaient pour limites, dans son expédition, les Chutes du Niagara. En réalité, et M. Levaillant le démontre, Chateaubriand ne ment pas en parlant de son séjour dans les Florides, dont il rapporte de merveilleuses visions. Il faut seulement savoir ce qu'on entendait par Florides au XVIII^e^ siècle, et qui ne désigne pas la même région qu'aujourd'hui.

En définitive nous voyons enfin se dresser entière, dans toutes ses parties, la cathédrale mutilée qu'avaient été jusqu'ici les *Mémoires d'Outre-Tombe*. On nous restitue une œuvre vivante, émouvante, qui est comme la chair vive de Chateaubriand. Cent ans après sa mort, nous pouvons parler de résurrection.

* * *

M. Levaillant vient aussi de donner une nouvelle édition de *Splendeurs et misères de Chateaubriand* qui avait paru sous ce titre à la fin de 1922. La nouvelle édition intitulée *Splendeurs, misères et chimères de Monsieur de Chateaubriand*, n'est pas une simple révision de la première. Cette révision a été faite avec beaucoup de soin et quelques dates notamment ont été corrigées.

Mais M. Levaillant a mis surtout à profit tout ce que nous avons appris de nouveau depuis vingt-cinq ans (et sa contribution personnelle est essentielle) pour enrichir son livre de chapitres nouveaux et les chapitres existants de paragraphes importants. Comme il le dit lui-même dans son avertissement, il avait autrefois laissé Chateaubriand à la veille de la Révolution de 1830 : « Il l'accompagne aujourd'hui jusqu'à sa mort, et suit, parmi les redressements et les inflexions d'une courbe inattendue, — de splendeurs en misères, et de cîmes en abîmes, — l'aventureux déroulement de ses ambitions politiques et de ses insécurités financières ». C'est donc bien un ouvrage aux deux tiers nouveau que le public lettré est appelé à lire. Une innovation qui sera particulièrement appréciée est constituée par les dix-sept illustrations documentaires qui sont venues s'insérer dans le livre. Elles sont toutes choisies avec soin et fort suggestives. La plupart sont inédites. Comment mieux éclairer ces décors successifs et cette vie mouvementée ? Grâce à la correspondance de Chateaubriand avec Le Moine, son dévoué homme d'affaires, grâce à d'autres lettres inédites, M. Levaillant nous montre successivement dans sa belle « annexe » des *Mémoires d'Outre-Tombe*, les combinaisons de la Finance et de la Poésie, le sourire de Pauline de Beaumont et l'éveil de l'ambition politique. La naissance de son sentiment pour Juliette Récamier est analysée et contée avec une infinie délicatesse et nous revivons avec les héros les orageuses vacances de 1817. Les grandeurs arrivent parmi les passades, les tristesses de M^me^ de Chateaubriand, les ambassades, le ministère portent René au sommet d'où il redescendra pour se débattre dans les tracas de toute sorte, la vente de ses œuvres complètes. Il lui est pourtant réservé de connaître un désastre financier et une victoire politique, la dernière, celle qui lui vaudra l'ambassade de Rome. Le reste de sa vie ne sera qu'une série d'abdications, sauf celle de l'honneur : « Le triple coup de foudre des journées de Juillet jette à bas brusquement ce dernier édifice de rêves. Pactiser avec l'usurpation ? Prêter serment à « Philippe » ? Retrouver à ce prix, immédiatement, l'ambassade de Rome, et puis un large horizon de possibilités politiques ? Chateaubriand repousse tentations et sollicitations. Il refuse même d'imiter certains de ses amis qui garderont leur pairie ou se feront élire députés pour mieux défendre la légitimité proscrite. » Comme le dit pertinemment l'auteur, il a « on ne sait quel sentiment esthétique d'une morale supérieure », qui permet de donner à sa vie cette unité et cette rectitude que nous lui reconnaissons. Aussi dans ses dernières misères et ses dernières splendeurs, le père du Romantisme et le champion de la légitimité connaît l'isolement jusqu'à la mort.

Ses chimères l'accompagnent et ses souvenirs, c'est là son déchirement que révèle ce cri de la *Vie de Rancé* : « Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien ; mais avec les souvenirs ! Le cœur se brise à la séparation des songes... »

N'est-ce pas cette lutte des splendeurs, des misères et des chimères au cœur du héros que fait revivre cette remarquable étude ?

Charles DÉDÉYAN.

ESQUISSES GOETHÉENNES

Les lecteurs de la *Revue de Littérature comparée* connaissent la compétence du Dr Mutterer en matière goethéenne : la famille alsacienne de Charlotte, les liens et les affinités rattachant à l'Italie le grand Weimarien et sa famille ont été pour lui des terrains où l'exploration résultait des faits eux-mêmes et non, comme dans bien des cas, d'une curiosité indirecte et d'une admiration abstraite. Aussi lui saura-t-on gré d'avoir réuni des *Esquisses goethéennes* (éditions Berger-Levrault, Paris, 1948) que domine l'*Appel méditerranéen chez Goethe*, qu'agrémentent les rapports si caractéristiques du voyageur avec la famille et le passé de Cagliostro. Un « épigone », le petit-fils du poète, est évoqué dans son destin, à l'ombre d'une statue dominatrice, et Auguste Kestner dans sa carrière diplomatique à Rome. Seule la *Nausicaa* projetée par le visiteur, traduite en ses scènes achevées, se détache plus particulièrement des curiosités surtout biographiques du Dr Mutterer : c'est qu'à vrai dire, pour un Goethéen de sa qualité, la personnalité même du grand Rhénan est plus proche et familière qu'elle ne paraît à bien des doctes commentateurs attirés de plus loin.

F. B.

La Revue de Littérature Comparée prépare, à l'occasion du Centenaire de la mort de Balzac (1950), *un numéro spécial sur* l'influence du grand romancier français à l'étranger. *Les Directeurs seraient disposés à examiner les propositions d'Articles ou de Notes et Documents susceptibles de répondre à ces intentions.*

N. D. L. R.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Le gérant : HENRI LEDUC.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART. — *N° Édit. :* 106.

UN IMITATEUR ORIGINAL DE JONATHAN SWIFT :

L'ABBÉ COYER

ET SES *BAGATELLES MORALES*

(1754)

Une des raisons pour lesquelles l'étude des écrivains de second ordre est particulièrement importante pour l'histoire du mouvement des idées au XVIII^e^ siècle est de mettre en lumière la conviction, très généralement répandue à cette époque, qu'il convient de plaire pour instruire. L'ennui est la seule chose que ne pardonnent point les contemporains de Voltaire. D'où il suit qu'un vulgarisateur, pour peu qu'il ait du talent littéraire, a chance de réussir auprès du public autant et mieux qu'un philosophe dont la pensée serait pauvrement habillée. Il est devenu banal de dire que la Révolution française ne s'est pas faite spontanément. Il l'est moins d'affirmer que les satires spirituelles, courtes et badines, y ont préparé les esprits plus que les dissertations méthodiques et les traités spéciaux.

L'abbé Coyer, bien oublié aujourd'hui, est précisément de ces auteurs qui, à défaut de génie, se savent du talent, et qui l'emploient délibérément à propager les idées des maîtres philosophes, à les faire pénétrer sans effort dans la conscience du temps :

> Ce but, — dit-il, — me paraît louable : car pourquoi écrire, si ce n'est pour instruire ? Et comment instruire si on n'est pas lu?...

C'est une route aisée que j'ai voulu suivre, en préférant toujours l'uni à l'escarpé, la plaine aux montagnes [1].

Qu'avec un semblable dessein, il ait eu à la fois l'intuition de ce que réclamait le goût contemporain et les qualités d'esprit nécessaires pour y satisfaire, le grand succès de quelques-unes de ses œuvres en témoigne assez. *Chinki, histoire cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays* (1768) a eu, au moins, quatre éditions, dont une en allemand, publiée à Vienne en 1770 [2]. Les *Bagatelles morales*, dont nous allons nous occuper dans la suite de cet article, furent publiées d'abord séparément (à partir de 1747), comme « feuilles volantes ». Réunies pour la première fois en 1754, et réimprimées quatre fois, elles ont reçu un accueil extrêmement flatteur [3].

Certes, pas plus que Voltaire, l'abbé Coyer n'a créé le genre ou la manière, utilisés déjà en France par Fontenelle, Saint-Hyacinthe et nombre d'autres ; en Angleterre, par Hamilton et Swift. Saint-Hyacinthe, en particulier, donne déjà avec son *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (1716), dont la vogue fut immense, la preuve éclatante que le vieux goût français pour les ouvrages facétieux et burlesques s'était maintenu à travers les siècles. Il aborde quelques thèmes qui deviendront chers aux philosophes et proclame, par exemple, son admiration pour « la liberté » de l'Angleterre, qu'il appelle « un pays d'hommes » [4]. La caractéristique de ce petit livre reste, malgré tout, son style « bizarre » (au sens que l'on donnait alors à ce mot), proche de la farce, fort indécent parfois. Il y a loin de Saint-Hyacinthe à l'ironie fine de Voltaire. Il y a même loin de ses railleries brutales aux spirituelles satires de l'abbé Coyer, bien que celui-ci paye son tribut au style burlesque, comme nous l'allons voir. Ce qu'il convient de noter toutefois, c'est que, chez lui, ce style, loin de représenter une tradition exclusivement française,

1. L'abbé Coyer, *Bagatelles morales*, Veuve Duchesne, Paris, 1754, pp. 160 et sq.
2. Publié aussi de la manière suivante : *Chinki, histoire cochinchinoise. Seconde partie de l'Homme aux 40 écus* (1768).
3. Cf. Fréron, *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, Amsterdam, Paris, 1749-1754, t. I, pp. 134 et sq.
Cf. aussi *Mémoires de Trévoux (Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts)*, Trévoux et Paris, 1707-1767, janvier 1755, p. 188, etc.
4. Thémiseul de Saint-Hyacinthe, *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, 1716, p. 47.

est une importation d'outre-Manche, où il fleurissait alors, notamment sous la plume de Jonathan Swift.

*
* *

L'abbé Coyer, dont les premières publications datent de 1747, se trouve sans doute visé, — et bien d'autres avec lui — dans le passage fameux où Grimm, en 1753, constate, non sans surprise, non sans quelque lassitude aussi, la persistance de l' « anglomanie » en France :

> Nous ne voyons depuis quelque temps que des ouvrages traduits de l'anglais ; cette mode, qui dure déjà plus longtemps que les modes ont coutume à durer en ce pays-ci, ne semble pas vouloir passer encore [1].

C'est que vingt ans ou presque se sont écoulés depuis le jour où Voltaire recommandait à ses compatriotes l'imitation des écrivains anglais :

> Les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue, nous devrions en profiter à notre tour, emprunter auprès d'eux, après leur avoir prêté [2].

Voilà qui est chose faite, et même, on a droit de le supposer, au delà de ce qu'aurait désiré Voltaire : « L'humour », cette qualité qu'on avait accoutumé de considérer comme essentiellement britannique, et dont les Anglais eux-mêmes se piquaient si fort, — l' « humour » était en passe d'être naturalisé français. Diderot lui-même n'est pas insensible à ses mérites et à ce que l'on pourrait appeler sa valeur d'instruction. Dans l'*Encyclopédie*, il le définit, comme une « plaisanterie originale, peu commune et d'un ton singulier ». Et il paraît approuver beaucoup cette manière, parce que Swift

> ... par le tour qu'il savait donner à ses plaisanteries, produisait quelquefois parmi ses compatriotes des effets qu'on n'aurait jamais pu attendre des ouvrages les plus sérieux et les plus raisonnés [3].

1. Grimm et Diderot, *Correspondance littéraire, philosophique*, éd. Tourneux, Paris, 1877-1882, lettre du 1er août 1756.
2. Voltaire, *Lettres philosophiques*, Beuchot, Paris, lettre XXII.
3. *L'Encyclopédie*, 1765, t. VIII, p. 335, art. « Humour ».

Ailleurs il déclare :

Il n'y a que les nations septentrionales qui aient pensé à faire de l'humourisme un mérite et une forme littéraire distincte, transportant les caprices et les variétés de leur humour dans les œuvres intellectuelles [1].

Cet humour consiste en

... saillies joyeuses qui trahissent un fond d'amertume tour à tour riant au milieu des larmes et lançant une étincelle ardente, un trait de gaîté au milieu de la tristesse la plus amère [2].

Plus qu'aucun autre, par la grande réputation dont il a joui [3], par le succès de son œuvre, par les multiples adaptations qu'elle a provoquées, Swift a contribué à cette adoption de l' « humour » comme instrument de propagande philosophique. Nombreux sont les auteurs qui se sont inspirés de lui. Dès 1740, Georges-Louis de Baar compose ses *Épitres diverses sur des sujets différents*, contes satiriques où il critique assez spirituellement les vices et les ridicules des hommes. Fougeret de Monbron, présentait dans *le Cosmopolite ou le Citoyen du monde* (1753) un récit de voyage burlesque dans le genre du *Tale of a Tub. Gulliver's Travels* servirent certainement de modèle à l'auteur inconnu des *Songes du Chevalier de la Marmotte* [4].

Pour l'une des *Bagatelles Morales* qu'il a donnée au public de 1747 à 1758, nommément pour le conte intitulé *Découverte de la pierre philosophale* (publié séparément en 1747, et en 1754 avec les *Bagatelles Morales*) l'abbé Coyer s'est servi d'un ouvrage attribué à Swift. Il y propose d'aménager les finances du pays en taxant, au lieu des biens, les vices, tels que le parjure, le larcin d'honneur, l'infidélité conjugale, et les dettes. Cette idée est celle du *Infallible Scheme* [5], aujour-

1. *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*, Paris, 1856, t. II, art. « Humour », art. par Philarète Chasles.
2. *Ibid.*, p. 222.
3. Cf. *Mercure de France*, octobre 1753 : « Le Dr Swift a eu une si grande réputation en France, qu'il n'est pas possible qu'on n'y fasse accueil à des détails... sur sa personne. » Pour ce qui est de la fortune de Swift en France, cf. l'ouvrage général de Sybil Goulding, *Swift en France*, Paris, 1924. La dette de l'abbé Coyer envers l'auteur anglais n'y est pas analysée en détail.
4. *Les Songes du Chevalier de la Marmotte*, au Palais de Morphée, 1745 (Bibliothèque de l'Arsenal, Paris).
5. *An Infallible Scheme to pay the Public Debt of Ireland In Six Months*, dans *Miscellanies* de Swift and Pope. Motte et Lawton Gilliver. London, 1732, t. IV, pp. 137-153.

d'hui attribué à Pilkington. Les contemporains, toutefois étaient persuadés que Swift en était l'auteur [1], et l'abbé Coyer, qui partageait cette croyance, a eu la franchise d'avouer combien il était redevable à Swift. Ce lui est, du reste, une occasion d'ajouter, pour bonne mesure, un trait humoristique de son cru.

> Trop heureux si j'ai servi ma patrie, je renonce même à la gloire flatteuse de l'invention. C'est le Dr Swift qui inventa ce grand projet, qui le proposa aux Anglais ; mais ou ils manquèrent de lumières ou d'amour pour le bien public ; le Français a les deux en abondance... [2]

Par ailleurs, l'abbé Coyer avait traduit simplement l'*Infallible Scheme*, comme le prouve, à titre de bref exemple, la comparaison des deux textes suivants :

Par le parjure, nous entendons un mensonge confirmé par le serment, soit devant un magistrat, soit derrière un comptoir.	I must here also premise that every lie confirmed by an oath is undoubtedly perjury, whether before a magistrate or behind a counter [3].

En revanche, par la suite, l'abbé Coyer n'avouera plus jamais ses emprunts. Cependant, il est possible de démontrer qu'il a imité ou cru imiter Swift à maintes reprises. Pour son *Année Merveilleuse* (s. d.) [4], qui fut son plus grand succès littéraire, il s'est servi d'un modèle anglais : l'*Annus Mirabilis or the Wonderful Effects of the approaching Conjunction of the Planets Jupiter, Mars and Saturn by Mart. Scriblerus* [5]. Cette petite œuvre parut dans la collection des Miscellanies (1722), et est aujourd'hui attribuée à Arbuthnot. Une fois de plus, l'abbé Coyer, convaincu qu'il imite Swift, s'approprie le thème principal, à savoir l'idée de la transformation des sexes, des hommes changés en femmes et des femmes changées en hommes. S'il est vrai qu'il passe sa dette sous silence, on doit avouer qu'il a développé des variations originales, parfois même trouvé des tours assez personnels. Même au

1. Cf. par exemple, *Bibliothèque Britannique*, t. II, art. 5 et *Mémoires de Trévoux*, année 1746, p. 1075.
2. *Bagatelles morales*, 1754, pp. 57 et sq.
3. *Loc. cit.*, p. 140.
4. *Bagatelles morales*, pp. 57 et sq.
5. Jonathan Swift, *Works*, éd. Sir Walter Scott, t. XIII, p. 127.

début de la brochure, où il est le plus étroitement redevable à l'*Annus Mirabilis*, l'abbé Coyer a introduit des changements et adapté le texte à ce qu'il estimait être le goût français [1]. La comparaison suivante fera ressortir l'étroite analogie des deux textes :

I suppose everybody is sufficiently apprised of, and duly prepared for, the famous conjunction to be celebrated the 29th of this instant December 1722, foretold by all the sages of antiquity under the name of the *annus mirabilis*, or the metamorphostical conjunction ; a word which denotes the mutual transformation of sexes (the effect of that configuration of the celestial bodies), the human males being turned into females, and the human females into males.

The Egyptians have represented this great transformation by several significant hieroglyphics, particularly one very remarkable. They are carved upon an obelisk... the barber delivers his razor to the midwife, and she her swaddling clothes to the barber. Accordingly, Thales Milesius (who like the rest of his countrymen, borrowed his learning from the Egyptians) after having computed the time of this famous conjunction, « then », says he, " shall men and women mutually exchange the pangs of shaving and child bearing. "

On a beau dire, l'Astrologie est une vraie science. L'Univers en sera convaincu par la merveille des merveilles. Les hommes seront changés en femmes et les femmes en hommes. Ce sera le premier Août de l'année courante qu'arrivera cette étonnante métamorphose, jour de la conjonction de cinq planètes qui se cherchent dès la naissance du monde, sans avoir pu se rencontrer.

Les Anciens ont prévu ce grand événement, ils ont été sifflés, les rieurs vont être pour eux. L'Egypte l'avait gravé sur un obélisque en caractères hiéroglyphiques : un forgeron donnait son marteau à une femme et la femme lui tendait sa quenouille. Tales de Millet, qui avait connaissance de cet hiéroglyfe, après y avoir appliqué les Calculs Astronomiques, s'écrie : « Les hommes fileront donc et les femmes forgeront. Anaximandre persuadé par son orgueil qu'un homme était plus qu'une femme, exprime cette transformation en termes algébriques : « Alors, dit-il, la quantité négative sera changée en quantité positive, le moins en

1. Il existe un *Supplément de l'Année Merveilleuse* (Pégu, 1748, BN Li 14) qui rappelle de très près l'*Annus Mirabilis*. On y trouve, à côté du ton burlesque, certaines indécences — à la mode de Swift — plutôt rares dans les œuvres de 'abbé Coyer.

Anaximander modestly describes this metamorphosis in mathematical terms, " then ", says he, " shall the negative quantity of the women be turned into the positive, their — into + (i. e.) their *minus* into plus. "

Plato not only speaks of this great change, but describes all the preparations toward it : " Long before the bodily transformation ", says he, " nature shall begin the most difficult part of her work, by changing the ideas and inclinations of the two sexes : men shall turn effeminate, and women manly ; wives shall domineer, and husbands obey [1]. "

plus et le plus en moins ». Le divin Plato ne se contente pas d'annoncer ce prodige, il en décrit encore les préludes : la nature, ce sont ses paroles, commencera son ouvrage par la partie la plus difficile, avant de changer les corps, elle changera les idées et les inclinations [2].

Il est aisé de voir que l'abbé Coyer a emprunté les procédés d'énumération de son modèle, et qu'il s'est servi des mêmes exemples. Pour une raison voisine, Miss Goulding a voulu reconnaître un humour « très swiftien » dans la *Lettre à une jeune dame nouvellement mariée* (1749) [3]. Et certes, elle a raison de rappeler *A Letter to a young Lady on her Marriage*[4]. Mais une autre comparaison s'impose, et qui montre le véritable mérite de l'abbé Coyer. S'il est vrai qu'il s'est inspiré de l'œuvre de Swift, il ne s'agit pas cette fois d'une « imitation » directe, comme l'affirme Miss Goulding. La vérité est que, sous l'adaptation à la française qu'il en a faite, on a grand'peine à retrouver le modèle. Où l'Anglais est lourd, grotesque, voire un peu trivial, le Français est léger, badin, spirituel. Le titre de la brochure est à peu près le même chez les deux auteurs. Le fond en est le même aussi : nos deux écrivains n'apprécient guère les femmes, et trouvent contre elles des accents railleurs, parfois même un ton des

1. Swift, *Works*, t. XIII, p. 129.
2. *Bagatelles morales*, pp. 61 et sq.
3. Sybil Goulding, *op. cit.*, p. 126.
4. Jonathan Swift, *Satires and Personal Writings*, éd. W. A. Eddy, Oxford University Press, Londres et New-York, 1937, pp. 60-72, *Works*, t. IX, p. 415.

plus sarcastiques. Mais à part les deux courts passages qui suivent, nous n'avons pu trouver d'imitation flagrante :

I do not desire you out of the fashion, but to be the last and least in it : I expect that your Dress shall be on one degree lower than your Fortune can afford...

There is indeed one infirmity which seems to be generally allowed to you, I mean that of Cowardice... to run from a cow at a hundred yards distance, to fall into fits at the sight of a Spider, an Earwig or a frog. At least, if Cowardice be a sign of Cruelty (as is generally granted) I can hardly think it an accomplishment so desirable as to be thought worth of improving by Affection [1]...

Abjurez cette maxime d'outre-mer qu'en fait d'habillement, on doit être un degré au-dessous de son état...

Il ne faut pas même attendre les grandes occasions pour s'effrayer. Choisissez quelque bête d'aversion qui puisse vous servir en tout temps et en tout lieu, une souris, une araignée, une mouche : si on ne les voit pas, on peut les soupçonner [2].

Là se bornent les ressemblances immédiates. L'abbé Coyer continue et développe l'idée de Swift, en opérant les transformations rendues nécessaires par les mœurs et les modes de son pays et de son temps. Les Anglaises d'alors n'agissaient pas forcément comme les Parisiennes, et c'est du ton bien parisien qui convenait à son propos que notre abbé écrit à sa correspondante :

> Un cavalier vous trouve belle, vous rougissez. Ouvrez les yeux. Ici les Dames ne rougissent qu'au pinceau.

Ou encore :

> Apprenez que c'est au mari à compter, à payer, quoique ce soit toujours chez Madame qu'on soupe.

Et ceci :

> Enfin il vous souvient que vous avez une toilette à faire, mais que vous en connaissez peu l'importance, l'ordre et les devoirs ! Vous n'avez que dix-huit ans et vous y êtes sans hommes.

1. *Op. cit.*, p. 70.
2. *Bagatelles morales*, p. 247.

Mieux encore, le galant confesseur s'émancipe tant et si bien de son modèle britannique qu'il conseille l'air de Londres à la jeune femme naïve qui entrerait dans les salons avec les seules « couleurs de la nature » sur le visage :

Ainsi se présente la femme du Suisse qui vous a ouvert la porte : repassez la mer si vous voulez apparaître telle que vous êtes... Cela est du dernier uni ? [1]

Non, décidément, il n'est de modes véritables que de Paris :

Il ne suffit pas, Madame, d'éviter les ridicules, il faut les grâces. Celles que la nature vous a données ne valent pas celles de l'art. Il y a des grâces d'ajustement. Vos robes sont de goût : mais les garnitures ne sont pas de la Duchapt. Votre panier dans son diamètre est tronqué d'un pié, et il n'est pas de la bonne Faiseuse. Vos diamans sont beaux, mais ils ne sont pas montés par l'Empereur. Tout cela saute aux yeux. D'ailleurs, il s'en faut de deux pouces que vos girandoles ne descendent pas assez bas : si vous pouvez suspendre un lustre à chaque oreille, vous seriez au parfait. On vous a vue à l'Opéra coiffée en Comète, lorsque depuis deux jours on était au Rhinocéros [2].

C'est, en fait, tout un tableau de la société parisienne, — et non pas seulement de celle des femmes, — que, sans se soucier le moins du monde du prototype anglais, trace l'abbé Coyer. Il note combien il est démodé alors de pratiquer la religion :

On se sert à table (j'en ris encore, mais c'est d'un rire amer), vous bénissez les mets ! Nous nous crûmes chez le curé de la paroisse, qui nous aurait peut-être quitté des grâces, ce que vous ne fîtes pas [3].

En fin psychologue qu'il était, il fait revivre devant nos yeux le monde désœuvré et corrompu des petits-maîtres. Il lui arrive même, à l'occasion, d'abandonner les sous-entendus qui forment l'ingrédient principal de son ironie pour recourir à une satire plus cinglante :

C'est bien être peuple de s'inquiéter sur ses dettes, elles dénoncent, elles confirment la grandeur. Il y a à parier qu'un débiteur

1. *Bagatelles morales*, pp. 229-230, 234 et 245.
2. *Ibid.*, pp. 242-243.
3. *Ibid.*, pp. 231-232.

de deux millions est plus grand seigneur d'une moitié en sus que celui qui n'en doit qu'un [1].

Si habile et si conscient est l'effort d'adaptation de l'abbé Coyer qu'il va jusqu'à utiliser, pour de très heureux effets, les ressources techniques de la langue. On observe, par exemple, la fréquence des passés simples quand il s'agit d'exprimer la manière lourde, peu gracieuse et démodée de « la jeune dame anglaise » aux yeux du public mondain.

Vous ne vous éveillâtes qu'à la nouvelle que débita ce vieux Militaire pour payer son entrée. Vous la saisîtes, vous citâtes un trait d'Histoire tout semblable. Vous parlâtes politique et gouvernement. Savez-vous ce qui fut dit lorsque vous eûtes levé siège ? qu'il fallait vous faire Ministre ou Historiographe du Roi. Vous voulez penser dans un Païs, où il n'est question que de parler [2].

Par contre, quand il s'agit de critiquer le ridicule parisien, — et inversement — de la préciosité, l'abbé Coyer pastiche savoureusement ces « expressions brillantes qui distinguent le grand monde » :

Par exemple, d'une chose qui a une beauté commune, vous dites simplement qu'elle est bonne ; une importante dirait, c'est miraculeux, c'est divin ! Estes-vous un peu fatiguée il faut être excédée, anéantie. Un coup de vent a-t-il dérangé une boucle de vos cheveux ? Ne vous fâchez pas, soyez furieuse. Vous manquez jusques dans l'alphabète. Au sortir du dernier Opéra, vous dites : à la maison, tandis qu'à vos côtés la femme d'un traitant criait : à l'Hôtel. N'attendez pas que je fasse un dictionnaire dans une lettre. Etudiez les femmes qui ont les plus belles aigrettes et les hommes à talons rouges [3].

Au total, voilà qui prouve assez, nous semble-t-il, combien la *Lettre* de Swift *to a young Lady on her Marriage* est devenue, aux mains de l'abbé Coyer, une création originale, et qui devrait l'absoudre de toute accusation de plagiat.

Le procédé qui consiste à imaginer un voyage dans un pays chimérique et lointain — ce qui permet une plus grande liberté de mouvement et facilite l'exposition des idées nou-

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*, p. 237.
3. *Bagatelles morales*, p. 245.

velles — était, on s'en souvient, très en faveur avant comme après les *Lettres Persanes*. La mode ne fait que redoubler après la publication en traduction (1727) des *Voyages de Gulliver* de Swift. L'œuvre connaît un grand succès, et les imitations, — couvrant à chaque fois des critiques politiques et sociales, — ne tardent pas à affluer. Dans les *Contes du Chevalier de la Marmotte*, ces singes qui habitent le pays inconnu et éloigné de « la Singimanie » ressemblent fort aux bêtes raisonnables qu'avait rencontrées Gulliver pendant ses voyages. Ainsi l'auteur anonyme [1] pense-t-il avoir trouvé un cadre commode pour lutter avec des accents fort osés contre l'intolérance et le fanatisme.

L'abbé Coyer ne pouvait manquer d'user de ce moyen, qui répondait si bien à son désir d'instruire et d'amuser tout à la fois. En 1751, il publiait sa *Découverte de l'Isle Frivole*, autre voyage imaginaire. Et ce lui est un nouveau prétexte pour se moquer des Parisiens, — les Frivolites, — de leur vanité, de leur éternelle recherche du plaisir. Dans cette piquante satire, il réussit à faire passer inaperçues des absurdités et des invraisemblances, grâce à l'air de vérité dont il enveloppe son récit. Une comparaison avec *Gulliver* est possible à cet égard. Comme Swift donnait dans ses deux premières parties des calculs exacts, destinés à accentuer la vraisemblance, de même l'abbé Coyer prend pour point de départ des faits connus et certains. C'est soi-disant grâce au voyage de l'amiral Anson [2] qu'il peut nous renseigner sur son « Isle Frivole ». Et ce sérieux lui importe tant qu'il va jusqu'à nous indiquer le degré de latitude où cette île est située :

> On dit que dans la description d'un objet naturel, quand les proportions sont bien gardées, le merveilleux, que l'objet soit gigantesque ou rapetissé, est moins sensible à l'œil du spectateur. Il est certain qu'en général la proportion est un attribut essentiel de la vérité, et par conséquence, de la vraisemblance : si le lecteur admet une fois l'existence des hommes que le voyageur raconte avoir vus, il est difficile de trouver aucune contradiction dans le récit [3].

1. Cf. Daniel Mornet, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*, Paris, 1938, pp. 40 et suiv.
2. *Voyage autour du monde*, traduit en français par Gua de Malves, 1749.
3. Notice de sir Walter Scott à *Gulliver's Travels*, de Swift, Garnier, Paris.

Quoi qu'il en soit de ces ressemblances externes entre nos deux auteurs, il convient ici et là de s'avancer avec prudence. Miss Goulding croit discerner dans *la Magie démontrée* de l'abbé Coyer [1] une imitation de Swift, parce que l'écrivain français, à la manière de Swift, promène un critique à travers Paris. Mais cet artifice pourrait aussi bien venir de Montesquieu et de dix autres après lui. Comme Montesquieu promène ses Persans, l'abbé Coyer promène un Rabbin — venu d'une île inconnue — à travers la capitale. S'il y a dans cette courte brochure des réminiscences de Swift, — ou faudrait-il dire : de Rabelais ? — on les trouvera dans le passage suivant, qui évoque un appétit bien pantagruélique et bien gullivérien :

Conçois-tu par exemple, qu'un homme en douze lunes, puisse manger cinq cents bœufs et huit mille moutons ? Que n'étais-tu dernièrement avec ton Ami dans une promenade publique, tu t'en serais convaincu... Un citoyen richement vêtu, l'épée au côté, un diamant au doigt, jouant avec une boîte, d'où il respirait une poudre inconnue dans notre Isle, vint prendre place auprès de moi. Vous êtes sans doute un grand de la Nation ? Et vous, vous êtes bien étranger, me répondit-il : je me contente de servir un Grand, je suis son maître d'Hôtel, c'est-à-dire, chargé de pourvoir à sa table. Vous n'avez donc guère à faire, repris-je, car il faut peu de choses pour vivre. Peu de choses, s'écria-t-il. Sçavez-vous qu'en rendant mes comptes de l'année dernière, il se trouva que Monseigneur avait mangé cent mille écus... soustrait cent mille livres pour le pain, le vin, les liqueurs, le fruit : tu trouveras que ce Grand dévore en si peu de temps ce nombre prodigieux de bœufs et de moutons ou s'il a vécu de volaille et de gibier, on est effrayé du calcul [2].

Mais d'une manière générale, ces grossissements sont rares chez l'abbé Coyer. La tonalité d'ensemble de *la Magie démontrée* s'éloigne de celle de l'auteur anglais. — Une fois de plus, l'accent est celui d'une ironie fine et gracieuse, à la Montesquieu si l'on veut, et qui s'élève parfois à la raillerie malicieuse de Voltaire. Goûtons, par exemple, ces quelques lignes qui s'en prennent aux Grands :

Ne va pas t'imaginer qu'on entend ici par noblesse ce qu'on

1. Publiée séparément s. d. et, en 1754, avec les *Bagatelles morales*.
2. *Bagatelles morales*, pp. 80-81.

entend dans notre Isle : la vertu et les talents... C'est un mérite qui coule avec le sang, quelque gâté qu'il soit. Parmi cette noblesse il y a des Comtes, des Marquis et des Ducs,... Ces noms sont magiques. A-t-on besoin d'un Héros, d'un Pontife ou d'un Ambassadeur ? On les prend dans les familles qui portent ces noms-là : et aussitôt les voilà revêtus de toutes les qualités nécessaires à leurs emplois... Que dis-tu de cette capacité qui vient de la combinaison des lettres ? Verrais-tu sans étonnement un Guerrier de quinze ans mener au combat des Capitaines de soixante qui seront des Gédéons, si... ils portaient un autre nom [1].

Ici, comme dans le chapitre où notre auteur se moque de l'hérédité des charges et de l'ignorance des juges [2], apparaît véritablement l'unité de propos qui inspire la littérature du XVIII[e] siècle et le cousinage intellectuel, si éloigné soit-il, qui relie les ouvrages sérieux des grands « philosophes » et les écrits semi-frivoles d'un auteur comme l'abbé Coyer.

Doué comme il l'était d'un talent limité, certes, mais réel ; possesseur d'un style neuf, piquant, hardi à l'occasion et toujours séduisant, l'abbé Coyer a eu le mérite, plutôt rare chez les auteurs de second plan, de connaître les bornes de son esprit et de tirer le plus grand parti possible des seuls dons que la nature lui avait consentis. S'il a fait sa spécialité de la « bagatelle », il a voulu du moins qu'elle fût, selon le goût du temps, « morale », c'est-à-dire instructive, et bien tournée. — Ses opuscules ont tout d'une œuvre vulgarisatrice, — sauf la vulgarité. Et le même éclectisme intellectuel qui lui permettait de faire circuler à travers les salons, ou dans les cabinets de lecture, la petite monnaie de la philosophie lui inspire un goût éclairé de la satire anglaise, qu'il adapte sans servilité. Si épaisse que soit aujourd'hui l'ombre qui l'entoure, cette ombre est celle — combinée — de Swift et de Voltaire, au sein de laquelle il n'est pas permis à tout le monde de se reposer.

Louise ELSOFFER-KAMINS.

1. *Ibid.*, p. 85.
2. *Ibid.*, p. 85 ; Cf. MONTESQUIEU, *Lettres Persanes*, lettre LXVIII.

LA RÉVOLTE DES PERSONNAGES : DE CERVANTÈS ET CALDERON A RAYMOND SCHWAB

Un des mystères les plus attirants de la création artistique, — littéraire surtout — est l'invention des personnages. La peinture n'échappe pas à ce triple problème, — ontologique, psychologique et moral. Reproduire les traits des humains ne va déjà pas sans péril. Mal émancipé de l'ancienne ferveur puritaine, Hawthorne s'est fait, dans *The prophetic pictures* (*Twice told Tales*, 1837), l'écho de certains scrupules :

> Some deemed it an offence against the Mosaic law, and even a presumptuous mockery of the Creator, to bring into existence such lively images of His creatures.

A plus forte raison, si le peintre ne recopie pas seulement, mais crée ; ces personnages, assure l'Islam, reviendront, au jour du Jugement, demander compte à l'imprudent qui les mit au monde ; voir le *Voyage en Orient*, de Nerval. Que dire, alors, du romancier, du dramaturge, qui ne donnent pas qu'une forme à leur songes, mais une vie, un état-civil, des aventures, un comportement, une descendance, et font concurrence à Dieu ? Ajouter au réel comporte des risques : quiconque a tenté d'installer dans l'univers de l'écriture ou du théâtre un personnage qui soit de lui, sait que l'auteur est tout de suite contraint au rêve éveillé, et qu'il faut cultiver ce rêve, organiser le désordre de l'esprit. Il arrive alors que le rêve domine le rêveur. Provoquer l'hallucination, c'est consentir implicitement à être, à l'occasion, provoqué par elle ; toute créature poétique a *voulu* être créée : c'est ce

qu'on nomme la vocation ; Michelet l'avoue, dans son *Journal* : le Peuple venait exiger de lui, la nuit, qu'il le fît entrer dans l'histoire. Le visionnaire se trouve soudain à la merci de sa vision. Quand il promène en forêt Emma et Rodolphe, Flaubert constate chez lui-même la même extase physique qu'il leur prête ; quand il doit guillotiner, dans *La haine de Joël Servais*, la marquise de Mont-Jouai, Bourges est pris d'un saignement de nez ; on multiplierait les exemples. Les créatures d'autrui ne laissent pas d'être dangereuses : pendant qu'il écoute le *Don Juan* de Mozart, doña Anna vient trouver Hoffmann dans sa loge ; mais l'autonomie des personnages par rapport à leur créateur est plus fréquente ; ils résistent, ils se défendent, refusent, exigent. Champfleury, celui des *Bourgeois de Molinchart*, l'esprit le moins lyrique, le plus positif, asservi au réel, apporte pourtant, aux premières pages des *Souvenirs des Funambules*, 1859, des précisions d'autant moins suspectes : il est habité par un petit homme mystérieux qui le mène à sa guise, et qu'il s'honore de loger comme « un charcutier serait étonné de recevoir le pape » :

> Je ne m'appartiens pas, et je n'ai pas la *volonté*... J'avais rêvé un personnage, type principal. Le type principal disparaît ; au contraire, les *utilités*, les figures des derniers plans deviennent *imperator* et étouffent le type principal. Ainsi l'a voulu l'*homunculus*. C'est donc à *Homunculus* qu'appartient le présent livre.

Mêmes remarques, « chuchotées » au lecteur par Mark Twain, en tête des *Jumeaux extraordinaires*, seconde version de *Wilson-Tête de Mou* On songe, nous confie-t-il, à écrire une toute petite nouvelle, dans les six pages. Puis le thème originel s'abolit ou se transforme, la farce devient tragédie. « Il fallut bien... Impossible d'empêcher cela, bien entendu ». Le malheureux auteur qui n'a pas de naissance le don du roman passe « un mauvais quart d'heure ». Ainsi lui, Mark Twain, voulait conter l'histoire d'un jeune phénomène, — singulier ou pluriel —, contemplé dans un cirque : deux têtes et quatre bras greffés sur un seul tronc hissé sur une seule paire de jambes ; personnages pathétiques et sympatiques s'il en fût jamais, ces « jumeaux extraordinaires !... » Ah ! bien oui ! A eux, à leur entourage s'ajoutèrent des

intrus, un étranger du nom de Wilson-Tête de Mou et une nommée Roxane :

Bientôt, les agissements de ces deux êtres poussèrent au premier plan un jeune homme appelé Tom Driscoll, dont la place légitime était dans les obscurs tréfonds du tout arrière-plan.

Avant que le livre fût à moitié fait, ces trois personnages avaient pris les choses en main, et exploitaient l'histoire tout entière comme une entreprise qui leur appartenait.

Or, en droit, ils n'avaient absolument rien à y voir.

Le livre une fois terminé, quand je jetai un coup d'œil en arrière pour voir ce qu'il était advenu de l'équipe avec laquelle j'étais d'abord parti, elle avait disparu : ils s'étaient évadés du récit à un moment ou à un autre.

Je me mis en chasse et les dénichai.

Je les trouvai échoués, inoccupés, oubliés, et définitivement bons à rien [1].

Et Mark Twain de noyer successivement ces traînards, par accident, dans un même puits. L'expédient « me parut bien un peu brusque, mais je pensai que peut-être le lecteur ne s'en apercevrait pas... Les lecteurs savaient déjà comment travaille le romancier expert ; ils savent maintenant comment s'y prend celui qui ne l'est pas. »

Désinvolture qui ne doit pas nous faire oublier ce que le débat peut contenir de désespoir : quand Ludwig Tieck, dans *le Chat Botté*, détruit toute illusion par des scènes dans la salle, par l'apparition, sur le plateau, de l'auteur qui raisonne avec le public, ce n'est plus du jeu, mais de la peur ; pour n'être pas anéanti, il déchire sa propre création. Réaction de défense ; attitude purement négatrice. Un pas de plus, et nous entrons dans le vif du sujet : l'auteur, passif, dépassé, aux prises avec ses créatures soudain autonomes et terriblement actives.

La forme normale du génie créateur permet, sans doute, de dominer ses personnages ; mais il est une autre forme de génie qui consiste à savoir se laisser dominer par eux. Christian-Dietrich Grabbe, au terme de sa farce : *Scherz, Satire, Ironie und tiefere Bedeutung*, se situe, avec humour, à la croisée des chemins [2] :

1. *Wilson-Tête de mou* ; trad. Savine et Georges Michel ; Édit. Française, 1920.
2. Jarry traduisit sous le titre *Les Silènes* la farce de Grabbe (1801-1836) ; une autre traduction : *On fait le ménage en enfer*, a été jouée à Paris en 1947.

Le baron van Haldungen, sa nièce Liddy, Mort-aux-rats et le Schulmeister voient arriver l'auteur par la forêt et se répandent en sarcasmes contre ce maudit Grabbe, ce crabe-nain *(die zwergigte Krabbe)*, bête comme un pied de vache, jambes torses, yeux louches, figure de singe : « Fermez-lui la porte au nez, Monsieur le Baron, fermez-lui la porte ! » Seule, Liddy, apitoyée, s'écrie : « Schulmeister, Schulmeister, quelle amertume envers un homme qui vous a inventé ! *(der Sie geschrieben hat !)*

On frappe : Entrez !

Et Grabbe entre, avec une lanterne allumée.

Si nos actes nous suivent, ceux que nous prêtons à des personnages nous précèdent parfois, tragiquement. Selon Jean Paulhan[1], Hawthorne conte « qu'un romancier vit un jour ses personnages lui échapper et son héros (où (*sic*) il avait eu l'imprudence de se peindre) se jeter au-devant d'une catastrophe, — à laquelle, hélas ! il le sent soudain, lui-même n'échappera pas ». Je n'ai pu retrouver ces lignes de Hawthorne, mais la nouvelle déjà citée, *The prophetic pictures*, suggérée à l'auteur par une anecdote concernant le peintre Stuart, projette d'inquiétantes lueurs sur les secrets pouvoirs d'un portraitiste ; du héros de Hawthorne, les commères de Boston affirment que, lorsqu'il s'est emparé de la figure et du corps d'une personne, il peut la peindre en toute action et situation qu'il lui plaît, et que la peinture devient prophétique ; ici, pourtant, il conserve assez d'emprise sur son œuvre pour empêcher Walter de poignarder Elinor, malgré leur destinée annoncée par leurs deux portraits ; « he stood like a magician, controlling the phantoms which he had evoked ».

Supprimez ce contrôle *in extremis* ; imaginez des personnages plus débordants de vie et d'énergie, un auteur soudain désemparé devant eux comme l'apprenti-sorcier : vous avez un des thèmes les plus féconds et les plus excitants pour l'esprit que le vingtième siècle ait traités. Nous allons l'étudier chez Pirandello et Unamuno, en suivre les prolongements chez Raymond Schwab. Mais nous en montrerons d'abord le rudiment chez deux génies dont Unamuno, au moins, était nourri : Cervantès et Calderón.

1. *Les fleurs de Tarbes*, Gallimard, p. 113.

*
* *

A *Cervantes y Pirandello*, Americo Castro a consacré un essai, paru dans *la Nación* de Buenos Aires, dès novembre 1924 [1]. Il y rendait hommage à l'originalité de Pirandello, mais signalait que la critique avait étrangement omis de rappeler un précédent illustre. Étrangement, « porque el *Quijote* de Miguel de Cervantes pasa por ser generalmente leido ». Cet art qu'a Pirandello, de susciter un jeu perpétuel entre le contenant et le contenu, et de nous y faire participer, Cervantès l'avait aussi ; et le fait que ses personnages soient en quête d'auteur (« el venir a buscar autor »), — conséquence de leur conscience d'être des personnages, en tant que tels, — est un point de contact fondamental entre Cervantès et Pirandello. La littérature moderne doit à Cervantès l'art d'établir des interférences entre le réel et le chimérique, entre la représentation de ce qui est seulement possible et celle du tangible. On trouve pour la première fois chez lui le personnage qui parle de soi en tant que personnage, qui réclame pour soi une existence à la fois réelle et littéraire, et affirme son droit à ne pas être traité n'importe comment. Dès la première partie (*Quijote*, I, 22) Ginès de Pasamonte se considère devant le Comisario, à la fois comme *soi* et comme le personnage de son Autobiographie, inachevée puisque sa vie est inachevée. Mais c'est à partir de la fin du chapitre II de la seconde partie, que les principaux personnages du *Quijote* commencent à afficher leur double personnalité d'êtres réels et de figures littéraires :

> Anoche, — dit Sancho — me dijo [el hijo de Bartolomé Carrasco] que andaba ya en libros la historia de vuesa merced, con nombre de *El Ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha* ; y dice que me mientan a mí en ella con mi mesmo nombre de Sancho Panza, y a la señora Dulcinea del Toboso, con otras cosas que pasamos nosotros a solas, que me hice cruces de espantado cómo las pudo saber el historiador que las escribió.

Grand émoi de l'hidalgo. Eh ! quoi ! le sang des ennemis qu'il a tués n'a pas encore rouillé son épée que déjà ses

1. Recueilli dans : *Santa Teresa y otros ensayos* (Madrid, 1929, pp. 219-231).

prouesses sont imprimées. En outre, son historiographe, ce Cide Hamete Berenjena, ne peut être qu'un More ; et, d'un More, quelle vérité espérer ? Aura-t-il su conter ses amours sans indécence, célébrer sa courtoisie et sa fidélité ?... Où Pirandello *explique*, sans échapper toujours à la « pièce à thèse », Cervantès fond intimement la crainte du personnage (de ne pas être compris par l'auteur) avec la création romanesque elle-même. Il y a plus de malice chez Cervantès, et moins de souci de ne pas dérouter, observe A. Castro : disons aussi que Pirandello, auteur dramatique, est bien obligé de grossir, de mettre l'accent, de tenir compte de la fameuse « optique de la scène ».

Rassurés par le récit de Sanson Carrasco, les *presonajes*, comme dit Sancho (« — Personajes, que no *presonajes*, Sancho amigo »), sont, à part quelques détails, satisfaits de l'interprétation de Cide Hamete, mais quel désespoir à se voir dans la contrefaçon du licencié Alonso Fernández de Avellaneda, qui a eu l'audace de bâcler un complément à leurs vies, impénétrables pour tout autre esprit que celui de Cervantès. Voir surtout le chapitre LXXII de la seconde partie, où Don Quichotte rencontre don Alvaro Tarfe, personnage du *Quijote* de Avellaneda. Don Alvaro affirme avoir été l'ami de Don Quijote et de Sancho. Mais Sancho proteste avec rondeur :

> Ese Sancho que vuesa merced dice, debe de ser algún grandísimo bellaco, frión y ladrón juntamente ; que *el verdadero Sancho soy yo*, que tengo más gracias que llovidas.

Qu'on ne dise pas, ajoute A. Castro, que Cervantès ne conçoit cette technique de l'illusion que comme un moyen de protester contre l'intrusion de Avellaneda dans la vie du *Quijote*. Maint autre épisode (celui du « retablo de maese Pedro », celui de la belle Mélisande aux prises avec les Mores), prouve que dans le *Quijote*, délibérément, Cervantès rend tous ses droits à l'imaginaire sur le réel, laisse envahir le quotidien terre à terre par la fiction ailée et vaporeuse[1].

1. On notera que Unamuno, quand il avait composé sa *Vida de Don Quijote y Sancho* (Madrid, 1905) n'avait pas aperçu ce thème de méditation, — bien que les pathétiques questions finales assimilent la vie du « personnage » à celle de nous tous : « Il rendit l'âme : et à qui la rendit-il ?... Et nous, est-ce que nous mourrons, nous aussi, mon Dieu ?... »

Calderón, que l'on trouve à l'origine de tant d'idées crues modernes, permet à ses personnages de railler tels incidents romanesques, ingrédients obligés de ses comédies. C'est bien du Calderón, dit l'un, il y a toujours un *caballero* caché ou une dame voilée :

Es comedia de don Pedro
Calderón, donde ha de aver
Por fuerza amante escondido
O rebozada mujer.

No ay burlas con el amor, Jorn. 2.

C'est la cène et la scène, dit l'autre à la fin d'un banquet tragique, d'un poète ami des grands coups d'épée *(amigo de cuchilladas) — Cada uno para si. Jorn.* 2. — Nul doute, affirme un troisième : c'est un dénouement à la Calderón ; les pères et les frères arrivent toujours mal à propos :

Que debe de ser comedia
Sin duda, esta de don Pedro
Calderón, que hermano ó padre
Siempre vienen a mal tiempo.

Bien vengas mas. Jorn. 3.

Ce qui autorisait Philippe IV, alors qu'il improvisait le Père Éternel dans un *auto* où Calderón était un Adam qui regrettait le Paradis en tirades d'un intempérant lyrisme, à s'écrier : « Vive moi ! (c'est-à-dire Vive Dieu !) je ne croyais pas avoir créé un Adam aussi bavard ! »

Dans *El gran teatro del mundo*, auto sacramentel allégorique, inspiré par la traduction de la *Doctrina de Epicteto* par Quevedo (chapitre XIX), et qui fut adapté en allemand par Hugo von Hoffmansthal, Calderón évoque en toute liberté les fantômes de son imagination : sous le vocable de l'*Auteur*, il est vraiment le démiurge, à la fois auteur de la pièce et auteur d'un monde, qui transforme en créatures vivantes ses idées.

La notion d'*Autor* est d'ailleurs très complexe ici. Parker dans son chapitre sur *El gran teatro del mundo*[1] précise : « It is of course necessary to remember that the word *autor*

1. Alexander A. Parker : *The Allegorical Drama of Calderón* (Oxford, 1943), pp. 110 à 155.

in the seventeenth century did not mean « author », but a man who combined the posts of our producer and business — manager » (p. 153) ; et encore, p. 116 : « The stage-manager is the world ; the producer, who provides the theatre, hires the company, distributes the parts, instructs the actors, superintends their performance, and judges whether it is good or bad, is God ». Et il souligne que « Calderón's allegorical play requires no author » : la pièce n'est pas écrite, mais improvisée par les acteurs sur les indications de l'impresario. On ne saurait toutefois manquer de rappeler qu'ainsi, l'*Autor* joue exactement le rôle de Molière dans l'*Impromptu de Versailles*, ce qui n'empêche nullement Molière d'être *aussi l'auteur* de l'*Impromptu*, pièce elle aussi improvisée, par définition, où la plus grande liberté est laissée aux acteurs, qui affirment qu'ils ne savent pas et ne sauront pas leur rôle.

L'idée d'*autor* qui se substitue à l'auteur, est féconde. Que reste-t-il, en effet, quand une pièce est jouée, de l'œuvre initiale ? Quelles modifications n'a-t-elle pas subies ? Et l'auteur lui-même, dans quelle mesure est-il libre ? Dans quelle mesure sa création ne lui échappe-t-elle pas, dès les premières lignes des premiers brouillons ? En fin de compte, l'*Autor* — et l'éditeur — comptent plus pour la vie de l'œuvre, et des personnages, que l'auteur.

Vêtu d'un manteau d'étoiles, des rayons à son chapeau, l'*Autor* appelle le Monde ; celui-ci entre par une porte opposée. L'Autor veut donner une fête en l'honneur de sa propre omnipotence : sa troupe, — les hommes, — va jouer les quatre parties dans le style qui convient. Le Monde, docile, tire le rideau du chaos pour cacher les préparatifs, allume le soleil et la lune comme luminaires, projette un spectacle en trois journées : loi naturelle, loi de grâce, loi écrite ; prévoit deux portes : l'entrée, la sortie ; le berceau, le sépulcre. L'Autor convoque alors les mortels, les appelle à l'existence ; entrent le Riche, le Roi, le Laboureur, le Pauvre, la Beauté, la Discrétion et un enfant. Les paroles du roi sont déjà tout à fait « pirandelliennes » :

« Nous voici, nous t'obéissons, à toi notre auteur ; il ne nous a pas fallu naître pour nous trouver en ta présence. Sans âme, ni sens, ni pouvoir, ni vie, ni raison, nous sommes informes,

simple poussière de tes pieds. Souffle donc sur cette poussière pour que nous jouions notre rôle ». [1]

Mais le Laboureur montre une soumission peu habituelle aux personnages du Sicilien : « Si dans ce rôle, je me trompe, il me faudra m'en prendre à moi et non à toi ». Tous auraient voulu commander, remarque l'Autor, pressentant justement la révolte des créatures, « sans voir qu'il s'agit d'un spectacle alors que l'on croit que c'est vivre... » Formule d'une rare profondeur, et qui perce peut-être une partie du mystère de la création ?

Les rôles distribués, le Roi, la Beauté, le Riche sont naturellement contents de leur sort ; le Laboureur objecte sa paresse innée ; mauvais bêcheur, pire métayer. « Si un « je ne veux pas » pouvait avoir ici quelque poids, je le prononcerais, mais devant un Autor de qualité, un « je ne veux pas » ne sert à rien, et ainsi je serai le plus mauvais acteur de la comédie ». Le Pauvre accepte son rôle, faute de pouvoir s'expliquer là-dessus comme il souhaiterait en avoir l'audace. En termes plus soumis que ceux qu'il voudrait employer, il remontre à l'Autor sa rigueur ; pourquoi aux autres un meilleur rôle qu'à lui, s'ils ne sont d'essence supérieure ? Mais l'Auteur a réponse à tout : le pauvre et le roi sont égaux lorsqu'ils jouent également bien : « A l'un et à l'autre je donnerai le salaire tout entier quand il l'aura gagné ; car il se gagne dans tous les rôles ». Cela stimule le zèle des acteurs :

Le Roi. — Il importe beaucoup de ne pas se tromper dans une si mystérieuse pièce.

Le Riche. — Aussi faudrait-il tout d'abord la répéter.

La Discrétion. — Comment la répéter ? Nous ne pouvons y voir sans lumière, et jusqu'à la représentation nous sommes sans âme et sans existence.

Le Pauvre. — Mais comment jouer ce spectacle sans répéter?...

L'auteur. — Le ciel étant juge, il faut réussir du premier coup tout ce qui est vivre et mourir.

La Beauté. — Mais les entrées et les sorties, comment les faire et comment savoir à quel moment elles doivent avoir lieu ?

1. Trad. Etienne Vauthier ; Renaissance du livre, 1938, p. 113.

L'Auteur. — Cela aussi, il faudra l'ignorer et réussir en une fois pour ce qui est de mourir et de naître. Soyez toujours prévenus de ceci pour bien remplir votre rôle : je vous appellerai quand vous aurez fini.

Le Pauvre. — Et si jamais nous y perdions la tête ?...

L'Auteur. — Je souffleraı selon ma loi ; c'est elle qui vous dira ce que vous devez faire ; ainsi jamais vous ne vous plaindrez de moi...

Accessoires et costumes distribués, le spectacle commence en présence de l'auteur assis sur son trône de gloire. En a-parte, il définit le libre-arbitre : « Je leur ai donné une liberté supérieure aux passions humaines, pour ne pas leur enlever le pouvoir de mériter par leurs œuvres ». La comédie est courte, mais quand ne le fut-elle pas, la comédie de cette vie, qui dure le temps d'une entrée et d'une sortie ? L'Auteur disparaît dans le globe céleste qui se ferme. Le Monde reprend les oripeaux prêtés pour un instant aux personnages. L'Autor assigne à chacun sa récompense ou son châtiment.

Laissons ici de côté les intentions apologétiques du chapelain de Philippe IV et ses arguments moraux que n'ignora certes pas le Bossuet du *Sermon sur la mort* et de *L'éminente dignité des pauvres dans l'église*. Il reste que cet étonnant *auto*, qui ouvre pour la première fois les coulisses d'un théâtre, lieu magique, plein d'attraits pour le public, et qui nous montre avec vigueur et vérité, la « distribution » d'une pièce qui entre en répétitions, annonce *l'Impromptu de Versailles*, et celui de Paris, les *Intermezzos*, les *Ce soir on improvise*, qui ont attiré auteurs dramatiques et spectateurs, entre 1920 et 1940, à la suite du succès des *Personnages en quête d'auteur*. L'idée de cette comédie, la technique, le déroulement de l'action sont, en somme, déjà dans Calderón.

Mais c'est sous forme de nouvelle que Pirandello a conçu d'abord la révolte des personnages ? Il est curieux de constater que sous cette forme aussi, il avait un devancier, d'ailleurs beaucoup plus immédiat.

Il s'agit d'une nouvelle de F. Anstey : *Pourquoi j'ai renoncé à écrire des romans* (Anthologie des humoristes anglais et américains, par Michel Epuy, Delagrave, 1910 pp. 324 à 338). L'auteur, Thomas Anstey Guthrie, qui choisit

de signer F. Anstey, à la suite d'une faute d'impression dans la signature de son premier conte, est né à Londres en 1856, mort en 1934. Ce collaborateur du *Punch* est surtout célèbre par *Vice-Versa* (1882), roman burlesque récemment porté à l'écran, par *Voces populi* (1900) et *Salted Almonds* (Amandes salées, 1906).

Le narrateur de « l'histoire surnaturelle » en question explique pourquoi, « en dépit — sinon à cause — du succès sans précédent qui couronna son premier et très modeste effort littéraire », — *Soupe Fatale*, signalé comme « le livre de la semaine » par le critique autorisé Toney Tosh ! — il a décidé qu'il n'y avait pas lieu de renouveler cette tentative. Les personnages en étaient si débordants de vie qu'il a vu arriver dans sa villa du Haut-Balham successivement Cédric, son héros, qu'il a par imprudence omis de pourvoir de toute occupation régulière, voire de toute vocation ; — sa mère, dont la dévotion à son fils lui avait paru, quand il écrivait *Soupe fatale*, si touchante ; Marthe, la domestique, rude et bizarre, mais un cœur d'or ; Yolande l'oie blanche, charmante avec son index levé, son irréflexion, mais qui se révèle assez niaise ; M. Deedes, l'avoué de la famille ; Desmond M'Avelly, le traître, venu peut-être avec l'intention de fabriquer des bombes dans le chiffonnier ; le détective amateur Rumsey Prole, qui mâche du haschich, joue de l'accordéon, et se distrait avec un cobra ; l'inspecteur Chugg, etc... Soupçonné de baraterie, l'escroc M'Avelly fait tomber les soupçons sur Cédric, lorsque Prole, « rien qu'à consulter des cendres de cigarettes, des feuilles de thé, un billet de tram périmé, un *farthing* marqué », prouve que le coupable n'est autre que l'auteur lui-même, qui, pourtant, « jusqu'à cet instant critique », aurait juré de sa propre innocence. Cédric et Yolande l'adjurent, en termes émouvants, de tout confesser et de s'en remettre à la clémence du ciel : « je les adjurai à mon tour de ne pas être une paire d'idiots » ; mais cette injure ne fait pas reculer le spectre de la potence. Des documents, découverts par Marthe, sauvent l'auteur, mais l'alerte avait été chaude. Elle montre « à quel degré prodigieux les héros d'un roman sont susceptibles de développer leur personnalité quand on la leur a d'abord imprimée avec assez de force ».

On le voit, Grabbe et Anstey, ces précurseurs, effleurent seulement le sujet, puis l'escamotent dans une pirouette de prestidigitateurs. Leur ironie les sauve..., ou les empêche d'y voir plus clair. Chez Pirandello, Unamuno, chez Raymond Schwab, l'humour ne parvient pas à détruire toute angoisse. Une conception tragique de la vie, qui, malgré des causes diverses, leur est commune, explique leur acharnement et leur communicative inquiétude. Unamuno s'est souvent proclamé en perpétuelle « agonie » ; possédée par un désespoir atavique, l'intelligence si aiguë de Raymond Schwab, n'a pas fini — heureusement — de nous surprendre ; sur Pirandello, les témoignages ne manquent pas. Alfred Mortier, dans ses *Études italiennes*[1], résume une conversation qu'il eut en 1924 à Milan avec le « père » de Mathias Pascal. De son propre aveu, Pirandello était « un *onirique*, un homme hanté, possédé par ses personnages ; ce sont eux qui l'envahissent, l'obsèdent, finissent par lui mettre la plume à la main et le contraignent à écrire, lui dictent ce que leurs passions leur suggèrent. Ils mènent hors de lui une existence réelle, insistante, hallucinante, séparée de leur auteur ». Quand il écrivait les *Six personnages* , à Rome, via Mario Pagano, il aperçut un jour des maçons qui, d'un échafaudage en face de sa fenêtre, le regardaient en se tenant les côtes : ils l'avaient pris pour un fou, en le voyant grimacer et gesticuler à sa table de travail.

L'influence de Kierkegaard, un des maîtres d'Unamuno, celle du bergsonisme ambiant ont pu multiplier chez ces écrivains des méditations, si conformes à leur tempérament, sur l'être, la vie, la mort, les rapports du réel et de l'imaginaire, dont la question de la création artistique n'est, après tout, qu'un aspect. Ils sont pénétrés par l'esprit d'une époque « hypercritique », où par suite de l'épuisement des genres dramatique et romanesque, le créateur le cède partout à l'essayiste ; la méditation sur le fonctionnement de l'esprit entrave l'acte de créer. En prêtant au *personnage*, étudié pour la première fois en tant que tel, une conscience de soi autonome, un libre-arbitre, ils soulignent, certes, l'importance des facteurs inconscients dans l'œuvre créa-

1. Messein, 1930, p. 279.

trice, mais ils montrent aussi la noblesse d'un effort qui égale à Dieu le poète. Ils restituent à ce mot son sens étymologique. Des heurts entre le déterminisme (la volonté de l'artiste, malgré tout primordiale), et la liberté du personnage qui, comme chez l'homme dans la rue, souffre de se sentir bridé, va naître cette révolte du créé contre le Créateur, dont les manifestations jalonnent aussi l'histoire des humains « de chair ». Moins familiers avec l'abstraction, certains auteurs auront recours à une matière quelconque — fût-ce le bras nu de Hadaly, l'Ève future, — pour rendre tangibles des idées semblables : dans une farce de Jacinto Grau, *Monsieur de Pygmalion*, les fantoches sont en lutte contre leur montreur ; dans *R. U. R.*, de Karel Capek, les robots s'insurgent contre le patron de l'usine qui les fabrique. Ainsi, œuvre divine ou démoniaque, l'acte de créer des êtres à la ressemblance de l'homme apparaît comme dominé par toute une *Weltanschauung*. Dans une conférence devenue préface (à l'édition Bemporad) : *Comment et pourquoi j'ai écrit les Six personnages*, Pirandello se classe parmi ces narrateurs qui, « en dehors du plaisir de conter, sentent un plus profond besoin spirituel et n'admettent des personnages, des péripéties, des paysages que s'ils sont imbus d'un sentiment particulier de la vie qui leur confère une valeur universelle ; l'art véritable cherche dans l'image, qui doit rester vivante et libre dans toutes ses expressions, un sens qui lui donne de la valeur. »

Il est malaisé de savoir qui, du Basque ou du Sicilien, aborda le premier ce thème, et s'il y eut influence ou rencontre. *Niebla* est antérieur aux *Six personnages*, mais postérieur à la nouvelle qui inspira la pièce : *La tragédie d'un personnage*, au début de *La Trappola*.

Tous les dimanches matins, de huit à treize, Pirandello donne audience aux personnages de ses futures nouvelles. Il note le nom, l'état-civil, les revendications de ces mécontents. Avec bonne grâce et patience, il mène son enquête, malgré la résistance du personnage qui s'imagine « que je prends plaisir à le dégonfler de tout le sérieux avec lequel il s'est présenté à moi ». Tous refusent de se persuader de cette vérité : que le tout est de savoir si nous pouvons être tels que nous nous voulons.

Un petit vieux, le *maestro* Icilio Saporini, expulsé de Rome en 1849 pour avoir composé la musique d'un hymne républicain, et rentré en Italie après 45 ans d'absence, pénètre dans la chambre de Pirandello convalescent : humble, cérémonieux, « avec une petite voix pareille au zinzin d'un moustique :

— Si je pouvais... Si je ne vous dérangeais pas...

Comment donc, s'il pouvait, pauvre petit vieux ! Il avait choisi le moment le plus opportun. Et je le fis mourir incontinent dans une brève nouvelle intitulée : *Musique d'autrefois*.

Certains, souligne avec malice Pirandello, un des auteurs les plus plagiés qui soient, se lassent de me demander audience et vont frapper chez quelque confrère : « J'ai retrouvé dans maint récit tel personnage qui s'était d'abord présenté à moi ; d'autres, mécontents de la façon dont je les avais traités, ont voulu essayer de faire ailleurs meilleure figure ». Inversement, Pirandello, lorsqu'il lit, ce qui arrive même à un écrivain, médite souvent sur un des personnages de son confrère, « le seul qui soit vivant au milieu d'ombres vaines ».

C'est le cas du docteur Fileno. Il a trouvé la paix dans l'étude de l'histoire ; elle lui enseigne à se situer idéalement dans l'avenir pour regarder le présent et l'envisager comme du passé : voir aujourd'hui par le gros bout de la lunette ; en tirer une *Philosophie du Lointain* !... Mais l'inventeur de ce personnage n'a pas su faire de lui le centre de son roman, en sorte que cette vie si riche de possibles est manquée. Or, ce matin-là, le docteur Fileno s'est glissé parmi les personnages de Pirandello, malgré leurs protestations contre l'intrus ; il supplie, puis s'insurge contre l'indifférence de l'écrivain, et c'est la tirade célèbre que Pirandello reprendra textuellement dans les *Six personnages* :

— Personne mieux que vous ne peut savoir que nous sommes des êtres vivants, plus vivants que tous ceux qui respirent et endossent chaque matin des vêtements, moins réels qu'eux peut-être, mais plus vrais ! Il y a bien des façons de venir au monde, cher monsieur, et vous savez bien que la nature se sert de l'imagination humaine comme d'un instrument pour continuer son œuvre de création... Quiconque a la chance de naître personnage

vivant peut même se moquer de la mort Il ne meurt plus ! L'homme, l'écrivain, instrument de la création, mourra ; sa création ne meurt plus !... Dites moi ce qu'était Sancho Pança ! Dites-moi ce qu'était don Abbondio ? [1] Et pourtant, ils ont la vie éternelle !

Pirandello a beaucoup de peine à calmer la soif d'immortalité du docteur, à le persuader de s'appliquer sa propre *philosophie du lointain*, à le convaincre de renoncer à tant d'extravagante ambition.

Niebla, de Unamuno, traite aussi des rapports, souvent difficiles, entre l'auteur et ses créatures : toutes ne sont pas aussi obéissantes que Victor Goti qui a reçu l'ordre d'écrire la préface : « les désirs de M. Unamuno sont pour moi des ordres, dans la plus stricte acception du mot ». Victor Goti sent bien que tout libre-arbitre lui est impossible, mais il se console en pensant que don Miguel n'en jouit pas davantage. Au chapitre XXX, une longue discussion avec son ami Augusto Pérez tente de cerner la notion même de personnage :

— L'âme d'un personnage de drame, de nouvelle, de *novelle*, n'a d'autre intérieur que celui que lui donne...
— Oui, l'auteur.
— Non, le lecteur.

La fin suprême de l'art, pour le conteur, serait donc que le lecteur « en arrivât à douter de la réalité de son propre corps et à croire à son tour n'être rien de plus qu'un personnage *novelesque* ». L'art libérateur vous fait douter de votre propre existence.

Augusto, tenté par le suicide, entreprend le voyage de Salamanque pour consulter don Miguel. Il apprend alors de son créateur qu'il n'existe que comme être de fiction :

Tu n'es, mon pauvre Auguste, qu'un produit de mon imagination et de celle des lecteurs qui lisent le récit de tes prétendus aventures et malheurs, que j'ai écrit... Maintenant, tu sais le secret de ton existence.

Mais Augusto ne se laisse pas convaincre :

— Même en supposant vraie votre théorie que je n'existe pas réellement, et que vous existez,... je ne dois pas être soumis à

1. Le curé de Lecco, dans *Les Fiancés* de Manzoni.

votre fantaisie. Les êtres de fiction eux-mêmes ont leur logique intime..

— Oui, je connais la chanson.

— Un être de fiction romanesque ne peut faire, d'après les lois de l'art, ce qu'aucun lecteur ne s'attend à le voir faire.

Et, parce que la plupart des suicides sont des homicides frustrés, Augusto conçoit le dessein, au lieu de se tuer, de tuer... don Miguel. « Ce ne serait pas la première fois qu'un être de fiction, comme vous m'appelez, tuerait celui qui croyait lui avoir donné la vie... fictive !... » Mais il en revient vite aux supplications : « Je veux vivre, don Miguel, je veux vivre ! » Ce n'est qu'après la sentence irrémédiable qu'il profère la malédiction :

Eh bien, monsieur mon créateur don Miguel, vous aussi vous mourrez ; vous aussi ! et vous retournerez au néant dont vous êtes sorti !... Dieu cessera de vous rêver ! Et tous ceux qui ont lu mon histoire mourront, ce sont des êtres de fiction comme moi, au même titre que moi ! »

Resté seul, menacé par le néant, ses aventures estompées dans un brouillard, Augusto est obsédé par ce problème de l'être :

Et pourquoi n'existerais-je pas ? se disait-il... Pourquoi, surgissant des pages du livre dans lequel est écrit le récit de ma vie factice ; ou surgissant plutôt de l'esprit de ceux qui la lisent, de vous qui la lisez maintenant, pourquoi ne pourrais-je pas exister comme une âme éternelle et éternellement douloureuse. Pourquoi ?... Histoire de livres, — songe-t-il encore, — qu'est-ce qui n'est pas histoire de livres ?... Unamuno est aussi une histoire de livres ! Et il mourra aussi ; ce sera ma vengeance !

Dans un dialogue posthume, il explique à don Miguel qu'il est impossible de le ressusciter : « Croyez-vous possible de ressusciter don Quichotte ? »

— Mais, si je recommence à te rêver ?

— On ne rêve pas deux fois le même songe. Celui que vous recommencez à rêver, ce n'est plus moi, c'est un autre être... Prenez garde, mon cher don Miguel ! Si c'était vous, l'être de fiction, celui qui n'existe pas, qui n'est ni vivant, ni mort,... si vous n'alliez être qu'un prétexte pour que mon histoire et d'autres semblables courrent le monde ? Et pour que, nous une fois morts, nous portions votre âme ?...

*
* *

On le voit, chez l'Espágnol comme chez l'Italien, le problème est d'abord ontologique. Mais, chez Unamuno, la question : Que sont mes personnages ? est précédée de la question : Qui suis-je ? et suivie de la question : Qui est-on ? *Who's who ?* comme dirait l'Anglais. On sait quelles réponses formulaient Nerval, puis Rimbaud, à travers la Kabbale : *Je est un autre*. Pour Unamuno, la *gana* d'immortalité, doublée du sentiment tragique de la vie, est le meilleur de l'homme : mais ce vouloir vivre, et se survivre, doit se nourrir de la conscience qu'on est. Il ne faut pas dormir d'ici l'éternité assurée ; mais pour cela, il faut *con-scire*, rassembler en soi, à chaque minute, toutes les connaissances de soi, connaître qu'on existe de l'orteil au cheveu, se connaître vivant noyau de son univers.

A cet effet, Unamuno utilise le schéma de l'intellectualiste américain Oliver Wendell Holmes : lorsque Jean et Thomas conversent, il y a six hommes en présence : le Jean réel, le Jean idéal de Jean, le Jean idéal de Thomas, — et de même pour Thomas. Mais un seul est vraiment Jean, celui que Jean *veut* être : nous rejoignons Pirandello, qui demande : Pouvons-nous être tels que nous nous voulons ? Et l'on saisit la différence essentielle de tempérament entre les deux auteurs ; Pirandello plus sarcastique, hanté d'ailleurs par la dissociation de la conscience d'être et du vouloir être chez les *aliénés*, qui, par définition, sont étrangers à eux-mêmes ; Unamuno maintenu dans l'appétit de vivre par une solide notion de l'identité charnelle et la foi dans le dogme de la résurrection de la chair.

Dans son roman *On tourne* (Kra, 1925), Pirandello applique à cette exaltante et inquiétante forme d'art qu'était alors le cinéma, riche de tout le possible, ses vieilles méditations.

« J'ai connu Giorgio Mirelli », dit l'opérateur. « Quel Giorgio Mirelli ? Je l'ai connu tel qu'il était dans ses relations avec moi. Tel que je l'aimais. Mais quel était-il avec cette femme (la Nestoroff), et comment était-il ? Etait-il tel qu'elle pût l'aimer ?... Il n'était pas, il ne pouvait pas être *un*, — être le même, — pour

moi et pour elle... Et, nous-même, nous ne pouvons jamais savoir quelle réalité nous est donnée par les autres ; qui nous sommes pour celui-ci, et qui pour celui-là » (p. 78).

Cette enquête sur « la métaphore du soi » remplit *Un, personne et cent mille* ; c'est le sujet de *Madame Morti, une et deux*, nouvelle où l'héroïne, gaie et frivole pour son mari, est silencieuse et grave pour son amant. Ailleurs, même commentaire : « Mme Anita est certainement *une autre*. Mais ce n'est pas tout, elle est une autre et une autre, et encore une autre, tout autant qu'il y a des gens qu'elle connaît et qui la connaissent ».

Les vivants sont donc pour leur entourage une perpétuelle énigme, mais que dire des morts ? Voir, dans *Les trois pensées de la petite bossue, La maison hantée* (Pré-aux-Clercs, 1947, p. 29) ; il est des accommodements avec la loi, déclare l'avocat, mais voilà : l'âme immortelle, MM. les esprits, que font-ils ?

Ils viennent frapper à la porte de mon bureau : Holà, M. l'avocat ! nous sommes là, nous aussi, vous savez ! Nous aussi, nous voulons mettre notre nez dans le code civil !... Nous venons gaiement frapper à la porte des vivants, ricaner dans les armoires, faire rouler des chaises sous vos yeux, comme des gamins dans les rues, épouvanter les pauvres gens, et mettre aujourd'hui dans l'embarras un avocat qui passe pour connaître son affaire ; demain, un tribunal appelé à donner à notre sujet une sentence nouvelle.

De là, chez Pirandello, une sorte de peur devant les fantômes de son imagination, et une attitude de défense passive devant leurs exigences, très différente de cette « agonie », (au sens étymologique qu'il emploie si souvent), de cette lutte avec l'ange qui met aux prises Unamuno et ses concepts. Rien de plus révélateur que ce passage de *On tourne* :

Je m'intéresse à l'histoire de cette femme, je veux dire de la Nestoroff. Je remplis d'elle beaucoup de mes notes ; mais enfin, je ne veux pas me laisser envahir par son histoire ; je veux qu'elle, cette femme, reste devant ma machine, ou mieux, que je reste devant elle ce que je suis pour elle, opérateur, et cela suffit. (p. 111).

Je possède Laïs, elle ne me possède pas. L'auteur ne sera que la main qui tourne la manivelle ; et Pirandello d'insister

sur cette image, bien italienne, du manieur de « fantoccini », caché derrière le paravent de son guignol, et qui aurait un doigt pris, et douloureusement tordu par les fils qui s'embrouilleraient [1].

(De là, cette consistance, cette réalité des marionnettes et de personnages symboliques : la Fille à l'âge dangereux, la Femme aux yeux inquisiteurs, dans *Der Floh im Panzerhaus*, de B. Forster Larrinaga ; dans *Los Intereses Creados*, de Jacinto Benavente ; dans *Marionette, che passonne !* de Rosso di San Secondo).

Tout autre est l'attitude de don Miguel, qui exige que l'artiste tire ses personnages de sa propre chair. Il étend cette exigence à tous les genres littéraires dans *Como se hace una novela* (Mercure de France, 15-5-26) :

> Il me serait impossible d'écrire un roman qui ne serait pas autobiographique... Tout être de fiction, tout personnage poétique que crée un auteur, fait partie de l'auteur même. Et si celui-ci met dans son poème un homme en chair et en os, qu'il a connu, c'est après l'avoir fait sien, partie de lui-même. Les grands historiens sont des autobiographes. Les tyrans qu'a peints Tacite étaient lui-même... Toutes les créatures sont leur créateur. Et jamais l'on n'a senti Dieu plus créateur, plus père, que lorsqu'il mourut en Christ, lorsque, en lui et en son fils, il goûta la mort.
>
> Nous sommes bibliques, affirme don Miguel ; et la pire tristesse pour un être est de n'être pas devenu roman. Sa créature, U. Jugo de la Raza, trouve un jour sur les quais de la Seine un roman où il lit ces lignes : « Lorsque le lecteur arrivera à la fin de cette douloureuse histoire, il mourra avec moi ». Dès lors, sa vie est liée à cette fatidique lecture : vice impuni, a écrit Larbaud ? Allons donc ! Le vice de la lecture est puni de mort continue. Aussi ne doit-on pas souhaiter de roman achevé : « le parfait, c'est la mort, et la vie ne saurait mourir. Le lecteur, qui cherche des romans achevés, ne mérite pas d'être mon lecteur : il est déjà lui-même achevé avant que de m'avoir lu... Et toi, lecteur, qui es parvenu jusqu'ici, est-ce que tu vis ? »
>
> Certains veulent être : d'autres veulent ne pas être : il est des héros du vouloir-ne-pas-être, de la *nolonté*, qui ne sont

1. Cf. André Levinson : *Croisières*, p. 45, éd. La Renaissance, s. d.

pas forcément suicides. Et don Miguel oppose aux personnages crépusculaires, qui ne veulent être ni ne pas être, ces êtres que nous portons en notre chair, et dont il nous suffira de capter le vouloir ou le refus :

Ne t'obstine pas à observer l'extérieur de ceux qui vivent avec toi, mais mêle-toi à eux, excite-les si tu peux, aime-les surtout et attends le jour, — qui peut ne venir jamais, — où ils produiront, toute nue, l'âme de leur âme, celui qu'ils veulent être, dans un cri, dans un acte, dans une phrase. Saisis ce moment, plonge-le en toi, et laisse-le se développer comme un germe, devenir en toi le personnage véritable, véritablement réel. (Prologue).

De tels personnages ne sont pas pour ces lecteurs qui ne veulent que tuer le temps, et, dit Unamuno dans une formule magnifique, qui devront tuer aussi l'éternité. Ces êtres sont issus des sept vertus et des sept péchés que chaque « homme humain » porte en soi, et qui lui permettent de créer des protagonistes de toute sorte. L'appétit de néant qui coexiste nécessairement chez tout « homme humain », avec le vouloir vivre, se traduit par des créatures comme Le Fils, dans *Six personnages*, qui veut ne pas vivre, et interprète ainsi « la volonté de celui qui n'a pas voulu nous mettre à la scène ». Dans *Abel Sanchez* au contraire, l'envie inquiète de Caïn est plus sympathique à Unamuno que la quiétude amorphe d'Abel, qui n'a pas la volonté de vivre.

Les créatures de don Miguel ne manquent généralement pas de cette *gana* d'exister qui possède leur auteur. Ceux de Pirandello, inquiets par excès de lucidité, éparpillés, décentrés, sont abouliques, sans cesse à la recherche de leur moi, de leur raison de vivre, de leurs possibilités d'exister. Ils détruisent le réel au profit d'une construction intellectuelle : suicide simulé, libérateur, de Mathias Pascal, fous d'*Enrico IV*, *Six personnages* conçus une fois pour toutes et qui cherchent à accomplir leur destin. A la limite, la fusion entre fiction et réalité sera totale : dans *Ciascuno a suo modo (Comme ci, ou comme ça)*, les personnages sont des spectateurs, et la foule pénètre sur la scène. « Les personnages véritables du drame attaqueront les personnages fictifs de la pièce et les spectateurs qui cherchent à s'interposer : la représentation ne pourra plus alors se poursuivre... » (C'est

l'aveu que cette dissociation de l'individu sape non seulement l'art théâtral, mais l'homme lui-même, qui ne vit que de conflits.)

Ces destructeurs du réel, Pirandello les dote d'une responsabilité morale, d'où naît une nouvelle éthique : Enrico IV, en simulant la folie par refus de vivre, crée un monde, limité, déterminé, mais dont il aura été le Dieu, auquel il imposera des lois, des sentiments, des idées élus par lui. Plus tard seulement, délivré de sa folie, il regrettera la vie réelle qu'il n'aura pas connue.

*
* *

Alors que Pirandello souligne par un artifice de mise en scène combien ses *Six personnages* sont créatures purement intellectuelles, puisqu'à leur entrée, « une étrange lueur les entoure, comme la buée légère de leur réalité fantastique », et qu'ils conserveront « une certaine consistance de rêve », — Unamuno, c'est dans les œuvres réalistes qu'il voit des mannequins habillés. Pareils au Maese Pedro, le montreur de marionnettes du *Quijote*, leurs auteurs ont ramassé dans les rues, les carrefours et les cafés des boniments qu'ils enregistrent sur disques ; ils contraignent leurs personnages à les répéter. Plus charnel lui semble même son Apollodore, le héros de *Amor y pedagogia* (1902), produit, pourtant, de la technique scientifique et de l'éducation ; si charnel qu'il se tue. Personnage vraiment à lui, de son invention, et donc, dirait-il, autobiographique ; comme l'*Ève future*, de Villiers. Rien n'est autant à vous, de vous, que ce que vous inventez, et qui vit de vous seul : aussi le cas de Olindo Guerrini (1845-1916) le passionne-t-il. On sait que ce vériste publia en 1877 des *Postuma*, dues à Lorenzo Stecchetti, mort phtisique à 30 ans, et intoxiqué de Baudelaire. Or, c'était une mystification, et l'intéressant Lorenzo n'était qu'un mythe.

Comme *Mathias Crismant*, double de R. Schwab.

Raymond Schwab publiait en 1925 son insolite étude biographique et critique, chez Plon, dans une série malicieusement intitulée : *L'Aubier, collection de romans et d'essais*, ce qui entretenait le doute du lecteur, prêt à vénérer

en Mathias un poète méconnu, au destin cruel. Certains s'y laissèrent prendre, ou le feignirent, et Mathias Crismant a vécu jusqu'à nos jours une vie hybride, étonnante, angoissante parfois, de personnage vivant, que tels ou tels êtres croient avoir cotoyé dans cette vallée de larmes et dont ils attendent les œuvres complètes promises. Sur cette existence posthume d'un Mathias fictif, Raymond Schwab nous donna tous renseignements dans *Otez la pierre* !

Un jour d'hiver, alors que je traversais les Tuileries à midi, un 31 janvier, la figure d'un poète m'apparut...

Le livre écrit, qui donnait à cette apparition une consistance qui la rendait sensible aussi aux autres hommes, Raymond Schwab se connut durement séparé de lui-même :

Entre ma créature et moi, j'avais mis le public : fût-il de trois lecteurs, il semble nous chasser de nos livres... Je réclamais de nouveau (la société de Mathias), et plus nouvelle, purifiée de la profanation que je venais d'en faire... Ainsi fallut-il qu'entre autres lettres, juillet 1925 m'apportât celle où une étrangère signant Marina Marsile m'eût demandé, pour les relire, les poèmes par moi supposés... Le vide refait plus cruel appelait une sœur de la même nuit... Cela commençait par la lettre apocryphe de la pseudo-Marina, comme une plaisanterie. Je me vis écrivant à ma correspondante que l'éditeur venait de faire faillite et que les poèmes réclamés par elle demeuraient, sauf quelques exemplaires, distribués à des amis, provisoirement séquestrés par le syndic.

Or, la vie n'admet pas ces plaisanteries de qui joue avec la définition du vivant, et Raymond Schwab dut reconnaître qu'il n'était pas « le maître du jeu » :

Maintenant Marina marchait à ma rencontre, ayant la seule consistance qui vaille pour cet univers, celle que notre esprit lui octroie. Sortie du mien, elle ne tarda pas à se retourner contre lui dans l'attitude d'un témoin à charge : se heurter à une personne inconnue qui vous connaît par vos livres, la partie n'est jamais égale, et Marina était toutes mes lectrices.

Il fut décidé que je lui répondais ; un billet écrit en moi la saisit là-bas où elle achevait d'exister et l'amena jusqu'à ma porte ; j'entendis la sonnerie et je sus quel matin.

Indocile, hostile même, telle se montre cette admiratrice de Mathias Crismant, qui surgissait, pense Raymond

Schwab, « afin d'abroger mon intolérable contrôle sur ma créature et sur moi. » Et l'auteur de respirer « la gêne d'un criminel après son premier interrogatoire » :

La visiteuse affirmait avoir rencontré naguère à Menton le poète même dont j'avais cru feindre la personne ; elle pouvait donner sur lui d'inquiétants détails que j'avais ignorés. Je commençais à mes yeux d'avoir été faussaire... Des éléments qui, le jour des Tuileries, vinrent en moi combler le vide du nom de Mathias, je sais qu'il y eut dans l'époque aussi une certitude, qui aujourd'hui encore y flotte. Si des lecteurs y crurent, c'est que la nécessité depuis longtemps leur en était soufflée par des parcelles, errantes en l'atmosphère, de possibles Mathias... Je crois que j'aurais pu rencontrer ce poète, si je n'en eusse point parlé ; maintenant, j'aurais voulu déchirer mon livre qui m'empêchait d'atteindre l'être dont j'avais pensé l'emplir... Je pensai au saisissement de Hamlet s'il n'eût rencontré l'ombre de son père qu'après avoir parlé de lui sans scrupule. Et je me faisais punir par l'ombre que j'avais lésée.

Et Raymond Schwab laisse repartir, sans lui demander son adresse, cette inquiétante dépositaire de la vérité sur Mathias, son ami fantômal, « le meilleur infirmier de sa solitude ». Il songe ensuite aux revendications de camarades déçus de ne pas voir dans la « biographie insidieuse » du poète de nombreux détails « qui, assurèrent-ils, devaient s'y trouver. » Et il pose une question complémentaire de celles qui tourmentaient Unamuno et Pirandello :

Qui leur avait appris le surplus de mon héros ?... Est-ce que nos créatures aussi ont leur sort inscrit sur des tables où d'autres que nous peuvent lire ?

Moralité de cette tentative ? Celle, sans doute, qu'aurait pu tirer Guerrini, ou Macpherson, inventeur d'Ossian, ou l'éditeur de Clara Gazul, ou le traducteur de Bilitis. De ce jeu où, à la lettre, l'écrivain se veut *sicut Deus*, Raymond Schwab a fort bien codifié les régles ; il en montre aussi les écueils, la vanité, — et quelle charge de responsabilité, eu égard à telle morale ou à telle métaphysique supérieures !

Il est malsain d'inviter ses frères à un rêve de communion, sans leur dire : maintenant on dort, — maintenant on s'éveille. Ils veulent bien se laisser tirer de leur misère, à condition de ne jamais oublier ce qui la caractérise et leur y assure le retour.

Leur proposer d'habiter, de préférence au monde, un postulat qui dépendît de leur complaisance, c'était décrier à la fois leurs tristes richesses et leur faible aptitude à s'en expatrier. Les uns eussent voulu que la plaisanterie, et les autres que le sérieux, fût soutenu d'un bout à l'autre. Malheureusement cela ne pouvait jamais être en moi qu'une ambiguë et vacillante adjuration à l'inconnu. Tout un infra-vivant peut être filtré entre les grosses mailles des phénomènes justiciables de nos sens. J'avais murmuré, sans plus, et selon mon trop peu de religion : faisons comme s'il y en avait un ; « faire comme si »... m'a toujours paru le meilleur fruit de l'esprit humain. Sacrilège ! toute assertion sur un mystère doit être énergique et appuyée de garanties.

Je me trouvais séditieux pour avoir franchi à la dérobée la frontière conventionnelle qui sépare la fiction de la réalité. J'avais avec le dogme du réel pris de telles facilités que devait être enfreint un Décalogue.

* * *

L'étude de faits psychologiques de ce genre se trouverait, à la limite, répondre à l'idéalisme de Schopenhauer : le monde est ma volonté et ma représentation ? Le monde extérieur, peut-être ; mais il est en moi, — si je tente de créer, d'ajouter des personnages à ce monde extérieur, — des puissances qui échappent bientôt à mon contrôle et semblent acquérir une réalité concrète, et une efficience d'idées-forces. Il est clair que la création artistique modifie l'artiste ; que Rodin n'est plus le même après le Balzac qu'avant ; que Balzac père de Vautrin ou de la duchesse de Maufrigneuse est à la fois enrichi et appauvri par ces genèses. Les cas de possession de l'auteur par ses doubles ou ses personnages ne manquent pas, — celle d'Henry Monnier par Joseph Prudhomme, de Jarry par Ubu. Mais qui peut affirmer que Clara Gazul et Hyacinthe Maglanowitch laissèrent toujours en paix l'auteur de la *Vénus d'Ille*, peut-être plus sujet qu'on ne l'imagine à recevoir la visite de fantômes [1] ? Il y

1. Nos contemporains ont si souvent imaginé qu'ils recevaient la visite de leurs personnages que cela tourne au poncif et au procédé. L'humour de Marcel Aymé lui permet encore de tirer quelques effets d'une situation devenue banale, dans une nouvelle de *Derrière chez Martin*. Mais il n'y a plus que de l'habileté chez le Christian Mégret de *C'était écrit* (1948).

On soulignera, au contraire, l'absence quasi totale d'écrivains *français* sur la question. Une telle gymnastique dialectique est peu habituelle à des crânes carté-

aurait là encore matière à réflexions ; ce sera le mérite de Pirandello, Unanumo et Raymond Schwab d'avoir donné une forme moderne au mythe d'Orphée déchiré par des Ménades, — qu'avec l'appui de Dionysos, il avait sans doute inventées.

André Lebois.

siens. Dans *le Malade imaginaire* (A. III, Sc. 5) ; Argan et Béralde discutent bien de Molière et de ses idées sur les médecins ; Argan injurie son auteur, prédit sa mort imminente pour crime de lèse-médecine. Mais le débat est statique, extérieur à la farce ; c'est un entretien où s'affrontent deux thèses ; c'est la *parabase* d'Aristophane bien plus qu'une scène de comédie. Argan y perd donc, pour dix minutes, son individualité de *personnage* ; Béralde, simple porte-parole de Molière, n'en a aucune.

Bien qu'effleuré par des Anglo-Saxons et des Germains, le thème est essentiellement méditerranéen. Si R. Schwab s'est passionné pour ces problèmes, il le doit à la complexité de ses origines qui lui permet de recueillir le legs de modes de pensée tout autres que ceux de Descartes. La place que tiennent ces interrogations dans les courants d'idées de l'Espagne et de l'Italie, terres élues du mysticisme, l'angoisse qu'elles y sèment, prouvent que ces méditations inquiètes ont une parenté certaine avec les effusions des mystiques méditerranéens. Réfléchir à l'acte de créer, c'est fatalement parler à Dieu.

MARCEL PROUST ET L'ITALIE

Le titre même de cette étude ne manquera pas de surprendre. Marcel Proust ne semble pas d'abord un des écrivains qui ont aidé le plus au développement de la culture commune à l'Italie et à la France, un de ces voyageurs qui, comme Stendhal, Taine, Paul Bourget ou Ernest Renan ont rapporté de leurs promenades italiennes un précieux enrichissement ou d'inestimables souvenirs. L'auteur du roman sans doute le plus caractéristique de la première moitié du XX^e^ siècle n'a-t-il pas été contraint, autant par la maladie que par l'orientation de son propre génie, à vivre dans un temps indéfiniment dilaté plutôt que, comme nous tous, dans l'espace ? Et, s'il a, plus qu'aucun autre, le sentiment de la nature au point que les feuilles de nymphéas qui flottent au fil des eaux lentes de la Vivonne ou les aubépines en fleurs sur un ciel encore mouillé de mars lui causent presque des défaillances, un jour viendra — très vite — où il sera contraint de les contempler mélancoliquement derrière les vitres d'une voiture hermétiquement close. On nous a dit les aventures à la fois douloureuses et burlesques dont un asthme précoce qu'aggravèrent de déplorables soins fut la cause ! telle cette politesse certes intempestive de deux Américains qui, venus à Paris pour voir le romancier qu'ils admiraient tant, lui adressaient chaque matin un bouquet de fleurs magnifiques qu'il fallait aussitôt jeter, parmi quelles malédictions, par la fenêtre prudemment entr'ouverte !

Mais derrière cette sagesse involontaire, quel débordement d'imagination ! Ces lieux qu'il dut renoncer à parcou-

rir, ces villes aux syllabes prometteuses et si lourdes de résonances, qui en a eu ou en aura jamais une vision plus éblouissante que ce malade très frileusement enveloppé dans sa houppelande, contraint à ne quitter sa chambre qu'à l'heure nocturne où s'interrompt la vie mystérieuse des parfums ? Et qui pouvait mieux comprendre Venise que ce voyageur de quelques jours auquel il fut donné de réaliser un seul de ses rêves et qui vint s'asseoir un soir sur cette place Saint-Marc où Baudelaire eût aimé vivre parce que tout y est net, poli et froid comme le minéral et le marbre ? Car Proust y trouvait enfin ces vraies dimensions du temps où il pressentait que le monde existe réellement, d'un temps où présent et passé deviennent contemporains à un point tel que l'on peut y glisser, sans anachronisme, de l'un à l'autre, perdu dans un chatoyement de couleurs, dans un déluge de parfums et de sons d'où surgissent tous les mirages ! Et c'est parce que l'adolescent Proust a tant aimé l'Italie qu'il n'a pu que s'enivrer de l'image même d'un voyage au dernier instant irréalisable, — malade à cause de l'intensité extrême de son désir — c'est parce que Venise, Padoue, Pise et Florence se sont intégrées à son œuvre aussi fortement qu'Auteuil ou Dauville — Combray ou Balbec — composant avec les sensations et les sentiments qu'elles ne cessaient d'évoquer un alliage d'un seul bloc, que j'ai voulu ajouter ces quelques pages à d'autres révélatrices des aspects d'une personnalité infiniment riche et multiple.

Ouvrons d'abord dans *Les Plaisirs et les Jours* la nouvelle intitulée *Regrets et Rêveries* [1]. Proust a écrit ces lignes à vingt ans à peine. Gauches encore, comme celles si voisines de Flaubert, elles annoncent pourtant tous les développements ultérieurs. Elles révèlent une angoisse qui ne fera que s'approfondir. La même enquête y est menée pour fondre étroitement, suivant une perspective nouvelle, l'imaginaire et le réel. L'influence de l'*Éducation Sentimentale* m'y semble à tout instant perceptible. Les deux amants qu'il met en

1. *Les Plaisirs et les Jours — Regrets et Rêveries Couleur du Temps*. Gallimard, Paris. Le fragment dont je parle ici a pour titre : *Présence réelle*. Il semble que des réminiscences de Nietzsche glissent à travers les lignes : « Nous nous sommes aimés dans un village d'Engadine au nom deux fois doux : le rêve des sonorités allemandes s'y mourait dans la volupté des syllabes italiennes », pp. 222 à 227.

scène ne connaissent pas plus que lui l'Italie ; elle est pour eux, comme pour lui, la terre promise, un paradis seulement entrevu. Pourtant dans le village de Suisse où ils sont venus abriter leur amour, on leur dit que de l'Alpgrun on aperçoit, se déroulant au soleil, tous les degrés des collines déclinantes qui s'écartent pour former l'écrin où sont blottis les lacs : sur leurs bords le feuillage transparent de l'olivier se mêle à la haute tige du cyprès solennel et au pampre doré de la vigne du matin ; après le départ de l'aimée, le jeune malade, si pareil à Proust, son frère par sa fragilité et sa ferveur, décide, non sans une certaine appréhension, de tenter l'excursion. Et pourtant il ne sera pas déçu :

Nous partîmes pour l'Alpgrun, imaginant que, dans le spectacle étendu devant le pic, là où commençait l'Italie, le paysage réel et dur cesserait brusquement et que s'ouvrirait, dans un fond de rêve, une vallée toute bleue. En route nous nous rappelâmes qu'une frontière ne change pas le sol et que, si même il le changeait, ce serait trop insensiblement pour que nous puissions le remarquer ainsi, tout d'un coup. Un peu déçus, nous riions pourtant d'avoir été si petits enfants tout à l'heure.

Mais en arrivant au sommet, nous restâmes éblouis. Notre enfantine imagination était, devant nos yeux, réalisée. A côté de nous, des glaciers étincelaient. A nos pieds des torrents sillonnaient un sauvage pays d'Engadine d'un vert sombre. Puis une colline un peu mystérieuse, et après, des pentes mauves entr'ouvraient et fermaient tour à tour une vraie contrée bleue, une étincelante avenue vers l'Italie. Les noms n'étaient plus les mêmes ; aussitôt ils s'harmonisaient avec cette suavité nouvelle. On nous montrait le lac de Poschiavo, le pizzo de Verona, le val de Viole.

Le bel amour n'aura qu'un temps. Il n'en demeurera qu'un témoignage : des lettres entrelacées dans le livre offert aux réflexions des voyageurs de passage dans une auberge de haute montagne. « La satiété est venue avant la possession ». Et à celle qu'il rêvait de conduire jusqu'à ce sommet d'où se pressent une terre lumineuse, son platonique amant n'adressera que quelques mots désenchantés : « Ta vue ne garde pour moi qu'un charme, celui de me rappeler tout à coup ces noms d'une douceur étrange, allemande et italienne : Sils Maria, Silva Plana, Crestaldo, Samaden, Celerina, Juliers, Val de Viole ».

Déjà passe dans ces pages, dont il convient de souligner l'importance, car les thèmes de « la Recherche du temps perdu » s'y ébauchent, comme un leit-motiv lancinant qui découvre l'une après l'autre ses harmoniques, un étrange renoncement. Marcel sait qu'il ne fera jamais les beaux voyages projetés. Mais il s'en console. C'est en nous, au plus profond de notre conscience, que se forment les perspectives les plus exactes :

Pourquoi voyagez-vous si souvent ?,

s'informe Olivian dans une autre nouvelle.

Les carrosses des voitures nous emmènent bien lentement où notre rêve nous conduirait si vite. Pour être au bord de la mer, vous n'avez qu'à fermer les yeux...

Laissez ceux qui n'ont que les yeux du corps déplacer toute leur suite et s'installer avec elle à Pouzzoles ou à Naples... Pourquoi surtout vouloir vous acharner à jouir du présent, pleurer de n'y jamais réussir ? Homme d'imagination, vous ne pouvez jouir que par le regret et dans l'attente, c'est-à-dire du passé et de l'avenir [1].

Ces lignes sont très explicites. Elles nous montrent que Proust, avant même la période d'apparente dissipation de sa vie mondaine, est en possession de la règle essentielle de son art. Il sait que nous ne pouvons nous installer dans le présent, que chaque impression est fugitive ; elle passe en nous en subissant la double loi du temps qui l'entraîne et la dissoud et du prisme de réfraction qu'est notre conscience qui la déforme ; mais en nous elle se fixe à notre insu, si bien qu'elle vivra d'une vie mystérieuse qui ne sera qu'à quelques privilégiés révélée. Ces privilégiés, ce sont ceux chez lesquels prédomine cette fonction que Proust, comme

1. *Comédie italienne* dans *Les Plaisirs et les Jours*, pp. 90-93. Le personnage, à peine esquissé d'Olivian, emprunte certains traits de caractère à l'Adolphe de Benjamin Constant et à l'Octave de Stendhal *(Armance)* ; déjà le thème de la mémoire affective s'y dessine : « Un jour vous aurez plaisir à sentir un parfum doux s'élever de votre mémoire comme d'une brouette jardinière remplie jusqu'aux bords ». — à rapprocher de la notation beaucoup plus précise de *la Recherche du Temps perdu*. « Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presqu'impalpable, l'édifice immense du souvenir ». *A la Recherche du Temps perdu*, édition illustrée par Van Dongen, I, *Du Côté de chez Swann*, p. 39. — V. aussi p. 134 : *Stratification des souvenirs*.

Baudelaire, considère comme supérieure à toutes les autres, celle que J. B. Vico appelait la « mémoire composite », c'est-à-dire la mémoire unie à l'imagination. Cette fonction ne se borne pas à conserver les images ; elle les anime, leur donne une vie nouvelle, nous installant à la fois dans le passé qu'elle recrée et dans l'avenir qu'elle devance. Ainsi naît ce monde qui échappe au vieillissement, qui conserve, en nous seulement, ses traits éternels, au point que, s'il nous arrive par hasard de nous retrouver à un moment nouveau du temps qui s'écoule, nous sommes surpris, jusqu'à éprouver le double sentiment du tragique et de l'absurde, de la différence qu'il présente avec ce fragment indestructible du temps retrouvé que nous portons en nous. L'éternité n'est pas pour Proust au delà et au-dessus du temps ; elle est la minute unique saisie dans sa différence essentielle, désormais existante hors du temps, dans ces régions inexplorées de l'esprit où elle va subir une totale transmutation. L'esprit est cet étonnant alchimiste qui, spiritualisant la matière propre qui lui est donnée, l'arrache à l'écoulement auquel elle est soumise. Et dans ce monde sous-marin où vivent les êtres et les choses ainsi soustraites au devenir, comme dans ces baignoires de l'Opéra, où les femmes du monde deviennent des déités qu'adorent des monstres masculins, s'instituent des rapports nouveaux fixes et définitifs, se dégagent des caractères permanents sur lesquels le temps, capable de défaire les lignes du corps le plus beau, au point de lui infliger la suprême insulte du ridicule, est sans prise. Inutile donc de chercher à voir deux fois le même paysage ; on ne pourrait être, par ce deuxième contact, que troublé ou déçu. Inutile même à la limite de le voir une fois si on a pu l'évoquer au fond de soi-même par la lecture ou par la magie des syllabes qui permettent d'en retenir quelques aspects. Proust n'est pas loin de penser, comme Nietzsche, que la maladie est un privilège, à la fois parce qu'elle nous contraint à un effort héroïque pour surmonter ses défaillances, et parce qu'elle nous dote d'un pouvoir de jouissance accru. Le malade ne veut rien laisser échapper de ce qui lui coûte tant d'efforts — c'est ainsi que Proust visitant, au cours d'une de ses plus douloureuses crises d'asthme, Laon et les églises de la région,

montera jusqu'à la plate-forme de la grande tour de Coucy appuyé presqu'évanoui au bras de Bertrand de Fénelon qui « pour l'encourager, chantait à mi-voix l'Enchantement du Vendredi-Saint ». C'était en effet un vendredi-saint, et les arbres fruitiers étaient tous en fleurs sous les premiers rayons du soleil. Quel raffinement de volupté dans cette synthèse, goûtée jusqu'à l'extrême-limite où le désir se mue en souffrance, de sons, de couleurs et de parfums ! Voici les premières notes balbutiées de cette symphonie du printemps qui se développe, avec des hésitations et d'incessantes reprises dans toute l'œuvre de Proust, symbolisée tantôt par le charme botticellien de madame Swann, aperçue sous la tâche mauve de son ombrelle, avec autour d'elle l'arabesque mouvante de ses adorateurs, tantôt par la phrase presqu'insaisissable de la sonate de Vinteuil. Ces jours-là Marcel se redit à mi-voix le conseil de Ruskin : « Aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois ». Mais il y a plus et mieux encore. Le malade n'est pas distrait par l'aspect extérieur et mensonger des choses, par ces apparences que les gens trop bien portants appellent le réel :

Comme les amants, quand ils commencent à aimer, comme les poètes dans le temps où ils chantent, nous dit la préface des *Plaisirs et Jours*, les malades se sentent plus près de leur âme [1].

Et quelques lignes plus loin il ajoute :

La vie est chose dure qui serre de trop près, perpétuellement nous fait mal à l'âme. A sentir ses liens un moment se relâcher, on peut éprouver de clairvoyantes douceurs. Quand j'étais tout enfant, le sort d'aucun personnage de l'histoire sainte ne me semblait aussi misérable que celui de Noë, à cause du déluge qui le tînt enfermé dans l'arche pendant quarante jours. Plus tard je fus souvent malade et, pendant de longs jours, je dus rester aussi dans « l'arche ». Je compris alors que jamais Noë ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fît nuit sur la terre [2].

1. *Les Plaisirs et les Jours*, o. c., p. 13.
2. *Les Plaisirs et les Jours*, o. c., pp. 13-14. V. également la suite : « Quand commença ma convalescence, ma mère, qui ne m'avait pas quitté et, la nuit même, restait auprès de moi, ' ouvrit la porte de l'arche ' et sortit. Pourtant, comme la colombe, elle revint encore ce soir-là. Puis je fus tout à fait guéri ; comme la colombe elle ne revint plus. Il fallut recommencer à vivre, à se détourner de soi, à entendre des paroles plus dures que celles de ma mère ; bien plus, les siennes, si perpétuellement douces jusque-là, n'étaient plus les mêmes,

Voilà pourquoi Marcel Proust, comme les lamas thibétains, prolongera l'introspection jusqu'aux limites incertaines de la vie et de la mort. Dans le long fragment intitulé : *Mort de Baldassare Silvande*, il prolonge jusqu'à l'ultime seconde l'expérience de son héros ; quand le médecin prononce les paroles fatidiques : « il est mort », le spectateur angoissé se demande si ces mots ne retentissent pas, indéfiniment prolongés, dans la conscience de celui qui s'en est allé. De même pouvons-nous dire exactement à quel instant s'interrompt la vision que Bergotte, aux dernières secondes de sa vie, s'efforce de fixer sur sa rétine du mur jaune peint par Ver Meer ? Là s'ouvre sans doute le passage qui conduit du temps qui s'écoule au temps retrouvé, là se ralentit le rythme qui nous emporte au point qu'il nous est impossible de dire si tout s'arrête ou si l'apparence vaine s'immobilise et se fixe sous les traits, non plus de l'existence contingente et absurde, mais de l'être permanent, essentiel. Et voici que l'effort désespéré de l'artiste pose la question, qui seule importe, du métaphysicien.

Mais revenons à l'enfance de Proust, puisque, durant ces années qui s'écoulent entre la première crise de la maladie désormais installée à son chevet et l'inquiète adolescence, s'affine sa sensibilité, se forme son art poétique. C'est alors qu'il se retire dans l'Arche et, parmi les paysages qu'il aperçoit, il n'en est pas qui l'enchantent davantage que ceux de l'Italie pressentie, puis annoncée. C'est d'abord à travers les livres qu'il la voit, mais si loin de lui, presqu'inaccessible. C'est là un autre monde dont il ne pense pas qu'on puisse l'atteindre. Son guide sera Stendhal d'abord, et *La Chartreuse de Parme*. Et c'est pourquoi, il convient de le noter, il s'intéresse surtout à l'Italie du Nord, aux lacs d'abord que Fabrice découvre à son retour de Waterloo, à toutes ces petites villes dont le nom charme ou embaume, à Padoue et aux fresques de Giotto, à Florence et à Fiesole où Stendhal se rendit pour fuir la solitude de Civita-Vecchia à laquelle on l'a condamné, à Venise enfin, qui devait demeurer, pour

mais empreintes de la sérénité de la vie et du devoir qu'elle devait m'apprendre. Douce colombe du déluge, en vous voyant partir, comment penser que le patriarche n'ait pas senti quelque tristesse se mêler à la joie du monde renaissant ? » V. également *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., I, p. 33.

le Consul dérisoire, une terre promise dont jamais il ne franchira le seuil. Nous verrons que plus tard Proust aura un guide plus averti encore, Ruskin. Mais surtout, chez cet enfant — qui n'a pas quinze ans — quel tumulte d'images !

Le Marcel de *Du côté de chez Swann* ne voyage pas, mais sa grand'mère a disposé dans sa chambre des photographies de monuments et des reproductions de tableaux, représentant les paysages les plus beaux : c'est ainsi que, de bonne heure, il s'accoutume à scruter les moindres détails de la cathédrale de Chartres, telle que l'a vue Corot, et le Vésuve peint par Turner. De plus ses études historiques et ses lectures viendront compléter son éducation artistique, en rendant plus profond encore son amour du passé :

> Chaque fois que je pensais à eux, [aux châtelains de Guermantes], je me les représentais tantôt en tapisserie, comme était la comtesse de Guermantes dans le « Couronnement d'Esther » de notre église, tantôt de nuances changeantes, comme était Gilbert le Mauvais dans le vitrail, où il passait du vert chou au bleu prune, selon que j'étais encore à prendre de l'eau bénite, où que j'arrivais à nos chaises..... enfin toujours enveloppés du mystère des temps mérovingiens et baignant comme dans un coucher de soleil, dans la lumière orangée qui émane de cette syllabe : « antes ».

Et c'est ainsi sans doute qu'il aperçut alors l'Italie, immense fresque immobile où la Marie-Madeleine de Giotto s'incline humblement, sur un tapis de marguerites et de pâquerettes aux pieds du Christ qui la relève, nobles patriciens dans leur manteau de velours cramoisi peints par le Titien, épousailles mystiques du Doge et de la mer, au temps de la gloire de Venise, surgissant, déité éternelle, sous le pinceau de Véronèse. Car l'art justement immobilise des moments séparés, mais complémentaires du Temps, crée l'éternel au sein du mouvant. Il serait facile de relever dans

1. *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., I, p. 124. Aussi est-il déçu quand, pour la première fois, il aperçoit la véritable comtesse de Guermantes, déception qu'il s'efforce de se cacher à lui-même en se répétant : « Glorieux dès avant Charlemagne, les Guermantes avaient droit de vie et de mort sur leurs vassaux ; la duchesse de Guermantes descend de Geneviève de Brabant. Elle ne connaît ni ne consentirait à connaître aucune des personnes qui sont ici ».

l'œuvre de Marcel Proust de très nombreuses notations sur les peintres italiens. C'est Botticelli qui, éclairant de traits mystérieux le visage d'Odette lui prête une langueur qui la rend émouvante — la grâce flexible de ce qui est éphémère. Il pare les détours de son corps de cette langueur morbide qui fut celle de son modèle préféré, si bien que Swann retrouve, à travers le temps, ce même type de Beauté que la nature par intervalles se plaît à reproduire, motif dont seules les harmoniques varieront [1]. On est un peu honteux, dira-t-il ailleurs, d'employer des mots à effet, d'user d'un style « en parlant à une femme-mage qui va, à tout instant, aussi avant dans les secrets de la création et le cœur caché de la réalité que Léonard de Vinci ». Par-dessus tout, Proust aime le Giotto de la chapelle de l'Arena, à Padoue, dont « les anges sont des créatures réelles et effectivement volantes ». Voici enfin Carpaccio : mademoiselle Percepied (notons le détail comique volontairement introduit par le nom, et qui souligne la disproportion entre l'événement lui-même et l'importance que la vanité de ses acteurs lui prête). ... Mademoiselle Percepied va se marier à l'église de Combray :

Le soleil, souligne Proust, donnait une carnation de géranium aux tapis rouges qu'on y avait étendus par terre pour la solennité et sur lesquels s'avançait, en souriant, M^me^ de Guermantes, et ajoutait à leur lainage un velouté rose, un épiderme de lumière, cette sorte de tendresse, de sérieuse douceur dans la pompe et dans la joie qui caractérise certaines pages de Lohengrin, certaines peintures de Carpaccio, et qui font comprendre que Baudelaire ait pu appliquer au son de la trompette l'épithète de délicieux [2].

1. *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., I. *Un amour de Swann*, p. 162. « Quoi qu'il en soit, et peut-être parce que la plénitude d'impressions qu'il avait depuis quelque temps, bien qu'elle lui fût venue plutôt avec l'amour de la musique, avait enrichi même son goût pour la peinture, le plaisir fut plus profond et devait exercer sur Swann une influence durable qu'il trouva à ce moment-là dans la ressemblance d'Odette avec la Zéphora de ce Sandro di Mariano auquel on donne plus volontiers son surnom populaire de Botticelli depuis que celui-ci évoque au lieu de l'œuvre véritable du peintre l'idée banale et fausse qui s'en est vulgarisée », et p. 163 : « Cette vague sympathie qui nous porte vers un chef-d'œuvre que nous regardons, maintenant qu'il connaissait l'original charnel de la fille de Jéthro, elle devenait un désir qui suppléa désormais à celui que le corps d'Odette ne lui avait pas d'abord inspiré. Quand il avait regardé longtemps ce Botticelli, il pensait à son Botticelli à lui qu'il trouvait plus beau encore et, approchant de lui la photographie de Zéphora, il croyait serrer Odette sur son cœur ».

2. *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., I, *Du côté de chez Swann*, pp. 128-129.

Ici Proust s'est souvenu (mais en l'élargissant par le thème des correspondances, que Baudelaire a emprunté à Swedenborg), d'une phrase de Ruskin : « Carpaccio, lorsque, représentant une fête dans une ville, il veut donner une impression de grande splendeur, a recours aux draperies déployées aux fenêtres ». Oui, c'est bien dessinée sur une tapisserie avec ses villes aux rues étroites, aux tours multiples, aux cavalcades chatoyantes de couleurs, comme celles qu'a peintes Benozzo Gozzoli sur les murs de la chapelle des Medicis-Ricardi à Florence que Proust se représente l'Italie. Elle est située dans le temps plus que dans l'espace, et surgit du passé comme ces fêtes annuelles du Palio de Sienne, animées des hennissements des chevaux, du tumulte des appels, des fanfares triomphantes, où chaque quartier se présente avec des traits qui ne varient pas, sous la forme de symboles éternels flottant au soleil d'août, dans le miroitement des étendards et des bannières : « Velours de toutes couleurs, dit une phrase de *Pastiches et Mélanges*, employés pour lutter, comme dans Carpaccio, contre les tapis du Turc, et briller sur les tours arabesques de Barbarie [1] ».

Mais cette Italie stéréotypée et comme burinée en lignes accusées, où Bologne se dresse avec toutes ses tours, où, comme sur un vitrail de primitif ou un dessin de livres d'heures, San Gimignano nous offre sa ceinture intacte de remparts et ses palais dont chaque donjon veut orgueilleusement dépasser les autres, où la prison se referme, au lendemain du triomphe incendiant la lagune, dans Venise irritée sur Carmagnola vaincu, va soudain devenir très proche. Très jeune, Proust rêvait d'aller à Florence, à Parme, à Pise, à Venise :

> Ces images irréelles, fixes, toujours pareilles, emplissaient mes jours et mes nuits, différencièrent cette époque de ma vie de celles qui l'avaient précédée.

Or voici qu'un jour, négligemment, comme s'il parlait d'une chose toute naturelle, le docteur Proust dit son intention d'emmener sa famille en Italie. Et désormais Marcel découvre un passage entre le monde de la vie quotidienne et le pays mystérieux qui cesse d'être une image

1. *En mémoire des Églises assassinées*, dans *Pastiches et Mélanges*.

d'Épinal. Désormais ce sont les guides qu'il va lire fiévreusement parce qu'ils découpent en journées réelles ce qui demeure encore une aventure, un voyage fabuleux à travers le temps :

Mais, à l'approche des vacances de Pâques, quand mes parents m'eurent promis de me les faire passer une fois dans le nord de l'Italie, voilà qu'à ces rêves de tempête dont j'avais été rempli tout entier, ne souhaitant voir que des vagues accourant de partout, toujours plus haut, sur la côte la plus sauvage, près d'églises escarpées et rugueuses comme des falaises et dans les tours desquelles crieraient les oiseaux de mer, voilà que, tout à coup, les effaçant, leur ôtant tout charme, les excluant par ce qui leur était opposé et n'aurait pu que les affaiblir, se substituait en moi le rêve contraire du printemps le plus diapré, non pas le printemps de Combray, qui piquait encore aigrement avec toutes les aiguilles du givre, mais celui qui couvrait déjà de lys et d'anémones les champs de Fiesole et éblouissait Florence de fonds d'or pareils à ceux de l'Angelico [1].

Cette Italie reste encore comme le domaine sans nom du Grand Meaulnes, l'étendue incertaine que recouvre la brume et sur laquelle se penche le veilleur aux colombes. Un pressentiment avertit l'enfant qu'elle demeure située bien loin, si loin même qu'il ne pourra l'atteindre. Et pourtant les jours passent, le rêve se précise. Les malles sont ouvertes où les vêtements seront entassés. Alors brusquement une transposition s'opère, et, comme une photographie prend un relief inattendu dans un stéréoscope qui va en marquer les divers plans, et prêter un mouvement aux personnages, cette Italie tout entière engagée dans le temps vient se situer dans l'espace à quelques heures seulement de

1. *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., 1, pp. 273-274. V. également plus loin : « Mais bientôt, comme ces phénomènes naturels dont notre confort ou notre santé ne peuvent tirer qu'un bénéfice accidentel et assez mince jusqu'au jour où la science s'empare d'eux, et, les produisant à volonté, remet en nos mains la possibilité de leur apparition, soustraite à la tutelle et dispensée de l'agrément du hasard, de même la production de ces rêves d'Atlantique et d'Italie cessa d'être soumise uniquement aux changements des saisons et du temps. Je n'eus besoin pour les faire renaître que de prononcer ces noms : Balbec, Venise, Florence, dans l'intérieur desquels avait fini par s'accumuler le désir que m'avaient inspiré les lieux qu'ils désignaient. Même au printemps, trouver dans un livre le nom de Balbec suffisait à réveiller en moi le désir des tempêtes et du gothique normand ; même par un jour de tempête le nom de Florence ou de Venise me donnait le désir du soleil, des lys, du palais des Doges et de Sainte-Marie-des-Fleurs ».

Paris, découverte à l'aube du surlendemain, très réelle cette fois et offrant successivement au voyageur extasié, à quelques lieues seulement de distance la colline de Verone, la plaine où chevauchent les campaniles et les coupoles de Saint-Antoine-de-Padoue, et enfin, à l'issue de la voie royale du Grand Canal, tournée vers la Piazzetta, l'église de la Salute.

Mais hélas ! le pressentiment n'avait pas menti. Cette Italie qui surgissait à portée de la main, comme un fruit mûr qui s'offre, s'éloigne à nouveau, séparée d'un enfant trop nerveux par la fièvre extrême de son désir.

Quand j'entendis mon père me dire : « Il doit faire encore froid sur le Grand Canal, tu ferais bien de mettre à tout hasard dans ta malle ton pardessus d'hiver et ton gros veston » ... « je m'élevai à une sorte d'extase ; ce que j'avais cru jusque-là impossible, je me sentis vraiment pénétrer « entre ces rochers d'améthyste pareils à un récif de la mer des Indes » ; par une gymnastique suprême et au-dessus de mes forces, me dévêtant comme d'une carapace sans objet de l'air de ma chambre, qui m'entourait, je le remplaçai par des parties égales d'air vénitien, cette atmosphère marine, indicible et particulière comme celle des rêves que mon imagination avait enfermée en ce nom de Venise, je sentis s'opérer en moi une miraculeuse désincarnation ; elle se doubla aussitôt de la vague envie de vomir qu'on éprouve quand on vient de prendre un gros mal de gorge, et on dut me mettre au lit avec une fièvre si tenace que le docteur déclara qu'il fallait renoncer non seulement à me laisser partir maintenant à Florence et à Venise, mais, même quand je serai entièrement rétabli, m'éviter, d'ici au moins un an, tout projet de voyage et d'agitation [1].

Voilà donc de nouveau Marcel dans l'Arche ; mais sans doute n'a-t-il évité qu'une déception, analogue à celle qu'éprouva Maeterlinck dans cette Sicile où l'avaient attiré les Muses. C'est dans le temps où elle ne subira aucune atteinte, où elle sera soustraite à tout ce qui lui prête un visage conventionnel que vivra cette Italie merveilleuse dont l'adolescent va pouvoir s'enchanter. De nouveau le Ponte-Vecchio réapparaît « jonché à foison de jacinthes et d'anémones, tandis que le soleil du printemps teint les

1. *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., I, p. 278.

flots du Grand Canal d'un si sombre azur et de si nobles émeraudes qu'en venant se briser aux pieds des peintures du Titien, ils pourraient rivaliser de riche coloris avec elles ». Désormais les mots retrouvent leur pouvoir d'incantation :

Je n'eus besoin pour les faire renaître [ces rêves d'Atlantique et d'Italie] que de prononcer ces noms : Balbeck, Venise, Florence, dans l'intérieur desquels avait fini par s'accumuler le désir que m'avaient inspiré les lieux qu'ils désignent. Même au printemps trouver dans un livre le nom de Balbec suffisait à réveiller en moi le désir des tempêtes et du gothique normand ; même par un jour de tempête, le nom de Florence et de Venise me donnait le désir du soleil, des lys, du palais des Doges et de Sainte-Marie-des-Fleurs.

Voici Parme imaginée à l'aide de la syllabe lourde de son nom « où ne circule aucun air », et de tout ce que Proust lui a fait « absorber de douceur stendhalienne et du reflet des violettes ». Les demeures n'y sont comparables à celles d'aucune autre ville d'Italie. Elles sont « compactes, mauves et douces » — et l'heure doit y résonner avec cette solennité qu'imaginait Baudelaire, dont la sensibilité est si proche de celle de Proust, au pays mystérieux qu'il évoquait à travers les ondes d'une chevelure. Quant à Florence, à laquelle le prisonnier de l'Arche pense toujours avec une extase contenue et où il n'ira jamais, elle s'offre à lui désormais sous l'aspect d'un de « ces tableaux de Giotto qui montrent, à deux moments différents de l'action, un même personnage, ici couché dans son lit, là s'apprêtant à monter à cheval[1] ». Son nom revêt ainsi la forme d'un diptyque aux panneaux superposés :

Dans l'un, sous un dais architectural, je contemplais une fresque à laquelle était partiellement superposé un rideau de soleil matinal, poudreux, oblique et progressif. Dans l'autre (car, ne pensant pas aux noms comme à un idéal inaccessible, mais comme à une ambiance réelle dans laquelle j'irai me plon-

1. C'est Swann qui a révélé à Marcel les Giotto de l'Arena de Padoue : *A la Recherche du Temps perdu*, I, pp. 62-63. Mais ces images pressenties ne sont pas encore séparées de l'élément caricatural qu'une association d'idées fortuite leur a ajouté. Cet élément caricatural, qui, chez Proust, représente le *réel* constamment mêlé à l'*idéal* et *au rêve* (comme dans *les Maîtres-Chanteurs* de Richard Wagner) a été très bien saisi par Van Dongen.

ger, la vie non vécue encore, la vie intacte et pure que j'y enfermais donnait aux plaisirs les plus matériels, aux scènes les plus simples, cet attrait qu'ils ont dans les œuvres des primitifs), je traversai rapidement — pour trouver plus vite le déjeuner qui m'attendait avec des fruits et du vin de Chianti — le Ponte-Vecchio encombré de jonquilles, de narcisses et d'anémones.

Les lettres, dans leur concision inévitable, dans la discrétion qu'impose le bon ton, ne se prêtent pas à de tels débordements d'imagination ; elles n'en révèlent pas moins les mêmes désirs et les mêmes regrets. A travers ce qu'elles disent une oreille attentive saura percevoir ce qu'elles taisent :

« Il y a », écrira un jour Marcel Proust à sa grande amie, madame Strauss, « il y a de très belles choses que j'ai une extrême envie de voir, et je n'ai jamais pensé à vous demander si vous les connaissiez, je ne sais même pas si vous êtes jamais allée à Florence [1] ».

Et ce n'est point par simple politesse que dans un article que publiera le *Figaro* du 15 juin 1907, il citera quelques vers d'une pièce de la Comtesse de Noailles qu'il qualifie d'admirables :

> La dogana, le soir, montrant sa boule d'or
> Semble arrêter le temps et prolonger encor
> La forme du soleil qui descend dans l'abîme.

Le jour arrive vite toutefois où la griserie des syllabes ne suffit plus, leur pouvoir d'évocation est tôt épuisé et les images qui surgissent à leur appel ne sont que des esquisses dont les contours s'effacent vite... « Mais les noms présentent des personnes — et des villes qu'ils nous habituent à croire individuelles, uniques comme des personnes — une image confuse qui tire d'eux, de leur sonorité éclatante ou sombre, la couleur dont elle est peinte uniformément comme une de ces affiches, entièrement bleues ou entièrement rouges, dans lesquelles, à cause des limites du procédé employé, ou par un caprice du décorateur, sont bleus ou rouges,

1. Correspondance avec Madame Strauss, dans *Correspondance générale de Marcel Proust*. La Palatine. A la librairie Plon, 1936, p. 122.

non seulement le ciel et la mer, mais les barques, l'église, les passants ».

Fort heureusement les livres, ces amis en qui Proust comme Montaigne a mis toute sa confiance, en nous présentant d'une même ville, vue à travers son histoire, des vues successives que l'imagination rassemble et transfigure peut apporter au prisonnier de l'Arche, leur aide secourable. Il n'est pas un seul volume de *la Recherche du Temps perdu* où l'Italie n'apparaisse, trait de lumière presqu'imperceptible, ou soudain féerie d'un printemps brusquement éclos à travers les pages d'un auteur aimé ou l'incantation des syllabes chantantes. C'est au contact de ses musiciens, de ses sculpteurs et de ses peintres que s'est formée la sensibilité de Swann, c'est d'elle qu'il parle à Odette et la nostalgie du printemps, tel que Botticelli l'a vu, se mêle à la mélodie hésitante d'un amour tardif. C'est à elle encore qu'il pense quand, se sachant condamné, il vient prendre congé du duc, et de la duchesse de Guermantes. Depuis longtemps ils ont ensemble projeté un voyage dans les villes d'art dont le connaisseur qu'est Swann leur a très souvent parlé. La duchesse plus perspicace et plus pitoyable que son mari, uniquement préoccupé de la robe et des souliers rouges que sa femme doit porter au bal donné par leur cousin le prince de Guermantes, revient sur ce projet déjà ancien ; un instant, Florence et Venise apparaissent ; la première avec la magnificence des cortèges de patriciens que reflètent les soirs sanglants de la lagune, la seconde avec l'amoncellement de ses fleurs et l'appel mystique de sa cathédrale [1]. Mais Swann n'ira plus en Italie et cette visite est bien la dernière qu'il rend à ses amis. Comme Baldassare Silvande, il ne pourra qu'enchanter les derniers jours, dont il va s'efforcer de goûter la douceur assombrie jusqu'à l'extrême limite de la mélancolie, par l'évocation de ces paysages désormais immobiles dans le temps où ils prennent leurs dimensions véritables, leurs aspects divers se superposant dans des panneaux aux multiples compartiments.

1. *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., II, p. 405. « Et à ce propos, mon petit Charles, c'est justement ce que je voulais vous dire pendant que vous me parliez de votre Saint-Georges de Venise. C'est que nous avons l'intention, Basin et moi, de passer le printemps prochain en Italie et en Sicile », pp. 404-405.

Toutefois, parmi ces villes d'Italie, il en est une que Proust connaissait plus qu'aucune autre, avant même qu'il lui ait été donné d'y séjourner quelques trop rapides journées avec son ami Raynaldo Hahn : c'est Venise. Il savait d'avance toutes les fresques, toutes les mosaïques de sa cathédrale byzantine, comme il connaissait le moindre des personnages de cette Bible de pierre qu'est l'église d'Amiens. Il avait erré par la pensée sur le plus exigu des canaux de la ville des Doges, vu s'entr'ouvrir devant lui, dans les profondeurs du temps, les portes des palais les plus cachés, car un guide l'y avait conduit par la main, dont il partageait les enthousiasmes, Ruskin. Et, bien qu'il n'ait pas accepté dans sa totalité l'interprétation de l'écrivain anglais, toutefois il lui restait redevable d'une initiation précieuse.

De la vision de Ruskin [1], Marcel Proust écartera toutes les préoccupations moralisatrices, tous les aperçus historiques ; il n'en retiendra que l'élément esthétique pur. Quand il visite la cathédrale Saint-Marc il a entre les mains ces *Pierres de Venise* qu'il a traduites avec fidélité et ferveur ; mais il ne s'intéresse pas à « l'influence qu'a pu exercer sur l'art d'un peuple sa foi primitive », pas plus qu'il ne vient, comme Barrès, demander à la Venise du passé une leçon de grandeur et d'énergie. Aussi ne se penchera-t-il pas plus sur les vertus familiales du peuple vénitien que sur l'héroïsme des chefs qui conduisirent si souvent ses armées et ses flottes à la victoire. Aucun souci d'explication ne s'intercale entre le réel qu'il cherche à saisir selon la vérité qui lui est propre, et le voyageur qu'il est, engagé dans le temps dont il lui faut s'abstraire. Ruskin dogmatise volontiers : « Quand Venise, nous dit-il, perdit sa foi primitive et sa vertu domestique, l'architecture gothique disparut pour laisser place à celle de la Renaissance ». Ainsi commença le déclin, s'accentua la décadence de la Ville Unique. A l'art noble du Titien, au sens dramatique du Tintoret, à l'ample vision de Veronèse, tous trois peintres des Triomphes, vont succéder les scènes pittoresques de Francesco Guardi,

1. Lire Sibil de Souza : « *Marcel Proust et Ruskin* et *La philosophie de Marce, Proust*, notamment le chapitre II, Partie II : L'influence de Ruskin, pp. 62 à 74 éd. Rieder, Paris, 1939.

le maniérisme caricatural de Tiepolo. Les fêtes ne sont plus l'expression de la vie ardente de tout un peuple, de son inlassable volonté de puissance ; le seul goût du plaisir les anime. Un perpétuel carnaval succède aux glorieux cortèges qui se déroulèrent, dans l'éclat des cuivres et l'appel strident des fanfares, sous les palais dont les balcons s'ornaient des étoffes précieuses d'Orient et des tapis de velours cramoisi. Une Venise féminine succède à celle qui cultivait les vertus familiales et respectait les patriciens qui les symbolisaient à ses yeux.

La question que se pose Marcel Proust est tout autre :

> Quelle importance, quelle réalité peut avoir aux yeux de quelqu'un qui doit bientôt quitter la terre, une ville aussi spéciale, aussi localisée dans le temps que Venise ? » se demande-t-il, comment les idées d'architecture domestique que j'y peux étudier et vérifier, peuvent-elles être « de ces vérités qui dominent la mort, empêchant de la craindre et la font presqu'aimer ? »

Le problème semble le même ; l'accent, l'intonation sont autres ; nous sommes plus près de Schopenhauer que de Ruskin. Il s'agit d'échapper à l'angoisse, à la vaine poursuite des apparences dans le temps, non de recueillir une leçon. Le problème esthétique prend le pas sur le problème moral, et sa solution va dégager un platonisme, latent dans la pensée constante de l'écrivain français.

« Je découvrirai, disait Alain-Fournier, l'autre pays mystérieux ». Il exprimait nettement ainsi la préoccupation dominante des artistes véritables, celle de Selma Lagerlof, de Paul Valéry, de Giraudoux sans doute et sûrement de Marcel Proust. Ce qui a frappé d'abord l'auteur de *la Recherche du Temps perdu*, c'est ce qu'un de ses maîtres les plus aimés, Bergson, qui est, on le sait, la moitié du personnage de Bergotte, appelle « le mouvant », l'instable devenir, la variable et éphémère succession des êtres et des choses. Quelle mélancolie, déjà, dans son premier livre *Les Plaisirs et les Jours* ! La mort approchante recouvre de sa grisaille monotone nos joies les plus pures. Nous sommes semblables à ce vain fantôme qu'imagine Edgar Poe, chaque année incliné davantage sur la barque qu'il guide autour d'une île dont la moitié est constamment

plongée dans les ténèbres de la nuit. Et chaque année, l'Ombre reparaît plus pâle et plus affaissée.

Ces exemples (ceux que lui donnent beaucoup de vieillards qu'il connût) ne diminuèrent pas l'étonnement où l'attitude de son oncle avait plongée Alexis (tout jeune, comme Proust lui-même, quand il écrit les diverses nouvelles qui composeront son recueil), mais lui en inspiraient un pareil qui, gagnant de proche en proche, s'étendit comme une stupéfaction immense sur le scandale universel de ces existences dont il n'exceptait pas la sienne propre, marchant à la mort à reculons en regardant la vie [1].

On peut faire comme eux et tenter de se cacher à soi-même le décor mensonger de l'existence en tentant d'y jouer un rôle agréable par la vie mondaine et le divertissement. Ainsi, nous dit Pascal — dont Proust est moins éloigné qu'on ne croit — les hommes ne pouvant échapper à la mort, se sont-ils avisés de n'y jamais penser. Mais ce n'est là qu'un palliatif. Mieux vaut regarder le problème en face, oser interroger le Sphinx, tenter de lui arracher le secret de l'énigme. Une réalité se cache-t-elle derrière ce monde d'images et de représentations ? Proust est souvent très proche de Schopenhauer, ce qui ne doit pas nous surprendre, car il y a — au point de départ du moins — entre le *Monde comme Volonté et comme Représentation* et les *Données immédiates de la Conscience* de très nombreuses analogies. Schopenhauer s'arrête à une esthétique qui dissout dans un rythme architectural ou musical une personnalité en vain soucieuse de persévérer dans son être propre. Mais Bergson dépassera cette solution qui demeure idéaliste ; l'esthétique le conduira à une mystique. Si Proust n'était pas mort si jeune encore, quels échos eussent éveillé en lui les conclusions sereines des *Deux Sources de la Morale et de la Religion* ? Nombreux sont les textes qui prouvent son pressentiment d'une solution moins négative que cette Absence redoutable par certaine découverte dans son œuvre ! [2] Certes de bonne heure il a redouté que soient vraies les conclusions de Camus et de Sartre ; comme eux, il s'est senti prisonnier dans un monde absurde. Tous,

1. *Les Plaisirs et les Jours — Mort de Baldassare Silvande*, pp. 17 à 48.
2. Henri Massis par ex. *Le Drame de Marcel Proust.*

nous sommes semblables à ce Baldassare Silvande, esthète désireux de goûter à toutes les sources de vie et qui se sait irrémédiablement condamné.

Demain, puis demain, puis demain glissent ainsi petit à petit jusqu'à la dernière syllabe que le temps écrit dans son livre. Et tous nos hiers ont éclairé pour quelques fous le chemin de la vie poudreuse. Éteins-toi ! Éteins-toi ! court flambeau ! La vie n'est qu'une ombre errante, un comédien qui se pavane et se lamente pendant son heure sur le théâtre et qu'on n'entend plus. C'est un conte, dit par un idiot, plein de fracas et de furie et qui ne signifie rien.

Ce n'est point par hasard que ces phrases, dites par Macbeth, figurent presqu'en tête des *Plaisirs et des Jours.* Toute la vie de Proust ne sera qu'une anticipation d'une expérience capitale : celle de la mort. Son œuvre s'ouvre par les mélancoliques réflexions d'un homme auquel l'arrêt fatal a été communiqué ; elle s'achève par le carnaval tragique du *Temps retrouvé* où, dans le palais du duc de Guermantes, tous ont revêtu le déguisement que la vieillesse leur a imposé [1].

Mais ce n'est là qu'un des compartiments du diptyque, et la raison de Proust s'insurge contre cette désolante conclusion. Au delà du mouvement, au-dessus du temps qui semble marquer les existants, n'y a-t-il pas une réalité à laquelle, sans s'en douter, il participe, où tout ce qui semble fuir comme une eau si fluide qu'elle est presqu'insaisissable, demeure stable, immobile, temps durci, solidifié dont sont faites les maisons de Parme et les palais de Venise, où se retrouvent les perspectives véritables, où notre besoin d'être est satisfait ? C'est certainement en entendant Ruskin lui parler de Saint-Marc et d'Amiens, en écoutant la phrase de la sonate de Vinteuil, et l'appel déchirant des gondoliers sur la lagune, inscrit dans l'admirable second acte du *Tristan* de Richard Wagner que Marcel Proust aperçut la solution.

1. *A la Recherche du Temps perdu*, III, pp. 608 et sqs. « A la première personne que je parvins ainsi à identifier en tâchant de faire abstraction du divertissement et de compléter les traits restés naturels, par un effort de mémoire, ma première pensée eût dû être et fut peut-être, bien moins d'une seconde, de la félicitér d'être si merveilleusement grimée... » Peu à peu l'élément tragique prend le pas sur l'élément comique. Il atteindra son point culminant avec le double portrait de la Berma mourante et d'Odette vieillie.

C'est le pouvoir du génie, déclare-t-il dans la préface de *la Bible d'Amiens*, de nous faire aimer une beauté que nous sentons plus réelle dans ces choses qui, aux yeux des autres, sont aussi particulières et aussi périssables que nous-mêmes.

C'est déjà presque la conclusion très explicite du *Temps retrouvé*. L'artiste ne crée pas de toutes pièces l'œuvre d'art dont il s'enchante. Elle est sous ses yeux, mais soustraite à son habituelle vision. Il faut qu'à l'occasion de ce que les sens lui offrent, défaisant les constructions factices qu'élève la raison à la poursuite de l'utile, il la découvre au plus profond de lui-même. Invinciblement on songe au mythe de la caverne, à ces prisonniers que nous sommes, enfermés comme les habitants d'une ville isolée par la guerre ou décimée par la peste, mais capables de marcher vers la lumière, de s'accoutumer à elle, de saisir enfin le beau dans la clarté du vrai.

Ainsi j'étais arrivé à cette conclusion que nous ne sommes nullement libres devant l'œuvre d'art, que nous ne la faisons pas à notre gré, mais que, préexistant à nous, nous devons, à la fois parce qu'elle est nécessaire et cachée, et comme nous ferions pour une loi de la nature, la découvrir.

Parti de l'idéalisme, Proust aboutit ainsi, pour l'art comme pour la science, à un réalisme intégral. Et il eut sans doute découvert que cette solution en appelait une identique sur le plan de l'ontologie ; l'énigme de la vie se fût résolue pour lui, comme sa vision de Florence, par un diptyque : en bas le monde mensonger des apparences d'où il est si difficile de s'évader parce que le moindre rayon de soleil sur une pierre y a un charme d'autant plus précieux qu'il est unique, irremplaçable (aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois), en haut le monde immobile et fixe des réalités spirituelles où le temps peu à peu se ralentit ; où les choses révèlent leurs véritables proportions, comme dans ces tableaux d'Elstir dans lesquels l'eau et la terre sont interchangeables, où les maisons semblent des bateaux à l'ancre, et les bateaux des maisons flottantes à la limite de deux mondes intimement liés et presque confondus. En Ruskin Proust découvrit un de ces poètes qui possèdent

la clé des correspondances et savent ouvrir la porte du domaine sans nom.

Mais si les églises sont la vie des livres de Ruskin, elles en sont l'esprit. Sans doute les livres de Ruskin ont gardé quelque chose de la beauté de ces lieux. Sans doute, si les livres de Ruskin avaient d'abord créé en nous une espèce de fièvre et de désir qui donnaient dans notre imagination à Venise, à Amiens une beauté qu'une fois en leur présence, nous ne leur avons pas trouvée d'abord, le soleil tremblant du canal ou le froid doré d'une matinée d'automne français où ils ont été lus ont déposé sur ces feuillets un charme que nous ne ressentons que plus tard, moins prestigieux que l'autre, mais peut-être plus profond et qu'ils garderont aussi ineffaçablement que s'ils avaient été trempés dans quelque préparation chimique qui laisse après elle de beaux reflets verdâtres sur les pages et qui n'est autre que la couleur spéciale du passé.

D'ailleurs Proust croit fermement que l'amour de Ruskin pour l'architecture vénitienne ne provenait nullement, ainsi qu'il le pensait, des doctrines morales du christianisme qu'il professait ; elle tenait son origine de son sens inné de la beauté. Aussi n'attribue-t-il qu'une importance relative à ces lignes qu'il traduit :

> Un message est dans leur couleur (dans la couleur des mosaïstes de Saint-Marc) qui fut un jour écrit dans le sang, et un son dans les échos de leurs voûtes qui, un jour, remplira la voûte des cieux. *Il viendra pour rendre jugement et justice.* La force de Venise lui fut donnée aussi longtemps qu'elle s'en souvînt ; et le jour de sa destruction arriva lorsqu'elle l'eût oublié.

Explication ajoutée après coup, par laquelle Ruskin s'abuse lui-même ; « retour égoïste inévitable dans ces joies mêlées d'érudition et d'art » ; l'esprit, à la recherche d'une explication, alourdi par une culture qui la lui suggère, cesse, au moment même où il hasarde de belles hypothèses, de contempler le bien dans son indestructible beauté. D'ailleurs un autre défaut de l'écrivain anglais — et qui fut, nous l'avons vu, celui de Proust lui-même quand il était encore l'élève de Rimbaud et cherchait, comme l'auteur des *Voyelles*, à évoquer un paysage à travers quelques syllabes musicales — c'est d'avoir le fétichisme des

mots. C'est demeurer encore à la surface du réel, se lier à des impressions qui s'effacent à mesure qu'elles se forment.

J'ai essayé, dira un jour Marcel Proust, d'aller jusqu'au fond extrême où gît la vérité, l'univers réel.

S'il aime les anges de Bellini « qui chantent avec autant de calme que filent les Parques », c'est l'art de Giotto que, par-dessus tout, il admire, « parce que le symbole y est traité comme s'il était la véritable réalité [1] ».

Cette commune prédilection des deux écrivains pour Giotto, et aussi pour « l'art riche, substantiel et savoureux qu'avaient les artisans du moyen-âge », prouve qu'ils demeurent plus proches l'un de l'autre que les réserves de Proust ne le laisseraient supposer. De même Baudelaire à qui certains passages des *Plaisirs et des Jours* me font irrésistiblement penser, reste fidèle au mysticisme de Swedenborg, même quand il semble limiter sa vision au monde de l'art. Il faut, en effet, pour que l'artiste aperçoive l'éternelle Beauté qu'au sentiment de la nature s'allie chez lui, une Foi. Cette affirmation est sous-jacente à toute l'œuvre de Proust. Ruskin compare Giotto à Dante chez qui nous rencontrons un synonyme exquis du mot ange : l'expression « oiseau de Dieu ». Son art, nous dira Proust, est tout le contraire de l'abstraction ; il est tout de suggestion. Il ne cherche ni à imiter la réalité extérieure, ni à en tirer les éléments généraux qu'elle contient. C'est la spiritualité de ce réel qu'il fait apparaître, et, sous son

1. Marcel Proust parle de Giotto à maintes reprises. V. surtout *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., III, *Albertine disparue*. « La veille de notre départ, nous voulûmes pousser jusqu'à Padoue où se trouvaient ces Vices et ces Vertus dont Swann m'avait donné la reproduction ; après avoir traversé en plein soleil le jardin de l'Arena, où la voûte entière et les fonds des fresques sont si bleus qu'il semble que la radieuse journée ait passé le seuil, elle aussi, avec le visiteur, et soit venue un instant mettre à l'ombre et au frais son ciel pur, à peine un peu plus foncé d'être débarrassé des dorures de la lumière, comme en ces courts répits dont s'interrompent les plus beaux jours, quand, sans qu'on ait vu aucun nuage, le soleil, ayant tourné son regard ailleurs pour un moment, l'azur, plus doux encore, s'assombrit. Dans ce ciel, sur la pierre bleuie, des anges volaient avec une telle ardeur céleste, ou au moins enfantine, qu'ils semblaient des volatiles d'une espèce particulière ayant existé réellement, ayant dû figurer dans l'histoire naturelle des temps bibliques et évangéliques, et qui ne manquent pas de voler devant les saints, quand ceux-ci se promènent... »

Par une association d'idées assez inattendue, ces anges évoquent dans l'esprit de Marcel Proust celle des loopings et acrobaties auxquels se livrent « de jeunes élèves de Garros », p. 432.

pinceau la matière se transforme en esprit : telle cette Marie-Madeleine éclairée du dedans par la présence du Christ. Transmutation analogue à celle qu'opéra Bernard Palissy quand il dégagea d'un alliage grossier les émaux qu'il contenait à l'insu de tous. Aussi un mot s'applique à cette magie qui remet choses et êtres dans leur perspective vraie : transfiguration. Le langage seul ne peut en réaliser que les conditions préalables. Elle implique une sorte de vision en Dieu, une idéalisation si profonde qu'elle retrouve l'éternel au sein du temps.

Nous ne profitons guère de la vie, déclarera Marcel Proust dans une phrase vraiment révélatrice ; nous laissons inachevées dans les crépuscules d'été ou les nuits précoces d'hiver les heures où il nous avait semblé qu'eût pu pourtant être enfermé un peu de paix ou de plaisir. Mais ces heures ne sont pas absolument perdues. Quand chantent à leur tour de nouveaux moments de plaisir qui passeraient de même aussi grêles et linéaires, elles viennent leur apporter le soubassement, la consistance d'une riche orchestration.

Mais ce ne sont là encore que des anticipations. Transportons-nous maintenant à Venise avec le Marcel de la *Recherche du Temps perdu*. Le voyage est inséré dans la trame même du roman [1]. Moyen ingénieux qui va permettre à la Vérité, qui ne se dégagera pleinement que dans le *Temps retrouvé*, d'apparaître futigive encore, à peine entrevue. Il n'est pas de page en effet où ne se pose, plus angoissante, la question de l'évanouissante fuite de l'être en nous.

Sur le décor de la lagune — et certes il n'en est nulle part de plus mouvant — un acteur s'agite en qui se succèdent des personnages fort divers. Victime à peine consciente des illusions qui l'abusent, de la poursuite d'un bonheur qui se dérobe sans cesse devant lui, d'un amour qui n'est que la forme éphémère de ce bonheur, il n'a même pas le

1. « Le voyage est inséré dans la trame du roman ». Pour comprendre le roman de Proust, c'est à une symphonie qu'il faut le comparer. Sa composition est identique à une sonate — comme celle de Vinteuil — ou à un opéra comme ces *Maîtres-chanteurs* que Richard Wagner écrira à la gloire du printemps. Venise en est, avec Combray, avec Balbec, avec les Champs-Elysées et l'Avenue du Bois un des leits-motivs essentiels, un de ceux qui reparaîtront dans le tableau final du *Temps retrouvé*, où l'art permet de surmonter les discordances de la vie. — V. dans *A la Recherche du Temps perdu*, o. c., III, *Albertine disparue*, ch. III, pp. 417-436.

pouvoir de fixer en lui sa déception et sa souffrance. En vain Marcel cherchait à retenir à Balbec, dans la chambre dont il avait soigneusement clos les rideaux, le visage douloureux, hélas ! le dernier des visages de sa grand'mère. En vain il s'efforce d'évoquer à Venise une attitude d'Albertine, le son de sa voix, son premier regard quand elle s'éveillait près de lui. Il lui a suffi de franchir l'étendue d'eau qui sépare Venise de la terre ferme pour que meure en lui son grand amour, que dis-je, pour que s'efface définitivement en lui, comme ces sables que le flot dissout, l'être qui aimait Albertine. Si complètement même qu'un télégramme qu'il croit d'elle miraculeusement ressuscitée n'éveillera plus dans ce moi nouveau, séparé lui aussi du moi ancien par un long intervalle de silence, qu'une impression d'ennui. Au lieu de l'élan qui l'eût jeté vers la jeune fille quelques jours plus tôt à Paris une vive contrariété lui fait opposer à l'invite trop pressante un refus. Son désir de bonheur a pris maintenant la forme d'une jeune vénitienne qu'il rêve d'emmener avec lui à Paris : simple velléité d'ailleurs qui, elle aussi, s'évanouira très vite : le jour où sa mère aura décidé de quitter Venise ; enfant capricieux — ne demeurons-nous pas toute notre vie des enfants ? — il décide d'y demeurer seul ; puis soudain, tandis que se traîne sur la lagune où le soleil achève de disparaître, le refrain nostalgique d'une chanson napolitaine, une panique s'empare de lui, le jetant vers le train où elle l'a précédé. Ainsi l'homme absurde, entrevu par Alexis au chevet de son oncle mourant réapparaît, fait de « moi » intermittents, liés les uns aux autres par une fragile construction mentale, sans unité comme sans identité réelle :

Albertine n'avait été pour moi qu'un faisceau de pensées ; elle avait survécu à sa mort matérielle tant que ces pensées vivaient en moi ; en revanche, maintenant que ces pensées étaient mortes, Albertine ne ressuscitait nullement pour moi avec son corps. Et en m'apercevant que je n'avais pas de joie qu'elle fût vivante, que je ne l'aimais plus, j'aurais dû être plus bouleversé que quelqu'un qui, se regardant dans une glace, après des mois de voyage ou de maladie, s'aperçoit qu'il a les cheveux blancs et une figure nouvelle d'homme mûr ou de vieillard. Cela bouleverse parce que cela veut dire : l'homme que

j'étais, le jeune homme blond n'existe plus, je suis un autre...

J'aurais été incapable de ressusciter Albertine parce que je l'étais de me ressusciter moi-même, de ressusciter mon moi d'alors. La vie, selon son habitude, qui est, par des travaux d'infiniment petits, de changer la face du monde, ne m'avait pas dit au lendemain de la mort d'Albertine « sois un autre », mais par des changements imperceptibles pour me permettre de me rendre compte du fait même du changement, avait presque tout renouvelé en moi, de sorte que ma pensée était déjà habituée à un nouveau maître — mon nouveau moi — quand elle s'aperçut qu'il était changé ; c'était à celui-ci qu'elle tenait.

Sur le premier panneau du diptyque, une Venise va donc se peindre, liée à ce moi éphémère, vue sous sa perspective du moment ; ville fugitive, comme ce moi lui-même, et qu'un autre voyage ne permettrait pas de ressaisir, infiniment précieuse certes comme ce moi, mais qu'on ne pourra plus jamais saisir du dehors ; ville où le Voyageur voulut demeurer et qui se confondit pour lui avec le rythme lent du « Sole mio », et la voix du chanteur toujours prête à se briser, en face d'un soleil énorme qui n'en finissait pas de plonger dans les eaux, détachant sous le ciel rouge en fine dentelle la forme de Santa-Maria-della-Salute. Mais voici que, sur le second panneau, surgit du passé une Venise tout autre qui échappe au temps et révèle ses traits essentiels, ceux par lesquels elle est unique comme une personne. Ainsi l'appel des gondoliers, un soir, se joua, pour Richard Wagner, sur deux tons : quelque part dans l'espace, à l'angle de deux canaux ; au plus profond de son âme secrète où, s'intégrant à une douleur jusque-là inexprimable, il devint le double sanglot de Tristan et d'Yseult. Mais laissons la parole à Marcel Proust :

Le soir, je restais seul, au milieu de la ville enchantée où je me trouvais au milieu de quartiers nouveaux, comme un personnage des Mille et Une Nuits. Il était bien rare que je ne découvre pas au hasard de mes promenades quelque place inconnue et spacieuse, dont aucun guide, aucun voyageur ne m'avait parlé.

Je m'étais engagé dans un réseau de petites ruelles, de calle divisant en tous sens de leurs rainures le morceau de Venise découpé entre un canal et la lagune, comme s'il avait été cris-

tallisé suivant ces formes innombrables, ténues et minutieuses. Tout à coup, au bout de ces petites rues, il semblait que dans la matière cristallisée se fût produite une distension. Un vaste et somptueux campo à qui je n'eusse assurément pas, dans ce réseau de petites rues, pu deviner cette importance, ni même trouver une place, s'étendait devant moi entouré de charmants palais, pâles de clairs de lune. C'était un de ces ensembles architecturaux vers lesquels, dans une autre ville, les rues se dirigent, vous conduisent et le désignent. Ici, il semblait exprès caché dans un entrecroisement de ruelles comme ces palais de contes orientaux où on mène la nuit un personnage qui, ramené chez lui avant le jour, ne doit pas pouvoir retrouver la demeure magique, où il finit par croire qu'il n'est allé qu'en rêve.

Le lendemain le promeneur partira à la recherche de la merveille un instant entrevue dans la fantasmagorie de l'éclairage nocturne ; mais chacune des ruelles qu'il prend semble l'en éloigner, comme sous l'effet d'un sortilège, et le ramène malgré lui au bruit et à l'éblouissement du Grand Canal, si bien qu'il finira par se demander

si ce n'était pas pendant son sommeil que s'était produit dans un sombre morceau de cristallisation vénitienne cet étrange flottement qui offrait une vaste place, entourée de palais romantiques, à la méditation du clair de lune[1].

Mais ne nous y trompons pas ; il ne s'agit pas là, pour Marcel Proust, d'une Venise factice et de toutes pièces inventée ; si elle n'est pas copiée sur l'apparence d'une nuit de printemps, elle n'est pas davantage reconstruite par une raison qui, la ramenant à ses caractères généraux, l'eût singulièrement appauvrie. Il s'agit de la Venise réelle retrouvée, désormais inscrite au plus profond de nous-mêmes, où elle survivra à nos propres métamorphoses, qui sait, peut-être à la plus irrémédiable de toutes, la mort. Car elle va dessiner, cette Venise fantomatique, ce que Baudelaire eût appelé un paysage minéral « où tout est luxe et beauté », et, comme tel, soustrait au temps. Et si notre but n'était point autre, il serait intéressant de comparer cette Venise de Proust, où tout devient miraculeusement possible, puisqu'à tout instant on y débouche sur un monde « autre », à celle de Richard Wagner où s'éternise un cri

1. *A la Recherche du temps perdu*, op. cit., III. Albertine disparue, pp. 431-432.

de désespérance et d'amour, à celle de Maurice Barrès, dont la mort décompose les eaux stagnantes et où croulent les façades vides des palais, à celle enfin de Milocz que hante la silhouette émouvante et grotesque de cet Antisthène de Pinamonte [1], qui eût tenté le pinceau de Tiepolo, Venise caricaturale où se prolonge un perpétuel carnaval. Chacune est exacte à sa manière, et vraie, découverte au sein des possibles par un écrivain dont elle souligne l'état d'âme prédominant, par là révélatrice à la fois d'elle-même et de son moi le plus profond, celui dont l'existence lui paraissait problématique quand il y constatait la mort définitive de son amour.

Pour Marcel Proust, comme pour Gabriel d'Annunzio, qui verra en elle le symbole de tous les triomphes et de tous les naufrages, unissant lui aussi dans un tableau au double plan les crépuscules éblouissants et les nuits glauques à l'approche desquelles surgit des eaux une cité verte, Venise va être, avec Combray, avec Balbec, avec les Champs-Élysées où s'ébauchèrent les timides leit-motivs d'un amour enfantin, un de ces lieux éternels qui, ancrés au plus profond de la mémoire, y sont désormais soustraits au changement. Aussi c'est d'elle, comme du bruit des essieux du train qui, par les villages aux noms si souvent répétés s'achemine vers le paradis des vacances, comme de la madeleine trempée dans une tasse de thé, et des trois arbres dessinant la forme immuable des clochers du village natal que va naître l'impression rassurante du temps enfin retrouvé. Et certes les deux images qui déjà s'ébauchaient dans *Albertine disparue* vont se révéler simultanément et singulièrement agrandies dans le dernier volume d'une œuvre plus semblable sans doute à une symphonie qu'à un roman. Ainsi deux thèmes alternent dans les *Maîtres-Chanteurs* de Richard Wagner, et ce n'est pas sans effort que le premier, le thème triomphant du printemps et de la création artistique triomphera du second qui le double et l'imite, comme la vie caricature sans cesse le rêve et la joie. Le temps a défait les visages, il a révélé leurs défauts ;

1. Il serait intéressant de confronter cette vision de Venise qu'ont Milocz et Proust. V. dans les *Œuvres Complètes de Milocz* éditées par Luf, l'*Initiation amoureuse*.

plus cruel même il leur a imposé un déguisement qui ne fait qu'accuser des lignes dès la jeunesse préformées. Si bien qu'il ne nous laisse pas, quand s'offre à nous le modelé ferme d'un visage de jeune fille, l'illusion d'une beauté véritable. Car notre clairvoyance devine à des signes désormais pour nous perceptibles ce que bientôt ce visage deviendra. Odette elle-même — et la Berma — qui, grâce à la magie de l'élégance ou de l'art, si longtemps parurent indestructibles, ne sont plus que des façades qu'un miracle d'équilibre poursuivi jusqu'à l'épuisement maintient debout, comme les palais de la Venise ancienne sur l'île presque déserte de Torcello : pauvres êtres inoffensifs que l'on délaisse et dont on rit [1]. Voici, plus accusée encore, l'existence absurde telle qu'elle apparut aux yeux étonnés d'un enfant.

Mais il suffit de deux pavés disjoints et d'un faux mouvement pour que surgissent, merveilleusement intacts, la place Saint-Marc et le palais des Doges, un univers soustrait au temps, éternellement présent, pour toujours sauvé. Tout se passe alors comme si, au moment même où il s'écoule et va se dissoudre, le monde se dédoublait, projetant hors du temps sa propre image spiritualisée ; il semble que soit compensée (j'essaie d'exprimer avec plus de netteté une intuition qui reste chez Proust confuse) la perte d'être que ce monde a subie en glissant dans l'existence ; il n'est plus un théâtre où un comédien se pavane et se lamente pendant l'heure qui lui est dévolue ; il acquiert enfin la consistance, la solidité qui lui manquaient. Le passage a été découvert qui conduit au pays où vivent les anges de Giotto, où les âmes pourront sans effort harmoniser leurs discordances.

Vainement Marcel avait tenté de tirer de sa mémoire les instantanés qu'il avait pris à Venise. « Rien que ce mot me la rendait ennuyeuse comme une exposition de photographies ». Or, pour éviter une voiture, voici qu'il trébuche, dans la cour de l'hôtel particulier du duc de Guermantes,

1. L'élément caricatural est fourni ici (toujours le réel se mêle au rêve et le défigure) par la rencontre de Monsieur de Norpois et de Madame de Villeparisis — et aussi par la silhouette, quelque peu grotesque du chanteur, détaillant les dernières strophes de « Sole mio ».

sur des pavés mal équarris. Alors une étrange félicité l'envahit, semblable à celle que lui avait causée jadis le goût de la madeleine.

« Un azur profond enivrait mes yeux, des impressions de fraîcheur, d'éblouissante lumière tournoyaient près de moi » (notons en passant que Baudelaire se sert presque des mêmes images quand il veut traduire l'impression qu'il a éprouvée à l'audition de l'ouverture de *Lohengrin*). Voici que réapparaissent, dans un univers réconcilié, réaccordé, les correspondances évocatrices. La clef, c'est le corps même qui la détenait, et qui, d'une façon inattendue, la retrouve en « titubant, un pied sur le pavé le plus haut, l'autre sur le pavé le plus bas ». Dans le corps en effet réside la mémoire la plus profonde, la plus personnelle, en lui l'âme a mis son empreinte, et cette empreinte est le moule où le souvenir va se reformer. Elle se dégage soudain :

C'était Venise, dont mes efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc m'avait rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sentation-là [notamment la lecture des pages de Ruskin], et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait fait sortir, dans la série des jours oubliés.

Au moment même où l'inégalité « des deux pavés prolonge les images desséchées et nues » qu'il avait de Venise, dans tous les sens et dans toutes les dimensions, ce qui demeurait fragmentaire et faux reforme une unité concrète et vraie, les sensations multiples se rejoignent, « raccordant la place à l'église, l'embarcadère à la place, le canal à l'embarcadère ; et à tout ce que les yeux voient, le monde des désirs qui n'est vu que de l'esprit [1] ».

Ainsi l'univers spiritualisé, seul réel au delà du monde des apparences est fait de l'union la plus intime de ce qui

1. *A la Recherche du Temps perdu*, III, o. c., *Le Temps retrouvé*, pp. 572-573 — et surtout p. 579. La sensation réalise, quand on réussit à la goûter dans son immédiatéité, ce que ne peut atteindre l'art le plus savant. « J'avais trop expérimenté l'impossibilité d'atteindre dans la réalité ce qui était au fond de moi-même. Ce n'était pas plus sur la place Saint-Marc que ce n'avait été à mon second voyage à Balbec, ou à mon retour à Tassonville, pour voir Gilberte, que je retrouverais le Temps perdu... »

est le plus subjectif et de ce qui est le plus objectif. Ce sont « les eaux pour moi surtout printanières de Venise » qui surgissent et, au premier plan, « la gondole amarrée au pied de Saint-Georges-le-Majeur sur le Grand Canal incrusté de scintillants saphirs ».

Certes, c'est le problème d'esthétique qui suscite surtout les réflexions de Marcel Proust ; il s'agit surtout pour lui des conditions même de réalisation d'une œuvre d'art qui ne peut être ni une photographie, ni l'aboutissement d'un simple processus abstractif.

Au passage, je remarquais qu'il y aurait dans l'œuvre d'art que je me sentais déjà prêt, sans m'y être consciemment résolu, à entreprendre, de grandes difficultés. Car j'en devrais exécuter les parties successives dans une matière en quelque sorte différente. Elle serait bien différente, celle qui conviendrait aux souvenirs des matins au bord de la mer, de celles d'après-midi à Venise, une matière distincte, nouvelle, d'une transparence, d'une sonorité spéciale, compacte, fraîchissante et rose.

Mais il ne saurait s'agir d'une simple combinaison de mots, d'une alchimie, aussi savante qu'on la suppose. L'accord des sons symbolise une correspondance plus profonde, réalisée au sein même de l'être — toujours Swedenborg retrouvé à travers sans doute Baudelaire. — C'est ce que nous indique, quelques lignes plus loin, Proust, à propos de cette Venise retrouvée :

> Au vrai l'être qui goûtait alors en moi cette impression la goûtait en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand une de ces identités entre le présent et le passé ... lui permettait de se retrouver dans le seul milieu où il pût vivre, jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire *en dehors du temps*.

Ainsi la vision de l'artiste apparaît comme l'ébauche de celle d'un esprit désincarné, ou, plus exactement peut-être pour Marcel Proust, d'un corps totalement spiritualisé, et par là capable d'échapper au temps. Voilà pourquoi les minutes vécues par les véritables artistes, par un Giotto, par un Léonard de Vinci ou un Carpaccio ressemblent tant aux instants au cours desquels les mystiques, portés au delà

d'eux-mêmes, voient le monde réel en Dieu. Je ne prétends pas que Proust soit allé lui-même jusque-là. Mais, comme son héros, Baltassare Silvande, comme le Sparkenbroke de Charles Morgan, il a désiré, à certaines heures, l'aboutissement de la mort ; il en a scruté même les approches, insensible au vertige où il se sentait sombrer, ou plutôt le goûtant avec délices, étant de ceux qui, comme Alain-Fournier, n'appartiennent pas tout à fait à ce monde d'apparences, qui ne sont point entièrement ce que les autres appellent des êtres réels.

A l'abri des intempéries de la vie, dans cette propice atmosphère de douceur ambiante, de calme forcé et de libre méditation avait commencé de germer en lui *le désir de la mort*. Il était loin de s'en douter encore et sentit seulement un vague effroi à la pensée de recommencer à vivre, à essuyer les coups dont il avait perdu l'habitude, et à perdre les caresses dont on l'avait entouré. Il sentit aussi confusément qu'il serait mal de s'oublier dans le plaisir ou dans l'action, maintenant qu'il avait fait connaissance avec lui-même, avec le fraternel étranger qui, tandis qu'il regardait les barques sillonner la mer, avait conversé avec lui pendant des heures, et si loin, et si près, en lui-même. Comme si, maintenant, il sentait un nouvel amour natal encore inconnu s'éveiller en lui ainsi qu'en un jeune homme qui aurait été trompé sur le lieu de sa patrie première, il éprouvait la nostalgie de la mort où c'était d'abord comme pour un éternel exil qu'il s'était senti partir [1].

On ne vit pas impunément dans l'arche, on ne découvre pas en vain des places baignées de clair de lune, où se raniment de vieux palais, dans une Venise à tout autre inconnue. Ce monde ne serait-il pas celui auquel justement l'âme est depuis toujours accordée ? Poser cette question serait dépasser les limites que je me suis fixées dans cette étude. Qu'elle ait préoccupé constamment Marcel Proust, je ne chercherai à le montrer que par une citation seulement :

Il n'y a aucune raison dans nos conditions de vie sur cette terre pour que nous nous croyions obligés à faire le bien, à être délicats, même à être polis, ni pour l'artiste cultivé à ce qu'il

1. *Les Plaisirs et les Jours. — Mort de Baldassare Silvande*, o. c., p. 36.

se croie obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importe peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Ver Meer. Toutes ces obligations qui n'ont pas leur sanction dans la vie présente semblent appartenir à un monde différent, fondé sur la bonté, le scrupule, le sacrifice, un monde entièrement différent de celui-ci et dont nous sortons pour naître à cette terre avant peut-être d'y retourner revivre, sous l'empire de ces lois inconnues auxquelles nous avons obéi, parce que nous en portions l'enseignement en nous sans savoir qui les y avait tracées... De sorte que l'idée que Bergotte n'est pas mort à jamais est sans invraisemblance [1].

Mais revenons une dernière fois à Venise : pour quelles raisons cette ville a-t-elle fourni à Marcel Proust un des thèmes — avec Combray, Balbec et les Champs-Élysées — qui l'a conduit du temps perdu au temps retrouvé. Sans doute parce que toute l'œuvre du grand écrivain n'est qu'une immense symphonie à la gloire du printemps ; les après-midi sur la lagune, avec leurs couleurs adoucies complètent ainsi l'image triomphante des aubépines en fleurs du côté de Meséglise, et, sur la mer qu'elle incendiait, la vision de la tache rose qui marque l'aube naissante du côté de Balbec. D'ailleurs Venise, par sa position même, favorise le passage cherché d'un monde à un autre. Quand on a franchi, venant de Padoue, les étendues désertes de la lagune et qu'apparaît la terre verte de la Giudecca, et toute proche la mélodie rose, blanche et mauve du Campanile de Saint-Marc et du Palais des Doges, ne semble-t-il pas à l'âme qu'elle a levé l'ancre et brisé ses amarres, qu'elle appareille désormais vers un autre monde, paradis où s'évanouissent les soucis et les vaines constructions de la raison plus soucieuse de l'utile que du beau, où aucune limite infranchissable n'existe entre le possible et l'impos-

1. C'est le même thème que la mort de Baldassare Silvande, mais traité avec plus de richesse encore. Peut-être y a-t-il, dans ce passage un souvenir de l'Adolphe de Benjamin Constant — et aussi du *Journal intime* (réflexions que la mort sereine de Madame Talma suggère à B. Constant ; l'hypothèse de l'immortalité de l'âme lui apparut probable (v. dans l'excellente édition des « Éditions du Rocher ». introduction de monsieur Mistler — et pp. 236-237) — pour les pages célèbres de la Mort de Bergotte, que Marcel Proust retoucha la veille même de sa mort, v. *A la Recherche du Temps perdu*, III, *La Prisonnière*, pp. 126 à 130.

sible, où tout est fait avec la matière impalpable des rêves, où l'espace enfin semble perdre de sa consistance, flotter entre le ciel et l'eau, comme une dimension nouvelle, tandis que le temps s'immobilise comme le soleil sur le dôme de la Salute. Et comme ce silence qui brusquement vous enveloppe vous fait inévitablement penser à ces portes de la mort, que l'on aurait, sans même s'en rendre compte, franchies, le recueillement où se poursuit l'éternel dialogue en nous entre l'être apparent et l'être essentiel revêt une intensité nouvelle, tandis que par l'art tout apparaît soudain miraculeusement transfiguré.

Alors il semble que toute connaissance ne soit qu'une réminiscence, comme l'avait dit le divin Platon ; à l'esprit s'impose, tandis que le clapotis des vagues endort la pensée et que surgissent de la nuit commençante des ombres qui ne sont que des couleurs, des parfums et des sons, l'image d'un monde intelligible découvert à la fois hors de nous et en nous, si loin que nous sommes surpris de l'apercevoir avec tant de précision, si près que nous nous étonnons de l'avoir si longtemps négligé — d'un monde qui, à certaines heures privilégiées se dégage pour l'artiste et pour le saint des brumes qui l'enveloppe — d'un monde enfin qui n'est peut-être que celui dans lequel nous vivons — et dont Venise n'est qu'un fragment détaché, mais cristallisé et réfléchi dans un immuable saphir, — désormais dégagé des apparences trompeuses, restitué dans la plénitude de son être.

Si Marcel Proust était allé dans cette douce Florence dont il répétait le nom avec ravissement, — et qui semble elle aussi inaccessible, car nous sentons que, pour l'atteindre vraiment, non dans sa matérialité, mais dans sa spiritualité intemporelle, doit être achevée en nous une véritable conversion — il aurait retrouvé, plus dégagés encore qu'à Venise, ces deux plans par lui si souvent entrevus. Sur les murs de la chapelle des Médicis-Riccardi, un autre peintre, Benozzo Gozzoli, qui, lui aussi, alliait au sentiment le plus riche de la nature, la foi la plus ardente, a peint un paysage réel, ramené à ses lignes essentielles. Mais tandis que l'étincelant cortège des Médicis descend, en costumes somptueux, des collines de Fiesole et des châteaux dont

l'architecture s'adapte à leurs pans solidement construits, des enfants, des « oiseaux volants », comme disait Dante, dans un jardin que les paons ornent du scintillement de leur queue multicolore, jouent et devisent gravement. Le paysage est le même ; c'est partout la même profusion d'arbres et de fleurs ; seule l'atmosphère change, là, dense et profonde, ici, étrangement lucide et claire, avec, répandues partout, une simplicité, une humilité qui contrastent avec la fausse grandeur de la cavalcade des Médicis. On y accède en poussant une barrière qui cède aisément sous la main. Là Marcel Proust eût trouvé sans doute la confirmation de ce qu'il avait pressenti : « La matière est réelle, parce qu'elle est l'expression de l'esprit » (je dirais plutôt dans la mesure où elle est cette expression, où elle ne la trahit pas). Sans doute est-elle opaque seulement parce que l'esprit ne la pénètre qu'imparfaitement, étant incapable de briser la prison où l'enferme l'égoïsme [1].

J. Chaix-Ruy.

1. Je me reprocherais de ne pas rappeler les pages brèves mais extrêmement judicieuses que Guy de Pourtalès a consacrées à Marcel Proust dans *De Hamlet à Swann*, chez Gallimard. Note sur Marcel Proust et John Ruskin, pp. 219 à 231.

NOTES ET DOCUMENTS

SEPT LETTRES DU COMTE ARTHUR DE GOBINEAU A SA SŒUR

présentées et annotées par A. B. Duff.

Comme l'on sait, une grande partie de la correspondance de l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* est conservée à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, parmi les manuscrits du *fonds Gobineau*. Les lettres que le comte a adressées à sa sœur Caroline pendant les années 1860-1873 forment une liasse de 141 pièces, et figurent au catalogue sous la cote 3520. Celles que nous publions aujourd'hui proviennent de cette liasse et constituent les pièces 85, 86, 87-88, 89, 90-91, 92 et 93. Elles furent écrites pendant le séjour de Gobineau à Rio-de-Janeiro, en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Napoléon III près la cour impériale du Brésil (mars 1869-avril 1870). Si l'on doit à Schemann [1], Lange [2], Raeders [3] de connaître des fragments plus ou moins importants de ces sept lettres, aucune d'entre elles, que je sache, n'a été jusqu'ici publiée en entier. Or cette correspondance mériterait d'être connue : elle porte en elle un témoignage qui me paraît précieux. Non pas tant sur les réactions brésiliennes [4] de l'au-

1. Ludwig Schemann, *Quellen und Untersuchungen zum Leben Gobineaus*, vol. II, Berlin-Leipzig 1919.

2. Maurice Lange, *Le comte Arthur de Gobineau, Étude biographique et critique*, Strasbourg, 1924. (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 22).

3. Georges Raeders, *Le comte de Gobineau au Brésil*, Paris, 1934.

4. Dans ces lettres écrites de Rio, aux siens comme à ses amis, Gobineau paraît peu bienveillant pour les Brésiliens. Les sang-mêlé le choquent, ce qu'il croit être la laideur de la population l'offusque, le climat l'énerve, la luxuriante nature, elle-même, lui paraît sans charme. Sans vouloir faire l'exégèse des réactions brésiliennes de Gobineau, rappelons que le diplomate français avait rêvé d'aller à Constantinople. Le poste d'Athènes lui paraissait devoir le conduire à celui de la capitale ottomane. Avant de connaître le Brésil, il avait multiplié les démarches pour échapper à son sort, celui de représenter l'empereur des Français à Rio. Rappe-

teur de l'*Essai*, — sur celles-ci on lira avec intérêt ses lettres à Zoé et Marie Dragoumis [1], à Prokesch-Osten [2], à Keller [3] et surtout à Mme de Gobineau, ces dernières encore inédites [4], — que sur son œuvre et son esthétique, son sens du biblique, sa pensée religieuse.

Peu importe que le dialogue entre frère et sœur [5], par dessus l'Océan, roule sur un livre peu connu, un recueil passablement disparate de sept poèmes intitulé *L'Aphroëssa* [6]. Peu importe que cette œuvre gobinienne ait peut-être mérité son sort, l'oubli. On sait que le comte Arthur a été méchant poète, et que ses vers mirlitonesques n'ont su toucher que quelques fidèles outre-Rhin. Que l'auteur de l'*Essai* se soit trompé sur son génie propre et se soit cru poète, il n'y a pas là de quoi trop nous étonner. D'autres que lui ont connu pareille méprise. Ce qui paraît pourtant singulier chez Gobineau, c'est qu'il ait cru n'être que poète, qu'il ait cru que seul le vers fût son vrai langage. « Tout cela n'est pas ma langue naturelle », dit-il en parlant de la prose dans une lettre à son père d'août 1838 [7]. Les années ne le feront pas changer d'avis. Et au moment même où, à Rio, il achevait ce petit chef-d'œuvre en prose qu'est *Akrivie Phrangopoulo*, et que quelques semaines seulement le séparaient de la création d'*Adélaïde* [8], il écrivait à sa femme (lettre du 29 septembre 1869) : « *Akrivie Phrangopoulo*, la nouvelle naxiote, est presque ter-

lons aussi la fièvre que Gobineau prend le troisième jour de son arrivée à Rio, et qui ne le lâchera plus. « Tout cela a abouti en novembre, écrit-il à Prokesch-Osten le 10 mars 1870, à une maladie nerveuse qui me réduit depuis ce temps à des souffrances constantes et je ne quitte guère mon lit. »

1. Comte de Gobineau, *Lettres à deux Athéniennes* (1868-1881), Athènes [1936], pp. 51-137

2. *Correspondanee entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten* (1854-1876), p. p. C. Serpeille de Gobineau, Paris [1933], pp. 337-339.

3. *Briefwechsel Gobineaus mit Adelbert von Keller*, herausgegeben von L. Schemann, Strassburg, 1911, pp. 85-90.

4 Bibliothèque nat. et univ. de Strasbourg, Ms. 3522, pièces 11-18, 20-38, 40-52, 54-78.

5. Malheureusement, de ce dialogue nous n'entendons qu'une seule voix, les lettres de la sœur n'ayant pas été conservées. A en croire Ludwig Schemann, les archives Gobineau posséderaient des copies de lettres adressées par la sœur à son frère dans les dix dernières années de la vie de Gobineau. (Cf. Schemann, *Gobineau, Eine Biographie*, vol. I, Strassburg, 1913, pp. 569-570). Mais je n'ai point trouvé mention de ces copies dans le catalogue des Mss. de la Bibliothèque nat. et univ. de Strasbourg.

6. Paris, E. Maillet, 1869. — A l'instar du navire sacré qui, jadis, conduisait les offrandes athéniennes au dieu de Délos, le livre de Gobineau, *L'Aphroëssa*, porte dans ses flancs des offrandes à « ces déités qui nous semblent plus grandes », sept poèmes qu'il avait écrits pendant sa mission diplomatique en Grèce : *Brennus*, *L'Achilléide*, *La Petite Chanson*, *Geneviève de Brabant*, *Le Cartulaire de Saint-Avit*, *Le Carnaval de Venise*, *Samson*. — Sur *L'Aphroëssa*, lire Ludwig Schemann, *Gobineau, Eine Biographie*, vol. II, Strassburg 1916, pp. 68-106.

7. Bibliothèque nat. et univ. de Strasbourg, Ms. 3518, pièce 32.

8. *Adélaïde*, à en croire Gobineau, serait l'œuvre d'un jour. Cette nouvelle très stendhalienne porte la date du 15 décembre 1869.

minée ; mais c'est une chose merveilleuse comme je suis ennuyé d'écrire de la prose ; on dirait que je ne l'ai jamais fait ou que je l'ai trop fait. La plume me tombe des mains à tous moments et cela me fait l'effet de n'avoir ni forme ni couleur [1]. » C'est qu'à ce moment Gobineau venait de finir la première partie de sa grande épopée *Amadis* [2] et commençait son autre épopée *Béowulf* [3]. Toutes deux illisibles. La fin de sa vie le verra encore, impénitent, au service de la Muse.

Les lettres qu'on va lire fourmillent de détails sur une autre activité artistique du ministre de France à Rio. C'est que Gobineau s'était découvert sculpteur à Athènes, où il représentait Napoléon III près la cour de Grèce (novembre 1864-septembre 1868). Le 8 juin 1868, Gobineau écrivait d'Athènes à son ami Prokesch-Osten : « La sculpture me tourmente et m'inquiète depuis deux ans. Je prends, je quitte, je reviens toujours. Cela me domine. [...] J'achève le quatrième et dernier volume des *Perses* [4]. Cela fait, adieu (autant que je le pourrai) cette phase de développement. Mon esprit ni mon désir d'activité n'est plus là. Je crois que j'ai fait tout ce que je pouvais — il faut autre chose et cette chose, c'est la sculpture [5] ». La fin de sa vie verra encore Gobineau, tant que l'état de ses yeux le lui permettra, impénitent, l'ébauchoir à la main. Je n'ose pas trop porter un jugement sur la sculpture de Gobineau [6]. J'aime infiniment mieux ses nouvelles.

Gobineau se croyait aussi catholique. Qu'il ne l'ait pas toujours été, nous le savons. Un jour, c'était en 1856, piqué au vif par

1. Ms. 3522, pièce 60.

2. Cette première partie (plus exactement, ce premier livre) d'*Amadis*, achevée à Rio en septembre 1869, ne paraîtra qu'en 1876 (Paris, Librairie des Bibliophiles). Gobineau donnera une longue suite à cette épopée à laquelle il travaillera jusqu'à la fin de ses jours et qu'il n'achèvera d'ailleurs pas. Divisée en trois livres et comptant quelque vingt mille vers, elle ne paraîtra qu'en 1887, après la mort de Gobineau, par les soins pieux de M^me^ de La Tour.

3. Dans la lettre du 29 septembre 1869 que nous venons de citer, on peut lire : « Je pensais qu'après l'*Amadis*, j'allais me tenir tranquille quelque temps. J'ai été obligé de commencer la *Vision d'Angilbert*. Le premier chapitre s'est fait tout seul. Je crois que cela te plaira. C'est la forme et le mouvement de l'*Achilléide*, mais pas un autre rapport : le sujet étant une sorte d'apocalypse. » A partir d'octobre 1869, l'œuvre change de nom, et devient *Le Paradis de Béowulf*. Finalement, Gobineau se décidera pour un titre plus court : *Béowulf*. — C'est à Rio qu'ont été écrits les dix chants de *Béowulf*. Le X^e^ chant de cette œuvre en vers porte la date du 16 janvier 1870. L'auteur ajoutera, une année et demi plus tard — il sera à ce moment en France — un onzième chant. L'œuvre est demeurée inédite. Schemann en a donné des extraits dans ses *Quellen*, II, pp. 5-61. — Sur *Béowulf*, lire Schemann, *Gobineau*, II, pp. 146-158.

4. Comte de Gobineau, *Histoire des Perses*, 2 tomes, Paris, H. Plon, 1869.

5. *Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten*, pp. 326-327.

6. Sur l'œuvre de Gobineau sculpteur, pendant son séjour au Brésil, et sur le sort de cet œuvre, lire Schemann, *Gobineau*, II, pp. 158-165.

une remarque de Tocqueville sur ses coups de chapeau à l'Église et sur ses efforts, « peut-être de bonne foi », pour demeurer dans son giron alors que le fond de sa philosophie lui était contraire [1], l'auteur de l'*Essai* répondit : « Non, si je dis que je suis catholique, c'est que je le suis. [...] Sans doute, j'ai été philosophe, hégélien, athée. Je n'ai jamais eu peur d'aller au bout des choses. C'est par cette porte finale que je suis sorti des doctrines qui ouvrent sur le vide pour rentrer dans celles qui ont une valeur et une densité. [...] Et voilà comme quoi je suis très sincèrement, très complètement, très profondément catholique [2] ». L'était-il vraiment ? Et s'il l'était, le restera-t-il ? Nous ne le croyons pas. En tout cas, il y aurait une belle étude à écrire sur le « catholicisme » de l'auteur de l'*Essai*, sur ses variations religieuses [3].

Cependant quelqu'un, de loin, suivait d'un regard inquiet, parfois angoissé, l'étrange itinéraire religieux de Gobineau. C'était sa sœur Caroline, de quelque quatre ans sa cadette, — celle qui sera la mère Bénédicte sous l'habit bénédictin — âme profondément religieuse, mystique même, en 1869 novice à Sainte-Cécile de Solesmes, et que Gobineau, peu avant son départ pour le Brésil, est allé voir dans sa retraite [4].

C'est à elle que furent adressées les sept lettres qui suivent [5].

1. Cf. *Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau*, 1843-1859, publiée par L. Schemann, Paris, 1908, pp. 290-291.

2. *Ibid.*, pp. 297-298.

3. En voici quelques linéaments. Le 3 mai 1866, Gobineau écrit dans une lettre à M^me^ Adolphe Franck : « Rien de pire que de quitter la route de ses pères. J'avoue que si j'avais été payen au v^e^ siècle je serais mort payen. Cela fait partie de mon amour immodéré pour le progrès. » *Lettres inédites du comte de Gobineau à M. Adolphe Franck et à sa famille*, Extrait de la « Revue Internationale de Sociologie », Paris 1916, p. 22. — Le 13 février 1874, il écrit à sa sœur : « Au fond, je reviens à la religion de nos pères : l'homme est un Dieu souffrant, émané de l'autre Dieu et se plaignant de lui et à lui ». « Tu as raison, je n'ai jamais été compté parmi les libres penseurs et ne le serai jamais. Au contraire, je serai toujours compté parmi les catholiques et, au besoin, je communierais en grande pompe au haut des tours Notre-Dame pour qu'on le vît mieux. Sais-tu pourquoi ? C'est que je hais ce temps-ci et je ferai l'impossible pour ne pas être avec lui. » — Toujours à sa sœur, le 15 avril 1874 : « Je n'ai aucune espèce de tentation ni d'envie de m'adresser à Dieu, je dis au Dieu conçu à la manière chrétienne, plus qu'au Dieu conçu à la manière bouddhiste, plus qu'à Odin, plus qu'à Jupiter maximus optimus. Ce sont des genres de conception que je suis porté à croire toutes vraies, toutes fausses, suivant les temps, suivant les lieux. » — Et le 16 juillet 1874 : « Ce n'est pas sérieux de me répéter toujours : prie et tu deviendras un des fidèles de l'Église ; qui t'a dit que j'y tenais ? Pourquoi veux-tu que je demande si fort une chose dont je ne me soucie pas ? *Je crois à autre chose*, je ne crois pas à cela. » « Je suis parfaitement convaincu de l'existence de Dieu ; quant à sa nature, je n'en sais pas grand'chose et m'en soucie peu. » — Les passages des lettres de Gobineau à sa sœur ont été pris dans Schemann, *Quellen* II, pp. 397, 414-415, 401-402, 393.

4. Nous connaissons aujourd'hui la date du voyage de l'auteur de l'*Essai* à Solesmes : il y est arrivé le 2 février 1869, et en serait reparti le 5. Cf. *Lettres à deux Athéniennes*, p. 35.

5. L'orthographe de Gobineau est archaïsante, peu uniforme, les bizarreries

Rio-de-Janeiro, 19 avril 1869.

Ma chère petite, j'ai ta lettre du 13 mars. Je t'écris par le premier courrier qui part. Je suis très bien de toutes manières et assez intéressé par le pays. Beaucoup de verdure, des arbres impossibles, des plantes extravagantes, des insectes sans fin et; toute la nuit, un carnaval de bêtes de toute espèce. On s'y fait comme à autre chose. Ce qui est plus difficile à accepter c'est la laideur de la population. Il n'y a pas une famille brésilienne qui n'ait du sang nègre et indien daus les veines, il en résulte des natures rachitiques et sinon toujours repoussantes au moins toujours désagréables à envisager. Les Français qui sont ici en très grand nombre, vingt-cinq ou trente mille, sont pour la plupart fort peu dignes de considération. Il y a près de deux cents sœurs de la Charité françaises qui font contrepoids. Elles dirigent tous les hôpitaux de la ville, qui est une fort grande capitale. Comme je crois te l'avoir mandé déjà, l'Empereur [1] a toutes les bontés possibles pour moi. Comme diplomate je suis traité comme les autres chefs de mission. Je ne vois L. M. qu'en uniforme l'Empereur ne me donne pas la main, et ne me fait pas asseoir. Je ne suis admis, sauf des cas que je ne puis pas prévoir, que le samedi à 7 heures du soir et, généralement, une seule fois par mois. Mais, comme homme, je suis reçu au palais une ou deux fois la semaine, l'Empereur daigne venir au-devant de moi dans la galerie, me donne la main, me fait asseoir près de lui, me garde trois et quatre heures à causer de tout, met sa bibliothèque à ma disposition, me querelle et me permet de me défendre. Il m'a fait

même n'y manquent pas. Je n'ai cru devoir respecter ni l'une ni les autres, non plus que la ponctuation, assez négligée.

1. Dom Pedro II, empereur constitutionnel du Brésil. Gobineau fut, dès son arrivée, très bien reçu par Dom Pedro, qui voyait en lui avant tout l'homme d'esprit et l'écrivain dont il connaissait les ouvrages. Une amitié, respectueuse de la part de Gobineau, et d'une intelligente bienveillance de la part de l'empereur, liera dorénavant ces deux hommes si dissemblables. Dans ses lettres à sa famille et à ses amis, Gobineau ne tarit pas de détails sur ses relations avec le souverain du Brésil. Nous croyons intéressant de reproduire ici la première dépêche diplomatique, datée de Rio, 23 mars 1869, envoyée par Gobineau au ministre des Affaires Étrangères à Paris. On imagine aisément la satisfaction que Gobineau dut éprouver à l'écrire : « Je suis arrivé ici le 20 de ce mois, et M. de Roquette, chargé d'affaires, m'a remis le même jour le service de la Légation. Dans la soirée, M. le Ministre des Affaires Étrangères m'a donné avis que l'Empereur désirait me voir le lendemain, en audience privée, en habit de ville, et avant la remise de mes lettres de créance. Je me suis empressé de me rendre aux ordres du Souverain, et j'ai exprimé à Sa Majesté Impériale toute la reconnaissance dont j'étais pénétré pour une faveur qui, me dit-on, est inusitée à cette cour. J'ai également été admis à présenter mes hommages à l'Impératrice. Je suppose que je serai reçu officiellement après les Solennités de Pâques. » — Archives du ministère des Affaires Étrangères, *Corresp. Politique*, Brésil, vol. 42.

l'honneur de me donner un arc et une charmante pagaie de sauvage et je lui dois la lecture d'un chef-d'œuvre, c'est une traduction américaine de Dante, par Longfellow, qui dépasse en perfection tout ce que j'ai pu lire en ce genre [1]. On m'assure qu'il n'y a pas d'exemple d'un traitement semblable depuis que le Brésil est Brésil et j'aurais tort de dire que je n'en suis pas infiniment flatté et reconnaissant. L'Empereur me dit qu'il aime beaucoup *Samson* [2], mais il revient toujours à me parler du *Carnaval* [3] qui lui plaît infiniment et ce qui m'étonne c'est son goût pour le *Cartulaire* [4]. J'aurais cru que c'était trop français pour plaire en dehors. Ainsi tout va le mieux du monde. Je m'occupe à comprendre ce que je vois, au point de vue de mon métier, et ce n'est pas sans intérêt. Qu'est-ce qui est sans intérêt dans la création entière ? J'ai écrit un chant d'*Amadis*, le troisième [5], à peu près la moitié de l'ouvrage. J'ai commencé un grand buste d'Alexandre fils d'Ammon, un peu plus grand que nature, et

1. L'empereur Dom Pedro II était grand admirateur de Longfellow, et on lui doit d'ailleurs une traduction en portugais du *Count Robert of Sicily* du poète américain. — Dans une lettre à sa femme, Gobineau raconte comment il fut amené à connaître la traduction de Dante par Longfellow : «l'empereur» m'a demandé si je connaissais la traduction américaine de Dante par Longfellow : j'ai dit que non. — Je vais vous l'aller chercher, me dit l'Empereur. — Il se lève et passe dans une autre pièce et revient de suite avec deux beaux volumes in-4° magnifiques contenant le *Purgatoire* et le *Paradis*, nous étions tombés d'accord facilement que c'était là ce qu'il y avait de plus beau et de plus grand dans la *Divine Comédie*. — Vous les emporterez, me dit-il, en les mettant à côté de moi et je crois que vous en serez content. — En effet, je le lis actuellement, c'est tout ce qu'on peut voir de plus beau. Ces Américains sont des enragés, propres à tout ». — Bibliothèque nat. et univ. de Strasbourg, Ms. 3522, pièce 16.

2. La pièce la plus importante, de beaucoup, de l'*Aphroëssa* (pp. 284-434). C'est un poème biblique dialogué, en trois parties, d'assez belle venue dramatique, et où Gobineau fait preuve d'un véritable sens du théâtre. Malheureusement, la médiocrité des vers gâte tout. — Dalila, prise de remords, conseille la vengeance à son amant aveugle, le suit au temple de Dagon et, alors que les Philistins et leur dieu sont écrasés, s'ensevelit avec Samson sous les ruines.

3. *Le Carnaval de Venise* (*L'Aphroëssa*, pp. 191-283), poème dramatique, en trois nuits, auquel les oripeaux de l'auteur ne parviennent pas à prêter de la vie. Il faut pourtant signaler ici la déclaration d'amour du Berger au Domino Blanc (pp. 262-266), qui est peut-être une déclaration d'amour de Gobineau à Zoé Dragoumis, la jeune Athénienne. On y trouve ce vers frappant (p. 264) : « C'est en vous, c'est par vous, non pas vous que j'adore ! »

4. *Le Cartulaire de Saint-Avit* (*L'Aphroëssa*, pp. 144-190), poème ingénieux, où Gobineau fait revivre la France pendant mille ans de son histoire en nous promenant devant une galerie de personnages représentatifs, les abbés du monastère de Saint-Avit. Le *Cartulaire* est donc une succession de portraits des abbés du même couvent, depuis le premier, le saint homme Avit, au commencement du x^e^ siècle, jusqu'à cet autre saint homme, Marie-Savinien-Eugène de Théry, quarante-quatrième et dernier abbé, qui connut la Révolution, la destruction de son couvent et l'exil. On ne peut pas nier que Gobineau retrouve dans cette œuvre son sens de l'histoire, et ses portraits d'abbés qui se succèdent — récits, poèmes, lettres — sont agréablement troussés. L'*Ode* de Jules-Marie Sarboise, quarante-troisième abbé de Saint-Avit (1760), à Messieurs les Membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (pp. 180-182) est un mordant pastiche du style encyclopédiste.

5. *Urgande la musicienne* (*Amadis*, Paris, 1876, pp. 84-124).

j'achève un médaillon (demi-nature) de l'*Espérance* que j'avais presque terminé en mer. Voilà où j'en suis. Je te demande ta bénédiction et celle de toutes mes mères de Solesmes. Remercie-les bien respectueusement de ma part de leur souvenir et surtout ma mère supérieure [1]. Je compte que vous me faciliterez ma canonisation future sans que j'aie besoin de me donner trop de mal pour cela. Adieu, ne m'oublie pas auprès de sœur Caroline et de sœur Suzanne. Ton frère qui t'aime.

A.

* * *

Rio-de-Janeiro, 23 juin 1869.

Ma chère petite, j'ai reçu ta lettre du 12 avril. Je pense que tu as eu depuis ce temps-là mes autres lettres de Rio. Tu as parfaitement raison d'être sûre d'avance que les nouvelles du Prieuré [2] ne sont pas les moins chères que je puisse recevoir et les moins attendues. Tu feras donc bien d'être exacte dans ta correspondance. Je suis très fier que les nouvelles du Brésil puissent être agréables à nos mères. Comme je suis de Sainte-Cécile, je n'ai qu'à obéir sur cette donnée-là et pour commencer par quelque chose de convenable au sujet, je te dirai que je suis de plus en plus charmé des églises de Rio à un certain point de vue. On ne peut pas dire qu'il y ait là la marque d'un sentiment religieux fort pur, ni très élevé, ni très sévère. Le pays ne le comporte pas. Il est curieux, au contraire, de voir prendre la religion et les choses de la vie éternelle d'une manière aussi joviale et je dis que j'en suis charmé, parce que j'aime assez tout ce qui est complet et vrai, quoi que ce puisse être, tout en réservant mes préférences, naturellement. Figure-toi donc d'abord la manière dont on enterre les gens, cela te fera mieux comprendre le reste. On vous fourre ces bons petits morts dans un coupé doré et peint en rouge, avec des sculptures en bois fort agréables représentant des fleurs et des fruits ; les deux extrémités de la boîte sortent par les deux fenêtres. Le cocher se met au grand trot et il est suivi à la même allure par de braves mulâtres à cheval en grands chapeaux et bottes à l'écuyère, puis un train de voitures courant à qui mieux mieux, personne à pied. Tout cela décampe le plus gaîment du monde. Maintenant, tu conçois qu'il n'y a rien d'étonnant que les églises soient couvertes du haut en bas de sculptures en bois, blanc et or, merveilleuses de travail, fruits,

1. Cécile J. Bruyère, la très jeune mère supérieure du prieuré de Sainte-Cécile.
2. Sainte-Cécile de Solesmes deviendra abbaye en juillet 1871.

fleurs, petits anges qui sont des amours de Watteau. La chaire ressemble à une bonbonnière. A San-Francisco, il y a pour pièce principale un trophée de violoncelles, de violons, de flûtes, de guitares, de hautbois, etc. Les jours de fête tout est lustres de bougies, guirlandes de roses et de daturas blancs, il y en a du haut en bas. Les Saintes Vierges sont tout en robes de soie, avec des colliers et des bracelets, rien qui ne soit de la bonne faiseuse. Je n'ai vu le diable nulle part, mais je suis convaincu que si on l'a représenté dans un endroit quelconque, il ne saurait être qu'en habit de général avec le grand cordon de la Rose [1] et offrant un bouquet ou tout au moins une prise de tabac à saint Michel. C'est une façon de comprendre la religion comme une autre. Je ne te surprendrai pas en ajoutant que la musique d'église consiste en polkas et en valses, et qu'à l'élévation, c'est une cavatine italienne. Maintenant tout te sera expliqué quand je t'aurai fait observer, qu'à part la famille impériale, tout le monde ici est plus ou moins mulâtre et traverse la vie, un cure-dent dans les cheveux et une cigarette derrière l'oreille. Rio est une très grande et belle ville, mais ce sont les étrangers qui y font tout. Les Brésiliens se gardent de remuer les doigts pour œuvre utile plus soigneusement que de s'aller noyer. — Je suis aise que l'*Aphroëssa* t'ait plu jusqu'ici. Il était naturel que certaines parties du *Cartulaire* te convinssent plus que d'autres. J'espère que ta sympathie se sera soutenue pour les autres poèmes. J'achève *Amadis*. Ma tête d'*Alexandre divinisé* avance, mais c'est fort rude. Le médaillon de l'*Espérance* sera en bronze la semaine prochaine et je me promets un grand plaisir de ciseler pour la première fois de ma vie. On le trouve beau et l'Empereur veut en avoir un exemplaire. Il est toujours fort bon pour moi. Je présente tous mes respects les plus dévoués à madame la prieure et aux révérendes mères. Tous mes souvenirs à sœur Caroline et à sœur Suzanne. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton frère qui t'aime.

A.

* * *

Rio-de-Janeiro, 17 juillet 1869.

Chère petite, tes deux lettres du 21 mai et du 22 juin m'arrivent de façon que je n'ai pu répondre à l'une qu'en répondant à l'autre, tant elles se sont suivi[es] de près. C'est inévitable à

1. Ordre de chevalerie brésilien créé, en 1825, par l'empereur Dom Pedro Ier.

de telles distances et en pensant que l'une est venue par l'Angleterre, l'autre par Bordeaux. Je t'écrirai donc fort longuement. L'intérêt des deux lettres est d'ailleurs très grand et le comporte. Tu entres si fort dans le vif des choses à propos de l'*Aphroëssa* que pour ne pas te laisser seule, il faut parler sérieusement. D'abord, je suis charmé que tu préfères à tout le *Cartulaire* et la *Petite Chanson* [1], le *Carnaval de Venise* ensuite. C'est très naturel. Les œuvres d'art sont faites pour plaire non seulement à l'esprit et au goût critique, mais avant tout au cœur, au tempérament, à ce que sont les gens qui les lisent, les voient ou les écoutent et il est clair que ces trois poèmes sont plus particulièrement adaptés à ce que tu es. J'espère qu'Enguerrand de Ribart [2] t'a fait rire ; tu n'as pas été révoltée de Jean-Jacques de Bricaud [3], ni indignée d'Armand de Malerue [4]. Tu as vu le but et l'intention. C'est de la largeur d'esprit et je m'y attendais fort bien de ta part. Marie-Savinien-Eugène de Théry [5] rétablit l'équilibre autant que le XIX^e^ siècle peut peser à l'égard du X^e^, ce qui est toujours une grande différence. Enfin laissons cela, puisqu'il n'y a pas de discussion là-dessus et venons à *Geneviève* [6]. Tu considères ce poème comme panthéiste [7] et je le comprends ; mais c'est faute d'y regarder d'assez près. Je ne me serais pas exposé à la critique si évidemment juste que tu fais d'avoir mis une sainte catholique dans un milieu pareil. Ce que j'ai fait, c'est d'entrer dans le sentiment franciscain (de l'origine, de St François lui-même qui causait avec les arbres et les oiseaux) et dans le point de vue du Dante. Lis le *Paradis* et je crois que tu apercevras cette grande vérité, très glorieuse à mon sens pour St Thomas et les Dominicains, c'est que tout le panthéisme, je dis le panthéisme tout entier, est inclus dans le catholicisme, plus

1. *La Petite chanson* (*L'Aphroëssa*, pp. 81-105) d'une jeune bohémienne — cheveux d'ébène « un peu crépus », mais yeux bleus, nous assure l'auteur — qui, par prairies et forêts, porte la joie innocente et communicative. On a déjà fait la remarque que la *Petite chanson* a été écrite par Gobineau « avec l'intention de considérer les mots et les vers comme pures notes et pures cadences » (A. THÉRIVE, *Du siècle romantique*, Paris, 1927, p. 55).

2. *Le Cartulaire de Saint-Avit*, *L'Aphroëssa*, pp. 162-165.

3. Jacques BRICAUD, *ibid.*, pp. 165-167.

4. Louis-Nicolas-Armand DE MALERUE, *ibid.*, pp. 174-179.

5. *Ibid.*, pp. 183-190.

6. *Geneviève de Brabant* (*L'Aphroëssa*, pp. 106-143). Gobineau y reprend la célèbre légende qu'il enrichit d'éléments nouveaux. Ce qui ne rend pas nécessairement ses vers meilleurs. Dans la version gobinienne de la légende, Golo est un jeune page brûlant d'amour pour sa châtelaine, et poussé à son crime par sa jalousie. Son innocence reconnue, Geneviève refuse de retourner près de son mari, et reste, avec son enfant, au sein de la nature, au fond des bois. Tenaillé par le remords, Golo se convertit et meurt au monde. Il finira sa vie comme frère lai, en odeur de sainteté.

7. Jugement sans doute inspiré à la sœur de Gobineau par les pages 127-137 de *Geneviève de Brabant*.

un point qui le corrige et le redresse et ce point est le dogme de la Trinité. Si la triplicité divine n'existait pas, cette personnalité aurait peine à ne pas se confondre avec l'ensemble des êtres dont St Thomas dit : ce sont *des Dieux* [1]. Ce point seul sauve tout, raccorde tout, met [2] tout à sa place. Tu n'as pas bien compris quand tu crois me trouver en contradiction avec moi-même dans les deux personnages de Golo et de Geneviève. La dernière est une âme sûre et pure ; elle n'a qu'à aller droit devant elle. Aussi je loue la Vertu. La seconde [3] est une âme véhémente, combattue, incertaine, capable de bien et de mal. Suppose qu'aucune circonstance extérieure ne mette cette âme en conflagration ; elle ne deviendra ni bonne ni mauvaise ; tout se tiendra en échec à perpétuité ; il y faut un coup de tonnerre pour que la grande lumière s'y produise et que le bien ou le mal se montre. Aussi je loue la Faute [4]. Sans elle, il n'y aurait rien eu. Voilà le commentaire du poème. Je comprends très bien que ce n'est pas le point de vue où l'on se met ordinairement pour contempler le catholicisme. Mais je te le répète : j'y suis avec St François, avec Dante, avec St Thomas. Cela me suffit. Un autre jour, il est possible que je regarde le même tableau au point de vue de St Ignace et de St François Borgia. C'est encore une manière fort grande et très différente. Il y en a bien d'autres. Celle de St Sulpice, par exemple, qui ne date que du XVIII[e] [*sic*] siècle et qui est particulièrement odieuse au duc de Saint-Simon et à moi aussi, par parenthèse. C'est un catholicisme de pleutres et de faquins [5]. Il en faut de toutes sortes ; mais je n'ai rien à voir là. Restons avec les grands et ne quittons St Dominique que pour St Bernard ou St François Xavier. Voilà ce que j'ai à dire pour défendre *Geneviève* et je te prie d'y penser. Maintenant, je viens à *Samson*. Je ne me

1. On voit mal comment Gobineau tire ceci de saint Thomas, même à travers Dante, à moins qu'il ne fasse allusion à son commentaire sur la parole de l'Écriture, *Ps.* 82,6, citée par Jésus, *Jean* 10, 34, que l'auteur de *Geneviève* aurait pu rencontrer au cours de ses lectures.

2. L'autographe porte « mais ».

3. Il faut évidemment lire ici « le premier ».

4. *Geneviève de Brabant* commence par une manière de cantique de dix-neuf vers dans le goût franciscain (pp. 106-107). Nous en détachons les derniers :

> Je te louerai, Nature, en tes diverses formes :
> Héros aux corps parfaits, nains et géants énormes,
> Fleurs, poisons, éléphants, fourmis, serpents glacés ;
> Je louerai, sans y mettre aucune différence,
> La Faute, la Vertu, l'immortelle Espérance,
> Tous ces cribles divers où nous sommes passés !

5. Gobineau détestait les Sulpiciens et leur théologie. Dans une lettre de 1867 à sa sœur, il écrit : « Les Sulpiciens sont, à mes yeux, plus révoltants, plus répugnants, plus foncièrement hérétiques et plus bas que les Carpocratiens ou autres gnostiques exaltés. » (Cité par A. B. Duff dans son *Historique* du *Mémoire sur diverses manifestations de la vie individuelle* de Gobineau, Paris, 1935, p. 22).

suis jamais beaucoup attendu que ce poème te plairait beaucoup et si tu veux y regarder de près tu trouveras certainement que les objections que tu y formules [1] ne sont pas les plus irréconciliables. C'est un monde violent, grossier, féroce, plus fanatique que religieux ; non pas sans grandeur mais sans largeur, plus original que sympathique même dans le charme. En un mot, c'est un[e] tribu arabe du désert et cela te choque. Les fils des prophètes déguenillés, hurlant, dansant, ébouriffés, farouches [2] ne t'agréent pas. J'en ai vu comme cela pourtant [3] et je te donne à commenter le mépris de Michol pour ces saints [4] et la fureur d'Élie qui en était un contre les enfants de Béthel [5] et la vie qu'il mène [6]. Il est certain que les Philistins étaient alors plus civilisés et plus riches que leurs esclaves, les fils d'Israel, lesquels étaient des pasteurs très farouches. Quand à Jéhovah, c'est le point délicat. Je n'ai pas emporté la Bible qui ne m'a pas quitté pendant des années, désirant en avoir fini avec toute cette phase d'idées [7].

1. Nous trouvons un écho des objections de la sœur dans une lettre de Gobineau à sa femme (18 juillet 1869) : « Caroline a très bien compris et aimé le *Cartulaire* ; mais elle n'entend rien à *Samson*, au point qu'elle m'engage à supprimer les scènes de Jéhovah comme faisant longueur et ne tenant pas au poème. Cela la scandalise un peu. Elle veut que Jéhovah soit un Dieu d'amour. Comme il y a des manières de lire et de comprendre ! » Ms. 3522, pièce 47.

2. Cf. *L'Aphroëssa*, *Samson*, pp. 343-345.

3. Des derviches, en Perse.

4. Cf. *II Samuel*, 6, 16, 20-22.

5. C'est Elisée qui fut raillé par les enfants de Béthel, ce qui provoqua sa fureur (Cf. *II Rois*, 2, 23-24). Il s'agit bien d'Elisée ici, comme semble l'indiquer un passage parallèle de la lettre du 20 octobre 1869 de Gobineau à sa sœur.

6. Elisée. Il faut entendre, comme suit, cette phrase très mal faite : « ... et je te donne à commenter le mépris de Michol... la fureur d'[Elisée] et la vie qu'il mène ».

7. On peut se demander quel est le sens exact de ces quelques mots de Gobineau : « désirant en avoir fini avec toute cette phase d'idées ». Faut-il y voir un aveu de son complet détachement du christianisme et du Livre qui en est la source ? C''est ainsi que l'entend Maurice Lange (*Le comte Arthur de Gobineau*, p. 195), qui voit dans le Gobineau de Rio un *païen*. Tout en me rendant compte de ce qu'il y avait de douteux dans le « catholicisme » gobinien à cette époque, j'hésiterais beaucoup à faire dire à ce bout de phrase ce qu'il ne dit peut-être pas. Il se peut fort que dans ce « désirant en avoir fini avec toute cette phase d'idées » Gobineau n'ait voulu qu'affirmer son désir d' « en avoir fini » avec les études orientales et les travaux d'érudition. N'oublions pas, en effet, que Gobineau venait à peine d'achever sa grande *Histoire des Perses* à laquelle il travaillait depuis son premier séjour en Perse (1855-1858) et il était heureux de l'avoir menée à bonne fin. N'oublions pas, non plus, les déboires que lui valurent ses travaux sur les cunéiformes. A cette étape de sa vie, Gobineau veut se consacrer uniquement à la sculpture et à la littérature ; il veut « en avoir fini » avec l'Orient et les recherches érudites. A l'appui de mon interprétation, je rappellerai le passage, déjà cité, d'une lettre de Gobineau à Prokesch-Osten datée d'Athènes, 8 juin 1868 : « J'achève le quatrième et dernier volume des *Perses*. Cela fait, adieu (autant que je le puis) cette phase de développement. Mon esprit ni mon désir d'activité n'est plus là. Je crois que j'ai fait ce que je pouvais — il faut autre chose et cette chose, c'est la sculpture. » — Je note pourtant que dans sa lettre du 20 (ou 26 ?) octobre 1869 à sa sœur, Gobineau cite encore l'Écriture de mémoire, et il ajoute entre parenthèses : « Je ne sais comment je n'ai

Je ne peux donc te citer les passages où je te renvoie que de mémoire et par approximation. Que Jéhovah soit un Dieu terrible, jaloux, changeant, impénétrable, redoutable aux siens, Isaïe, Ezéchiel le répètent sur tous les tons et le Psalmiste de même. Qu'on en ait plus de peur que d'amour, cela se justifie par bien des endroits, je t'en indique trois : 1° L'étonnement que l'on éprouve quand, l'ayant vu, on n'en meurt pas sur le coup [1]. C'était lui qui se laissait voir et, pourtant, celui qui l'avait contemplé devait être foudroyé. Le contraire était une exception [2]. 2° Le dernier chapitre des *Chroniques* (je crois, ou des *Rois II*) où il envoie un des anges (non pas le diable) pour tromper les prophètes et le roi et fait périr ce dernier [3]. 3° L'homme qui, par respect, veut soutenir l'arche chancelante et qui est frappé de mort [4]. J'ajouterai, comme spécimen de la façon de sentir en morale, les dernières instructions de David mourant à Salomon [5]. Tu te trompes en croyant que je pourrais retrancher les apparitions de Jéhovah sur le Garizim et ailleurs [6]. Le sujet du poème est la lutte de ce même Jéhovah avec Dagon ; *ce sont deux puissants Dieux*, dit Athalie. Je suis étonné que Racine ait trouvé un mot si profondément hébraïque. Toute la Bible admet non pas la non-existence mais l'antagonisme de Baal, Dagon, Moloch et les autres. Les premiers Pères ne doutaient pas non plus que Jupiter, Apollon, Minerve fussent des Dieux vivants, seulement c'étaient des démons et des démons qui disaient quelquefois la vérité : *teste David cum Sybilla*. Ainsi les vrais protagonistes du poème sont Jéhovah et Dagon. Qu'aurais-tu dit si j'avais fait Dagon victorieux ? C'est arrivé, cependant, à la fin de plusieurs des phases de l'histoire d'Israël vaincu. Samson est l'arme de Jéhovah et Dagon veut l'anéantir. C'est une épée qu'on tenaille et qu'on entaille. A la fin, elle casse, mais Dagon avec. Sur les femmes, j'ai dit l'opinion de tous les Sages et surtout de tous les Orientaux. J'ai dit aussi la mienne, en faisant de Dalila la femme de la fin. Je remarque que les Anglais et les Américains, grands liseurs de la Bible et gens d'action, aiment *Samson*, comme tu fais le *Cartulaire*, par tempérament. Moi, je ne préfère rien de mes poèmes pour la même raison ; j'ai tous ces tempéraments-là

pas ma Bible que j'ai toujours ». Aurait-il oublié la raison pourquoi il n'avait plus sa Bible ? Cela me paraît peu probable. Il aurait donc oublié seulement ce qu'il en avait écrit à sa sœur.

1. Cf. *Genèse*, 32, 30 ; *Deutéronome*, 5, 23-24 ; *Juges*, 13, 22-23.
2. Cf. *Exode*, 33, 20 ; *Lévitique*, 16, 2.
3. Cf. *I Rois*, 22, 19-23 ; *II Chroniques*, 18, 18-22.
4. Cf. *II Samuel*, 6, 6-8.
5. Cf. *I Rois*, 2, 1-9.
6. Cf. *L'Aphroëssa. Samson*, pp. 316-318, 421-422.

et je conçois tout cela. Si j'avais une faiblesse, ce serait pour le *Carnaval de Venise* et pour l'*Achilléide* [1], qui est une sorte de profession de foi. Remercie beaucoup, mais beaucoup notre révérende mère de toute la sympathie qu'elle témoigne à mes idées et surtout de ses réserves. Cela prouve qu'elle pèse ce que je dis et, en me recommandant à ses prières, demande-lui de ne pas m'oublier. Je me mets également aux pieds de toutes nos mères et j'espère que sœur Caroline et sœur Suzanne pensent quelquefois à moi dans leurs oraisons. Tout ce que tu me dis de tes lectures, de tes travaux, de tes traductions a pour moi un intérêt que tu ne peux supposer assez grand. Je crois que je voudrais être à ta place mais, par malheur, je ne sais pas ne voir qu'une seule chose. C'est une grande faiblesse. L'*Alexandre* sera probablement fini (la terre) la semaine prochaine et je crois que je pourrai avant longtemps t'envoyer la photographie. L'*Amadis* est presque gros comme l'*Aphroëssa* et ne ressemble à rien du tout. C'est pour le coup que tu discuteras. T'ai-je dit que la traduction américaine de *Typhaines* [2] est charmante ? Adieu, j'ai encore des mondes de choses à te dire, mais il faut finir.

Ton frère qui t'aime.

A.

* * *

Rio-de-Janeiro, 20 septembre 1869.

Ma chère petite, j'ai ta lettre du 11 août, comme j'ai reçu aussi, ainsi que tu l'as vu par mes réponses, tes lettres sur l'*Aphroëssa*. Je suis de ton avis. Les conversations ne perdent rien pour se faire à travers l'Océan et même plusieurs Océans et il n'y a que d'y être accoutumé pour considérer comme, en somme, la terre est petite chose au physique. Je ne dis pas au moral car la vie, même dans sa forme actuelle, est beaucoup et divine. Tandis que je reçois tes lettres du fond de ton couvent, Ove [3] m'écrivait d'Islande et me parlait des glaces polaires ; Julien de Roche-

1. *L'Aphroëssa*, pp. 46-80. — Gobineau y chante Achille qui, à une vie obscurément heureuse et longue, préféra l'action, le danger et la mort prompte et glorieuse.

2. *L'Abbaye de Typhaines* parut pour la première fois dans le feuilleton de l'*Union*, du 24 août au 10 novembre 1849, et en volume chez E. Maillet, à Paris, en 1867. C'est un roman historique sur le mouvement communal en France au temps des premiers Capétiens. La traduction américaine (Philadelphia 1869) est l'œuvre d'un de ses admirateurs d'outre-Atlantique, un vieux professeur de médecine, Charles D. Meigs.

3. Le baron danois Ove de Guldencrone. A épousé la fille aînée de Gobineau, Diane, en 1866.

chouart [1] m'écrit de Chine et me raconte les tourbillons de poussière et les grands couvents bouddhiques de la Mongolie qui ne contiennent pas moins de trois et quatre mille moines fort réguliers ; Robert de Tascher [2] qui vient d'arriver à Paris et qui est duc par la mort de son père, me racontait, il y a quelques semaines, les ennuis du Japon et mon pauvre Meigs m'écrivait encore de Philadelphie quatre jours avant sa mort [3] pour me dire tous ses vœux pour moi et ses tendresses. Meigs était un Américain de 79 ans que je n'ai jamais vu de ma vie [4]. Il avait lu tous mes livres et m'avait écrit à Athènes pour avoir ma photographie. Il en était résulté une correspondance la plus tendre, la plus passionnée de sa part, la plus reconnaissante de la mienne. Il a traduit *Typhaines* en anglais, merveilleusement, c'est beaucoup plus beau que le texte, on le vend en Amérique à deux cent mille exemplaires (il vient d'être traduit en grec et on le traduit en Allemagne [5]). A la tête de cette traduction Meigs a mis une préface en forme de lettre qu'il m'adresse et qui est tout ce qu'on peut voir de plus tendre et de plus aimant [6] et aussitôt le livre publié, il est mort. Jamais on n'a vu une plus belle nature et une plus grande âme et je ne crois pas que personne m'ait jamais plus aimé ! « Cher Harmodius, cher Aristogiton, vous ne mourrez

1. Ministre de France à Téhéran, Gobineau a eu le comte Julien de Rochechouart pour attaché, puis secrétaire de troisième classe. Il l'aimait beaucoup. En 1869, Rochechouart était à Pékin secrétaire de deuxième classe.

2. Louis-Robert Tascher de la Pagerie, que Gobineau a eu auprès de lui à Athènes comme attaché, et qui, avant d'être nommé à Stockholm (février 1869), était secrétaire de troisième classe au Japon. Par la mort de son père, le 6 février 1869, il était devenu duc. Les Gobineau étaient très liés avec les Tascher de la Pagerie.

3. Charles D. Meigs est mort le 22 juin 1869. Voici quelques lignes d'une lettre datée de Washington, 29 juin 1869, du général Meigs, son fils, à Gobineau (la traduction est de Gobineau) : « Pendant ces dernières années il a tiré un grand plaisir de l'étude de vos ouvrages et de la correspondance qu'il a récemment nouée avec vous et, dans la traduction de votre Abbaye de Typhaines, son dernier travail littéraire, il a trouvé plaisir et profit et la satisfaction de faire encore quelque chose pour les hommes » (Schemann, *Quellen*, II, p. 265).

4. Sur les relations entre Meigs et Gobineau, lire Schemann, *Gobineau*, II, pp. 137-142.

5. Les deux cent mille exemplaires dont il est question ici n'étaient encore que cent mille dans une lettre à Keller, antérieure il est vrai (18 décembre 1868). Mais ce dernier chiffre même serait très exagéré et dû à une mauvaise lecture d'une lettre de Meigs (Cf. *Briefwechsel Gobineaus mit A. von Keller*, p. 78, note). — Le 8 juillet 1869, Gobineau écrivait de Rio à sa femme : « La traduction allemande de *Typhaines* avance. Te formaliseras-tu si je te dis que Zoé [Dragoumis] a fait une traduction grecque qui a paru dans la *Pandore* et qui va être mise en volume ? Mais elle est très désireuse que ce soit en secret et ne veut pas passer pour être capable d'un pareil ouvrage. » (Ms. 3522, pièce 45) — La traduction parue dans la *Pandore* était donc anonyme. A-t-elle paru en volume, je l'ignore. Quant à la traduction allemande par la fille d'Adelbert von Keller ce ne fut qu'un projet, auquel Gobineau s'était très vivement intéressé.

6. Préface reproduite dans Schemann, *Quellen*, II, p. 252-258.

jamais [1] ». Tu ne connais pas ces premiers vers de l'hymne aux libérateurs d'Athènes ? J'ai toujours eu envie de faire un commentaire là-dessus qui aurait, au moins, quatre gros volumes in-quarto en deux colonnes. J'ai fini le poème de l'*Amadis*. J'ai fini *Alexandre* et aussi le buste de l'Empereur et l'*Espérance* et la *Charité*, médaillons, dont je vais peut être t'envoyer les photographies si elles réussissent. Maintenant tout cela a passé par le plâtre assez heureusement : j'ai retravaillé les plâtres et l'*Alexandre* est dans les mains du praticien pour sortir d'un bloc de marbre blanc qui s'annonce jusqu'ici comme magnifique. C'est mon œuvre la plus considérable, en sculpture, jusqu'à présent et je souhaite bien qu'elle paraisse telle à tout le monde. L'Empereur qui ne l'a pas vue, soutient que la *Charité* est ce que j'ai fait de plus beau. Je n'en sais rien. Je vais faire la *Foi*. Mais des trois têtes qui seront réunies dans un même cadre, la plus grande, celle qui domine tout, qui est vue de face, tandis que les deux autres sont de profil, c'est la *Charité*. Il me semble que je n'ai pas mal travaillé depuis six mois que je suis à Rio. Mon *Histoire des Perses* s'achève d'imprimer. Je chante mes louanges comme Chingachgook [2]. Dis à madame la prieure et à toutes les révérendes mères combien je suis pénétré de leurs bontés pour moi et la respectueuse reconnaissance que j'en éprouve. J'ai quelque idée de finir comme jardinier à Sainte-Cécile. Mais je ne finirai jamais, voilà l'obstacle. Cher Harmodius, cher Aristogiton, vous ne mourrez jamais. Je dis toutes les amitiés du monde à sœur Caroline et à sœur Colombe et me recommande bien à leurs prières. Si elles voulaient demander un peu mon retour prochain, y aurait-il du mal ? Je soumets la question au chapitre assemblé ? Elle n'est pas oiseuse, car Clémence [3] te dirait que je résiste absolument à demander un congé en ce moment, ne croyant pas la chose à propos et voulant différer jusqu'en décembre. Mais si les prières de sœur Caroline et de sœur Colombe me faisaient nommer à Berne [4], tout serait à merveille. Qu'en dis-tu ? Adieu.

*
* *

1. Cf. Athénée, *Dipnosophistes*, éd. G. Kaibel, t. III, Leipzig, 1890, pp. 539, 7-8.
2. Chingacgook, personnage du *Dernier des Mohicans* et autres romans de F. Cooper.
3. M^me^ de Gobineau.
4. Pour ne pas aller à Rio, Gobineau avait demandé, le 3 juillet 1868, à être transféré d'Athènes à la légation de Copenhague. Il se serait maintenant contenté du poste de Berne. Il n'aimait pourtant pas beaucoup les Suisses.

Rio-de-Janeiro, 20 [ou 26 ?] octobre 1869.

Tu m'as écrit une lettre d'un intérêt extrême, ma chère petite, et je veux y répondre point par point. Il est curieux que l'*Achilléide* ait attiré ton attention à ce point ; d'une part, en considérant que j'y attache moi-même une importance particulière parmi mes ouvrages, ensuite parce que, précisément en même temps que toi, quelqu'un [1] m'en écrit précisément de la façon que tu fais et s'arrête, comme toi, sur le passage de la Terre [2]. Si j'ai un point bien fixé dans ma théologie personnelle, c'est celui-là et j'avoue que bien loin que l'immortalité me paraisse avoir besoin d'une démonstration, c'est tellement fait mathématique pour moi que le contraire, présenté à l'état d'objection ou de spéculation, ne me donne pas même de curiosité, tant la donnée m'en semble absurde. Ainsi, sur ce point, pas de difficulté et bien qu'il n'y ait pas, de toi à moi, question de mesure en plus ou en moins sur cette notion, je peux dire que personne n'en est plus pénétré que moi par raisonnement, par intérêt, par conviction, et ce qui plus est par tempérament et personne n'est plus sûr de son immortalité. Je vois que tu as encore des craintes sur le panthéisme de *Geneviève de Brabant* et le mot *les Dieux* [3] t'effarouche. Je ne trouve pas de difficulté à constater *la vie* dans toute la nature inorganique, c'est-à-dire un certain stage, une certaine forme, un certain développement de la vie et si cette vie est soumise à des *Lois*, c'est-à-dire à des *Forces* qui la dirigent et la font être, et la font graviter d'une certaine façon et dans un certain but, je ne vois pas encore de difficulté non plus à appeler ces forces *des Dieux*, dans le sens du mot *Elohim* de certains passages de la Bible. Le mot *El* et son pluriel *Elohim* (si tu veux l'hébreu אלהים ?) ont juste et précisément ce sens-là et il n'y a aucun panthéisme là-dedans. Je ne suis pas très convaincu que le panthéisme, comme on l'entend chez nous, en ce moment, ait jamais fait le fond des religions auxquel[le]s nous l'attribuons. Il y a fort à douter que le brahmanisme et la doctrine du Bouddha soient des panthéismes. L'individualité divine permet seule, en vérité, l'émanatisme et il est absurde de supposer un dieu inerte donnant et reprenant sans conscience de ce qu'il fait. S'il a une conscience, il est, par cela seul, doué de personnalité et s'il a une personnalité, ce qui sort de lui par l'émanation n'est pas

1. Ce quelqu'un, c'est son ami de jeunesse le peintre allemand Germann Bohn (Ms. 3522, pièce 64).
2. *L'Aphroëssa, l'Achilléide*, pp. 72-74.
3. *L'Aphroëssa, Geneviève de Brabant*, p. 128.

en lui. Tu peux être tranquille, *Geneviève* n'est pas un livre panthéiste. Maintenant, j'arrive à *Samson*. Je crois que tu fais une confusion, du reste très naturelle. Les idées ont beaucoup varié sur la nature divine ; nous pouvons être certains qu'elles varient constamment. Comme c'est une notion qui nous embrasse et que nous n'embrassons pas, nous en prenons ce que nous pouvons et nous considérons le secret sous l'angle où nous placent nos dispositions, nos sentiments, notre éducation, notre expérience. Nous ne sommes pas Juifs et surtout Juifs du temps des Juges, par conséquent nous ne pouvons pas facilement nous imaginer Jéhovah comme le faisaient ces Arabes errants. Je n'ai pas cherché du tout à exprimer l'idéal qu'en ont pu avoir de rares et grands personnages, Moïse, Isaïe, etc. si tant est que ceux-là se soient dégagés absolument du point de vue de leur race, de leur temps, de leur milieu ; mais bien ce qu'en pensaient les masses. Tu ne m'as pas montré que 1° pour ces masses l'idée des dieux hostiles, des dieux topiques n'existait pas. Les dieux que Rébecca emporte [1], les dieux que fabriquent les gens de je ne sais quelle tribu que leur volent ceux de Benjamin et qui ont un Lévite pour prêtre [2], le dieu de Balaam [3], etc. 2° Jéhovah considéré comme cruel, jaloux, terrible, mystérieux. Je t'ai indiqué le dernier chapitre du Ier ou IIe des *Chroniques* ou des *Rois* [4]. (Je ne sais comment je n'ai pas ma Bible que j'ai toujours [5] ; mais je n'ai apporté ici que l'Astrée, Amadis et Palmirin [6] d'Angleterre). En tous cas, que signifierait ce fait toujours répété que si on voit Dieu quand il se montre, Dieu (ou un des Elohim, car ceci est moins clair dans la Bible et le texte qui nomme quelquefois la pluralité, dans un verset suivant donne le singulier) Dieu, dis-je, vous tue. Est-ce là une notion douce et clémente ? Tu comprends que dans *Samson* j'ai voulu montrer Israël et la vie sémitique à ces époques reculées. Mais de même que je ne donne pas pour le modèle du sacerdoce les fils de prophètes qui mettent en mouvement la tribu de Zabulon [7], mais pourtant en les donnant comme les portraits de ces voyants délabrés qui couraient dans les champs dont il est question dans l'histoire d'Elisée [8] et ailleurs et pareils à tant de leurs pareils que j'ai vus et que Michol fille

1. Ce n'est pas Rébecca, mais Rachel qui emporte les *théraphim* de son père. Cf. *Genèse*, 31, 19, 34.
2. Ce ne sont point les gens de la tribu de Benjamin qui volent les dieux, mais des Danites. Cf. *Juges*, 17-18.
3. Cf. *Nombres*, 22-23.
4. Cf. *supra*, p. 552, note 3.
5. Cf. *supra*, p. 551 note 7.
6. Dans ses lettres à sa femme, Gobineau écrit correctement : Palmeirim.
7. Cf. *L'Aphroëssa*, *Samson*, pp. 343-346.
8. Cf. *supra*, p. 551, note 5.

de Saül méprisait, de même j'ai voulu montrer ce que pensait un Israëlite de ces temps où le pur mosaïsme n'était que théorique, mais les idées générales étaient celles des nations environnantes. Les plus saints des rois de Juda ou d'Israël n'ont jamais réussi qu'à couper quelques bois sacrés ou à abattre quelques autels des dieux des Nations, mais aucun n'a déraciné les cultes étrangers et si peu, que la nation conserva même ces infidélités dans la Captivité puisque Néhémie les signale chez les Zélés eux-mêmes revenus à Jérusalem à la suite du décret de Cyrus [1]. Ainsi, ne prends pas *Samson* pour une prédication, c'est un tableau de mœurs, de costumes, d'idées. Pour peu, j'aurais tout aussi bien pris le parti de Dagon que celui de Jéhovah. Il n'en eût été ni plus ni moins. Il aurait suffi de ne pas écraser la statue du dieu philistin et de montrer ce qui a été : les Israëlites asservis de nouveau après quelques têtes cassées chez leurs ennemis, mais Samson mort. L'inconvénient eût été purement esthétique mais pas historique. En outre, je me suis fait un plaisir de venger Dalila pour laquelle j'ai un faible. Voilà toute ma justification. Je remarque que c'est en Angleterre et en Amérique que l'on goûte le plus *Samson*, parce que là on connaît mieux la Bible que chez nous. — Je ne me souviens plus si je t'ai envoyé ma *Charité*. De peur que ce soit non, je la joins ici. Le marbre d'Alexandre va très bien. Tu as raison. Je ferais bien de marcher plus doucement. Mais j'ai le diable au corps. *Amadis* est fini. J'ai commencé quelque chose qui me plaît beaucoup, *la Vision d'Angilbert* [2]. Ça commence quand l'univers se dissout. C'est assez dur, raisonnablement violent, assez colère et plein de gentillesse. Je crois que cela ne te déplaira pas. L'*Histoire des Perses* paraîtra en novembre. Si tu ne l'as pas encore reçue, demande-la à Clémence à qui tout l'honneur en est dû. Elle a tout corrigé elle-même. Mon buste de l'Empereur est très bien réussi et frappe tout le monde. Le médaillon de la *Foi* sera fini ces jours-ci. Adieu, je t'embrasse comme je t'aime. Présente tous mes respects à madame la prieure et aux révérendes mères. Dis-leur que je leur demande toujours la protection de leurs prières bien dévotement et des tiennes. Quand *notre* maison sera abbaye, j'en aurai autant de joie que sœur Suzanne et sœur Caroline pour le moins, qui sont mes supérieures dans *notre* communauté. Adieu encore.

Ton frère qui t'aime.

A.

1. Allusion probable à *Esdras*, 9, 1. Voir aussi *Néhémie*, 13, 26-27.
2. Cf. *supra*, p. 543, note 3.

Quand je t'ai dit tout à l'heure que je ne croyais pas que personne ait été jamais pratiquement panthéiste, j'aurais dû ajouter la preuve de mon sentiment. Pour cela il n'y aurait rien de mieux à prendre qu'un homme le plus grand et le plus vénérable des panthéistes à tous les points de vue. Malheureusement, j'ai quelque peur que son nom ne fasse sauter les murailles de Sainte-Cécile. En y regardant de près, cet homme-là qu'on a dit avec raison avoir été ivre de Dieu [1] parce qu'il le mettait partout, le mettait en lui-même et le faisait de là rayonner sur le reste. Il lui constituait sa propre individualité. Sais-tu qui c'est ? C'est Spinoza.

*
* *

Rio-de-Janeiro, 20 novembre 1869.

J'ai ta lettre du 20 octobre, ma chère petite, et j'y réponds de suite. Il n'est pas impossible que je revienne bientôt en Eurcpe. Alors tant mieux. Probablement, tu as reçu à l'heure qu'il est l'*Histoire des Perses*. Je m'en réjouis et je désire fort savoir l'impression que tu auras eu[e] d'un livre qui sera un de mes principaux ouvrages, qui constitue une nouveauté dans la science historique et que mon cher Meigs disait le livre qui me représentait le plus entièrement. Puisque l'*Espérance* t'a plu, il est à croire que la *Charité* ne te déplaira pas et que la *Foi*, qui est allé[e] aujourd'hui au moulage, sera également de ton goût. Aussitôt que celle-ci sera photographiée, je te l'enverrai. Le marbre d'*Alexandre* marche fort lentement, mais marche un peu. Je viens de finir la maquette en terre de mon bas-relief des *Agapes*, quatre figures. J'ai fort avancé aujourd'hui celle d'une statue qui aura un peu plus d'un mètre, la *Réflexion*. Tout cela va. Rien ne m'amuse plus que de vivre avec toi dans le monde de l'*Aphroëssa* qui est beaucoup plus réel pour moi que tant de gens qui m'entourent corporellement et puisque tu paraîs préférer le *Cartulaire*, revenons au *Cartulaire*. J'ai justement quelque chose à te dire là-dessus. D'abord, je trouve que tu te complais trop dans St Avit [2] et tu ne rends pas justice aux autres. Là, conviens de bonne foi que tu n'es pas aimable pour cet excellent Enguerrand de Ribart qui mérite mieux de ta part. Lorsqu'il écrit à Guy de Vernon une lettre conciliante, il se fonde avec conviction sur cette pensée fort juste : Croyez-vous que l'Église soit venue ici-

1. Le mot est de Novalis.
2. *L'Aphroëssa*, *Le Cartulaire de Saint-Avit*, pp. 144-146.

bas pour se faire insulter [1] ? Ce digne Enguerrand considère cette sentence comme une vérité aussi frappante que l'Evangile, est-ce sa faute si elle eût fait tomber St Avit à la renverse ? Tu remarqueras encore ceci : c'est que tout le monde là est d'une parfaite bonne foi : St Andiol [2] n'est pas content des innovations, mais il ne conçoit pas même l'idée de planter tout là et de s'en aller, ce qu'eût fait certainement le fondateur. Hugon [3] est possédé du diable et de son énergie tournée en aigre ; l'abbé de Malerue, qui est un drôle, a la conscience en repos parce que le grand but de la religion est de se quereller pour la bulle Unigenitus ; l'abbé Bricaud n'a jamais réfléchi qu'à sa futaille ; ce cuistre de Jean Grillet [4] est trop heureux d'avoir une abbaye en commende pour s'acheter des bas de soie ; Gédéon [5] croit sérieusement que le monde est fait pour les soudards huguenots. Enfin je suis, pour ma part, également content de tous ces braves gens, sauf un seul : c'est cet imbécile de Sarboise. Voilà les gens des époques calamiteuses, voilà les vers qui détruisent tout et ne créent rien en place, voilà les auteurs de tous les désastres. Quand on voit apparaître ces gens-là, on peut se dire que tout est perdu et, justement, nous en avons une plantureuse abondance cette année. C'est là le point culminant de la destruction dans le *Cartulaire* et tu vois que l'abbaye se relève de tout, sauf de celui-là qui l'enterre. Il y a encore une autre observation que je veux te soumettre : c'est que rien au monde ne s'arrête à un stage quelconque de la vie et, comme je te le disais tout à l'heure, St Andiol n'est pas St Avit. Il n'y a pas de vérité à une seule face dans la pratique des choses et, de même que du mieux sort le pis, de même du pis sort le mieux ; il n'y a que de cet animal de Sarboise dont il ne puisse sortir que des calamités, la niaiserie étant la mère de tous les vices et la grand-mère de tous les crimes. Sur ce, je t'embrasse de tout mon cœur. Je remercie bien respectueusement ma mère Eulalie de ses bontés pour l'*Espérance* et je demande comme d'ordinaire la bénédiction de madame la prieure et des mères et la tienne. Madame la cellerière est bien bonne de me conserver la place de jardinier, j'y tiens, mais elle est bien sévère de me considérer comme peu fait pour la stabilité bénédictine. Il est évident que la stabilité n'a pas été précisément jusqu'ici mon talent particulier. Mais cela peut venir. Continue tes doctes travaux de sculpture [6], bien que je sache par expérience que

1. *Ibid.*, p. 162.
2. *Ibid.*, pp. 146-152.
3. *Ibid.*, pp. 152-162.
4. *Ibid.*, pp. 167-170.
5. Gédéon de Lansac de Pereyrode. *L'Aphroëssa*, *Le Cartulaire*, pp. 170-173.
6. Bien avant Gobineau, sa sœur avait fait de la sculpture.

c'est très fatigant. J'ai un peu peur pour toi. Tu ne me parles pas assez latin. Où en es-tu de tes études liturgiques ? Je suis fort occupé du portugais et lis le *Palmirin d'Angleterre* avec un succès qui m'a valu les éloges de l'Empereur dans un examen que Sa Majesté m'a fait passer. Adieu, je t'embrasse encore.

*
* *

Rio-de-Janeiro, 14 février 1870.

Chère petite, tes lettres causent mon bonheur et je ne puis te dire le charme que j'y trouve. Je pense avec une véritable et sincère émotion au jour de ta profession et je t'assure que j'aurais bien voulu y assister. Aujourd'hui je ne puis t'écrire que quelques lignes parce que je suis assez malade de toutes sortes de maux nerveux qui en sont arrivés jusqu'à une véritable torture. Je n'en parle pas à Clémence, bien entendu. Mais il faut que je te le dise pour justifier la brièveté de ce petit mot. Adieu. Tout cela passera mais c'est fort dur. J'attends mon congé avec impatience.

Ton frère qui t'aime.

A.

Je reçois à l'instant ta bonne et chère lettre du 16 janvier, ma révérende mère. Elle me charme comme toutes les autres. Mais je ne suis guères en état d'y répondre que ceci : la lettre tue et l'esprit vivifie. Tu épilogues sur les mots. Il est clair que chaque nation regardait le dieu de la voisine de très mauvais œil et ne le reconnaissait pas pour gentilhomme. Mais elle ne doutait pas de son existence réelle. Voilà le seul fait important. Baal, Dagon, Astaroth étaient des drôles qui essayaient de contrarier Jéhovah. Mais en tant que des drôles, c'étaient des êtres vrais. Adieu, ma petite révérende. Mille respects à madame la prieure et aux révérendes mères et à sœur Caroline et à sœur Colombe. Voilà un petit mot pour Louison, envoie-le lui. Du diable si j'ai envie d'écrire. Et ces animaux de Paris qui me refusent mon congé [1] ! Je demande les prières du prieuré car dans ce moment, pour mille causes et de mille manières, je suis dans les griffes de Baal-Zébub et de ses camarades.

1. Ces animaux de Paris finirent par le lui accorder le 3 mars 1870, et le 23 avril il annonce au comte Daru, ministre des Affaires Étrangères, que, voulant en profiter immédiatement, il remet le service au secrétaire de la légation. Le mois de mai verra Gobineau en France.

ROMAIN ROLLAND E L'ITALIA DEL « PRIMO DOPO-GUERRA »

Sei lettere rollandiane e la traduzione italiana del « Clerambault » [1].

Quando la prima conflagrazione europea venne, inopinata, a rompere il sonno dei pacifici e inconsapevoli borghesi del « vene rando continente », non molti, in Italia, avevano familiari il nome e l'opera di Romain Rolland, se non alcuni che, nati intorno al 1880-1890, s'interessavano, più specialmente, di musica o per essere musicisti qualificati o critici o semplici cultori di musica. E se il « Jean-Christophe », che rimane il romanzo principe della copiosa produzione rollandiana, costituiva, per noi giovani di allora, un vero e proprio romanzo musicale [2], la « Vie de Beethoven », « Musiciens d'autrefois », « Musiciens d'aujourd'hui », « Haendel » et l' « Histoire de l'Opéra avant Lully et Scarlatti » ne formavano e encor ne formano quasi il complementare alóne.

Ma del « Jean-Christophe » pochi avevano dato giusto peso alla parte sociologica, alla parte in cui ha sviluppo la più profonda crisi del protagonista : di questo redivivo spirito beethoveniano in lotta contro la cancrena che, sordamente, ha roso la prima parte del nostro secolo. Onde Jean-Christophe, personaggio, avrebbe dovuto assurgere a simbolo ribelle di più di una generazione — come già il goethiano Faust avrebbe potuto incarnare, allegoricamente, quella appena uscita dallo « Sturm und Drang » alemanno — per saggiare l'aere sferzante e rinno-

1. Publiées avec l'autorisation bienveillante de Mme Romain Rolland.
2. Vittorio Gui, *Un romanzo musicale* (*Il mondo artistico*, Milano, 1913).

E. R. R., conosciuto il saggio che l'autore gli aveva inviato, rispondeva al musicista la seguente lettera :

Paris, jeudi 25 déc. 1913.

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait grand plaisir ; — et je vous prie de ne pas voir dans ces mots l'expression d'une politesse banale. J'ai lu bien peu d'études, sur mon « Jean-Christophe », qui me soient aussi sympathiques. C'est que j'y trouve un sentiment, en quelque sorte, fraternel — le sentiment d'un vrai artiste et qui aime vraiment son art (c'est si rare aujourd'hui !). La plupart des artistes comprennent l'art, plus qu'ils ne l'aiment. Et ceux qui l'aiment le plus, trop souvent, ne le comprennent pas et ne sont pas des artistes. Vous avez ce double don, de comprendre et d'aimer. Gardez-le bien ; et le meilleur moyen pour cela, c'est de le prodiguer. Qui s'économise, se perd. Il faut semer, au grand air, son esprit et son cœur.

Et puisse ce souffle de saine et vigoureuse révolte, dont vous parlez, soulever l'Italie d'aujourd'hui, et faire ressurgir cette chère musique qui fut si belle et dont nous tous, dans le monde, nous avons besoin !

Veuillez me croire, cher Monsieur, votre cordialement dévoué,

Romain Rolland.

vatore dell'èra modernissima (« il secol del ferro e del carbone », si limitiva a dire il Carducci), dove le problematiche più lontane e sottili sono venute a confluire, ad accavallarsi, ad aggrovigliarsi in un drammatico e forse tragico nodo, senza per anco trovarvi soluzione.

E come il nazionalismo, premessa all'imperialismo, supponendo di risolverle nelle guerre, le ha esasperate al segno di talvolta autosoccombere, così il comunismo appare panacea, prima che materiale, spiritualmente negativa, poi che la personalità umana, dentro lo stato « leviatanico », da « soggetto » s'annulla in « oggetto », onde l'uomo va a far parte di uno sterminato museo d'imbalsamazione.

Ma il nome di Romain Rolland acquistò da noi risonanza quasi popolare soltanto quando, tradotto in italiano, apparve quel « Messaggio ai liberi popoli d'Europa », mercé cui l'Autore, ponendosi « Au-dessus de la mêlée », assumeva una posizione estremamente difficile, che a molti, massime in Francia, apparve assurda, comica ad altri ; mentre, ad altri ancora (e forse erano i più), sembrò cinica e condannevole.

Non a noi che non soltanto v'intravvedemmo tutta una logica consequenziale alle premesse etiche del « Jean-Christophe », ma il coraggioso condensarsi e contrapporsi, di una drammatica forza dello spirito individuale, alla materia più bruta e massiccia: la massa amorfa e trascinata, memori com'eravamo dell'aforismo leonardesco : « tra le cose bestiali che li uomini possin fare, la più bestiale é la guerra ». E ci sovvenimmo, allora, del tolstoiano Rolland (chi lo chiamò « novello Tolstoi dell'Occidente » ?) ; e fummo indotti ad approfondire la conoscenza dell'opera sua. Ancora ignoto, p. es., ci era, a quell'epoca, il « Théâtre de la Révolution », che pur data intorno al 1900, e il cui trinomio, « 14 juillet », « Danton », « Les Loups », pone a nudo la belluina essenza degli uomini, siano essi conservatori o sovvertitori *(Homo homini lupus)* ; ed é monumentale altare eretto alla tolleranza, alla saggezza, alla non-violenza, alla Libertà. Pari discorso valga per « Le temps viendra ».

Tutto, allora, ci apparve chiaro, e la figura di Romain Rolland crebbe nella nostra considerazione, come si conviene per quella d'una rarissima coscienza umana che mai smentisca sé stessa, in virtù di una eticità che mai vacilli, d'una continuità di pensiero che mai si spezzi, né si fuorvii, né tanto meno si pieghi : *nec flectar, nec frangar.*

La guerra passò. Passò con le indicibili sue sventure, con le immancabili illusioni, tramutatesi in amarissime e concrete

delusioni. Non altrimenti poteva andare. E la onesta chiara voce di Romain Rolland mi si fece riudire un giorno, allorché mia moglie mi porse un volume *(vient de paraître)* : « Clerambault » *(histoire d'une conscience libre pendant la guerre)*.

Lo lessi d'acchito e ne rimasi preso, sì come compreso della sua importanza sono tutt'ora, dopo ventisette anni. I processi psicologici che vi si contengono, sorprendentemente umani, appaiono incisi in forma d'arte che non soffre le offese del tempo. Non di rado m'ero posto il quesito del « dove » nel Rolland cessasse l'artista e cominciasse il sociologo, l'apostolo, il profeta, e viceversa. Col « Clerambault » il problema mi apparve e ancora mi pare felicemente risolto. In armonia a questo convincimento, più di una volta non ho trascurato occasione di controbattere a incaute quanto accanite critiche, rivolte al Rolland da scrittori, miei connazionali, come il Borgese, il Papini e altri minori, sia che si trattasse del problema artistico, sia, e più specialmente, di quello riflettente il suo pensiero storico e sociale, e della umanissima natura di Lui : quelli e questa vòlti al culto d'una bene intesa morale cristiana, assolutamente libera e indenne da chiesastiche limitazioni o interpretazioni.

Volli fare subito qualcosa per il « Clerambault », onde lo si leggesse, lo si divulgasse, e per affermarne l'importanza in larghe sfere. Questo romanzo o, più esattamente, questa storia di una libera coscienza durante la bufera della guerra, e nei confronti del problema della guerra per sé stante, faceva, come fa, il punto di una crisi spirituale, molto più ampia e diffusa di quanto non si supponesse anche in Italia, attorno a questione antica come il mondo sì, ma sempre di attuale e fondamentale importanza per l'avvenire dell'Umanità. Era spiritualmente necessario che cotesto « messaggio » echeggiasse anche nel mio paese e servisse, anzitutto, di conforto a molti che, come me, avevano patito la stessa crisi del protagonista o ne avevano pur semplicemente avvertito i sintomi. Tanto che, deciso a tradurre il libro, per renderlo accessibile a tutti, mi rivolsi all'Autore, del quale, per altro, ignoravo l'indirizzo. Spedii la lettera presso l'editore Ollendorff di Parigi. La riposta fu sollecita e lusinghiera, in quanto mi ero presentato a Romain Rolland e come autore di un breve saggio su di Lui (1916 : « L'isola di buonafede » in *Voci del tempo*) e quale corrispondente di un suo amico, il Bignami, Direttore dell'ebdomadario « Coenobium », già edito a Lugano.

Dimanche, 13 février 1921
rue Boissonade, Paris (XIV).

Cher Monsieur,

Je vous remercie cordialement de votre sympathie, et je serais heureux de lire l'Essai que vous m'avez consacré pendant la guerre.

Je regrette de vous dire que les droits d'édition italienne pour « Clerambault » ont été acquis déjà par la « Rassegna Internazionale ».

C'est donc à son directeur, le comte Guglielmo Lucidi (8, Via Maria Cristina, Roma), qu'il faudrait vous adresser — s'il n'a pas fait choix encore d'un traducteur.

Je vois avec plaisir que vous êtes en relation avec mon vieil ami Bignami, le directeur de « Coenobium ». Quel dommage que cette belle revue paraisse si rarement !

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments bien sympathiques.

Romain Rolland.

— Je reçois une nouvelle revue de Parma, la « Coltura Socialista », qui me paraît intéressante. Si vous avez occasion de vous y adresser, j'y ai aussi un ami, le prof. Ferdinando Bernini.

Senza por tempo in mezzo, ma non scevro di dubbio, stabilii contatti col conte Lucidi : temevo che la traduzione italiana del « Clerambault » fosse già in corso ; a quel timore m'induceva anche la riserva del Rolland « *s'il n'a pas fait choix encore d'un traducteur* ». Quanto meno, dubitavo che la traduzione fosse già impegnata. Molto mi sarebbe doluto di non poterla realizzare io personalmente. Per fortuna, nulla di tutto ciò.

Guglielmo Lucidi, àlacre spirito di cattolico progredito, godeva la stima dei circoli democratici inglesi che facevano capo alla « Democratic Control Union » di Londra ; la quale gli aveva affidato, in Roma, la pubblicazione di una rivista trimestrale trilingue (italiano-francese-inglese) intitolata « Rassegna Internazionale ». A latere della rivista, presieduta da un comitato redazionale d'uomini d'ogni tendenza, il Lucidi aveva saputo creare una casa editrice (omonima della rivista) dalla quale sono usciti, in veste corrente per i tipi Pacinotti di Pistoia, le versioni italiane di non poche opere straniere : dal « Des Krieges Biologie » di F. G. Nicolai, professore di Biologia all'Università di Berlino (traduzione A. Banfi), al « Clerambault » di R. Rolland (traduzione G. Marotti), a « Il gettone della prostituta » di U. Sinclair (traduzione Dobelli Zampetti), a « I precursori » (raccolta di scritti di R. Rolland, tradotta dallo stesso Lucidi), ecc. Si trattava,

in sostanza, di una impresa editoriale d'avanguardia, per opere d'avanguardia.

Sopravvenne il fascismo, e tutti i nostri sforzi, dapprima soffocati, furono soppressi. Era mai possibile che, nell' Italia fascista o fascistizzata, avesse diritto di libera circolazione il pensiero di un Bertrand Russell, di un George Duhamel, di un Romain Rolland, di un Massimo Gorki, e via discorrendo ? Incidentalmente, riferisco un episodio sintomatico.

Intorno al 1933-34, Rahbindhranat Tagore, di passaggio per Roma, fu ricevuto da Mussolini. Motivo della visita, la presentazione di alcuni pratici saggi di musica originale indiana. Durante l'udienza, il Poeta ebbe occasione di dichiarare all'ospite d'essere venuto espressamente in Europa per fare la conoscenza di Romain Rolland e di Benito Mussolini. Piuttosto contrariato, il dittatore rispose : « che c'entro io con Romain Rolland ? !... » E Tagore, col più indiano dei sorrisi, soggiunse : « appunto, per rendermi diretto conto di due poli opposti. »

Questo ho voluto riferire solo per fare intendere come, necessariamente, « Rassegna Internazionale » sia morta e sepolta insieme alla sua prolifica casa editrice. Il sostantivo « democrazia » e l'aggettivo « internazionale » sono due termini che furono aboliti nella vocabolistica del... tempo romano, e che, purtroppo, stentano tanto a risorgere.

Allorché posi termine alla versione del « Clerambault », cui lavorai con passione e indugiandomici più di quanto, in genere, simili intraprese comportino, ne avvertii il Rolland. Mi lusingavo d'essere riuscito a dare veste italiana a cotesta opera, senza tradirne l'essenza, ma, al tempo stesso, evitando di farvi affiorare la trama della lingua d'origine. Ch'io sia riuscito nel duplice intento non so, ma lo spero. E me lo fa anche sperare la lode che, quando l'ebbe letta, ne fece l'Autore, al quale avevo anche prospettato l'opportunità o meno ch'io pregassi Filippo Turati di dettarmi una prefazione all'edizione italiana. Il Rolland mi rispose :

Villeneuve (Vaud) Hôtel Byron
Suisse. Samedi 2 juillet 1921.

Cher Monsieur Guido Marotti,

Je suis heureux d'apprendre que vous avez terminé la traduction de « Clerambault ». Je vous remercie d'y avoir mis tant d'ardeur.

Pour l'idée d'une préface, il est vrai que j'y suis opposé, en principe. D'autre part, j'ai pour Filippo Turati une très haute estime. Mais il est essentiellement un homme politique. Cle-

rambault, ni moi, ne sommes des hommes politiques. Il faut nous laisser en dehors de tous les partis.

Tout en vous remerciant de votre proposition, je trouve préférable de faire paraître « Clerambault » sans préface.

Si Filippo Turati éprouve de la sympathie pour mon héros, il pourra me faire l'honneur de le dire dans un article, en dehors du livre. Son suffrage n'en aura que plus de prix, ainsi, étant plus indépendant. Et « Clerambault » aussi.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments tout dévoués.

Romain Rolland.

Chinai il capo alla volontà così chiaramente espressami dall'Autore : artisticamente parlando, sentivo ch'Egli aveva ragione. E' senza dubbio vero che Filippo Turati fosse « *essentiellement un homme politique* » (non ha neppur mai esercitato la professione dell'avvocato, pur avvocato essendo) ; ma Filippo Turati era uno di quei rarissimi spiriti che, in determinate circostanze, sanno innalzarsi « *au-dessus de la mêlée* » e spogliarsi interamente della veste di uomo di parte. La sua penna aveva virtù carducciane, ond'io ero convinto ch'Egli avrebbe potuto dettarmi una prefazione letterariamente perfetta e spiritualmente alatissima. Per questa convinzione, appunto, avevo fatto la mia « *proposition* » a Romain Rolland. Dirò di più : conoscevo Filippo Turati, la cui amicizia resta per me motivo sempre d'ineffabile e incancellato ricordo, come pure ragione di giustificato orgoglio. Il Turati, bontà sua, mi voleva bene e mi vedeva volentieri per più di un fatto : anzitutto, per la mia libertà di giudizio, poi, per avere io compreso rettamente — diceva Lui — quello che tanti socialisti professionali avevano e hanno compreso a rovescio. Mi permisi di regalare al Turati una copia del « Clerambault », tradotto, esortandolo però a leggerselo in francese.

Non lo lesse né in francese, né in italiano. Finalmente un giorno, dopo alcune settimane, pubblicai un articolo, proprio in francese, per « Rassegna Internazionale ». Ero stato, per l'appunto, pregato di parlare del Turati. Fu per me cosa facile e piacevolissima. E nel dire di Lui, a un certo momento, ne accostai la figura a quella dell'eroe rollandiano, con tanto di citazione dal testo originale. Incontro il Turati, e mi dice :

— Si può sapere che grillo v'é saltato in mente di piazzarmi tra i santi ?

— O il diavolo é meno nero di come lo si dipinge, o i santi sono meno candidi di come ce li illuminano le leggende : vi avverto, però, che Clerambault non é affatto un santo, ma un martire di una grande religione, ch'é anche la vostra ; e che voi avete avuto

il torto di non leggere il romanzo, altrimenti vi sareste accorto che il mio parallelo non é del tutto arbitrario [1].

Se ne andò, senza rispondermi. Lesse certamente il volume, perché in uno de' successivi numeri di « Critica Sociale » apparve una nota bibliografica, siglata *f. t.*, che parlava del libro, brevemente, ma... come poteva parlarne Lui. E di politica nemmeno la traccia. Filippo Turati sapeva volare, perché ne possedeva l'intrinseca virtù ; quella virtù che, cento e cento volte, ha dato la vertigine ai chierici del P. S. I. e agli iscritti divenuti coscritti. Era un breve, sentitissimo omaggio alla Libertà — la più ardente fiamma della sua bellissima vita di combattente, d'intellettuale, di apostolo — un omaggio in perfetta armonia con lo spirito del « Clerambault » e del suo Autore ; insomma, un'ottima prefazione a... posteriori.

Divulgandosi il romanzo, la stampa quotidiana cominciò a parlarne, recensendolo e chiosandolo, secondo i gusti e le diverse tendenze. Ma notai che i critici di mestiere — e quelli di maggiore tonnellaggio in ispecie — si studiavano di prudentemente ignorarlo. Erano gli anni in cui Julien Benda, della prima maniera, già meditava a quella « Trahison des clercs » che ha inchiodato alla gogna di bene individuate responsabilità, morali e sociali, scribi e farisei, e alla quale, oggi, per la precisa ragion dei contrari, potrebbe opportunamente essere inchiodato egli stesso. Nondimeno qualcuno, come G. A. Borgese, attaccò con malcelata violenza il Rolland, asserendo che, mercé il « Clerambault », aveva dato fondo alla retorica, se pure a una retorica rovesciata, ma tuttavia retorica, e che l'opera non valeva la carta sulla quale era stampata.

Avevo esattamente previsto lo scatenarsi delle iracondie volgari di talune correnti patriottarde e di tipi ben noti. Contavo anche su coteste esplosioni biliose, per scapricciarmi a polemizzare e a creare, in tal guisa, un maggiore interesse attorno al libro. Mi fu pur facile controbattere alle generiche quanto gratuite affermazioni del Borgese, che, d'altra parte, aveva antica ruggine col Rolland : la cagione é piuttosto agevole a intuirsi. Se quella mia controbattuta polemica sortì un effetto fu quello di porre in chiaro la inconsistenza delle tesi anti-rollandiane dello scrittore siciliano. Il quale si guardò dal replicare. E il Rolland mi scrisse in proposito :

1. Io non pensavo davvero, in quel momento, che, circa cinque anni più tardi (1926), Filippo Turati — in veste anch'Egli di martire della Libertà — fosse drammaticamente, costretto a prendere la dolorosa e avvilente via dell'esilio, determinandosi in Lui, di conseguenza, quello stato d'insormontabile angoscia spirituale che ne ha affrettato la fine fisica.

Dimanche 18 déc. 1921
3, rue Boissonnade, Paris (XIV).

Cher Monsieur Guido Marotti,

Merci d'avoir si gaillardement pris ma défense.

Ce n'est pas la première fois que l'auteur de « Rubè » se fait mon précepteur. Il m'apprend comment on doit écrire un roman. Il m'apprend comment on doit se conduire, en temps de guerre, et puis en temps de paix, etc... Il a une compétence incontestable en toutes ces matières. Quel malheur que je n'aie pas su prendre modèle sur lui ! — Mais je ne saurai jamais. — Bien amicalement à vous

Romain Rolland.

Frattanto gli avevo fatto pervenire copia della versione italiana del « Clerambault », non senza accompagnarla da una lettera nella quale lamentavo, sopratutto, la circostanza di non aver potuto ottenere dalla « Casa Editrice Rassegna Internazionale » un ultimo saggio di « bozze » in correzione, onde il volume era stato impaginato e arbitrariamente liberato non immune da errori e refùsi.

* * *

In quel torno di tempo, Romain Rolland s'era trovato in polemica con Henri Barbusse ; il quale pretendeva che il Rolland, finalmente, polarizzasse i propri pensamenti verso un sistema politico, facendo atto di adesione a qualche partito costituito che, secondo la logica barbussiana, doveva, « necessariamente », essere quello Comunista. Invano il Rolland si sforzava a dimostrare — con le prove della propria vita e dell' intera opera sua — di trovarsi sopra un piano assolutamente diverso da quello del Barbusse ; epperò di non essere uomo di partito, di nessun partito.

A differenza del Turati, il Barbusse, uomo di parte, non intendeva, né poteva intendere, cotesta posizione ; tanto non la intendeva, da definire Romain Rolland un « anarchico-borghese ». Volli fedelmente tradurre e pubblicare i testi della straordinaria polemica, quantunque essa — com'ebbi poi modo di rilevare in un commento conclusivo — apparisse sterile, mentre dapprincipio m'era sembrata feconda ; sterile, per l'assoluta e intriseca diversità dei piani della contesa : parallele che non si sarebbero mai incontrate, che mai s'incontreranno fino alla consumazione dei secoli.

Il Rolland mi scrisse nuovamente da Parigi :

Samedi 14 janvier 1922
3, rue Boissonade, Paris (XIV).

Cher Monsieur Guido Marotti,

J'aurais voulu vous remercier plus tôt de l'envoi de votre traduction de « Clerambault » ; mais nous sommes tous, en ce moment, dans une période de grippe, qui nous prend une partie de nos forces.

Je n'ai pu encore que parcourir quelques pages, ici et là, de l'édition italienne. Votre traduction m'a paru très exacte et fidèle. Je vous en suis sincèrement reconnaissant. — Ce que vous me dites de l'imprimerie, qui n'a pas voulu vous envoyer de secondes épreuves, est vraiment impardonnable de la part d'une maison qui prétend faire des éditions soignées. Je m'en plaindrai à Lucidi.

J'espère que, grâce à vous, « Clerambault » engagera quelques hommes sincères, en Italie, à faire leur examen de conscience. Je voudrais qu'il pût éveiller dans votre pays autant d'échos qu'aux États-Unis, d'où me viennent bien de lettres émouvantes. Mais nos peuples latins (le vôtre et le mien) n'ont pas l'âme très religieuse.

C'est à vous, sans doute, que je dois l'envoi du numéro du « Paese », contenant la traduction de ma lettre à Barbusse. Merci encore. — J'ai reçu de Gorki (avec qui j'ai repris ma correspondance, depuis qu'il est sorti de Russie) une longue lettre me disant qu'il était tout à fait d'accord avec moi.

Dois-je vous dire que je n'ai pas de photographie de moi ? Vous ne le croirez pas. C'est pourtant la vérité. Mais si vous le désirez je vais écrire à un photographe de Genève de vous envoyer un exemplaire de celle dont il a le cliché. — Si vous lisiez l'allemand, je vous enverrais de préférence le volume de Stefan Zweig, qui m'est consacré ; il contient la reproduction de 4 ou 5 portraits. — Ou est-il un de mes ouvrages que vous souhaiteriez recevoir ?

Veuillez croire, cher Guido Marotti, à mon cordial dévouement.

Romain Rolland.

Gli avevo, infatti, sollecitato il favore d'inviarmi una sua fotografia, senza declinargli il movente della richiesta. Fotografie del Rolland era quasi impossibile trovarne in Italia, se non forse in casa di qualche suo amico. Sapevo ch'Egli era generalmente tetragono a simil genere di esibizionismi ; nondimeno, per certo articolo che andavo almanaccando su di Lui e sul « Clerambault », m'occorreva un ritratto da riprodurre in *cliché*. Il ritratto mi giunse da Ginevra, come parimenti mi giunse da Vienna il proffertomi libro dello Zweig.

Nel ringraziarne il donatore, gli chiesi se avesse potuto giovarmi presso l'editore italiano del « Jean-Christophe », la cui traduzione era rimasta in tronco per la improvvisa morte della traduttrice. Ma il Rolland fu pronto nell'informarmi che il compimento di quella traduzione era altrimenti impegnato, e che soltanto una delle sue opere (fino allora pubblicate) era rimasta intradotta nella nostra lingua : « Danton » — dramma in 3 atti, costituente la parte centrale del « Théâtre de la Révolution ». E avrebbe gradito che gliel'avessi tradotta io. A questo scopo mi suggeriva di pormi in relazione col Ruffo di Calabria che abitava, a Roma, una sua villa in Via Nomentana.

Il Ruffo di Calabria, già da parecchi anni, aveva tradotto e pubblicato, parmi, il « 14 juillet » e, certamente, « Les Loups » (prima e ultima parte del trittico teatrale). Conobbi il Ruffo di Calabria, che mi fu prodigo d'informazioni.

Ora io sono assai mortificato di non essere più in grado di riprodurre quella parte del carteggio intercorso tra Romain Rolland e me, riflettente la traduzione del « Danton », perché alcune lettere, indirizzatemi dal grande scrittore, sono andate perdute nella devastazione e nel saccheggio che le mie suppellettili hanno patito durante l'ultima guerra. Ricordo che alla profferta rollandiana, quanto mai lusinghiera, opposi coscienziosamente le difficoltà tecniche che la versione del dramma presentava all' ultimo atto, là dove, simile a funzione corale, interloquisce il popolo durante il processo a Danton, Desmoulins e compagni, celebrato dinanzi al Tribunale rivoluzionario. Mi ripugnava di fare cosa non artistica e approssimativa. Le battute, i motti, le fulminee interlocuzioni, le invettive, ecc., sono, in generale, *mots du langage populaire*, e la difficoltà consisteva, appunto, nel trovare e adattare i corrispondenti modi di dire popolari italiani. Quando mi parve di avere risolto questo problema fondamentale, fui indotto ad accettare e a realizzare l'incarico. A cotesto lavoro di traduzione e alle necessarie interferenze con l'editore francese Ollendorff si riferisce la seconda parte del seguente breve scritto del Rolland, al quale, in quel giro di tempo, avevo fatto pervenire l'articolo da me pubblicato.

Lundi 3 avril 1922.

Cher Guido Marotti,

Merci affectueusement pour votre très bel article. Nul hommage plus ardent, et qui me touchât davantage, ne pouvait être rendu à « Clerambault ».

La librairie Ollendorff vous a-t-elle répondu dans le sens que vous le désiriez ? Je lui ai plusieurs fois écrit à ce sujet. Mais une

nouvelle direction s'est installée dans la maison ; et il peut se produire, ces premiers mois, certains flottements dans la correspondance.

Croyez toujours à ma cordiale sympathie. Votre dévoué.

Romain Rolland.

Se non che, accordatomi tanto con l'Autore quanto con l'editore Ollendorff, e sobbarcatomi al compito tutt'altro che agevole della versione del dramma, poco tempo dopo avervi posto fine ebbi la non gradita sorpresa di vedere apparire, per i tipi di un editore di Milano, un'altra traduzione del « Danton », in verità piuttosto sommaria e non immune da arbitrarie interpretazioni. Del che il Rolland, avvertito, si condolse meco acerbamente — in una lettera inghiottita anch'essa dalla bufera — mentre volle assicurarmi (facendomi credito *sine causae cognitione*) che soltanto la mia sarebbe stata la « versione autorizzata dall'Autore ».

Ma il « Danton » da me tradotto, dattiloscritto e rilegato é rimasto sempre in un canto, privo di vita e di risonanza... finché non fu inghiottito anch'esso dal turbine guerresco, insieme a tante altre cose a me care e preziose della mia biblioteca e del mio archivio.

Anima squisitamente gentile, Romain Rolland, a testimonianza della sua cordiale gratitudine, volle farmi dono di alcune opere (« Le Théâtre de la Révolution » — « La vie de Beethoven » — « La vie de Michel-Ange » — « La vie de Tolstoï » — « Le temps viendra ») [1], i cui frontespizi mi si rivelarono, tutti, animati da dediche effettuose quanto lusinghiere.

Le due « vite » di Michelangelo e di Tolstoi mi hanno lasciato, insieme a tantissimi altri libri che, dopo i miei due figliuoli e mia moglie, costituivano come costituiscono il mio orgoglio e il mio pane spirituale.

A « La vie de Beethoven » non di rado ricorro come ad esempio

1. A proposito della dedica nel volume *Le temps viendra*, riporto un inciso che, a mio parere, riveste significato non dubbio.

Sotto il titolo *Le temps viendra* seguono, tra parentesi e di pugno dell' A., queste stimolanti parole : « *Mais il sera plus sûr d'aller le chercher* ». Esortazione che non può riferirsi se non ad attività interiori, d'affinamento spirituale e d'individuale conquista, epperò collettiva ; tali da sollecitare l'avvento del « tempo futuro », per una società migliore della nostra. Tanto é vero che, nella dedica scrittami sul « Théâtre de la Révolution », sotto il titolo, R. R. ha aggiunto : « *avec l'espoir que ce théâtre du peuple trouvera enfin un peuple* ».

D'altra parte é chiaro, dal complesso del pensiero rollandiano, che la materia e, quindi, il materialismo hanno per R. R. valore puramente accessorio, contingente e caduco ; onde tutta la problematica dell'insigne scrittore é proiettata verso le conquiste dello spirito che sono, per Lui, le uniche reali e durature : quelle che, in definitiva, contano e fanno conseguire sostanziali e non transitori progressi all'Umanità.

illuminante e consolatore di paziente eroismo : grazie a Romain Rolland che seppe interpretarla con una profondità e un'arcanità ineguagliabili [1].

Guido Marotti.

Viareggio, settembre 1948.

1. Le lettere sono state pubblicate con la gentile autorizzazione della Signora Marie Romain Rolland.

CHRONIQUE

Le bicentenaire de Goethe en France. — Ainsi que nous l'indiquions dans notre dernier numéro, les *Études Germaniques* ont consacré un numéro spécial à la commémoration de Gœthe. — L'Université de Nancy a célébré Gœthe le 19 mai. Le Doyen de la Faculté des Lettres de Sarrebrück, le germaniste A. Pfeiffer a fait, l'après-midi, une conférence sur *Faust*, accompagnée de récitations d'étudiants sarrois ; le soir, le Doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, les germanistes Robert Minder et Gravier ont également pris la parole au cours d'une cérémonie agrémentée de projections et d'une audition musicale donnée par les élèves du Conservatoire de Nancy. — A Strasbourg, le 2 juin, une solennité en l'honneur de Goethe a eu lieu à l'Université. Le germaniste A. Fuchs y a tracé un tableau de la personnalité de Goethe et des solutions goethéennes du problème fondamental de l'intégration du moi dans le monde sous tous ses aspects, art, action, religion. Le texte en sera publié dans les Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg. La cérémonie commença par l'ouverture d'*Egmont*, exécutée par l'orchestre municipal, et les deux grands Rhénans, Beethoven et Goethe, furent ainsi associés dans la même commémoration.

Une exposition *Goethe et la France*, organisée par le Haut Commissariat français en Allemagne aura lieu à Paris en octobre et en zone occupée en novembre.

Une exposition Goethe a eu lieu cet été à la Bibliothèque Nationale de Vienne.

Le bicentenaire de Goethe aux États-Unis. — Sous la présidence de M. Robert M. Hutchins, chancelier de l'Université de Chicago, ont été organisées d'importantes manifestations culturelles et artistiques en l'honneur de Goethe, qui se sont déroulées à Aspen (Colorado) du 27 juin au 17 juillet. Un festival de musique y figurait comme un hommage au poète et aux musiciens

qu'il a inspirés. Mais il s'agissait principalement d'honorer, « sous le signe de la communauté mondiale », l'homme universel et l'humaniste moderne dont l'œuvre garde une valeur actuelle pour notre époque submergée par la science et la technique. Aussi les « Journées Goethe » d'Aspen ont-elles été consacrées, pour une bonne part, à la civilisation contemporaine, à sa philosophie biologique, sociale, religieuse, telle qu'elle s'est développée depuis Goethe.

Aux discussions ont pris part des personnalités éminentes : José Ortega y Gasset, Ernst Robert Curtius, J. Burckhardt, Thornton Wilder, Gerardus Van der Leeuw, etc...

Goethe — Jaspers — Curtius. — La valeur des leçons de Goethe pour les hommes d'aujourd'hui a donné lieu ce printemps à une vive polémique. Le philosophe Karl Jaspers, qui avait reçu en 1947 le prix Gœthe de la Ville de Francfort, avait profité de la cérémonie de remise du prix, pour faire un discours anti-goethéen. Le 20 mars 1949 « Die Welt am Sonntag » publiait sous le titre *Auflehnung gegen Goethe* des extraits d'un nouveau livre de Jaspers : *Unsere Zukunft und Goethe*. E. R. Curtius, dans le journal suisse « Die Tat », prit avec beaucoup de mordant la défense de Goethe contre le philosophe existentialiste, en particulier sur les deux chefs d'accusation de « refus du tragique » et de « refus de la science moderne de la nature ». D'importants extraits de sa réplique sont reproduits dans le nº 1 de la nouvelle « Westdeutsche Studenten-Zeitung ». Sept anciens collègues de Jaspers à l'Université de Heidelberg protestèrent dans la « Rhein-Neckar-Zeitung », où Curtius leur répondit, cependant que Jaspers déclarait inopportun de répondre à un pamphlet. Dans une conclusion que publie l'hebdomadaire « Die Zeit », Curtius souligne qu'il s'agit d'autre chose qu'une querelle de professeurs. Déjà en 1932, il posait le problème des rapports de l'Allemagne avec l'esprit de Goethe, qui enseigne la « vivante conservation de valeurs supratemporelles ». Il dit aujourd'hui : « La vie et l'œuvre de Goethe sont un message de lumière, une affirmation de l'homme et de la terre, de Dieu et de la nature. Je tiens pour un haut devoir des penseurs allemands de commenter cet enseignement avec respect et avec une compréhension sans cesse approfondie ».

Revues nouvelles. — *Comparative Literature*, dont nous avions annoncé la prochaine publication à l'Université d'Oregon sous la direction de Chandler B. Beall et Werner P. Friederich, a donné dans son premier fascicule des articles de R. Wellek (The concept of « Romanticism » in Literary History : I. The term « Romantic »

and its Derivatives), E. R. Curtius (Antike Rhetoric und vergleichende Literaturwissenschaft), W. P. Friederich (Dante through the Centuries), G. Toffanin (Omero e il Rinascimento Italiano), Joseph Jones (Emerson and Bergson on the Comic), Vernon Hall Jr. (Kafka, Lessing and Vigny), une notice nécrologique de F. Baldensperger sur Paul Van Tieghem, et six comptes rendus.

La Société d'Histoire de Théâtre, dont le siège est à Paris, 55, rue Saint-Dominique, consacre ses travaux au théâtre français, depuis ses origines jusqu'à l'époque actuelle. Mais elle s'occupe aussi des pièces étrangères qui ont été jouées en France (la *Commedia dell'arte*, etc...), et des influences qui s'exercent entre les théâtres étrangers et le nôtre. La *Revue d'histoire du théâtre*, qu'elle publie tous les trois mois, contient de copieuses bibliographies ; celle qui termine le 1er numéro, compte 150 numéros relatifs aux pays étrangers de langue française, aux théâtres étrangers et aux relations internationales.

Au Collège de France. — Le 2 avril 1949, M. André Mazon dans la leçon de clôture de son cours de Langues et Littératures Slaves, a évoqué la personnalité de Mickiewicz et son enseignement au Collège de France aux côtés de Michelet et de Quinet.

Dans les Universités. — M. Jean-Marie Carré a fait, au Centre Méditerranéen de Nice, une Conférence sur *Flaubert en Orient* (avril 1949) et il a donné en Hollande une série de Conférences sur les interprétations françaises de l'Allemagne (mai 1949).

M. Ch. Dédéyan, professeur à l'Université de Lyon, est nommé maître de Conférences de littérature comparée à la Sorbonne ; M. Henri Roddier, professeur au Lycée Claude-Bernard, lui succède à Lyon.

Soutenances de thèses de Paris.

Doctorat d'État :

M. Raymond Schwab a soutenu, le 11 juin, en Sorbonne, ses thèses de doctorat-ès-lettres : *La Renaissance Orientale* (1771-1870), thèse principale, et *La vie d'Élemir Bourges*, thèse complémentaire (Mention très honorable).

En Sorbonne également, ont été soutenues à la fin du troisième trimestre, en vue de l'obtention du doctorat d'Université, les thèses suivantes :

M. Deryk Mossop, *Rémy de Gourmont et l'Angleterre.*

Mlle Enid Goldstine, *La renommée et l'influence de Proust en Angleterre.*

Mlle Joan Woodward, *Meredith et le monde germanique.*

Mlle Geneviève Zidonis, *Un poète lituanien d'expression française et d'esprit cosmopolite, O. V. de L. Milosz.*

Travaux en cours. (Suite des listes publiées en janvier 1947, avril 1947, janv. juillet et oct. 1948, janv. 1949).

Pour le doctorat d'État :

M. Bernard Offner : *Une amitié franco-italienne au XVIIIe s : les lettres inédites de l'Abbé Conti à la Comtesse de Caylus* (1727-1729) (thèse complémentaire).

Mme Lelièvre : *Le théâtre des Varités étrangères* (1806-1807) (thèse complémentaire).

M. R. Mercier : *Le Pour et le Contre de l'Abbé Prévost.* Étude de littérature comparée. (Thèse complémentaire).

M. José Axelrad : *Le thème de Sophonisbe dans la littérature occidentale* (Thèse complémentaire).

Pour le doctorat d'Université :

M. F. V. Shelton : *Molière et les écrivains comiques de la Restauration anglaise.*

Mlle Inal Halimat : *L'influence des rapports turco-polonais sur la littérature polonaise du XIXe siècle.*

Mme Varvitsioti : *Les influences étrangères dans l'œuvre de C. Theotokis.*

M. Dario Lara : *La littérature française dans ses rapports avec les lettres équatoriennes.*

M. Howard Riguey : *Swinburne et la France.*

Mlle Judith Coin : *Le thème de Don Juan dans les lettres argentines.*

M. Robert Gilkey : *Mark Twain et son image de l'Europe.*

M. Victor Morgan : *Gertrud Stein et la France.*

M. Eric P. Nicol : *L'image des États-Unis dans la littérature française entre les deux guerres.*

M. Bernard Goodman : *Pirandello et la France.*

M. Clifton H. Butcher : *La Chine dans la littérature française de Gautier à Claudel.*

Mlle A. Köprülu : *La Turquie de Gérard de Nerval et de Th. Gautier.*

Recherches en cours dans le monde. — Le fascicule LXIV B de PMLA contient, avec la bibliographie américaine de 1948 en matière de langues et littératures modernes, le relevé de *Research in Progress* établi pour 1949 par les soins de la Modern Language Association of America. Ce relevé ne comprend pas moins de 6571 titres de recherches signalées en réponse aux questionnaires que l'Association envoie dans le monde entier. Il sera consulté par tous les chercheurs soucieux de se tenir au courant des travaux qui se rapportent aux leurs. La liste est si riche en sujets intéressant la littérature comparée qu'il est impossible d'en donner même un extrait.

France-Italie. — Parmi les conférences organisées en février-mars 1949 par la Société d'Études Italiennes à l'Institut d'Études Italiennes de l'Université de Paris, nous relevons :

Henri Bédarida, Stendhal et les lettres italiennes de son temps.
Salvo Mastellone, Mazzini e la Francia.
Ferdinand Boyer, Lamartine et l'Italie au printemps de 1848.
Robert Genaille, Marcel Proust et l'art italien.

En Belgique. — La ville et l'Université de Liège ont célébré le 7 avril dernier le Centenaire du cours de Sainte-Beuve sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (30 oct. 1848-13 juillet 1849). M. Pierre Moreau, professeur à la Sorbonne, a fait, à cette occasion, une conférence sur Chateaubriand et son groupe littéraire, et il n'a pas manqué de rappeler que, lors de sa première nomination en 1831 (nomination qui n'eut pas de suite), Sainte-Beuve avait été proposé comme titulaire d'une chaire de « littérature *comparée* ou générale ». Il a ensuite évoqué, le 8 avril, à l'Université, à propos du symbolisme de Baudelaire, les relations de Baudelaire et de la Belgique.

France-Écosse. — L'Institut Français d'Écosse a vu, cette année encore, s'accroître considérablement (60 %) le nombre de ses membres. En dehors de nombreux cours et conférences de littérature française proprement dite, des sujets intéressant les comparatistes ont été traités : M. Béra, Directeur de l'Institut, a évoqué le séjour en France, au moment de la paix d'Amiens, de William Blagdon. M. Guyard a donné deux conférences sur les voyages de Chateaubriand et de Flaubert.

A l'International House d'Édimbourg, M. Ch. Dédéyan a parlé en anglais de *Montaigne in Scotland*.

Congrès d'histoire littéraire de Tours. — Conformément aux statuts de la Commission internationale d'histoire littéraire, un Comité français d'histoire littéraire s'est formé à Paris. Il a tenu son premier Congrès à Tours, du 28 au 31 mai 1949. Ce Congrès a été consacré à Balzac, dont on a fêté l'anniversaire de la naissance. Les matinées ont été consacrées à des séances de travail. Il y a eu, l'après-midi, des excursions dans les régions, — de Saumur à Vendôme, — auxquelles s'attachent des souvenirs balzaciens. Le Musée a présenté une exposition Balzac. M. André Billy a fait une conférence publique, et la Comédie française a joué la *Rabouilleuse*.

La littérature comparée à Middlebury. — La littérature comparée a figuré en 1948 au programme des cours d'été (juillet-août) de l'École Française de Middlebury College, Vermont, pour la première fois.

Le « Visiting Professor », M. Farmer, professeur de littérature et civilisation de l'Angleterre contemporaine à la Sorbonne, a consacré une série de trente leçons aux *Relations littéraires de l'Angleterre et de la France depuis le début du XVIII*e *siècle jusqu'à l'époque moderne*.

Ce cours a réuni un très grand nombre d'étudiants et a rencontré un plein succès.

Lors de la cérémonie du « Commencement » qui, le 15 août, a clôturé la session, M. Farmer a prononcé devant les nouveaux « graduates » de toutes les écoles de langues de Middlebury Collège la traditionnelle « Commencement Address » où il a parlé du rôle des littératures étrangères modernes dans la formation des esprits.

La littérature comparée aux Congrès de la Modern Language Association. — Nos études tiennent une place grandissante dans les programmes des importantes réunions annuelles qu'organise la Modern Language Association of America. Relevons seulement quelques-unes des communications qui s'y rapportent, non seulement à la section de Littérature comparée, mais dans d'autres sections :

I. Au Congrès de New-York (28-30 décembre 1948).

A. Lytton Sells, The Animal Poem in English and French Literature and the Hellenic Tradition.

R. Jakobson, Tasks and Aims of Comparative Slavic Literature.

R. G. Ross, Contemporary Naturalism and the Arts.

J. J. Seznec, Various Approaches to the Relation of Word and Picture.

Helmut A. Hatzfeld, A Clarification of the Baroque Problem in the Romance Literatures.

A. Morize, Citizen of the world : The History of a Word and an Idea.

H. Levin, Joyce's Sentimental Journey through France and Italy.

C. Claveria, Unamuno y Carlyle.

H. Levin, The Definition of Realism.

H. Peyre, [Franco-German Literary Relations] The Nineteenth Century : a General Survey of Problems.

II. Au Congrès de Stanford University (7-9 septembre 1949).

L. C. Stevens, The Motivation for Hellenic Studies in the French Renaissance.

Américo Castro, Generic Literary Themes and Particular Literary Achievements.

Th. Silverstein, *Natura*, Figure and Idea, in the Twelfth Century.

F. de Onis, Concepto del Modernismo.

Lytton Sells, Robert Burns and Leconte de Lisle.

Les morts.

Karl Vossler (1872-1949). — Vossler est mort à Munich le 18 mai, après une longue et cruelle maladie. C'était un grand Européen. Peu de savants auront apporté une plus riche sensibilité et une ardeur plus infatigable à la compréhension des lettres romanes. Il possédait d'original trois grandes littératures, sans compter l'allemande à laquelle il appartient comme un maître-écrivain. Quel autre aurait été capable d'aborder tour à tour, dans des livres pénétrants, Dante et Léopardi, Racine et La Fontaine, Luis de Léon, les poètes espagnols de la solitude, Lope de Vega, la mexicaine Sor Juana Inés ?

Il ne faisait pas profession de comparatisme, encore que les principales études réunies dans *Aus der romanischen Welt* (2e éd. Karlsruhe 1948) soient d'admirables travaux de littérature comparée médiévale et moderne. Son ample culture linguistique était avant tout pour lui le moyen d'aller au plus intime des chefs-d'œuvre. Mais elle était bien davantage. Elle lui a fourni la matière de profondes recherches sur le langage dans ses rapports avec la vie, sur ces modalités de l'esprit humain que sont les langues littéraires et les cultures qu'elles expriment. On sait qu'en

matière linguistique il a été un des initiateurs de la réaction contre l'élémentaire mécanisme qu'il appelait positivisme. Il n'a jamais séparé langues, littératures, styles, vie spirituelle.

Le développement de son œuvre atteste une magnifique faculté de renouvellement. C'est en 1924, à cinquante ans passés, qu'il semble découvrir l'Espagne, dans la charmante *Lettre espagnole* adressée à Hugo von Hoffmannsthal. Il jettera dans son hispanisme toute son expérience de romaniste jusqu'alors voué à la France et à l'Italie, toute la puissance de sympathie d'une riche nature qui savait, comme dit Montaigne, « se ravoir » de la vieillesse.

Ses quinze dernières années ont été pourtant assombries par la montée, puis par la catastrophe d'un belliqueux et inhumain nationalisme qu'il haïssait. Le régime nazi s'était contenté de traiter en suspect ce grand libéral, ce noble « Weltbürger » qu'on ne pouvait approcher sans l'aimer. Il avait été mis à la retraite en 1938. La libération de la Bavière, en 1944, le rappela au rectorat de l'Université de Munich. Trop tard. Sa robustesse physique, depuis longtemps atteinte par un profond tourment, était déjà minée par la maladie qui devait l'emporter.

Avec Vossler s'en va un précieux médiateur entre l'Allemagne et l'Europe du midi. Mais l'art, chez lui, sauvera l'œuvre de science. Même quand ses livres auront vieilli, les traductions en vers dont il aimait à illustrer ses analyses des poètes de la Romania resteront classiques.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE
LIVRES ET PÉRIODIQUES

Théorie.

120. Reyes (A.). *El deslinde, Prolegómenos a la teoría literaria*, El Colegio de México, 1943.

121. Ermatinger (E.). *Filosofía de la ciencia literaria*, México, Fondo de Cultura Económica, 1946 [*Philosophie der Literaturwissenschaft* par E. Ermatinger, F. Schultz, H. Grumbel, H. Cysarz, J. Petersen, F. Medicus, R. Petsch, W. Muschg, C. G. Jung, J. Nadler, M. Wundt, F. Strich, D. M. Sarnetzki, trad. espagnole de Carlos Silva].

122. Portuondo (J. A.). « Períodos » y « Generaciones » en la historiografía literaria hispanoamericana, *Cuadernos Americanos*, Año VII, mai-juin 1948.

123. Salinas (P.). *El Defensor, Ensayos* Bogotá (Universidad Nacional de Colombia), 1948.

124. Huizinga (J.). *El concepto de la Historia y otros ensayos*, trad. esp. de *Wenceslao Roces*, México, 1946.

125. Carpeaux (O. M.). La tragedia del realismo, *Realidad*, Buenos-Aires, sept-oct. 1948 [à propos de Auerbach (E.). *Mimesis. Dargestellte Wirklickkeit in der abendländischer Literatur*].

126. Spitzer (L.). *Linguistics and Literary History : Essays in Stylistics*, Princeton Univ. Press, 1948.

Compte rendu : F. Baldensperger, *Mod. Lang. Notes*, janv. 1949.

127. Skard (S.). *The Study of American Literature*, Univ. of Pensylvania Press, 1949.

Genres littéraires, Thèmes et Types.

128. Lüthi (M.). *Die Gabe im Märchen und in der Sage*, Bern, 1943.

Compte rendu : A. Moret, *Ét. Germ.* oct.-déc. 1948.

129. Gallaher (C.). The Predecessors of Bécquer in the Fantastic Tale, *College Bulletin Southeastern Louisiana College*, janv. 1949.

130. Pouillard (R.). Compte rendu de : *La critique et l'histoire littéraire en France au XIX*e *s. et au début du XX*e cf. 209 (1948). *Lettres Romanes*, fév. 1949.

131. Vordtriede (W.). Der Tod als Ewiger Augenblick. Ein wiederkehrendes Symbol bei Annette von Droste Hulshoff und Hugo von Hofmannsthal, *Mod. Lang. Notes*, déc. 1948.

132. Ruiz de Conde (J.). *El amor y el matrimonio secreto en los libros de caballeria*, Madrid (Aguilar) 1948.

133. Steinhauer (H.). Eros and Psyche : a Nietzschean motif in Anglo-American Literature, *Mod. Lang. Notes*, avril 1949.

134. Meyer (H.). *Der Typus des Sonderlings in der deutschen Literatur*, Amsterdam-Paris, 1943.

Compte rendu : S. Schreiber : *Rev. Belge de Philol. et d'hist.* 1948, nº 3.

135. Miro Quesada (A.). *Cervantes, Tirso y el Peru*, Lima, 1948.

136. Parker (A.-A.). Henri VIII in Shakespeare and Calderon, An appreciation of « La Cisma de Inglaaterra », *Mod. Lang. Rev.*, juil. 1948.

137. Lebègue (R.). René sur la bouche de l'Etna, *Rivista di Letterature Moderne*, mars-juin, 1948.

Relations générales.

138. Nykl (A.-R.). *Hispano-arabic poetry and its relations with the old Provençal Troubadours*, Baltimore, 1946.

139. Hatzfeld (H. A.). The influence of Ramon Lull and Jan van Ruysbrœck on the language of the Spanish Mystics. *Traditio*, vol. IV, 1946. *Contributi alla Storia del Concilio di Trento e della Controriforma*, Firenze (*Quaderni di Belfagor*, nº 1) 1948.

140. Chacón y Calvo (J. M.). Quevedo y la tradición senequista, *Realidad*, vol. III, mai-juin 1948.

141. Pérez Marchand (M. L.). *Dos etapas ideológicas del siglo XVIII en México, a través de los papeles de la Inquisición*, Mexico, 1945.

142. González Casanova (P.). *El misoneismo y la modernidad cristiana en el siglo XVIII*, Mexico, 1948.

143. Williams (C. A.). James Thompson's « Summer » and three of Gœthe's Poems, *Journal of Engl. and Germ. Philol.* 1948, nº 1.

144. Mme de Staël, *Lettres inédites d'Allemagne et d'Italie.* [à Claude Hochet] éd. J. Mistler, *Rev. de Paris*, janv. 1949.

145. Angyal (A.). Compte rendu de : *Gœthe und die Weltliteratur.* cf. 70 (1947), *Rev. d'hist. comparée*, 1948, nº 1.

146. Flora (F.). *Leopardi e la letteratura francese*, Milan, 1947.

147. Melville (H.). *Journal of a visit to London aud the Continent*, 1849-1850, edit. by Eleanor Melville Metcalf, Cambridge, Mass. Harvard Univ. Press, 1948.

148. Einarson (S.). Compte rendu de : *Longfellow and Scandinavia*, cf. 125 (1948), *Mod. Lang. Notes*, déc. 1948.

149. Strauss (W. A.). Turgenev in the role of publicity agent for Flaubert's *La Tentation de St Antoine*, *Harvard Library Bull.* Automne, 1948.

150. Mulhauser (R.). Sainte-Beuve, Lowel and the Atlantic Monthly, *Harvard Library Bull.* Hiver, 1948.

151. Dechamps (J.). Un censeur belge de Sainte-Beuve, Alfred Michiels, *French Stud.*, janv. 1949.

152. Isopescu (Cl.). Ispirazione religiosa del' 48 Europeo in Romania, *Osservatore romano*, 16 janv. 1949.

153. Vanwelken-Huyzen : Compte rendu de *Passages*, cf. 8, *Rev. belge de Philol. et d'hist.* 1948, nº 3.

154. Maulnier (Th.). Un panorama du Romantisme (compte rendu de : *Le Romantisme dans la Littérature européenne*, cf. 292 (1948), *Hommes et Monde*, janv. 1949.

155. Vendôme (A.). id. *Études*, janv. 1949.

156. Klossowska (B.). La rencontre de deux poètes : Rilke et Valéry (Lettre de Valéry à Rilke, déc. 1921) *Neue Schweizer Rundschau (Zurich)* nov. 1948.

157. Eschmann (E. W.). Valéry und Rilke (Fragmente eines Vergleichs) *ibid.* juil. 1948.

158. Kippenberg (A.). Worte, gesprochen bei der Einweihung der Rainer-Maria Rilke Ausstellung, *ibid*, juin 1948.

159. Lerch (E.). Compte rendu de : *Stefan George und Thomas Mann* cf. 136 (1948), *Schweizer Rundschau* (Einsiedeln) avril-mai 1948.

160. Schlappner (M.). Thomas Mann und André Suarès Sonntagsblatt der *Basler Nachrichten*, 17 oct. 1948.

161. Nettenheim (J.). A. von Droste und die Englische Romantik, *Jahrb. der Droste-Gesellschaft*, Regensburg, 1947.

162. Bertocci (A. P.). *Charles Du Bos and English Literature*, New-York, Kings Crown Press, 1948.

163. Gaudin (A.). Compte rendu de : *Les Générations littéraires*, cf. 260 (1948), *French Rev.*, oct. 1948.

164. Mansell (J.-P.). *idem*, *French Stud.* avril 1949.

165. Mansell (J.-P.). Compte rendu de : *La vie intérieure*, cf. 229 (1948) *ibid*, janv. 1949.

166. Birgas Geza, *Voyageurs français en Hongrie*, Szeged, 1948 (en hongrois).

167. Tristan (F.). *Peregrinaciones de una Paria*, trad. y notas de Emilia Romero, Prologo de Jorge Basadre, Lima, 1946.

168. Sartiges (E. de) et Botmiliau (A. de) *Dos viajeros franceses en el Perú Republicano*, trad. de Emilia Romero, Prólogo y notas de Raúl Porras Barrenechea, Lima, 1947.

Influences italiennes.

169. Singleton (C. S.). Compte rendu de : *Dante's American Pilgrimage*, cf. 301 (1948), *Mod. Lang. Notes*, mars 1949.

170. Giovannini (G.). Melville's Pierre and Dante's Inferno *P. M. L. A.*, mars, 1949.

171. Vigano (P.). *Shakespeare, genio italiano Dimostrazioni e prove della sua italianita* ; documentazioni e rivelazioni psicografiche su Guglielmo Crollalanza. Trevise, 1947.

172. Dechamps (J.). Compte rendu de : *Le premier voyage de M^me^ de Staël en Italie*, cf. 139 (1948), *French. Stud.*, avril 1949.

173. Croce (B.). Il libro inglese del Foscolo sulla cessione di Parga alla Turchia, *Quaderni della « Critica »*, mars 1949.

174. Gasparini (M.). *Traducciones españolas del « Cinco de Mayo » de Alejandro Manzoni*, Roma, Ed. di Storia e Letteratura, 1948.

175. Rosenfeld (E.). *L'Italia nella poesia di Stefan George*, Milan, 1948.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

176. Mele (E.). Due canti spagnuoli nella societa ispano napoletana del cinquecento, *Revista di Litterature Moderne*, sept.-déc. 1947.

177. Wilson (E. M.). Cervantes and English Literature in the XVIIth Century, *Bull. hispanique*, tome L, n° 1.

178. Bataillon (M.). Cervantes peint par lui-même, *Annales du Centre univers. méditerr.* vol. II, 1947-1948.

179. Sarrailh (J.). Quelques souvenirs de Cervantes dans l'œuvre d'A. France, *ibid.*

180. Jobit (P.). Saint François de Sales et les influences espagnoles, *Lettres Romanes*, mai 1949.

181. Falgairolle (A. de). Lettres de langue espagnole [sur Jorge Carrera Andrade — Manuel Gálvez et le livre de J. Cabal : *Los heroes universales de la literatura española*], *Age Nouveau*, n° 33.

182. Falgairolle (A. de). Le roman et le conte en Hispano-Amérique [sur l'ouvrage de Hugo de Barbagelata], *Age Nouveau*, n° 37.

183. Tastenoy (M.). Compte rendu de : Darmengeat, *Introd. à La Poésie Ibero-Américaine*, *Lettres Romanes*, mai 1949.

184. Arrieta (R. A.). *La literatura argentina y sus vinculos con Espana*, Buenos-Aires, 1948.

Influences françaises.

185. Thorpe (L.). A Source of the « Confessio Amantis », *Mod. Lang. Rev.*, avril 1948.

186. Galway (M.). Chaucer, Graunson and Isabel of France, *Rev. of Engl. Stud.*, oct. 1948.

187. Allison (A. F.). Crashaw and St François de Sales, *ibid.*, oct. 1948.

188. Lang (D. M.). Boileau and Sumarokov. The manifesto of Russian Classicism, *Mod. Lang. Rev.*, oct. 1948.

189. Beregi (Th.). Montesquieu en Hongrie, *Magyar Szemle*, Paris, 21 nov. 1948.

190. Pange (Comtesse J. de). Albertine de Staël en Italie, 1815, *Rivista di Letterature Moderne*, mars-juin 1948.

191. Lanfredini (D.). Madame de Staël e i suoi amici italiani, IV, *ibid.*

192. Moraud M.). Le théâtre français à Londres sous la Restauration, *French Rev.*, oct. 1948.

193. Baldensperger (F.). Orientations balzaciennes à l'étranger, *Cahiers français d'information*, 1er mai 1949.

194. Voisine (J.). Compte rendu de : *Leconte de Lisle's Poems on the Barbarian Races*, cf. 28, *R. H. L. F.* janv.-mars 1949.

195. Vanwelkenhuyzen (G.). Compte rendu de : *La Wallonie, 1886-1892*, cf. 161 (1948), *ibid.*, oct.-déc. 1948.

196. Delpy (G.). Ruben Dario et la France, *Langues Néo-Latines*, janv. 1949.

197. Valette (J.). Maurice Baring, pasticheur d'Anatole France, *Europe*, février 1949.

198. Dontchev (N.). Mikhailovski, poète et moraliste bulgare, *Age Nouveau*, nº 37.

199. Blanck (A.). *La Suède et la littérature française des origines à nos jours* (trad. L. Maury), Paris, 1947.

Compte rendu : P. Brachin, *Ét. Germ.* oct.-déc. 1948.

200. Damas (L. G.). *Poètes d'expression française*, Paris, éd. du Seuil, 1948.

Influences anglaises.

201. Lancaster (H. C.). The alleged First Foreign Estimate of Shakespeare, *Mod. Lang. Notes*, déc. 1948.

202. Compte rendu de : *Shakespeare sur le Continent*, cf. 41, *Mod. lang. Notes*, mars 1949.

203. Maurer (K. W.). Tonio Kröger and Hamlet, *Mod. Lang. Rev.*, oct. 1948.

204. Las Vergnas (R.). Carte du Tendre et Esprit de Noël (sur Jane Austen) *Hommes et Monde*, janv. 1949.

205. Edschmid (K.). *Lord Byron, Roman einer Leidenschaft*, Munich, 1948.

206. Dimof (P.). Autour d'un projet de roman de Flaubert : « La Spirale », (influence de Quincey), *R. H. L. F.*, oct. 1948.

207. Downs (B. W.). Anglo-Danish Literary Relations, 1867-1900, *Mod. Lang. Rev.*, avril, 1948.

208. Astre (G. A.). La littérature anglaise entre les deux guerres, *Critique*, oct. 1948.

209. Blanche (J.-E.). Visite aux écrivains anglais, *Nouv. Litt.* 24 mars 1949.

Influences germaniques.

210. Anstett (J. J.). A propos d' « Amphytrion 38 » et H. von Kleist, *Langues Mod.*, août-oct. 1948.

211. Croce (B.). Una pagina sconoscinta degli ultimi mesi della vita di Hegel, *Quaderni della « Critica »*, mars 1949.

212. Lukacs (G.). *Gœthe und seine Zeit*, Bern, 1947.

Comptes rendus : E. Vermeil, *Critique*, janv. 1949, E. Feise, *Mod. Lang. Notes*, avril 1949.

213. Albrecht (E. A.). St Hilaire, a Translator of Gœthe ? *ibid.*, janv. 1949.

214. Nossing (A. F.). *Heine in Italia nel Secolo Decimonono*, New-York, 1948.

215. Samuel (R. H.). Heinrich Heine, *Meanjin*, Melbourne Univ. nº 3, (1948).

216. Nerval (G. de). Deux lettres de Baden-Baden à Alex. Dumas, *Cahiers du Sud*, nº 292 (1948).

217. Rouger (G.). En marge des « Chimères », *ibid.*

218. Chaise (de la). La part de l'influence germanique dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, *Mémoires de l'Acad. nation. de Metz*, 1948.

219. Schirmer (W. P.). *Der Einfluss der deutschen Literatur auf die Englische im 19 Jahrhundert*, Halle, 1947.

220. Hatfield (H. C.). et Merrick (J.). Studies of German Literature in the United States, 1939-46, *Mod. Lang. Rev.*, juil. 1948.

221. Rosenberg. Franzosen über Deutschland, *Die Presse*, (Wien), 11 déc. 1948.

222. Dédéyan (Ch). Compte rendu de : *Les Écrivains français et le mirage allemand*, cf. 184 (1948). *R. H. L. F.*, oct.-déc. 1948.

Influences helvétiques.

223. Waidson (H. M.). Jeremias Gotthelf's Reception in Britain and America, *Mod. Lang. Rev.* avril 1948.

Influences scandinaves.

224. Gravier (M.). Strindberg et le théâtre naturaliste en Allemagne (suite et fin des articles parus précédemment), *Ét. germ.* oct.-déc.-janv.-mars 1949 [Études réunies dans *Strindberg et le théâtre moderne*, I, L'Allemagne, Lyon, J. A. C.].

225. Jolivet (A.). Strindberg et J. Gotthelf, *Ét. germ.*, juillet 1948.

Influences slaves.

226. Guarnieri Ortolani (A. M. V.) *Saggio sulla fortuna di Dostoevskij in Italia*, Padoue, 1947.

227. Messina (G. L.). Gli Studi Slavistici in Italia dal 1943 al 1946, *Rivista di Litterature moderne*, mars-juin 1948.

Influences nord-américaines.

228. Liévin (A.). Charles Sealsfield : das Kajütenbuch, *Ét. Germ.*, janv.-mars 1949.

229. Lemonnier (L.). Baudelaire et Mallarmé traducteurs d'Edgar Poe, *Langues Mod.*, janv.-févr. 1949.

230. Virtanen (R.). Émile Montégut as a critic of American Literature, *P. L. M. A.*, déc. 1948.

231. Fluchères (H.). L'attitude critique de T. S. Eliot, *Cahiers du Sud*, nº 292 (1948).

232. Eliot (T. S.). Les poètes métaphysiques, *ibid.*

233. Messiaen (P.). Le sens de l'œuvre poétique de T. S. Eliot, *Études*, déc. 1948.

Influences helléniques.

234. Ouranis (C.). Le voyage de Chateaubriand en Grèce, *Hellénisme contemp.* janv.-févr. 1949.

235. Cranaki (M.). La littérature grecque contemporaine, *Critique*, janv. 1949.

Influences orientales.

236. Richer (J.). Notes sur Aurélia, *Cahiers du Sud*, nº 292 (1948).

237. Carré (J.-M.). Le voyage de Flaubert en Orient, *Annales du Centre univ. méditerr.* vol. II, 1947-48.

238. Briquet (P.-E.). *Pierre Loti et l'Orient*, Neuchâtel, La Baconnière, 1945.

Compte rendu : *Lettres Romanes*, mai 1949.

239. Demiéville (P.). La Chine n'est pas l'Orient, *Nouv. Litt.*, 24 mars 1949.

240. Li-Tche-Houa (P.). Écrivains français d'aujourd'hui, *ibid.*

241. Brion (M.). La sagesse nous vient de la Chine, *ibid.*

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Gabriel Bonno. Professeur de littérature française à l'Université de Californie. *La culture et la civilisation britanniques devant l'opinion française de la paix d'Utrecht aux Lettres philosophiques (1713-1734)*. — The American Philosophical Society. Philadelphia. 1948. Un vol. in-4° de 184 p.

C'est un de ces ouvrages, assez rares, dont on peut dire qu'il est définitif. Les recherches de M. Bonno ont été extrêmement étendus et minutieuses ; et l'amas des documents qu'il a réunis est impressionnant. Pour mettre de l'ordre dans cet amas il a judicieusement choisi un ordre logique. I. Organes et agents de liaison intellectuelle entre la grande Bretagne et la France (I. Les voyageurs. II. Les traducteurs. III. Les journalistes). — II. L'appréciation du caractère et des mœurs britanniques. — III. Les aspects de la situation religieuse en Grande Bretagne. — IV. L'interprétation du régime politique d'Outre-Manche. — V. Les leçons de l'activité commerciale des Anglais. — VI. La découverte de la littérature anglaise (Milton ; Addison ; Steele ; de Foe ; Swift ; Pope). — VII. La diffusion et l'influence de la philosophie anglaise. A. Prolongement de la diffusion des œuvres connues... B. La diffusion des œuvres contemporaines... Etc. Etc... Travaux scientifiques... Aspects variés de la culture britannique...).

A l'intérieur de chacune de ces divisions M. Bonno a suivi un ordre à la fois chronologique et énumératif. Il est ainsi plus exact et plus complet. Mais le lecteur pourrait se perdre dans la masse des faits. M. Bonno évite constamment de nous égarer en nous donnant, chaque fois qu'il est nécessaire, un résumé très clair de la signification des faits.

Cette méthode a un autre avantage, je dirais presque qu'elle nous apporte un bienfait. Chaque fois que M. Bonno aborde un ouvrage ou un article de quelque importance il nous donne une analyse courte (plus ou moins) et très nette de son contenu. Or tous les historiens de la littérature savent que, à côté des

œuvres qui intéressent directement ou assez directement l'objet d'une étude, on rencontre constamment toutes sortes d'ouvrages qui ne touchent que des à-côtés mais qu'il est bon de ne pas ignorer. Or on ne peut pas tout lire ou tout relire. Il suffira de prendre l'Index de M. Bonno pour trouver ou retrouver ce qu'il y a dans *Le Christianisme raisonnable* de Locke, *La Fable des abeilles* de Mandeville, les ouvrages déistes de Toland, Collins, etc... les plus importants des ouvrages qui défendent le christianisme orthodoxe, etc...

Pour ceux qui contestent l'utilité de ces enquêtes historiques, de ces histoires de l'opinion et qui ne veulent s'intéresser qu'aux chefs-d'œuvre, le livre de M. Bonno prouvera, une fois de plus, que de pareilles études éclairent constamment les chefs-d'œuvre. Il importe de savoir ce qu'est vraiment, à leur date, la véritable originalité des chefs-d'œuvre. N'est original que ce qui n'a pas été communément répété avant eux. Constamment M. Bonno nous montre ce qui est original et ce qui ne l'est pas dans le *Spectateur* de Marivaux, le théâtre de Voltaire, ses *Lettres philosophiques*, etc... Et puis, en dehors des chefs-d'œuvre, il y a ce que l'on pourrait appeler les « idées chefs-d'œuvre ». C'est une idée chef-d'œuvre que celle qui substitue, dans la science, la méthode expérimentale au goût des métaphysiques générales. L'histoire de ces idées chefs-d'œuvre ne peut être faite qu'avec la méthode de M. Bonno.

Je serais bien en peine de faire à un ouvrage si complet et si intelligent la moindre objection. Mais je puis formuler quelques souhaits.

Le premier est qu'on voie naître et se développer une certaine sorte de bibliographies. M. Bonno a bien compris que ce qui importait dans une histoire de l'opinion c'était non seulement des témoignages mais surtout la diffusion de ces témoignages. Seulement sa date limite de 1734 l'empêche de mesurer entièrement cette diffusion. Par exemple, si ma mémoire est exacte (j'écris ce compte rendu loin de mes fiches) il y a quelques 55 éditions des traductions de du Resnel et de Silhouette de l'*Essai sur l'homme* de Pope à travers tout le XVIII^e^ siècle. Ces 55 éditions sont plus significatives que 55 jugements plus ou moins développés de 55 critiques, journalistes, etc... Sans doute il est bon de connaître ces 55 journalistes ou critiques parce que ce sont ceux qui expliquent en partie les 55 éditions. Mais s'il fallait choisir une preuve du succès de l'œuvre c'est la première qui conviendrait. Or nous n'avons aucune bibliographie d'ensemble des livres à succès, des « best sellers » pour une période déterminée. Par exemple M. Copplestone Williams nous a donné

une bibliographie des romans publiés en France au XVII^e siècle. Quelques 1.500 je crois. Ce chiffre est plutôt décourageant car il semble imposer à ceux qu'intéresse le roman du XVII^e des lectures démesurées. Il faudrait que nous sachions quels sont ceux qui se sont le mieux vendus. Point ne serait besoin de bibliographies vraiment « scientifiques » comme celles qu'on établit, à grand effort, pour des éditions critiques. Il suffirait de prendre le catalogue de la Bibliothèque Nationale, celui du British Museum, le catalogue commun (sur fiches) des grandes bibliothèques américaines pour dire : ce roman n'a eu sans doute qu'une édition, cet autre en a eu au moins 5, ou 10, etc... Les rapports de grandeur seraient suffisamment exacts.

Le second souhait serait qu'on nous donne la contrepartie anglaise du livre de M. Bonno, l'histoire de l'opinion anglaise sur la France, entre les mêmes dates. Car l'accueil fait, par exemple, aux œuvres de la littérature anglaise s'explique par le fait que la plupart des écrivains anglais sont tout pénétrés d'influence française. Si j'en crois l'excellent *Boileau en France au XVIII^e siècle* de M. John Richardson Miller et les études partielles publiées sur les influences françaises qui s'exercent sur ces écrivains anglais, Boileau a été moins discuté en Angleterre entre 1713 et 1734 qu'il ne l'a été en France.

Le troisième souhait serait que le travail de M. Bonno soit continué, avec les mêmes scrupules et le même jugement. Pas mal de choses ne trouvent leur explication que si l'on dépasse 1734. J'ai, par exemple, l'impression qu'avant 1734 la bataille entre cartésiens et newtoniens ne peut être suivie que par des lecteurs tout à fait compétents ayant une haute culture mathématique. La philosophie expérimentale n'a pu se répandre et, en fait, ne s'est répandue en France que lorsque n'importe quel esprit curieux a pu suivre des expériences simples ou relativement simples aboutissant à des lois simples. Cette simplification, cet appel direct au témoignage des yeux et non plus de calculs complexes s'est faite par l'intermédiaire des savants hollandais et des centaines d'étudiants qui suivent leurs cours, Boerhaave, S' Gravesande, Musschenbrock dont M. Bonno ne parle pas puisqu'il ne s'occupe que de la France, mais que connaissent tous les Français curieux de science. Et c'est après 1734 que des ouvrages et enseignements français popularisent (j'emploie le mot avec intention) une méthode expérimentale aussi réelle et aussi simple que le sera celle exposée, par exemple, par Stuart Mill (exposés de Buffon comme préface à sa traduction de *La statique des végétaux* de Hales, 1735 ; adaptation de Musschenbrock par Boureau-Deslandes en 1736 ; et surtout enseignements

officiels de l'abbé Nollet à partir de 1738 où il avait plus de 600 auditeurs, etc...)

Même remarque pour l'influence des déistes anglais. M. Bonno conclut justement qu'elle est faible jusqu'en 1734. Elle devient au contraire assez grande à partir de 1750, grâce aux œuvres de Diderot et à l'*Encyclopédie* (nous aurions besoin d'une étude sur Diderot, l'*Encyclopédie* et ces déistes anglais), de Voltaire et de d'Holbach.

On voit que ces souhaits ne sont pas des critiques. Dans les limites où il s'est enfermé l'ouvrage de M. Bonno me semble au-dessus de la critique.

D. Mornet.

Bergeret de Grancourt : **Voyage d'Italie, 1773-1774** (Lettres écrites au cours d'un voyage en Italie au xviii^e^ siècle), avec les dessins de Fragonard, 1 vol. in-4°, 160 pages. Paris, Michel de Romilly, 1947.

Depuis la Renaissance on ne saurait compter les voyageurs français qui se rendent en Italie ; artistes et écrivains y font des séjours de plus en plus fréquents et, au xviii^e^ siècle, le tourisme dans la péninsule est consacré par toute une tradition. Les relations de voyage comme celle du président de Brosses ou de Montesquieu, sont parmi les plus notoires. Mais voici qu'un jeune et actif éditeur, Michel de Romilly, a eu l'heureuse idée de nous faire connaître une relation d'un voyageur moins célèbre, mais dont les impressions sont des plus intéressantes, en raison des circonstances même de son voyage : il s'agit du Trésorier Général des Finances Bergeret de Grancourt, qui, mécène de Fragonard, fit avec lui le voyage d'Italie de 1773 à 1774.

Cet amateur des arts avait l'habitude de consigner scrupuleusement au soir, à la fin d'une étape, le récit de sa journée, qu'il envoyait à ses nièces. L'édition intégrale de ce journal par lettres avait été donnée pour la première fois en 1895. L'édition nouvelle préfacée et annotée par M. Jacques Wilhelm, conservateur-adjoint du Musée Carnavalet, n'a conservé que l'essentiel et le meilleur de ces pages et nous présente, en même temps que les réflexions de Bergeret de Grancourt, vingt-trois dessins de son compagnon de route Fragonard. C'est dire toute la valeur documentaire et artistique de ce livre, dont la présentation est parfaite.

Nous refaisons ainsi le second voyage d'Italie du grand artiste,

qui accompagné de Mme Fragonard, suit son mécène, la gouvernante et le fils de celui-ci. Sans doute Bergeret est-il avare de détails sur ses compagnons, mais qu'importe, puisque ces admirables dessins nous permettent de retrouver les impressions de Fragonard. Son crayon tour à tour bonhomme, réaliste ou sensible à la poésie, retrace comme le reportage filmé de l'expédition, car c'en est une en ce temps-là de s'en aller sur les routes avec cocher, cuisinier et laquais dans une berline et une chaise de poste. Par Tarascon, Aix, Marseille et Toulon. Bergeret qui vient de séjourner en ses terres de Négrepelisse, gagne le Luc, Fréjus, et Antibes, où ses voitures sont démontées pour prendre la mer. Voici nos gens à San Remo et à Gênes, puis la berline et la chaise retrouvées, faisant route vers Rome par Sestri, Lerici, Viareggio, Pise, Florence, Sienne, Viterbe. Enfin Bergeret voit apparaître la Ville Éternelle, « qui avait fait l'objet de ses désirs depuis trente ans ». Il y reste longtemps avec Fragonard, qui peut revivre ainsi à quarante et un ans ses souvenirs de jeunesse à l'académie de Rome : du 5 décembre 1773 au 14 avril 1774. La vie romaine nous est décrite avec pittoresque et minutie ; le sens du décor et de l'apparat, la foule grouillante, les ruines grandioses qui émergent de coins champêtres, le contraste des palais et des masures dressés côte à côte, tout cela est rendu par le financier et complète les suggestives sanguines de Fragonard, peintre des humbles ou des grands, des marchés ou des jardins, à moins que dans des lavis de bistre il ne fixe le souvenir de tableaux célèbres des maîtres italiens. Nous revivons l'existence confortable et cossue de Bergeret, en nous introduisant dans les demeures aristocratiques des cardinaux ; voit-il toujours la poésie des scènes populaires ou la vérité psychologique des croquis pris sur le vif par Fragonard ? Nous ne saurions l'affirmer. En tout cas il est un témoin singulièrement fidèle de cette Italie de la fin du XVIIIe siècle, et lorsque nos voyageurs, après avoir séjourné à Naples pendant trois semaines, gagnent par le Nord de la péninsule l'Autriche et l'Allemagne pour rentrer en France, ils remportent un remarquable butin d'histoire des mœurs et d'art. On songe en fermant le livre à la similitude frappante de certaines impressions de Bergeret avec celles de Montaigne, dont le *Journal de Voyage* récemment découvert devait être publié pour la première fois en 1774. Mais, Montaigne n'était pas accompagné d'un illustrateur de génie, et sa relation ne fut pas écrite, comme celle de Bergeret, aux plus beaux jours du cosmopolitisme, où les contacts mondains et amicaux tiennent une grande place. Lui et son ami Fragonard, comme le dit fort bien M. Wilhelm dans son introduction,

« s'intègrent en quelques heures à la vie d'une cité qu'ils traversent ». Leur temps est en effet « plus accueillant que le nôtre et d'un esprit plus réellement international ». C'est donc une triple leçon de morale européenne, d'histoire familière et d'esthétique que nous procure ce beau volume.

Charles DÉDÉYAN.

LA POÉSIE DES RUINES ET L'HUMANISME COLOMBIEN

L'Institut Caro et Cuervo de Bogota honore ses deux patrons, deux grands humanistes colombiens disparus au commencement de ce siècle, en publiant leurs inédits. C'est ainsi que J. M. Rivas Sacconi, actuel directeur de l'Institut, a publié le beau travail de Miguel Antonio Caro sur *La Canción a las ruinas de Itálica del Licenciado Rodrigo Caro* (Bogotá, édit. Voluntad, 1947). Cette savante étude d'un fameux poème espagnol est rédigée en latin comme l'étaient encore les thèses complémentaires soutenues en Sorbonne vers 1900. Mais la Colombie reste aujourd'hui même plus fidèle à cet humanisme latinisant qu'aucun autre pays latin. Et il n'est pas inutile d'observer que M. A. Caro, quand il s'appliqua à ce travail, n'était plus un débutant frais émoulu de l'Université. Il était au soir d'une carrière d'écrivain et d'homme d'État. Entre l'Andalousie romaine d'Italica, patrie de Trajan, la Séville du poète humaniste Rodrigo Caro qui en évoquait les ruines à la fin du XVI^e^ siècle, et la Bogota de son lointain homonyme auquel nous devons la plus ample édition commentée de ses vers, il y a une chaîne ininterrompue de culture latine à laquelle M. Rivas Sacconi, lui aussi nourri de cette tradition, ajoute un chaînon de plus. Et voilà comment, chose rare, la bibliographie du comparatisme moderne s'enrichit d'un très solide travail en latin sur une question classique de littérature européenne. Il s'agit du thème de la méditation sur les ruines. M. A. Caro avait réuni dans son introduction et ses notes tout ce que son érudition et celle de ses devanciers avait tiré au clair sur le poème des ruines d'Italica, ses sources, les parallèles qu'offrent la France et l'Italie. Les textes réunis en appendice vont jusqu'à Volney et à des sonnets peu connus du XIX^e^ siècle. M. Rivas Sacconi n'a pas cru devoir mettre au courant la bibliographie de M. A. Caro. L'occasion nous en est offerte par la récente édition d'une pièce de Lope de Vega, car Lope a plusieurs fois touché au thème de l'amphithéâtre en ruines et W. L. Fichter

son diligent annotateur (*El sembrar en buena tierra*, a critical and annotated edition of the autograph Ms., New-York, 1944, pp. 195-6) nous renvoie aux articles de Foulché-Delbosc dans la *Revue Hispanique* (XI, 1904, p. 228, *Notes sur le sonnet : Superbi colli*), de Fucilla dans *Hispania* (XV, 1932, p. 237, *Concerning the Poetry of Lope de Vega*) et au livre de O. Jörder (*Die Formen des Sonetts bei Lope de Vega*, Halle, 1936, p. 224).

M. B.

P. S. — Quand les lignes qui précèdent étaient déjà imprimées, un nouveau livre de J. M. Rivas Sacconi, maintenant Directeur de l'Instituto Caro y Cuervo, est venu confirmer l'importance capitale de la culture latine dans la formation de l'élite colombienne. *El latín en Colombia* (Bogotá 1949 ; t. III des Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo), ouvrage de près de 500 pages, s'impose à l'attention par l'ampleur et la qualité de ses bases érudites, et par l'intelligence de l'exposé qui éclaire l'histoire spirituelle d'un pays. Il fait revivre l'humanisme des conquistadors, les collèges universitaires — San Bartolomé, El Rosario — par où sont passés les dirigeants de la Colombie républicaine après ceux de la Nouvelle Grenade. Le classicisme résolu d'un Miguel Antonio Caro, dont l'importance historique est finement analysée, y prend son sens. On ne peut lire ce livre sans se demander quel est le sort réservé à cette culture traditionnelle de la Colombie, — conservatoire du vieil humanisme dans une Amérique Latine peu latiniste —, maintenant que le continent est dominé, jusque dans son idéalisme, par le modernisme de la technique et de l'*efficiency*.

TABLE DES MATIÈRES

de la vingt-troisième année

ARTICLES DE FOND

Baldensperger (F.). Goethe antibourgeois..... 225
Baldensperger (F.). Les deux rencontres manquées entre Goethe et Chateaubriand..... 165
Bataillon (M.). L'Espagne de Chateaubriand..... 287
Baumgarten (S.). La fortune de Chateaubriand en Hongrie 322
Bianquis (G.). La Pologne dar s la poésie allemande (1772-1832) 57
Carré (J.-M.). L'Allemagne, la France et l'Angleterre en face de Goethe..... 181
Carré (J.-M.). Le séjour de Chateaubriand en Égypte.... 331
Chaix-Ruy (J.). Marcel Proust et l'Italie..... 507
Dédéyan (Ch.). Goethe et Chateaubriand..... 168
Elsoffer-Kamins (L.). Un imitateur original de Jonashan Swift : l'abbé Coyer et ses « Bagatelles morales » (1754)..... 469
Guyard (M.-F.). Charles Morgan en France..... 71
Harcourt (R. d'). Goethe et Schiller : sagesse et liberté. 198
Lebois (A.). La révolte des personnages de Cervantès et Calderon à R. Schwab..... 482
Markovitch (M.). Un prince monténégrin disciple de Chateaubriand 349
Mercier (R.). Un précurseur arabe de la philosophie du XVIIIe siècle..... 41
Moreau (P.). Horizons internationaux de Chateaubriand. 251
Mutterer (M.). Goethe et le folklore alsacien et lorrain. 246
Orcibal (J.). Les Jansénistes face à Spinoza..... 441
Ormesson (W. d'). Chateaubriand à Rome et le souvenir du Tasse..... 281
Pézard (A.). Le thème d'Angélique dans la littérature moderne..... 12
Reboul (P.). Chateaubriand et les Anglais..... 257
Saunal (D.). Chateaubriand et le Portugal..... 300

Staël (Mme de). Un chapitre inédit du livre *de l'Allemagne* (présenté par Mme de Parge)..... 5
Vermeil (E.). L'humanisme de Goethe..... 206

NOTES ET DOCUMENTS

Byron et Anatole France (A. Vandegans)..... 109
Carlyle : Une lettre inédite de Thackeray sur Carlyle (J.-M. Carré)..... 92
Carver : Un inspirateur anglais de Chateaubriand et de Schiller : Jonathan Carver (J.-M. Gautier)..... 416
Chateaubriand : Visages de Chateaubriand. Trente -cinq lettres inédites (Ch. Dédéayn)..... 368
Chateaubriand : Une source primitive des Natchez de Chateaubriand (A.-O. Vertès)..... 393
Chateaubriand et la complainte du Major André (A. Diverrès)..... 412
Chateaubriand : Un inspirateur anglais de Chateaubriand et de Schiller : Jonathan Carver (J.-M. Gautier)..... 416
Chateaubriand : Une lettre inédite de Chateaubriand au Chanoine Rendu (G. Daunas)..... 422
Corneille : A Russian dramatist's views on Corneille and Voltaire (D. M. Lang)..... 86
France (A.) et Byron (A. Vandegans)..... 109
Goethe et Michelet (O. A. Haac)..... 364
Goethe : Pour une traduction de *Wilhelm Meister*, lettre inédite d'un émigré à Goethe (F. Baldensperger). 359
Gobineau : Sept lettres inédites du Comte Arthur de Gobineau à sa sœur (A. B. Duff)..... 541
Lewis : Une opinion allemande sur le « Goethe » de George Henri Lewes (J. Dresch)..... 360
Mabbe (James) and «La Espanõla inglesa» (Fr. Pierce).. 80
Mallarmé : Essai d'une interprétation objective du Tombeau d'Edgar Poe ou Mallarmé traduit par Mallarmé lui-même (Ch. Chassé)..... 97
Michelet et Goethe (O. A. Haac)..... 364
Nerval (Gérard de). A propos des plagiats présumés de Gérard de Nerval (W. T. Bandy)..... 94
Rendu : Une lettre inédite de Chateaubriand au Chanoine Rendu (G. Daunas)..... 422
Romain Rolland e l'Italia « del primo dopo-guerra » (G. Marotti)..... 562

Schiller : Un inspirateur anglais de Chateaubriand et de Schiller : Jonathan Carver (J.-M. Gautier)..... 416
Thackeray : Une lettre inédite de Thackeray sur Carlyle (J.-M. Carré)..... 92
Voltaire : A Russian dramatist's views on Corneille and Voltaire (D.-M. Lang)..... 86

CHRONIQUE

A propos de l'exposition « Huit siècles de vie britannique à Paris (H. Roddier), 118. Après le centenaire de 1848, 123. La littérature comparée en Pologne, 125. Pensée humaniste et tradition chrétienne, 125. L'exposition Chateaubriand à la Bibliothèque Nationale (Ch. D.), 424. Le bicentenaire de Goethe en France, 574. Le bicentenaire de Goethe aux États-Unis, 574. Goethe-Jaspers-Curtius, 575. Recherches en cours dans le monde, 578. France-Italie, 578. France-Écosse, 578. Congrès d'histoire littéraire de Tours, 579. La littérature comparée à Middelbury, 579. La littérature comparée aux Congrès de la Modern Language Association, 579. Les Morts (M. B.)..... 580
A l'Institut de littérature comparée de l'Université de Paris..... 122
Soutenances de thèses..... 123, 576
Au Collège de France..... 123, 576
Travaux en cours..... 124, 577
En Belgique..... 125, 578
Revues nouvelles..... 575
Dans les Universités..... 576

BIBLIOGRAPHIE

Livres et périodiques..... 126, 582

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Baschet (R.). Journal de Delécluze (1824-1828) (J.-M. Carré)..... 144
Bergeret de Grancourt. Voyage d'Italie, 1773-1774 (Ch. Dédéyan)..... 592

Bonno (G.). La Culture et la civilisation britanniques devant l'opinion française de la paix d'Utrecht aux Lettres philosophiques (1713-1734) (D. Mornet)... 589
Chateaubriand. Itinéraire de Paris à Jérusalem, Éd. E. Malakis. (M.-F. Guyard)..... 434
Chateaubriand. Mémoires d'Outre-Tombe, Éd. M. Levaillant. (Ch. Dédéyan) 437
Groce (B.). Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa. (M. Ottavi)..... 150
Curtius (E. R.). Europäische Literatur u. latein Mittelalter. (R. Minder)..... 426
Fuchs (A.). Goethe, un homme face à la vie (J. Roos)..... 431
Goethe. Hamburger Ausgabe von Goethes Werken (R. Minder) 426
Goethe. West-Oestlicher Divan (R. Minder)..... 426
Jaspers (K.). Goetherede (R. Minder)..... 426
Jung (C. G.). Aufsätze zur Zeitgeschichte (R. Minder)... 426
Le Gentil (G.). Les Portugais en Extrême-Orient. Fernão Mendes Pinto : Un précurseur de l'exotisme au xvi^e siècle (M. Bataillon)..... 134
Levaillant (M.). Splendeurs, misères et chimères de M. de Chateaubriand (Ch. Dédéyan)..... 437
Lukacs (G.). Goethe und seine Zeit (R. Minder)..... 426
Meinecke (F.). Die deutsche Katastrophe (R. Minder).. 426
Schneider (R.). Fausts Rettung (R. Minder)..... 426
Spranger (E.). Goethes Weltanschaung (R. Minder).... 426
Thorsteinsson (S.). Jón Thorrodsen og haus skaldsögur (A. Jolivet)..... 148
Tieghem (P. Van). Le Préromantisme : Études d'histoire littéraire Européenne. — La découverte de Shakespeare sur le continent. (F. Baldensperger)..... 137
(Divers). Italian Studies (M. Ottavi)..... 153

ANALYSES D'OUVRAGES

Caro (M. A.). La Canción a las ruinas de Itálica del Licenciado Rodrigo Caro, publié par J. M. Rivas Sacconi (M. Bataillon)..... 594
Hazard (P.). Les Livres, les Enfants et les Hommes (B. Munteano)..... 159
Lope de Vega. El sembrar en buena tierra, publié par W. L. Fichter (M. Bataillon)..... 595

MUNTEANO (B.). La littérature roumaine et l'Europe (A. GUILLERMOU)..... 155
MUNTEANO (B.). Ovide Densusianu (A. GUILLERMOU).... 157
MUTTERER (M.). Esquisses Goethéennes (F. BALDENSPERGER)..... 440

Le gérant : HENRI LEDUC.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.
N° Edit. : 123.

Vingt-troisième Année. — N° 1 Janvier-Mars 1949

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR

F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

M. BATAILLON
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

SOMMAIRE

Mme DE STAËL..... *Un chapitre inédit du livre* de l'Allemagne (présenté par Mme de Pange). 5

André PÉZARD..... *Le thème d'Angélique dans la littérature moderne* 12

Roger MERCIER .... *Un précurseur arabe de la philosophie du XVIIIe siècle.* 41

Geneviève BIANQUIS. *La Pologne dans la poésie allemande* (1772-1832) 57

M.-F. GUYARD..... *Charles Morgan en France.* 71

Notes et Documents : James Mabbe and « la Española inglesa » (Frank PIERCE). — A Russian dramatist's views on Corneille and Voltaire (D. M. LANG). — Une lettre inédite de Thackeray sur Carlyle (J.-M. CARRÉ). — A propos des plagiats présumés de Gérard de Nerval (W. T. BANDY). — Essai d'une interprétation objective du *Tombeau d'Edgar Poe* (Ch. CHASSÉ). — Anatole France et Byron (A. VAN DE GANS). 80

Chronique 118

Bibliographie. 126

Comptes rendus critiques : G. LE GENTIL : Les Portugais en Extrême-Orient. — Fernão Mendes Pinto : Un précurseur de l'exotisme au XVIe siècle (M. BATAILLON). — Paul VAN TIEGHEM : Le Préromantisme : Études d'histoire littéraire européenne. La découverte de Shakespeare sur le Continent (F. BALDENSPERGER). — R. BASCHET : Journal de Delécluze (1824-1828) (J.-M. CARRÉ). — S. THORSTEINSSON : Jón Thoroddsen og hans skaldsögur (A. JOLIVET). — B. CROCE : Il dissidio spirituale della Germania con l'Europa (M. OTTAVI). — Italian Studies (M. OTTAVI). . . . 134

Analyses d'ouvrages 155

8° Z 21190

6714

PARIS

BOIVIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, RUE PALATINE (VIe)

Paraît chaque trimestre.

Tous droits réservés.

BOIVIN et Cie, ÉDITEURS, 5, Rue PALATINE, PARIS

Chèques Postaux : Paris 1604 Reg. Com. : Seine n° 84.115

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

TRIMESTRIELLE *VINGT-TROISIÈME ANNÉE*

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche scientifique

ABONNEMENT (Un an) 1949 (France et Colonies.... 1.000 fr.
(Etranger..... 5 $ 50 cts.

Le numéro trimestriel : France 300 fr. Etranger 1 $ 60 cts.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous envoyons ce premier numéro à tous nos abonnés de l'an passé. Déjà certains d'entre eux nous ont adressé l'ordre et le montant de leur réabonnement dont nous les remercions.

Nous prions instamment ceux qui ne l'ont pas encore fait de bien vouloir nous envoyer le montant de leur abonnement par versement à notre compte-chèques-Postaux, Paris 1604, par mandat poste ou par chèque à vue sur Paris.

Au cas où vous n'auriez pas l'intention de continuer à recevoir la Revue, nous vous prions de nous **retourner** ce premier numéro.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE BOIVIN et Cie, 5, rue Palatine, Paris.

Nous prions instamment nos abonnés de joindre la dernière bande d'envoi de la Revue à toute *correspondance, réclamation* ou demande de *changement d'adresse.*

VIENT DE PARAITRE

PAUL HAZARD
de l'Académie française.

LES LIVRES, LES ENFANTS ET LES HOMMES

Quel joli livre !... C'est une découverte. Paul Hazard grandit depuis sa mort prématurée. La crise de la Conscience européenne *est l'un de nos grands livres, et celui-ci, qui parle de fées et de la manière dont il faut s'adresser aux enfants, est une œuvre plus petite, mais également parfaite.*

R. Coiplet, *Le Monde.*

Un volume de 236 pages, orné de 15 gravures hors-texte..... 390 fr.
Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur vergé ancien..... 800 fr.

X
18bis

Revue de

Littérature comparée

GOETHE

1749-1832

1768-1848

CHATEAUBRIAND

Éditions Contemporaines

BOIVIN ET Cie
PARIS

8° Z. 21190
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R F D.L. 15-VII-1949

Vingt-troisième Année. — N° 2 et 3 **Avril-Septembre 1949**

COUVERTURE : Médaillons de David d'Angers.

SOMMAIRE

Présentation, par J.-M. CARRÉ 161
Une page de MAURICE BARRÈS sur Goethe et Chateaubriand . . . 163

Articles

F. BALDENSPERGER. . *Les deux rencontres manquées entre Goethe et Chateaubriand* 165
CH. DÉDÉYAN . . . *Goethe et Chateaubriand* 168
J.-M. CARRÉ . . . . *L'Allemagne, la France et l'Angleterre en face de Goethe* 181
R. D'HARCOURT . . . *Goethe et Schiller : sagesse et liberté* 198
E. VERMEIL . . . . *L'humanisme de Goethe* 206
F. BALDENSPERGER. . *Goethe anti-bourgeois* 225
M. MUTTERER . . . *Goethe et le folklore alsacien et lorrain.* 246
P. MOREAU . . . . *Horizons internationaux de Chateaubriand.* . 251
P. REBOUL . . . . *Chateaubriand et les Anglais* 257
W. D'ORMESSON. . . *Chateaubriand à Rome et le souvenir du Tasse.* 281
M. BATAILLON . . . *L'Espagne de Chateaubriand* 287
D. SAUNAL . . . . *Chateaubriand et le Portugal* 300
S. BAUMGARTEN. . . *La fortune de Chateaubriand en Hongrie.* . . 322
J.-M. CARRÉ . . . . *Le séjour de Chateaubriand en Égypte* . . . 331
M. MARKOVITCH. . . *Un prince monténégrin disciple de Chateaubriand* 349

Notes et Documents

Pour une traduction de « Wilhelm Meister », lettre inédite d'un émigré à Goethe (F. BALDENSPERGER). — Une opinion allemande sur le « Goethe » de George Henry Lewis (J. DRESCH). — Michelet et Goethe (O.-A. HAAC). Visages de Chateaubriand. Trente-cinq lettres inédites (Ch. DÉDÉYAN). — Une source primitive des Natchez de Chateaubriand (A.-O. VERTÈS). — Chateaubriand et la complainte du Major André (A. DIVERRÈS). — Un inspirateur anglais de Chateaubriand et de Schiller : Jonathan Carver (J.-M. GAUTIER). — Une lettre inédite de Chateaubriand au chanoine Rendu (G. DAUNAS) 359

Chronique

L'exposition Chateaubriand à la Bibliothèque Nationale (Ch. D.) 359

Comptes rendus critiques

Études allemandes récentes sur Goethe et l'Allemagne (R. MINDER). — A. FUCHS. Goethe, un homme face à la vie (J. Roos). — Chateaubriand. Itinéraire de Paris à Jérusalem, par E. MALAKIS (M.-F. GUYARD). — CHATEAUBRIAND. Mémoires d'Outre-Tombe, par M. LEVAILLANT. — M. LEVAILLANT. Splendeurs, misères et chimères de M. de Chateaubriand (Ch. DÉDÉYAN) 426
Esquisses Goethéennes (F. B.) 440

Prix du numéro spécial . . { France . . **500** fr. / Étranger. . **3** $

Vingt-troisième Année. — N° 4 Octobre-Décembre 1949

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR

F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

M. BATAILLON
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

D. L.
23-XII-1949

SOMMAIRE

Jean Orcibal..... *Les Jansénistes face à Spinoza*. . . 441

L. Elsoffer-Kamins. *Un imitateur original de Jonathan Swift : L'abbé Coyer et ses* Bagatelles morales 469

André Lebois..... *La révolte des personnages : de Cervantès et Calderon à Raymond Schwab.* 482

J. Chaix-Ruy..... *Marcel Proust et l'Italie* 507

Notes et Documents : Sept lettres du comte Arthur de Gobineau à sa sœur (A.-B. Duff). — Romain Rolland e l'Italia del « primo dopo-guerra » (G. Marotti). 541

Chronique 574

Bibliographie 582

Comptes rendus critiques : G. Bonno : La culture et la civilisation britanniques devant l'opinion française de la paix d'Utrecht aux *Lettres philosophiques* (1713-1734) (D. Mornet). — Bergeret de Grancourt : Voyage d'Italie, 1773-1774 (Ch. Dédéyan) . . 589

Analyses d'ouvrages 594

Table des Matières du Tome XXIII 596

PARIS
BOIVIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

Paraît chaque trimestre.

Tous droits réservés.

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

TRIMESTRIELLE — *VINGT-TROISIÈME ANNÉE*

DIRIGÉE PAR

JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à la Sorbonne

MARCEL BATAILLON
Professeur au Collège de France

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche scientifique

ABONNEMENT (Un an) 1949 — France et Colonies.... 1.000 fr. — Etranger..... 5 $ 50 cts.

Le numéro trimestriel : France 300 fr. — Etranger 1 $ 60 cts.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE BOIVIN et Cie, 5, rue Palatine, Paris. (C. C. P. Paris 1604).

Avis important. — Nous prions instamment nos abonnés de joindre la dernière bande d'envoi de la Revue à toute *correspondance, réclamation* ou demande de *changement d'adresse*. Pour tout *changement d'adresse* prière de joindre à la demande 50 francs en timbres.

Pour paraître prochainement :

ÉTUDES DE LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE

HENRI RODDIER

Professeur à l'Université de Lyon

J.-J. ROUSSEAU
EN ANGLETERRE
AU XVIIIe SIÈCLE